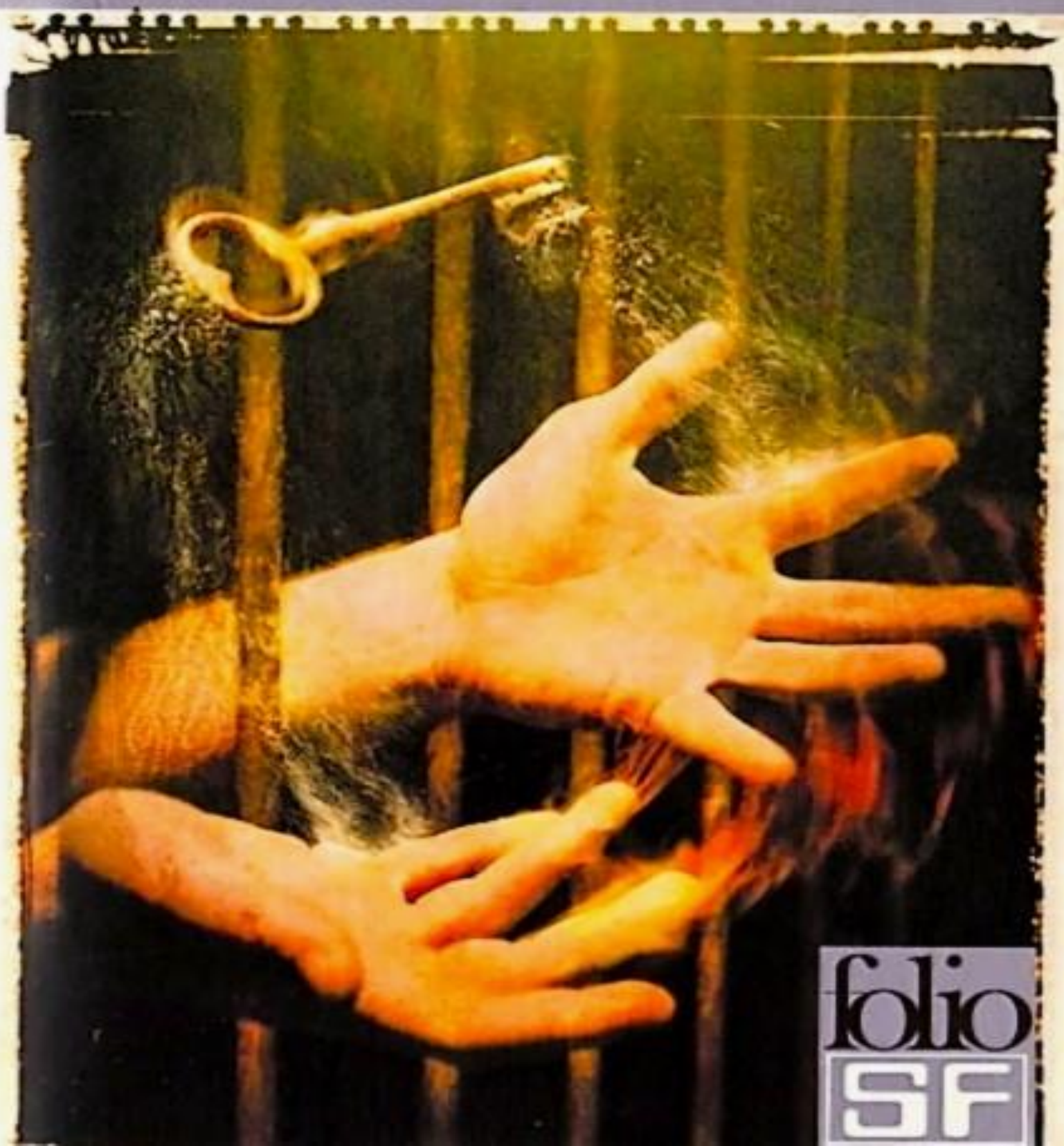
Orson Scott

Card

Le compagnon

Les chroniques d'Alvin le Faiseur, IV



folio SF

Orson Scott Card

Le compagnon

Les Chroniques d'Alvin le Faiseur.
Livre IV

Traduit de l'américain
par Patrick Couton

GALLIMARD

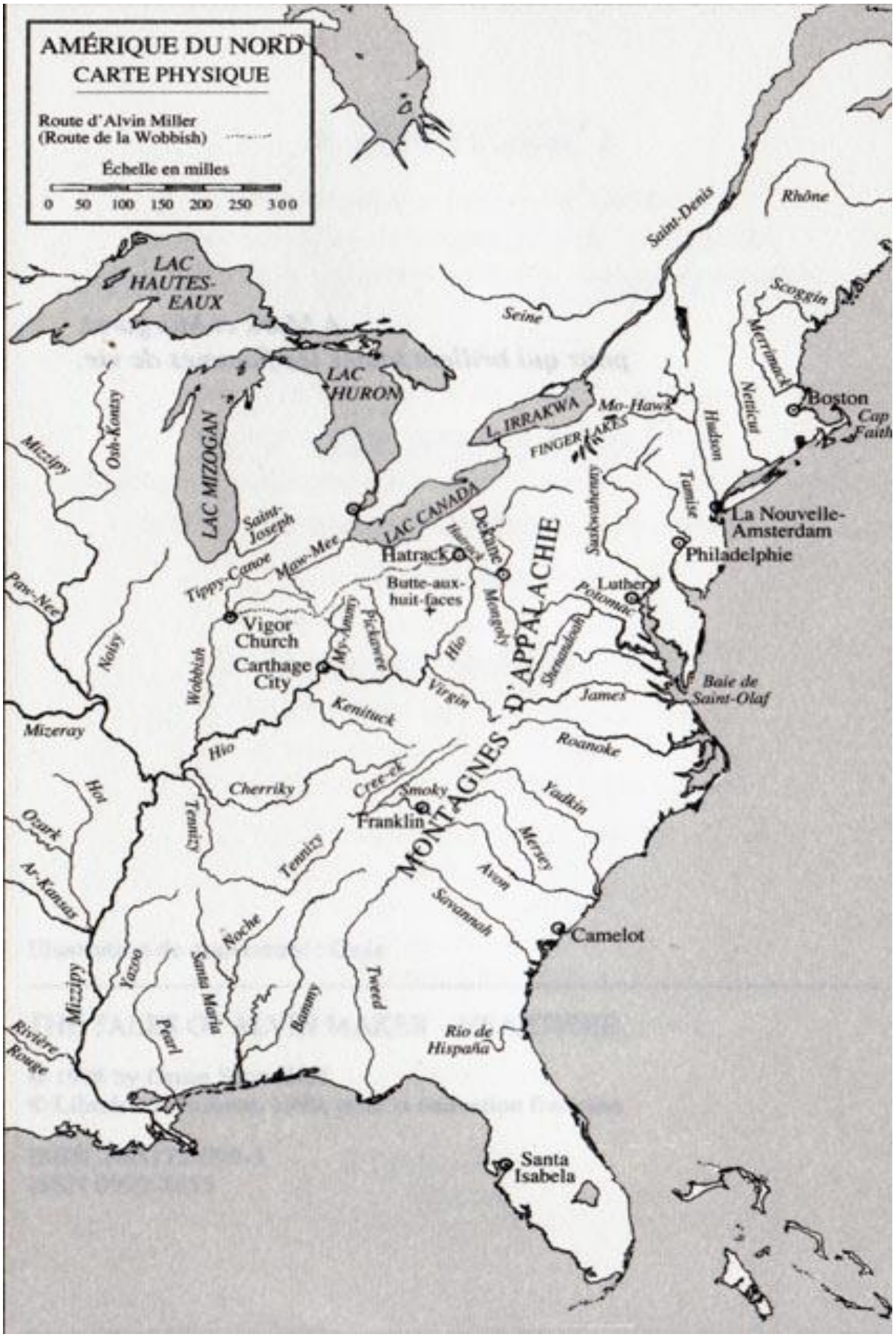
Titre original :
The Tales Of Alvin Maker. Alvin Journeyman

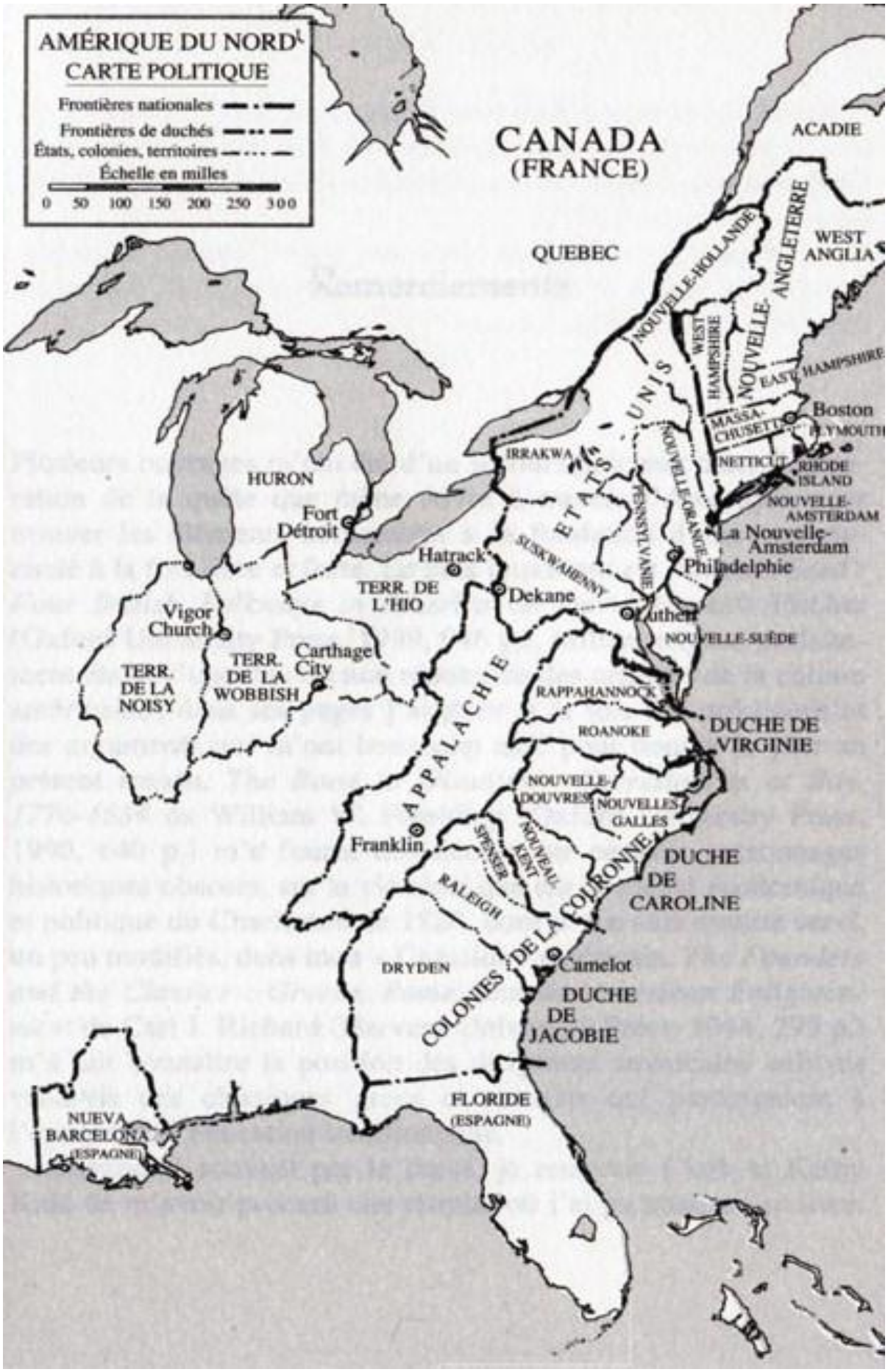
© Orson Scott Card, 1995
© Librairie l'Atalante, 1996, pour la traduction française.

Mormon, ancien missionnaire bénévole au Brésil, Orson Scott Card, né en 1951, développe une littérature empreinte de morale, retraçant des destinées exemplaires, véritables récits initiatiques impliquant des choix éthiques d'une portée universelle.

Mais Orson Scott Card est aussi un exceptionnel créateur de mondes imaginaires. Partageant sa production entre la science-fiction et la *fantasy,* il est l'auteur de quelques-unes des œuvres les plus marquantes de ces vingt dernières années ; *Les maîtres chanteurs, Le cycle d'Ender,* qui a remporté à plusieurs reprises les prix les plus prestigieux, ou *Les chroniques d'Alvin le Faiseur*.

À Jason Lewis, voyageur aux longues jambes, coureur des bois, rêveur de réalités.


AMÉRIQUE DU NORD
CARTE PHYSIQUE
Route d'Alvin Miller
(Route de la Wobbish)
Échelle en milles
0 50 100 150 200 250 300
LAC HAUTES-EAUX
LAC HURON
LAC MIZOGAN
LAC CANADA
L. IRRAKWA
FINGER LAKES
MONTAGNES D'APPALACHIE
Saint-Denis
Rhône
Seine
Scoggin
Merrimack
Nenicut
Boston
Cap Faith
Mo-Hawk
Hudson
Tamise
La Nouvelle-Amsterdam
Philadelphie
Susquehenny
Mississipy
Ouh-Kontsy
Saint-Joseph
Maw-Mee
Tippy-Canoe
Paw-Nee
Hatrack
Hiamick
Dekaine
Butte-aux-huit-faces
Lutheria
Potomac
Vigor Church
Carthage City
My-Ammy
Pickawee
Hio
Mongoly
Shenandoah
Baie de Saint-Olaf
James
Virgin
Kenituck
Nolsy
Wobbish
Mizeray
Roanoke
Cherriky
Cree-ek
Smoky
Franklin
Yadkin
Merrey
Avon
Savannah
Camelot
Tennizy
Ozark
Ar-Kansas
Roche
Yazoo
Santa Maria
Pearl
Bammy
Tweed
Rio de Hispaña
Rivière Rouge
Santa Isabela


AMÉRIQUE DU NORD
CARTE POLITIQUE
Frontières nationales
Frontières de duchés
États, colonies, territoires
Échelle en milles
0 50 100 150 200 250 300
CANADA
(FRANCE)
ACADIE
QUEBEC
WEST ANGLIA
NOUVELLE-ANGLETERRE
NOUVELLE-HOLLANDE
WEST HAMPSHIRE
EAST HAMPSHIRE
MASSA-CHUSETT
Boston
PLYMOUTH
NETTICUT
RHODE ISLAND
NOUVELLE-AMSTERDAM
La Nouvelle-Amsterdam
Philadelphie
ETATS UNIS
IRRAKWA
HURON
Fort Détroit
Hatrack
SUSKWAHENNY
PENNSYLVANIE
NOUVELLE-ORANGE
TERR. DE L'HIO
Dekane
Luthen
NOUVELLE-SUÈDE
Vigor Church
Carthage City
TERR. DE LA NOISY
TERR. DE LA WOBBISH
APPALACHIE
RAPPAHANNOCK
ROANOKE
DUCHE DE VIRGINIE
NOUVELLE-DOUVRES
NOUVELLES GALLES
Franklin
SPENSER
NOUVEAU-KENT
COURONNE
DUCHE DE CAROLINE
RALEIGH
DE LA
DRYDEN
Camelot
COLONIES
DUCHE DE JACOBIE
FLORIDE
(ESPAGNE)
NUEVA BARCELONA
(ESPAGNE)

Remerciements

Ces dernières années, à chacune de mes conférences ou signatures de romans, on m'a posé une question plus souvent que toute autre : Y aura-t-il un quatrième Alvin le Faiseur ? La réponse a toujours été : Oui, mais je ne sais pas quand. J'avais depuis longtemps abandonné mon idée de départ pour *Les chroniques d'Alvin le Faiseur,* et même si je connaissais certains des événements à venir dans le présent ouvrage, je ne voyais pas encore assez bien ce qui allait arriver à Alvin, Peggy, Mot-pour-mot, Arthur Stuart, Mesure, Calvin, En-Vérité Cooper et d'autres pour pouvoir commencer à écrire.

La situation finit par se débloquer et l'histoire s'imposa rapidement, du moins aussi rapidement que me le permettaient mes moyens. Pendant tout le temps où j'en tissais la trame, je pensais aux centaines de lecteurs impatients de lire *Le compagnon*. Je me sentais encouragé à la simple idée qu'ils attendaient ce livre ; mais en même temps j'avais peur : chez certains les espoirs étaient si grands que tout ce que j'allais écrire les décevrait. Aux déçus, je peux seulement exprimer mon regret que la réalité ne soit jamais à la hauteur de l'attente (par exemple Noël) ; et à tous ceux qui ont espéré ce livre, j'adresse mes remerciements pour leurs encouragements.

Je remercie les nombreux lecteurs d'*America Online* qui nous ont rejoints à l'Assemblée générale des habitants de Hatrack River et ont téléchargé chaque chapitre du manuscrit à mesure que je l'écrivais, en me faisant part au passage de leurs commentaires judicieux. Ces lecteurs à qui rien n'échappe ont relevé des contradictions et des questions sans réponses – des situations créées dans les volumes précédents qu'il fallait dénouer. Newel Wright, Jane Brady et Len Olen, en particulier, ont droit à ma reconnaissance éternelle : Jane pour avoir établi

une chronologie des faits survenus dans les trois premiers livres, Newel pour m'avoir évité deux bourdes épouvantables dans le déroulement de l'histoire, et Len en mettant à jour par une correction minutieuse des épreuves plusieurs erreurs qui nous avaient échappé, aux éditeurs et à moi. Mes remerciements vont aussi à David Fox pour sa lecture perspicace des neuf premiers chapitres à un moment-clé de la rédaction du livre.

Sans que je l'aie vraiment prévu, une communauté aussi étrange que charmante s'est formée au sein de l'Assemblée générale des habitants de Hatrack River sur *America Online* ; des gens sont arrivés, non pas en tant qu'individus, mais comme des personnages du monde d'Alvin, et se sont choisi une activité de commerçant ou de paysan dans ce village fictif. Hatrack River a ainsi commencé à prendre vie. Je n'ai pas résisté à l'envie de mentionner autant que possible ces personnages dans mon récit ; je regrette seulement de ne pas avoir réussi à tous les placer. Si vous désirez en savoir davantage sur les rôles merveilleux que ces gens ont créés, contactez-nous sur le Réseau (mot-clé : Hatrack).

Il n'y a qu'un personnage virtuel dont je me suis abondamment servi dans ce livre, que j'avais créé comme repoussoir imaginaire et auquel Kathryn Kidd (identité : DameTrader) et moi-même (identité : HoracGuest) faisions de temps en temps allusion pour rire, une mauvaise langue notoire : Vialatte Franker. Deux ans après que nous l'avons créée est arrivée une grande amie, Melissa Wunderly, qui s'est proposé d'endosser son rôle dans la communauté virtuelle ; c'est donc Melissa qui lui a donné vie, fausses dents, sortilèges et le reste. Mais la « meilleure amie » de Vialatte est de mon fait, et il ne faut pas rendre Melissa responsable de la conduite désagréable de Vialatte dans le roman. Je suis aussi reconnaissant à Kathryn Kidd de m'avoir permis d'utiliser son personnage, Dame Trader, à deux ou trois moments importants.

Je tire mon chapeau à Graham Robb, dont l'excellente biographie de Balzac *(Balzac : A Biography,* Norton, 1994), merveilleusement écrite, m'a offert non seulement un répit dans

le travail mais aussi les bases d'un personnage que j'apprécie personnellement.

Comme pour un grand nombre de mes précédents romans, chaque chapitre a été lu dès la sortie de l'imprimante ou du fax par ma femme Kristine, mon fils Geoffrey et mon amie, parfois collaboratrice, Kathryn H. Kidd. Leurs réactions m'ont été un apport précieux.

Mes remerciements vont aussi à ceux qui font tourner la boutique quand je suis (trop rarement) en période d'écriture : Kathleen Bellamy, qui se charge de mes affaires, et Scott Allen, qui tient les ordinateurs et l'ensemble de la maison en état de marche. Un coup de chapeau également à Jason, Adam et (en une occasion) Michael Lewis pour avoir creusé et bouché des trous ; ainsi qu'à Emily, Kathryn et Amanda Jensen pour les soirées qu'elles nous ont fait passer.

Sans Kristine, Geoffrey, Emily, Charlie Ben et Zina Meg, je doute que j'écrirais : ils donnent tout son sens à mon travail.

I
Je croyais avoir fini

Je croyais avoir fini d'écrire sur Alvin Smith. Tout le monde me répétait que non, mais je connaissais bien pourquoi. Par rapport que tout le monde avait entendu Mot-pour-mot et sa manière de conter. Ses histoires à lui, quand il a fini, sont joliment ficelées en un beau paquet et le pourquoi des événements n'échappe à personne. Ce n'est pas qu'il mette les points sur les i, notez bien. Mais on a l'impression que tout s'explique tout seul.

Moi, je ne suis pas Mot-pour-mot, certains l'ont peut-être déjà deviné vu qu'on ne se ressemble guère, et je ne compte pas le devenir dans l'immédiat, ni même m'en inspirer, non par rapport que je le trouve déplaisant, indigne de ses émules, mais surtout par rapport que je ne vois pas les choses du même œil que lui. Les choses, je ne les comprends pas toujours. Elles arrivent, voilà tout, des fois on découvre un semblant de sens dans une calamité, et d'autres fois une journée de grand bonheur reste incompréhensible. Les pires pétrins où j'ai vu les gens se fourrer, c'était quand ils essayaient de suivre leur raison.

Aussi j'ai noté tout ce que je connaissais des premiers temps de la vie d'Alvin jusqu'à tant qu'il forge son soc d'or pour passer compagnon, j'ai raconté son retour à Vigor, comment il a entrepris d'apprendre aux autres à devenir Faiseurs, comment ses rapports avec son frère Calvin se gâtaient déjà, et je croyais avoir fini, vu que tous les gens que ça intéressait se trouvaient sur place à partir de ce moment-là pour voir de leurs yeux, ou alors ils avaient des accointances qui s'y trouvaient. Je vous ai raconté sans menterie comment Alvin en est venu à tuer un homme, afin de couper court aux on-dit qui couraient sur cette

affaire. Je vous ai raconté comment il en est venu à violer les lois sur les marronneurs et comment la maman de Peggy Larner est morte, et vous pouvez me croire, autant dire que pour moi l'histoire s'arrêtait là.

Mais une fin pareille, ça n'avait pas de sens, m'est avis, et le monde me tarabuste de plus en plus sur ses premières années, est-ce qu'il ne me resterait pas d'autres faits à raconter ? Évidemment, tiens, qu'il m'en reste. Et ça ne m'ennuie pas de les raconter. Mais vous ne pensez pas, je présume, que lorsque je serai arrivé au bout de ce que je connais, tout le monde aura compris le sens des événements, par rapport que je l'ignore moi-même. À vrai dire, l'histoire n'est pas encore finie, et j'espère qu'elle ne finira jamais, alors tout ce que je peux faire, c'est la livrer telle qu'elle se présente maintenant aux yeux de votre serviteur, sans vous promettre pour autant que demain je ne la comprendrai pas beaucoup mieux que tout ce que j'écris aujourd'hui.

Mon talent, ce n'est pas de raconter. Par le fait, ce n'est pas non plus celui de Mot-pour-mot, et il serait le premier à le dire. Il collecte des histoires, c'est sûr, et celles qu'il rassemble on les écoute parce que c'est la teneur qui compte. Mais on connaît qu'il ne fait rien avec sa voix, il ne roule pas les yeux non plus, il ne gesticule pas comme les vrais orateurs. Il manque de puissance dans le gosier pour emplir une grosse cabane, à plus forte raison un chapiteau. Non, son talent à lui, ce n'est pas de raconter. C'est peut-être un peintre, un sculpteur sur bois ou un imprimeur, tout ce qui lui permet de décrire ou d'illustrer ses histoires, mais il n'est pas un génie dans aucun de ces domaines-là.

De fait, quand on demande à Mot-pour-mot quel est son talent, il répond qu'il n'en a pas. Il ne ment pas, personne ne peut l'accuser de ça. Non, il désirait très fort un seul talent quand il était petit, le seul qui l'a intéressé durant toute sa vie, et comme il ne l'a jamais eu (à son sens), alors autant ne pas en avoir du tout. Et ne faites pas semblant d'ignorer quel talent il voulait, parce qu'il vous en rebat les oreilles dès que vous discutez un moment avec lui. Il voulait le talent de prophétie. Voilà pourquoi il a toujours jalousé Peggy Larner, par rapport

qu'elle est une torche et que depuis l'enfance elle a vu tous les avenirs des gens, et ça a beau différer de connaître véritablement l'avenir – comment les affaires se produiront réellement et non comment elles pourraient se produire –, ça s'en rapproche joliment. Tellement qu'à mon avis Mot-pour-mot aurait été content de faire la torche cinq minutes durant. Sûrement qu'après ça il aurait gardé la goule fendue jusqu'aux oreilles toute la semaine si une affaire de même lui était arrivée.

Mais quand Mot-pour-mot prétend qu'il n'a pas de talent, moi je vous le dis, il a tort.

Comme beaucoup de gens, il en a un et il ne s'en rend même pas compte par rapport qu'avec un talent, c'est toujours pareil : ça paraît naturel quand on l'a, autant que respirer, aussi on n'a pas idée qu'il puisse s'agir d'un pouvoir exceptionnel vu que, crénom, c'est facile. On ne se doute de rien jusqu'à ce que d'autres gens s'étonnent, s'inquiètent ou s'agitent, ça dépend des réactions que provoque le talent. Et alors on se dit : « Sacordjé, les autres, ils n'arrivent pas à faire ça ! J'ai un talent à moi ! » Du coup, on devient quelque temps insupportable, puis on finit par se calmer, reprendre une vie normale et arrêter de se vanter de choses qu'on trouvait ordinaires quand on avait encore tout son bon sens.

Pourtant, certains ne connaissent jamais qu'ils ont un talent, parce que le monde ne le remarque pas non plus, et c'est ça qui se passe pour Mot-pour-mot. Je n'y ai pas fait attention, jusqu'à tant que je commence à rassembler tous mes souvenirs et tout ce qu'on m'avait rapporté sur la vie d'Alvin le Faiseur. Des images de lui après manier le marteau dans la forgerie à la moindre occasion, des fois qu'on oublierait qu'il avait un métier honnête, qu'il gagnait son pain à la sueur de son front, que sa vie, ça n'était pas un quadrille qu'il dansait avec sa maîtresse Dame Fortune – comme si on croyait que Dame Fortune faisait autre chose que lui conter fleurette, probable même que s'il la voyait de près il s'apercevrait que n'importe comment elle a la vérole ; Dame Fortune a la manie de passer du côté du Défaiseur dès qu'on se prend à compter sur son aide. Mais je m'écarte du sujet et me voilà forcé de revenir au début de ce bon Dieu de paragraphe pour retrouver de quoi je parlais (et je vous

entends déjà dire, vous autres, les dragons de vertu au cœur piqueté d'épines : Quelle idée lui prend d'écrire des jurons, il ne peut donc pas rester poli ? À quoi je réponds : Quand je jure, ça ne fait de mal à personne, ça ajoute de la couleur à mon langage – Dieu connaît qu'il en a joliment besoin –, par ailleurs je vous garantis que j'ai appris à jurer auprès des meilleurs et que je sais comment le rendre sacrément plus coloré que ça encore, mon langage, mais je préfère me calmer, il ne faudrait pas que mes histoires vous donnent une apoplexie. Je ne tiens pas à passer le restant de ma vie à suivre les enterrements de lecteurs victimes d'une attaque en ouvrant mon livre, alors au lieu de me faire reproche des vilains mots qui se glissent dans mes lignes, pourquoi ne pas me complimenter pour les détails vraiment affreux que j'ai vertueusement décidé de laisser de côté ? Vous préférez le considérer comme ça, je crois, et si vous avez du temps pour trouver à redire sur ma manière de parler, alors c'est que vous n'avez guère à faire et je serai ravi de vous présenter à du monde qui a besoin qu'on lui donne la main pour de l'ouvrage *productif),* enfin bref, je reviens au début de ce bon Dieu de paragraphe pour voir de quoi je parlais. Donc, voilà : quand j'ai rassemblé toutes ces histoires, j'ai remarqué que Mot-pour-mot apparaissait dans les endroits les plus inattendus juste au moment où un fait important allait se produire, si bien qu'il s'est retrouvé témoin ou même acteur d'une masse d'événements.

À présent, je vais vous poser franchement une question, les amis. Un homme qui connaît au fond de lui où et quand un événement important va se produire, qui le connaît assez tôt à l'avance pour s'y transporter et en être le témoin avant même qu'il commence, est-ce qu'il n'a pas le talent de prophétie ? Je veux dire, pourquoi William Blake aurait un jour quitté l'Angleterre pour s'en venir en Amérique, s'il ignorait que le monde allait bientôt se déchirer en deux pour donner une fois de plus naissance à un Faiseur après toutes ces générations ? Il ne le savait pas au grand jour, mais ça ne veut pas dire qu'il n'était pas prophète. Il se serait voulu prophète par la bouche, mais moi, je dis qu'il l'est dans le sang. C'est pour ça qu'il a soudain réapparu au village de Vigor Church, au moulin du père

d'Alvin, sans raison dont il avait conscience, à la date et à l'heure exacte où Calvin, le petit frère d'Alvin, décidait de s'ensauver pour aller étudier la discorde dans des pays lointains. Mot-pour-mot n'avait aucune idée de ce qui allait se passer mais, moi je vous le dis, il était bel et bien là, et ceux qui vous racontent, y compris lui-même, qu'il n'a pas de talent, sont de maudits couillons. Évidemment, sans vouloir les offenser, comme dirait Horace Guester.

C'est donc ce jour-là que je veux reprendre mon histoire, surtout par rapport que je connais d'expérience que rien de passionnant ne s'est passé durant les longs mois où Alvin insistait pour apprendre à une batelée de villageois comment devenir Faiseurs à leur tour au lieu de… Mais pas si vite. Disons seulement ceci : certains vont sûrement me faire reproche de ne pas causer des leçons d'Alvin sur l'art du Faiseur et de ne pas rapporter non plus chaque moment de ses cours ennuyants pour apprendre aux poissons à sauter, mais je vous garantis que rester muet sur ces journées, c'est faire preuve de charité.

Il y a aussi beaucoup de monde et de confusion dans cette histoire, et je n'y peux rien, car si tout était clair et simple, je raconterais des inventions. C'est une vraie pagaïe, des tas de personnages différents se mettent de la partie, et de plus, je dois l'avouer, beaucoup d'affaires sont arrivées dont je ne connaissais rien à ce moment-là et dont je ne connais toujours pas grand-chose maintenant. J'aimerais vous dire que je n'oublie rien ni personne d'important dans l'histoire, mais je me rends bien compte qu'il peut y avoir des faits et des gens dont je n'ai pas compris l'importance sur l'instant. Il y a des détails que je suis seul à connaître, d'autres que des gens connaissent et qu'ils gardent pour eux, et d'autres encore qu'ils connaissent sans s'en rendre compte. Et même quand j'explique des faits tels que je les comprends, je risque tout de même d'en oublier sans le vouloir, ou d'en parler deux fois alors que vous les connaissez déjà, ou de contredire ceux que vous croyez vrais. Je répondrai seulement que je ne suis pas Mot-pour-mot, et que si vous voulez connaître la vérité vraie, vous n'avez qu'à lui demander de décacheter les deux derniers tiers de son petit livre et de vous lire ce qu'il y a dedans, et je gage, même s'il se défend d'être

prophète, oui, je gage que vous allez entendre des affaires à vous faire dresser ou friser les cheveux dessus la tête, au choix.

Il y a un mystère, quand même, dont j'ignore complètement la réponse, et pourtant c'est la clé de tout. Peut-être que si je vous en dis assez, vous le résoudrez tout seuls. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Calvin est parti comme ça. C'était un gentil bougre, tout le monde en convenait. Alvin et lui s'accordaient aussi bien que possible ; enfin, ils s'harpaillaient mais jamais méchamment, et Cally a toujours su qu'au besoin, Alvin mourrait pour lui. Alors, d'où lui est venue cette jalouserie qui lui a mangeaillé le cœur, l'a détourné de son frère et poussé à défaire son ouvrage ? J'ai entendu une grosse part de l'histoire que je vais vous conter de la bouche même de Calvin, mais soyez sûrs qu'il n'a jamais pris la peine de m'expliquer, ni à moi ni à personne, pourquoi il avait changé. Oh, il a expliqué à des tas de monde pourquoi il exécrait Alvin, mais rien ne sonne juste dans ses motifs, par rapport qu'il accuse chaque fois son frère des méfaits que son auditoire déteste le plus. Aux puritains, il dit qu'il s'est mis à le haïr quand il l'a vu commercer avec le diable. Aux partisans du roi, quand il l'a vu aller jusqu'à crimer un homme pour l'empêcher de récupérer son bien, un bébé marronneur du nom d'Arthur Stuart. (Et ça les faisait grincer des dents affreux, les royalistes, l'idée qu'un petit abâtardi porte le même nom que le roi !) Calvin garde toujours une histoire dans sa poche qui le justifie aux yeux des étrangers, mais il ne donne jamais un mot d'explication à ceux de nous autres qui savent la vérité sur Alvin le Faiseur.

Je connais seulement ceci : la première fois que j'ai posé les yeux sur Calvin à Vigor Church, l'année où Alvin s'efforçait d'enseigner l'art du Faiseur, celle d'avant son départ, je vous le dis, Calvin n'était déjà plus là. Dans son cœur, chaque mot que prononçait Alvin était comme du poison. Si Alvin ne faisait pas attention à lui, Calvin se sentait négligé et le disait. Mais si Alvin s'occupait de lui, Calvin s'assombrissait et se plaignait que son frère ne voulait pas le laisser tranquille. Jamais content.

Mais son esprit « contrariant » n'explique pas tout. Il éclaire sur sa façon d'agir mais pas sur ses raisons. J'ai mes idées sur la question, mais ce ne sont que des suppositions, sans plus, et

même ce qu'on appelle des suppositions éclairées, quoique je ne voie pas en quoi davantage de lumière pourrait faire mieux supposer. On connaît ou on ne connaît pas, et moi, je ne connais rien.

Je ne connais pas pourquoi le monde qui a ce qu'il faut pour être heureux ne se consacre pas au bonheur. Ni pourquoi les solitaires repoussent tout le temps ceux-là qui veulent les aider. Ni pourquoi on reproche aux faibles et aux inoffensifs les tracas qu'ils causent pendant qu'on permet à l'ennemi véritable de s'en aller mal faire ailleurs. Ni pourquoi je m'embête à vouloir écrire tout ça alors que vous ne serez toujours pas satisfaits, je le sens bien.

Une chose tout de même à propos de Calvin : je l'ai vu un jour suivre un cours d'Alvin, et pour une fois il était attentif, très attentif même, il buvait chacune des paroles qui tombaient des lèvres de son frère. Et je me suis dit : il a fini par changer d'avis. Il a fini par comprendre que s'il tient vraiment à être le septième fils d'un septième fils, s'il tient vraiment à devenir Faiseur, il faut qu'il écoute Alvin.

Puis la leçon s'est terminée, et je suis resté à regarder Calvin tandis que tous les autres élèves s'en retournaient à leurs ouvrages. Alors qu'il n'y avait plus que nous deux dans la classe, il s'est mis pour une fois à me parler – d'accoutumé il m'ignorait comme si je n'étais pas là – et d'un coup je me suis rendu compte de ce qu'il faisait. Il imitait Alvin. Pas la voix normale d'Alvin, mais celle qu'il prend pour ses cours. Vous vous rappelez tous quand il parlait comme ça – moi, je me souviens que cette manière de parler lui vient du temps où il étudiait avec mademoiselle Larner, avant qu'elle quitte son déguisement pour lui révéler la Peggy Guester qui avait gardé sa coiffe de naissance et l'avait protégé durant sa jeunesse. Elle usait de grands mots à cinq piastres qu'elle avait entendus à Dekane ou lus dans les livres. Alvin voulait paraître aussi raffiné qu'elle, en tout cas de temps en temps, alors il les avait retenus ; et il connaissait comment les manier, on aurait juré qu'il avait appris l'anglais avec un expert et non tout seul en grandissant comme nous autres. Mais il n'arrivait pas à garder son sérieux longtemps. Dès qu'il s'entendait, la voix haut perchée, il éclatait

d'un coup de rire ou disait une blague et il se remettait à parler comme tout le monde. Et voilà que Calvin prenait la même voix haut perchée, seulement lui, il ne rigolait pas. Il a fini son imitation, puis il m'a regardé et m'a demandé : « C'était bien ? »

Comme si je pouvais le dire !

Je lui ai répondu : « Calvin, tu te donnes p't-être l'air instruit, mais tu l'es pas pour autant. » Et lui : « J'préfère être ignorant et avoir l'air instruit qu'être instruit et avoir l'air ignorant. » Alors moi : « Pourquoi ça ? » Et il me riposte : « Par rapport que si t'as l'air instruit, personne te pose des questions pour connaître si c'est vrai, mais si t'as l'air ignorant, on t'fiche jamais la paix. »

Voilà donc où je voulais en venir. Enfin, peut-être pas où je voulais en venir au début, mais ça fait belle lurette que j'ai oublié ça. Alors voilà où je veux en venir maintenant : je connais ce qui s'est passé durant l'année où Alvin a voyagé mieux que personne sur la terre du bon Dieu. Mais je me rends aussi compte de toutes les questions auxquelles je ne peux toujours pas répondre. Alors m'est avis que je suis celui qui est au courant mais a l'air ignorant. Vous êtes quoi, vous ?

Si vous croyez déjà connaître cette histoire, pour l'amour de Dieu arrêtez là votre lecture, ça vous épargnera du tracas. Et si vous devez me faire reproche de ne pas fignoler mon ouvrage ni de vous l'entourer d'une faveur, eh bien, rendez-nous service à tous deux : écrivez-le vous-même, votre maudit livre, seulement vous aurez la décence de l'appeler roman plutôt que récit, vu qu'un récit, ça n'a pas de faveurs, rien que des bouts de rubans effilochés et des nœuds impossibles à démêler. Le paquet n'est pas très beau, mais ce n'est pas votre anniversaire, je gage, alors rien ne me force à vous faire un cadeau.

II
Les hypocrites

Calvin en avait par-dessus la tête. Ça le démangeait de s'approcher d'Alvin et… et quoi ? Lui envoyer son poing dans la figure, peut-être, seulement il avait déjà essayé et Alvin lui avait saisi le poignet, comme ça, l'avait serré de toute la force de ses fichus muscles de forgeron et lui avait dit : « Calvin, tu connais que j'arriverai toujours à t'flanquer par terre, est-ce qu'on a b'soin de s'harpailler ? » Alvin faisait toujours tout mieux que les autres, et ce qu'il ne faisait pas mieux ne valait pas la peine qu'on s'y intéresse. On l'entourait pour écouter son caquet comme si on y comprenait quelque chose. On suivait chacun de ses gestes comme ceux d'un ours de foire. La seule fois où l'on fit attention à Calvin, ce fut pour lui demander s'il voulait bien s'écarter, qu'on voie un peu mieux son frère.

M'écarter ? Ouaip, m'est avis que je peux m'écarter. Je peux même passer la porte, sortir dans la chaleur du soleil et prendre le chemin qui monte la colline jusqu'à la rangée d'arbres. Et qu'est-ce qui m'empêcherait de continuer plus loin ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de marcher jusqu'au bord du monde et de sauter ?

Mais Calvin ne continua pas plus loin. Il s'appuya contre un gros érable séculaire, s'accroupit dans l'herbe et contempla les terres du père. La maison. La grange. Les poulaillers. La porcherie. Le moulin.

Est-ce qu'il lui arrivait encore de tourner, à la roue du moulin paternel ? L'eau passait, inutile, dans le bief, la roue se tendait vers elle mais ne bougeait jamais, et les meules à l'intérieur restaient donc immobiles, elles aussi. On aurait mieux fait de laisser la gigantesque meule dans la montagne, au lieu de la

descendre ici où elle ne servait à rien tandis que le grand frère Alvin farcissait le crâne de ces pauvres gens de vains espoirs. Alvin les broyait aussi sûrement que s'il leur avait coincé la tête entre les meules. Il les broyait, les réduisait en farine avec laquelle il pétrirait lui-même le pain qu'il mangerait au dîner. Il avait peut-être suivi un apprentissage de forgeron durant toutes ces années à Hatrack River, mais ici, à Vigor Church, il était un boulanger des esprits.

À l'idée d'Alvin en train de dévorer les cerveaux pulvérisés de ses semblables, Calvin se sentit délicieusement méchant. Il se prit à rire. Il étendit ses longues pattes maigres dans l'herbe du pré et s'adossa au tronc de l'érable. Un scarabée qui cavalait sur la peau de sa jambe disparut sous son pantalon, mais il ne se donna pas la peine de baisser la main pour l'en chasser, ni même de secouer la jambe pour le déloger. Au lieu de ça, il se servit de sa « bestiole » comme d'une seconde paire d'yeux, voire d'une seconde paire de mains, chercha le tout petit papillotement rapide de la vie aussi ridicule qu'inutile de l'insecte ; lorsqu'il le découvrit, il le pinça légèrement, ou plus exactement lui lança un regard d'une contraction infime des muscles autour des yeux, mais ce fut suffisant : une brève pression, et l'insecte ne bougea plus. Il y a des jours, petit scarabée, où il vaudrait mieux rester couché.

« Doit être drôle, cette histoire-là », fit une voix.

Le cœur de Calvin lui bondit littéralement hors de la poitrine. Comment avait-on pu s'approcher de lui à l'improviste ? Mais il refusa de laisser paraître sa surprise. Son cœur avait beau battre la chamade, il attendit quand même une minute avant de tourner la tête et s'arrangea pour prendre l'air aussi peu intéressé que possible sans être mort.

Un vieux bonhomme chauve en vêtements de peau. Calvin le reconnut, évidemment. Un grand voyageur qui passait de temps en temps, du nom de Mot-pour-mot. Encore un qui croyait que le monde commençait avec Dieu et finissait avec Alvin. Calvin le toisa du regard. Les vêtements de peau étaient quasiment aussi vieux que le bonhomme. « C'est-y qu'tu les as taillés dans la peau d'un daim d'quatre-vingt-dix ans, tes vêtements, ou alors

que ton papa et ton grand-papa les ont portés durant toute leur vie pour qu'ils soient aussi usés ?

— Ça fait tellement longtemps que j'les traîne, répondit le vieillard, que des fois j'les envoie faire des courses tout seuls quand j'suis trop affairé, et personne remarque la différence.

— J'crois bien que j'te connais. T'es l'vieux Mot-pour-mot.

— Tout juste. Et toi, t'es Calvin, le cadet du vieux Miller. »

Calvin attendit.

Et la phrase tomba : « Le p'tit frère d'Alvin. »

Toujours assis, Calvin ramena les jambes puis les déplia pour se mettre debout. Il appréciait d'être grand. Il eut plaisir à baisser les yeux sur le crâne chauve du vieil homme. « Tu connais, vieillard, si on trouvait une autre tête toute lisse et toute rose comme la tienne, on pourrait les mettre côte à côte et vous auriez l'air d'un derrière de bébé.

— T'aimes pas ça, qu'on te dise que t'es le p'tit frère d'Alvin, hein ? demanda Mot-pour-mot.

— Tu connais où t'rendre pour avoir ton r'pas gratuit », fit Calvin. Il s'en alla dans le pré. Comme il n'avait pas de destination, bien sûr, il ralentit le pas, puis s'arrêta un instant pour jeter un regard circulaire en regrettant de n'avoir rien envie de faire.

Mot-pour-mot se tenait juste derrière lui. Bon sang, ce qu'il était silencieux, ce vieux ! Il fallait penser à surveiller les gens. Alvin le faisait sans réfléchir, sacordjé, et Calvin pourrait lui aussi y arriver si seulement il n'oubliait pas d'y penser.

« Je t'ai entendu rire en douce, dit Mot-pour-mot. Quand j'suis arrivé derrière toi tout à l'heure.

— Ben alors, m'est avis que t'es pas 'core sourd.

— J't'ai vu regarder le moulin, j't'ai entendu rigoler et je m'suis dit : Qu'esse ce drôle trouve de si amusant dans un moulin dont la roue tourne pas ? »

Calvin se retourna vers lui. « T'es né en Angleterre, pas vrai ?

— Oui.

— Et t'as vécu un moment à Philadelphie, hein ? T'y as rencontré le vieux Ben Franklin, s'pas ?

— Quelle mémoire.

— Alors, comment ça s'fait qu'tu causes comme nous autres d'icitte, de la frontière ? Tu connais, et moi d'même, que t'aurais dû dire « un moulin dont la roue *ne* tourne pas », et v'là que tu fais des fautes de grammaire comme si t'avais jamais été à l'école, mais moi j'connais que t'y as été. Et comment ça s'fait qu'tu causes pas comme les autres Anglais ?

— L'oreille fine, l'œil perçant, fit Mot-pour-mot. Vif pour les détails. Lent pour le gros du tableau, mais vif pour les détails. J'ai remarqué que toi aussi, tu causes pire que tu connais faire. »

Calvin ignora l'insulte. Il n'allait pas laisser ce vieux niaiseux le détourner de son idée avec ses manigances. « J'ai d'mandé : Comment ça s'fait qu'tu causes comme un habitant d'la frontière ?

— Passé beaucoup de temps sus la frontière.

— Moi, j'ai passé beaucoup de temps dans l'poulailler, mais ça m'fait pas chanter comme une poule. »

Mot-pour-mot eut un grand sourire.

« T'en penses quoi, toi, mon gars ?

— Moi, j'pense que t'essayes de causer à la manière du monde à qui tu racontes tes menteries, comme ça ils te font confiance, ils te prennent pour quèqu'un comme eux. Mais t'es pas comme nous autres, t'es comme personne. T'es un espion, tu voles les espoirs, les rêves, les envies, les souvenirs et les imaginations des genses et tu leur laisses que des menteries en r'tour. »

Mot-pour-mot avait l'air de s'amuser. « Puisque je suis un grand criminel, pourquoi je ne suis pas riche ?

— T'es pas un criminel.

— Ton acquittement me soulage.

— Rien qu'un hypocrite. »

Les yeux de Mot-pour-mot s'étrécirent.

« Un hypocrite, répéta Calvin. Qui se clame aut' chose que ce qu'il est. Comme ça l'monde te fait confiance, mais il fait confiance à une brassée d'accroires.

— Et tiens là une idée intéressante, Calvin, dit Mot-pour-mot. Où fais-tu la distinction entre un homme modeste qui connaît ses faiblesses mais s'efforce d'agir selon des vertus qu'il

ne maîtrise pas encore parfaitement, et un homme fier qui fait semblant de posséder ces vertus sans la moindre intention de les acquérir ?

— Écoutez-moi l'habitant d'la frontière, asteure, dit Calvin d'un air méprisant. J'connaissais que tu pouvais te défaire de not' manière de causer, à nous autres, dès qu'il t'en prendrait l'envie.

— Oui, je le peux. Tout comme je peux parler français à un Français, espagnol à un Espagnol et quatre sortes de dialectes rouges selon la tribu avec laquelle je me trouve. Mais toi, Calvin, est-ce que tu parles le Mépris et la Raillerie à tout le monde ? Ou seulement à tes supérieurs ? »

Il fallut un moment à Calvin pour comprendre qu'il s'était fait joliment moucher, sans ménagement. « J'pourrais te tuer sans les mains, dit-il.

— Plus dur que tu ne crois, fit Mot-pour-mot. De tuer un homme, j'entends. Pourquoi tu ne poses pas la question à ton frère Alvin ? Il l'a fait une fois, lui, pour une cause juste, tandis que toi, tu as envie de tuer parce qu'on t'a tordu le nez. Va t'étonner après ça que je m'estime ton supérieur !

— Tu veux juste m'humilier par rapport que je t'ai traité de c'que t'es. Un hypocrite. Comme tous les autres.

— *Tous* les autres ? »

Calvin fit oui de la tête, l'air mécontent.

« Tout le monde est hypocrite sauf Calvin Miller ?

— Calvin le Faiseux », rectifia Calvin. En même temps qu'il disait ces mots, il sut qu'il commettait une erreur ; il n'avait jamais révélé à personne le nom qu'il se donnait en pensée, et voilà qu'il le divulguait bêtement, par vantardise, par fanfaronnade, par *besoin*, à cet interlocuteur des plus déplaisants. À ce vieux qui risquait plus que quiconque de répéter partout son rêve secret.

« Eh bien, c'est l'unanimité, on dirait, fit Mot-pour-mot. On fait tous semblant d'être ce qu'on n'est pas.

— Moi, j'suis un Faiseux », insista Calvin d'une voix plus forte, tout en sachant qu'il allait paraître encore plus faible et vulnérable. Mais il n'arrivait pas à se taire devant ce vieillard

mielleux. « J'ai autant de talent qu'Alvin pour ça, si on voulait faire attention !

— Tu tailles beaucoup de meules sans outils, ces temps-ci ? demanda Mot-pour-mot.

— J'peux faire s'ajuster des pierres dans une murette comme si elles avaient poussé d'même de terre !

— Guéri des blessures ?

— Tout à l'heure, j'ai tué un insecte qui m'grimpait dessus la patte sans même user d'mes mains.

— Intéressant. Je te demande si tu guéris, et tu me réponds que tu tues. Moi, je ne vois pas de Faiseur là-dedans.

— T'as dit toi-même qu'Alvin avait tué un homme !

— Avec ses mains, pas avec son talent. L'homme en question venait de tuer une femme innocente qui voulait protéger son fils de la captivité. L'insecte… il allait te faire du mal, à toi ou à quelqu'un d'autre ?

— Oui, c'est ça, Alvin, lui, il est toujours vertueux et merveilleux, tandis que Calvin, il fait jamais rien de bien ! Mais Alvin m'a lui-même conté comment il a forcé une bande de cancrelats à s'tuer tout seuls quand il était encore drôle et…

— Et tout ce que tu as retenu de son histoire, c'est le pouvoir de tourmenter des insectes.

— Lui, il a l'droit de faire comme il veut et raconter après qu'asteure il a compris, mais si moi, j'fais d'même, j'suis un bon-rien ! On veut pas m'apprendre aucun d'ses secrets par rapport que j'suis pas prêt, mais je l'suis, prêt, j'suis seulement pas prêt à laisser Alvin décider comment j'dois m'servir du talent que j'ai eu à la naissance. Qui donc lui commande quoi faire, à lui ?

— La lumière intérieure de la vertu, je dirais, faute de trouver une meilleure réponse.

— Et ma lumière intérieure à moi, alors ?

— J'imagine que tes parents se sont posé la même question, et souvent.

— Pourquoi moi, j'aurais pas l'droit de penser par moi-même comme fait Alvin ?

— Mais bien sûr que si, tu en as parfaitement le droit, dit Mot-pour-mot.

— Non ! Il est là, après expliquer à ses abrutis de disciples sans talent à entrer dans toutes sortes d'affaires, à connaître ce qu'ils sont, comment ils sont faits par en dedans, à leur demander de prendre de nouvelles formes, comme si c'était quèque chose que l'monde peut apprendre…

— Mais ils l'apprennent, pourtant, non ?

— Si faire un pas l'an, t'appelles ça avancer, alors oui, ils apprennent, fit Calvin. Mais moi, l'seul qui comprend vraiment tout ce qu'il dit, l'seul qui pourrait vraiment s'servir de ses leçons, il me laisse même pas entrer dans la classe. Quand j'suis là, il conte des histoires ou des blagues, rien d'autre, jusqu'à tant que j'sorte. Et pourquoi ? J'suis son meilleur élève, non ? J'apprends tout, j'retiens tellement vite que j'peux m'en servir tout d'suite, mais il veut rien me montrer ! Les autres, il les appelle « apprentis Faiseux », mais moi, il m'accepte même pas pour une seule leçon, tout ça par rapport que je m'adonne pas aux courbettes ni à l'idolâtrie dès qu'il s'met à dire qu'un Faiseux use jamais d'son pouvoir pour détruire, seulement pour construire, sinon il le perd, c'qui est d'la bêtise, vu que l'talent des genses, c'est leur talent et…

— J'ai l'impression, dit Mot-pour-mot d'un ton assez tranchant pour tailler dans la fureur de Calvin, que tu es un élève singulièrement difficile. Tu demandes à Alvin de t'enseigner son savoir, il essaye, et toi, tu refuses d'écouter parce que tu sais ce qui est important et ne l'est pas, tu sais qu'on n'a pas besoin de Faire pour être Faiseur, tu en sais déjà si long que je suis surpris de te voir rester dans ce village en attendant qu'Alvin t'enseigne ce que tu ne tiens visiblement pas à apprendre.

— J'veux qu'il me montre comment on entre dans ce qu'y a de tout p'tit ! s'écria Calvin. J'veux apprendre à changer les genses, comme il a changé Arthur Stuart pour que les pisteux, ils le trouvent plus ! J'veux apprendre à entrer dans les os et les vaisseaux sanguins, à changer l'fer en or ! J'veux un soc en or pareil que lui, et il veut pas m'apprendre !

— Et il ne t'est jamais venu à l'esprit, quand il parle d'employer le pouvoir du Faiseur uniquement pour bâtir et jamais pour détruire, qu'il t'apprend peut-être justement ce que

tu cherches ? Oh, Calvin, ça me désole de voir que ta maman a quand même eu un enfant stupide, au bout du compte. »

Calvin sentit la rage exploser en lui, et avant de savoir ce qu'il faisait il envoya Mot-pour-mot à terre, se mit à cheval sur ses hanches et bourra de coups son ventre et ses côtes fragiles. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il se rendit compte que le vieil homme ne répliquait pas. Est-ce que je l'ai tué ? se demanda-t-il. Qu'est-ce que je vais faire s'il est mort ? On va m'accuser de meurtre. On ne comprendra pas que c'est lui qui m'a provoqué, qu'il cherchait sa raclée. Je n'avais pas l'intention de le tuer.

Calvin posa les doigts sur la gorge de Mot-pour-mot, en quête d'un pouls. Il le sentit, faible, mais sans doute pas plus que d'habitude, vu le grand âge du bonhomme.

« Tu ne m'as pas complètement tué, hein ? murmura Mot-pour-mot.

— Ça m'disait rien, fit Calvin.

— Sur combien de gars tu vas devoir taper avant qu'on admette que tu es un Faiseur ? »

Calvin eut envie de le cogner encore. Il ne comprenait donc rien, ce vieux ?

« Tu sais, si tu leur fais assez mal, les gens finiront tous par t'appeler ce que tu veux. Faiseur. Roi. Capitaine. Patron. Maître. Saint. Tu n'as qu'à choisir, tu peux les forcer à coups de poing. Mais toi, tu ne te changes pas. Tu ne fais que changer le sens de ces mots, et tu leur donnes à tous le même : brute. »

Calvin, rouge de honte, se releva et domina Mot-pour-mot de toute sa hauteur. Il se retint de le bourrer de coups de pied jusqu'à lui réduire la tête en bouillie. « T'as un talent pour les mots, dit-il.

— En particulier ceux qui expriment la vérité, répliqua le vieil homme.

— Des menteries, m'est avis.

— Un menteur ne voit que des menteries. Même quand elles n'existent pas. Tout comme un hypocrite ne voit que des hypocrites dès qu'il croise des braves gens. Tu ne supportes pas l'idée que les autres soient réellement ce que toi, tu fais seulement semblant d'être.

— Y a tout d'même une affaire de vraie dans c'que t'as dit, fit Calvin. Ça sert à rien d'attendre icitte qu'Alvin me montre c'qu'y veut visiblement garder secret. J'aurais dû comprendre qu'il me montrerait jamais rien, par rapport qu'il a peur, si on me voit faire aussi bien que lui, de jouer au roi du pays. Faut que j'trouve tout seul, comme il a fait.

— Faut que tu trouves en apprenant les mêmes choses que lui. Tout seul, ou comme son élève, mais je ne t'en crois pas capable.

— Tu te trompes. J'te l'prouverai.

— En apprenant à maîtriser tes envies et à utiliser ton pouvoir uniquement pour construire, uniquement pour aider les autres ?

— En partant dans l'monde pour tout apprendre et en revenant pour montrer à Alvin lequel a l'vrai talent d'Faiseux et lequel fait des accroires. »

Mot-pour-mot se souleva sur un coude. « Mais, Calvin, ton attitude ici, aujourd'hui, répond parfaitement à cette question. »

Calvin lui aurait bien flanqué son pied dans la figure. Histoire de réduire cette goule au silence. De briser ce crâne luisant et de regarder la cervelle se répandre dans l'herbe du pré.

Il jugea préférable de se détourner pour faire quelques pas vers les bois. Il avait une destination, cette fois. L'Est. La civilisation. Les villes, les pays où les gens vivaient les uns sur les autres. Il y trouverait sûrement ceux qui pourraient lui apprendre. Sinon, ceux sur lesquels il pourrait mener ses expériences jusqu'à ce qu'il en sache autant qu'Alvin, voire davantage. Calvin avait eu tort de rester si longtemps au village. Été idiot d'espérer obtenir un jour le moindre amour ou soutien de son frère. Je l'ai idolâtré, voilà mon erreur, songea-t-il. Il a fallu que ce vieux fou d'abruti me révèle le mépris que j'inspire aux autres. Faut toujours qu'ils me comparent à Alvin, Alvin le parfait, Alvin le Faiseux, Alvin le fils vertueux.

Alvin l'hypocrite. Il se sert de son pouvoir exactement comme je veux le faire, seulement il s'y prend discrètement, et les gens ne s'aperçoivent pas qu'il les manipule. Conseille-nous, Alvin ! Apprends-nous à devenir Faiseux, Alvin ! Est-ce qu'Alvin

a jamais répondu : Ce n'est pas ton talent, bougre de couillon, autant apprendre à un poisson à marcher ? Non. Il fait semblant de leur donner des leçons, il les aide à remporter quelques succès aussi trompeurs que pitoyables pour qu'ils restent auprès de lui comme des serviteurs obéissants, ses disciples.

Eh bien moi, je ne suis pas de ceux-là. Je suis mon propre chef, plus malin que lui et plus puissant aussi, suffit que j'apprenne le nécessaire. En définitive, Alvin n'a été septième fils qu'un tout petit moment après sa naissance, jusqu'à la mort de Vigor, notre frère aîné. Alors que moi, je l'ai été toute ma vie, et que je le suis encore asteure. D'ici peu, je vais surpasser Alvin. C'est moi, le Faiseux. Le seul, le vrai. Je ne suis pas un hypocrite. Ni un simulateur.

« Quand tu trouveras Alvin, dis-y de pas m'suivre. Il me verra plus jusqu'à tant que j'soye prêt à me mesurer à lui. Faiseux contre Faiseux.

— Ça ne peut pas exister, une bataille entre deux Faiseurs, dit Mot-pour-mot.

— Oh ?

— Parce que s'il y a bataille, c'est qu'au moins un des deux n'est pas Faiseur, mais plutôt le contraire. »

Calvin éclata de rire. « Ce conte de vieilles femmes ? D'un soi-disant Défaiseux ? Alvin a causé de ces affaires-là, mais c'est des foutaises pour s'donner encore plusse l'air d'un héros.

— Ça ne m'étonne pas que tu ne croies pas au Défaiseur, répliqua Mot-pour-mot. Son premier mensonge, c'est de prétendre qu'il n'existe pas. Et ses vrais serviteurs le croient toujours, alors même qu'ils accomplissent son travail dans le monde.

— Alors j'suis l'serviteur du Défaiseux ? demanda Calvin.

— Évidemment. J'ai maintenant des tas de bleus qui le prouvent.

— Ces bleus, ça prouve que t'es faible avec une grande goule.

— Alvin, lui, il m'aurait guéri et donné des forces, dit Mot-pour-mot. C'est ce que font les Faiseurs. »

Calvin ne put en supporter davantage. Il envoya carrément son pied dans la figure du bonhomme. Il sentit le nez se casser sous sa semelle ; puis Mot-pour-mot s'effondra en arrière dans

l'herbe et ne bougea plus. Calvin ne se soucia même pas de lui tâter le pouls. S'il était mort, tant pis. Le monde ne s'en porterait que mieux sans ses mensonges et son insolence.

Ce ne fut qu'une fois loin dans les bois, cinq minutes plus tard, que l'énormité de son acte lui apparut d'un coup. Tué un homme ! J'ai peut-être tué un homme et je l'ai laissé mourir !

J'aurais dû le guérir avant de partir. Comme le faisait Alvin. Il aurait alors su que je suis vraiment un Faiseur, parce que je l'aurais guéri. Comment ai-je pu manquer une si belle occasion de montrer de quoi je suis capable ?

Il fit aussitôt demi-tour et revint à toutes jambes dans la forêt, esquivant les racines, dévalant un talus qu'il avait escaladé avec tant d'empressement quelques instants plus tôt seulement. Mais lorsqu'il déboucha, hors d'haleine, dans le pré, le vieil homme ne s'y trouvait plus, même si des gouttes de sang s'accrochaient encore aux herbes et formaient une flaque à la place qu'avait occupée sa tête. Pas mort, donc, il s'est levé et il a marché, il n'est donc pas mort.

Qu'est-ce que j'ai été bête ! se dit Calvin. Évidemment, tiens, que je ne l'ai pas tué. Je suis un Faiseur. Les Faiseurs ne détruisent pas, ils construisent C'est bien ce qu'Alvin me répète toujours, non ? Alors, si je suis un Faiseur, rien de ce que je fais ne peut être destructeur.

Un moment, il faillit descendre la colline vers le moulin. Que Mot-pour-mot l'accuse donc devant tout le monde. Calvin nierait, voilà tout, et il les laisserait se dépatouiller avec ce problème. Bien entendu, ils croiraient tous Mot-pour-mot. Mais il suffirait à Calvin de dire : « C'est ça son talent, faire accroire ses menteries au monde. Autrement, pourquoi donc vous auriez plus confiance dans cet étranger que dans l'cadet d'Alvin Miller, alors que vous connaissez tous que c'est pas dans ma manière de bûcher les gens ? » Une scène qu'il savourait d'avance, avec papa, maman et Alvin, paralysés, incapables de réagir.

Mais il y avait mieux : Calvin libre dans la ville. Calvin débarrassé de l'ombre de son frère.

Le plus fort, c'est qu'on ne pourrait même pas lever un groupe d'hommes pour le suivre. Car ici, dans le village de Vigor Church, tous les adultes restaient soumis à la malédiction de

Tenskwa-Tawa : ils étaient forcés de raconter à tous les étrangers qu'ils croisaient comment ils avaient massacré les Rouges innocents au bord de la Tippy-Canoe. S'ils ne le faisaient pas, du sang leur dégoulinerait des mains et des bras, témoignage muet de leur crime. Pour cette raison, ils ne s'aventuraient pas dans le monde où ils risquaient de tomber sur des inconnus. Alvin, lui, viendrait peut-être le chercher, mais personne d'autre en dehors des habitants trop jeunes pour avoir pris part au massacre n'oserait l'accompagner. Oh, si, leur beau-frère Armure, lui, il échappait à la malédiction. Et peut-être aussi Mesure, parce qu'il avait tenu à la partager alors même qu'il n'avait pas trempé dans la bataille. Du coup, il aurait peut-être le droit de sortir du village. Quoi qu'il en soit, ça ne ferait pas un groupe de recherche.

Et pourquoi on s'embêterait à le rechercher, de toute façon ? Alvin le tenait pour un rien du tout. Qui ne valait pas la peine qu'on lui donne des leçons. Comment aurait-il valu la peine qu'on lui donne la chasse ?

J'ai toujours eu ma liberté à portée de main, se dit Calvin. Tout ce qu'il me fallait, c'est comprendre qu'Alvin ne m'accepterait jamais comme véritable ami ni comme frère. C'est Mot-pour-mot qui m'a ouvert les yeux. Je devrais le remercier.

Hé, je l'ai déjà remercié comme il le méritait.

Calvin gloussa. Puis il pivota et repartit dans la forêt. Il essaya d'imiter Alvin qui se déplaçait toujours silencieusement dans les bois, une astuce que lui avaient apprise les Rouges avant qu'ils abandonnent leurs coutumes sauvages pour devenir civilisés ou qu'ils traversent le Mizzipy pour s'installer dans les contrées désertes de l'Ouest. Mais malgré tous ses efforts, Calvin finissait toujours par faire du bruit et briser des branches.

Pour ce que j'en sais, songea-t-il, Alvin est aussi peu discret, seulement il se sert de son talent pour nous faire croire qu'il est silencieux. Parce que si tout le monde croit qu'on est silencieux, on l'est vraiment, non ? Ça ne change strictement rien à l'affaire.

Ça lui ressemblerait bien, à cet hypocrite d'Alvin, de nous faire croire à tous qu'il est en harmonie avec la forêt alors qu'en

réalité il est aussi maladroit que les autres ! Moi, au moins, je n'ai pas honte de faire franchement du bruit.

Sur cette pensée rassurante, Calvin plongea dans les broussailles, cassant des branches et soulevant des feuilles mortes à chaque foulée.

III
Les observateurs

Tandis que Calvin entamait son voyage vers on ne sait quelle destination en s'efforçant d'oublier Alvin à chacun de ses pas, quelqu'un d'autre voyageait déjà, qui souhaitait aussi le chasser de ses pensées. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Parce qu'il s'agissait de Peggy Larner, laquelle connaissait mieux Alvin et l'aimait davantage que n'importe quel être vivant. Elle roulait en diligence sur une route de campagne en Appalachie, au moins aussi malheureuse que l'avait jamais été Calvin. La seule différence, c'est qu'elle ne rendait responsable de ses malheurs nul autre qu'elle-même.

Au lendemain du meurtre de sa mère, Peggy Larner avait pensé rester à Hatrack River jusqu'à la fin de ses jours et aider son père à tenir son auberge. Fini pour elle, les grands problèmes du monde. Elle avait voulu y mettre son nez, résultat : elle n'avait plus balayé devant sa porte ni vu arriver la mort de sa mère. Une mort qu'elle aurait pu facilement éviter, le hasard seul ne l'avait pas voulu ; une simple mise en garde, et ses parents auraient su que les pisteurs d'esclaves revenaient cette nuit-là, combien ils étaient, de quelles armes ils disposaient et par où ils entreraient. Mais voilà, Peggy veillait sur les affaires importantes du monde, ne pensait qu'à son amour insensé pour le jeune compagnon forgeron du nom d'Alvin qui avait appris à forger un soc d'or vivant avant de lui demander de devenir sa femme et de le suivre partout dans son combat contre le Défaiseur, et pendant ce temps-là le Défaiseur en question passait derrière elle pour briser sa vie d'un coup de fusil qui avait déchiqueté les chairs de sa mère et laissé à Peggy le plus terrible des fardeaux à porter pour le restant de ses jours.

Quelle espèce d'enfant néglige de veiller sur la vie de sa propre mère ?

Elle ne pouvait pas épouser Alvin. Ce serait comme récompenser son propre égoïsme. Elle resterait aider son père dans son travail.

Et même ça, elle n'avait pu s'y résoudre longtemps. Chaque fois que son père la regardait – ou plutôt, qu'il ne la regardait pas – le chagrin de l'aubergiste lui poignardait le cœur. Il savait qu'elle aurait pu empêcher le meurtre. Et même s'il évitait autant que possible de le lui reprocher, elle n'avait pas besoin d'entendre ses griefs pour connaître ses pensées. Non, pas plus qu'elle n'avait besoin de recourir à son talent pour voir son désir secret, ses souvenirs amers. Elle était au courant sans avoir besoin de regarder, parce qu'elle le connaissait intimement, comme les enfants connaissent leurs parents.

Arriva donc le jour où elle ne put en supporter davantage. Elle était déjà partie en une occasion de chez elle, quand elle était petite, en laissant un mot. Cette fois-ci, elle montrait plus de courage, face à son père, et elle lui disait qu'elle ne pouvait pas rester.

« Alors, j'perds ma fille en plusse de mon épouse ?

— Ta fille, tu l'as toujours. Mais la femme qui aurait pu empêcher la mort de ton épouse et qui a échoué, cette femme-là ne peut plus vivre ici.

— J'ai dit quèque chose de mal ? Qu'esse j'ai fait… ?

— Ton talent à toi, c'est de pousser les gens à se sentir bien sous ton toit, Père, et tu as fait de ton mieux avec moi. Mais aucun talent ne m'enlèvera l'horreur qui pèse sur mon âme. Tout l'amour et toute la gentillesse que tu pourras me témoigner n'arriveront pas à cacher – à *me* cacher – combien ma vue te fait souffrir. »

Horace savait qu'il n'arriverait pas à tromper sa fille plus longtemps, c'était une torche. « Tu vas me manquer affreux, dit-il.

— Et toi aussi, Père », répondit-elle. Sur un baiser, sur une étreinte brève, elle prit congé. Une fois de plus elle utilisa la voiture du docteur Physicker jusqu'à Dekane. Elle y rendit visite à une famille qui avait autrefois été très bonne pour elle.

Elle n'y resta pas longtemps, pourtant, et bientôt elle prit la diligence pour descendre à Franklin, la capitale de l'Appalachie. Elle n'y connaissait personne, mais ça ne durerait pas – tous les cœurs s'ouvraient devant elle –, et elle rencontra vite ceux qui détestaient autant qu'elle l'institution de l'esclavage. Sa mère était morte pour avoir accueilli un petit métis chez elle, dans sa famille, comme son propre fils, même si d'après la loi il appartenait à un Blanc d'Appalachie.

Le gamin, Arthur Stuart, était toujours libre, il vivait avec Alvin dans le village de Vigor Church.

Mais l'esclavagisme qui avait tué ses deux mères, la naturelle et l'adoptive, continuait d'exister lui aussi. Il n'y avait aucun espoir de l'abolir sur les terres royales, au sud et à l'est, mais l'Appalachie était une nation qui avait conquis sa liberté grâce au sacrifice de George Washington et sous la conduite de Thomas Jefferson. Une nation de grands idéaux. Peggy pourrait sûrement y exercer une influence afin d'arracher de ce pays le mal de l'esclavage. C'était en Appalachie qu'Arthur Stuart avait été conçu, lors du viol d'une esclave sans défense par son maître cruel. C'était donc en Appalachie que Peggy manœuvrerait secrètement mais adroitement pour aider les ennemis de l'esclavage et faire échec à ses adeptes.

Elle voyageait travestie, bien entendu. Personne dans la région ne risquait de la reconnaître, mais elle n'aimait pas qu'on l'appelle Peggy Guester car c'était aussi le nom de sa mère. Elle préférait passer pour mademoiselle Larner, professeur émérite de français, de latin et de musique, et sous ce déguisement elle enseignait quelques semaines ici, plusieurs autres là. Elle donnait des cours de maître à l'usage des instituteurs et institutrices des villes et des villages.

Elle professait avec conscience, mais elle se préoccupait davantage de chercher les flammes de vie de ceux qui tenaient l'esclavage en horreur, ou de ceux qui, n'osant pas avouer leur dégoût, se sentaient gênés voire honteux des esclaves qu'ils possédaient. Ceux qui s'efforçaient de les traiter correctement, ceux qui leur permettaient secrètement d'apprendre à lire, à écrire et à compter. Ces maîtres au cœur généreux, elle se permettait de les encourager. Elle passait les voir et leur disait

des mots susceptibles de les orienter vers les chemins de leur avenir, aussi peu nombreux et marqués fussent-ils, où ils trouvaient le courage de s'élever contre la plaie de l'esclavage.

Ainsi assistait-elle toujours son père dans sa tâche. Car le vieil Horace Guester n'avait-il pas risqué sa vie des années durant en aidant des esclaves marrons à traverser l'Hio pour gagner le Nord et passer en territoire français, là où ils n'étaient plus esclaves, là où les pisteurs n'avaient pas le droit de se rendre ? Elle ne pouvait pas vivre avec son père, elle ne pouvait pas adoucir un tant soit peu son chagrin, mais elle pouvait poursuivre son œuvre, et peut-être qu'un jour cette œuvre n'aurait plus d'objet, parce que le but aurait été atteint, non pas pour un esclave à la fois, mais pour tous les esclaves d'Appalachie d'un coup.

Mériterait-elle alors de se représenter devant lui ? Je serais peut-être rachetée. La mort de Mère prendrait peut-être tout son sens, ne serait plus la conséquence inutile de ma négligence.

Le mauvais côté de la discipline qu'elle s'imposait, c'était de ne pas laisser la moindre pensée d'Alvin Smith la distraire. Elle lui avait par le passé consacré toute sa vie, car elle avait assisté à sa naissance, lui avait décollé la coiffe de la figure, puis s'était servie pendant des années du pouvoir de la membrane desséchée pour le protéger contre toutes les attaques du Défaiseur. Ensuite, alors qu'il grandissait et maîtrisait suffisamment ses propres pouvoirs pour se protéger le plus souvent tout seul, il avait continué d'habiter son cœur, car elle commençait à aimer l'homme qu'il devenait. Elle était alors revenue chez elle à Hatrack River, déguisée pour la première fois en demoiselle Larner, et elle lui avait inculqué, ainsi qu'à Arthur Stuart, les connaissances théoriques auxquelles ils aspiraient tous deux. Et pendant tout le temps qu'elle lui avait donné des cours, elle s'était dissimulée derrière les sortilèges qui masquaient son vrai visage et son vrai nom, elle l'avait surveillé comme un espion, comme un chasseur, comme une amante craignant de se faire reconnaître.

Il était à son tour tombé amoureux d'elle sous son déguisement. Tout n'était que mensonge, un mensonge que je lui ai fait, un mensonge que je me suis fait.

Elle ne chercherait donc pas sa flamme de vie désormais, et pourtant elle se savait capable de la trouver en un rien de temps, même à grande distance. Elle avait un autre objectif dans la vie. Elle avait plus important à faire, ou à défaire.

Le bon côté de sa nouvelle existence, c'était que tous ceux un tant soit peu au courant de l'esclavage en comprenaient l'hérésie. Les ignorants – les enfants élevés dans le milieu esclavagiste ou les gens qui n'avaient jamais eu ni vu d'esclaves en captivité, voire jamais connu d'homme ni de femme noirs –, ceux-là trouvaient peut-être la chose normale. Mais les autres qui savaient, ils comprenaient tous que c'était mal.

Un grand nombre, bien sûr, se racontaient tout simplement des mensonges, trouvaient des excuses ou embrassaient carrément le mal à bras-le-corps – n'importe quoi pour conserver leur mode de vie, leurs richesses, leurs loisirs, leur prestige, leur statut. Mais un plus grand nombre encore se désolaient de la fortune amassée grâce au labeur et aux souffrances des Noirs qu'on avait arrachés à leur terre natale et amenés contre leur volonté sur ce sinistre continent d'Amérique. C'étaient les cœurs de ces gens-là que s'efforçait de toucher Peggy, surtout les forts, ceux assez courageux peut-être pour provoquer un changement.

Et elle ne se donnait pas toute cette peine en vain. Quand elle quittait un village, les habitants discutaient – non, pour être franc, ils se disputaient – d'une situation qu'on n'avait encore jamais ouvertement contestée. Bien sûr, ça n'allait pas sans quelques dégâts. Certains de ceux dont elle avait contribué à réveiller le courage, on les passait au goudron et aux plumes, parfois on les battait, ou on brûlait leurs maisons et leurs granges. Mais les abus des maîtres d'esclaves n'aboutissaient qu'à démontrer aux autres la nécessité de passer à l'action, de se libérer d'un système qui les détruisait tous.

C'était ce genre de mission qu'elle poursuivait aujourd'hui. Une voiture de location était venue la chercher pour la conduire dans une ville du nom de Baker's Fork, et elle roulait depuis un moment, déjà accablée de chaleur, de fatigue et de poussière, comme de juste quand on voyage en été, quand elle éprouva

soudain la curiosité de voir ce qui se passait plus loin sur une certaine route.

À signaler tout de même que la curiosité de Peggy ne ressemblait à aucune autre. Douée depuis toute petite du talent de percer les secrets les plus intimes de ses semblables, elle avait appris très tôt à bannir la simple indiscrétion. Elle savait pertinemment qu'on avait intérêt à ignorer certaines choses. Durant son enfance elle aurait donné gros pour ne pas connaître les opinions qu'avaient d'elle les gamins de son âge, la peur qu'elle leur inspirait, leur dégoût parce qu'elle était différente, parce que leurs parents parlaient d'elle à voix basse. Oh, elle aurait été ravie d'ignorer les secrets des hommes et femmes de son entourage. La curiosité contenait sa propre punition quand on était sûr de trouver les réponses aux questions qu'on se posait.

Alors le fait même d'éprouver, chose étonnante, de la curiosité pour une piste creusée d'ornières dans les collines basses du nord de l'Appalachie, voilà qui était on ne peut plus curieux, justement. Aussi, plutôt qu'essayer de suivre la piste, elle regarda dans sa propre flamme de vie pour voir ce qui l'attendait plus loin. Mais chaque chemin qu'elle vit où elle appelait le conducteur pour lui ordonner de faire demi-tour et de suivre la piste, chaque chemin menait vers le néant, un lieu où l'avenir possible refusait de se révéler.

C'était un sentiment étrange pour elle de ne pas savoir du tout ce que réservait l'avenir. L'incertitude, elle en avait l'habitude, car le cours du temps peut emprunter de nombreux chemins. Mais ne pas distinguer la moindre lueur, voilà qui était nouveau. Nouveau et – elle devait l'avouer – attrayant.

Elle tenta de se mettre en garde toute seule, de se dire que si elle ne distinguait rien, c'était que le Défaiseur devait l'en empêcher, qu'un destin terrible devait l'attendre au bout de cette route.

Mais elle ne pensait pas qu'il s'agissait du Défaiseur. Elle sentait qu'elle avait raison de suivre cette piste. Qu'il le fallait, même si la peau la picotait à la perspective du danger. Est-ce la sensation qu'éprouvent toujours les gens ? se demanda-t-elle. Ne rien savoir, une page blanche en guise d'avenir, ne compter

que sur des impressions de ce genre ? Est-ce le même picotement qu'a ressenti George Washington juste avant de livrer son armée aux rebelles d'Appalachie et de se rendre au roi qu'il avait trahi ? Sûrement pas, car le vieux George ne doutait pas du résultat. C'est peut-être ce qu'a ressenti Patrick Henry au moment de crier : « La liberté ou la mort ! » sans savoir laquelle des deux, sinon aucune, il obtiendrait. Agir dans l'ignorance…

« Demi-tour ! » lança-t-elle.

Le cocher n'entendit pas l'ordre qui se perdit dans le martèlement des sabots des chevaux, les ferraillements et les grincements de la voiture.

Elle cogna sur le toit à coups d'ombrelle. « Demi-tour ! »

Le cocher fit s'arrêter l'attelage. Il ouvrit le tout petit panneau coulissant qui permettait de communiquer avec les passagers. « Quoi, m'dame ?

— Demi-tour.

— J'me suis pas trompé d'route, m'dame.

— Je le sais. Je veux que vous preniez le chemin qu'on vient de croiser.

— C'est çui-là qui mène à Chapman Valley.

— Parfait. Alors conduisez-moi à Chapman Valley.

— Mais c'est l'conseil d'école de Baker's Fork qui m'a engagé pour vous amener.

— On va faire halte pour la nuit, de toute façon. Pourquoi pas Chapman Valley ?

— Ils ont pas d'auberge.

— Quoi qu'il en soit, ou bien vous faites demi-tour, ou bien vous attendez ici pendant que j'y vais à pied. »

Le panneau se referma – peut-être plus brutalement que nécessaire – et la voiture effectua un large demi-tour dans la prairie. Le temps avait été sec ces derniers jours, aussi la manœuvre fut-elle aisée, et bientôt ils suivaient la piste qui avait éveillé l'intérêt de la jeune femme.

Lorsqu'elle aperçut la vallée, elle la trouva belle, quoique d'une beauté qui n'avait rien de remarquable. En dehors des bois accidentés sur les crêtes des collines environnantes, la vallée était entièrement domestiquée, chaque arbre planté à la place qu'on lui avait assignée, chaque maison bâtie pour abriter

les familles toujours plus grandes qui vivaient là. Peut-être les murs étaient-ils peints avec plus d'éclat, peut-être avec un blanc plus intense qu'ailleurs – à moins que les sens de Peggy ne l'aient abusée, parce qu'elle regardait d'un œil particulièrement attentif pour découvrir ce qui avait piqué sa curiosité. Peut-être les arbres fruitiers étaient-ils plus vieux qu'à l'ordinaire, plus noueux, comme si le village existait depuis longtemps, le plus ancien de toute l'Appalachie. Mais que fallait-il en penser ? Tout en Amérique était récent ; il y avait forcément un habitant du village qui se rappelait encore sa fondation. Rien à l'ouest de la première chaîne de montagnes n'était plus ancien que le plus vieux colon.

Comme toujours, elle avait conscience des flammes de vie des habitants, comme des étincelles de lumière qu'elle distinguait même en plein midi, à travers les murs, derrière les collines, dans les greniers ou les caves, où qu'elles se trouvent. C'étaient des villageois ordinaires, peut-être un peu plus satisfaits, mais aucunement à l'abri des tracas de l'existence, des rancœurs mesquines, des chagrins et des envies. Pourquoi était-elle venue ici ?

Ils arrivèrent devant une maison sans personne à l'intérieur. Elle cogna une fois de plus au plafond de la voiture. Sur un « ho ! » du conducteur les chevaux s'arrêtèrent, et le petit panneau s'ouvrit. « Attendez ici », dit-elle.

Elle ignorait complètement pourquoi cette maison, la vide, l'attirait. Peut-être parce qu'elle s'était visiblement développée autour d'une toute petite cabane en rondins, d'abord un peu, puis beaucoup, et enfin immensément, à mesure que l'esthétique cédait le pas devant le besoin d'espace, toujours et encore. Comment pouvait-il n'y avoir personne dans un logis aussi vaste et bien entretenu ?

Elle s'aperçut alors qu'elle entendait chanter dans la maison. Et rire dans la cour. On chantait et on riait, et pourtant elle ne voyait aucune flamme de vie. Il ne lui était jamais rien arrivé d'aussi étrange dans toute sa vie. Une maison hantée ? Est-ce que les morts qui ne trouvaient pas le repos habitaient ici, incapables de quitter la vie ? Mais qui avait jamais entendu

parler d'un fantôme qui riait ? Ou qui chantait une chanson aussi joyeuse ?

Et voilà que déboucha à toutes jambes de derrière la maison un jeune garçon de six ans, pas plus, poursuivi par trois filles plus âgées. Tous sans flamme de vie. Mais vu la poussière sur la figure du gamin et la fureur dans les yeux des filles toutes rouges, il ne pouvait s'agir d'esprits de défunts.

« Hé, bonjour ! » s'écria Peggy en agitant la main.

Le garçon, surpris, la regarda. Ce temps d'arrêt causa sa perte, car les filles le rattrapèrent et lui sautèrent dessus à bras raccourcis ; en réponse il hurla avec une égale vigueur et les injuria copieusement. Peggy ne les connaissait pas, mais elle ne doutait pas que le gamin, comme tous les garçons, avait joué quelque tour pendable qui avait outragé les filles – ses sœurs ? Elle ne doutait pas non plus que les filles, malgré leurs inévitables protestations d'innocence, avaient provoqué le garçon en premier, mais subtilement, en paroles, si bien qu'il ne risquait pas de montrer le moindre bleu ni de mettre sa mère de son côté. Telle était la guerre éternelle entre les garçons et les filles. Mais étrangère ou pas, Peggy n'allait pas laisser s'exercer impunément la violence des filles, et elles n'étaient apparemment pas disposées à modérer la raclée sévère du gamin qui s'époumonait. Elles s'acquittaient de la correction davantage comme s'il s'agissait de leur gagne-pain que d'un passe-temps, comme si un contremaître devait plus tard venir inspecter leur travail et l'apprécier : « Pour sûr, v'là un drôle qu'a été joliment bûché. Vous les méritez, vos gages de la journée, dame oui ! »

« Ça suffit, maintenant », fit Peggy en traversant à grands pas la cour envahie de chèvres.

Elles l'ignorèrent jusqu'à ce que la jeune femme leur tombe dessus et en attrape deux par le col. Elles n'en continuèrent pas moins de balancer leurs coups de poing, dont un certain nombre atterrirent sur Peggy, tandis que la troisième redoublait d'ardeur. Peggy n'avait d'autre choix que de donner aux filles qu'elle tenait une rude poussée qui les envoya s'étaler dans l'herbe, pendant qu'elle arrachait la dernière du garçon.

Comme elle l'avait craint, les gnons des furies avaient portés. Le gamin saignait du nez et il se releva avec peine ; lorsque la fille que tenait Peggy allongea un coup dans sa direction, il détala à quatre pattes pour lui échapper.

« Vous devriez avoir honte, dit Peggy. Je ne sais pas ce qu'il a fait, mais il ne méritait pas ça !

— L'a tué mon écureuil ! s'écria la fille qu'elle tenait.

— Mais comment pouvais-tu avoir un écureuil ? demanda Peggy. C'est cruel de ta part d'enfermer un écureuil.

— L'a jamais été enfermé. L'était ami avec moi. J'y donnais à manger et les autres, là, ils l'ont bien vu… Il est venu m'trouver et je l'ai gardé en vie durant tout l'hiver. Lui, là, il connaissait ça ! L'était jaloux par rapport que l'écureuil, c'est vers moi qu'il s'en est venu, alors il l'a tué.

— C'était un écureuil ! brailla le gamin – d'une voix rauque et plutôt faible mais l'intention y était bel et bien. Comment j'pouvais connaître que c'était l'tien ?

— Alors fallait en tuer aucun, dit une autre des filles. Pas avant d'être sûr.

— Il a peut-être été méchant avec les écureuils, dit Peggy, mais ce n'est pas une raison pour le faire tomber et le battre comme ça, ce n'est pas chrétien. »

Le garçon la regarda. « Vous êtes le juge ? demanda-t-il.

— Juge ? Non, je ne crois pas ! répondit Peggy en riant.

— Mais vous pouvez pas être le Faiseux, c'est un gars. Moi, m'est avis qu'vous êtes un juge. » Le garçon avait l'air de plus en plus convaincu. « Tante Becca a dit que l'juge, il allait venir, et pis après le Faiseux, alors vous pouvez pas être le Faiseux par rapport que l'juge, l'est pas 'core passé, mais vous pourriez être le juge par rapport que c'est lui qui s'en vient en premier. »

La plupart des gens trouvent souvent que les paroles des enfants n'ont ni queue ni tête s'ils ne les comprennent pas tout de suite, Peggy ne l'ignorait pas. Mais elle n'ignorait pas non plus qu'elles ont toujours un rapport avec leur vision du monde et qu'elles prennent tout leur sens pour peu qu'on sache les entendre. Quelqu'un leur avait dit – tante Becca, en l'occurrence – qu'un juge et un Faiseur allaient passer. Peggy n'en connaissait qu'un, de Faiseur. Alvin allait-il venir ici ?

C'était quoi, ce village où les enfants connaissaient les Faiseurs et n'avaient pas de flamme de vie ?

« J'ai cru qu'il n'y avait personne dans votre maison, dit Peggy, mais je vois que si. »

En effet, une femme se tenait à présent dans l'encadrement de la porte, appuyée contre le montant ; elle les regardait d'un œil placide tout en tournant lentement une cuiller de bois dans une jatte.

« Maman ! cria la fillette que n'avait pas lâchée Peggy. Elle m'tient et elle veut pas m'laisser partir !

— C'est vrai ! riposta aussitôt Peggy sur le même ton. Et je ne la laisserai pas partir sans être sûre qu'elle ne va pas achever le petit garçon !

— Il a tué mon écureuil, maman ! » cria encore la fillette.

La femme continuait de tourner sa cuiller sans rien dire.

« Peut-être, les enfants, fit Peggy, qu'on devrait aller discuter avec cette dame à la porte, au lieu de brailler comme des rats de rivière.

— Mère vous aime pas, dit une des filles. Ça s'voit.

— C'est dommage, dit Peggy. Parce que moi, je l'aime bien.

— Pas vrai. Vous la connaissez pas, et même autrement vous diriez pas ça, par rapport que personne l'aime bien.

— C'est une chose affreuse à dire sur ta mère.

— J'ai pas besoin de l'aimer bien. Moi, je l'aime tout court.

— Alors conduis-moi à cette dame que tu aimes tout court, et laisse-moi tirer mes conclusions toute seule. »

Alors qu'elles approchaient de la porte, Peggy commença de se dire que les fillettes avaient peut-être raison. La femme n'avait certes pas l'air accueillant. Mais, en l'occurrence, elle n'avait pas l'air hostile non plus. Son visage était vide d'émotion. Elle se bornait à tourner sa cuiller dans la jatte.

« Je m'appelle Peggy Larner. » La femme ignora sa main tendue. « Si je suis intervenue à tort, je le regrette, mais comme vous pouvez le constater, le petit garçon était dans un triste état.

— Jusse mon nez qui saigne, c'tout », fit le gamin. Mais sa claudication laissait supposer d'autres douleurs moins visibles.

« Entrez donc », dit la femme.

Peggy n'avait pas la moindre idée si la mère s'adressait seulement aux enfants ou si elle l'incluait dans son invitation. Mais pouvait-on appeler ça une invitation, tant elle la lança d'un air narquois, sans lever les yeux de sa jatte ? Elle pivota et disparut dans la maison. Les enfants la suivirent. Peggy finit donc par les imiter.

Personne ne l'arrêta ni ne parut trouver sa conduite bizarre. Ce fut ce détail qui la poussa d'abord à se demander si elle ne s'était pas endormie dans la voiture et si elle ne faisait pas un de ces rêves étranges, dans lesquels se produisent des anomalies inexplicables qui ne donnent lieu à aucune critique puisqu'au pays des rêves il n'existe pas de coutumes à transgresser. La maison où je me trouve en ce moment n'appartient pas à la réalité. Dehors attendent la voiture et l'attelage de quatre chevaux, sans parler du conducteur, aussi réel et banal que peut l'être un cocher sur son siège. Mais pas ici, je suis passée dans un monde hors nature. Sans flammes de vie.

Les enfants disparurent, elle entendit leurs allées et venues sonores sur le plancher de la maison, et l'un d'entre eux au moins monta ou descendit un escalier ; c'était forcément un enfant d'après la vigueur du pas. Mais aucun bruit n'indiquait à Peggy de quel côté se diriger, ni l'intérêt de son intrusion en ces lieux. N'y avait-il pas d'ordre ici ? Rien que sa présence dérangeait ? N'y aurait-il donc personne d'autre que les enfants à la remarquer ?

Elle voulut ressortir, regagner la voiture, mais voilà qu'en se retournant elle ne put se rappeler par où elle était venue, ni même de quel côté se trouvait le nord. Des rideaux masquaient les fenêtres et elle ne voyait plus la porte qu'elle avait passée.

Curieuse, cette maison : il y avait du tissu partout, soigneusement plié et empilé sur les meubles, par terre, sur les marches d'escalier, comme si on avait acheté de quoi confectionner des milliers de vêtements et qu'on attendait toujours les tailleurs et les couturières. Peggy se rendit alors compte qu'il ne s'agissait que d'un seul morceau de tissu continu qui s'écoulait du sommet d'une pile pour disparaître en bas de la suivante. Comment pouvait-il exister un tissu aussi

long ? Pourquoi continuer de le tisser, au lieu de le couper et de l'expédier pour qu'on en fasse quelque chose ?

Oui, pourquoi ? Qu'elle était bête de ne pas avoir compris plus tôt ! Elle la connaissait, cette maison. Elle n'y était jamais personnellement venue, mais elle l'avait vue par le biais de la flamme de vie d'Alvin, des années auparavant.

Il était encore sous la tutelle de Ta-Kumsaw à l'époque. Le guerrier rouge avait emmené Alvin avec lui, entraîné dans sa légende, si bien que ceux qui citaient aujourd'hui le nom d'Alvin Smith le tueur-de-pisteux, ou d'Alvin Smith et son soc d'or, avaient par le passé parlé du même garçon, sans vraiment le savoir, quand ils évoquaient le « petit renégat », le gamin blanc qui avait suivi Ta-Kumsaw dans tous ses déplacements durant l'année précédant sa défaite à Fort Détroit. C'était dans ce contexte qu'Alvin était venu ici, avait enfilé ce couloir, oui, puis tourné à droite, voilà, remonté le tissu plié jusque dans la partie la plus ancienne de la maison, la cabane d'origine, jusque dans la lumière oblique qui semblait n'avoir aucune source, comme si elle s'infiltrait par les fissures entre les rondins.

Et là, si j'ouvre cette porte, je vais tomber sur la femme devant son métier. Sur l'atelier de tissage.

Tante Becca. Bien entendu, elle connaissait son nom. Becca, la tisserande qui tenait les fils de chaîne de toutes les vies sur les terres de l'homme blanc en Amérique du Nord.

La femme assise au métier leva les yeux. « Je ne voulais pas de vous ici, dit-elle doucement.

— Je ne comptais pas venir non plus, fit Peggy. À vrai dire, je vous avais oubliée. Vous m'étiez sortie de l'esprit.

— Je suis censée vous sortir de l'esprit. Je sors de l'esprit de tout le monde.

— À part une ou deux personnes ?

— Mon mari se souvient de moi.

— Ta-Kumsaw ? Il n'est pas mort, alors ? »

Becca grogna. « Mon mari s'appelle Isaac. »

C'était le nom de Blanc de Ta-Kumsaw. « Pas de faux-fuyants avec moi, dit Peggy. On m'a fait venir ici. Si ce n'est pas vous, qui est-ce ?

— Ma sœur sans talent. Celle qui casse les fils dès qu'elle touche au métier. »

Les enfants avaient appelé la tisserande tante Becca. « Votre sœur est la mère des enfants que j'ai vus ?

— Le petit gamin cruel qui tue les écureuils pour s'amuser ? Ses brutes de sœurs ? Ils me font penser aux quatre cavaliers de l'Apocalypse. Le garçon, c'est la Guerre. Les filles n'ont pas encore fixé leur choix sur les autres forces de destruction.

— Vous parlez par métaphores, j'espère, dit Peggy.

— Moi, j'espère que non, répondit Becca. Les métaphores ont l'avantage de renfermer beaucoup de vérité dans peu d'espace.

— Pourquoi votre sœur m'aurait-elle fait venir ? Elle n'avait pas l'air de me reconnaître à la porte.

— Vous êtes le juge, dit Becca. J'ai trouvé un fil violet de justice dans le métier, et c'était vous. Je ne tenais pas à vous avoir ici, mais je savais que vous viendriez parce que ma sœur le voulait.

— Pourquoi ? Je ne suis pas juge. Je suis moi-même coupable.

— Vous voyez ? Votre jugement concerne tout le monde. Même ceux qui vous sont invisibles.

— Invisibles ? » Mais elle sut avant même de le demander de quoi parlait Becca.

« Votre talent de vision, de torche, comme vous dites bizarrement… Vous voyez où se trouvent les gens sur tous les chemins de leur vie. Mais moi, je ne me trouve pas sur le chemin du temps. Ni ma sœur. Nous ne sommes nulle part dans vos prophéties, ni dans les souvenirs de ceux qui nous connaissent. Nous ne sommes ici que dans le moment présent.

— Je me souviens pourtant du premier mot que vous m'avez dit assez longtemps pour que votre phrase ait un sens, remarqua Peggy.

— Ah, fit Becca. Le juge tient à l'exactitude du langage. Les limites ne sont pas si définies, Margaret Larner. Vous vous en souvenez parfaitement maintenant ; mais vous en souviendrez-vous dans une semaine ? Vous aurez tout oublié, vous ne vous rappellerez plus l'avoir su un jour. Alors j'aurai raison, mais vous aurez oublié ce que j'ai dit.

— Je ne crois pas. »

Becca sourit.

« Montrez-moi le fil, demanda Peggy.

— Ça ne se fait pas.

— Quel mal y a-t-il ? J'ai déjà vu tous les chemins possibles de ma vie.

— Mais vous n'avez pas vu lequel vous allez choisir.

— Et vous, si ?

— Pour l'instant, non, dit Becca. Dans l'instant qui contient tous les autres, oui. J'ai vu le cours de votre vie. Mais ce n'est pas pour ça que vous êtes venue. Pas pour une raison aussi futile que découvrir si vous allez épouser le garçon que vous avez éduqué toutes ces années. Vous l'épouserez ou vous ne l'épouserez pas. Que m'importe, à moi ?

— Je ne sais pas. Je me demande pourquoi vous existez. Vous ne changez rien. Vous vous contentez de voir. Vous tissez, mais la chaîne échappe à votre volonté. Vous n'avez pas de sens.

— C'est vous qui le dites.

— Et pourtant vous avez une vie, ou vous en aviez une. Vous avez aimé Ta-Kumsaw – ou Isaac, quel que soit le nom que vous lui donnez. Alors, aimer un garçon et l'épouser, vous n'avez pas toujours trouvé ça futile.

— C'est vous qui le dites, répéta Becca.

— Ou serait-ce que vous vous mettez dans le même sac ? Est-ce que vous vous trouvez futile d'avoir aimé et de vous être mariée ? On ne fait pas semblant d'être inhumaine quand on a aimé et perdu un homme.

— Perdu ? fit Becca. Je le vois tous les jours.

— Il vient ici ? En Appalachie ? »

Becca s'esclaffa. « Ça m'étonnerait !

— Combien de fils de chaîne se sont cassés sous vos mains au passage de la navette ? demanda Peggy.

— Trop, répondit Becca. Et pas assez.

— C'est vous qui les avez cassés ? Ou ils se sont cassés tout seuls ?

— Le fil devenait tout fin. La vie s'épuisait. Ou il se coupait net. Ce n'est pas le fil qui interrompt la vie, mais la mort qui coupe le fil.

— Donc vous tenez un registre, c'est ça ? Le tissage n'a aucune influence, il enregistre, c'est tout. »

Becca eut un petit sourire. « Nous sommes peut-être des créatures passives et inutiles, mais nous devons tisser. »

Peggy ne la croyait pas, mais à quoi bon discuter ? « Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Je vous l'ai dit. Ce n'est pas moi.

— Pourquoi *elle* m'a fait venir ?

— Pour juger.

— Et je suis censée juger quoi ? »

Becca fit passer la navette de sa main droite à la gauche. Le battant claqua vers l'avant, puis retomba en arrière. Elle fit repasser la navette de la main gauche à la droite. À nouveau le peigne claqua, tassant les fils de trame.

C'est un rêve, songea Peggy. Et pas très agréable. Pourquoi est-ce que je n'arrive jamais à me réveiller, à m'échapper d'une bêtise de rêve stérile ?

« Personnellement, reprit Becca, je crois que votre jugement est déjà fait. Seulement, ma sœur pense que vous méritez une deuxième chance. Elle est très romanesque. D'après elle, vous méritez un peu de bonheur. Moi, je pense que le bonheur humain est très fugitif, il se laisse difficilement saisir, qu'on le mérite ou non n'a pas grand-chose à voir dans l'affaire.

— Alors c'est moi-même que je suis censée juger ? »

Becca se mit à rire.

Une des filles passa la tête dans l'atelier. « Mère dit que c'est méchant et pas charitable de rire quand on tisse, fit-elle.

— Gnagnagna », lança Becca.

La fillette gloussa, et Becca aussi.

« Mère a préparé quèque chose de vraiment infect pour ton dîner. Avec des boulettes.

— De l'infection aux boulettes. Dîne donc avec moi.

— J'donne ma place au juge. C'est un juge très dur. Elle nous a dit, à nous autres, c'qui était bien et c'qui était mal. » Là-dessus la fillette disparut.

Becca gloussa encore un moment. « Les enfants sont tellement imbus d'eux-mêmes. Encore très impressionnés à l'idée qu'ils ne font pas partie du monde ordinaire. Il faut leur

pardonner s'ils sont arrogants et cruels. Elles n'auraient pas fait grand mal à leur frère, elles n'ont pas la force de lui donner des coups capables de le blesser.

— Il saignait, dit Peggy. Il boitait.

— Mais l'écureuil est mort.

— Vous n'avez pas la charge des fils de vie des écureuils.

— Moi, je ne l'ai pas. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne les tisse pas quand même.

— Oh, soyez plus claire. Ne me faites pas perdre mon temps avec des mystères.

— Vous vous trompez. Il n'y a pas de mystères. Je vous ai dit tout l'important. Le reste risquerait de fausser votre jugement, donc je le garde pour moi. J'ai laissé ma sœur vous attirer ici, comme elle le souhaitait, mais je ne vais sûrement pas influer davantage sur votre vie. Vous pouvez partir quand vous voulez – c'est un choix, et un jugement, et je m'en contenterai.

— Et moi ?

— Revenez dans trente ans, vous me direz.

— Est-ce que je serai…

— Si vous vivez toujours. » Becca eut un grand sourire. « Vous ne me croyez tout de même pas assez étourdie pour laisser échapper le nombre des années qui vous restent à vivre. D'ailleurs, je n'en sais rien. Ça ne m'intéressait pas assez, je n'ai pas regardé. »

Deux fillettes entrèrent avec un plateau chargé d'une assiette, d'une jatte et d'une tasse. Elles le posèrent sur une tablette près du métier. L'assiette était pleine d'une mixture à l'odeur étrange. Peggy ne parvint pas à la reconnaître. Pas plus qu'elle ne reconnut quoi que ce soit ressemblant à une boulette.

« Je n'aime pas qu'on me regarde manger », dit Becca.

Mais Peggy était très en colère à présent, à cause des propos évasifs de la tisserande, et elle refusa de partir ainsi que l'exigeait la courtoisie.

« Restez donc, alors », dit Becca.

Les filles entreprirent de lui donner à manger. Becca ne fit rien pour aller au-devant de la nourriture. Elle garda parfaitement son rythme de tissage, comme elle l'avait fait tout au long de la conversation. Les gamines maniaient adroitement

cuiller, fourchette ou tasse pour trouver la bouche de leur tante qui s'alimentait d'une rapide aspiration, d'une bouchée, d'une gorgée. Nulle goutte ni miette ne tombait sur le tissu.

Ça ne se passe pas toujours ainsi, impossible, se dit Peggy. Elle a épousé Ta-Kumsaw. Elle lui a donné une fille, celle qui est partie dans l'Ouest pour tisser sur un métier chez les Rouges de l'autre côté du Mizzipy. Elle n'a sûrement pas fait ça pendant que la navette allait et venait, que le battant claquait pour tasser les fils de trame. Des histoires, tout ça. Ou alors entraient en jeu des éléments que Peggy n'arriverait jamais à comprendre malgré ses efforts.

Elle fit demi-tour et sortit. Le couloir se terminait par un escalier étroit. Sur la plus haute marche se tenait assis, supposa-t-elle, le petit garçon – elle n'en voyait que les pieds nus et les jambes de pantalon. « Comment va le nez ? demanda-t-elle.

— Fait 'core mal », répondit le gamin. Il glissa en avant et descendit deux marches en rebondissant sur les fesses.

« Mais ce n'est pas trop grave, dit-elle. Ça guérit vite.

— C'étaient qu'des *filles,* lança-t-il d'un air dédaigneux.

— Tu faisais moins le fier quand elles te tabassaient.

— Mais vous m'avez pas entendu appeler mon oncle, hein ? J'ai pas appelé mon oncle.

— Non, reconnut Peggy. Tu ne l'as pas appelé.

— Pourtant, moi, j'ai un oncle. Un Rouge très grand. Ike.

— Je le connais de nom.

— Il vient presque tous les jours. »

Peggy voulait lui soutirer des renseignements.

Comment Ta-Kumsaw fait-il pour venir ici ? Vit-il à l'ouest du Mizzipy ? Ou alors est-il mort et ne vient-il qu'en esprit ?

« Il arrive par la porte à l'ouest, fit le gamin. Nous autres, on s'en sert pas d'celle-là. Y a qu'lui. C'est la porte qui mène à la cabane de ma cousine Wieza.

— Son père l'appelle Mana-Tawa, je crois. »

Le gamin s'esclaffa. « Y a donné un nom d'Rouge, mais ça veut pas dire qu'il la tient. Elle y appartient pas.

— À qui elle appartient ?

— Au métier.

— Et toi, demanda Peggy, tu appartiens au métier ? »

Il fit non de la tête. Mais il avait l'air triste.

Peggy l'exprima en même temps qu'elle le pensait : « Tu voudrais bien, hein ?

— Elle va plus avoir de fille. Elle arrête plus de tisser pour lui. Alors elle peut pas partir. Elle va tout l'temps rester là-bas.

— Et les neveux ne peuvent pas prendre sa place ?

— Les nièces, elles peuvent. Seulement, mes sœurs, c'est d'la boue d'cochon, moi j'trouve, et c'est la vérité exaque.

— Exacte, le corrigea Peggy. Il y a un *t* à la fin, avant le *e*.

— Exaque-te, fit le gamin. Moi, m'est avis qu'on devrait écrire les mots d'la manière que l'monde les dit, au lieu d'nous obliger à les dire d'la manière qu'ils s'écrivent. »

Peggy ne put s'empêcher de rire. « C'est juste. Mais tu ne peux pas t'amuser à écrire les mots n'importe comment. Parce que tu ne les prononces pas comme, par exemple, un garçon de Boston, et vous ne tarderiez pas, lui et toi, à écrire les mots avec des orthographes tellement différentes qu'aucun ne pourrait lire les lettres ni les livres de l'autre.

— J'ai pas envie d'les lire, ses saprés vieux livres. Et pis j'connais pas d'gars à Boston.

— Tu as un nom ?

— Pas pour vous, fit le gamin. Vous m'prenez pour un idiot ? Vous êtes pleine de sortilèges, et vous croyez que j'vais vous donner du pouvoir sus mon nom ?

— Les sortilèges, c'est pour me cacher.

— Pourquoi ça, vous voulez vous cacher ? Y a personne qui cherche après vous. »

La remarque fit mouche. Personne ne la cherchait. Voilà. Elle s'était déjà cachée une fois afin de retourner chez elle sans que sa famille la reconnaisse. De qui se cachait-elle aujourd'hui ?

« Peut-être que je me cache de moi-même. Peut-être que je refuse mon destin. Ou peut-être que je ne veux pas continuer la vie que j'ai déjà commencé à mener.

— P't-être que vous connaissez arien du tout de c'que vous dites.

— Peut-être.

— Oh, faut pas faire tant la mystérieuse, vieille imbécile. »

Imbécile, elle voulait bien l'admettre, mais *vieille ?* « Je n'ai pas beaucoup plus d'années que toi.

— Quand les genses disent "p't-être", c'est qu'ils font des menteries. Ou bien ils croivent pas ce qu'ils disent, ou alors ils y croivent mais ils veulent pas l'reconnaître.

— Tu es un jeune homme très sage.

— Et les vrais menteux, ils revirent la conversation quand la vérité s'en vient. »

Peggy le considéra longuement. « Tu m'attendais, n'est-ce pas ?

— J'connaissais ce que ferait tante Becca. Elle dit rien à personne.

— Et toi, tu vas me le dire ?

— Pas moi ! J'me mettrais dans trop de tracas. » Il sourit. « Mais vous avez empêché les trois sorcières de m'donner une rinçure. Alors j'vous ai fait réfléchir dans la bonne direction, si vous avez l'intelligence qu'y faut pour comprendre. »

Là-dessus il se releva d'un bond. Elle écouta le claquement de ses pieds s'éloigner dans l'escalier ; il était parti.

Peggy devait choisir d'être heureuse. Voilà ce qu'avait dit Becca, ou plutôt ce qu'avait d'après elle dit sa sœur, même si on voyait mal cette femme à la figure inexpressive se soucier le moins du monde du bonheur d'autrui. Puis le gamin l'avait poussée à expliquer pourquoi elle se cachait derrière des sortilèges ; et il l'avait guidée, selon lui. Le choix qui s'offrait à elle était assez clair à présent. Elle s'était consacrée à la tâche de son père : briser les reins de l'esclavage ; du coup, elle avait cessé de chercher Alvin. Ils voulaient qu'elle le cherche encore. Ils voulaient qu'elle aille vers lui.

Elle revint en trombe dans la cabane.

« Je refuse de le faire, dit-elle. M'occuper de ce garçon, c'est ce qui a tué ma mère.

— Pardon, mais c'était un fusil de chasse, je crois, fit Becca.

— Un fusil de chasse que j'aurais pu retenir.

— C'est ce que vous dites.

— Oui, c'est ce que je dis.

— Le fil de votre mère s'est cassé quand elle a décidé de prendre un fusil et de tuer plutôt que de faire confiance à Alvin.

Son petit garçon. Arthur, était à l'abri. Elle n'avait pas besoin de tuer, mais quand elle a choisi de le faire, elle a choisi de mourir. Vous croyez que vous auriez pu la faire changer d'avis ?

— Ne vous attendez pas à ce que j'accepte des explications faciles.

— Non, je m'attends à ce que vous cherchiez toutes les explications les plus difficiles. Mais ce sont parfois les faciles qui sont les bonnes.

— Alors je recommence comme avant ? J'observe Alvin ? Est-ce que je suis censée tomber amoureuse de lui ? L'épouser ? Le regarder mourir ?

— Tout ça m'est bien égal. Ma sœur pense que vous serez plus heureuse avec lui que sans, et n'importe comment, il finira par mourir, mais c'est notre lot à tous, non ? La plupart des femmes qui ne meurent pas en couches ne vivent que pour faire des veuves. Et alors ? »

Et alors ? Ce n'était pas parce qu'elle voyait tant d'occasions de mourir dans l'avenir d'Alvin qu'elle devait éviter de l'aimer. Elle le savait, logiquement. Mais la peur ignore la logique.

« Vous passez votre vie à pleurer ceux qui ne sont pas encore morts, reprit Becca. C'est vraiment gâcher un talent passionnant.

— Passionnant ?

— Vous auriez pu hériter du talent d'assouplir le cuir de chaussure. Imaginez un peu votre bonheur. »

Peggy essaya de s'imaginer en cordonnier et fut forcée de rire. « Je suppose que j'aimerais quand même mieux savoir.

— Exactement. Savoir fait parfois mal, surtout quand on ne peut rien changer. »

Mais il y avait un accent sournois dans le ton de sa voix. « On ne peut rien changer, mon œil ! s'exclama Peggy.

— Évitez les réflexions que vous ne comprenez pas, dit Becca.

— Vous modifiez des choses. Pour vous, le métier n'est pas immuable.

— C'est un jeu dangereux. Les conséquences sont imprévisibles.

— Vous avez vu Ta-Kumsaw mort à Détroit. Alors vous avez pris le fil d'Alvin et vous…

— Qu'est-ce que vous savez du métier ? s'écria Becca. Qu'est-ce que vous savez des fils qui coulent entre les doigts et de la vision des chagrins, des peines, des souffrances, des pensées ? Ils n'ont aucune importance, c'est le bétail de Dieu, il le mène comme il veut, seulement on reconnaît un jour celui qu'on aime plus que soi-même, et Dieu permet à la traîtrise des Français, à la haine des Anglais, de le tuer, et pour *rien* ; sa vie est perdue, elle n'a plus de sens, elle n'a laissé aucune empreinte sauf dans quelques légendes et chansons, et moi, je suis là, je l'aime toujours, veuve éternelle parce qu'il a disparu ! Alors oui, j'ai trouvé celui qui pouvait le sauver. Je savais que s'ils se rencontraient, ils s'aimeraient et se sauveraient l'un l'autre.

— Mais votre geste a entraîné le massacre de la Tippy-Canoe, dit Peggy. Les habitants de Vigor Church ont cru qu'Alvin avait été enlevé et torturé à mort, alors ils ont exterminé le peuple de Tenskwa-Tawa pour se venger. Maintenant ils sont prisonniers d'une malédiction, tout ça parce que vous…

— Parce que Harrison s'est servi de leur colère. Vous croyez que le massacre n'aurait quand même pas eu lieu ?

— Mais le sang n'aurait pas souillé les mêmes mains, je n'ai pas raison ? »

Becca se mit à pleurer, et ses larmes coulèrent sur le tissu.

« Vous ne devriez pas sécher ces larmes ? demanda Peggy.

— Si les larmes abîmaient ce tissu, il n'en resterait plus depuis longtemps.

— Alors vous savez mieux que personne ce qu'il en coûte d'intervenir dans la vie des autres.

— Et vous, vous savez mieux que personne ce qu'il en coûte de ne pas intervenir au bon moment. » Becca releva la tête et poursuivit son travail. « Je l'ai sauvé, c'était mon objectif. Ceux qui ont été tués seraient morts de toute façon.

— Pourtant je suis ici parce que votre sœur veut que je m'occupe d'Alvin.

— Vous êtes ici parce que les fils de chaîne, on les voit, c'est tout, après on doit plus ou moins deviner ce qu'ils veulent dire et qui ils représentent. On connaît celui du jeune Faiseur – impossible de le manquer dans le tissage. D'ailleurs, je l'ai déplacé une fois, je l'ai entortillé avec celui de mon Isaac. Vous

croyez que j'aurais pu le perdre après ça ? Je vais vous montrer, si vous promettez de ne pas regarder plus loin que le petit bout de tissu que je vous indique.

— Je promets de ne pas regarder. Mais ce que j'entreverrai par hasard, je n'y serai pour rien.

— Alors, entrevoyez donc ça. »

Peggy regarda le tissage, consciente que les étrangers au métier avaient rarement l'occasion d'y poser les yeux. Le fil d'Alvin était évident, il miroitait légèrement, multicolore ; mais il n'était pas plus gros que les autres, il avait même l'air fragile, prêt à se rompre à la moindre manipulation imprudente. « Vous avez osé le déplacer ?

— Il a repris sa place tout seul, dit Becca. Je ne m'en suis pas servie longtemps. Et il a sauvé son frère Mesure. La Butte-aux-huit-faces s'est ouverte pour lui. Moi, je vous le dis, il y a dans sa vie des forces en jeu beaucoup plus puissantes que mon pouvoir de déplacer les fils.

— Plus puissantes que moi aussi.

— Vous êtes l'une de ces forces. Pas toutes, ni la plus importante, mais vous en êtes une. Tenez. Regardez comment les autres fils de chaîne le croisent. Ses frères et sœurs, je pense. Il est étroitement lié à sa famille. Et regardez comme ils brillent, ces fils, leurs couleurs sont plus vives. Il leur apprend à devenir Faiseurs. »

Peggy n'en avait rien su. « Ce n'est pas dangereux ?

— Il ne peut pas accomplir sa tâche tout seul, répondit Becca. Alors il apprend aux autres pour qu'ils l'aident. Il s'en sort mieux qu'il ne le croit.

— Et celui-là ? » fit Peggy en désignant le plus éclatant des autres fils de chaîne. Un fil qui prenait ses distances, qui s'égarait dans le tissage loin du reste de la famille.

« Son frère. Septième fils de septième fils, lui aussi. Enfin, huitième si on compte celui qui est mort.

— Mais septième des vivants à sa naissance. Oui, il y a du pouvoir en lui.

— Tenez, fit Becca. Regardez comment il était au début. Aussi brillant que le fil d'Alvin. Il avait autant de dons que son frère. Et les forces qui travaillaient contre lui n'étaient pas plus

nombreuses que celles dont Alvin avait triomphé. Moins, même, parce que le temps que Calvin trouve sa voie, vous aviez, Alvin et vous, fait échec au Défaiseur. Enfin, à toutes ses ruses meurtrières. Mais le Défaiseur a imaginé un autre moyen de détruire le gamin. La haine et l'envie. Si vous aimez Alvin, Peggy, cherchez la flamme de vie de son jeune frère. Il faut à tout prix le ramener avant qu'il soit trop tard.

— Pourquoi ? Je ne sais rien de Calvin, seulement son nom et les espoirs qu'Alvin a mis en lui.

— Parce que, si j'en crois les fils de chaîne, quand le sien rejoint celui d'Alvin, celui d'Alvin s'arrête.

— Il le tue ?

— Comment savoir ? On essaye de lire les fils du mieux possible, mais ils ne nous indiquent pas grand-chose, sauf par leurs déplacements dans le tissage. Vous, vous saurez. C'est pour ça qu'elle vous a appelée. Pas uniquement pour votre bonheur personnel, mais parce que… comme elle l'a dit, parce que je dois ça au Faiseur. Je me suis servie de lui une fois pour sauver celui que j'aimais. Il fallait que je vous offre la même chance, non ? C'est ce qu'elle a dit. Mais on savait que si je vous montrais d'abord le tissage, avant que vous vous décidiez, vous l'aideriez par devoir. Pour le bon motif et non par amour.

— Mais je n'avais pas décidé de recommencer à l'observer.

— Que vous dites, fit Becca.

— Je vous trouve bien condescendante pour une femme elle-même responsable d'un beau gâchis.

— J'ai hérité d'un gâchis. Un jour, ma mère, qui avait traversé l'océan et nous avait amenées ici, un jour elle a lâché le métier et elle est partie. Ma sœur et moi, on est venues lui apporter le dîner et on a vu qu'elle n'était plus là. On était toutes les deux mariées, mais moi, j'avais mis au monde un enfant pour mon mari, et à l'époque ma sœur n'en avait pas. J'ai donc pris le métier et elle est restée avec son mari. J'en ai toujours voulu à ma mère de s'être sauvée comme ça. D'avoir fui son devoir. » La tisserande caressa les fils, doucement, timidement même. « Maintenant, je crois que je comprends. Le prix qu'on paye pour tenir toutes ces vies entre les mains, c'est qu'on n'en a pour ainsi dire pas une à soi. Ma mère n'était pas bonne au

métier, parce qu'elle n'y mettait pas son cœur. Moi, si. J'ai peut-être commis une faute pour sauver mon mari, mais vous me jugerez sans doute moins sévèrement si vous savez que j'avais déjà fait don de ma vie avec lui pour prendre la place de ma mère.

— Je ne voulais pas vous accuser, fit Peggy, confuse.

— Ni moi me justifier, dit Becca. Et pourtant vous m'avez accusée et je me suis justifiée. Je tiens le fil de ma mère, ici. Je sais où elle est. Mais je ne saurai jamais vraiment pourquoi elle a fait ça. Ou ce qui aurait pu se passer si elle était restée. » Becca leva les yeux sur Peggy. « Je ne sais pas grand-chose, mais ce que je sais, je le sais. Alvin doit partir dans le monde. Il faut qu'il quitte sa famille – qu'il laisse les autres apprendre à devenir Faiseurs tout seuls, comme lui l'a fait. Il faut qu'il rejoigne Calvin avant que le Défaiseur transforme complètement le gamin. Sinon, Calvin risque non seulement de causer sa mort, mais de réduire à néant toute l'œuvre du Faiseur.

— J'ai une solution simple, dit Peggy. Je trouve Calvin et je m'arrange pour qu'il ne revienne jamais.

— Vous croyez avoir du pouvoir sur la vie d'un Faiseur ?

— Calvin n'est pas un Faiseur. Comment voulez-vous ? Pensez à tout ce qu'Alvin a dû faire avant de devenir ce qu'il est.

— Vous n'avez malgré tout jamais eu le pouvoir de vous opposer à Alvin, même quand il était petit. Et il avait un bon fond, lui. Je ne crois pas que Calvin obéisse à des sentiments aussi généreux.

— Alors je ne peux pas lutter contre lui, dit Peggy. Et je ne peux pas envoyer Alvin courir par monts et par vaux. Je n'ai pas d'ordres à lui donner, il n'est pas ma propriété.

— Ah non ? » demanda Becca.

Peggy se cacha la figure dans les mains. « Je ne veux pas qu'il m'aime. Je ne veux pas l'aimer. Je veux continuer mon combat contre l'esclavage, ici, en Appalachie.

— Oh, oui. Vous servir de votre talent pour mettre le nez dans le tissu, c'est ça ? Vous savez où ça conduit ?

— À la liberté pour les esclaves, j'espère.

— Peut-être. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ça conduit à la guerre. »

Peggy leva les yeux, la mine sombre. « Je vois des signes de guerre sur tous les chemins. Je les voyais déjà avant même de me lancer dans cette mission. » Des mères éplorées. La terreur de la bataille dans les vies des jeunes gens.

« Ça commence par une guerre civile en Appalachie, mais ça se termine par un conflit entre le roi d'un côté et les États-Unis de l'autre. Brutal, sanglant, cruel…

— Je devrais m'arrêter, d'après vous ? Laisser ces monstres continuer de régner indéfiniment sur les Noirs qu'ils ont enlevés et sur tous leurs enfants ?

— Pas du tout, fit Becca. La guerre éclate à cause de mille décisions différentes. Vos actes vont dans ce sens, mais vous n'êtes pas la seule responsable. Vous comprenez ? Si la guerre est le seul moyen de libérer les esclaves, alors la souffrance en vaut la peine, non ? La vie est-elle perdue quand on la donne pour une cause pareille ?

— Je ne peux pas en juger, dit Peggy.

— Faux. Vous êtes la seule à pouvoir en juger, justement, parce que vous êtes la seule à en voir les conséquences. Moi, quand je les vois, elles sont déjà inévitables.

— Si elles sont inévitables, alors pourquoi est-ce que vous vous embêtez à vouloir me les faire changer ?

— Presque inévitables. Une fois de plus, je n'ai pas été assez claire. Je ne peux pas manipuler les fils de chaîne sur une grande échelle. Je ne prévois pas les contrecoups de mes interventions. Mais un seul fil… des fois, je peux le déplacer sans détruire tout le tissu. Je ne savais pas comment déplacer Calvin pour modifier la suite des événements. Mais vous, je pouvais vous déplacer. Je pouvais faire venir le juge ici, celle qui voit les yeux bandés. Alors, c'est ce que j'ai fait.

— Vous avez dit que c'était votre sœur, il me semble.

— Disons qu'elle a pris la décision. Mais j'étais la seule à pouvoir toucher le fil.

— Je crois que vous passez beaucoup de votre temps à mentir et à cacher des choses.

— C'est bien possible.

— Comme le fait que ta porte à l'ouest donne sur le pays de Ta-Kumsaw, de l'autre côté du Mizzipy.

— Je n'ai jamais menti là-dessus, je ne l'ai pas caché non plus.

— Et la porte à l'est, elle donne où ?

— Elle s'ouvre dans la maison de ma tante à Winchester, là-bas en Angleterre. Vous voyez ? Je ne cache rien.

— Vous n'avez qu'une fille, dit Peggy, et elle a déjà son propre métier. Qui va vous remplacer au vôtre ?

— Ça ne vous regarde pas, répondit Becca.

— Tout me regarde, maintenant. Depuis que vous avez pris mon fil de chaîne pour m'amener chez vous.

— Je ne sais pas qui va me remplacer. Peut-être que je vais rester ici pour toujours. Je ne suis pas ma mère. Je ne vais pas m'enfuir et forcer quelqu'un qui n'y tient pas à prendre la relève.

— Quand le moment viendra de choisir, pensez au petit garçon, dit Peggy. Il est plus sage que vous ne croyez.

— Des mains d'homme sur le métier ? » Sur le visage de Becca passa une expression comme si elle venait de goûter un aliment infect.

« Plutôt qu'un talent pour le tissage, est-ce que le tisserand ne doit pas d'abord avoir le souci des fils qui composent le tissu ? Il a peut-être tué un écureuil, mais je ne crois pas qu'il aime la mort. »

Becca regarda longuement Peggy. « Vous vous mêlez un peu trop des affaires des autres.

— Vous l'avez dit, je suis juge.

— Vous allez le faire, alors ?

— Quoi ? Surveiller Alvin ? Oui. Je sais bien que je vais me briser le cœur une demi-douzaine de fois avant que je l'enterre, mais, oui, je vais encore suivre ce garçon des yeux.

— Cet homme.

— Ce Faiseur, dit Peggy.

— Et l'autre ?

— Je m'en occuperai si je trouve un moyen. »

Becca hocha la tête. « Bien. » Elle hocha encore la tête. « On n'a plus rien à se dire, maintenant. Les portes vous feront sortir de la maison. »

Ce fut l'unique au revoir auquel eut droit Peggy. Mais Becca avait dit vrai. Là où plus tôt Peggy ne voyait pas de sortie, chaque couloir conduisait à présent à une porte ouverte sur la lumière du dehors. Elle ne voulait pourtant pas franchir ces portes pour retourner dans son monde. Elle voulait passer par celles de la vieille cabane. La porte à l'est pour l'Angleterre. Celle à l'ouest pour le territoire des Rouges. Ou celle au sud… Où donnait-elle ?

Tout de même, c'était à ce pays et à cette époque qu'elle appartenait. Une voiture l'attendait, et aussi une tâche : amener la guerre en stimulant la compassion pour les esclaves. Elle pourrait se faire à cette idée, oui, comme l'avait dit Becca. Jésus lui-même n'avait-il pas affirmé qu'il apportait non pas la paix mais la guerre ? Une guerre qui dresserait les frères les uns contre les autres ? Si c'est le prix à payer pour effacer la tache de l'esclavage de ce pays, alors tant pis. Moi, je ne parle que d'une réforme pacifique, si d'autres choisissent de tuer ou de mourir plutôt que de donner la liberté aux esclaves, c'est eux que ça regarde, je n'y suis pour rien.

De même que je n'y suis pour rien si ma mère a pris le fusil et tué le pisteur qui, après tout, obéissait seulement à la loi, aussi injuste soit-elle. Le pisteur n'aurait pas trouvé Arthur Stuart ; le gamin était caché chez moi, Alvin avait modifié son odeur et dissimulé sa présence derrière des tas de sortilèges. Je n'ai pas tué ma mère. Et même si j'avais pu empêcher son geste, ça n'aurait rien changé à son caractère. C'était une femme à prendre ce genre de décision. C'était la femme que j'aimais, et j'aimais la violence de son courage autant que le reste. Je ne suis pas responsable de sa mort. Le responsable, c'est celui qui l'a abattue. Et elle s'est exposée au danger toute seule, je ne l'ai pas poussée.

Peggy sortit à grandes enjambées dans la lumière du soleil, fortifiée, le pas léger. Elle trouva l'air doux. Cette maison sans flammes de vie avait ravivé la sienne.

Elle remonta dans la voiture qui l'emmena directement à une auberge bien au nord de Chapman Valley. Elle y passa la nuit et le lendemain se rendit à Baker's Fork. Une fois là, elle donna ses cours aux maîtres d'école et aux élèves doués, mais entre les leçons discutait avec tel homme ou telle femme de l'esclavage, faisait des commentaires, critiquait ceux qui maltraitaient les esclaves, déclarait qu'aussi longtemps que certains exerceraient leur pouvoir sur d'autres gens il y aurait des mauvais traitements et que le seul remède, c'était la liberté pour tous. Ils approuvaient de la tête. Ils étaient d'accord. Elle parlait du courage qu'il faudrait rassembler, des esclaves qui essuyaient les coups de fouet et qui avaient tout perdu ; jusqu'à quel point les Blancs accepteraient-ils de souffrir pour les libérer ? Qu'avait enduré le Christ pour l'amour d'autrui ? C'était à une démonstration à la fois énergique et réfléchie qu'elle se livrait. Elle refusait de baisser les bras, ne serait-ce qu'un peu, quand bien même elle savait qu'il en découlerait la guerre. On a déclaré des guerres pour des causes ridicules. Qu'au moins on se batte pour une cause juste, si les ennemis du respect humain refusent d'attendrir leur cœur.

Au milieu des cours et des prêches, elle trouva un instant – un petit instant rien qu'à elle – pour s'installer au bureau d'une veuve dans une vieille plantation. C'était le bureau même où, quelques instants plus tôt, la femme avait affranchi tous ses esclaves pour les embaucher comme travailleurs et travailleuses libres. Peggy avait vu dans sa flamme de vie, au moment où elle prenait sa décision, qu'on allait lui incendier ses granges et dévaster ses champs. Mais elle emmènerait les Noirs nouvellement émancipés vers le nord, malgré les tourments et les dangers. Son courage entrerait dans la légende, étincelle qui allumerait d'autres cœurs vaillants. Peggy savait qu'en fin de compte la femme ne regretterait pas sa belle maison et ses terres magnifiques. Et un jour on donnerait son prénom à vingt mille petites Noires. Pourquoi on m'a appelée Jane ? demanderaient-elles à leurs mères. Et on leur répondrait : Parce qu'il y eut autrefois une femme portant ce prénom qui a libéré ses esclaves, les a protégés durant tout leur périple vers le nord, puis les a engagés et s'est occupée d'eux jusqu'à ce qu'ils

apprennent à devenir de libres citoyens et puissent se débrouiller tout seuls. C'est un prénom de grand honneur. Personne ne se souviendrait de l'institutrice venue un jour exprimer tout haut les désirs secrets du cœur de Jane.

À ce bureau, Peggy prit le temps d'écrire une lettre et d'y porter l'adresse. Vigor Church, État de la Wobbish. Elle arriverait jusqu'à lui, bien sûr. Tandis qu'elle la cachetait et la tendait au courrier à cheval, elle regarda enfin vers la flamme de vie qu'elle connaissait le mieux, mieux même que la sienne. Elle y vit les alternatives habituelles, les conséquences terribles. Seulement elles étaient différentes désormais, à cause de la lettre. Différentes, oui… mais préférables ? Elle ne savait pas. Elle n'était pas assez bon juge pour ça. Le vrai et le faux, c'était facile pour elle. Mais le bien et le mal, le meilleur et le pire, ça restait trop compliqué. Ils n'arrêtaient pas de se chevaucher curieusement et de se modifier sous ses yeux. Peut-être n'existait-il aucun juge capable de le savoir ; ou s'il en existait un, il n'en parlait guère.

Le messager prit la lettre et la porta vers le nord où, dans une autre ville, il la transmit à un cavalier qui lui paya ce qu'il estimait la valeur du pli à la livraison, diminuée de la moitié. À son tour, le second cavalier monta au nord par une route sinueuse et finit par se retrouver dans un magasin de Vigor Church où il s'enquit d'un homme du nom d'Alvin Smith.

« J'suis son beau-frère, dit le commerçant. Armure-de-Djeu Weaver. J'vais vous payer pour la lettre. Faut pas aller plusse loin en ville, ni monter sus la colline. Faut pas écouter c'que l'monde d'icitte est forcé d'raconter. »

Son ton convainquit le cavalier. « Cinq piasses, alors, dit-il.

— J'gage que vous avez déboursé qu'une seule piasse au courrier qui vous l'a r'mise, vous pensiez que j'vous en donnerais pas au-d'sus de deux. Mais j'm'en vais vous en payer cinq, si vous y tenez, par rapport que j'veux bien m'faire emberner par un gars qui peut vivre avec sa conscience après ça. C'est vous qui payerez l'plusse, en fin d'compte.

— Deux piasses, alors, fit le cavalier. Vous étiez pas forcé d'faire des remarques désagréables. »

Armure-de-Dieu sortit trois piastres et les déposa dans la main de l'homme. « Merci pour vot' course honnête, l'ami, dit-il. Vous s'rez toujours le bienvenu icitte. Restez déjeuner avec nous autres.

— Non, fit l'homme. Faut que je m'en r'tourne. »

À peine le cavalier reparti, Armure-de-Dieu éclata de rire et dit à sa femme : « Il a payé qu'une demi-piasse pour c'te lettre, j'gage. Il s'figure encore qu'il m'a beurré.

— Faut faire plusse attention avec ton argent, Armure, répondit-elle.

— Deux piasses pour donner à un bougre un peu de tracas spirituel qui rendra p't-être sa vie meilleure ? Une bonne affaire, moi j'dis. Pour Djeu, ça vaut quoi, une âme ? Deux piasses, tu crois ?

— J'tremble à l'idée du rabais que Djeu fera sur certaines âmes quand il décidera de fermer sa boutique. Je m'en vais porter la lettre chez la mère. Faut que j'passe la voir aujourd'hui, n'importe comment.

— C'est Simon, le p'tit gars à Mesure, qui descend quérir le courrier », fit Armure-de-Dieu.

Elle lui jeta un regard noir. « J'allais pas la lire.

— J'ai pas dit ça. » Mais il ne lui tendit pas la lettre pour autant. Il préféra la poser sur le comptoir, en attendant que l'aîné de Mesure vienne la prendre pour la porter en haut de la colline, dans la maison où Alvin enseignait à devenir Faiseur. Armure-de-Dieu avait des doutes sur cette initiative. Il la trouvait irréligieuse, inconvenante, contraire à la Bible. Et pourtant il savait qu'Alvin était un brave garçon devenu un homme juste qui ne se servait pas des éventuels pouvoirs de sorcier à sa disposition pour faire le mal. Était-ce vraiment contraire à Dieu et à la religion de posséder de tels pouvoirs, s'il y recourait dans un esprit chrétien ? Après tout, Dieu a créé le monde et tout ce qu'il contient. Si Dieu ne voulait pas qu'il existe des Faiseurs, rien ne l'obligeait à en produire. Donc, ce qu'accomplissait Alvin devait participer de la volonté divine.

Quelquefois, Armure-de-Dieu se sentait en parfait accord avec les démarches d'Alvin. Et d'autres fois il se disait que seul un imbécile aveuglé par le diable pouvait croire même un

instant que Dieu approuvait n'importe quelle espèce de sorcellerie. Mais ce n'étaient que des pensées. Quand le moment venait de passer à l'action, le choix d'Armure-de-Dieu était tout fait. Il soutenait Alvin, contre tous ceux qui se dressaient contre lui. S'il devait en être damné, tant pis. Il fallait parfois écouter son cœur. Et parfois prendre une décision et s'y tenir, contre vents et marées.

Et personne n'allait mettre son nez dans la lettre de Peggy Larner à Alvin. Surtout pas la femme d'Armure-de-Dieu, elle-même beaucoup trop versée dans les sortilèges.

Très loin de là, Peggy vit les changements s'opérer dans les flammes de vie et sut que sa lettre se trouvait désormais dans la famille d'Alvin. Elle y ferait son œuvre. Le monde allait changer. Les fils de chaîne allaient se déplacer dans le métier de Becca. C'est insupportable d'observer sans intervenir, songea Peggy. Mais c'est insupportable d'assister aux conséquences de mes interventions.

IV
Interrogations

Avant même l'arrivée de la lettre de mademoiselle Larner. Alvin se sentait nerveux. Rien ne se déroulait comme il l'avait prévu. Après des mois d'efforts pour convertir sa famille et ses voisins en Faiseurs, six vies entières lui paraissaient insuffisantes pour mener sa tâche à bien, et il avait beau faire, il voyait mal comment bénéficier d'existences supplémentaires.

Son enseignement n'était pas un échec, non, il ne pouvait pas le qualifier de fiasco total, pas encore, vu que certains élèves apprenaient vraiment à réaliser de petits actes de Faiseur. Ce n'était pas leur talent, voilà tout. Alvin avait cru qu'il n'existait pas de talent qu'on ne pourrait apprendre avec du temps, de la pratique, un tant soit peu d'intelligence et de cette bonne vieille persévérance. Mais un détail lui avait échappé : le talent du Faiseur, c'est comme un faisceau de talents, et si quelques élèves en comprenaient certains aspects, quasiment aucun ne donnait l'impression de saisir l'ensemble. Mesure avait de temps en temps quelques lueurs. Davantage que des lueurs, à vrai dire. Il parviendrait sûrement à devenir Faiseur lui-même si seulement il ne se laissait pas tout le temps distraire. Quant aux autres… ils n'avaient aucune chance de ressembler à Alvin. Alors, s'il n'y avait aucun espoir de réussir, à quoi bon insister ?

Pourtant, chaque fois qu'il cédait ainsi au découragement, il s'imposait de se taire et de s'en tenir à sa tâche. On ne devient pas Faiseur en modifiant ses plans à tout bout de champ. Qui peut suivre, dans ces conditions ? On continue. Même lorsque Calvin, le seul Faiseur-né du lot, avait refusé d'apprendre quoi que ce soit et qu'il était finalement parti commettre on ne savait quelles sottises de par le vaste monde, même alors on

n'abandonne pas pour s'en aller à sa recherche parce que, comme l'avait fait remarquer Mesure aux hommes qui voulaient monter une expédition : « On force pas les genses à devenir Faiseux, par rapport que forcer l'monde à faire c'qu'on veut, c'est du Défaisage. »

Même lorsque le propre père d'Alvin avait dit : « Al, j'suis émerveillé par c'que t'arrives à faire, mais moi, ça m'suffit que t'y arrives. J'ai fait ma part quand t'es né, à ce qui m'semble. Y a pas d'homme en ce monde qu'est pas fier de voir son fils le dépasser, ce que t'as fait facilement, et c'est pas mon idée de m'replacer dans la course. » Même alors, Alvin avait tristement décidé de poursuivre ses leçons tandis que son père s'en retournait au moulin, entreprenait de le nettoyer et de le remettre en état de moudre.

« J'arrive pas à connaître, disait le Père, si moudre c'est Faire ou Défaire. Les meules, elles broyent le grain, elles l'écharpillent en poussière, alors c'est Défaire. Mais la poussière, c'est d'la farine, et on s'en sert pour pétrir du pain et des gâteaux qu'on pourrait pas préparer directement avec du blé ni du maïs, alors la mouture c'est p't-être jusse une étape sus l'chemin pour Faire. Tu réponds quoi, à ça, Alvin ? Moudre de la farine, c'est Faire ou Défaire ? »

Ma foi, Alvin pouvait facilement répondre que c'était un acte de Faiseur, pour sûr, mais cette question n'arrêtait pas de le travailler. J'ai voulu faire des Faiseurs de ces gens, de ma famille, de mes voisins. Mais est-ce que je ne suis pas justement en train de les broyer, de Défaire ? Avant que je m'évertue à leur apprendre, ils étaient tous contents de leurs propres talents, ou même de leur manque de talent, quand on y réfléchit. À présent, les voilà frustrés, ils se sentent des bons à rien, et pourquoi ? Est-ce que Faire, c'est changer les gens en quelque chose pour quoi ils n'étaient pas nés ? C'est bien d'être un Faiseur – je le sais, j'en suis un. Mais est-ce que ça veut dire qu'il n'existe rien d'autre de bien ?

Il avait demandé à Mot-pour-mot, bien sûr. Après tout, Mot-pour-mot n'apparaissait pas sans raison, même si le vieux benêt l'ignorait personnellement. Peut-être était-il là pour donner des réponses à Alvin. Aussi, un jour qu'ils fendaient tous les deux du

bois dehors, derrière la maison, il lui avait posé la question, et Mot-pour-mot avait répondu comme à son habitude, par une histoire.

« On m'a autrefois parlé d'un homme qui bâtissait un mur aussi vite qu'il pouvait, mais quelqu'un d'autre le démolissait encore plus vite. Il se demandait comment empêcher le mur d'être complètement détruit, sans parler de le terminer. Et la réponse était simple : il ne fallait pas le bâtir tout seul.

— Je m'souviens d'cette histoire-là, avait dit Alvin. C'est rapport à elle que j'suis icitte pour essayer d'apprendre aux genses à devenir Faiseux.

— Je me demande si tu ne pourrais pas adapter cette histoire, ou peut-être la tordre un peu et en essorer une vérité plus utile.

— Tords-la donc, toi. On verra si l'histoire, c'est un linge mouillé ou un cou d'poulet quand t'auras fini d'la tordre.

— Eh bien, peut-être que ce qu'il faut, ce n'est pas une équipe d'autres maçons qui taillent la pierre, mélangent le mortier et plombent le mur, tout ça. Il faut peut-être tout bonnement des tas de tailleurs, des tas de mélangeurs de mortier, des tas de surveillants et ainsi de suite. Tout le monde n'a pas besoin d'être Faiseur. En fait, il suffit peut-être d'un seul vrai Faiseur, l'unique. »

La vérité de ce que disait Mot-pour-mot était évidente ; elle était déjà souvent apparue à Alvin, sous d'autres formes. Ce qui le surprit, ce furent les larmes qui lui montèrent brusquement aux yeux, et il demanda doucement : « Pourquoi ça m'rend si affreusement triste, mon ami ?

— Parce que tu as un bon fond, répondit Mot-pour-mot. Un homme mauvais serait ravi d'apprendre qu'il n'y a que lui à pouvoir diriger un grand nombre de gens employés à la même cause.

— Plusse que tout, j'veux pus être seul. J'ai été assez seul comme ça. Presque durant tout l'temps d'mon apprentissage à Hatrack River, j'avais l'impression d'avoir personne d'mon côté.

— Mais tu n'as jamais été seul pendant tout ce temps-là.

— Si tu veux parler de m'zelle Larner qui m'surveillait…

— C'est de Peggy, oui, que je parle. Je ne comprends pas pourquoi tu continues de l'appeler par son faux nom.

— C'est çui d'la femme avec qui j'suis tombé en amour. Mais elle connaît mon cœur. Elle connaît que j'ai tué un homme et que j'étais pas forcé.

— L'assassin de sa mère ? Je ne crois pas qu'elle t'en veuille pour ça.

— Elle connaît la sorte d'homme que j'suis et elle m'aime pas, voilà, dit Alvin. Alors je s'rai tout seul sitôt que j'partirai d'icitte. En plusse, ça s'rait comme mettre tous ces genses en ligne, leur donner des claques dans la goule et leur dire : Vous y arrivez pas, alors moi, j'm'en vais. »

Ce qui fit rire Mot-pour-mot. « C'est complètement absurde, et tu le sais, La vérité, c'est que tu leur as déjà tout appris, et maintenant ce qui leur faut, c'est de la pratique. Ils n'ont plus besoin de toi ici.

— Mais personne a b'soin d'moi ailleurs. »

Mot-pour-mot se remit à rire.

« Arrête de rigoler et dis-moi donc ce qu'y a de drôle, fit Alvin.

— Une blague qu'on explique n'a plus rien de drôle, alors ce n'est pas la peine.

— Tu m'aides pas beaucoup, dit Alvin en enfonçant la lame de sa hache dans le billot.

— Au contraire, je t'aide beaucoup. Seulement, tu ne veux pas encore qu'on t'aide.

— Si, je l'veux ! Mais j'ai pas b'soin de devinettes, j'ai b'soin d'réponses !

— Tu as besoin de quelqu'un pour te dire ce que tu dois faire ? Ça, c'est une surprise. Toujours apprenti, alors, en fin de compte ? Tu veux confier ta vie à un autre ? Pour combien de temps ? Encore sept ans ?

— J'suis p't-être pus un apprenti, mais ça veut pas dire que j'suis un maître. J'suis qu'un compagnon.

— Alors fais-toi embaucher quelque part. Tu as encore des choses à apprendre.

— J'connais, fit Alvin. Mais j'connais pas où aller pour les apprendre. Y a cette ville de cristal que j'ai vue dans la tornade

avec Tenskwa-Tawa. J'connais pas *comment* la bâtir. J'connais pas *où* la bâtir. J'connais même pas *pourquoi* j'dois la bâtir, seulement qu'il faut qu'elle existe et que j'dois la faire exister.

— Tu vois, fit Mot-pour-mot. Comme je disais, tu as déjà appris à tous ceux d'ici ce que tu sais, et plutôt deux fois qu'une. Tout ce que tu fais maintenant, c'est de les aider à s'exercer – et de temps en temps tu triches, tu leur donnes un coup de pouce, ne crois pas que je n'ai rien remarqué.

— Quand j'use de mon talent pour ça, j'leur dis, fit Alvin en rougissant.

— Et alors ils se sentent quand même des incapables, ils se figurent que c'est ton aide qui a fait le travail et qu'eux n'y sont pour rien. Alvin, je crois que je vais te donner une réponse. Tu as fait ton possible ici. Laisse Mesure les aider, et aussi ceux qui ont appris des bribes par-ci par-là. Laisse-les se débrouiller tout seuls, comme toi tu as fait. Et après, tu partiras courir le monde et tu apprendras d'autres choses que tu as besoin de savoir. »

Alvin hocha la tête, mais au fond de lui il refusait d'y croire. « J'vois pas à quoi ça sert de partir pour essayer d'apprendre, tu connais aussi bien qu'moi qu'y a pas d'autre Faiseux dans l'monde asteure, sauf si tu comptes Calvin, mais moi pas. Qui c'est qui va m'apprendre ? Où j'vais aller ?

— Alors, d'après toi ça ne sert à rien de voyager, d'ouvrir les yeux et les oreilles et d'apprendre tout ce qu'on peut. »

Mot-pour-mot avait une expression tellement désabusée en disant ces mots qu'Alvin y reconnut tout de suite un double sens. « C'est pas par rapport que toi, t'apprends d'même, que moi, j'peux aussi. Tu récoltes des histoires, toi, et des histoires, on en trouve tout partout.

— Le Faire, on le trouve presque partout aussi. Et là où il n'y en a pas, il reste encore des choses déjà faites et détruites qui sont riches d'enseignement.

— J'peux pas partir, dit Alvin. J'peux pas.

— Ce qui veut dire que tu as peur. »

Alvin hocha la tête.

« Tu as peur de tuer encore.

— J'crois pas. J'connais qu'ça m'arrivera pas. Sûrement.

— Tu as peur de tomber encore amoureux. »

Alvin éclata d'un rire moqueur.

« Tu as peur de te retrouver tout seul.

— Tout seul, comment j'pourrais ? J'ai mon soc d'or avec moi.

— Justement, fit Mot-pour-mot. Le soc vivant. À quoi bon l'avoir fait si tu le gardes tout le temps dans le noir sans jamais t'en servir ?

— C'est de l'or. Les genses veulent le voler. Des tas d'hommes tueraient pour une masse d'or pareille.

— Des tas d'hommes tueraient s'il était en fer-blanc, d'ailleurs. Mais tu te rappelles ce qui est arrivé à l'homme à qui on a donné une pièce d'or d'un talent et qui l'a enfouie dans la terre.

— Mot-pour-mot, t'es tout rempli d'sagesse aujourd'hui.

— J'en déborde. C'est mon plus grand défaut, j'éclabousse les autres de sagesse. Mais la plupart du temps elle sèche très vite sans laisser de taches. »

Alvin lui fit une grimace. « Mot-pour-mot, j'suis pas 'core prêt à partir de chez nous autres.

— Peut-être qu'on doit partir de chez soi *avant* d'être prêt, ou alors on ne l'est jamais.

— C'est un paradoxe, ça, Mot-pour-mot ? M'zelle Larner m'a appris le paradoxe.

— C'est une institutrice excellente et elle connaît tout ça.

— Tout c'que moi, j'connais du paradoxe, c'est que si on prend pas la pelle pour le déblayer, l'écurie tarde pas à puyer affreux et à s'remplir de mouches. »

Mot-pour-mot éclata de rire, et Alvin l'imita, ce qui mit fin à la conversation sérieuse. La discussion continua cependant de lui trotter dans la tête : Mot-pour-mot pensait qu'il devait partir, mais lui n'avait pas la moindre idée d'où aller, et il ne voulait pas admettre non plus qu'il avait échoué. Toutes sortes de raisons pour rester. La plus importante, c'était tout simplement qu'il était chez lui. Il avait passé la moitié de son enfance loin de sa famille, et c'était agréable de s'asseoir tous les jours à la table maternelle. Agréable de voir son père au moulin. D'entendre sa voix, celles de ses frères, celles de ses sœurs qui riaient, se chamaillaient, bavardaient et posaient des questions,

celle de sa mère, à la fois perçante et douce à l'oreille ; elles enveloppaient ses jours et ses nuits comme une couverture, elles lui tenaient chaud, et toutes lui disaient : Tu es à l'abri ici, on est ta famille, on ne se retournera pas contre toi. Alvin n'avait jamais entendu de symphonie de sa vie, ni même plus de deux violons et un banjo en même temps, mais il savait qu'aucun orchestre ne jouerait jamais de musique plus belle que les filets de voix des siens entrant et sortant de leurs maisons, de leurs granges, du moulin et des boutiques du village, et dont les mailles harmonieuses le retenaient ici ; aussi avait-il beau savoir que Mot-pour-mot avait raison et qu'il lui fallait partir, il ne parvenait pas à s'y résoudre.

Comment Calvin y était-il parvenu, lui ? Comment Calvin avait-il pu laisser cette musique derrière lui ?

Puis arriva la lettre de mademoiselle Larner.

Simon, le fils de Mesure, l'apporta ; il avait maintenant cinq ans et était assez grand pour descendre à toutes jambes au magasin d'Armure-de-Dieu ramasser le courrier. Il savait aussi un peu lire, aussi ne remit-il pas la lettre à son grand-père ni à sa grand-mère, il la porta directement à Alvin et annonça à pleins poumons : « Ça vient d'une dame ! Elle s'appelle mademoiselle Larner et elle a une écrivure joliment belle !

— Une *écriture* », le corrigea Alvin.

Simon ne se laissait pas démonter facilement. « Oh, onc' Al, t'es l'seul par icitte qui l'dit comme ça ! Faudrait que j'soye drôlement bête pour m'laisser prendre à une blague de même ! »

Alvin décolla la cire à cacheter et déplia la lettre. Il reconnut l'écriture pour avoir essayé de l'imiter des heures durant quand il étudiait auprès de l'institutrice à Hatrack River. Il n'avait jamais la main aussi souple, jamais aussi fluide. Il n'était pas non plus aussi éloquent. Il n'avait pas le don des mots, du moins des mots recherchés, élégants, que mademoiselle Larner – Peggy – employait dans sa correspondance.

Cher Alvin,

Tu es resté trop longtemps à Vigor Church. Calvin représente un grand danger pour toi, tu dois partir à sa

recherche et te réconcilier avec lui ; si tu attends qu'il revienne vers toi, il t'apportera la mort en bagage.

Je t'entends presque me répondre : J'ai pas peur de la mort. (Je sais que tu continues de dire « j'ai pas », uniquement pour me contrarier.) Que tu partes ou que tu restes, c'est à toi de décider. Mais je peux te dire ceci : Si tu ne pars tout de suite, de ta propre volonté, tu finiras par partir quand même, mais contraint et forcé. Tu es un compagnon forgeron et tu feras ton compagnonnage.

Nous nous croiserons peut-être au cours de tes déplacements. Je serais ravie de te revoir.

Cordialement,

Peggy.

Alvin ne savait que penser de cette lettre. D'abord Peggy le menait à la baguette comme un écolier. Ensuite elle le taquinait sur sa manie de dire "j'ai pas". Puis elle lui demandait quasiment de venir la rejoindre, mais avec une froideur à lui glacer les os – "Je serais ravie de te revoir". Ah oui ? Pour qui elle se prenait ? Pour la reine ? Et elle avait signé la lettre "cordialement", comme une étrangère, non comme celle qu'il aimait et qui lui avait autrefois avoué son amour. À quoi jouait-elle, cette femme qui voyait tant d'avenirs ? Que le poussait-elle à faire ? Il était clair qu'elle ne disait pas tout le fond de sa pensée. Elle se croyait tellement futée parce qu'elle en savait plus long que les autres sur l'avenir, mais le fait était qu'elle pouvait se tromper comme tout le monde et il ne voulait pas qu'elle lui dise ce qu'il devait faire, il voulait qu'elle lui dise ce qu'elle savait et le laisse décider tout seul.

Une chose était sûre. Il n'allait pas tout lâcher pour aller chercher Calvin. Elle savait sans aucun doute où il était et elle n'avait pas pris la peine de le lui dire. Dans quel but ? Pourquoi partir à la recherche de Calvin alors qu'elle pouvait lui envoyer une lettre et lui révéler, non pas où son frère se trouvait en ce moment même, mais où il serait lorsque Alvin le rattraperait ? Seul un imbécile essaye de suivre à pied le vol d'une oie sauvage.

Je sais qu'il faudra que je m'en aille un jour ou l'autre. Mais je ne m'en irai pas pour donner la chasse à Calvin. Et je ne m'en

irai pas parce que la femme que j'ai failli épouser m'a envoyé une lettre sèche sans même un mot sur son amour pour moi, si elle m'a jamais vraiment aimé. Puisque Peggy était tellement sûre qu'il partirait quand même bientôt, parce qu'il y serait forcé, eh bien, autant attendre pour voir ce qui le déciderait.

V
Falsification

L'Amérique était trop petite pour Calvin. Il le savait à présent. Tout y était trop neuf. Les pouvoirs d'un pays mettent du temps à mûrir. Les Rouges, eux, connaissaient le pays, mais ils n'étaient plus là. Et les Blancs et les Noirs qui vivaient ici désormais n'avaient que des pouvoirs, talents, sortilèges, charmes et rêves sans consistance. Rien à voir avec l'antique musique dont avait parlé Alvin. Le chant vert de la forêt vivante. Par ailleurs, il n'y avait plus de Rouges, leur supposé savoir ne devait donc pas être très puissant. Leur échec suffisait à le prouver.

La tête de Calvin ignorait encore sa destination mais ses pieds la connaissaient déjà. L'Est. Parfois il remontait légèrement vers le nord, d'autres fois descendait un peu vers le sud, mais il se dirigeait toujours vers l'est. Dans un premier temps, il crut qu'il allait tout bonnement à Dekane, mais une fois en ville il ne fit qu'y travailler un jour ou deux pour récolter quelques pièces et s'acheter un peu de pain à se mettre dans le ventre, à la suite de quoi il repartit par-delà les montagnes et suivit la nouvelle voie ferrée jusqu'en Irrakwa où il se moqua discrètement d'hommes et de femmes qui, rouges par leur peau, étaient blancs par leurs vêtements, leur façon de parler et de penser. D'autres lâches, d'autres pièces, d'autres occasions de se servir ici et là de son talent de Faiseur. Des gamineries, la plupart du temps, parce qu'il n'osait pas s'en servir au grand jour, on risquait de le remarquer et de jaser. Rien que des petites faveurs pour les maisons qui l'avaient bien accueilli, comme chasser les souris et les cancrelats de la propriété. Ou des petites vengeances sur ceux qui l'avaient rejeté. Envoyer un

rat crever dans un puits. Occasionner une fuite dans un toit au-dessus d'un tonneau de farine. Ce coup-là était difficile, il fallait faire gonfler puis se contracter le bois. Mais il savait s'y prendre avec l'eau. L'eau se prêtait à ses volontés mieux que tout autre élément.

Il s'avéra que ce n'était pas non plus en Irrakwa qu'avaient voulu le conduire ses pieds. Il traversa l'État, passa en Nouvelle-Hollande où les fermiers parlaient tous le néerlandais, puis descendit l'Hudson jusqu'à La Nouvelle-Amsterdam.

À son arrivée dans la grande cité à la pointe de l'île de Manhattan, il crut avoir déniché ce qu'il cherchait. La plus grande ville des États-Unis. Et elle n'était plus guère hollandaise. Tout le monde parlait anglais pour les affaires, et Calvin dénombra au moins une douzaine de langues avant de se lasser. Sans compter les accents bizarres d'Anglais de York, de Glasgow et de Monmouth. Toutes les cultures du monde devaient sûrement cohabiter ici. Il y trouverait sans doute des professeurs.

Il y resta donc plusieurs jours, une semaine. Il passa à l'université au nord de l'île, mais on voulait lui faire étudier des matières intellectuelles plutôt que la science du pouvoir, et Calvin ne tarda pas à se convaincre qu'aucun de ces professeurs aux grands airs ne connaissait quoi que ce soit d'utile. Ils le prenaient pour un fou. Un vieux crétin à la barbiche blanche essaya pendant une demi-heure de le persuader de se laisser examiner, comme s'il était un spécimen curieux d'insecte. Calvin le supporta aussi longtemps uniquement pour pouvoir défaire les reliures de tous les ouvrages qui s'alignaient sur les étagères du bonhomme. Qu'il se pose donc des questions sur le genre de folie dont souffre Calvin lorsque les pages des livres qu'il ouvrira tomberont toutes seules et s'éparpilleront par terre.

Si les professeurs n'étaient pas à la hauteur, la rue ne valait guère mieux. Oh, il entendait parler de grands sages, de sorciers, etc. Les gitans vantaient les mérites d'un jeteur de sorts. Les Irlandais connaissaient un prêtre doté de dons particuliers. Les Français et les Espagnols avaient eu vent de sorcières, d'enfants saints ou autres. Un Portugais parla d'une Noire affranchie capable de rendre l'entrejambe d'un ennemi

aussi lisse et vacant qu'une aisselle – c'est de cette manière, à ce qu'on racontait, qu'elle avait obtenu sa liberté, après s'être occupée du fils aîné de son maître qu'elle avait ensuite menacé du même sort. Mais l'un comme l'autre restaient invisibles. Il avait trouvé quelqu'un qui connaissait un grand sage, il était allé voir ce quelqu'un pour découvrir qu'il connaissait seulement quelqu'un d'autre qui connaissait le maître et ainsi de suite ; il se faisait l'effet d'un gendarme poursuivant en pleine nuit un fugitif qui s'éclipserait sans cesse dans des ruelles.

Mais en attendant, Calvin apprenait à vivre dans une ville et il aimait ça. Il aimait la sensation de pouvoir carrément disparaître en plein jour. Personne ne se connaissait. On n'attendait rien des autres. On était ce qu'on portait sur le dos. À son arrivée il était habillé comme un péquenaud, les gens s'attendaient donc à le trouver bête et maladroit, ce qu'il était, bon sang. Mais au bout de quelques jours il avait compris que ses vêtements le trahissaient et il avait acheté un costume de ville chez un fripier. On avait alors commencé à lui adresser la parole. Il avait aussi appris à parler un peu différemment. Plus vite, en traînant moins sur les mots. En se débarrassant de l'accent nasillard de la campagne. Il savait qu'on devinait ses origines dès qu'il ouvrait la bouche, mais il faisait des progrès. On lui demandait moins souvent de répéter. Et à la fin de la semaine il n'était pas plus déplacé que n'importe quel autre immigrant. Il n'en fallait pas davantage – ce n'était pas comme s'il existait des natifs de La Nouvelle-Amsterdam. Sauf peut-être quelques vieux propriétaires hollandais qui se terraient dans leurs manoirs au nord de l'île.

Des rumeurs de savoir, c'était tout ce qu'il trouverait dans cette ville. Bah, à quoi s'attendait-il ? Tous ceux qui détenaient vraiment les pouvoirs de l'Ancien Monde devaient hésiter à embarquer sur un malheureux bateau et naviguer vers l'ouest à leurs risques et périls pour venir vivre dans un taudis immonde de La Nouvelle-Amsterdam. Non, les Européens familiers du pouvoir se trouvaient toujours là-bas – parce qu'ils y menaient leurs affaires et n'avaient aucune raison de partir.

Et lequel était le plus puissant de tous ? Eh bien, l'homme dont les victoires avaient poussé tous ces gens parlant une

douzaine de langues à débarquer en foule sur les côtes américaines. L'homme qui avait chassé les aristocrates de France, qui avait ensuite conquis l'Espagne, le Saint Empire romain, l'Italie, l'Autriche, puis pour une quelconque raison s'était arrêté à la frontière russe et au bord de la Manche, avait signé la paix et tenu bon, d'une main de fer mais, comme on disait, d'un cœur tendre, si bien que très vite personne en Italie, en Autriche, aux Pays-Bas ni ailleurs, en vérité, ne souhaitait plus le retour des anciens dirigeants. Voilà l'homme qui comprenait le pouvoir. Voilà l'homme idéal pour enseigner à Calvin ce qu'il avait besoin de savoir.

Un ennui pourtant : pourquoi un personnage aussi important accepterait-il de parler à un pauvre petit fermier de la Wobbish ? Et comment ce pauvre petit fermier allait-il s'y prendre pour traverser l'Océan ? Si seulement Alvin avait bien voulu lui montrer comment changer le fer en or ! Ça, ce serait pratique. Imaginez : une locomotive à vapeur tout entière changée en or massif. Qu'on allume la chaudière, et toute la machine fondrait – mais elle formerait des mares d'or. Il suffirait d'y plonger une louche pour payer son voyage en France, et pas dans l'entrepont, qui plus est. Il s'offrirait la première classe, et ensuite un bon hôtel à Paris. De beaux vêtements aussi, comme ça, quand il entrerait dans l'ambassade américaine, les larbins lui feraient des courbettes et le conduiraient directement à l'ambassadeur, puis l'ambassadeur le conduirait directement au palais impérial où il serait présenté à Napoléon en personne, et Napoléon demanderait : « Pourquoi faut-il que je vous reçoive, vous, simple citoyen des terres sauvages de l'ouest d'un pays de deuxième ordre ? » Alors Calvin sortirait trois louchées d'or de ses poches, les lâcherait lourdement dans les mains de Napoléon et dirait : « Combien vous en voulez ? J'connais comment en faire d'autre. » Et Napoléon répliquerait : « J'ai tous les impôts de l'Europe pour m'acheter de l'or. Que voulez-vous que je fasse de vos malheureuses poignées ? » Et Calvin répliquerait : « Asteure, vous en avez un peu plusse qu'avant. Regardez donc vos boutons, monsieur. » Napoléon regarderait les boutons de cuivre de son habit, et ils seraient eux aussi en or, alors il

demanderait : « Qu'attendez-vous de moi, monsieur ? » Parfaitement, il appellerait Calvin « monsieur », et Calvin répondrait : « Tout ce que j'veux, monsieur, c'est apprendre comment acquérir le pouvoir. »

Seulement, si Calvin savait changer le fer ou le cuivre en or, il n'aurait que faire de l'aide de Napoléon Bonaparte, empereur de la terre ou tout autre titre que l'homme s'était décerné lors de sa dernière promotion. C'était un de ces cercles vicieux dans lesquels il n'arrêtait de se jeter tête baissée. S'il avait assez de pouvoir pour attirer l'attention de Napoléon, il n'aurait pas besoin de lui. Et parce qu'il en avait besoin, justement, il ne fallait pas compter qu'un de ses sous-fifres autorise Calvin à l'approcher.

Calvin n'était pas idiot. Il n'était pas un péquenaud, malgré ce que pensaient les gens de la ville. Il savait que les puissants ne laissaient pas n'importe qui venir bavarder avec eux.

Mais moi, j'en ai, des pouvoirs, se disait-il. J'en ai et j'arriverai bien à me débrouiller une fois de l'autre côté de la grande mare. Ce que les gens raffinés ont appelé l'océan Atlantique – la grande mare. Une fois de l'autre côté de la grande mare. Faudra peut-être que j'apprenne le français, mais il paraît que Napoléon parle aussi l'anglais depuis l'époque où il était général au Canada. D'une façon ou d'une autre, je finirai par le rencontrer et il me prendra comme apprenti. Pas pour lui succéder à la tête de son empire, mais plutôt pour l'imiter en Amérique. Faire flotter un seul et même drapeau sur les Colonies de la Couronne, la Nouvelle-Angleterre et les États-Unis. Et aussi le Canada. Et la Floride. Ensuite, peut-être qu'il tournerait les yeux vers l'autre bord du Mizzipy ; il verrait si le vieux Tenskwa-Tawa arrive à repousser un *Faiseur* décidé à traverser et à conquérir le territoire rouge.

Des rêves, tout ça. Que des rêves ridicules d'un jeune gars qui dort dans une pension miteuse et fait des petits boulots minables pour empocher quelques sous par jour. Calvin le savait, mais il savait aussi que s'il n'arrivait pas à convertir un talent comme le sien en argent et en pouvoir, il ne méritait pas mieux que des lits pouilleux, de piètres repas et des tâches éreintantes.

Une chose, pourtant. On commençait à s'habituer dans la rue à l'idée que Calvin cherchait quelque chose, et la vieille femme à qui il achetait ses pommes – celle qui lui en avait donné une le jour de son arrivée, quand il n'avait pas le sou, parce qu'elle-même venait de la campagne, avait-elle avoué ; celle qui depuis lors ne trouvait plus de vers ni de mouches dans ses fruits – la vieille femme, donc, lui avait lancé : « Dis, j'espère que t'as causé au Sanguinaire, il connaît des choses.

— Le Sanguinaire ?

— Mais oui, çui qui conte des histoires horribles et qu'a les mains pleines de sang quand y trouve personne pour l'écouter. Tout le monde connaît l'Sanguinaire. L'est venu icitte par rapport qu'y a une malédiction sus lui : faut qu'y trouve du nouveau monde tous les jours à qui conter son histoire, et où c'est qu'on en trouve tout l'temps beaucoup, hein ? »

Évidemment, Calvin savait maintenant précisément de qui elle parlait. « Harrison est *icitte – ici ?*

— Tu l'connais ?

— J'en ai entendu parler. Il se faisait appeler gouverneur de la Wobbish, fut un temps. L'a… Il a massacré le peuple de Tenskwa-Tawa à la Tippy-Canoe.

— C'est lui. Une histoire affreuse. Djeu merci, j'ai eu à l'entendre qu'une seule fois. Mais faut qu'y ait un genre de pouvoir pour qu'ses mains soyent pleines de sang d'même. J'veux dire, c'est drôle, non ? Tous les autres qu'on nous cause, on les voit jamais rien faire en vérité, si tu comprends c'que j'veux dire. Mais là, on voit l'sang. Y a du pouvoir là-d'sous, m'est avis.

— M'est avis. » À nouveau il se corrigea : « Je pense.

— Tu pourrais aussi bien dire « j'imagine », si tu veux te donner d'grands airs.

— Je ne veux pas avoir l'air de la campagne, c'est tout.

— Alors, tu f'rais mieux d'apprendre le français. Tous les genses distingués s'y sont mis. On est icitte dans une ville hollandaise où tout l'monde parle anglais, et ils vont dans leurs restaurants élégants commander à manger en français ! Qu'esse les Français ont à voir avec La Nouvelle-Amsterdam ? Ceux qui

veulent manger en français, ils ont qu'à s'rendre au Canada, voilà ce que j'dis, moi ! »

Il écouta sa diatribe jusqu'à ce qu'il puisse enfin s'échapper – disons, jusqu'à ce qu'elle trouve enfin un client – et il partit en quête de Harrison. L'assassin-blanc Harrison. Calvin n'ignorait rien de sa malédiction grâce aux histoires que racontaient son père et ses voisins, et il avait déjà imaginé Harrison cheminant de village en village sur les routes de campagne, les habitants qui le jetaient dehors avant qu'il puisse entrer raconter ses horreurs. Il n'avait jamais songé qu'il viendrait à la ville, mais ça se comprenait, à bien y réfléchir. Le Sanguinaire.

Il le trouva dans une ruelle derrière un restaurant où il se faisait nourrir tous les soirs par un tenancier qui ne voulait pas le voir aborder ses clients. « C'est une punition sévère, déclara le tenancier. J'avais un propriétaire à Kilkenny qui croyait à ce genre de justice. Des punitions qui duraient l'éternité. La honte perpétuelle. Je trouve pas ça bien. Je me fiche de ce qu'il a fait, ce gars-là. Que celui qu'a jamais péché… tout ça. Alors, il mange derrière mon restaurant. Tant qu'il fait pas de tort au commerce.

— Quelle générosité ! fit Calvin.

— Pas d'impertinence, mon gars. Je suis effectivement généreux, et j'ai aussi les idées larges, je le sais et je m'en flatte, mais j'en ai pas moins de mérite pour ça. Alors, si c'est pour manger ma tambouille et me juger, autant que tu ramasses tes petites allusions blessantes et que tu sortes de mon établissement.

— Je ne l'ai pas mangée, votre tambouille.

— Mais tu vas la manger quand même, parce que je *suis* généreux, je t'ai dit, et t'as l'air d'avoir faim. Maintenant, va dans la cuisine, derrière, et demande au cuisinier de te donner quelque chose, pour toi et pour le Sanguinaire, là, dans la ruelle. Si tu lui apportes son repas, il te parlera, n'aie crainte. Il te racontera sûrement son histoire, d'ailleurs.

— Je la connais, son histoire.

— Tout le monde connaît peut-être une histoire, mais c'est jamais la même. Maintenant dégage ma porte, tu ressembles à la vermine qui court le pavé. »

Calvin baissa les yeux sur son accoutrement et comprit que ses vêtements achetés pour mieux s'intégrer l'assimilaient à la rue, non à la ville. Faudrait qu'il y remédie avant d'aller à Paris. Qu'il devienne, sinon un gentilhomme, du moins un commerçant. Pas une vermine du pavé.

Il n'aimait pas ceux qui se vantaient d'être généreux, mais force lui fut de constater que la cuisine était bonne. Il n'eut pas droit à des miettes ni à des restes. Le cuisinier lui donna un repas à la fois délicieux et copieux. Comment ce tenancier arrivait-il à garder son commerce, s'il se montrait d'une telle générosité envers les pauvres ? Il devait sûrement flouer son patron. Il pouvait se permettre d'être généreux, dès lors que ça ne sortait pas de sa poche. La plupart des vertus étaient du même acabit. Les gens se glorifiaient d'être vertueux, mais dès que la vertu devenait onéreuse ou gênante, elle s'effaçait derrière les soucis pratiques à une vitesse étonnante.

La générosité de l'homme lui valut de ne plus avoir ni cancrelats ni souris dans sa cuisine.

Dans la ruelle, le Sanguinaire buvait à petits coups du vin au goulot. Il aperçut Calvin, et l'avidité brilla dans ses yeux. Calvin se mit à rire. « J'ai entendu dire que vous avez une histoire à raconter.

— On m'envoie encore des gamins comme toi pour faire une blague, hein ?

— Pas une blague. Je connais votre histoire, en gros. Je voulais vous voir, je crois, c'est tout. »

Harrison lui tendit la bouteille de vin. « C'est ce qu'il y a de mieux ici, dit-il. Ça et le fait qu'ils ne commencent pas par me faire déguerpir. Quand un client ouvre une bouteille de vin et qu'il ne la finit pas à table, le tenancier refuse de la resservir à un autre. Alors elle atterrit dans la ruelle.

— Le plus étonnant, fit Calvin, c'est qu'il devrait y avoir au moins une centaine de poivrots affamés à attendre dans le coin. »

Harrison éclata de rire. « Il y en avait. Mais ils en ont eu assez de m'entendre raconter mon histoire, et maintenant j'ai la ruelle pour moi tout seul. C'est comme ça qu'elle me plaît. »

Mais Calvin sentit dans sa voix qu'il mentait. Elle ne lui plaisait pas comme ça. Il avait faim de compagnie.

« Vous pourriez aussi bien me la raconter, votre histoire. Entre les bouchées, si vous voulez. »

Harrison se mit à manger. Calvin devina des restes de bonnes manières. L'homme avait jadis été civilisé.

Entre les bouchées, Harrison raconta son histoire. En entier : comment il avait fait venir des Rouges du sud de l'Hio pour enlever deux jeunes Blancs et accuser Tenskwa-Tawa, le soi-disant prophète rouge. Seulement, les prisonniers avaient été sauvés d'une manière ou d'une autre et avaient rencontré le frère du Prophète, Ta-Kumsaw. Incident sans grande importance, cela dit, parce que Harrison s'était quand même servi de l'enlèvement pour mettre en houle les Blancs du nord de la Wobbish, ceux qui vivaient tout près du village du Prophète au bord de la Tippy-Canoe. Il avait donc pu lever une armée pour aller exterminer Prophetville. Et voilà qu'à la dernière minute, qui réapparaît ? L'un des deux jeunes enlevés. Bah, Harrison ne voit qu'une solution : le faire tuer, et tout a l'air de bien marcher. Les Rouges restent là sans bouger et laissent les salves de mousquets et la mitraille les faucher jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un sur dix ; tout le pré n'est plus qu'une nappe de sang qui s'écoule dans la Tippy-Canoe, seulement c'est plus que ne peuvent en supporter les Blancs – et ils se prennent pour des hommes ! – parce qu'ils arrêtent tous de tirer avant d'avoir terminé le travail, puis voilà que se lève le gamin qu'on croyait mort, même pas blessé, et il apprend la vérité à tout le monde, alors le prophète rouge lance une malédiction sur tous ceux qui sont là et la pire sur Harrison, condamné à raconter cette histoire à une personne différente chaque jour et…

— Vous la racontez complètement de travers », le coupa Calvin.

Harrison le regarda avec colère. « Tu crois qu'après toutes ces années je ne sais pas comment raconter cette histoire ? Si jamais je la raconte autrement, je me retrouve les mains pleines de sang, et crois-moi, ça n'est pas beau à voir. Les gens

vomissent devant ce spectacle. On dirait que je me suis plongé les bras dans un cadavre jusqu'aux coudes.

— En la racontant à votre façon, vous vivez dans une ruelle, vous dépendez de la charité pour manger et vous buvez des fonds de bouteilles », dit Calvin.

Harrison le considéra, les yeux plissés. « Tu es qui, toi ?

— Le jeune Blanc que vous avez voulu tuer, c'est mon frère Mesure. L'autre que vous avez fait enlever, c'est mon frère Alvin.

— Et tu viens jubiler ?

— Est-ce que j'ai l'air de jubiler ? Non, je suis parti de chez moi par rapport que je supportais plus leur droiture, qu'ils connaissent tout et qu'ils ne respectent pas les autres. »

Harrison fit un clin d'œil. « Je n'ai jamais aimé ces gens-là.

— Vous voulez savoir comment faut la raconter, votre histoire ?

— J'écoute.

— Les Rouges étaient en guerre avec les Blancs. Ils ne cultivaient pas la terre mais ils ne voulaient pas que les Blancs la cultivent non plus. Ils ne voulaient pas partager, et pourtant l'espace ne manquait pas. Tenskwa-Tawa clamait qu'il était pacifique, mais vous saviez qu'il rassemblait des milliers de Rouges pour l'armée de Ta-Kumsaw. Fallait bien faire quelque chose pour attiser la colère des Blancs de la région et qu'ils repoussent la menace. Alors, oui, vous avez fait enlever les deux gars, mais vous n'avez jamais donné d'ordres pour qu'on tue des gens…

— Si je dis ça, le sang va me jaillir tout de suite sur les mains…

— J'suis sûr que vous avez pensé à toutes les menteries possibles, mais écoutez-moi jusqu'au bout.

— Vas-y.

— Vous n'avez pas ordonné qu'on tue. Ce sont seulement des inventions que vos ennemis ont répandues sur vous. Des inventions d'Alvin Miller junior, qu'on appelle maintenant Alvin Smith, le forgeron. Après tout, Alvin, c'était le Petit Renégat, le petit Blanc qui a suivi partout Ta-Kumsaw durant une année. C'était l'ami de Ta-Kumsaw – on dira « l'ami » par rapport

qu'on est en bonne compagnie – alors comme de juste il a inventé des mensonges sur vous. C'est votre bataille à la Tippy-Canoe qui a fait échouer les plans de Ta-Kumsaw. Si vous n'aviez pas frappé à ce moment-là, Ta-Kumsaw aurait remporté la victoire plus tard à Fort Détroit, il aurait chassé tous les habitants civilisés des terres à l'ouest des montagnes d'Appalachie, et les armées des Rouges tomberaient sur les villes de l'Est, elles surgiraient des montagnes et… Enfin, grâce à vous et à votre courage à la Tippy-Canoe, les Rouges ont été repoussés à l'ouest du Mizzipy. Vous avez ouvert les terres de l'Ouest à une colonisation sans risques.

— Le sang me dégoulinerait des mains avant même que je sorte tout ça.

— Et après ? Vous n'avez qu'à les lever et dire : Regardez ce que le sorcier rouge Tenskwa-Tawa a fait pour me punir. Il m'a couvert les mains de sang. Mais j'suis content de payer ce prix-là. C'est grâce à ce sang sus mes mains que les Blancs bâtissent la civilisation jusqu'au bord du Mizzipy. C'est grâce à ce sang sus mes mains que dans l'Est on dort tranquille la nuit, sans souci des Rouges qui pourraient venir violer et tuer comme ces sauvages ont toujours fait. »

Harrison gloussa. « Tout ça, ce sont des craques énormes, mon gars, j'espère que tu le sais.

— C'est vous qui décidez si vous voulez laisser Tenskwa-Tawa gagner la victoire finale.

— Pourquoi tu me dis tout ça ? Qu'est-ce que tu y gagnes ?

— Je m'demande. Je suis venu vous voir en me disant que vous aviez peut-être encore le sens du pouvoir, mais quand j'vous ai entendu conter cette histoire de poule mouillée du Sud, j'ai compris que vous ne connaissez rien d'utile pour un homme digne de ce nom. J'en sais plus long que vous, par le fait. Alors, vu que j'allais vous demander un service, il m'a semblé honnête de vous en rendre un aussi.

— Bien aimable. » Impossible de ne pas sentir le sarcasme.

« J'crois pas. J'imagine la figure de mon frère Alvin quand vous direz à tout l'monde que c'est lui, le Petit Renégat. Racontez ça, et personne ne le croira s'il témoigne contre vous. Par le fait, il sera forcé de se cacher, quand on pense à toutes les

horreurs que les gens prêtent au P'tit Renégat. Qu'il était le plus cruel de tous les Rouges, qu'il tuait et torturait à faire dégobiller même les Shaw-Nees.

— Je me souviens de ces histoires.

— Levez vos mains pleines de sang, l'ami, et faites-leur dire ce que vous, vous voulez qu'elles disent. »

Harrison secoua la tête. « Je ne peux pas vivre avec ce sang sur les mains.

— Vous avez donc une conscience, hein ? »

Harrison se mit à rire. « Le sang tomberait dans ce que je mange. Il tacherait mes vêtements. Il rendrait les gens malades.

— À votre place, je mangerais avec des gants et j'porterais du linge foncé. »

Harrison avait fini de manger. Calvin aussi.

« Tu attends donc ça de moi pour faire du mal à ton frère.

— Pas pour lui faire du mal. Seulement pour le forcer à se taire et à se cacher. Vous avez passé… quoi ? huit ans à vivre comme un chien. Asteure, c'est son tour.

— Il n'y aura pas moyen de revenir en arrière, dit Harrison. Une fois que j'aurai menti, je garderai les mains pleines de sang jusqu'à la fin de mes jours. »

Calvin haussa les épaules. « Harrison, vous êtes un menteur et un assassin, mais vous aimez le pouvoir plus que votre vie. Malheureusement, vous ne valez pas tripette pour le prendre et l'garder. Ta-Kumsaw, Alvin et Tenskwa-Tawa vous ont traité en niaiseux. J'vous dis comment défaire ce qu'ils vous ont fait. Comment vous libérer. C'est à vous de voir, moi, je m'en fiche comme d'une queue de rat. » Il se leva pour partir.

Harrison se redressa à demi pour agripper les jambes du pantalon de Calvin. « Quelqu'un m'a dit qu'Alvin, c'est un Faiseur. Qu'il a un vrai pouvoir.

— Non, c'est faux, répondit Calvin. Faut pas vous inquiéter d'ça. Vous voyez, l'ami, il peut seulement se servir de son pouvoir pour le *bien,* jamais pour faire le mal.

— Même pas à moi ?

— Peut-être qu'il fera une exception pour vous. » Calvin se fendit d'un sourire mauvais. « Je sais que moi, je l'ferais. »

Harrison retira les mains du pantalon de Calvin. « Ne me regarde pas comme ça, sale petite vipère.

— Comme ça comment ?

— Comme si j'étais de la charogne. Tu es mal placé pour me juger.

— Vous pouvez m'donner une seule bonne raison pour ça ?

— Malgré tout ce que j'ai fait, mon gars, je n'ai jamais trahi mon frère, moi. »

Ce fut au tour de Calvin de regarder le mépris en face. Il cracha par terre près des genoux de Harrison. « Bouffe du pus et crève, lança-t-il.

— C'est une malédiction ? railla Harrison tandis que Calvin s'éloignait. Ou un simple avertissement amical ? »

Calvin ne lui répondit pas. Déjà il pensait à autre chose. Tout d'abord, comment trouver l'argent de la traversée vers l'Europe. En première classe. Il voyagerait en première classe. Peut-être que ce qu'il fallait, c'était voir si son talent allait jusqu'à faire tomber de l'argent du sac d'un boutiquier qui porterait sa recette à la banque. S'il se débrouillait bien, personne ne remarquerait rien. Il ne se ferait pas prendre. Et même si on voyait l'argent tomber et si on le voyait le ramasser, on pourrait seulement l'accuser d'avoir trouvé de l'argent par terre, puisqu'il n'aurait pas touché au sac. Ça marcherait. Ce serait facile. Tellement facile qu'Alvin était idiot de n'y avoir jamais pensé. La famille en aurait eu l'emploi, de cet argent. Certaines années avaient été dures. Mais Alvin était trop égoïste pour songer à personne d'autre que lui-même, ou à rien d'autre que son projet ridicule d'enseigner le pouvoir du Faiseur à des gens qui n'avaient aucun talent pour ça.

Une première classe pour l'Angleterre, puis la traversée de la Manche jusqu'en France. Des vêtements neufs. Ce serait un jeu d'enfant de trouver la somme nécessaire. Beaucoup d'argent changeait de mains à La Nouvelle-Amsterdam, et rien n'empêcherait qu'il en tombe un peu dans la rue aux pieds de Calvin. Dieu lui avait donné le pouvoir, autant dire que c'était Sa volonté qu'il s'en serve.

Ce serait la meilleure si Harrison suivait ses conseils, non ?

VI
Le grand amour

Amy Sump se fichait de ce que disaient ses amis ou n'importe qui. Ce qu'elle éprouvait pour Alvin le Faiseur, c'était de l'amour. Le grand amour. Un amour vrai, profond, durable, qui résisterait à l'épreuve du temps.

Si seulement il faisait franchement attention à elle, les autres comprendraient. Au lieu de ça, il se contentait de lui jeter des coups d'œil qui lui donnaient des palpitations au cœur. Elle se disait parfois avec inquiétude que c'était peut-être seulement parce qu'il était Faiseur, qu'il avait un talent, quoi d'autre encore ? Il pénétrait d'une manière ou d'une autre dans sa poitrine, il lui mettait le cœur à l'envers et le corps en transe. Mais non, les Faiseurs ne s'amusaient pas à ce genre de bêtises. En fait, peut-être qu'il ne savait même pas qu'elle l'aimait. Peut-être que ses coups d'œil quêtaient en réalité des regards, peut-être espéraient-ils lire sur son visage un signe qui révélerait son amour. Voilà pourquoi elle n'essayait plus de cacher ses rougeurs de jeune fille quand son cœur battait si vite, que la figure lui brûlait et lui picotait.

Qu'il contemple donc comment son regard me transforme en une masse tremblante d'adoration fervente.

Avec quelle impatience elle attendait les cours pendant lesquels Alvin travaillait avec une douzaine d'adultes à la fois et leur expliquait comment un Faiseur devait voir le monde. Ce qu'elle aimerait ça, entendre le son de sa voix des heures durant ! Elle découvrirait alors son propre talent, et tous deux, son Alvin aimé et elle, se réjouiraient de constater qu'elle aussi était secrètement une Faiseuse, si bien qu'ils pourraient ensemble rebâtir le monde et combattre le sale Défaiseur. Puis

ils auraient une douzaine d'enfants, tous des Faiseurs, et plutôt deux fois qu'une, et on chanterait l'amour d'Alvin et Amy les Faiseurs pendant un millier de générations dans le monde entier, ou du moins en Amérique, ce qui revenait à peu près au même pour ce qu'elle en savait.

Mais les parents d'Amy ne voulaient pas la laisser y aller. « Comment Alvin, il arrivera à s'concentrer pour apprendre aux genses si tu y fais tout l'temps des yeux d'vache ? » disait sa mère, cette vieille sorcière sans cœur. Moins cruelle que son père, tout de même, qui lui jetait : « Faudrait te ret'nir, ma fille ! Ou j'm'en vais t'faire porter des couches contre l'amour pour t'empêcher de l'laisser aller devant l'monde. Des couches contre l'amour, tu m'comprends ? » Oh, pour ça, elle le comprenait, le vilain bonhomme. Lui et ses manivelles, ses poulies, ses tuyaux et ses câbles. Lui et ses pompes, ses moteurs et ses machines. Lui qui ne comprenait rien au cœur humain. « Le cœur, c'est rien qu'une pompe, ma fille », il disait, ce qui l'assimilait lui-même à une machine humaine profondément, totalement, incroyablement, éternellement, crassement ignorante, et ce qui ne révélait rien du tout sur la vérité de l'univers. C'était son Alvin aimé qui comprenait que toute chose vivait, éprouvait des sentiments – sauf les affreuses machines mortes de son père, qui haletaient à longueur de temps comme des cadavres ambulants. Une scierie à vapeur ! Qui utilisait l'eau et le feu pour couper du bois ! Une abomination aux yeux du Seigneur ! Une fois qu'Alvin l'aurait épousée, elle lui demanderait d'empêcher son père de fabriquer d'autres machines qui rugissaient, sifflaient, ahanaient et dégageaient une chaleur d'enfer. Alvin l'emmènerait vivre dans les forêts d'un pays merveilleux où les oiseaux les accueilleraient en amis, où les insectes ne piqueraient pas, où ils nageraient tous les deux nus dans des étangs d'eau transparente, et il allait nager vers elle pour de vrai dans la vie réelle, pas seulement dans ses rêves, il tendrait les bras, il la serrerait contre lui, leurs corps nus se toucheraient sous l'eau, ils fusionneraient, ne seraient qu'une seule chair et…

« Pas possible », la coupa son amie Ramona.

Amy se sentit bouillir de colère. De quel droit Ramona décidait-elle de ce qui était réel et ne l'était pas ? Amy ne pouvait-elle pas raconter ses rêves à quelqu'un sans être obligée de répéter à tout bout de champ qu'il ne s'agissait que d'un rêve ? Elle avait bien le droit de faire comme si c'était vrai, qu'il l'avait tenue dans ses bras, non ? Est-ce qu'elle ne s'en souvenait pas aussi clairement – non, beaucoup plus clairement – que tout ce qu'elle avait connu dans la vie réelle ?

« C'est pourtant arrivé. Au clair de lune.

— Quand donc ? fit Ramona d'un ton dégoulinant de mépris.

— Y a trois nuits. Quand Alvin, il a dit qu'il se r'tirait dans les bois pour être tout seul. En réalité, il y allait pour m'y r'trouver.

— Ben, où c'est qu'y a un étang d'eau transparente comme ça ? J'en vois pas dans l'pays, rien qu'des rivières et des ruisseaux, et tu connais qu'Alvin, il va jamais dans la Hatrack pour se baigner ou aut' chose.

— Tu connais donc rien d'arien ? fit Amy en s'efforçant de prendre l'air aussi dédaigneux que sa meilleure copine. T'as jamais entendu parler du chant vert ? On t'a jamais dit qu'ces bons vieux Rouges ont appris à Alvin à courir dans la forêt comme le vent, sans faire de bruit ni même plier une brindille ? Il peut courir cent milles en une heure, plus vite que tous les trains du ch'min d'fer. C'était pas un étang du pays, il se trouvait si loin qu'y faudrait trois jours à n'importe quel habitant d'Vigor Church pour y aller avec un bon cheval !

— Là, moi j'connais que tu mens.

— Il peut faire ça quand il veut, insista violemment Amy.

— Lui, il peut, mais pas toi. Tu hurles quand tu frôles une toile d'araignée, espèce d'âne.

— Je suis pas un âne je suis la meilleure élève de l'école c'est toi l'âne », dit Amy d'un trait – c'était une épigramme dont elle s'était déjà souvent servie. « J'ai tenu les mains d'Alvin, voilà, et il m'a emmenée, pis quand j'ai été fatiguée, il m'a prise dans ses bras de forgeron et il m'a portée.

— Et après, j'suis sûre qu'il a réellement enlevé tout son linge et toi tout l'tien, comme un couple de belettes ou d'autres bétailles.

— De rats musqués. De loutres. De créatures de l'eau. C'était pas d'la nudité, c'était d'la pureté, la liberté de deux âmes sœurs qu'ont pas de secrets l'une pour l'autre.

— Eh ben, en v'là de la beauté, fit Ramona. Seulement, moi, j'crois que si ça arrivait pour de vrai, ça serait de la *dégoûtanceté* et d'la *cochonceté* quand il s'approcherait de toi pour serrer ta complète *dévêtuceté*. »

Amy voyait bien que Ramona se fichait d'elle mais elle ne savait pas trop pourquoi le fait d'inventer des mots comme *dégoûtanceté* provoquait le rire de la petite idiote et la faisait presque dégringoler de la branche d'arbre où elles se tenaient assises.

« T'apprécies pas le beau.

— T'apprécies pas le *vrai,* dit Ramona. Ou « la véridicité », c'est comme ça qu'y faut dire ?

— Ta m'traites de menteuse ? gronda Amy en lui donnant une petite poussée.

— Hé ! s'écria Ramona. C'est pas juste ! J'suis plusse loin sus la branche, j'ai rien où m'accrocher. »

Amy la poussa encore, plus fort, et Ramona vacilla, les yeux exorbités, tandis qu'elle s'agrippait à la branche.

« Arrête, sale petite menteuse ! brailla Ramona. J'vais les dire à tout l'monde, tes menteries.

— J'ai pas menti. Je m'en souviens aussi clairement que… aussi clairement que la lumière du soleil sus les champs d'maïs en herbe.

— Aussi clairement qu'les grognements des cochons dans l'parc à mon père, répliqua Ramona de la même voix rêveuse qu'Amy.

— Évidemment, le grand amour, t'es pas assez imaginative pour comprendre.

— C'est ça, mon imaginativité, c'est l'épitaphe de ma débilité.

— L'épitonié, pas l'épitaphe.

— Oh, si seulement j'avais ta virtuosité de la conformité, ta subtilité…

— Arrête avec tes mots en *té*.

— Toi, arrête.

— J'en dis pas, moi.

— Si.

— Non.

— Fi donc, l'oignon… commença Ramona.

— … tu sens la ciboule », compléta Amy. Maintenant qu'elles retombaient dans le jeu de leurs habituelles chamailleries, elles éclatèrent toutes deux de rire et bavardèrent un moment d'autre chose.

Si elles en étaient restées là, peut-être que rien ne serait arrivé. Mais sur le chemin du retour, dans la nuit tombante. Ramona demanda une dernière fois : « Dis-moi la vérité, juré craché, entre amises, l'ciel à témoin, à la vie à la mort, dis-moi que t'es pas vraiment allée en chair et en os nager toute nue avec Alvin Smith…

— Alvin Maker. Alvin le Faiseur.

— Dis-moi que c'était un rêve. »

Amy faillit rire et répondre : Évidemment que c'était un rêve, grosse bêtasse.

Mais elle avisa les yeux écarquillés de Ramona, elle y lut la fascination à l'idée qu'une telle aventure fût possible et qu'une personne de son entourage ait pu se livrer à pareille et merveilleuse audace. Amy ne voulait pas voir cette lueur de crainte respectueuse se muer en un petit air de triomphe entendu. Aussi répondit-elle, même sachant qu'elle ne devrait pas : « J'voudrais bien que ce soye un rêve. Ramona, honnêtement. Chaque fois que j'y repense, je m'languis encore plusse de lui, et je m'demande quand il osera causer à mon père pour y dire qu'il me veut pour femme. Un homme qu'a fait une affaire de même avec une fille… faut qu'il la marie, non ? »

Là. Elle l'avait dit. Le rêve le plus beau, le plus secret de son cœur. Elle l'avait avoué tout de go.

« Faut l'dire à ton papa, fit Ramona. Il s'arrangera pour qu'Alvin te marie.

— Je veux pas qu'on le force, dit Amy. C'est ridicule. Un homme comme Alvin, faut l'attirer au mariage, faut pas l'pousser.

— Tout l'monde croit que tu y fais des yeux d'carpe frite et que lui te voit même pas. Mais s'il t'emmène avec lui nager tout nus dans un étang tellement loin qu'il est l'seul à pouvoir s'y

rendre, eh ben, m'est avis que c'est pas convenable. Moi, j'te l'dis.

— Bah, je m'fiche de ton avis. C'est quand même convenable, et si tu le répètes, j'te rase les cheveux, j'en fais un napperon au crochet et je l'brûle. »

Ramona éclata de rire. « Un napperon ? Quel pouvoir y a là-dedans ?

— Un napperon à six côtés, fit Amy d'un air grave.

— Oh, j'en tremble. Au crochet avec mes cheveux, en plusse. C'est d'la bêtise, tu peux pas faire des choses de même, c'est c'que font les sorcières noires, fabriquer des affaires avec des ch'veux, pis les brûler. »

Comme si c'était un argument. Alvin se servait bien de la magie des Rouges ; pourquoi Amy n'apprendrait-elle pas celle des Noirs, une fois que son talent de Faiseuse se serait révélé ? Mais à quoi bon en discuter avec Ramona ? Elle se croyait plus maline que tout le monde. Amy se demandait pourquoi elle s'encombrait même d'une meilleure copine pareille.

« J'vais l'répéter, fit Ramona. Sauf si tu m'dis tout d'suite que c'est une invention.

— Si tu le répètes, j'te tue.

— Dis que c'est une invention, alors. »

Les larmes montèrent d'elles-mêmes aux yeux d'Amy. Ce n'était pas une invention. C'était un rêve. Un grand rêve, un grand amour, un rêve issu des chemins secrets de son cœur et de celui d'Alvin. Il faisait le même rêve au même moment, elle le savait, et il sentait le contact de la peau de la jeune fille contre lui aussi sûrement qu'elle sentait la sienne. Donc c'était vrai, non ? Quand un homme et une femme se rappellent tous deux la réalité de leurs corps respectifs collés l'un à l'autre, n'est-ce pas l'expression de la vérité ? « J'aime trop Alvin pour mentir sus une affaire de même. Qu'on m'coupe la langue si j'ai dit un seul mot d'faux ! »

Ramona manqua d'air. « J'te croyais pas, mais asteure, j'te crois.

— Mais tu l'dis à personne », fit Amy. La victoire lui gonfla le cœur d'aise. Ramona la croyait enfin. « Jure-le.

— Je l'jure, dit Ramona.

— Fais voir tes doigts ! » s'écria Amy.

Son amie ramena les mains de derrière son dos. Les doigts n'étaient pas croisés, mais ça ne prouvait rien, ils l'étaient peut-être la seconde d'avant.

« Jure encore, dit Amy. J'préfère voir tes mains.

VII
La place à bord

Calvin ne tarda pas à se rendre compte que trouver l'argent pour se payer un voyage de gentilhomme en Europe lui prendrait un temps fou. Un temps fou et beaucoup de travail. Aucune de ces deux conditions ne l'enchantait.

Il ne savait pas changer le fer en or, mais il restait des tas d'autres choses qu'il savait faire et il y réfléchit longuement, assidûment. Il n'en était pas sûr, mais à son avis les banques ne lui refuseraient pas longtemps l'entrée de leurs chambres fortes s'il s'attaquait à ce qui les maintenait assemblées. Pourtant, il courait le risque de se faire pincer, et ce serait l'anéantissement de tous ses rêves. Il songea s'établir comme Faiseur, mais il s'attirerait une notoriété et un intérêt qui ne joueraient pas en sa faveur plus tard, sans parler de toutes les accusations de charlatanisme qu'on ne manquerait pas de porter contre lui. Des rumeurs couraient déjà sur Alvin – ou plutôt sur un apprenti forgeron dans l'Ouest qui avait changé un soc de charrue en or. La moitié de ceux qui racontaient l'histoire roulaient des yeux en même temps, comme pour dire : Sûr qu'y a un p'tit paysan dans l'Ouest avec un talent d'Faiseux, ça m'étonnerait pas, dame !

Parfois Calvin regrettait de ne pas avoir un autre talent. Tenez, un talent de torche l'aurait bien arrangé en ce moment. Il aurait pu voir l'avenir – par exemple quels biens acheter, ou dans quel bateau investir. Mais il aurait quand même fallu un associé pour avancer les fonds, puisque lui-même n'avait pas un sou. Et traîner ses guêtres à La Nouvelle-Amsterdam pour s'enrichir, ce n'était pas ce qu'il voulait. Il voulait apprendre la science du Faiseur ; enfin, ce que Napoléon pourrait lui

enseigner. Il visait si haut qu'il lui était difficile de s'associer aux hommes d'affaires à la petite semaine de Manhattan.

Il existe plus d'une manière de dépiauter un chat, prétend le dicton. S'il ne pouvait pas réunir facilement l'argent pour sa traversée en première classe, pourquoi ne pas se rendre directement au point de départ de tous les voyages ? Il se retrouva donc à déambuler sur les quais de Manhattan, le long de l'Hudson et de l'East River. C'était un vrai spectacle : les grands voiliers élancés, les vapeurs bruyants et enfumés, les cris et les grognements des débardeurs en sueur, les girations des grues, les cordages, les poulies et les filets, la puanteur du poisson et les piaillements des mouettes. Qui aurait deviné, devant le gamin qui chahutait dans un moulin de Vigor Church, qu'un jour il se tiendrait ici, à la limite de la terre, et se soûlerait comme d'une liqueur des odeurs, des bruits et des scènes de la vie maritime ?

Mais Calvin n'était pas du genre à sombrer dans la rêverie et la contemplation. Il gardait l'œil à l'affût du bon bateau et de temps en temps s'arrêtait pour demander à un manutentionnaire la destination du bâtiment qu'il chargeait. Les navires en partance pour l'Afrique, Haïti ou l'Orient ne lui seraient d'aucune utilité, mais ceux pour l'Europe essuyaient un examen en règle. Il tomba enfin sur le bon, un superbe bateau anglais à grands mâts dont le capitaine, visiblement d'une certaine éducation, n'avait pas l'air d'élever la voix, et pourtant l'équipage lui obéissait, travaillait dur et intelligemment sous sa surveillance. Tout à bord était impeccable, et on avait soigneusement rangé les malles et les ballots de la cargaison le long de la passerelle d'embarquement au lieu de les balancer en vrac n'importe où.

Naturellement, il ne viendrait pas à l'idée du capitaine de s'adresser à un jeune gars de l'âge et dans la tenue de Calvin. Mais Calvin n'eut aucun mal à imaginer un plan pour attirer son attention.

Il s'approcha d'un débardeur et lui dit : « Faites excuse, m'sieur, mais y a une méchante voie d'eau qui s'agrandit à l'arrière du bateau, de l'autre côté. »

L'homme lui jeta un regard étonné. « J'suis pas marin.

— Moi non plus, mais j'gage que l'capitaine voudra remercier ceux qu'auront signalé l'avarie.

— Comment t'as pu voir ça, si c'est sous l'eau ?

— J'ai un talent pour les fuites. Je m'dépêcherais d'aller lui dire, à vot' place. »

Savoir qu'il s'agissait d'un talent suffisait au débardeur : il était américain, quoique hollandais par son accent. Le capitaine, bien entendu, refuserait d'en entendre parler, vu qu'il était anglais et que le Protectorat avait une loi contre les talents. Pas contre le fait d'en posséder mais contre celui de croire à leur existence ou de s'en servir. Seulement, le capitaine n'était pas un imbécile, il enverrait quelqu'un vérifier, talent ou pas.

Et c'est ce qui se passa. Le débardeur parla à son contremaître, le contremaître à un officier du bateau ; à chaque fois on désignait Calvin du doigt et on le fixait des yeux tandis qu'il sifflait nonchalamment et considérait la ligne de flottaison du bâtiment. Au grand dépit de Calvin, l'officier n'alla pas trouver le capitaine, il préféra ordonner à un matelot de descendre dans la cale obscure. Calvin devait lui donner quelque chose à voir ; il envoya donc sa bestiole à l'intérieur du bois, à l'endroit exact où il avait signalé la voie d'eau. Ce fut un jeu d'enfant de disjoindre et déplacer légèrement les planches sous la ligne de flottaison, et un joli geyser jaillit dans les entrailles du navire. Histoire de rigoler, lorsqu'il estima le marin juste en train de l'examiner, Calvin ouvrit et referma la fissure, si bien que l'eau entrait tantôt en nuages d'embruns, tantôt à gros bouillons ou en minces filets. Comme du sang qui se serait échappé d'une blessure derrière un garrot intermittent. Je parie qu'il n'a jamais vu de voie d'eau pareille, songea Calvin.

Pour sûr, quelques minutes plus tard le matelot était de retour, tout agité ; l'officier aboya alors des ordres à plusieurs marins avant de se diriger droit vers le capitaine. Mais, cette fois, aucun doigt ne se pointa sur Calvin. L'officier n'allait pas lui attribuer le mérite d'avoir découvert l'avarie. Il ne se sentit plus de rage et pensa un instant couler le bateau sans attendre. Mais ça ne l'avancerait à rien. Il aurait tout le temps de rabattre le caquet de cet officier ambitieux et cupide.

Lorsque le capitaine descendit à son tour, Calvin soigna la mise en scène à son intention. Au lieu de maintenir la même fissure d'où l'eau jaillirait et suinterait par à-coups, il se mit à la déplacer d'un endroit à l'autre : une giclée par-ci, une giclée par-là. Il était maintenant évident que cette avarie n'avait rien de naturel. On s'agita beaucoup sur le pont, et des tas de marins entreprirent de descendre eux aussi. Puis, au grand plaisir de Calvin, bon nombre d'entre eux commencèrent à remonter en vitesse et dévaler la planche de débarquement vers la terre ferme où aucun pouvoir étrange ne provoquait de voies d'eau dans les coques.

Finalement, le capitaine réapparut sur le pont, et cette fois l'officier ne s'attribua pas tout le mérite de la découverte. Il montra du doigt le contremaître, lequel montra le débardeur, et bientôt ils montraient tous Calvin.

Désormais, Calvin pouvait cesser de jouer avec la fuite. Il l'arrêta tout net. Mais il n'en avait pas terminé. Dès que le capitaine se dirigea vers la passerelle de débarquement, il envoya sa bestiole en quête de tous les rats du voisinage qu'il sentait rôder sous l'embarcadère, parmi les caisses et les barriques, et dans les autres bateaux. Le capitaine avait descendu la moitié de la passerelle lorsqu'une vingtaine de rats la grimpèrent à toute vitesse pour monter à bord. Il tenta en vain de les repousser, Calvin leur avait insufflé du courage et une détermination farouche pour gagner le pont – *À manger, à manger,* leur avait-il promis –, aussi esquivèrent-ils l'officier et poursuivirent-ils leur course. Une marée de leurs congénères envahissait les planches de l'appontement, et le capitaine esquissait des pas de danse afin d'éviter de trébucher sur les rongeurs et de s'étaler la figure par terre. Sur le pont, des marins armés de vadrouilles et de quilles leur tapaient dessus, essayaient de les assommer ou de les rejeter à la mer.

Puis, aussi soudainement qu'il avait lancé les rats à l'assaut, Calvin leur envoya un nouveau message : *Quittez ce bateau. Le feu, le feu. Voies d'eau. Noyade. Peur.*

Ce fut le sauve-qui-peut ; dans un concert de glapissements, tous les rats qu'il avait envoyés à bord redescendirent comme des fous la planche de débarquement et chacun des filins et

cordages qui reliaient le bateau à la rive. Et tous ceux qui se trouvaient déjà à bord, qui se tapissaient dans la cale, dans le cellier humide et sombre ou dans les cavités secrètes des jointures et des baux du bâtiment, ceux-là jaillirent des écoutilles et des hublots comme de l'eau s'échappant en bouillonnant d'une nouvelle source. Le capitaine s'arrêta net pour les regarder déguerpir. Enfin, une fois tari le flot des rats repartis dans leurs cachettes du quai et des autres navires, il se tourna vers Calvin et s'approcha de lui à grands pas. Durant toute cette scène l'homme n'avait pas une seconde perdu sa dignité – même alors qu'il dansait pour éviter les rats. L'homme de la situation, se dit Calvin. Il faut que je l'observe pour apprendre comment se conduisent les gentils-hommes.

« Comment savais-tu qu'il y avait une voie d'eau dans mon bateau ? demanda le capitaine.

— Vous êtes anglais, dit Calvin. Vous ne croyez pas à ce que j'vois et à ce que j'fais.

— Je crois néanmoins à ce que moi, je vois, et il n'y avait rien de naturel dans cette voie d'eau.

— J'dirais que c'est p't-être les rats qu'ont fait ça. Une aubaine pour vous : ils ont quitté le navire.

— Des rats et des voies d'eau, fit le capitaine. Qu'est-ce que tu veux, mon garçon ?

— J'veux être traité en homme, monsieur. Pas comme un drôle.

— Pourquoi nous veux-tu du mal, à mon bateau et à moi ? Un membre de mon équipage t'aurait-il fait offense ?

— Je ne connais pas de quoi vous parlez, dit Calvin. M'est avis que vous n'êtes pas assez bête pour faire reproche à celui qui vous a signalé la fuite.

— Je ne suis pas non plus assez bête pour te croire au courant d'une avarie que tu n'aurais pas le pouvoir de provoquer ni de réparer à volonté. Les rats, c'est toi aussi ?

— J'ai été aussi étonné que vous par leur manège, répondit Calvin. C'avait pas l'air naturel, tous ces rats qui s'précipitaient sur un bateau qui coulait. Mais après, ils ont dû retrouver leurs esprits et ils sont repartis. Tous jusqu'au dernier, j'dirais. Tenez,

c'est ça qui serait un voyage valable, pas vrai ? Traverser l'Océan sans qu'les rats s'en viennent grignoter vos réserves de vivres.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda le capitaine.

— Je me suis arrêté pour vous rendre un service, sans idée de profit pour mon compte, répondit Calvin qui s'efforçait d'avoir l'air d'un Anglais éduqué mais comprenait à la mine du capitaine qu'il échouait lamentablement. Seulement, il se trouve que j'ai b'soin d'une place en première classe pour l'Europe. »

Le capitaine eut un mince sourire. « Pourquoi diantre voudrais-tu t'embarquer sur un bateau qui fait eau ?

— Mais, m'sieur, répondit Calvin, j'ai comme qui dirait un talent pour trouver les fuites. Et je vous garantis que si j'suis à bord de votre bateau, y en aura pas une seule, même en pleine tempête. » Calvin ignorait totalement s'il pouvait garantir l'étanchéité du navire sous les assauts répétés d'une tempête en mer, mais il y avait des chances pour qu'il n'ait pas à le découvrir.

« Corrige-moi si je me trompe, reprit le capitaine, mais dois-je comprendre que si je te laisse embarquer, en première classe et sans te faire payer le premier sou, je n'aurai pas à me soucier des voies d'eau ni des rats à bord ? Tandis que si je refuse, je retrouverai mon bateau au fond du port ?

— Ce serait une catastrophe peu ordinaire, remarqua Calvin. Comment un bateau aussi bien construit pourrait couler plusse vite que vos hommes peuvent pomper ?

— J'ai vu la voie d'eau se déplacer. J'ai vu le comportement étrange des rats. Je ne crois peut-être pas à vos talents américains, mais je sais quand je me trouve en présence d'un pouvoir inexplicable. »

Calvin sentit la fierté lui réchauffer le corps comme une pinte de bière.

Mais il sentit aussi le canon d'un pistolet soudain pressé sous son sternum. Il baissa les yeux et vit que son interlocuteur avait trouvé moyen de sortir une arme.

« Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher de te trouer le ventre ? demanda le capitaine.

— Le risque de vous balancer au bout d'une corde américaine. Icitte, y a pas d'loi contre les talents, m'sieur, et dire

qu'un gars s'adonne à la sorcellerie, ça n'suffit pas pour qu'on l'tue comme on fait en Angleterre.

— Mais c'est en Angleterre que tu vas. Qu'est-ce qui m'empêche de te prendre à bord et de te faire arrêter dès que tu débarqueras ?

— Rien. Vous pourriez faire ça. Vous pourriez même me tuer en cours de route durant mon sommeil et jeter mon cadavre par-dessus bord en disant à tout l'monde qu'il fallait vous débarrasser sans tarder d'une victime de la peste. Vous m'prenez, pour un imbécile de n'pas penser à toutes ces affaires ?

— Alors va-t'en et laisse-nous tranquilles, mon bateau et moi.

— Si on m'tuait, qu'esse qui éviterait aux planches de vot' bateau de s'détacher d'la carcasse ? Qu'esse qui éviterait à vot' bateau de s'changer en p'tit bois qui danserait sus l'eau ? »

Le capitaine le considéra avec curiosité. « Une première classe pour toi, c'est ridicule. Les autres passagers de première classe te rejetteraient tout de suite, et ils en déduiraient sûrement que j'ai pris mon mignon à bord. De toute façon, je briserais ma carrière si j'autorisais un voyou grossier et illettré dans ton genre à voyager au milieu de mes passagers de bonnes familles. Pour parler clair, mon petit monsieur, tu as peut-être du pouvoir sur les rats et les planches, mais aucun sur les hommes et les femmes riches.

— Apprenez-moi, fit Calvin.

— Il n'y a pas assez d'heures dans la journée, ni de jours dans la semaine.

— Apprenez-moi, répéta Calvin.

— Tu viens me menacer de détruire mon bateau grâce aux pouvoirs maléfiques de Satan et ensuite tu oses me demander de t'apprendre à devenir un gentilhomme ?

— Si vous avez cru qu'mes pouvoirs venaient du diable, alors pourquoi vous n'avez pas tout d'suite dit une prière pour me repousser ? »

Le capitaine le regarda un moment d'un œil noir puis il eut un sourire mécontent d'où la franche hilarité n'était pourtant pas absente. « Touché, dit-il.

— Que j'touche quoi ? J'comprends pas.

— C'est un terme d'escrime, quand on a porté une jolie botte.

— Si c'est de botte de paille qu'il s'agit, moi j'en ai porté plusse d'une dans ma vie. De paille, de foin, d'épis, toutes sortes, mais j'ai jamais entendu personne demander de toucher. »

Le sourire du capitaine s'élargit. « Le défi est séduisant. Tu disposes peut-être de… comment les appelles-tu ?… de talents. Mais tu restes un pauvre petit fermier sorti de sa campagne. Je me suis occupé plus d'une fois de jeunes paysans pour en faire des marins excellents. Mais jamais d'un gamin né roturier pour le métamorphoser en ce qui pourrait passer pour un être civilisé.

— Vous avez qu'à me r'garder comme le grand défi de votre vie.

— Oh, crois-moi, j'y arrive déjà. Je n'ai pas tout à fait décidé de ne pas te tuer, bien entendu. Mais puisque tu as quand même l'intention de me créer des ennuis, pourquoi ne pas relever ce défi, histoire de vérifier si j'arrive à réaliser un miracle aussi impossible et inexplicable que les tours que tu m'as joués ce matin ?

— En première classe, pas dans l'entrepont », insista Calvin.

Le capitaine secoua la tête. « Ni l'un ni l'autre. Tu voyageras comme mon mousse. Ou plutôt comme domestique de mon mousse. Rafe doit bien avoir trois ans de moins que toi, j'imagine, mais il connaît depuis toujours ce que tu brûles tant d'apprendre. Si tu l'aides, il aura peut-être assez de temps libre pour te donner des cours. Et je vous surveillerai tous les deux. À plusieurs conditions, bien entendu. »

Calvin voyait mal le capitaine en position de dicter ses conditions, mais il écouta tout de même poliment.

« Tu peux bien avoir des pouvoirs, la survie en mer dépend de l'instant et de l'obéissance aveugle de tout le monde à bord. De leur obéissance envers *moi*. Tu ne connais rien à la mer et je présume que tu ne tiens pas à apprendre le métier de marin non plus. Tu ne tenteras donc rien qui fera obstacle à mon autorité. Et toi-même, tu m'obéiras. Entends par là que si je te dis de pisser, tu ne cherches même pas un pot de chambre, tu mets flamberge au vent et tu t'exécutes.

— Devant l'monde, je serai l'image vivante de l'obéissance, sauf si vous m'ordonnez de m'tuer ou une autre affaire aussi bête.

— Je ne suis pas bête.

— D'accord, je ferai ce que vous d'mandez.

— Et tu te tairas tant que tu n'auras pas appris – en *privé* – à parler un langage un peu plus châtié. Pour l'instant, si tu ouvres la bouche, tu trahis tes basses-origines et tu te sentiras gêné – moi aussi, d'ailleurs – devant mon équipage, les officiers et les passagers.

— Je connais comment et quand garder la bouche cousue.

— Et une fois en Angleterre, nous aurons rempli notre marché, et tu ne jetteras pas de sort sur mon bateau.

— Là, vous d'mandez trop, fit Calvin. Ce que je veux, moi, c'est être présenté à des gens de la haute société. Et passer en France.

— En France ? Tu ne sais donc pas que l'Angleterre est en guerre avec la France ?

— Vous êtes en guerre avec la France depuis qu'Napoléon, il a conquis l'Autriche et l'Espagne. Qu'esse ça m'fait, à moi ?

— En d'autres mots, je ne serai pas débarrassé de toi une fois arrivé en Angleterre.

— C'est ça, dit Calvin.

— Alors pourquoi ne te tuerais-je pas tout de suite pour m'éviter tous ces déboires avant que tu ne m'expédies prématurément dans la tombe ?

— Par rapport que ceux qui sont mes amis deviendront prospères dans ce monde et qu'il leur arrivera jamais beaucoup de mal.

— Et tout ce que j'ai à faire, c'est de rester ton ami, j'ai bien compris ? »

Calvin fit oui de la tête.

« Mais ne vas-tu pas te dire un jour que si la seule raison qui me pousse à t'être agréable, c'est la terreur de te voir détruire mon bateau, je ne suis pas réellement ton ami ? »

Calvin sourit. « Alors va falloir en mettre un bon coup pour me convaincre que vous l'êtes vraiment. »

L'officier qui avait le premier entendu le message de Calvin s'approcha alors timidement du capitaine. « Capitaine Fitzroy, dit-il. La voie d'eau semble s'être arrêtée, monsieur.

— Je sais, fit le capitaine.

— Bien, monsieur, dit l'officier.

— Remettez tout le monde au travail, Benson, ordonna le capitaine.

— Certains des débardeurs et marins américains vont refuser de remonter à bord quoi qu'on dise, monsieur.

— Débarquez-les et engagez-en d'autres. Ce sera tout, Benson.

— Oui, monsieur. » Benson fit demi-tour et repartit vers la passerelle de débarquement.

Calvin, durant l'échange, avait perçu le ton sec d'autorité du capitaine et se demandait comment on arrivait à se servir de sa voix à la façon d'un couteau acéré porté au rouge qui trancherait dans la volonté d'autrui comme dans du beurre.

« Je dirais que tu m'as déjà causé plus d'ennuis que tu ne vaux, fit le capitaine Fitzroy. Et personnellement je doute que tu aies la fibre d'un gentilhomme, pourtant Dieu sait qu'un grand nombre de ceux qui portent un titre sont aussi ignares et rustres que toi. Mais je vais accepter ta proposition coercitive, en partie parce que je te trouve autant fascinant que méprisable.

— J'connais pas ce que tous ces mots-là veulent dire, capitaine Fitzroy, mais j'connais une affaire que Mot-pour-mot nous a racontée une fois : quand les rois ont des bâtards, ils leur donnent le nom de Fitzroy. Alors, moi j'suis ce que j'suis, mais vous, vot' nom dit que vous êtes un fils de putain.

— Dans mon cas, l'arrière-arrière-petit-fils d'une putain. Charles le deuxième a semé sa folle avoine. Mon arrière-arrière-grand-mère, une actrice célèbre d'origine plus ou moins noble, a eu une liaison avec lui et a réussi à lui faire reconnaître la lignée royale de son enfant avant que le parlement décide de le priver de sa tête. Ma famille a connu des hauts et des bas depuis la fin de la monarchie, et certains Protecteurs ont jugé que nos liens avec la famille royale nous rendaient dangereux. Mais nous sommes parvenus à survivre et même, ces derniers temps, à nous enrichir. Malheureusement, je suis le dernier fils d'un

dernier fils, aussi j'ai dû choisir entre l'Église, l'armée ou la mer. Jusqu'à ce que je te rencontre, je n'ai pas regretté mon choix. Tu as un nom, mon petit extorqueur ?

— Calvin.

— Es-tu donc d'une famille si obscurantiste pour n'avoir qu'un nom à offrir comme patrimoine ?

— Maker, répondit Calvin. Calvin Maker.

— Que voilà un nom délicieusement vague. Maker – le Faiseur. Un terme collectif qu'on peut interpréter de mille façons mais qui ne suggère aucun don particulier. Un nom propre à tout faire. Mais propre à rien, peut-être ?

— Si, pour les rats, répliqua Calvin en souriant. Et pour les fuites.

— Nous l'avons constaté. Je vais faire inscrire ton nom sur les rôles de la compagnie. Amène ton paquetage à bord pour ce soir.

— Si vous m'faites suivre pour me tuer, vot' bateau…

— Sera réduit en sciure de bois, oui, je connais déjà la menace, dit Fitzroy. Tout ce dont tu dois désormais t'inquiéter, c'est à quel point je me soucie de mon bateau. »

Là-dessus Fitzroy tourna le dos à Calvin et se dirigea à son tour vers la passerelle de débarquement. Calvin faillit le faire glisser et s'étaler sur le derrière, rien que pour entamer sa dignité. Mais il y avait des limites, il le savait, il ne pouvait pas pousser cet homme trop loin. Surtout qu'il n'avait pas la moindre idée sur la façon de mettre à exécution sa menace de détruire le bateau s'il se faisait tuer. Il pouvait ouvrir une voie d'eau dans la coque ou la reboucher, mais dans les deux cas il fallait qu'il soit présent et en vie pour ce faire. Si jamais Fitzroy comprenait que ses pires menaces n'étaient que du boniment, combien de temps laisserait-il Calvin en vie ?

Question d'habitude, Calvin, se dit-il. Des tas de gens ont aussi voulu la mort d'Alvin, mais il s'en est toujours sorti. Nous autres, les Faiseurs, on doit bénéficier d'une espèce de protection, c'est aussi simple que ça. La nature entière veille sur nous, elle assure notre sécurité. Fitzroy ne me tuera pas parce qu'on ne peut pas me tuer.

J'espère.

VIII
Les adieux

Pour une quelconque raison, la classe de femmes adultes d'Alvin ne marchait pas bien aujourd'hui. Elles étaient distraites, aurait-on dit, et Dame Sump franchement hostile. Le point critique fut atteint lorsque Alvin voulut travailler avec leurs bacs à fines herbes. Il s'efforçait de les aider à percevoir le chant vert, du moins un premier semblant de mélodie, en faisant pousser un rameau particulièrement long à leur sauge, oseille ou thym, l'herbe de leur choix. Un exercice plutôt facile, à son avis, mais qui permettait assez bien d'entrer en harmonie avec n'importe quelle plante dès lors qu'on le maîtrisait. Pourtant, deux femmes seulement y étaient arrivées, et Dame Sump n'en faisait pas partie. Voilà sans doute pourquoi elle se montrait si grincheuse – son laurier n'était même pas vigoureux, il aurait été bien en peine de produire une pousse de guingois sur un rameau.

« Les plantes font pas la même musique qu'avant, quand les Rouges s'occupaient des bois », dit Alvin. Il allait leur expliquer comment elles pourraient imiter à une petite échelle ce que les Rouges réalisaient à une grande, mais il n'en eut pas le loisir, parce que c'est à cet instant que Dame Sump décida d'exploser.

Elle bondit de sa chaise, s'approcha à grands pas de la table d'herbes et abattit le poing en plein sur son laurier, ce qui eut pour effet de renverser le pot, d'éclabousser de terreau et de feuilles toute la table et ses propres vêtements. « Si d'après toi ils étaient tellement mieux, ces Rouges, t'as qu'à partir vivre chez eux autres, comme ça c'est leurs filles que t'emmèneras voir des cachettes secrètes aguichantes ! »

Abasourdi par sa rage gratuite, indécis sur le sens de ses paroles sibyllines, Alvin, bouche bée, ne put que la regarder tirer ce qui restait de son laurier de ce qui restait du terreau, arracher une poignée de feuilles et les lui jeter à la figure avant de faire demi-tour et de sortir d'un pas raide de la salle.

À peine était-elle partie qu'il essaya de prendre l'incident à la blague. « M'est avis qu'y a des genses qu'ont pas facilement la main verte. » Mais il n'y eut pas grand monde à rire.

« Faut pas faire attention, Al, dit Sylvy Godshadow. Faut bien qu'une mère croye sa fille, même si tout l'monde connaît qu'elle voit la lune en plein midi. »

Comme Dame Sump avait cinq filles et qu'Alvin n'avait rien entendu dire de particulier sur aucune d'entre elles ces derniers temps, le renseignement ne l'aidait pas beaucoup. « Dame Sump a du tracas chez elle ? » demanda-t-il.

Les femmes échangèrent toutes des coups d'œil, mais aucune ne croisa son regard.

« Ben, j'ai idée que tout l'monde icitte connaît des affaires qui sont pas 'core arrivées jusqu'à mes oreilles, dit Alvin. Y a quèqu'un qui pourrait m'expliquer ?

— On est pas des commères, dit Sylvy Godshadow. J'suis étonnée que tu songes à nous accuser. » Là-dessus, elle se leva et se dirigea vers la porte.

« Mais j'ai traité personne de commère.

— Alvin, avant que tu critiques les autres, j'crois que tu devrais toi-même te chercher des poux dans la tête », intervint Nana Pease. Elle se leva à son tour et partit.

« Eh ben, vous attendez après quoi, vous autres ? lança Alvin à celles qui restaient. Si vous vouliez pas d'classe aujourd'hui, y avait qu'à d'mander. Mais moi, j'en ai par-d'sus la tête, pour sûr. »

Il n'avait pas commencé à nettoyer le terreau répandu que toutes les autres femmes étaient sorties, indignées.

Il voulut se consoler en marmonnant des mots qu'il avait entendu son père proférer de temps en temps au fil des ans, comme « les femmes », « jamais contentes » et « autant s'donner un coup d'fusil dès en s'levant ». Mais rien de tout ça ne lui fut utile, parce qu'il ne s'agissait pas de la part de ses

élèves d'un banal mouvement d'humeur. C'étaient des femmes équilibrées, toutes sans exception, et voilà qu'elles s'insurgeaient à propos de rien, ça n'était pas naturel.

Ce ne fut que dans l'après-midi qu'Alvin s'aperçut qu'il se passait quelque chose de grave. Deux mois plus tôt, il avait demandé au mari de Dame Sump, Habil Sump, d'apprendre à tout le monde comment fabriquer une simple pompe aspirante à un clapet. C'était en partie l'idée d'Alvin de montrer aux gens que l'important, c'est de faire, et que chacun devrait savoir tout ce qu'il peut apprendre. Alvin leur enseignait les pouvoirs cachés du Faiseur, mais il fallait qu'ils apprennent à fabriquer également de leurs mains. Il espérait aussi secrètement qu'en s'apercevant comme il était difficile et délicat d'assembler une machine précise à la manière d'Habil Sump, ils s'apercevraient que les leçons d'Alvin n'étaient pas beaucoup plus dures, voire pas dures du tout. Et ça marchait plutôt bien.

Sauf qu'aujourd'hui, lorsqu'il se rendit au moulin après le pain et le fromage du midi, il trouva les hommes rassemblés autour des débris des pompes qu'ils fabriquaient. Chacune d'elles gisait en miettes. Et comme les pièces étaient en métal, il avait fallu une bonne dose d'efforts pour les détruire. « Oui c'est qui f'rait une affaire de même ? lança Alvin. Faut une masse de haine pour arriver à ça. » De parler de haine, il se demanda si en définitive Calvin n'était pas par hasard revenu en douce.

« Y a pas d'mystère là-dedans, répondit Hiemal Godshadow. M'est avis qu'on a pus d'professeur pour nous apprendre à fabriquer des pompes.

— Ouaip, dit Mot-pour-mot. Voilà une façon on ne peut plus claire de nous annoncer : "Le cours est annulé". »

Quelques hommes gloussèrent. Mais Alvin voyait qu'il n'était pas le seul que le sabotage des pompes mettait en rage. Après tout, ces pompes étaient presque terminées, et ces hommes avaient fourni un gros travail pour les fabriquer. Ils comptaient les installer chez eux. Pour un grand nombre, elles leur auraient évité d'aller puiser de l'eau, et Hiemal Godshadow en particulier avait formé le projet d'amener l'eau par tuyaux directement dans sa cuisine, si bien que sa femme ne serait plus obligée

d'aller la chercher dehors. Leur travail était à présent réduit à néant, et certains ne prenaient pas la chose avec plaisir.

« J'vais aller en causer à Habil Sump, dit Alvin. J'ai du mal à croire qu'il a fait ça, mais si c'est lui et qu'il a des tracas, j'gage qu'on pourra les arranger. J'veux pas qu'vous autres, vous vous mettiez en colère après lui avant qu'il se soye expliqué.

— On est pas en colère après *Habil* », fit Nils Torson, un Suédois solidement bâti. Son regard aux paupières lourdes disait clairement après qui lui-même était en colère.

« Moi ? s'étonna Alvin. Vous croyez qu'c'est moi qu'a fait ça ? » Puis, comme s'il entendait la voix de mademoiselle Larner dans son oreille, il rectifia : *« Qu'ai* fait ça ? »

Plusieurs hommes marmonnèrent leur assentiment à la suggestion.

« Vous êtes fous ? Pourquoi donc j'me mettrais dans tous ces tracas ? J'suis pas un Défaiseux, les gars, vous connaissez ça, mais si je l'étais, vous croyez pas que j'pourrais démolir ces pompes beaucoup mieux avec moitié moins de mal ? »

Mot-pour-mot se racla la gorge. « Peut-être que toi et moi, nous devrions en discuter seul à seul, Alvin.

— Ils m'accusent d'avoir saboté tout leur dur ouvrage et c'est pas vrai !

— Y a personne qu'accuse personne d'arien, fit Hiemal Godshadow. L'Seigneur a l'œil à tout. L'Seigneur, il voit tous nos actes. »

D'ordinaire, quand Hiemal se lançait dans ses discours religieux, les autres n'insistaient pas et faisaient semblant de se rogner les ongles, n'importe quoi.

Mais pas cette fois – cette fois ils opinèrent du chef et lâchèrent des murmures d'approbation.

« Je t'ai dit, Alvin, il faut qu'on discute, tous les deux. D'ailleurs, je crois qu'on devrait monter chez toi parler à ton père et à ta mère.

— T'as qu'à m'parler icitte, fit Alvin. J'suis pas un p'tit drôle qu'on emmène à l'écart derrière le bûcher pour y flanquer une rinçure. Si on m'accuse de quèque chose que tout l'monde connaît sauf moi…

— On t'accuse pas, fit Nils. On réfléchit.

— On réfléchit, répétèrent deux autres en écho.

— Dites-moi icitte et asteure à quoi vous réfléchissez, fit Alvin. Par rapport que si c'est vrai, ce qu'on m'reproche, j'veux réparer, mais que si c'est faux, j'veux rectifier. »

Ils échangèrent des regards dans un sens puis dans l'autre, ensuite Alvin se tourna vers Mot-pour-mot. « Toi, tu vas m'dire.

— Moi, je ne répète que des histoires que je crois vraies, fit Mot-pour-mot. Et celle-là, je la crois un mensonge éhonté colporté par une fille au cœur romanesque.

— Une fille ? Quelle fille ? » Et alors, en rapprochant la conduite de Dame Sump de ce que son mari avait fait aux pompes, en se rappelant le regard rêveur d'une certaine élève qui assistait aux cours des enfants sans prêter la moindre attention intelligente à ce qu'il disait, Alvin parvint à une conclusion et murmura son nom : « Amy. »

À la consternation d'Alvin, certains des hommes entendirent dans le nom qu'il prononçait la preuve qu'Amy disait la vérité, quoi qu'elle ait raconté. « T'nez, marmonnèrent-ils. Vous voyez ?

— J'en ai assez, fit Nils. Assez. J'suis fermier, moi. L'maïs et les cochons, c'est ça mon talent, si j'en ai un ». Lorsqu'il partit, plusieurs autres le suivirent.

Alvin se tourna vers ceux qui restaient. « J'connais pas du tout d'quoi on m'accuse, mais j'peux vous garantir que j'ai rien fait d'mal. En attendant, j'vois bien que c'est pas la peine de t'nir classe aujourd'hui, alors on va tous s'en retourner chez soi. M'est avis qu'y a moyen d'réparer ces pompes, alors votre ouvrage, il est pas perdu. On s'y remettra demain. » Au moment de sortir, certains posèrent la main sur son épaule ou lui donnèrent un petit coup de poing sur le bras afin de l'assurer de leur soutien. Mais quelques remarques soi-disant destinées à le réconforter n'étaient pas du genre à le rassurer : « J'peux guère t'faire reproche, une jolie 'tite mignonne aux grands yeux d'même. » « Les femmes, ça s'monte tout l'temps l'bourrichon sus des ariens qu'font les hommes. » Alvin se retrouva tout seul avec Mot-pour-mot. « Ne me regarde pas, dit celui-ci. Allons à la maison voir si ton père est au courant de ces histoires. »

Lorsqu'ils arrivèrent, on aurait dit qu'un conseil de famille délibérait déjà. Mesure, Armure-de-Dieu, le Père et la Mère étaient tous réunis autour de la table de la cuisine. Arthur Stuart travaillait de la pâte – tout jeune qu'il était, il s'y entendait avec le pain et ça lui plaisait, aussi la Mère avait-elle cédé et reconnu qu'une femme restait toujours maîtresse dans sa maison même si quelqu'un d'autre faisait le pain.

« Content qu'tu soyes là, Al, dit Mesure. Des imbécillités pareilles, tout l'village devrait en rire. J'veux dire, les genses, ils devraient t'connaître.

— Pourquoi donc ? demanda la Mère. Il a été parti durant les sept années passées. Quand il s'en est allé, c'était un p'tit gars tout chéti qu'avait couru dans l'pays durant une année avec un guerrier rouge. Quand il s'en est r'venu, il était plein de pouvoirs et de majesté, et il a fait peur à tout l'monde par icitte. Qu'esse donc qu'ils connaissent de lui ?

— Quèqu'un pourrait-il me dire ce qui s'passe, s'il vous plaît ? lança Alvin.

— Tu veux dire qu'les autres l'ont pas fait ? demanda le Père. Z'étaient pourtant joliment pressés de l'rapporter à ta mère, à Mesure et à Armure-de-Dieu. »

Mot-pour-mot gloussa. « Évidemment qu'ils ne l'ont pas dit à Alvin. Ceux qui croient à cette histoire sont persuadés qu'il la connaît déjà. Et ceux qui n'y croient pas sont scandalisés qu'on puisse répandre des calomnies aussi absurdes. »

Mesure soupira. « Amy Sump l'a raconté à Ramona, Ramona l'a raconté à sa maman, puis sa maman s'en est allée tout drôlement l'répéter à Dame Sump qu'a été trouver son mari, et Habil a manqué tomber fou par rapport qu'y s'figure que toutes les créatures mâles plus grosses qu'une souris couraillent après sa fille nubienne.

— Nubile, le corrigea Alvin.

— Ouais, ouais, fit Mesure. J'connais, t'es çui-là qui lit les livres, et sûr qu'asteure c'est l'bon moment pour corriger ma grammaire.

— Les Nubiens, c'est des Africains noirs. Et Amy, elle est pas noire, y m'semble.

— Serait p't-être temps que tu te taises et que t'écoutes.

— Oui, *m'sieur*.

— Si seulement t'avais bien voulu t'en aller quand la torche t'a envoyé son avertissement, dit la Mère. Y a qu'un grand niaiseux qui reste dans une maison en feu pour voir la couleur des flammes.

— Qu'esse qu'elle raconte sus moi, Amy ? voulut savoir Alvin.

— Que des sottises, fit le Père. Que tu cours comme les Rouges cent milles en une nuit à travers bois, et que tu l'emmènes à un lac secret ousque vous nagez tout nus, et un tas d'autres indécences de même.

— Avec Amy ? fit Alvin, incrédule.

— Ça veut dire que tu l'ferais avec quèqu'un d'autre ? demanda Mesure.

— J'ferais ça avec personne, répondit Alvin. C'est pas convenable, et de toute manière y a pas assez d'forêt vivante d'un seul tenant asteure pour courir cent milles en une nuit. J'peux même pas aller moitié moins vite à travers les champs et les fermes. Le chant vert s'remplit d'bruits, y s'brouille, et je m'fatigue trop pour l'entendre… Et pourquoi donc y en a qui croient des idioties d'même ?

— Par rapport qu'ils croient qu'tu peux tout faire, dit Mesure.

— Et par rapport qu'un tas d'ces hommes-là ont bien vu qu'Amy prenait des formes ces derniers temps, dit Armure-de-Dieu ; s'ils avaient l'pouvoir et qu'Amy était aussi folle d'eux qu'elle l'est visiblement de toi, il leur faudrait pas deux secondes pour l'emmener nager toute nue dans un lac.

— Vous êtes trop cynique envers la nature humaine, dit Mot-pour-mot. La plupart de ces gars en restent au stade des souhaits. Mais ils savent qu'Alvin passe aux actes, l'intention ne lui suffit pas.

— J'l'ai à peine remarquée, sauf pour trouver qu'elle était joliment lente à apprendre, et pourtant elle avait l'air de faire grande attention.

— Grande attention à *toi*. Pas à c'que tu disais ou montrais, remarqua Mesure.

— Tout ça, c'est faux, toujours bien. J'ai jamais rien fait à cette fille ni avec elle, et…

— Et quand bien même, ça serait une grande catastrophe si tu la mariais, dit la Mère.

— Si j'la *mariais* ! s'écria Alvin.

— Ben, si c'était vrai, 'videmment, faudrait qu'tu la maries, dit le Père.

— Mais c'est *pas* vrai.

— T'as des témoins d'ça ? demanda Mesure.

— Des témoins d'quoi ? Comment j'peux avoir des témoins que ça s'est pas passé ? Tout l'monde est témoin – tout l'monde a rien vu de tout ça.

— Mais elle, elle dit qu'si, que ça s'est passé, répliqua Mesure. Et t'es l'seul autre qui connaît si elle invente ou pas. Alors, ou bien c'est une grande menteuse et on accuse un innocent, ou bien c'est une fille au cœur brisé séduite par un bougre qu'a d'la parlure, et c'est toi l'salaud qui s'est servi d'elle pis qui r'fuse asteure de réparer, et personne peut rien prouver d'un côté comme de l'autre.

— Alors, même toi, tu m'crois pas ?

— Pour sûr qu'on t'croit, dit le Père. Tu nous prends pour des fous ? Mais on croit surtout que t'as pas d'preuves. Mesure a lu la loi, et il nous a expliqué.

— La loi ? demanda Alvin.

— Ben, avant que tu t'en r'tournes d'Hatrack River, toujours bien. Et de temps en temps depuis. M'est avis qu'y faut quèqu'un dans la famille à connaître un peu la loi.

— Mais tu veux dire que, d'après toi, ça risque de passer en jugement ?

— Possible, fit Mesure. C'est c'que disaient les Sump. Ils engagent un avocat de Carthage City au lieu d'un d'la frontière comme çui-là qu'a ouvert son office icitte, à Vigor Church. Beaucoup d'battage.

— Mais ils peuvent me juger coupable d'arien !

— Violation de promesse de mariage. Privautés indécentes avec une fille. Tout dépend combien y aura d'jurés à s'dire qu'y a pas d'fumée sans feu.

— Privautés indécentes avec une…

— Ça, c'est un crime pendable, pour sûr, fit Mesure. Mais d'après c'que j'ai entendu, c'est la plainte que veut déposer Habil.

— Qu'ils te reconnaissent coupable ou non, ça ne changera rien, dit Mot-pour-mot.

— Pour moi, si, ça changera quèque chose, dit la Mère.

— Dans les deux cas, l'histoire se répandra. Alvin, le soi-disant Faiseur, qui abuse des jeunes filles. Tu ne peux pas laisser porter cette histoire devant les tribunaux », dit Mot-pour-mot.

Alvin comprit aussitôt que les rumeurs et la publicité qui entoureraient un tel procès réduiraient son travail à néant, dissuaderaient des élèves éventuels de venir apprendre l'art du Faiseur à Vigor Church.

De toute façon, pour ce qu'elles avaient de bon, ses leçons !

« M'zelle Larner, murmura Alvin.

— Ouaip, fit Mot-pour-mot. Elle t'a prévenu. Pars volontairement maintenant, ou forcé plus tard.

— Pourquoi donc il serait forcé d'partir de chez lui à cause d'une p'tite menteuse en chaleur qui…» La voix de la Mère mourut.

Alvin resta un moment sans rien dire dans le silence qui s'ensuivit, conscient de sa bêtise. « J'suppose que j'suis un grand couillon d'avoir pas écouté m'zelle Larner. » Puis, se redressant, il ferma les yeux et annonça : « Y a un autre moyen. Comme ça, je s'rai pas forcé de partir du tout.

— C'est quoi ? demanda Mesure.

— J'peux la marier.

Non ! s'écrièrent aussitôt le Père et la Mère.

— Pourquoi pas signer une confession ? fit Armure-de-Dieu.

— Tu peux pas la marier, dit Mesure.

— Si c'est ça qu'elle veut, fit Alvin. Sûr qu'elle dirait oui, et sa parenté s'rait bien obligée d'accepter.

— D'accepter… et pis après de t'mépriser toute ta vie, remarqua le Père.

— Sa réputation, c'que l'monde pense de lui, toutes ces affaires-là, c'est encore rien, dit Mesure. Mais t'réveiller tous les matins, voir Amy Sump couchée dans l'même lit qu'toi et

connaître qu'elle est là par rapport qu'elle t'a diffamé… Dis-moi donc quel genre de foyer ça va faire, vous deux, pour vos enfants ? »

Alvin réfléchit un moment et hocha la tête. « J'pense que l'mariage, c'est pas la bonne solution. Ça risque de nous amener encore plusse de tracas.

— Ah, ouf, fit le Père. J'avais peur d'avoir élevé un couillon.

— Alors j'vais m'ensauver comme un voleur, et tout l'monde conclura qu'Amy disait la vérité et que j'ai fui.

— Pas d'risque, dit Mesure. On fera connaître que t'es parti par rapport que ton ouvrage est trop important pour être dérangé par des imbécillités d'même. Tu t'en r'viendras quand Amy voudra bien raconter la vérité, et durant ce temps, tu seras après étudier… c'que tu veux. Après apprendre quèque chose.

— À bâtir la Cité de Cristal », murmura Mot-pour-mot.

Ils le regardèrent tous.

« Tu ne sais pas comment t'y prendre, hein, Alvin ? poursuivit Mot-pour-mot. Pendant que tu t'occupes à donner des cours de Faiseur à ces gens, tu ne sais pas toi-même ce qu'est vraiment la Cité de Cristal, ni comment la bâtir. »

Alvin opina du chef « T'as raison.

— Donc… ça n'est pas un mensonge. Tu as vraiment beaucoup à apprendre et tu es en retard. Du coup, tu peux même remercier Amy de t'avoir montré que tu es resté au pays beaucoup trop longtemps. Mesure a bien profité de tes leçons. Il a une bonne avance sur les autres, il enseignera à ta place pendant ton absence. Et comme lui, il est marié, aucune fille de la classe ne se fera des idées ridicules.

— J'connais pas, dit Mesure. J'suis plutôt mignon.

— T'as déjà fait mes paquets, Mot-pour-mot ? demanda Alvin.

— Pas besoin de beaucoup de bagages, répondit Mot-pour-mot. Tu vas voyager vite et léger. M'est avis qu'il n'y en a qu'un qui va beaucoup t'alourdir. Un certain instrument de labour.

— J'pourrais pas le laisser icitte ? demanda Alvin.

— Pas prudent, fit Mot-pour-mot. Pas prudent pour ta famille si le bruit se répand que le Faiseur est parti en laissant le soc d'or derrière lui.

— Pas prudent pour Alvin si la rumeur s'épaille qu'il l'a emporté avec lui, fit la Mère.

— Y a personne sus c'te terre qu'est plusse en sécurité qu'Alvin s'il le veut, dit Mesure.

— Alors j'prends l'soc, je l'mets dans un sac de jute et j'm'en vais ? demanda Alvin.

— C'est l'mieux, pour sûr, dit Armure-de-Dieu. Mais j'gage que ta maman va insister pour que t'emmènes du porc salé et un change de linge.

— Et pis moi. »

Ils se tournèrent tous vers celui qui venait de parler d'une petite voix flûtée.

« Il m'emmène avec lui, dit Arthur Stuart.

— Tu f'rais que l'ralentir, mon gars, remarqua le Père. T'as un bon cœur mais des p'tites pattes.

— L'est pas pressé, dit Arthur, surtout qu'il connaît pas ousqu'il va.

— Tu l'gênerais, par le fait, dit Armure-de-Dieu. Faudrait tout l'temps qu'il pense à toi pour empêcher qu'on t'fasse du mal. Y a un tas d'coins dans ce pays où un p'tit sang-mêlé libre mettrait les genses dans une colère bleue, et ça vaudrait rien d'bon pour Alvin non plus.

— Vous causez comme si vous croyez qu'vous avez l'choix, dit Arthur. Mais si Alvin s'en va, moi aussi, et pis voilà. Vous pouvez m'encler dans un placard, mais un jour j'sortirai, je l'chercherai et pis je l'trouverai ou j'mourrai en route. »

Ils le regardèrent tous d'un air consterné. Arthur Stuart était resté quasiment silencieux depuis son arrivée à Vigor après l'assassinat de sa mère adoptive à Hatrack River. Silencieux mais travailleur, coopératif, obéissant. C'était une surprise complète, une telle attitude de sa part.

« Et pis, reprit Arthur, durant qu'Alvin sera occupé à veiller sus l'monde, moi, j'serai là pour veiller sus lui.

— J'crois que le p'tit devrait y aller, dit Mesure. L'Défaiseux en a visiblement pas 'core fini avec Alvin. Faut quèqu'un pour surveiller ses arrières. J'crois qu'Arthur a c'qu'y faut pour ça. »

La question était pour ainsi dire réglée. Pour jauger son prochain, il n'y en avait pas deux comme Mesure.

Alvin s'approcha de la cheminée et souleva quatre pierres en faisant levier. Personne n'aurait deviné qu'on avait caché quelque chose dessous, parce qu'avant qu'il ne soulève les moellons on ne distinguait pas la moindre fissure dans le mortier. Il ne creusa pas la terre ; le soc était enterré profond et le dégager à la pelle aurait pris la journée entière, sans parler qu'il aurait fallu démonter toute la cheminée. Non, il se contenta de tendre les mains, d'appeler le soc et de vouloir que la glèbe le fasse monter jusqu'à lui. Un instant plus tard, le soc émergea comme un bouchon à la surface calme d'un étang. Alvin perçut deux ou trois inspirations rapides dans son dos – ça impressionnait encore les gens, même les membres de sa propre famille, quand il recourait aussi ouvertement à son talent. Et puis l'or avait un tel éclat… Comme si, même dans l'obscurité épaisse de la nuit de tempête et sans lune la plus noire, le soc resterait encore visible, que l'or incandescent traverserait les paupières même fermées pour imprimer sa présence lumineuse directement sur les prunelles, directement dans le cerveau. Le soc trembla sous la main d'Alvin.

« On a un voyage à faire, chuchota Alvin à l'or chaud. Et p't-être qu'en cours de route on trouvera pour quoi j't'ai forgé. »

Une heure plus tard, Alvin se tenait à la porte de derrière de la maison. Il n'avait pas mis une heure à faire ses bagages, non, mais il avait passé le plus clair de son temps en bas au moulin à réparer les pompes. Il n'avait pas non plus perdu la moindre minute à faire ses adieux. On n'avait même prévenu aucun autre membre de la famille qu'il partait, parce que la nouvelle se serait répandue, et la dernière chose que souhaitait Alvin, c'était qu'on le guette au passage lorsqu'il s'enfoncerait dans la forêt. La Mère, le Père, Mesure et Armure transmettraient ses amitiés, ses « Djeu vous bénisse » à ses frères, sœurs, neveux et nièces.

Il se jeta sur l'épaule le sac chargé du soc et de ses vêtements de rechange. Arthur Stuart lui prit l'autre main. Du regard, Alvin passa en revue les charmes qu'il avait placés autour de la maison et s'assura qu'ils correspondaient toujours au chiffre six, que ni le vent ni des manipulations fortuites ne les avaient dérangés. Tout était en ordre. C'était la seule chose qu'il pouvait

faire pour sa famille durant son absence : maintenir des protections pour écarter le danger.

« Te tracasse pas d'Amy, non plus, dit Mesure. Dès qu'tu s'ras parti, elle portera les yeux sus un autre jeune costaud, elle épaillera ses rêves et ses histoires sus c'gars-là, et l'monde comprendra que t'as jamais rien fait d'mal.

— J'espère que t'as raison, dit Alvin. Par rapport que j'compte pas rester absent longtemps. »

Ses paroles restèrent suspendues un moment dans le silence : ils savaient tous que cette fois Alvin risquait fort d'être parti pour de bon. Il risquait de ne jamais revenir. Le monde était dangereux, et le Défaiseur s'était manifestement donné du mal pour sortir Alvin du village et l'envoyer sur les routes.

Il distribua des baisers et des accolades à la ronde, en veillant à ce que le lourd soc ne cogne dans personne. Puis il s'en fut vers les bois derrière la maison d'un pas nonchalant pour donner aux observateurs éventuels l'impression qu'il partait simplement faire un tour sans but précis, et non qu'il s'enfuyait vers une autre vie. Arthur Stuart lui avait repris la main gauche. Et à la surprise d'Alvin, Mot-pour-mot le rejoignit pour se mettre à son pas.

« Tu t'en viens avec moi, alors ? demanda Alvin.

— Pas loin, répondit Mot-pour-mot. Histoire de causer une minute.

— Avec plaisir.

— Je me demandais si tu songeais aller retrouver Peggy Larner.

— Pas même une seconde.

— Quoi, tu es en colère après elle ? Sacordjé, mon garçon, si seulement tu l'avais écoutée…

— Tu crois que j'connais pas ça ? Tu crois que j'y ai pas pensé tout l'temps ?

— Je dis seulement que vous deux, vous étiez prêts à vous marier là-bas à Hatrack River, qu'une bonne épouse te ferait du bien, et que tu n'en trouveras pas de meilleure.

— Depuis quand tu t'mêles des affaires des autres ?

J'croyais qu'tu récoltais seulement des histoires. J'croyais pas qu'tu les faisais arriver.

— Tu es en colère après elle, c'est ce que je craignais.

— J'suis pas en colère après elle. J'suis en colère après moi.

— Alvin, tu te figures que je ne devine pas un mensonge quand j'en entends un ?

— D'accord, j'suis en colère. Elle connaissait tout, pas vrai ? Alors, pourquoi elle m'a pas dit : "Amy Sump va raconter des menteries sus toi et t'forcer à t'en aller, pars tout d'suite avant qu'ses inventions de drôlesse gâchent tout !"

— Parce que si elle t'avait dit ça, tu ne serais pas parti, je n'ai pas raison, Alvin ? Tu serais resté en t'imaginant pouvoir arranger l'affaire avec Amy. Tu l'aurais prise à l'écart pour lui demander de ne pas t'aimer, n'est-ce pas ? Du coup, quand elle aurait commencé à causer sur toi, des témoins se seraient rappelé l'avoir vue une fois traîner seule en ta compagnie après la classe, et là, tu serais vraiment dans le tracas parce que davantage encore de gens croiraient à son histoire et…

— Mot-pour-mot, j'voudrais qu'un jour t'apprennes le talent de te taire !

— Pardon. Je n'ai pas ce don-là. Je parle à tort et à travers et j'ennuie le monde. Le fait est que Peggy t'a dit tout ce qu'elle pouvait sans envenimer les choses.

— C'est vrai. Elle a décidé toute seule de c'que j'avais le droit d'connaître, et elle m'a rien dit d'autre. Et toi, t'as l'toupet de m'annoncer que j'devrais aller la marier ?

— Là, j'ai du mal à suivre ta logique, Al, fit Mot-pour-mot.

— C'est quoi, un mariage pareil, si ma femme connaît tout mais m'en dit jamais assez long pour que je m'fasse mon idée ? Si c'est toujours elle qui décide à ma place ? Ou qui m'en dit pas plusse qu'y faut pour que j'suive son idée à elle ?

— Mais tu n'as pas suivi son idée. Tu es resté au village.

— C'est ça, la vie que tu me souhaites ? Obéir à ma femme en tout, ou r'gretter de pas l'avoir fait ? »

Mot-pour-mot haussa les épaules. « Je ne comprends toujours pas ce qui te gêne.

— C'est pourtant simple : un homme fait tient pas à s'retrouver marié à sa mère. Il tient à prendre ses décisions tout seul.

— Je suis sûr que tu as raison. Et qui est cet homme fait dont tu parles ? »

Alvin ne se laissa pas prendre. « J'espère que ça s'ra moi un jour. Mais c'est pas près d'arriver si je m'lie à une torche. J'dois beaucoup à m'zelle Larner. Et j'dois encore plusse à la p'tite fille qu'elle était avant d'faire la maîtresse d'école, la p'tite fille qui veillait sus moi et qui m'a sauvé la vie des masses de fois. Pas étonnant si je l'ai aimée. Mais la marier, ç'aurait été la pire erreur de ma vie. Ça m'aurait rendu faible. Dépendant. J'aurais toujours mon talent dans les mains, mais il s'rait entièrement à son service, et c'est pas des manières de vivre pour un homme.

— Pour un homme *fait*, tu veux dire.

— Moque-toi tant qu'tu veux, Mot-pour-mot. Je r'marque que toi, t'en as pas, d'femme.

— Je dois être un homme fait, alors », dit Mot-pour-mot. Mais il avait un drôle d'accent dans la voix et, après avoir encore considéré Alvin un moment, il fit demi-tour et repartit par où ils étaient venus.

« J'ai jamais vu Mot-pour-mot aussi encrèle, fit Arthur Stuart.

— Il aime pas ça, quand l'monde lui renvoie ses conseils dans la figure », dit Alvin.

Arthur Stuart ne répondit rien. Il se contenta d'attendre.

« Bon, on y va. »

Aussitôt, Arthur Stuart se retourna et se mit à marcher.

« Hé, attends-moi, fit Alvin.

— Pourquoi ? Tu connais pas ousqu'on va non plus.

— M'est avis qu'non, mais j'suis l'plus grand, alors c'est moi qui décide vers quel nulle part on va. »

Arthur eut un petit rire. « J'gage que dans toutes les directions ousque t'iras, y aura quèqu'un sus ta route, quèque part. Même si c'est d'l'aut' bord du monde.

— Ça, j'connais pas, fit Alvin. Mais j'connais pour sûr qu'on peut aller de n'importe quel côté, on finira par tomber sus l'océan. Tu connais comment nager ?

— Pas durant tout un océan, non.

— Ben, t'es bon à quoi, alors ? Moi, j'comptais sus toi pour m'faire traverser en r'morque. »

La main dans la main ils s'enfoncèrent plus profond dans le bois. Alvin ignorait peut-être où il allait, mais il savait une chose : bien que faible et brouillé, le chant vert était toujours là ; ce fut alors plus fort que lui, il plongea dedans et se mit à se déplacer en parfaite harmonie avec la forêt. Les petites branches s'écartaient de son chemin ; les feuilles étaient moelleuses sous ses pieds, et bientôt il ne fit plus de bruit, ne laissa aucune trace derrière lui et ne dérangea rien sur son passage.

Cette nuit-là, ils campèrent au bord du lac Mizogan. Si on pouvait appeler ça camper, puisqu'ils n'allumèrent pas de feu et ne se construisirent pas d'abri. Ils avaient émergé des bois en fin d'après-midi pour s'arrêter sur la rive. Alvin se rappelait son premier séjour au bord de ce lac – pas exactement ici, mais pas très loin – lorsque Tenskwa-Tawa avait appelé le tourbillon, s'était entaillé les pieds et avait marché sur l'eau sanglante en l'entraînant avec lui pour l'emmener dans la trombe et lui montrer ses visions. C'était là qu'Alvin avait vu pour la première fois la Cité de Cristal et su qu'il la bâtirait un jour, ou plutôt qu'il la rebâtirait, puisqu'elle avait déjà existé par le passé, et même peut-être en plusieurs occasions. Mais il n'y avait plus de tempête, ce n'était plus qu'un lointain souvenir ; il n'y avait plus ni Tenskwa-Tawa ni son peuple non plus, la plupart étaient morts et les autres vivaient dans l'Ouest. Aujourd'hui, ce n'était qu'un lac.

Autrefois, Alvin aurait eu peur de l'eau, car c'était à elle qu'avait sans cesse fait appel le Défaiseur pour essayer de le tuer dans son enfance. Mais c'était avant qu'Alvin progresse dans son talent et devienne un véritable Faiseur, cette fameuse nuit dans la forgerie, en transformant le fer en or. Le Défaiseur ne pouvait plus l'atteindre au moyen de l'eau. Non, il se servirait d'un outil plus subtil désormais. Il se servirait des gens. Des gens comme Amy Sump, faibles, cupides, rêveurs ou paresseux, mais tous faciles à manœuvrer. C'était des gens que venait le danger à présent. L'eau ne présentait pas de grands risques pour quiconque savait nager, et Alvin savait.

« Une 'tite trempette, ça te dit ? » avait-il demandé.

Arthur avait haussé les épaules. C'était la fois où ils s'étaient baignés ensemble dans l'Hio que les dernières traces de

l'ancienne constitution d'Arthur s'étaient dissipées. Mais plus question de ça, aujourd'hui. Ils avaient ôté leurs vêtements et nagé dans le soleil couchant, puis s'étaient allongés dans l'herbe pour se sécher au clair de lune qui faisait briller la surface de l'eau tandis qu'une brise légère rafraîchissait suffisamment l'humidité ambiante pour leur faciliter le sommeil. Durant tout le voyage, ils n'avaient pas échangé une parole jusqu'à ce qu'ils arrivent au bord du lac, ils avaient traversé les bois en harmonie parfaite : même pendant le bain, ils n'avaient rien dit non plus et presque pas fait d'éclaboussures, tant ils étaient en harmonie avec le monde et l'un avec l'autre. Aussi Alvin sursauta-t-il lorsque Arthur lui parla tandis qu'ils étaient étendus dans le noir.

« C'est ça qu'elle a rêvé. Amy, hein ? »

Alvin réfléchit un moment à la question. Puis il se leva et se rhabilla. « M'est avis qu'on est secs, asteure, dit-il.

— Tu crois qu'elle a p't-être eu un vrai rêve ? Mais que c'était pas elle, que c'était moi ?

— J't'ai pas serré ni rien fait contre nature durant qu'on était dans l'eau. »

Arthur se mit à rire. « Y a rien contre nature dans c'qu'elle a rêvé, elle.

— C'était pas un vrai rêve. »

Arthur se leva pour se rhabiller à son tour. « J'ai entendu l'chant vert, ce coup-ci, Alvin. Trois fois j't'ai lâché la main et j'ai continué de l'entendre très longtemps ; après, il a commencé de diminuer et j't'ai repris la main pour pas rester derrière. »

Alvin hocha la tête, l'air de dire qu'il s'y attendait. Mais il était surpris. Dans tous ses cours à Vigor Church, il n'avait même pas essayé d'enseigner grand-chose à Arthur Stuart, il préférait l'envoyer à l'école apprendre à lire et à compter. Mais c'était peut-être Arthur son meilleur élève, après tout.

« Tu vas devenir un Faiseur ? » demanda Alvin.

Arthur secoua la tête. « Pas moi. J'vais jusse être ton ami. »

Alvin n'avait pas exprimé tout haut le fond de sa pensée. Pour être mon ami, faut sûrement que tu deviennes un Faiseur. Pas besoin qu'il le dise. Arthur avait déjà compris.

Le vent se leva un peu pendant la nuit, et au loin, au-dessus du lac un éclair illumina le ventre des nuages. Arthur respirait doucement dans son sommeil ; Alvin l'entendait dans le silence, plus fort que le chuchotement du tonnerre au loin. Il aurait dû se sentir seul, mais ce n'était pas le cas. La respiration dans l'obscurité près de lui aurait pu être celle de Ta-Kumsaw pendant leur long voyage des années plus tôt, quand on l'appelait le Petit Renégat et que le destin du monde était apparemment en jeu. Ou bien celle de son frère Calvin quand enfants ils partageaient la même chambre ; Alvin le revoyait tout bébé dans un berceau, ensuite dans un petit lit, il se rappelait les yeux de l'enfant qui le regardaient comme s'il était Dieu, comme s'il savait quelque chose ignoré des autres hommes. Eh oui, je ne m'en suis pas rendu compte, mais j'ai quand même perdu Calvin. Et j'ai sauvé la vie de Ta-Kumsaw, pourtant je n'ai rien pu faire pour sauver sa cause : je l'ai perdu, lui aussi, de l'autre côté du fleuve, à l'ouest, dans le brouillard des Rouges.

Cette respiration aurait pu encore appartenir à une femme, une vraie, non un rêve de femme. Alvin essaya d'imaginer Amy Sump, là, dans le noir ; même si Mesure estimait avec raison que leur mariage aurait été désastreux, il fallait reconnaître qu'elle avait un joli minois, et en un tel moment de solitude éveillée, Alvin imaginait son jeune corps doux et chaud au toucher, ses baisers avides, pleins de vie et d'espoir.

Il chassa vite cette image d'un haussement d'épaules. Amy n'était pas pour lui, et qu'il puisse même évoquer de telles pensées sur elle lui donnait l'impression de commettre un crime affreux. Il ne pourrait jamais épouser une femme qui le vénérait. Parce qu'il ne voulait pas d'une femme mariée au *Faiseur* Alvin : il la voulait mariée à l'homme.

Ce fut à Peggy Larner qu'il songea ensuite. Il s'imagina, appuyé sur un coude, en train de la regarder tandis que le pinceau de lumière d'un éclair sourd au loin lui balayait le visage. Ses cheveux défaits se déployaient en désordre dans l'herbe. Ses mains distinguées, aux gestes d'ordinaire contenus, étudiés et gracieux, s'étalaient maintenant désinvoltes dans son sommeil.

À sa grande surprise, les larmes lui montèrent aux yeux. En un instant il comprit pourquoi : elle était aussi impossible pour lui qu'Amy, non parce qu'elle l'adulerait, mais parce qu'elle participait davantage à sa cause que lui. Ce n'était pas le Faiseur qu'elle aimait, pas plus que l'homme, sûrement, mais plutôt son talent et ce que produisait ce talent. L'épouser reviendrait à se soumettre plus ou moins au destin, car elle était celle qui voyait les avenirs nés de tous les choix présents possibles ; de plus, il ne serait plus un homme, non qu'elle le priverait de sa virilité, mais parce que lui-même ne serait pas assez bête pour passer outre ses conseils. Il suivrait librement l'avis de sa femme, et du coup perdrait librement sa liberté.

Non, c'était Arthur qui se trouvait allongé là, près de lui, ce gamin étrange qui l'aimait au-delà de toute raison et n'exigeait pourtant rien de lui ; ce gamin qui avait perdu une parcelle de lui-même pour gagner sa liberté et l'avait remplacée par une parcelle d'Alvin.

Le parallèle lui sauta soudain aux yeux, et l'espace d'un instant il eut honte. J'ai fait à Arthur exactement ce que je redoute de la part de Peggy Larner. Je lui ai échangé une portion de lui-même contre une autre de moi. Seulement, il était si petit et le danger qu'il courait si grand que je ne lui ai rien demandé ni expliqué, et d'ailleurs il n'aurait pas compris si j'avais essayé. Il n'avait pas le choix. Moi, je l'ai encore.

Est-ce que je serais aussi heureux qu'Arthur si je me consacrais à Peggy ?

Un jour, peut-être, se dit Alvin. Mais pas maintenant. Je ne me sens pas prêt à me consacrer à quelqu'un, à renoncer à mon libre arbitre. Comme Arthur l'a fait avec moi. Comme les parents avec leurs enfants, en subordonnant leur vie aux exigences des petits égoïstes sans défense. La route s'ouvre devant moi, toutes les routes, toutes les possibilités. De ce pré au bord du lac Mizogan, je peux aller partout, trouver tout ce qui est trouvable, réaliser tout ce qui est réalisable, faire tout ce qui est faisable. Pourquoi me dresser une barrière autour de moi ? M'attacher à un seul arbre ? Jamais un cheval, ni même un chien, n'a été assez fidèle pour s'infliger un tel sort absurde.

Depuis tout bébé, il était prisonnier de son talent. À toutes les étapes de sa vie – enfant chez ses parents, compagnon de route de Ta-Kumsaw, apprenti forgeron ou professeur pour soi-disant Faiseurs en herbe – son talent l'avait gêné. Mais pas aujourd'hui.

Un autre éclair fulgura, plus loin cette fois. Il ne pleuvrait pas au bord du lac cette nuit. Demain Alvin se lèverait et se dirigerait vers le sud ou le nord, l'ouest ou l'est, au gré de son humeur, là où ses pas auraient envie de le porter. Il avait quitté le village uniquement pour partir, non pour aller quelque part. Il n'existait pas de plus grande liberté que celle-là.

IX
Cooper

Peggy Larner surveillait de près les deux flammes de vie éclatantes : Alvin qui vagabondait en Amérique, Calvin qui se rendait en Angleterre et se préparait pour son entrevue avec Napoléon. Elle voyait peu de changements dans les avenirs des deux hommes, leurs plans ne se modifiaient pas d'un iota.

En fait de plan, Alvin n'en avait pas, bien entendu. Arthur Stuart et lui marchèrent vers l'ouest depuis le lac Mizogan, passèrent la ville en pleine expansion de Chicago et continuèrent jusqu'à ce que les brouillards épais du Mizzipy les obligent à rebrousser chemin. Alvin avait nourri le vague espoir que lui, au moins, aurait le droit de passer le fleuve et de poursuivre au-delà, mais si on devait le lui permettre, ce n'était pas encore pour aujourd'hui. Aussi remontât-il vers le nord jusqu'au lac Hautes-Eaux et embarqua-t-il sur un des nouveaux bateaux à vapeur qui transportaient du minerai de fer en Irrakwa où il serait chargé dans des trains et convoyé jusqu'aux pays miniers de Suskwahenny et de Pennsylvanie afin d'alimenter les nouvelles aciéries. « C'est ça, être Faiseux ? demanda Arthur Stuart lorsque Alvin lui expliqua le processus. Changer l'fer en acier ?

— Y a d'ça, répondit Alvin, quand l'feu fait violence à la terre. Mais ça coûte cher, et l'fer souffre quand on l'transforme de même. J'ai vu l'acier qu'ils fabriquent. Il est dans les rails. Dans les locomotives. Le métal crie tout l'temps, un bruit tout léger, très aigu, mais moi, j'l'entends.

— Ça veut dire que c'est mal d'user de l'acier ?

— Non. Mais faudrait en user seulement quand ça vaut la peine de l'faire souffrir. P't-être qu'un jour on trouvera une

meilleure manière d'enf'orcir le fer. J'suis forgeron, moi. J'vais pas renier le feu d'la forge, rej'ter l'marteau et l'enclume. J'vais pas dire non pus qu'les fonderies de Dekane sont pires que ma p'tite forge. J'suis allé dans l'dedans d'la flamme. J'connais que l'fer peut y vivre lui aussi et en sortir sans mal.

— C'est p't-être pour ça qu'on est sus les routes, fit observer Arthur Stuart. Pour que t'ailles dans les fonderies et qu'tu les aides à fabriquer l'acier plusse gentiment.

— P't-être », dit Alvin. Ils se rendirent donc en train à Dekane où Alvin se fit embaucher dans une fonderie et apprit à force d'observer et de travailler tout ce qu'il y avait à savoir sur la fabrication de l'acier, puis enfin il annonça : « J'ai trouvé une manière, mais y a b'soin d'un Faiseur pour ça, ou presque. » La question était là : si Alvin devait changer le monde, il lui fallait réaliser ce qu'il avait à demi raté à Vigor Church, à savoir former davantage de Faiseurs. Ils abandonnèrent la ville de l'acier et s'en allèrent vers l'est, et Peggy, qui suivait des yeux la flamme de vie d'Alvin, ne voyait aucun changement, aucun changement, aucun changement…

Puis un jour, brusquement, sans raison apparente dans la vie d'Alvin, mille nouvelles routes s'ouvrirent et sur chacune d'elles Peggy remarqua un homme qu'elle n'avait encore jamais vu. Un homme qui se faisait appeler En-Vérité Cooper, s'exprimait comme un Anglais cultivé et accompagnait Alvin pendant des années à chacun de ses pas. Sur ce chemin, le soc d'or héritait de poignées parfaites et se mettait à vivre sous des mains humaines. Sur ce chemin la Cité de Cristal se dressait vers le ciel, le brouillard du Mizzipy se levait sur quelques milles, le peuple rouge se tenait sur la rive occidentale et accueillait les Blancs venus sur des coracles et des radeaux pour commercer avec lui, lui parler et apprendre.

Mais d'où venait cet En-Vérité Cooper et pourquoi avait-il si soudainement surgi dans la vie d'Alvin ?

Bien plus tard le même jour, Peggy comprit que ce n'était pas Alvin le responsable de l'arrivée de cet homme auprès de lui, mais quelqu'un d'autre. Elle porta son attention vers la flamme de Calvin – tellement lointaine qu'elle dut regarder à travers le sol pour la trouver en Angleterre, de l'autre côté de la courbure

de la terre – et elle vit que c'était lui le responsable du changement, et à cause d'un choix tout bête. Il s'accordait le temps de charmer un membre du Parlement qui l'invitait à prendre le thé, et quand bien même Calvin savait que cet homme ne lui apporterait rien, il lui prenait fantaisie de s'y rendre, à tout hasard. Cette décision ne modifiait ses avenirs que très légèrement. Peu de choses variaient, sauf une : sur presque chaque route, Calvin passait une heure à boire le thé assis auprès d'un jeune avocat du nom d'En-Vérité Cooper qui écoutait avidement tout ce qu'il racontait.

Était-il possible, alors, que Calvin participe malgré tout à l'entreprise d'Alvin ? Il allait en Angleterre le cœur gonflé du désir de détruire l'œuvre d'Alvin ; et cependant, pour une lubie, par hasard – s'il existait un phénomène comme le hasard –, il allait faire une rencontre qui conduirait sûrement En-Vérité Cooper vers l'Amérique. Vers Alvin Smith. Vers le soc d'or, la Cité de Cristal, la trouée dans le brouillard au-dessus du Mizzipy.

*

Lève-Toi Cooper était un honnête chrétien dur à la tâche. Il menait une existence aussi proche de la pureté que possible, compte tenu des limites de l'esprit humain. Il obéissait à tous les commandements qu'il connaissait ; il purgeait son âme de toutes les imperfections imaginables. Il tenait un journal détaillé quotidien, traquait les manifestations du Seigneur dans sa vie.

Par exemple, le jour de la naissance de son deuxième fils, il avait écrit : *Aujourd'hui, Satan m'a inspiré la colère envers un client qui insistait pour mesurer les trois barils que je lui avais faits, convaincu que je l'avais volé sur la contenance. Mais l'Esprit de Dieu a insufflé le pardon dans mon cœur, car j'ai compris qu'on pouvait nourrir des soupçons à force d'avoir été dupé par des suppôts du diable. Je me suis ainsi aperçu que le Seigneur me faisait confiance pour apprendre à ce client que tous les hommes ne sont pas des escrocs, et j'ai essuyé ses insultes avec patience. De fait, ainsi que l'a enseigné Jésus,*

lorsque j'ai répondu à la vilenie par l'amabilité, c'est en ami et non en ennemi que l'étranger est sorti de ma tonnellerie, l'œil plus exercé à reconnaître l'œuvre de Dieu parmi les hommes. Oh, que Tu es grand, mon Seigneur bien-aimé, pour avoir fait de mon cœur coupable un outil au service de Tes desseins ici-bas ! À la tombée de la nuit est venu au monde mon second fils, que je prénomme En-Vérité, En-Vérité-Je-Vous-Le-Dis-Quiconque-N'Accueille-Pas-Le-Royaume-De-Dieu-En-Petit-Enfant-N'Y-Entrera-Pas.

Si certains avaient trouvé le nom un peu excessif, ils n'en avaient rien dit à Lève-Toi Cooper, dont le sien était aussi tiré de la Bible : Lève-Toi-Et-Marche. La mère de l'enfant n'avait rien dit non plus, son nom à elle était le verset le plus court des Écritures : Il-Pleura. Tous savaient qu'on n'appellerait presque jamais le bébé par son nom complet. On le connaîtrait sous celui d'En-Vérité et à mesure qu'il grandirait on se servirait plus souvent du diminutif Véry.

Son nom n'était pas le fardeau le plus lourd d'En-Vérité Cooper. Non, il y avait autre chose qui jeta très tôt une ombre beaucoup plus sinistre sur la vie de l'enfant.

La femme de Lève-Toi, Pleura, vint un jour trouver son mari alors qu'En-Vérité n'avait que deux ans. Elle était agitée. « Lève-Toi, j'ai vu le petit jouer avec des chutes de bois aujourd'hui, il construisait une tour. »

Lève-Toi réfléchit à toutes les œuvres du Malin qu'on pouvait réaliser à partir de chutes de bois d'une tonnellerie et n'en vit qu'une. « C'était une représentation de la tour de Babel ? »

Pleura eut l'air perplexe. « Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Comment je saurais, moi ? Le petit ne parle pas encore.

— Et alors ? » lança Lève-Toi, impatient à présent parce qu'elle n'avait pas compris. Non, non, il était impatient parce qu'il avait fait une erreur de jugement et se sentait maintenant un peu honteux. C'était un péché de vouloir la rendre responsable des mauvais sentiments qu'il ne devait qu'à lui-même. Au fond de lui, il pria Dieu de lui pardonner tandis qu'elle continuait de parler.

« Lève-Toi, il empilait les morceaux de bois, mais ils n'arrêtaient pas de tomber. En voyant ça, je me suis dit : Le Tout-Puissant apprend à notre petit que les œuvres de l'homme sont futiles, que seules les œuvres du Seigneur sont durables. Et puis sa figure a pris un petit air volontaire désagréable, alors il s'est mis à examiner chaque bout de bois avant de s'en servir et il l'a placé avec un grand soin. Il les a entassés, entassés, entassés jusqu'à ce que le dernier soit plus haut que lui, et ça tient toujours. »

Lève-Toi ne voyait pas bien où elle voulait en venir ni pourquoi elle s'inquiétait.

« Viens, mon époux, viens voir le travail de notre bébé. »

Lève-Toi la suivit dans la cuisine. Elle était vide, et pourtant c'était l'heure de la préparation du repas, la plus animée de la journée. Lève-Toi vit pourquoi tout le monde l'avait désertée : le tas de chutes de bois montait à une hauteur qui défiait la raison et les lois de l'équilibre. Les morceaux étaient placés dans tous les sens, en parfait équilibre malgré leur position curieuse ou précaire par rapport à leurs voisins du dessus et du dessous.

« Démolis ça tout de suite, dit Lève-Toi.

— Tu crois que je n'y ai pas pensé ? » fit Pleura. Elle balança le bras et culbuta la tour avec violence. L'édifice tomba, mais tout d'une pièce, et même par terre les morceaux restèrent soudés entre eux aussi sûrement que s'ils étaient collés.

« Il a dû jouer avec la colle », fit Lève-Toi, mais il savait en le disant qu'il n'en était rien.

Il s'agenouilla près de la tour renversée et voulut détacher un bloc du sommet. Il n'y arriva pas, même en faisant levier. Il saisit la structure et se l'abattit sur le genou. Elle lui fit un bleu mais ne se brisa pas. Finalement, il monta dessus, se tint debout au centre, souleva une extrémité de toutes ses forces et parvint à la casser, mais il lui fallut déployer autant d'efforts que pour briser une planche solide. Et lorsqu'il examina les bouts, il vit que la tour s'était rompue au milieu d'un morceau de bois et non à une jointure.

Il regarda sa femme et sut ce qu'il allait devoir lui dire. Que son fils avait manifestement été possédé par Satan, au point qu'il détenait désormais tous les pouvoirs d'une sorcellerie

monstrueuse. Après quoi il n'y aurait d'autre solution que d'emmener le gamin devant le juge qui lui ferait passer les épreuves destinées à confondre les sorciers. Le gamin, trop petit et encore incapable de parler, ne pourrait ni avouer ni contester, il serait condamné au bûcher, à moins qu'il ne meure noyé durant le procès.

Lève-Toi n'avait jamais mis en doute le bien-fondé des lois qui préservaient l'Angleterre de la sorcellerie et des autres entreprises maléfiques de Satan. On n'exilait plus de sorcières en Amérique – cette ancienne méthode n'avait abouti qu'à fonder une nation possédée du démon. Les Écritures étaient claires là-dessus, et il n'y avait pas place pour la pitié : Tu ne laisseras pas vivre une sorcière.

Et pourtant Lève-Toi ne dit pas à son épouse les mots qui les auraient obligés à livrer leur enfant au juge pour le punir. Pour la première fois de sa vie, alors qu'il connaissait la vérité, Lève-Toi Cooper ne fit pas le nécessaire.

« Je suis d'avis qu'on brûle cette planche à la forme bizarre, dit-il. Et qu'on interdise au petit de jouer avec des morceaux de bois. Surveille-le de près et apprends-lui à vivre à chaque instant en accord parfait avec les préceptes de Dieu. Tant qu'il n'aura pas appris, ne laisse aucune autre femme s'occuper de lui en dehors de ta présence. »

Il regarda sa femme dans les yeux, et elle fit de même. D'abord les yeux de Pleura s'écarquillèrent de surprise en entendant ses paroles ; puis la surprise céda la place au soulagement, et enfin à la détermination. « Je vais le surveiller de si près que Satan n'aura aucune chance de lui souffler le moindre mot à l'oreille, dit-elle.

— Nous pouvons nous permettre d'engager un cuisinier pour diriger le travail des servantes à partir d'aujourd'hui, ajouta Lève-Toi. Le dressage de ce fils difficile est entre nos mains. Nous le sauverons du diable. Aucune autre tâche n'est plus importante. »

En-Vérité Cooper reçut donc une éducation à la fois stricte et intéressante. Il était battu plus souvent que les autres enfants de la famille, mais pour son bien, car Lève-Toi savait pertinemment que Satan avait ouvert une brèche dans le cœur

du petit dès son plus jeune âge. Ainsi fallait-il éliminer énergiquement toute marque de rébellion, d'irrespect et de péché.

Si le petit En-Vérité se formalisait de la discipline particulière dont il faisait l'objet et à laquelle échappaient son frère aîné et ses sœurs cadettes, il n'en parlait pas – peut-être parce que les plaintes se soldaient toujours par une volée de coups de trique. Il apprit à vivre avec de tels châtiments corporels et finit même, au bout d'un moment, par en tirer une certaine fierté car les autres enfants le considéraient avec crainte et respect au vu de toutes les corrections qu'il essuyait sans verser une larme – et pour des fautes qui ne leur auraient valu, à eux, que les gros yeux de la part de leurs parents.

En-Vérité apprenait vite. La trique lui disait lesquels de ses actes ne relevaient que des bêtises ordinaires d'un gamin, et lesquels passaient pour des preuves que Satan œuvrait d'arrache-pied à la possession de son âme. Quand les petits voisins construisaient un fort avec de la neige, par exemple, s'il l'empilait avec aussi peu de soin et d'attention qu'eux, il n'y avait pas de punition. Mais s'il s'arrangeait pour que les blocs s'adaptent parfaitement, sans raccord, il recevait une correction qui lui laissait les fesses en sang. De même, en aidant son père à l'atelier, il apprit qu'il ne risquait rien s'il assemblait à la va-vite les douves d'un tonneau, comme le faisaient les ouvriers qui ne les serraient pas dans les cerceaux et comptaient sur le liquide que finirait par contenir la futaille pour gonfler le bois et rendre les joints étanches. Mais si jamais il choisissait sérieusement le bois, s'il se concentrait et ajustait parfaitement les douves afin que le tonneau soit aussi hermétique qu'une vessie de porc, alors son père le tabassait à coups de gabarit et le chassait de l'atelier.

À dix ans, En-Vérité ne se rendait plus ouvertement dans l'atelier de son père, lequel père se moquait apparemment de ne plus l'y voir. Pourtant il rageait au spectacle du travail qu'on y réalisait sans son aide, car il sentait l'inégalité, l'imprécision des joints entre les douves des barils, des barriques et des tonneaux. Ça lui portait sur les nerfs. Rien que d'y penser, il avait des démangeaisons entre les omoplates, et il finit par ne plus le

supporter. Il prit l'habitude de se lever en pleine nuit, de pénétrer dans l'atelier et de remonter les plus mauvais tonneaux. Personne ne se doutait de ses agissements car il ne laissait pas de débris derrière lui. Il se bornait à ôter les cerceaux du tonneau, rectifier les douves et remettre les cerceaux en place, plus serrés qu'avant.

Ce qui eut pour première conséquence que Lève-Toi Cooper acquit la réputation de fabriquer les meilleurs tonneaux des comtés du Centre ; pour seconde qu'En-Vérité avait souvent l'air endormi et nonchalant durant la journée, ce qui lui valut davantage de corrections, quoique nettement moins rudes que celles qu'il recevait quand il se concentrait vraiment pour ajuster des éléments ; et pour troisième qu'il apprit à vivre dans la tromperie permanente, à cacher à son entourage ce qu'il était, ce qu'il voyait, ce qu'il ressentait et ce qu'il faisait. Tout naturellement il se tourna vers les études de droit.

Pour nonchalant qu'il parût parfois, En-Vérité avait l'esprit vif dans ses études – Lève-Toi et Pleura s'en rendirent tous deux compte, et au lieu de se contenter du professeur local payé par les contribuables, ils l'envoyèrent dans une école privée normalement réservée aux fils de châtelains et de riches. Les sarcasmes et les moqueries qu'En-Vérité endura de la part de ses condisciples à cause de son accent rude et de ses vêtements ordinaires le touchèrent à peine – le harcèlement dont il faisait l'objet n'était rien auprès des raclées dont il avait l'habitude, et les mauvais traitements qui ne causaient pas de douleur physique n'atteignaient même pas sa conscience. Tout ce qui l'intéressait, c'est qu'à l'école il n'avait pas à vivre dans la crainte perpétuelle, et les professeurs étaient ravis quand il réfléchissait et trouvait comment les idées s'agençaient les unes aux autres. Ce qu'il ne pouvait réaliser qu'en secret avec les mains, il s'y livrait au grand jour avec sa tête.

Et il n'y avait pas que les idées. Il se rendit peu à peu compte que s'il se concentrait sur les garçons autour de lui, qu'il les écoutait attentivement et observait leurs façons d'agir, il les voyait aussi clairement que des morceaux de bois, devinait précisément où et comment chacun d'eux pouvait s'accorder parfaitement aux autres. Un simple mot par-ci par-là, une

suggestion glissée dans la bonne oreille au bon moment, et il souda les élèves de son dortoir en un groupe uni d'amis fidèles. Pour autant qu'ils le voulaient bien, s'entend. Certains étaient animés d'une telle rage que mieux ils s'accordaient, plus ils devenaient bourrus et soupçonneux. En-Vérité n'y pouvait rien. Il ne pouvait pas changer les cœurs – seulement aider ses compagnons à trouver de quelle façon leurs penchants naturels s'adapteraient le mieux à ceux des autres.

On n'y vit pourtant que du feu, personne ne comprit que c'était En-Vérité qui avait rapproché ces jeunes gens pour former la bande d'amis la plus solide de toute l'histoire de l'école. Les professeurs remarquèrent leur complicité, mais ils remarquèrent aussi qu'En-Vérité était le seul à ne pas vraiment y participer. Jamais ils n'auraient imaginé qu'il se trouvait à l'origine de leurs liens incroyablement étroits. Ce qui convenait parfaitement à Véry. Il se doutait que si on apprenait ses agissements, ce serait comme chez lui du temps de son père, sauf qu'il écoperait cette fois d'autre chose que la trique.

Car ses études, en particulier les cours d'instruction religieuse, lui firent comprendre à quoi rimaient les corrections. À combattre la sorcellerie. En-Vérité Cooper était né sorcier. Pas étonnant si son père avait tout le temps l'air égaré. Lève-Toi avait permis que vive un sorcier, et ses volées de verges, loin d'exprimer la rage ou la haine, avaient en fait pour but d'apprendre à son fils à dissimuler le mal ancré en lui afin que nul ne sache jamais que les époux Cooper avaient caché un enfant sorcier dans leur maison.

Mais je ne suis pas un sorcier, finit par se dire En-Vérité. Satan ne m'a jamais visité. Et mes actes ne font de mal à personne. Comment croire que j'offense Dieu quand je rends les tonneaux étanches ou que j'aide mes voisins il trouver le meilleur moyen de se lier d'amitié ? N'ai-je pas toujours employé mes pouvoirs uniquement pour aider les autres ? N'est-ce pas ce qu'a enseigné le Christ ? Être au service de tous ?

À seize ans, jeune homme robuste plutôt séduisant à la bonne éducation et aux manières irréprochables, il était devenu un sceptique impénitent. Si les dogmes à propos de la sorcellerie pouvaient être complètement faux, comment se fier

aux enseignements des pasteurs ? En-Vérité Cooper ne savait de quel côté se tourner, intellectuellement parlant, car s'il fallait en croire ses professeurs la religion était la pierre angulaire de tout autre enseignement, et pourtant ses études mêmes l'amenaient à la conclusion que les sciences fondées sur elle se révélaient au mieux incertaines, au pire parfaitement ridicules.

Malgré tout il gardait ces conclusions pour lui. On risquait de monter au bûcher aussi vite comme athée que comme sorcier. Et d'ailleurs, il n'était pas sûr de ne croire en rien. Tout simplement, il ne croyait pas ce que racontaient les pasteurs.

Si les prédicateurs n'avaient aucune idée de ce qui était bien ou mal, à qui s'adresser pour distinguer le vrai du faux ? Il essaya de lire de la philosophie à Manchester, mais découvrit qu'en dehors de Newton, les philosophes n'avaient rien de mieux à offrir qu'un vaste océan d'opinions parsemé de quelques bouts de vérité flottant ici et là comme les débris d'un bateau naufragé. En outre, Newton et les autres scientifiques à sa suite n'avaient pas d'âme. En décidant qu'ils allaient seulement étudier ce qu'on pouvait vérifier sous des conditions certifiées, ils avaient tout bonnement restreint leur champ d'expérimentation. L'essentiel de la vérité se trouvait hors des limites bien nettes de la science ; et même à l'intérieur de ces limites, grâce à son œil exercé à repérer ce qui s'accordait mal, En-Vérité Cooper découvrit vite que si la prétention à l'impartialité était universelle, pareille qualité s'avérait très rare. La plupart des savants, comme la plupart des philosophes et des théologiens, demeuraient prisonniers des idées reçues. Nager contre le courant dépassait leurs compétences, aussi la vérité restait-elle éparpillée en mille morceaux imbibés d'eau.

Au moins, les hommes de loi savaient qu'ils participaient de la tradition, non de la vérité ; du consensus, non de la réalité objective. Et celui qui comprenait comment les choses s'adaptaient entre elles pourrait se révéler d'un grand secours. Pourrait sauver quelques personnes de l'injustice. Pourrait même, dans un futur éloigné, porter un coup ou deux aux lois contre la sorcellerie, sauver les quelques dizaines de malheureux qui se faisaient prendre chaque année à manipuler la réalité de manière condamnable.

Quant à Lève-Toi et Pleura, ils éprouvèrent un grand contentement lorsque leur fils En-Vérité quitta la maison familiale sans manifester le moindre intérêt pour l'affaire paternelle. Leur aîné, Moquet (nom complet : Il-Ne-Sera-Pas-Un-Tonnelier-Dont-On-Se-Moquera), était un artisan habile autant apprécié au sein qu'en dehors de la famille. Il hériterait de tout. En-Vérité irait à Londres, Lève-Toi et Pleura ne seraient plus responsables de lui. En-Vérité alla jusqu'à leur remettre un acte de renonciation aux biens familiaux, quand bien même ils ne l'avaient pas demandé. Lorsque son père accepta le document, En-Vérité, alors âgé de vingt et un ans, saisit la verge accrochée au mur, la cassa en deux sur son genou et la jeta dans le feu de la cuisine. Le sujet était clos.

Tous avaient compris : ce qu'il déciderait de faire avec ses pouvoirs ne regardait désormais plus que lui.

Les qualités d'En-Vérité furent tout de suite remarquées. On lui proposa d'entrer dans plusieurs cabinets juridiques, et il finit par opter pour celui qui lui donnait la plus grande liberté de choisir ses propres clients. Sa réputation monta en flèche à mesure qu'il remportait succès sur succès dans les affaires dont il se chargeait ; mais ce qui impressionnait les juristes versés dans ce genre de causes, ce n'était pas le nombre de victoires, mais celui encore plus grand des affaires réglées – équitablement – sans même aller devant les juges. Alors qu'il avait vingt-cinq ans, il était habituel deux fois par mois que les deux parties d'un procès âprement disputé viennent trouver En-Vérité pour lui demander d'arbitrer leur différend, en se dispensant des tribunaux : telle était sa réputation d'homme sage et juste. Certains murmuraient qu'en temps voulu il prendrait du poids en politique. D'autres osaient souhaiter voir un jour un tel homme obtenir la charge de Lord Protecteur, à condition qu'on instaure le système des élections, comme pour la présidence des États-Unis.

Les États-Unis d'Amérique – cette république hétéroclite, multilingue, bâtarde, conservatrice qui avait trouvé moyen, sans roi ni cause, de surgir comme ça entre les Colonies de la Couronne et la Nouvelle-Angleterre. L'Amérique où, disait-on, des hommes en peau de daim arpentaient les couloirs du

Congrès au milieu des Rouges, des Hollandais, des Suédois et autres spécimens à demi civilisés qu'on aurait expulsés du Parlement avant même qu'ils aient prononcé le moindre mot. De plus en plus En-Vérité Cooper tournait les yeux vers ce pays ; de plus en plus il aspirait à vivre là où il pourrait le mieux employer son don d'ajuster les choses. Où il pourrait assembler avec ses mains, et non seulement par la réflexion et la parole. Bref, là où il pourrait vivre sans dissimulation.

Peut-être que, dans un tel pays où les hommes n'avaient pas à mentir sur ce qu'ils étaient pour obtenir le droit d'exister, peut-être avancerait-il sur la voie d'une certaine vérité, entreverrait-il à quoi servait l'univers. À défaut, il y jouirait au moins de la liberté.

Un seul ennui : c'était le droit anglais qu'avait étudié En-Vérité, et des clients anglais qui allaient faire de lui un homme riche. Et s'il se mariait ? Et s'il avait des enfants ? Quel genre de vie leur assurerait-il en Amérique, en pleine forêt vierge ? Comment demander à une femme d'abandonner la civilisation pour aller vivre à Philadelphie ?

Et il voulait avoir une femme. Il voulait élever des enfants. Il voulait prouver qu'on n'apprenait pas la bonté aux enfants à coups de trique, que la peur n'était pas source de vertu. Il voulait être capable de rassembler sa famille dans ses bras sans qu'on redoute sa simple présence, ni qu'on éprouve le besoin de mentir pour gagner son amour.

Aussi rêvait-il d'Amérique mais restait-il à Londres, cherchant dans la haute société la femme idéale avec laquelle fonder une famille. De frustes, ses manières étaient d'abord devenues universitaires avant de faire place à un raffinement qui lui ouvrait toutes les bonnes maisons. Son esprit, jamais caustique, toujours vif, faisait de lui un hôte recherché dans les grands salons de Londres, et s'il n'était jamais invité aux mêmes dîners ou soirées que les théologiens en vogue, ce n'était pas qu'on le tenait pour un athée, mais plutôt qu'on ne voyait pas de théologiens en mesure de rivaliser avec sa conversation. Il fallait placer En-Vérité Cooper en compagnie de quelqu'un capable au moins de lui tenir tête – tout le monde savait que le trop bon cœur de Véry lui interdisait de ridiculiser des imbéciles pour

amuser la galerie. Il se contentait de garder le silence quand il se trouvait au milieu d'intelligences moins brillantes ; c'était une grande honte pour un maître de maison quand le bruit courait qu'En-Vérité Cooper n'avait pas ouvert la bouche de toute la soirée.

En-Vérité Cooper avait vingt-six ans lorsqu'il se retrouva dans une réception en compagnie d'un jeune Américain singulier du nom de Calvin Miller.

Il le remarqua d'emblée parce qu'il détonnait, mais non à cause de sa nationalité américaine. De fait, l'avocat vit tout de suite que Calvin avait travaillé pour acquérir un vernis de bonnes manières et s'éviter les faux pas épouvantables dont souffraient la plupart des Américains qui tentaient de faire leur chemin à Londres. Le jeune homme s'étendait à loisir sur ses efforts pour apprendre le français, se moquait de son manque de don indécrottable pour les langues ; mais En-Vérité constata (ainsi que beaucoup d'autres) qu'il ne s'agissait là que de comédie. Quand Calvin parlait français, chaque phrase sortait avec un accent excellent, et son vocabulaire avait peut-être des lacunes, mais pas sa grammaire.

Une dame près d'En-Vérité lui chuchota : « S'il est mauvais en langues, je frémis rien qu'à imaginer ce en quoi il est bon. »

En mensonges, voilà en quoi il est bon, songea En-Vérité. Mais il garda sa réflexion pour lui, car comment aurait-il pu savoir que chacune des paroles de Calvin était fausse, sinon parce que rien ne s'accordait quand il parlait ? Le jeune Américain était fascinant, et d'abord parce qu'il avait l'air de mentir quand il n'avait rien à y gagner ; il mentait par pur plaisir.

Était-ce là un produit de l'Amérique ? Le pays de la vérité dans l'esprit de l'avocat, et voilà ce qu'il engendrait ? Peut-être les pasteurs n'avaient-ils pas tout à fait tort quant aux détenteurs de pouvoirs cachés – ou de « talents », ainsi que les appelaient d'une manière cocasse les Américains.

« Monsieur Miller, fit En-Vérité, je me demande, puisque vous êtes américain, si vous avez personnellement eu connaissance de talents. »

Le silence tomba dans la salle. Parler de tels sujets… c'était à peine moins grossier que de parler d'hygiène intime. Et quand c'était le jeune avocat d'avenir Cooper qui posait la question…

« Je vous demande pardon ? fit Calvin.

— Les talents, reprit En-Vérité. Les pouvoirs cachés. Je sais qu'ils sont légaux en Amérique, et pourtant les Américains se prétendent chrétiens. Je suis donc curieux d'apprendre comment on justifie de telles choses, quand on les tient chez nous pour la preuve de l'asservissement à Satan et qu'elles sont passibles de la peine de mort.

— Je ne suis pas un philosophe, monsieur », fit Calvin.

En-Vérité n'était pas dupe. Il sentait Calvin soudain plus que jamais sur ses gardes. Il avait vu juste. Ce Calvin Miller mentait parce qu'il avait beaucoup à cacher. « Tant mieux, dit En-Vérité. Votre réponse aura une chance d'être comprise par un homme aussi peu au fait de ces questions que moi.

— J'aimerais mieux que vous me demandiez de parler d'autre chose, fit Calvin. Nous pourrions gêner la compagnie.

— Vous n'imaginez sûrement pas qu'on vous a invité pour une autre raison que votre nationalité. Alors pourquoi refuser de parler de la singularité la plus flagrante des Américains ? »

Il y eut un bourdonnement de commentaires. Qui avait jamais vu le jeune Cooper se livrer ouvertement à une telle grossièreté ?

L'avocat savait pourtant ce qu'il faisait. Il n'avait pas interrogé un millier de témoins sans apprendre à extraire la vérité même du menteur invétéré le plus notoire. Calvin Miller était extrêmement sensible à la honte. Voilà pourquoi il mentait : pour se cacher de tout ce qui risquerait de l'humilier. Mais à la provocation il répondrait par la passion, les mensonges et les calculs laisseraient de temps en temps passer des bribes d'honnêteté. Bref, la moutarde monta au nez de Calvin Miller.

« La singularité ? demanda-t-il. Peut-être que le plus singulier, ce n'est pas d'avoir des talents mais de nier leur existence ou de les mettre sur le dos de Satan. »

Le bourdonnement se faisait maintenant plus fort. En répondant franchement, Calvin avait davantage choqué et

scandalisé ses auditeurs dévots qu'En-Vérité avec sa grossièreté. Pourtant, le public était cosmopolite, et il n'y avait pas de pasteur présent. Personne ne quitta la salle ; tout le monde regardait, tout le monde écoutait, fasciné.

« Développez, alors, dit En-Vérité. Expliquez-moi, ainsi qu'à la compagnie ici présente, comment ces talents occultes sont venus au monde, sinon par l'opération du Malin. Vous n'allez tout de même pas nous faire croire que nous, les Anglais, brûlons les gens pour des pouvoirs que leur a donnés Dieu ? »

Calvin secoua la tête. « Je vois que vous cherchez seulement à me pousser, monsieur, à des paroles que vos lois condamnent.

— Aucunement, fit En-Vérité. Il y a en ce moment dans ce salon une trentaine de témoins prêts à certifier que, loin d'avoir engagé cette discussion, vous y avez été entraîné. En outre, je ne vous demande pas de prêche. Je vous demande seulement de nous dire, comme à des scientifiques, ce que croient les Américains. Ce n'est pas plus un crime de parler des croyances américaines en matière de talents que de faire état des harems musulmans ou des immolations par le feu des veuves hindoues. Et les personnes ici présentes ont soif d'apprendre. Corrigez-moi si je me trompe, s'il vous plaît. »

Nul ne prit la parole pour le corriger. À vrai dire, tous mouraient d'envie d'entendre les explications du jeune Américain.

« Je dirais qu'on n'est pas tous d'accord sur la question, fit Calvin. Je dirais que personne ne sait qu'en penser. Les gens se servent des talents qu'ils ont, voilà tout. Certains racontent que c'est contre Dieu. D'autres que Dieu a créé le monde, y compris les talents, et que tout dépend si on les emploie pour le bien ou non. J'ai entendu des tas d'opinions différentes.

— Mais quelle est la plus sensée que vous ayez entendue ? » insista En-Vérité.

Il le sentit à l'instant où Calvin décida de sa réponse : un genre de reddition. Calvin s'était débattu comme il pouvait, mais à présent il se soumettait à l'inévitable. Il allait, sinon dire la vérité, du moins rapporter honnêtement celle d'un autre.

« Je connais un gars, il dit que les talents s'en viennent à cause d'une affinité naturelle entre une personne et un certain

aspect du monde autour d'elle. Ça n'est l'œuvre ni de Dieu ni de Satan, à ce qu'il dit. Ça fait partie de ces variations qui s'produisent au hasard dans le monde. Ce gars, il dit aussi qu'un talent, ça revient par le fait à gagner la confiance d'un bout de la réalité. Selon lui, les Rouges, qui eux n'croient pas aux talents, ils ont trouvé la vérité derrière tout ça. Un Blanc, il se met en tête qu'il a un talent, et après, il s'efforce d'affiner ce talent-là. Mais si, comme les Rouges, il voyait dans les talents rien qu'une facette d'la manière dont tout s'relie dans la nature, alors il s'intéresserait pas qu'à un seul. Il les travaillerait tous. Donc, d'après ce gars, les talents, c'est jusse la conséquence d'un travail forcé sus une seule affaire, et pas assez sus tout l'reste. Comme un aide-maçon qui port'rait des briques que sus l'épaule droite. Son corps finirait par s'déformer. Faut tout étudier, tout apprendre. Tous les talents, on a l'pouvoir d'les acquérir, m'est avis, suffit qu'on…»

Sa voix mourut.

Lorsque Calvin reprit la parole, ce fut du ton clair, éduqué et cassant qu'il avait dû travailler depuis son arrivée en Angleterre. Ce fut à ce moment-là seulement qu'En-Vérité et les autres invités s'aperçurent que son accent avait changé durant sa longue explication. Il avait perdu sa mince pellicule anglaise et laissé percer le paysan américain.

« Quel est cet homme de qui vous tenez tout ce savoir ? demanda En-Vérité.

— Quelle importance ? Qu'est-ce qu'un tel rustre connaît de la nature ? » Calvin se moquait ; mais il mentait encore, En-Vérité le savait.

« Ce "rustre", comme vous dites, je le soupçonne d'en dire bien plus long que les bribes dont vous nous avez gratifiés aujourd'hui.

— Oh, on ne peut pas l'arrêter de discourir, il aime tellement s'écouter parler. » L'amertume dans la voix de Calvin renseigna En-Vérité : Ces paroles sont sincères. Calvin en veut à ce philosophe américain, il lui en veut à mort. « Mais je ne vais pas ennuyer la compagnie avec les divagations d'un fou de la frontière.

— Mais vous ne le prenez pas pour un fou, quand même, monsieur Miller ? » fit En-Vérité.

Une courte pause. Trouve vite une réponse, Calvin Miller. Essaye donc de m'abuser, si tu peux.

« Je ne saurais dire, monsieur, fit Calvin. Je ne crois pas qu'il connaisse la moitié de ce qu'il raconte, mais je n'oserais pas traiter mon propre frère de menteur. »

Le bourdonnement reprit soudain de plus belle. Calvin Miller avait un frère qui philosophait sur les talents et prétendait qu'ils n'étaient pas l'œuvre du diable.

Plus important pour En-Vérité : les paroles du jeune Américain ne cadraient manifestement pas avec le monde auquel il croyait vraiment. Mensonges, mensonges. Il croyait en réalité que son frère était effectivement très sage ; qu'il en savait probablement plus long que lui, Calvin, ne voulait l'admettre.

À cet instant, sans même s'en rendre compte, En-Vérité Cooper décida d'aller en Amérique. Le frère de Calvin, quel qu'il soit, savait quelque chose que l'avocat souhaitait à toute force apprendre. Car les idées de cet homme-là sonnaient juste. Si En-Vérité parvenait à le rencontrer et à lui parler, il obtiendrait peut-être des éclaircissements sur son propre talent. L'Américain lui expliquerait sans doute pourquoi il avait un don et pourquoi il le gardait encore malgré les efforts de son père pour le chasser à coups de verges.

« Comment s'appelle votre frère ? demanda-t-il.

— Quelle importance ? jeta Calvin d'un ton légèrement ricaneur. Vous comptez prochainement faire un tour à la cambrousse ?

— C'est de là que vous venez, de la cambrousse ? » demanda En-Vérité.

Calvin fit aussitôt machine arrière. « En fait, non, j'exagérais. Mon père était meunier, d'où mon nom, Miller.

— Comment le pauvre homme est-il mort ? demanda En-Vérité.

— Il n'est pas mort.

— Mais vous parlez de lui au passé. Comme s'il n'était plus meunier.

— Il a toujours un moulin.

— Vous ne m'avez toujours pas dit le nom de votre frère.

— Le même que mon père. Alvin.

— Alvin Miller ? demanda En-Vérité.

— Avant, oui. Mais en Amérique, on continue de changer de nom suivant le métier qu'on exerce. Il est compagnon forgeron à présent. Alvin Smith.

— Et vous êtes resté Calvin Miller parce que…

— Parce que je n'ai pas encore choisi ma profession.

— Vous espérez la trouver en France ? »

Calvin bondit sur ses pieds comme si on venait de mettre à jour son secret le plus terrible. « Il faut que je rentre. »

En-Vérité se leva lui aussi. « Mon ami, je vous ai importuné avec mon indiscrétion, je le crains. J'arrête tout de suite mes questions et je demande pardon aux personnes ici présentes d'avoir abordé des sujets aussi ardus ce soir. J'espère que vous excuserez tous mon insatiable curiosité. »

De nombreuses voix s'élevèrent pour rassurer En-Vérité : on avait trouvé l'entretien d'un grand intérêt et personne ne se sentait en colère ni choqué par les propos tenus. La conversation tourna bientôt aux bavardages par petits groupes.

Quelques instants plus tard, En-Vérité parvint à se rapprocher du jeune Américain. « Votre frère, Alvin Smith, fit-il, dites-moi où je peux le trouver.

— En Amérique », répondit Calvin.

Et comme il s'agissait d'un échange de caractère privé, il ne dissimula pas son mépris.

« C'est déjà un peu plus facile que de le rechercher sur la Terre entière, dit En-Vérité. Visiblement, vous lui en voulez. Je n'ai aucune envie de vous embêter en vous demandant de me parler encore de ses idées.

Il ne vous en coûte rien de me dire où il vit afin que je puisse le trouver tout seul.

— Vous voulez traverser l'Océan et aller voir un gars qui parle comme un rustre pour apprendre ce qu'il pense des talents ?

— Que j'entreprenne un tel voyage ou que je me contente de lui écrire une lettre ne vous regarde en rien. Un jour ou l'autre on va sûrement me demander de défendre des gens accusés de

sorcellerie. Votre frère détient peut-être les arguments qui me permettront de sauver la vie d'un client. De telles idées ne circulent pas chez nous en Angleterre car on ruinerait sa carrière en étudiant de trop près les œuvres de Satan.

— Alors pourquoi vous n'avez pas peur de ruiner la vôtre, vous ? fit Calvin.

— Parce que ce que votre frère risque de savoir contient suffisamment de vérité pour pousser un menteur tel que vous à la fuir à l'autre bout du monde. »

La haine enlaidit la figure de Calvin. « Comment osez-vous me parler comme ça ? Je pourrais… »

En-Vérité avait donc vu juste sur la façon dont Calvin s'accordait avec sa famille en Amérique. « Le nom du village, et vous et moi n'aurons plus à nous adresser la parole. »

Calvin marqua un temps, il pesait le pour et le contre. « Je vous prends au mot, mon petit monsieur le jeune avocat d'avenir. Le village s'appelle Vigor Church, dans le Territoire de la Wobbish. Près de l'embouchure de la Tippy-Canoe. Allez trouver mon frère, si vous pouvez. Écoutez ses leçons – si vous pouvez. Et vous passerez le reste de votre vie à vous demander si vous n'auriez pas mieux fait d'essayer d'écouter les miennes. »

En-Vérité eut un petit rire. « Je ne crois pas, monsieur Miller. Je sais déjà que vous mentez, et c'est hélas le seul talent que vous avez suffisamment pratiqué pour y être passé maître.

— En un autre temps je vous aurais abattu d'une balle pour cette réflexion.

— Mais nous vivons une époque friande de menteurs. Voilà pourquoi nous sommes si nombreux à mener des existences de comédie. J'ignore ce que vous espérez trouver en France, cependant je peux vous assurer qu'en définitive vous n'y gagnerez rien si votre vie n'a jusque-là été qu'un mensonge.

— Maintenant vous jouez les prophètes ? Maintenant vous lisez dans les cœurs ? » Calvin ricana et fit un pas en arrière. « Nous avons passé un marché. Je vous ai dit où habite mon frère. Désormais, évitez-moi. » Calvin Miller quitta la soirée ; En-Vérité Cooper ne tarda pas à l'imiter. Il avait causé un vrai scandale en se comportant aussi grossièrement devant tout le

monde. Était-ce raisonnable de l'inviter à nouveau à des dîners ou à des soirées ?

Au bout d'une semaine la question ne se posa plus. En-Vérité Cooper était parti : il avait démissionné de son cabinet juridique, clos ses comptes en banque, loué son appartement. Il envoya un mot à ses parents pour leur dire qu'il allait en Amérique interroger quelqu'un à propos d'une affaire sur laquelle il travaillait. Il n'ajouta pas qu'il s'agissait de l'affaire la plus importante de sa vie : son propre procès en sorcellerie. Pas plus qu'il ne leur dit quand il reviendrait en Angleterre, s'il revenait un jour. Il embarquait pour traverser l'Océan puis il utiliserait tous les moyens de transport locaux, même ses propres jambes sur des chemins accidentés s'il le fallait, pour trouver cet Alvin Smith, l'auteur des premières paroles sensées sur les talents qu'il avait jamais entendues.

Le jour même où En-Vérité Cooper appareillait de Liverpool, Calvin Miller embarquait à bord du bac pour Calais. À partir de cet instant, Calvin ne parla plus que le français, décidé à s'exprimer couramment avant de rencontrer Napoléon. Il ne repenserait plus à En-Vérité Cooper avant plusieurs années. Il avait d'autres chats à fouetter. Quelle importance, ce que pensait de lui un vague avocat londonien ?

X
Retour au pays

S'il n'y avait eu que lui, Alvin ne serait sans doute pas retourné à Hatrack River. C'était bien sûr le village où il était né, mais comme sa famille l'avait quitté avant même qu'il sache s'asseoir tout seul, il n'avait pas gardé de souvenirs de cette époque-là. Il savait que les premiers colons étaient Horace Guester, Conciliant Smith et le vieux Vanderwoort, le commerçant hollandais, alors la forge et le bazar devaient déjà exister à sa naissance. Mais il n'arrivait pas à retrouver des images d'un si petit hameau dans sa mémoire.

Le Hatrack River qu'il connaissait, c'était celui de son apprentissage, doté d'une place, d'une église et de son pasteur, du docteur Whitley Physicker pour soigner les malades, d'une poste et même d'une population relativement importante dont les cotisations avaient permis d'engager une maîtresse d'école pour les nombreux enfants. Autant dire que c'était déjà une vraie bourgade ; seulement, qu'est-ce que ça avait changé pour Alvin ? Il était resté coincé là depuis ses onze ans, lié à un maître cupide qui tirait le maximum de travail de « son » apprenti et lui donnait le minimum de leçons, le plus tard possible. Il n'avait guère d'argent, pas plus qu'il n'avait le temps de s'offrir de l'agrément quand il avait de l'argent, ni d'agrément à s'offrir quand il avait du temps.

Pourtant, malgré un apprentissage pénible, il aurait pu repenser avec tendresse à Hatrack River. Il y avait eu Gertie, la mégère que Conciliant avait pour femme, par ailleurs bonne cuisinière et parfois bien disposée à l'égard de l'apprenti. Il y avait eu l'Horace et la Peg Guester qui se souvenaient de sa naissance et lui ouvraient les bras chaque fois qu'il avait

l'occasion de passer les voir ou de les aider par de menus ouvrages. Et à mesure qu'Alvin acquérait la réputation de concevoir des charmes parfaits et de mieux travailler le fer que son maître, des tas d'autres habitants du village s'en venaient lui rendre visite, lui demandaient un service par-ci, un autre par-là, et tous feignaient plus ou moins d'ignorer qu'Alvin était le vrai maître de la forgerie. Ils ne voulaient pas mettre le Conciliant en rogne : du coup il s'en serait pris au gamin, pas vrai ? Mais le petit Alvin, il était joliment adroit de ses mains.

Alvin aurait donc pu garder de bons souvenirs du village, on arrive toujours à plonger dans son passé pour en remonter des moments nostalgiques, même si à l'époque il s'agissait de moments de solitude, pénibles ou franchement impossibles à vivre.

Mais pour lui, tous ces souvenirs d'enfance et de jeunesse étaient gâchés par la fin de l'histoire. Au meilleur moment, celui où il tombait amoureux de mademoiselle Larner alors qu'il essayait de s'instruire correctement dans les livres, les pisteurs d'esclaves marrons s'en étaient venus reprendre le petit Arthur Stuart et la suite avait mal tourné. Ils avaient même obligé Alvin à forger les menottes que le gamin porterait pour retourner en esclavage. Puis Alvin et Horace Guester s'en étaient allés au péril de leur vie récupérer le petit sang-mêlé, Alvin l'avait changé dans sa chair, il l'avait dépouillé de son ancienne constitution au fil de l'Hio afin que les pisteurs ne puissent jamais le reconnaître par les bouts de cheveux et de peau contenus dans leur capsule. Là encore, les choses se présentaient bien, il aurait pu garder le souvenir agréable d'un moment pénible à l'issue heureuse.

Puis la dernière nuit, dans la forge, Alvin avait déclaré son amour à mademoiselle Larner et lui avait demandé de l'épouser ; elle aurait peut-être accepté, son regard disait oui, croyait-il. Mais au même instant la Peg Guester avait tué un pisteur avant de se faire tuer à son tour par son collègue. Alors seulement, Alvin avait découvert que mademoiselle Larner était en réalité la petite Peggy, la fille de Peg et d'Horace qu'ils avaient perdue de vue depuis longtemps, la torche qui lui avait sauvé la vie quand il était bébé. C'est ce qui s'appelle en

apprendre une bien bonne sur la femme qu'on aime, à l'instant précis où on la perd pour toujours.

Mais sur le moment il n'avait pas vraiment pensé perdre mademoiselle Larner. Il ne pensait qu'à la Peg – la Peg bourrue, railleuse, affectueuse – abattue par un pisteur d'esclaves : il se fichait qu'elle en ait tué un d'abord, ils se trouvaient chez elle sans permission, dans une propriété privée, et même si la loi leur donnait le droit d'entrer, c'était une loi mauvaise, c'était mal d'en vivre, et n'importe comment rien de tout ça ne comptait à cette minute parce que Alvin bouillait d'une telle colère qu'il ne raisonnait plus correctement. Il était tombé sur le meurtrier de la Peg, lui avait brisé le cou d'une seule main puis cogné la tête par terre jusqu'à ce que le crâne sous la peau soit tout en morceaux comme un pot dans un sac de grain.

Une fois sa fureur retombée, une fois sa rage aveugle passée, une fois sa justice personnelle assouvie par la mort du tueur de la Peg, tout ce qui lui restait, c'était le cadavre désarticulé dans ses bras, le sang sur son tablier, le souvenir du meurtre. Personne dans Hatrack River ne le traiterait jamais d'assassin pour ce qu'il avait commis cette nuit-là, mais quelle importance ? En son for intérieur il savait qu'il avait défait son œuvre de Faiseur. L'espace d'un moment il avait été l'instrument du Défaiseur.

Cet épisode horrible expliquait pourquoi aucun des autres souvenirs ne serait jamais agréable dans le cœur d'Alvin. Et pourquoi il ne serait sans doute jamais revenu à Hatrack River s'il n'y avait eu que lui.

Mais il n'était pas tout seul, pas vrai ? Il y avait Arthur Stuart qui l'accompagnait, et pour le gamin le village ne représentait rien d'autre qu'une enfance dorée. Quand il s'asseyait et regardait travailler Alvin dans la forgerie, qu'il actionnait même des fois le soufflet. Quand il écoutait le chant de l'oiseau rouge et en comprenait les mots. Quand il entendait tous les racontars du village et les répétait avec les mêmes voix pour faire rire et applaudir les adultes. Quand il était le champion d'orthographe local même si on lui refusait curieusement l'entrée de l'école proprement dite. Et oui, pour sûr, la femme qu'il appelait sa mère s'était fait assassiner, mais Arthur n'avait pas vu le crime

de ses yeux, et puis de toute façon il *fallait* qu'il y retourne, non ? La Peg, sa mère adoptive qui avait tué un homme pour le sauver avant de mourir elle-même, elle était enterrée sur une colline derrière la route. Et dans une autre tombe de la même colline gisait la mère naturelle d'Arthur, une petite esclave noire qui s'était servie de ses pouvoirs secrets africains pour se faire pousser des ailes et voler avec le bébé dans les bras, voler vers le nord, là où son enfant serait à l'abri, mais qui était morte épuisée par le voyage. Comment Arthur Stuart pourrait-il ne pas retourner dans ce village ?

N'allez pas croire que le petit métis avait demandé au forgeron de l'y reconduire. Ce n'était pas son genre. Il accompagnait Alvin, sans lui dire de quel côté se diriger. Seulement, quand ils discutaient, le gamin n'arrêtait pas d'évoquer tel ou tel souvenir de Hatrack River, aussi Alvin en tira-t-il tout seul la conclusion. Il se dit que ça ferait plaisir à Arthur de retourner au village, et jamais il ne lui vint à l'esprit que sa tristesse à lui pourrait l'emporter sur le bonheur de son jeune compagnon. Sans plus tarder il quitta l'Irrakwa, où ils se trouvaient cette semaine-là de la fin août 1820. Sans plus tarder il quitta ce pays de chemins de fer et d'usines, de charbon et d'acier, de péniches, voitures et cavaliers qui circulaient en tous sens pour des raisons urgentes. Il quitta ce pays bourdonnant d'activité pour s'enfoncer dans le calme des forêts, traverser le murmure des cours d'eau, descendre des pistes de cerfs et suivre des routes creusées d'ornières jusqu'à ce que le paysage prenne un air familier et qu'Arthur déclare : « J'ai déjà v'nu icitte. J'connais ce coin-là. » Puis, étonné : « Tu m'as ram'né chez moi, Alvin. »

Ils arrivaient du nord-est, du côté de l'embranchement de la voie ferrée prévue pour passer près de Hatrack River, enjamber l'Hio et entrer en Appalachie. Ils franchirent le pont couvert que le père et les frères d'Alvin avaient construit, tel un monument à la gloire de leur frère aîné Vigor qu'un arbre charrié par le courant en crue pendant un orage avait écrasé au moment où il traversait la rivière. Ils pénétrèrent dans le village par la même route qu'avait empruntée sa famille. Et, tout comme les parents

d'Alvin, ils passèrent devant la forge et entendirent le tintement du marteau sur le fer et l'enclume.

« C'est pas la forgerie, ça ? demanda Arthur. On va passer voir Conciliant et Gertie ?

— J'crois pas, fit Alvin. D'abord, Gertie, elle est morte.

— Oh, c'est vrai. S'est pété une veine en criant après Conciliant, c'est ça ?

— Comment tu connais c't'affaire ? Y a pas des masses d'on-dit qui t'échappent, hein, mon gars ?

— J'y peux rien, moi, si l'monde cacasse quand j'suis là », répondit Arthur Stuart. Puis il revint à sa première idée. « M'est avis que ça s'rait pas bien, n'importe comment, d'rendre une visite à Conciliant avant d'aller voir poupa. »

Alvin ne lui dit pas que Horace Guester détestait qu'Arthur l'appelle poupa. Les gens s'imaginaient des choses, par exemple que c'était peut-être Horace la moitié blanche de ce petit sang-mêlé, ce qui n'était pas vrai mais ça n'empêchait pas les gens de causer.

Quand Arthur serait plus grand. Alvin lui expliquerait qu'il ne fallait plus appeler Horace « poupa ». Mais, pour l'instant, Horace était un homme, et un homme ne devait pas s'offusquer des paroles innocentes d'un enfant bien intentionné.

L'auberge était deux fois plus grande qu'avant. Horace avait construit une autre aile qui doublait la façade, le long de laquelle se prolongeait la galerie. Mais ce n'était pas la seule différence : toute la bâtisse était à présent recouverte de bardeaux, chaulée et jolie comme tout sur le fond vert sombre de la forêt qui s'approchait toujours autant qu'elle l'osait de la maison.

« Eh ben, l'Horace, l'a drôlement enjolivé tout ça, fit Alvin.

— Elle a d'v'nu toute différente, asteure, dit Arthur Stuart.

— Elle *est* dev'nue, le reprit Alvin.

— Si toi, tu peux dire "l'a drôlement enjolivé", moi, j'peux dire "a dev'nu". M'zelle Larner, alle est pas là, alle peut pas rien nous corriger.

— T'aurais dû dire "elle peut rien nous corriger" », fit Alvin. Ils éclatèrent tous les deux de rire en montant sur la galerie.

La porte s'ouvrit, une femme entre deux âges plutôt corpulente la franchit et manqua leur rentrer dedans. Elle portait un panier sous un bras et un parapluie sous l'autre, quand bien même aucune averse n'était à prévoir.

« Excusez-moi », dit Alvin. Il s'aperçut qu'elle était enveloppée de charmes et de sortilèges. Quelques années plus tôt, il s'y serait laissé prendre comme tout le monde (il aurait tout de même repéré où se trouvaient les charmes et comment fonctionnaient les sortilèges). Mais il avait appris à voir au-delà des sortilèges d'illusion, ce qu'étaient précisément ceux-là. Voir la vérité lui venait maintenant si naturellement qu'il lui fallait faire un effort pour distinguer l'illusion. Il fit cet effort et fut vaguement déçu de découvrir une espèce de caricature de la beauté féminine. N'aurait-elle pas pu faire preuve d'une plus grande imagination, se donner un air plus *intéressant* ? Il estima tout de suite que la véritable femme entre deux âges, à la taille un peu épaisse et aux cheveux grisonnants, était la plus attirante des deux images. Et à coup sûr la plus intéressante.

Elle s'aperçut qu'il la fixait des yeux, mais se dit certainement que sa beauté lui imposait le respect. Elle devait avoir l'habitude que les hommes la couvent du regard – ça paraissait l'amuser. Elle le fixa à son tour, mais sans chercher la beauté en lui, sûrement pas.

« Vous êtes né ici, dit-elle, mais je ne vous ai encore jamais vu. » Puis elle considéra Arthur Stuart. « Et toi, tu es né loin dans le Sud. »

Arthur fit oui de la tête, rendu muet par la timidité et la force irrésistible de cette affirmation. Elle parlait comme si ses mots non seulement exprimaient la vérité, mais remplaçaient et annulaient toute autre vérité antérieure.

« L'est né en Appalachie, m'dame… » Alvin attendit en vain sa réponse. Il comprit alors qu'il était censé la prendre, au vu de sa jeune et belle fausse image, pour une demoiselle et non pour une dame.

« Vous allez à Carthage City, dit la femme avec une certaine froideur en se tournant à nouveau vers Alvin.

— J'crois pas, fit Alvin. Y a rien pour moi là-bas.

— Pas encore, pas encore, dit-elle. Mais je vous reconnais à présent. Vous devez être Alvin, l'apprenti dont le Conciliant n'arrête pas de parler.

— J'suis compagnon, m'dame. Si Conciliant oublie de l'dire, je m'demande si y a des masses de vrai dans c'qu'il raconte. »

Elle sourit, mais ses yeux ne souriaient pas. Ils calculaient. « Aha. Je crois qu'il y a les éléments d'une bonne histoire dans tout ça. Suffit d'agiter un peu. »

Alvin regretta aussitôt de lui en avoir autant dit. D'ailleurs pourquoi lui avait-il parlé aussi franchement et hardiment ? Il n'était pas du genre à papoter avec des étrangers, surtout quand il traitait plus ou moins un tiers de menteur. Il ne voulait pas d'ennuis avec Conciliant, mais désormais ça s'annonçait plutôt mal. « J'aimerais connaître qui vous êtes, m'dame. »

Ce ne fut pas sa voix à elle qui répondit. Horace Guester s'encadrait à présent à la porte. « C'est la receveuse des postes d'Hatrack River, par rapport que l'beau-frère à son onc' est membre du Congrès pour une circonscription du Suskwahenny et qu'il a l'bras long auprès du Président. On espère tous trouver un candidat pour l'élection d'cet automne qui nous promettra de la j'ter dehors, et on votera pour lui à la présidence. Sinon, faudra qu'on s'dépêche de la pendre un d'ces jours. »

Un demi-sourire passa sur le visage de la receveuse des postes. « Quand on pense que le talent d'Horace Guester, c'est de faire bon accueil aux gens pour qu'ils se sentent à l'aise !

— Sur quelle accusation on la pendrait ? demanda Alvin.

— Bagueulages nuisibles, répondit Horace Guester. On-dit avec préméditation. Ragots malfaisants. Médisances avec intentions meurtrières, 'videmment, j'dis ça sans vouloir offenser personne.

— Je ne fais rien de tel, se défendit la receveuse. Et mon nom, puisque Horace n'a pas encore daigné le prononcer, c'est Vialatte Franker. Ma grand-mère n'était pas très bonne en orthographe, elle voulait appeler ma mère Violette mais elle a épelé le nom qu'elle prononçait déjà mal Vialatte, et quand ma mère a grandi, elle avait tellement honte de l'analphabétisme de ma grand-mère qu'elle a changé la prononciation pour que ça redevienne Violette. Moi, je n'ai pas honte de ma grand-mère,

mais je continue quand même de prononcer mon nom Violette, comme la fleur délicate, celle qui rime avec “poète”.

— Dommage, fit Horace, Vialatte, ça rimait avec Pilate, comme le Ponce qui s’lavait les mains.

— Pour sûr, vous causez beaucoup, m’dame », dit Arthur Stuart. Il parlait en toute innocence, il commentait tout bonnement les faits tels qu’il les voyait, mais Horace partit d’un grand éclat de rire tandis que Vialatte rougissait puis, à la surprise d’Alvin, claquait de la langue et ouvrait la bouche en grand pour laisser tomber sa rangée de dents du haut sur celle du bas. Des fausses dents ! Et quelle vision affreuse ! Mais ni Horace ni Arthur ne parurent remarquer ce qu’elle venait de faire. Derrière son écran d’illusion, elle croyait apparemment pouvoir se permettre toutes sortes de vilaines mimiques méprisantes. Eh bien, Alvin n’allait pas la détromper. Pas encore.

« Excusez le p’tit, fit-il. Il a pas appris quand c’est l’bon moment de dire c’qu’on pense.

— Il a raison, remarqua la femme. Pourquoi ne pas le dire ? » Mais elle laissa une fois encore tomber ses fausses dents devant le gamin. « Je ne peux pas m’empêcher de raconter des histoires, poursuivit-elle. Même quand je sais que mes auditeurs se moquent de les entendre. C’est mon plus grand vice. Mais il y en a de pires – et je remercie le Seigneur de m’avoir épargné ceux-là.

— Oh, moi aussi, j’aime ça, les histoires, fit Arthur Stuart. J’peux-t-y v’nir vous écouter en raconter d’autres ?

— Quand tu veux, mon garçon. Tu as un nom ?

— Arthur Stuart. »

Ce fut au tour de Vialatte d’éclater de rire. « Il y a un rapport avec le très estimé roi, là-bas dans le Sud, à Camelot ?

— On m’a nommé d’après lui, répondit Arthur. Mais j’crois pas qu’on soye d’la même parenté. »

Horace reprit la parole. « Vialatte, vous avez trouvé un converti dans ce pauvre drôle qu’a pas d’malice et ’core moins d’bon sens, mais ça s’rait joliment aimable d’vous écarter de c’te porte et d’me laisser accueillir cet homme-là qu’est né chez moi et ce p’tit qui y a grandi.

— Visiblement, il reste des chapitres de cette histoire que je n'ai pas encore entendus, dit Vialatte, mais ne vous dérangez pas pour moi – je suis sûre d'obtenir une version beaucoup plus complète ailleurs que chez vous. Bien le bonjour, Horace ! Bien le bonjour, Alvin ! Bien le bonjour, mon petit roitelet ! Passe donc me voir, mais ne m'apporte pas de son cidre, à Horace, il l'aura sûrement empoisonné s'il sait que c'est pour moi ! » Là-dessus elle quitta la galerie d'un air important et gagna la route en terre battue. Alvin vit l'illusion luire et frémir à mesure qu'elle s'éloignait. Les sortilèges n'étaient pas aussi parfaits vus de dos. Il se demanda s'il arrivait à d'autres de la percer à jour quand elle s'en allait.

Horace la suivit d'un regard noir alors qu'elle remontait la route. « On fait semblant d'faire semblant de s'détester, mais on s'déteste vraiment. L'est mauvaise, cette femme-là, et c'est pas d'la blague. Elle a l'talent d'connaître d'où vient quèque chose ou quèqu'un et où ils vont aboutir, mais ça y sert à manigancer la pire espèce de ragots et j'suis prêt à jurer qu'elle lit l'courrier du monde.

— Oh, tout d'même… fit Alvin.

— C'est vrai que t'as pas vécu icitte depuis l'année passée, mon gars, tu peux pas connaître. Des tas d'changements depuis que t'es parti.

— Dites, laissez-moi entrer, m'sieur Guester, j'voudrais bien m'assire, p't-être manger un brin du ragoût d'aujourd'hui et boire quèque chose – même du cidre empoisonné, ça m'tenterait bien. »

Horace se mit à rire et serra Alvin dans ses bras. « Tes donc parti d'puis tellement longtemps, t'en as oublié qu'mon nom, c'est Horace ? Entre, entre… Et toi d'même, mon p'tit Arthur Stuart. T'es toujours l'bienvenu icitte. »

Au grand soulagement d'Alvin, Arthur Stuart resta silencieux, ce qui lui évita tout naturellement de prononcer le mot "poupa".

Ils le suivirent dans l'auberge et dès lors, jusqu'à ce qu'ils aillent s'allonger pour un petit somme dans la meilleure chambre, ils s'abandonnèrent aux bons soins d'Horace. Il les nourrit, leur donna de l'eau chaude pour qu'ils se lavent les

mains, les pieds et la figure, prit leurs vêtements sales pour le blanchissage, leur remplit encore davantage l'estomac, puis les fourra personnellement au lit après y avoir mis des draps propres en leur présence. « Comme ça vous connaissez que j'ai gardé les bonnes habitudes de propreté d'ma chère Peg, même si j'suis jusse un vieux veuf qui vit tout seul ».

Mais l'évocation de sa défunte femme suffit à raviver les souvenirs. Les larmes montèrent aux yeux d'Arthur. Horace entreprit aussitôt de s'excuser, mais Alvin le calma d'un geste et d'un sourire. « Ça ira, dit-il. C'est de s'en revenir chez lui et d'pas la trouver icitte. Ça, c'est des bonnes larmes, elles font du bien. »

Arthur tendit la main pour tapoter celle d'Horace. « Ça ira, poupa », dit-il.

Alvin regarda le visage de l'aubergiste et fut soulagé de voir qu'au lieu de la gêne qu'aurait pu provoquer le nom de "poupa", ses yeux exprimaient une espèce de joie triste. Peut-être pensait-il à la seule personne vraiment en droit de l'appeler ainsi, sa fille Peggy, qui était revenue au pays natal sous un déguisement puis était repartie trop tôt, et qui seule savait s'il la reverrait un jour. Ou peut-être pensait-il à celle qui avait appris à Arthur Stuart à l'appeler poupa, la chère épouse dont le corps reposait dans le terrain en haut de la colline derrière l'auberge, la femme toujours fidèle à un mari qui ne méritait pas sa bonté, un mari possédé par le mal (ce qu'il était le seul au monde à croire).

Horace ressortit bientôt de la chambre, ferma la porte, et Arthur Stuart s'endormit doucement à force de pleurer dans les bras d'Alvin. Allongé, Alvin espérait lui aussi s'assoupir un petit moment. C'était agréable de se retrouver chez soi, du moins ce qu'Alvin imaginait de plus approchant d'un chez-soi ces temps-ci où il se demandait même à quoi ça ressemblait exactement, un chez-soi. C'était à Carthage City qu'il allait finir, hein ? Pourquoi irait-il vivre là-bas ? Ou bien ne s'y rendrait-il que pour mourir ? Et puis, qu'est-ce qu'elle en savait, cette Vialatte Franker ? Éveillé sur son lit, il se posait des questions à son sujet, se demandait si elle était véritablement aussi mauvaise que le prétendait Horace. Alvin avait rencontré le mal à l'état

pur durant sa vie, mais il persistait quand même à croire qu'il restait extrêmement rare, et ceux qui ignoraient tout de la vraie méchanceté employaient trop souvent le mot à tort et à travers.

Il s'empêcha de penser à la seule autre femme de sa connaissance à s'entourer de sortilèges. Plutôt que se rappeler mademoiselle Larner, en réalité la petite Peggy, il se laissa peu à peu sombrer dans le sommeil.

*

Intéressant, ce garçon, songeait Vialatte en s'éloignant de l'auberge. Rien à voir avec la petite fouine sournoise à laquelle je m'attendais après tout ce qu'en a dit Conciliant Smith. Remarquez, personne ne se fie assez aux petites fouines sournoises pour s'y laisser prendre – ce sont les hommes beaux et forts qui font croire aux gens qu'ils ont le cœur aussi franc que la figure. Alors peut-être que tous les propos de Conciliant sont véridiques. Peut-être qu'Alvin a bel et bien volé un précieux tas d'or qu'il a trouvé en creusant un puits. Peut-être qu'il a bel et bien rebouché le trou où se trouvait l'or et qu'il en a creusé un autre un peu plus loin en espérant que personne ne remarquerait rien. Peut-être qu'il lui a vraiment donné la forme d'un soc et qu'il a prétendu avoir changé du fer en or dans le but de s'enfuir avec le trésor de Conciliant. Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? se dit Vialatte. Ça n'était pas mon or, et ça ne l'aurait jamais été, tant que Conciliant en était propriétaire. Mais si c'est un soc d'or qu'Alvin porte dans ce sac à son épaule, eh bien, ça pourrait en fin de compte devenir l'or de n'importe qui.

N'importe qui d'assez costaud pourrait se l'approprier par la force brute, par exemple. N'importe qui d'assez cruel pourrait tuer Alvin et en dépouiller son cadavre. N'importe qui d'assez rusé pourrait le subtiliser dans sa chambre pendant son sommeil. N'importe qui d'assez riche pourrait engager des avocats pour le faire condamner devant un tribunal et le lui reprendre légalement. Les moyens ne manquent pas pour récupérer ce soc si on en a vraiment envie.

Mais Vialatte n'exercerait jamais de contrainte. Elle n'en voudrait même pas, du soc d'or, s'il existait, à moins qu'Alvin ne

le lui donne de son plein gré. Comme cadeau. Un cadeau d'amour, peut-être. Ou… disons qu'elle l'accepterait comme cadeau d'un repenti, au besoin. Il lui faisait l'effet d'un homme d'honneur, mais cette façon qu'il avait de la fixer… Bah, elle connaissait ce regard-là. L'homme avait le béguin. Il serait à elle quand elle voudrait.

Joue bien ton rôle, Vialatte, songea-t-elle. Plante le décor. Arrange-toi pour que ce soit lui qui te coure après. Pour que personne n'aille raconter que tu as jeté ton dévolu sur lui.

Sa meilleure amie l'attendait dans l'appentis qui servait de cuisine à l'arrière de la poste lorsqu'elle y pénétra. « Alors, vous en pensez quoi, de cet Alvin ? demanda-t-elle avant que Vialatte ait même le temps de la saluer.

— Je vous fais confiance pour apprendre les nouvelles avant que je vous les donne. » Vialatte entreprit d'alimenter le joli fourneau de cuisine en fonte doté d'un four à pain que lui enviaient toutes les femmes de Hatrack River.

« Cinq personnes vous ont vue lui dire bonjour sur la galerie de l'auberge, Vialatte, et je savais déjà ça avant que vous soyez revenue sur la route, j'en suis sûre.

— Alors ce sont des gens qui n'ont rien à faire, moi, je dirais, et ce sont les instruments du diable.

— Sûrement que vous le sauriez… Je gage que le diable vous remet une liste à jour chaque fois qu'il trouve une nouvelle recrue.

— Évidemment. Tout le monde le sait, tiens, que le diable reste ici même dans mon joli fourneau. » Vialatte gloussa de joie.

« Alors… s'impatienta sa meilleure amie. Qu'est-ce que vous pensez de lui ?

— Je ne le trouve pas si bien que ça, répondit Vialatte. Des bras de travailleur manuel, évidemment, et hâlé comme n'importe quel gars de basse condition. Il parle mal, comme un paysan. Je me demande s'il sait même lire.

— Oh, ça, il sait lire. La maîtresse d'école lui a appris du temps où il restait ici.

— Ah oui, la légendaire demoiselle Larner, tellement bonne institutrice que son meilleur élève a gagné un concours

d'orthographe, à la suite de quoi les pisteurs d'esclaves ont eu vent d'un petit métis et ils ont fini par tuer la femme d'Horace Guester, la propre mère de la demoiselle Larner. Une fille vraiment contre nature.

— Vous avez une façon de raconter cette histoire qui la rend drôlement moche.

— Il existe une version plus jolie ?

— Une belle histoire d'amour. Une maîtresse d'école essaye de transformer la vie d'un petit sang-mêlé et d'un ami mal dégrossi, un apprenti forgeron. Elle tombe amoureuse du jeune forgeron et fait du petit mulâtre un champion d'orthographe. Puis les forces du mal s'en aperçoivent…

— Ou Dieu décide de leur rabaisser le caquet !

— Moi, je crois que vous êtes jalouse d'elle. Vialatte. Oui, je le crois.

— Jalouse ?

— Parce qu'elle a gagné le cœur d'Alvin : peut-être même qu'elle l'a toujours.

— Pour ce que j'en sais, son cœur bat encore dans sa poitrine à lui.

— Et l'or, il brille toujours dans son sac de toile ?

— Quand il s'agit de la demoiselle Larner, vous trouvez tout bien, mais à moi, il faut sans arrêt que vous me prêtiez les pires intentions. »

Le fourneau chauffait joliment à présent, et Vialatte posa dessus une théière à bouillir puis elle se mit à ébouter des haricots avant de les lâcher dans une casserole d'eau.

« Parce que je vous connais bien, Vialatte.

— Vous *croyez* me connaître, mais je suis pleine de surprises.

— Ne laissez pas tomber vos dents devant moi, espèce de sale bête.

— Elles sont tombées toutes seules, dit Vialatte. Je ne le fais jamais exprès.

— Quelle menteuse.

— Mais une belle menteuse, vous ne croyez pas ? » Elle gratifia son amie de son sourire le plus étincelant.

« Je ne comprends pas ce que les hommes trouvent aux femmes, de toute façon, répondit l'amie. Sortilèges ou pas, tant

qu'une femme porte ses vêtements, un homme ne voit pas ce qui l'intéresse.

— Je ne peux pas parler pour tous les hommes, fit Vialatte. Je crois que certains m'aiment pour mon caractère.

— Un caractère en or, sûrement – s'il se ternit un peu, ce n'est pas grave, un soupçon de produit à reluire et vous effacez tout ça.

— Et certains m'aiment pour mon esprit et pour mon charme.

— Oui, j'en suis sûre – s'ils sont restés quarante ans dans une grotte sans voir une seule femme civilisée pendant tout ce temps-là.

— Moquez-vous tant que vous voulez, je sais que vous êtes jalouse parce que Alvin Smith est déjà amoureux de moi, le pauvre malheureux, alors qu'il ne vous jettera jamais un regard, pas un seul. Et ça, ça vous fait mal au cœur, ma chère. »

Sa meilleure amie restait assise, la mine grincheuse. Vialatte avait frappé juste cette fois-ci. La théière se mit à chanter. Comme toujours, Vialatte disposa deux tasses. Mais, comme toujours, son amie flaira le thé sans le boire. Bah, et alors ? Vialatte ne manquait jamais aux règles de la politesse, et c'était ça l'important.

« Conciliant va lui faire un procès.

— Ha, fit Vialatte. Vous savez déjà ça, aussi ?

— Oh, non. Je ne sais pas si Conciliant Smith est seulement au courant que son ancien apprenti est revenu au village – mais vous pouvez être sûre que si moi, j'ai appris la nouvelle aussi vite, à lui, on a dû la rapporter en deux fois moins de temps ! Tout ce que je sais, c'est que Conciliant n'a pas arrêté de clamer qu'Alvin l'avait volé, alors s'il ne le fait pas arrêter, tout le monde comprendra que c'étaient des paroles en l'air. Du coup, il est forcé de le traîner devant la justice, vous voyez ? »

Vialatte eut un petit sourire satisfait.

« Vous pensez déjà à ce que vous allez lui apporter en prison ? demanda son amie.

— À quelque chose comme ça », répondit Vialatte.

*

Alvin se réveilla de sa sieste pour s'apercevoir qu'Arthur Stuart était parti et que la chambre baignait dans la pénombre. Le voyage avait dû le fatiguer davantage qu'il n'avait cru pour qu'il ait ainsi dormi tout l'après-midi.

On frappa à la porte. « Ouvre donc, Alvin, fit Horace. Le shérif, il fait qu'son ouvrage, il m'a dit, mais y a pas d'autre moyen. »

C'était sûrement un autre coup au battant qui l'avait réveillé. Alvin balança les jambes hors du lit et fit l'unique pas qui le séparait de la porte. « L'était pas barrée, dit-il en l'ouvrant. Y avait qu'à pousser. »

Le shérif Po Doggly prit un air franchement penaud. « Oh, c'est jusse Conciliant Smith, Alvin. Tout l'monde connaît qu'il dit n'importe quoi, mais il est allé quérir un mandat contre toi, il t'accuse d'y avoir volé son trésor.

— Son trésor ? s'étonna Alvin. J'ai jamais entendu causer de trésor.

— Il clame que t'as déterré l'or quand t'as creusé un puits pour lui, pis que t'as déplacé l'puits pour que personne connaisse…

— J'ai déplacé l'puits par rapport que j'étais tombé sus d'la roche dure. Si j'avais trouvé d'l'or, pourquoi donc j'aurais dû déplacer l'puits ? Ç'a pas d'sens.

— C'est ça qu'tu diras au tribunal, et les jurés te croiront tout d'suite, fit le shérif Doggly. Tout l'monde connaît que Conciliant raconte n'importe quoi. »

Alvin soupira. Il avait entendu courir ici et là les rumeurs sur le soc d'or, volé à un forgeron dont il avait été l'apprenti, mais il n'avait jamais cru que Conciliant aurait le toupet de porter l'affaire devant les tribunaux où l'on démontrerait forcément ses mensonges. « J'vous donne ma parole de pas quitter l'village jusqu'à tant qu'cette affaire soye réglée, dit Alvin. Mais faut que j'm'occupe d'Arthur Stuart, et ça sera vraiment pas commode si vous m'enfermez.

— Bon, ben, alors ça va, fit Doggly. Le mandat dit que t'as l'choix. Ou bien tu m'remets l'soc que j'garde jusqu'au procès, ou bien tu vas en prison *avec* lui.

— Alors, le soc, c'est la seule caution que j'peux payer, c'est ça ? demanda Alvin.

— M'est avis que ça r'vient à ça.

— Horace, on dirait qu'il va vous falloir encore vous occuper du p'tit, dit Alvin à l'aubergiste. J'l'ai pas ramené icitte pour ça, mais vous l'voyez, j'ai pas des masses de choix.

— Ben, tu pourrais laisser l'soc à la garde de Po, dit Horace. Mais c'est pas du tracas pour moi de m'occuper du p'tit.

— Sans vouloir vous vexer, shérif, vous garderiez pas l'soc avec vous une seule nuit, dit Alvin avec un sourire triste.

— M'est avis que j'pourrais, répliqua Po, l'air un brin offensé. J'veux dire, si j't'enclée, tu t'figures tout d'même pas que j'vais l'laisser garder l'soc avec toi dans la cellule, hein ?

— Moi, m'est avis qu'si, fit Alvin d'une voix douce.

— Moi, m'est avis qu'non.

— M'est avis qu'vous croyez pouvoir le garder. Mais c'que vous connaissez pas, c'est comment garder l'monde à l'abri du soc.

— Alors t'avoues que tu l'as.

— C'était mon ouvrage de réception pour passer compagnon, dit Alvin. Y a des témoins. Toute cette accusation, c'est des inventions, vous et tout l'monde, vous connaissez, ça. Mais de quoi on m'accusera si j'vous donne le soc, que quèqu'un ouvre le sac et d'vient aveugle ? On m'accusera d'quoi, alors ?

— Aveugle ? s'étonna Po Doggly en lançant un regard à Horace, l'air de demander à son vieil ami l'aubergiste si on se fichait de lui ou non.

— Vous croyez pouvoir dire à vos gars de pas r'garder dans l'sac et qu'ça suffira ? reprit Alvin. Vous croyez qu'ils vont pas essayer d'y j'ter un coup d'œil ?

— Aveugle, hein ? » fit Po.

Alvin prit le sac là où il était posé, sur le lit à côté de lui. « Et qui donc va porter l'soc, Po ? »

Le shérif Doggly avança les mains pour le saisir, mais à peine les avait-il refermées autour de la toile qu'il sentit le métal dur à l'intérieur remuer et gigoter pour lui échapper. « Arrête de faire ça, Alvin ! demanda-t-il.

— J'tiens jusse le haut du sac, dit Alvin. Sus quelle étagère vous allez garder ça ?

— Oh, la ferme, mon gars. J'vais t'laisser l'garder dans la cellule. Mais si tu cognes sus la caboche de quèqu'un avec c't'affaire et que tu t'échappes, j'te r'trouverai, et c'est pas d'une histoire imbécile de Conciliant Smith qu'on t'accusera, moi j'te l'garantis. »

Alvin secoua la tête et sourit.

Horace éclata d'un gros rire. « Po, si Al voulait s'échapper de ta prison, l'aurait pas b'soin de cogner sus des caboches.

— J'te préviens, c'est tout, Al, dit le shérif. Vas-y doucement avec moi. Y a en suspens un ordre d'extradition d'Appalachie pour un jugement, rapport à la mort d'un certain pisteux d'esclaves qu'a été tué. »

Les manières aimables d'Horace s'évanouirent soudain et, d'un mouvement vif, il plaqua si fort Po Doggly contre le montant de la porte qu'on aurait dit que le shérif n'arriverait plus jamais à se redresser. « Po, dit-il, t'es mon meilleur ami depuis des tas d'années. On a fait en pleine nuit des affaires qui nous auraient valu la mort en plein jour, et on a chacun confié sa vie à l'autre. Si jamais tu t'avises d'inculper ce garçon ou même si t'essayes seulement de l'extrader pour avoir tué l'pisteux qu'a crimé ma femme dans ma propre maison, je m'ferai ma propre justice sus toi de mes propres mains. »

Po Doggly plissa les paupières et regarda l'aubergiste dans les yeux. « C'est une menace, Horace ? Tu veux m'faire rompre mon serment d'shérif pour toi ?

— Comment ça, une menace ? répondit Horace. Tu connais que j'ai dit ça sans vouloir t'offenser.

— Viens-t'en à la prison, Alvin, fit Doggly. M'est avis qu'si les dames du village ont pas d'repas pour toi, Horace, là, t'apportera du ragoût d'l'auberge tous les soirs.

— J'garde le soc ? demanda Alvin.

— J'veux pas m'en approcher, d'cette affaire-là. Si c'est bien un soc. Si c'est bien de l'or. » Doggly lui fit signe de sortir de la chambre dans le couloir. Alvin s'exécuta. Le shérif le suivit dans l'étroit corridor jusqu'à la pièce commune où une vingtaine de personnes faisaient le pied de grue pour savoir ce qui avait

amené le shérif. « Alvin, content de t'revoir », le saluèrent plusieurs d'entre elles. Tout le monde était plus ou moins gêné d'assister à son arrestation. « Tu parles d'un accueil, hein ? fit Ruthie Baker, la mine sombre. Moi, j'te l'dis, l'Conciliant Smith, il écorche l'anguille par la queue avec cette malice-là.

— Vous aurez qu'à m'apporter d'vos pâtisseries en prison, dit Alvin. J'en ai rêvé durant tout l'chemin en venant icitte.

— Tu peux gager qu'les femmes vont s'chicaner à longueur de journée pour connaître laquelle va te donner à manger, fit Ruth. J'aurais voulu qu'la pauvre Peg soye là pour t'accueillir. » Le souvenir la fit fondre en larmes brèves. « Oh, c'est-y bête de pleurer aussi facilement ! »

Alvin l'étreignit rapidement, puis regarda le shérif. « Elle va pas m'donner d'lime pour scier les barres d'la prison, dit-il. Alors, est-ce que j'peux…

— Oh, tais-toi, Alvin, lança le shérif Doggly. Pourquoi donc tu t'en es rev'nu chez nous autres ? »

À cet instant la porte s'ouvrit à la volée et Conciliant Smith en personne fit irruption à grands pas.

« Le v'là ! On a enfin arrêté l'voleur ! Shérif, forcez-le à m'redonner mon soc ! »

Po Doggly le regarda droit dans les yeux. Le forgeron était costaud, il avait des bras puissants et des jambes comme des troncs d'arbres, mais lorsque le shérif lui fit face il se flétrit comme une fleur. « Conciliant, tu t'écartes tout d'suite de mon ch'min !

— J'veux mon soc ! insista le forgeron, mais il repassa la porte à reculons.

— C'est pas ton soc jusqu'à tant que l'tribunal te l'dise, s'il te l'dit un jour », répliqua le shérif.

Horace Guester fit chorus. « C'est pas ton soc, sauf si tu prouves que tu connais comment en fabriquer un autre de même. »

Mais Alvin, lui, ne dit rien à Conciliant. Il se contenta de sortir de l'auberge, en s'arrêtant dans l'encadrement de la porte pour lancer à Horace : « Vous laisserez Arthur v'nir me voir autant qu'il veut, vous m'entendez ?

— Il va sitôt vouloir dormir dans la cellule avec toi, Alvin, tu connais ça ! »

Alvin se mit à rire. « J'gage qu'il arriverait à passer entre les barres, tellement il est maigréchine.

— C'est moi qui les ai forgées, ces barres ! s'écria Conciliant. Et elles sont trop à collé les unes des autres pour qu'on passe entre ! »

Ruth Baker cria en retour, presque aussi fort : « Ben, si c'est toi qui les as forgées, ces barres, le p'tit Arthur arrivera sûrement à les écarter tout seul !

— Allons, vous autres, dit le shérif Doggly. J'fais jusse une petite arrestation, alors vous approchez pas et laissez-moi emmener l'prisonnier. Et toi, Conciliant, trois mots d'plusse et j't'arrête aussite pour entrave à la justice et trouble de l'ordre public.

— M'arrêter ? s'écria Conciliant.

— Pus qu'un mot, asteure. Allez, vas-y, dis-le. N'importe lequel. Donne-moi la chance de t'encler, Conciliant. Tu connais qu'j'en meurs d'envie. »

Conciliant le savait. Il serra les lèvres et fit quelques pas hors de la galerie de l'auberge. Il se retourna alors pour voir ce qui se passait et ne put retenir un sourire au spectacle d'Alvin qu'on emmenait dans la rue en direction du palais de justice et de la prison par-derrière.

XI
La prison

Le français de Calvin laissait à désirer – mais ça ne le tracassait guère. Il ne s'était pas privé de parler en Angleterre, loin de là, jusqu'à acquérir l'accent châtié d'un gentilhomme. Mais ici, à Paris, ça ne servait à rien, c'était même déconseillé. On ne devenait pas une figure mythique, un sujet de rumeurs en bavardant. Ça, c'était une chose qu'il avait apprise de son frère, même si Alvin n'avait jamais eu l'intention de l'enseigner. Alvin n'était pas du genre à étaler sa marchandise. Il laissait les uns et les autres s'en charger pour lui. Et moins il en disait, plus ils vantaient ses mérites. C'est ce que faisait Calvin depuis son arrivée à Paris : il gardait le silence tandis qu'il s'employait à soigner les gens.

Il avait travaillé la guérison – comme disait Mot-pour-mot, c'était un talent que les gens appréciaient beaucoup plus que celui de tuer la vermine. Pas question pour lui d'arriver à des résultats aussi poussés que ceux dont parlait Alvin, comme voir les minuscules créatures qui propageaient la maladie, comprendre le travail des petits éléments de vie dont se composait le corps humain. Mais il restait des domaines à sa portée. Des interventions plus rudimentaires, comme rapprocher les lèvres des blessures ouvertes et favoriser la cicatrisation de la peau par-dessus – il ne savait pas vraiment comment il s'y prenait, mais il la resserrait plus ou moins dans sa tête et le machin cicatriciel se développait.

Et inciter la peau à se déchirer, à vomir ses humeurs malsaines, ça aussi, c'était vraiment impressionnant, surtout quand Calvin se livrait à cet exercice sur les mendiants des rues. Évidemment, nombre d'entre eux arboraient de fausses

blessures. Il pouvait difficilement les guérir, celles-là, et ce n'était pas en effaçant les cicatrices peintes des figures des mendiants qu'il allait se faire des amis. Mais les vraies… il pouvait en soigner certaines, et dans ces cas-là il s'arrangeait pour qu'un public conséquent assiste à l'opération. On le voyait guérir les plaies, mais on ne l'entendait pas fanfaronner ni se vanter, ni même garantir d'avance les résultats. Il montait son affaire comme un grand spectacle : debout devant le mendiant, il ignorait la main ouverte ou la sébile tendue, regardait plutôt la blessure, la plaie, l'enflure. Le mendiant finissait par se taire, tout comme les spectateurs, les yeux rivés sur ce que Calvin fixait attentivement. À ce moment-là, bien sûr, Calvin avait déjà la blessure clairement en tête, il l'avait explorée avec sa bestiole, avait réfléchi à ce qu'il allait faire. Donc, à cet instant précis de silence, il envoyait à nouveau sa bestiole et agissait sur la peau. Les chairs s'ouvraient ou la blessure se refermait, selon le cas.

Les spectateurs sursautaient de stupeur, puis murmuraient, puis bavardaient. Et sitôt qu'on voulait engager la conversation avec lui, Calvin faisait demi-tour et s'en allait en faisant non de la tête, en refusant de parler.

Le silence était beaucoup plus efficace que toute explication. Des rumeurs se répandaient rapidement sur lui, il le savait, car dans le café où il prenait ses dîners (mais où il n'exerçait pas son talent) il entendait parler du mystérieux guérisseur taciturne qui dispensait le bien comme Jésus.

Ce que Calvin ne voulait pas qu'on répande, c'était le fait qu'il ne guérissait pas vraiment les gens, sauf par hasard. Alvin, lui, pouvait percer les secrets cachés tout au fond des corps et guérir vraiment, mais Calvin ne voyait pas aussi petit. La blessure s'asséchait et se refermait peut-être, mais s'il existait une infection grave, elle revenait aussitôt. Pourtant, certains blessés guérissaient peut-être, pour ce qu'il en savait. Ce qui ne les aiderait pas forcément : comment mendier sans blessures à exposer ? S'ils étaient malins, ils l'éviteraient avant qu'il ne les prive de leur moyen d'inspirer la compassion. Mais non, ceux qui souffraient de véritables blessures tenaient davantage à guérir qu'à manger. La douleur et la souffrance font cet effet aux gens. Ils peuvent afficher sagesse et retenue quand ils se portent

bien. Mais qu'il se glisse une petite douleur, et ils n'ont plus qu'une idée en tête : la supprimer à tout prix.

Chose étonnante, Calvin dut attendre longtemps avant qu'un membre de la police secrète de l'Empereur vienne le trouver. Oh, un ou deux gendarmes avaient assisté à son numéro, mais comme il ne touchait personne et ne disait rien, eux non plus ne l'avaient pas touché, ne lui avaient rien dit. Et aussi des soldats. Ceux-là commençaient à rechercher ses services : de nombreux vétérans gardaient des blessures de leurs années sous les drapeaux, et la moitié des mutilés qu'il soignait connaissaient d'anciens compagnons de batailles qu'ils allaient voir pour leur montrer les miracles que Calvin avait opérés sur eux. Mais pas une seule fois un individu aux manières discrètes ne s'était mêlé à la foule, pas une seule fois en trois longues semaines – des semaines pendant lesquelles Calvin avait dû sans cesse déplacer ses activités d'un quartier de la ville à un autre, de peur qu'un de ses anciens patients déjà soignés ne revienne le trouver pour un second traitement. À quoi bon tous ces efforts si le bruit commençait à courir que ses guérisons ne duraient pas ?

Enfin un homme s'en vint, de taille moyenne, aux vêtements de bourgeois et aux manières discrètes, mais dont Calvin remarqua la tension, la vigilance et, plus important, la paire de pistolets dissimulés dans les poches de son manteau. Celui-là irait faire son rapport à l'Empereur. Alors Calvin s'assura que l'argousin était bien placé pour voir tout ce qui se passait quand il guérissait un mendiant. Et il ne se formalisa pas en entendant, avant que ne tombe le silence, les badauds chuchoter des phrases comme : « C'est lui ? Il paraît qu'il a guéri le mendiant unijambiste près de Montmartre. » Il n'avait évidemment jamais essayé de guérir un mutilé d'un membre. Même Alvin ne serait sans doute pas capable d'un exploit pareil. Mais il ne se formalisa pas que circule cette rumeur. Tout ce qui pouvait l'amener en présence de l'Empereur était bon, car tout le monde savait qu'il souffrait atrocement de la goutte. Des douleurs dans les jambes – il m'enverra chercher pour que je le guérisse de ses douleurs dans les jambes. En échange, il m'apprendra tout ce qu'il sait. Tout plutôt que souffrir.

La guérison s'acheva. Calvin s'éloigna, comme d'habitude. Mais à sa grande surprise, l'agent de la police secrète partit par un tout autre chemin. Ne devrait-il pas me suivre ? Me chuchoter tout bas que l'Empereur a besoin de moi ? Est-ce que je voudrais bien venir servir l'Empereur ? Oh, mais je ne suis pas sûr de pouvoir le soulager. Je fais ce que je peux, mais beaucoup de blessures sont tenaces et refusent de se laisser complètement guérir. Oh, c'est vrai, Calvin comptait bien ne *rien* promettre. Que ses actes parlent d'eux-mêmes. Il soulagerait les jambes de l'Empereur pendant un certain temps – il était sûr d'y arriver – mais personne ne pourrait jamais dire que Calvin Miller avait promis une guérison définitive, ni même qu'il y aurait guérison.

Mais le cas ne se présenterait pas parce que l'agent de la police secrète s'en était allé par un autre chemin.

Ce soir-là, alors qu'il attendait son dîner au café, quatre gendarmes entrèrent en riant comme s'ils venaient de terminer leur service. Deux se dirigèrent vers la cuisine – apparemment ils y connaissaient quelqu'un – tandis que les deux autres se bousculaient, maladroits et hilares, entre les tables. Calvin sourit un moment puis regarda dehors par la fenêtre.

Les rires s'arrêtèrent net. Des mains rudes lui saisirent les bras et le soulevèrent de sa chaise. Les quatre gendarmes l'entouraient à présent, et ils ne rigolaient plus. Ils lui lièrent les poignets et lui entravèrent les jambes. Puis ils le sortirent du café en le traînant à moitié.

C'était incroyable. C'était impossible. Il devait s'agir d'une réaction au rapport de l'agent de la police secrète. Mais pourquoi l'arrêter ? Quelle loi avait-il enfreinte ? Était-ce simplement parce qu'il parlait anglais ? Ils comprenaient sûrement la différence entre un Anglais et un Américain. Les Anglais étaient toujours en guerre avec la France, ça y ressemblait en tout cas, mais les Américains étaient neutres, plus ou moins. Comment osaient-ils ?

Un instant, alors qu'il clopinait douloureusement pour suivre le pas trop vif qu'imposaient les gendarmes, Calvin caressa l'idée de se servir de son pouvoir de Faiseur pour détendre ses liens et s'en débarrasser. Mais les autres étaient tous armés, et il

ne souhaitait pas leur donner l'envie de se servir de leurs armes contre un prisonnier en fuite.

Il ne se fatigua pas non plus, au bout de quelques minutes, à essayer de les persuader qu'ils commettaient une terrible erreur. À quoi bon ? Ils savaient qui il était ; on leur avait dit de l'arrêter ; qu'en avaient-ils à faire qu'il s'agisse d'une erreur ou non ? Ce n'était pas leur erreur à eux.

Une demi-heure plus tard, il se retrouva déshabillé et jeté dans une méchante cellule puante de la Bastille. « Bienvenue au pays de la guillotine ! croassa quelqu'un plus loin dans le couloir. Bienvenue, ô pèlerin, au temple de la sainte lame !

— La ferme ! brailla un autre.

— Ils ont encore tranché le cou d'un gonze aujourd'hui, celui qui occupait la cellule où t'es maintenant, le nouveau ! Voilà ce qui arrive aux Anglais, ici à Paris, quand on décide que t'es un espion.

— Mais je ne suis pas anglais », s'écria Calvin.

De grands éclats de rire saluèrent sa protestation.

*

Peggy posa sa plume d'épuisement, ferma les yeux de dégoût. N'y avait-il donc pas de plan derrière tout ça ? Celui qui avait envoyé Alvin dans le monde, qui le protégeait et le préparait à la grande tâche de bâtir la Cité de Cristal, est-ce que Celui-là n'avait pas de plan ? Non, il y avait forcément une signification au fait que ce même jour, à Paris, on incarcérait Calvin, tout comme Alvin à Hatrack River. La Bastille, évidemment, n'avait rien à voir avec un local au premier étage à l'arrière du palais de justice, mais la prison, c'était la prison – ils se trouvaient tous les deux sous les verrous sans raison valable et sans savoir où tout ça allait les mener.

Peggy le savait, elle. Elle voyait tous les chemins de l'avenir. Elle finit par abandonner sa plume, repousser les papiers sur lesquels elle avait écrit et se lever pour annoncer à ses hôtes qu'il lui faudrait partir plus tôt que prévu. « On m'appelle ailleurs, je crois. »

*

Le neveu de Bonaparte était une fouine qui se prenait pour une, hermine. Bah, qu'il garde ses illusions. Si les hommes n'avaient pas d'illusions, Bonaparte ne serait pas empereur de l'Europe ni législateur de l'humanité. Leurs illusions à eux, c'était sa vérité à lui ; leurs désirs, ses envies profondes. Dès qu'ils voulaient croire quelque chose sur eux-mêmes, Bonaparte les y aidait, en échange de la gestion de leurs vies.

Le Petit Napoléon, voilà comment le jeunot voulait qu'on l'appelle. On avait donné le prénom de Napoléon à la moitié des neveux de Bonaparte, dans un effort pour gagner ses faveurs, mais seul celui-là avait le toupet de s'en servir à la cour. Bonaparte se demandait s'il fallait en conclure que le Petit Napoléon était plus audacieux que les autres, ou tout bonnement trop bête pour se rendre compte du danger qu'il courait en osant utiliser le nom de l'Empereur, comme s'il voulait affirmer sa prétention à lui succéder. À le voir, là, marcher comme un soldat mécanique – comme si un haut fait militaire secret connu de lui seul l'autorisait à se pavaner en jouant au général – Bonaparte avait envie de lui rire au nez et de dévoiler à la face du monde les rêves du Petit Napoléon de s'asseoir sur le trône, de gouverner la planète, de surpasser les exploits de son oncle. Il avait envie de le regarder dans les yeux et de lui lancer : « Tu n'arriverais même pas à remplir mon pot de chambre, espèce de charlatan prétentieux. »

Mais il préféra lui demander : « Quel bon vent t'amène, mon petit Napoléon ?

— Votre goutte », répondit le jeunot.

Oh, non. Encore un remède. Les remèdes que trouvent les imbéciles font souvent plus de mal que de bien. Mais la goutte, c'est une vraie calamité, et… Voyons voir ce qu'il propose.

« Un Anglais, dit le Petit Napoléon. Ou plutôt, pour être plus précis, un Américain. Mes espions l'ont surveillé…

— *Tes* espions ? D'autres que ceux que je paye ?

— Ceux dont vous m'avez confié la charge, mon oncle.

— Ah, ceux-là. Ils se souviennent toujours qu'ils travaillent pour moi, au moins ?

— Ils s'en souviennent tellement bien qu'au lieu de s'en tenir aux ordres et de rechercher les ennemis, ils ont aussi recherché quelqu'un qui pourrait vous aider.

— Les Anglais en Europe sont tous des espions. Un de ces jours, quand je viendrai d'accomplir un fait mémorable et que je serai très, très populaire, je les ramasserai tous et je les guillotinerai. Monsieur Guillotin… voilà un homme utile. A-t-il inventé autre chose, ces temps-ci ?

— Il travaille sur une voiture à vapeur, mon oncle.

— Ça existe déjà. On les appelle des locomotives et on pose des voies ferrées dans toute l'Europe.

— Ah, mais lui travaille sur une voiture qui n'a pas besoin de rouler sur des rails.

— Pourquoi pas un ballon à vapeur ? Je ne comprends pas pourquoi ça n'a jamais marché. Le moteur pousserait l'engin, la vapeur remplirait le ballon au lieu de s'échapper bêtement dans l'atmosphère et elle maintiendrait l'appareil en l'air.

— Je crois que le problème, mon oncle, c'est que si on transporte assez de combustible pour se déplacer au-delà de vingt ou trente pas, l'ensemble pèse trop lourd pour décoller.

— C'est pour ça que les inventeurs existent, non ? Pour résoudre ce genre de problèmes. Le premier imbécile venu pourrait trouver l'idée de départ – moi-même, je l'ai bien trouvée, non ? Et dans ce domaine, je suis vraiment le premier imbécile venu, comme la plupart des gens. » Bonaparte avait depuis longtemps appris que de telles réflexions empreintes de modestie étaient toujours répétées par la galerie à la cour et participaient grandement à le faire aimer du peuple. « C'est le travail de monsieur Guillotin de… Bah, sans importance, la machine qui porte son nom est une contribution suffisante au bien de l'humanité. Des exécutions rapides, sûres et indolores – une aubaine pour la lie de la société. Une invention très chrétienne, une prévenance envers les derniers des "frères" de Jésus. » Les curés allaient la répéter, celle-là, et jusqu'en chaire.

« Pour en revenir à ce Calvin Miller… fit le Petit Napoléon.

— Et à ma goutte.

— Je l'ai vu vider un membre enflé uniquement en restant debout dans la rue et en regardant la blessure purulente d'un mendiant.

— Une blessure purulente, ce n'est pas la goutte.

— Le mendiant avait son pantalon déchiré pour exposer la plaie, et l'Américain est resté là, on aurait vraiment dit qu'il allait s'endormir, puis d'un coup le pus a jailli des chairs, il s'est complètement vidé, et ensuite la plaie s'est refermée sans la moindre suture. Ni lui ni personne d'autre n'a touché la jambe. Une vraie démonstration de pouvoirs de guérison exceptionnels.

— Tu as vu ça toi-même ?

— De mes yeux vu. Mais une seule fois. J'ai du mal à circuler discrètement, mon oncle. Je ressemble trop à votre estimée personne. »

Le Petit Napoléon devait s'imaginer faire preuve de flatterie. Pour tout résultat, une légère vague de nausée parcourut Bonaparte. Mais l'empereur ne laissa rien transparaître sur son visage.

« Tu as mis ce guérisseur en état d'arrestation ?

— Évidemment. Il attend votre bon plaisir.

— Laissons-le se morfondre. »

Le Petit Napoléon dressa la tête un instant pour étudier Bonaparte ; il essayait sûrement de deviner ce que son oncle projetait pour le guérisseur et pourquoi il ne voulait pas le voir tout de suite. La seule chose à laquelle il ne songerait jamais, l'empereur n'en doutait pas, c'était la vérité : qu'il ne savait pas du tout quoi faire d'un guérisseur doté d'un vrai pouvoir. D'y penser mettait Bonaparte mal à l'aise. Il se souvenait aussi du jeune garçon blanc qui avait accompagné Ta-Kumsaw, le général rouge, pour venir le voir à Fort Détroit. Pouvait-il s'agir du même Américain ?

Pourquoi même faire un tel rapprochement ? Et pourquoi ce gamin de Détroit compterait-il, après toutes ces années ? Bonaparte se demandait ce qu'il fallait en conclure, mais il avait l'impression que des forces étaient à l'œuvre, comme si cet Américain enfermé à la Bastille avait une grande importance

pour lui. Enfin, peut-être pas pour lui. Pour quelqu'un, en tout cas.

Sa jambe l'élança. Une nouvelle crise de goutte s'annonçait. « Va-t'en, maintenant, dit-il au Petit Napoléon.

— Vous voulez des renseignements de l'Américain ? demanda son neveu.

— Non, fit Bonaparte. Fiche-lui la paix. Et tant que tu y es, fiche-moi la paix aussi.

*

Alvin reçut un flot constant de visiteurs à la prison du palais de justice. On aurait dit qu'ils avaient tous la même idée. Ils se glissaient tout contre la grille, lui faisaient signe de se rapprocher et lui chuchotaient (comme si l'adjoint du shérif ne savait pas parfaitement de quoi ils parlaient) : « T'as donc pas un moyen d'filer d'icitte, Alvin ? »

Et alors ? Croyaient-ils qu'il n'y avait pas songé ? Rien de plus simple que ramollir la pierre et retirer les barreaux. Ou même faire s'écouler le métal hors de la pierre dans laquelle il était scellé. Ou encore dissoudre entièrement le barreau. Ou s'appuyer contre la pierre, s'enfoncer dedans et traverser le mur pour se retrouver dehors. Plutôt facile pour Alvin. Dans son enfance il avait joué avec la roche, il avait découvert en elle de la malléabilité et des faiblesses ; durant son apprentissage de forgeron il avait compris la texture intime du fer. Ne s'était-il pas plongé dans le feu de la forge pour transformer en or vivant un soc de charrue en fer ?

Aujourd'hui, enfermé dans cette prison, il songeait à partir, il y songeait sans cesse. Songeait à détaler dans les bois, avec ou sans Arthur Stuart – le gamin était heureux ici, alors pourquoi l'emmener ? Songeait au soleil sur son dos, au vent sur sa figure, au chant vert de la forêt désormais si faible à travers la pierre et le fer qu'il avait du mal à l'entendre.

Mais il se répéta ce qu'il répondait à ses braves visiteurs pétris de bonnes intentions. « Faut que j'soye débarrassé de cette affaire-là avant de m'en repartir. Alors j'veux passer en jugement icitte, m'faire acquitter, pis m'en aller sans craindre

que des genses me courent après et racontent encore les mêmes inventions sus mon compte. »

Ils avaient alors tous la même réaction. N'ayant pas réussi à le convaincre de s'échapper, ils reluquaient le havresac et chuchotaient : « L'est là-dedans ? »

Et les plus audacieux demandaient ce dont ils rêvaient tous : « J'peux l'voir ? »

Sa réponse était toujours la même. Il leur posait une question sur le temps. « Vous croyez que l'hiver va être rude ? » Certains réagissaient moins vite que d'autres, mais au bout d'un moment ils comprenaient tous qu'il ne révélerait rien de rien sur le soc d'or ni sur le contenu de son sac, pas un mot. Ils se mettaient alors à bavarder ou ramassaient ses plats vides, du moins ceux qui lui avaient apporté à manger, mais ça ne durait jamais longtemps, et ils ressortaient bientôt du palais de justice pour dire aux amis et à la famille que le prisonnier avait comme qui dirait l'air abattu mais qu'il refusait toujours de parler de ce soc d'or qu'il avait volé, d'après Conciliant, au temps de son apprentissage.

Un jour, le shérif Po Doggly amena un individu qu'Alvin crut reconnaître, mais sans se rappeler pourquoi ni retrouver son nom. « C'est lui, fit l'inconnu. Aucun respect pour l'talent des autres sauf le sien. »

Alvin se souvint alors : il s'agissait du sourcier qui avait choisi l'emplacement où Alvin devait creuser un puits pour Conciliant Smith. Celui où Alvin était tombé sur une couche épaisse de roche bien dure sans même trouver la moindre goutte d'eau. Conciliant comptait sûrement s'en servir comme témoin, pour confirmer que le puits d'Alvin ne se trouvait pas au point désigné. Bah, ça, c'était vrai, il n'y avait pas à contester. Le sourcier témoignerait uniquement de faits qu'Alvin reconnaîtrait lui-même de son plein gré. Qu'ils continuent donc leurs manigances. Alvin avait la vérité pour lui, et ça suffirait bien aux douze jurés de Hatrack River.

Les visites qui le réconfortaient vraiment, c'étaient celles d'Arthur. Deux ou trois fois par jour, le gamin s'amenait de la place comme une feuille qu'un coup de vent pousse par une porte ouverte. « Faut qu'tu voyes ce gars, John Binder, disait-il.

Cordier, il est. Y en a qui font des blagues, ils lui disent que si on décide de t'pendre, c'est lui qui tressera la corde, mais il leur ferme tout d'suite la goule, faudrait que t'entendes ça, Alvin. « C'est pas une corde à moi qui va pendre un Faiseux », qu'il dit. Ça, c'est un ami, j'trouve, même si tu l'as jamais vu. Mais j'te l'dis, d'après qu'ses cordes se défont jamais, qu'on peut les couper n'importe où, elles s'effilochent même pas. C'est pas un talent, ça ? »

Plus tard le même jour, il venait parler de quelqu'un d'autre. « J'étais dehors après chercher Alfreda Matthews, la cousine à Sophie, celle-là qui reste dans la cabane sus l'bord d'la rivière, seulement la rivière, elle est longue et elle vire, j'arrivais pas à la trouver, ça commençait à faire noir, par le fait, et j'arrivais même pas à trouver mon ch'min, quand tout d'un coup me v'là nez à nez avec le cap'taine Alexander, c'est un cap'taine de bateau mais personne connaît c'qu'y fait par chez nous autres, si loin d'la mer. Il reste par icitte à bricoler et faire des p'tits ouvrages, et Vialatte Franker, elle dit qu'il a sûrement commis un crime horrible pour venir s'cacher loin d'la mer, ou p't-être qu'une grande bête marine y a avalé son bateau, qu'elle a laissé qu'lui d'vivant et qu'asteure il ose pus y retourner par rapport qu'il a peur d'la bête – elle l'appelle la Vaya Than et d'après Dame Trader c'est de l'espagnol, ça veut dire « C'est une maudite menterie », tu connais Dame Trader ?

— L'ai rencontrée, répondit Alvin. Elle m'a apporté des pastilles de marrube. J'ai jamais mangé d'bonbons aussi mauvais, enfin, m'est avis qu'ceux qu'aiment ça, ils les auraient trouvés à leur goût. Une drôle de femme. L'est restée accroupie dehors à côté d'la porte à réfléchir un long moment, pis elle a fini par s'lever et elle a dit : "Pfff, te v'là en prison et t'es l'premier bougre que j'vois qu'a pas b'soin d'arien".

— D'après que c'est ça, son talent, elle connaît ce qu'on a b'soin même quand nous autres on l'connaît pas, dit Arthur. Mais j'dois dire que d'après Vialatte Franker, cette Dame Trader, c'est une truqueuse pareille que l'gamin cocodrille du spectacle de monstres à Dekane, çui-là que t'as pas voulu m'emmener voir, par rapport que s'il était un vrai cocodrille, t'as dit, c'était cruel de l'regarder la bouche ouverte, et…

— Je m'souviens de c'que j'ai dit, Arthur. Pas b'soin de m'répéter des bagueulages sus c'que j'ai fait, moi.

— Bon, de quoi j'causais ?

— T'étais perdu dans les bois, après chercher Freda la soûlarde.

— Et je m'ai cogné dans ce cap'taine, toujours bien ; il me r'garde dedans les yeux et il dit : « Suis-moi. » Alors je l'suis durant une dizaine de pas, il me met en plein mitan d'une piste de cerf et il dit : « Va d'ce côté-là et quand tu vas r'tomber sus la rivière, tu la r'montes durant dix perches. » Et tu connais quoi ? J'ai fait comme il a dit, et tu connais quoi ?

— T'as trouvé Freda.

— Alfreda Matthews, et elle était complètement soûle, 'videmment, mais j'y ai aspergé la figure d'eau et j'ai fait comme t'as dit qu'il fallait faire, j'y ai vidé son cruchon, et bon d'là elle était en colère affreux, j'ai été forcé d'giguer pire que l'djab' pour éviter les cailloux qu'elle lançait !

— Pauvre femme, fit Alvin. Mais ça servira à rien tant qu'y aura du monde à y donner d'autres cruchons.

— Tu peux pas faire comme pour le prophète rouge ? »

Alvin lui jeta un regard inquisiteur. « Qu'esse tu crois tu connais là-dessus ?

— Seulement c'que ta maman m'a dit à Vigor Church, que t'as pris un Rouge borgne et soûl et que t'en as fait un prophète. »

Alvin secoua la tête. « Non, mon gars, elle s'est trompée. Ç'a toujours été un prophète. Et il était pas soûl comme Freda. Il buvait d'la gnôle pour noyer l'bruit noir affreux d'la mort. C'est ça que j'ai arrangé, et après il avait pus b'soin d'sa gnôle. Mais Freda… c'est quèque chose d'autre qui réclame à boire, et j'ai pas 'core compris quoi.

— J'y ai tout d'même dit de v'nir te voir, alors j'ai pensé qu'y fallait t'avertir et c'est pour ça que j'te dis qu'elle va v'nir s'faire soigner. »

Alvin secoua encore la tête.

« C'est pas bien ?

— Si, c'est bien, répondit Alvin. Mais j'peux rien faire de plusse pour elle que ce qu'elle pourrait faire toute seule. Elle

connaît qu'la gnôle la ronge, qu'elle lui vole sa vie. Mais j'vais y causer et l'aider si j'peux.

— D'après qu'elle arrive à dire s'il va mouiller. Quand elle a pas bu.

— Alors, comment on peut connaître qu'elle a ce talent-là ? » demanda Alvin.

Arthur éclata de rire à ne plus s'arrêter. « M'est avis qu'elle a dû rester à jeun une fois, en tout cas. Et il mouillait ! »

Après le départ d'Arthur, Alvin réfléchit à ce que le gamin lui avait raconté. Certains de ses bavardages n'étaient que des commérages. Les commérages allaient bon train ces temps-ci à Hatrack River, et les deux plus grandes commères, c'étaient Vialatte Franker, qu'il avait rencontrée et qu'il savait bardée de sortilèges, et Dame Trader, dont il ne connaissait pas grand-chose en dehors de ce qu'il avait glané lorsqu'elle était passée le voir. Son vrai nom, c'était Chastity ou Charity – pour Vialatte, c'était Chastity, mais pour d'autres Charity. Elle se faisait appeler Dame, diminutif de Bonnedame, vu qu'elle s'était mariée trois fois et avait rendu tous ses maris heureux jusqu'à ce qu'ils cassent leur pipe, toujours par accident, même si Vialatte, encore elle, avait trouvé le moyen d'insinuer à Arthur qu'il ne s'agissait pas vraiment d'accidents. Ces deux femmes-là se livraient une guerre permanente, ça, c'était clair – le moindre mot que disait l'une était aussitôt contredit par l'autre. Bien sûr, aucune de ces dames n'avait inventé le commérage, et il ne faut pas croire non plus que le village ne connaissait pas les rumeurs et les racontars avant leur arrivée. Mais à l'évidence Arthur passait tous les jours voir les deux commères qui le gavaient de potins dans lesquels Alvin avait du mal à démêler le vrai du faux, et à l'évidence le gamin ne comprenait pas vraiment la moitié de ce qu'on lui avait dit.

Alvin savait Vialatte trompeuse et malveillante. Mais Dame Trader ne valait peut-être pas mieux, elle était peut-être pire, seulement elle se débrouillait plus habilement et Alvin s'en rendait moins bien compte. Difficile à dire. Et cette histoire avec Dame Trader affirmant qu'Alvin n'avait besoin de rien, c'était quoi, ça ?

Mais les commérages et les querelles recouvraient autre chose qu'Alvin trouvait très étrange. Hatrack River recelait des talents à la pelle. La plupart des villages comptaient à la rigueur un habitant doté d'un soupçon de talent facilement repérable. Mais la plupart du temps, ça restait rudimentaire. Un talent pour la soupe. Un talent pour repérer les traces d'animaux. Utile, mais pas de quoi écrire une lettre à son père pour en parler. Beaucoup de gens n'avaient aucune idée du talent qu'ils possédaient, parce qu'il leur paraissait aller de soi et n'avait rien de remarquable aux yeux des autres. Mais ici, à Hatrack River, les talents étaient franchement étonnants. Ce capitaine de marine capable d'indiquer un chemin même quand on ne savait pas soi-même qu'on était perdu. Et Freda… Alvin s'était moqué d'Arthur, mais certains au village juraient qu'elle ne se contentait pas de *prédire* la pluie, quand on l'empêchait de boire par temps sec elle pouvait la faire *tomber*. Et Melyn, une Galloise qui jouait de la harpe et qui chantait si bien qu'on oubliait tout en l'écoutant, on oubliait tout et on restait assis là, la goule fendue d'un sourire niais, parce qu'on était heureux – elle était venue jouer pour Alvin et il avait senti le son s'écouler d'elle pour entrer en lui comme une bestiole filant sous la terre, entrer en lui, trouver tous les nœuds et les détendre pour qu'il se sente bien.

C'était ce genre de pouvoir qu'il avait essayé d'apprendre aux gens à Vigor Church, seulement ils étaient à peine arrivés à le comprendre, n'en avaient guère perçu qu'une vague lueur de temps à autre, alors qu'ici il courait les rues, on aurait pu le ratisser comme des feuilles mortes. Maggie, qui donnait un coup de main au magasin de Dame Trader, elle montait n'importe quel cheval, même le plus sauvage, les témoins ne manquaient pas. Et il y en avait une dont Alvin avait un peu peur, une fille du nom de Dorcas Bee capable de dessiner des portraits qui non seulement ressemblaient à la figure des gens, mais montraient aussi tout ce qu'elle cachait par en dessous – Alvin ne savait que penser d'elle, même ses yeux à lui n'arrivaient pas à comprendre comment elle s'y prenait.

Dans tout autre village, chacune de ces personnes serait remarquable, même dans des cités aussi grandes que La

Nouvelle-Amsterdam ou Philadelphie. Mais elles vivaient ici, dans un trou perdu, elles avaient choisi Hatrack River, étaient venues grossir le nombre de ses habitants, et pourtant nul n'avait l'air de s'étonner que tant de talents y soient rassemblés.

Il y a une raison à ça, se dit Alvin. Y a forcément une raison. Et il faut que je la trouve, parce qu'on va former un jury de ces gens talentueux, et ils vont décider si Conciliant Smith est un fieffé menteur – ou moi. Seulement, ce village est plein de menteries, car les histoires que raconte Vialatte Franker et celles de Dame Trader ne peuvent pas être vraies en même temps. Plein de menteries et, oui, de souffrances. Alvin sentait du Défaiseur là-dessous, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qu'il mijotait ni à deviner qui il manœuvrait. Plutôt difficile depuis une cellule de prison, quand on ne reçoit que des rumeurs et de courtes visites.

Enfin, pas toutes courtes. Vialatte Franker venait en personne et restait parfois une demi-heure d'affilée, pourtant il n'y avait nulle part où s'asseoir. Alvin ne voyait pas ce qu'elle cherchait. Pour être franc, elle ne se livrait pas à ses commérages devant lui – tous ses commérages, il les apprenait de seconde main par Arthur. Non, Vialatte venait discuter philosophie, poésie et autres sujets dont personne, ni homme ni femme, ne l'avait entretenu depuis mademoiselle Larner. Alvin se demanda si Vialatte n'essayait pas des fois de le charmer, mais comme il ne voyait pas l'image de beauté que projetaient ses sortilèges, il ne savait pas très bien. Lui, il ne la trouvait pas jolie, ça, c'était sûr. Mais plus elle parlait, plus il appréciait sa compagnie, au point qu'il finit par attendre avec impatience sa visite quotidienne. Plus que toute autre en dehors de celle d'Arthur Stuart, à vrai dire, et durant les discussions Alvin s'allongeait sur la couchette de la cellule, fermait les yeux et n'était plus obligé de subir ni sa laideur ni ses sortilèges, il entendait seulement ses paroles, réfléchissait à ses idées et découvrait les visions qu'elle faisait naître en lui. Elle disait de la poésie et les mots devenaient musique pour lui. Elle parlait de Platon et Alvin comprenait, il se sentait sage, une impression que jamais l'adulation des habitants de Vigor Church ne lui avait donnée.

S'agissait-il d'un talent de Vialatte, Alvin l'ignorait, il n'aurait su dire. Il ne savait qu'une chose : durant ses visites il oubliait complètement qu'il était en prison. Et il lui vint à l'esprit, au bout d'une semaine en gros, qu'il tombait peut-être amoureux. Que les sentiments autrefois seulement éprouvés envers mademoiselle Larner se réveillaient, un tout petit peu, sous l'action de Vialatte. Alors ça, ce serait la meilleure, non ? Mademoiselle Larner, jeune et belle, s'était servie de sortilèges pour avoir l'air vieille et laide. Et voilà une femme vieille et laide qui se servait de sortilèges pour qu'on la trouve jeune et belle. Pouvait-on trouver femmes plus dissemblables ? Mais dans les deux cas, c'était la femme mûre sans beauté tapageuse qui l'enchantait.

Et pourtant, alors même qu'il se demandait s'il tombait amoureux de Vialatte, il songeait de temps en temps à un tout autre visage, surtout quand il se retrouvait seul après la tombée de la nuit. Le visage d'une jeune fille de Vigor Church, celle dont les mensonges l'avaient poussé à partir de chez lui, celle qui clamait qu'il s'était livré à des choses défendues avec elle. Il se surprit à penser à ces choses défendues, et dans un coin de son cœur il regrettait de ne pas les avoir faites. Auquel cas, évidemment, il l'aurait épousée. À vrai dire, il l'aurait épousée avant de les faire, parce que la correction et la loi l'exigeaient, et Alvin n'était pas homme à manquer de correction à cause d'une femme ni à transgresser la loi s'il pouvait l'éviter. Mais dans ses divagations nocturnes il n'existait pas de loi, pas plus que de correction ni d'incorrection, il se réveillait en sueur d'un rêve où la fille n'était pas une menteuse en fin de compte, après quoi il éprouvait une grande honte et ne comprenait pas ce qui n'allait pas chez lui, pourquoi il tombait amoureux d'une femme de discours, d'idées et d'expérience durant le jour, mais ensuite brûlait de passion pour une petite menteuse stupide qui n'était que jolie, autrefois folle de lui dans son village.

Je suis mauvais, se disait Alvin dans des moments pareils. Mauvais et inconstant. Pas meilleur que ces hommes perfides qui ne peuvent jamais laisser les femmes tranquilles. Je suis de l'espèce que j'ai longtemps méprisée.

Seulement, même ce point de vue était faux, et Alvin le savait. Parce qu'il n'avait pas fait le moindre mal. N'avait rien *fait*. Il avait imaginé, c'est tout. Il avait imaginé… et y avait trouvé du plaisir. Est-ce que ça suffisait pour le rendre mauvais ? « L'homme est tel qu'il pense en son cœur », disaient les Écritures. Alvin s'en souvenait parce que sa mère citait tout le temps cette phrase-là jusqu'à ce que son père lui aboie : « Ça, c'est ta manière de dire que tous les hommes sont des djabs ! » et Alvin se demandait si c'était vrai, si tous les hommes avaient le mal dans leur cœur ; quant à ceux qui manifestaient de la bonté, peut-être qu'ils arrivaient à se maîtriser au point d'agir contre leurs désirs profonds. Mais dans ce cas, aucun homme n'était bon, aucun.

Et n'était-ce pas ce que disait aussi la sainte Bible ?

Aucun homme bon, aucun. Et moi non plus. Je suis peut-être le pire de tous.

Voilà à quoi se résumait sa vie dans la prison de Hatrack River : il ruminait des pensées de plus en plus noires sur son mérite personnel, il tombait amoureux de deux femmes à la fois, il baignait dans les commérages d'un village où le Défaiseur était sûrement à l'œuvre et où les talents pullulaient.

*

Calvin se trouvait une certaine compétence avec la pierre, il obtenait toujours de bons résultats. Enfin, pas toujours. Il n'était pas né avec le don de découvrir les faiblesses naturelles des minéraux. Mais après le départ d'Alvin qui s'en allait suivre son apprentissage de forgeron, Calvin avait voulu reproduire ce qu'il avait vu son aîné accomplir, ou ce qu'on lui en avait raconté. À cette époque il espérait encore montrer à son frère, quand il reviendrait, qu'il était devenu un bon Faiseur, et l'entendre dire : « Dis donc, Calvin, t'es pour sûr aussi bon qu'moi ! » Ce qu'Alvin n'avait jamais dit, ni même rien d'approchant. Mais c'était vrai, du moins pour la pierre. La pierre, c'était facile, vraiment, pas comme la chair et les os. Calvin pouvait pénétrer dans la pierre, y ouvrir une brèche, la déplacer.

Et c'est bien entendu la tâche à laquelle il s'attela aussitôt à la Bastille. Il ignorait pourquoi la police secrète l'avait enfermé entre ces murs humides et froids. Ce n'était pas un cachot comme dans les histoires où le prisonnier ne voit jamais la lumière, sauf quand un garde descend avec une torche, si bien qu'il risque de devenir aveugle sans le savoir. Il avait assez de lumière, une chaise où s'asseoir, un lit où s'allonger et un pot de chambre qu'on vidait tous les jours, après qu'il eut compris qu'il était censé le laisser près de la porte.

Mais ça restait quand même une prison.

Il lui fallut cinq minutes pour savoir qu'il arriverait facilement à dissoudre le mécanisme de la serrure, mais il se souvint juste à temps que sortir de sa cellule, ce n'était pas tout à fait pareil que sortir de la Bastille. Il ne pouvait pas se rendre invisible, et tout Faiseur qu'il était, une balle de mousquet l'abattrait, le mutilerait ou le tuerait comme n'importe quel homme ordinaire.

Il devait trouver un autre moyen de s'échapper. Ce qui voulait dire passer carrément à travers le mur, carrément à travers la pierre. L'ennui, c'est qu'il n'avait aucune idée s'il se trouvait à quarante pieds au-dessus du niveau de la rue ou à vingt en dessous. Ou si le mur du fond de sa cellule donnait sur le dehors ou sur une cour intérieure. S'en apercevrait-on si une brèche apparaissait dans le mur ? Retirer un moellon ne suffisait pas, il fallait qu'il le retire d'un seul bloc de façon à pouvoir le remettre en place ensuite, au besoin.

Il attendit jusqu'à la nuit puis s'attaqua à un moellon légèrement au-dessus du sol de la cellule. Il était lourd et il ne voyait pas comment l'alléger. Il ne connaissait pas non plus d'astuce pour déplacer la pierre dans la pierre. Il finit par tout bonnement le ramollir, plongea les doigts dedans et le laissa redurcir autour, de manière à obtenir une prise au beau milieu. Ensuite, en même temps qu'il tirait dessus, il liquéfia une mince couche du bloc par en dessous et sur les côtés, ainsi était-il plus facile de le sortir une fois décoincé. Il s'arrangea aussi pour qu'il glisse sans bruit le long de ses voisins. Il n'y eut qu'un choc sourd lorsque l'arrière du moellon s'échappa du trou et tomba de quelques centimètres par terre.

Du vent entra dans la cellule et la refroidit d'autant plus. Il repoussa le moellon du passage, s'allongea et enfonça la tête et les épaules dans le trou.

Il se trouvait à douze pieds au-dessus d'une rue et directement à la verticale des têtes d'une escouade d'une dizaine de soldats en marche vers une quelconque destination. Heureusement, ils ne regardèrent pas en l'air. Pourtant le cœur de Calvin n'en battit pas moins la chamade comme s'il voulait lui sortir de la poitrine. Mais une fois qu'ils furent passés, il se dit qu'il pourrait sortir les pieds devant par le trou, se laisser tomber sans risque par terre et s'enfuir dans les rues de Paris. Qu'ils se demandent donc comment il avait délogé un moellon du mur. Ça leur apprendrait à enfermer les gens qui soignent les mendiants.

Il était sur le point de s'en aller, les pieds déjà dans l'orifice, quand il lui vint soudain à l'esprit que c'était complètement idiot de s'échapper. N'était-il pas ici pour voir l'Empereur ? Le statut de fugitif n'arrangerait pas ses affaires. Bonaparte détenait des pouvoirs que même Alvin ignorait. Il fallait que Calvin les apprenne, autant que possible. Le plus malin, c'était d'attendre bien sagement ici et de voir si un maillon de la hiérarchie allait finir par se dire qu'un gars qui guérissait les mendiants devait être capable de soulager la célèbre goutte de Bonaparte.

Il réintégra donc sa geôle, souleva le moellon, l'introduisit dans la cavité et le repoussa en place. Il laissa dedans les trous des doigts : il faisait sombre dans le fond de la cellule, et puis, si on les remarquait, on en respecterait peut-être davantage ses pouvoirs.

Ou peut-être pas. Comment savoir ? Plus rien ne dépendait de lui désormais. Il détestait ça. Mais quand on veut quelque chose il faut s'en donner les moyens.

Maintenant qu'il ne cherchait plus à s'évader – mais il savait qu'il le pouvait s'il le voulait – Calvin passa ses jours et ses nuits allongé sur sa couchette ou à marcher de long en large dans sa cellule. La solitude, ça n'était pas son fort, à Calvin. Il l'avait appris durant son voyage dans les bois après son départ de Vigor. Alvin, lui, aimait peut-être courir comme un Rouge, mais

Calvin avait rapidement abandonné les pistes forestières, avait rejoint une route, trouvé un fermier qui l'avait transporté dans sa carriole, puis un autre, et encore un autre, s'était fait des amis, avait discuté et n'avait jamais manqué de compagnie.

Ici, il était à nouveau coincé, et quand bien même les gardes auraient voulu lui parler, il connaissait peu la langue. Ça ne l'avait pas trop gêné quand il circulait en liberté dans les rues de Paris, qu'il baignait dans la confusion d'une vie urbaine active. Mais ici, son incapacité à même demander à un garde quel jour on était… Il se faisait l'impression d'un infirme.

En fin de compte, il s'amusa à jouer des tours. Il n'eut aucun mal à envoyer sa bestiole dans le mécanisme de la serrure et à détériorer la clé, en la ramollissant, dès que le garde l'y introduisit. Lorsque l'homme la ressortit, elle n'avait plus de dents et la porte était toujours fermée. Furieux, il repartit à grands pas en chercher une autre. Cette fois, Calvin le laissa ouvrir la porte sans difficulté – mais qu'est-ce qui avait bien pu faire perdre ses dents à la première clé ?

Et Calvin ne s'attaqua pas seulement à sa propre serrure. Il entreprit de chercher partout à l'aide de sa bestiole jusqu'à ce qu'il trouve d'autres cellules occupées. Il joua aussi avec leurs serrures : il en fit fondre deux qui devinrent impossibles à ouvrir et en abîma deux autres qui devinrent impossibles à fermer. Les cris, les piétinements, les courses affolées le divertirent beaucoup, surtout lorsqu'il imaginait ce que devaient penser les gardes. Des fantômes ? Des espions ? Qui provoquait des phénomènes aussi étranges à la Bastille ?

Il en tira aussi des enseignements. À Vigor, chaque fois qu'il restait longtemps assis, soit il s'impatientait et se levait pour se remuer, soit il se mettait à penser à Alvin et la colère le prenait. Dans les deux cas, il ne passait pas beaucoup de temps à mesurer les limites de ses pouvoirs, pas depuis le retour de son frère. Mais aujourd'hui, il découvrait qu'il pouvait envoyer sa bestiole vraiment loin, et dans des coins qu'il n'avait jamais vus de ses yeux. Il prit l'habitude de la déplacer dans la pierre pour en éprouver la diversité de texture, de pénétrer les cadres en bois des lourdes portes, les gonds et les serrures de métal. Bon sang, mais c'est qu'il devenait fort à ce petit jeu !

Puis il explora son propre corps avec cette bestiole, et ceux des autres prisonniers, essaya de trouver ce qu'Alvin y voyait, d'y voir. À son tour au plus profond. Il tenta aussi quelques expériences sur ses compagnons d'infortune, opéra quelques modifications dans leurs jambes comme il aurait à le faire dans celles de Bonaparte. Aucun d'entre eux ne souffrait de goutte, bien entendu – c'était un mal de riche, et personne en prison n'était riche, même ceux qui avaient de l'argent au-dehors. Il se fit cependant une idée de l'aspect d'une jambe à peu près saine à l'intérieur. Une idée de ce qu'il lui faudrait accomplir pour rétablir celle de l'Empereur.

Mais à la vérité il n'en comprenait pas beaucoup plus sur les jambes au bout d'une semaine de cet exercice qu'au début.

Une semaine. Une semaine et demie. Tous les jours, de plus en plus souvent, il s'approchait du mur, s'accroupissait et enfonçait les doigts dans les trous. Il sortait le moellon un tout petit peu, parfois davantage, et une fois ou deux entièrement, mû par l'envie de se glisser dans le trou et de gagner la liberté. Toujours, après un instant de réflexion, il le remettait en place. Mais il devait réfléchir de plus en plus longtemps de jour en jour. Et l'envie de partir se faisait de plus en plus pressante.

C'était de toute façon un projet complètement idiot, comme tous ses projets, tout bien considéré. Calvin était stupide de s'imaginer qu'on laisserait un petit Américain inconnu rencontrer l'Empereur.

Il avait sorti le moellon du mur pour ce qui risquait d'être la dernière fois, croyait-il, lorsqu'il entendit des pas dans le couloir. Personne ne venait jamais dans les parages si tard dans la nuit ! Pas le temps non plus de remettre le bloc de pierre en place. Alors… partir ou rester ? On verrait la pierre délogée du mur quoi qu'il fasse. Alors voulait-il en subir les conséquences, à savoir peut-être rencontrer l'Empereur, mais peut-être aussi tâter de la guillotine, ou allait-il plonger dans le trou et s'échapper dans la rue avant qu'on ouvre la porte ?

*

Le Petit Napoléon grogna tout seul. Tous ces jours, l'Empereur aurait pu s'inquiéter n'importe quand du guérisseur américain. Mais non, il avait fallu que ce soit en pleine nuit, ce soir justement, celui où le Petit Napoléon avait réservé la meilleure loge pour la première d'un nouvel opéra d'un Italien dont il ne se rappelait pas le nom. Il avait voulu dire à l'empereur que ce soir n'était pas indiqué, qu'il devrait trouver un autre lèche-bottes pour exécuter ses ordres. Mais l'Empereur lui avait alors souri et insinué qu'il disposait d'autres gens capables d'accomplir une tâche aussi servile, qu'il ne devrait pas faire perdre du temps à son neveu pour des questions aussi insignifiantes… Du coup, que pouvait faire le Petit Napoléon ? Il n'allait pas laisser l'Empereur s'apercevoir que n'importe quel larbin était en mesure de le remplacer. « Non, avait-il insisté. Non, mon oncle, je vais m'en charger moi-même, je vous en prie.

— J'espère seulement qu'il réussira ce que vous avez promis », avait répliqué Bonaparte.

Il s'amusait, le salaud, voilà la vérité. Il savait aussi bien que lui qu'il n'y avait pas eu de promesse d'aucune sorte, rien qu'un rapport. Mais s'il plaisait à l'Empereur de donner des suées à son neveu, de lui faire craindre qu'on risquait de le prendre pour un imbécile, eh bien, les empereurs avaient le droit de jouer avec les sentiments d'autrui.

Le garde fit beaucoup de bruit en s'approchant dans le couloir de pierre et en manipulant un bon moment les clés.

« Alors, crétin, tu donnes le temps au prisonnier d'arrêter de creuser son tunnel et d'en cacher les traces ?

— Y a pas de tunnel à ce niveau, monseigneur, dit le geôlier.

— Je le sais, crétin. Mais pourquoi autant tripoter tes clés ?

— La plupart sont neuves, monseigneur, et je r'connais pas quelle clé ouvre quelle porte, c'est moins facile qu'avant.

— Alors sers-toi des anciennes et ne me fais pas perdre mon temps !

— Les anciennes, elles avaient les dents usées, ou alors c'étaient les serrures qu'étaient cassées, monseigneur. Une histoire incroyable, vous la croiriez pas.

— Non, je ne la crois pas », bougonna le Petit Napoléon. Mais il la croyait, en réalité – il avait entendu des bruits à propos de sabotage à la Bastille, d'une espèce de rouille ou d'un autre phénomène peu ordinaire qui s'en prenait aux verrous.

La clé finit par glisser dans le trou de la serrure, et la porte s'ouvrit en grinçant. Le geôlier entra et promena sa lanterne alentour pour s'assurer que le prisonnier était à sa place, qu'il ne risquait pas de lui sauter dessus pour lui faucher son trousseau. Non, celui-là, le petit Américain, il était assis loin de la porte contre le mur du fond.

Assis sur quoi ? Le geôlier s'avança d'un ou deux pas, leva plus haut sa lanterne.

« Mon Dieu », murmura le Petit Napoléon.

L'Américain était assis sur un gros bloc de pierre du mur, à côté d'un trou qui menait directement dans la rue. Aucun homme n'aurait pu soulever et dégager un tel moellon à mains nues – comment même le saisir ? Mais le plus fort, c'est qu'après avoir réussi à le déloger, cet imbécile d'Américain n'avait rien trouvé de mieux que s'asseoir dessus et attendre ! Pourquoi ne s'était-il pas enfui ?

L'Américain lui fit un grand sourire, puis il se leva, sans cesser de sourire, sans cesser de le regarder, et plongea les mains carrément jusqu'aux coudes dans la pierre, aussi facilement que si le moellon avait été une cuvette d'eau.

Le geôlier hurla et se précipita vers la porte.

L'Américain retira les mains du bloc ; l'une des deux était refermée sur un bout de caillou. Il le tendit au Petit Napoléon qui le prit, qui le soupesa. C'était de la pierre, bien dure comme il se devait, mais elle gardait à sa surface l'empreinte d'une paume et de doigts humains. Par on ne savait quel moyen, ce gars était capable de s'enfoncer dans du roc solide et d'en ramener une poignée comme s'il s'agissait d'argile.

Le Petit Napoléon fouilla sa mémoire et retrouva quelques notions d'anglais de ses années d'école. « Quel… est… votre… nom ? demanda-t-il.

— Calvin Maker ; en français : Calvin le Faiseur.

— Vous parlez… le français ?

— Quasiment pas.

— Aller… avec… moi, fit toujours en anglais le Petit Napoléon. Aller… ?

— Venir, répondit obligeamment Calvin. Venir avec vous.

— Yes. Oui. »

L'Empereur avait fini par envoyer chercher le jeune homme. Mais à présent le Petit Napoléon avait de sérieux doutes. Rien dans ses guérisons de mendiants ne laissait entendre que l'Américain aurait du pouvoir sur la pierre. Et si ce Calvin le Faiseur tentait quelque chose pour l'embarrasser ? Et si – chose inimaginable, pourtant il fallait bien l'envisager quand même –, et s'il tuait l'oncle Napoléon ?

Mais l'Empereur avait demandé à le voir. Ça, on n'y pouvait rien changer. Il allait faire quoi ? Dire à son oncle que le gars qu'il lui ramenait pour guérir sa goutte risquait de vouloir plonger les mains dans le sol de marbre, en retirer un morceau et l'assommer avec ? Ce serait un suicide politique. Il se retrouverait en Corse à garder les moutons en un rien de temps. Si on ne lui offrait pas le spectacle du monde faisant la culbute lorsque sa tête roulerait dans le panier de la guillotine.

« Venir, venir, venir, fit le Petit Napoléon. Avec moi. »

Le geôlier se blottissait plus loin dans une encoignure du couloir. Le Petit Napoléon lança un coup de pied dans sa direction. L'homme était dans un tel état d'hébétude qu'il ne l'esquiva même pas. Le coup porta et le geôlier roula sur lui-même comme un chou-fleur.

Le jeune Américain éclata d'un grand rire. Le Petit Napoléon n'aima pas son rire. Il caressait l'idée de sortir son couteau et de tuer le prisonnier sur place. Mais l'explication à l'Empereur s'avérerait dangereuse. « Alors comme ça tu m'as poussé pendant des semaines à le voir, et c'était un assassin ? » Non, quoi qu'il arrive, l'Américain verrait l'Empereur.

Calvin le Faiseur verrait Napoléon Bonaparte… et le Petit Napoléon, lui, verrait si Dieu allait répondre à une prière des plus ferventes.

XII
Les hommes de loi

« Vous connaissez que le fils du meunier, Alvin, est en prison à Hatrack River ? » L'étranger s'accouda sur le comptoir et sourit.

« M'est avis qu'on en a entendu causer, fit Armure-de-Dieu Weaver.

— Je suis icitte pour aider à faire la vérité sur Alvin, comme ça les jurés rendront un jugement équitable à Hatrack. Ils ne connaissent pas Alvin aussi bien que les gens de par icitte. J'ai seulement besoin de quelques déclarations sous serment sur sa personnalité. » L'étranger sourit encore.

Armure-de-Dieu hocha la tête. « M'est avis qu'vous êtes bien tombé, icitte, pour les déclarations sous serment, si vous cherchez après la vérité sus Alvin.

— C'est ce que… après ça que je cherche. Si je comprends bien, vous connaissez personnellement ce jeune homme ?

— Assez bien. » Armure-de-Dieu se disait qu'en attendant de découvrir à quoi jouait l'inconnu, mieux valait ne pas lui apprendre qu'il était marié à la sœur d'Alvin. « M'est avis, pourtant, qu'vous connaissez pas dans quoi vous vous lancez, l'ami. Vous aurez bien plusse que les déclarations qui vous intéressent.

— Oh, j'ai entendu parler du massacre de la Tippy-Canoe et de la malédiction qui frappe les habitants d'icitte. Je suis avocat. J'ai l'habitude d'entendre les histoires horribles des gens que je défends.

— Qu'vous défendez, hein ? demanda Armure. Vous êtes un avocat qui défend l'monde, c'est ça ?

— C'est surtout pour ça qu'on me connaît, chez moi, à Carthage City. »

Armure hocha encore la tête. Il vivait peut-être à Carthage City, mais son accent trahissait la Nouvelle-Angleterre. Et il avait beau s'efforcer de parler comme les villageois, ça restait une imitation d'avocat pour tromper la vigilance des gens. Ce gars-là pouvait parler comme dans la Bible, s'il le voulait. Il pouvait parler comme Milton. Mais Armure ne révéla pas qu'il se méfiait de l'homme. Pas encore. « Alors quand les genses d'icitte vont vous raconter qu'ils ont massacré des Rouges qu'avaient jamais rien fait à personne, vous pourrez les entendre sans même battre des paupières, c'est ça ?

— Je vous garantis que je ne battrai même pas des paupières, monsieur Weaver. Mais je les écouterai, et quand ce sera terminé, je m'occuperai de l'affaire qui m'amène. »

Le moment était venu. « Et c'est quoi, cette affaire-là ? » demanda Armure.

L'homme cilla. Il bat déjà des paupières, songea Armure. Ce fut très rapide.

« Je vous l'ai dit, monsieur Weaver. Je viens pour des déclarations sous serment au sujet d'Alvin, le fils du meunier.

— Pour faire connaître son vrai caractère aux résidents d'Hatrack River, je m'rappelle. Mais vous voyez, durant les huit années écoulées, Alvin en a passé sept à Hatrack et seulement une chez nous autres à Vigor Church. On l'a connu tout drôle, pour sûr, mais moi, j'dirais qu'ces derniers temps, c'est les genses d'Hatrack River qui l'connaissent le mieux. Alors, si j'comprends bien, vous venez icitte pour glaner une image d'Alvin que les genses d'Hatrack connaissent pas. Et la seule raison pour ça, c'est par rapport que vous avez b'soin d'changer leur opinion sus lui. Et comme j'connais d'source sûre qu'on respecte Alvin à Hatrack, vous êtes forcément icitte pour déterrer des calomnies sus l'gamin et y causer du tort. J'ai pas raison ? L'ami ? »

Le sourire engageant de l'avocat disparut tout soudain : Armure n'avait pas besoin d'autre confirmation. « Loin de moi l'idée de m'intéresser aux ragots, monsieur Weaver. Je viens chez vous sans parti pris.

— Sans parti pris, mais avec du boniment. Vous racontez qu'vous défendez les genses, comme ça ils s'imaginent qu'vous êtes du bord d'Alvin, qu'on vous a pas engagé pour démolir autant qu'possible la bonne opinion que l'monde a d'lui. Alors m'est avis, asteure qu'vous êtes icitte, qu'les amis d'Alvin feraient mieux de trouver quèqu'un d'autre pour chercher après des déclarations sous serment en sa faveur, vu qu'vous s'rez content seul'ment quand vous aurez déniqué des menteries. »

L'homme se raidit et fit un pas en arrière. « Je constate que c'est vous qui faites preuve de parti pris. Vous me direz, j'espère, en quoi je vous ai fait offense.

— Ben, la seule offense qu'vous m'avez faite, c'est d'croire, comme j'suis pas un avocat, que j'suis aussi couillon que l'tchu d'un chien.

— En tout cas, malgré vos conclusions, je vous assure qu'en tant que membre du barreau je ne cherche rien d'autre que la vérité pure et simple.

— Membre du barreau, hein ? Ben, il s'trouve que j'connais ça : *tous* les avocats, on les appelle des membres du barreau. Même quand ils sont engagés par un groupe privé pour faire des mauvais coups, vu qu'vous avez pas été engagé par le procureur du comté d'Hatrack, aussi sûr que Djeu vit, par rapport qu'il vous aurait donné une lettre d'introduction et qu'vous auriez pas essayé vos manigances pattes-pelues d'inventions qui faussent tout. »

L'étranger se recoiffa de son chapeau, il se l'enfonça fermement sur le crâne. Armure réprima son envie de tendre les mains et de le lui enfoncer encore plus bas. Alors que l'homme atteignait la porte, Armure lança une autre question. « Vous avez un nom pour que je m'renseigne auprès de l'ordre des avocats de l'État, des fois que j'pourrais vous faire un bon procès ? »

L'homme de loi se retourna et sourit, d'un sourire encore plus large que lorsqu'il voulait abuser Armure. « Je m'appelle Daniel Webster, et mes clientes sont la vérité et la justice.

— La vérité et la justice doivent joliment mieux payer en Nouvelle-Angleterre que par icitte, fit Armure. Vous êtes bien d'Nouvelle-Angleterre, hein ?

— J'y suis né, j'y ai grandi, mais je n'ai vu aucun avenir pour moi dans un pays aussi ignorant et arriéré. Je suis donc venu aux États-Unis, où les lois sont fondées sur les droits de l'homme plutôt que sur les prétentions dynastiques de monarques ou sur la théologie usée des Puritains.

— Ah. Alors, personne vous paye ?

— Je n'ai pas dit ça, monsieur Weaver.

— Qui c'est qui vous paye, alors ? C'est pas l'comté, et c'est pas l'État. Et c'est sûrement pas Conciliant Smith, il a pas trois sous d'vant lui.

— Je représente un consortium de citoyens inquiets de Carthage City, qui sont décidés à voir la justice l'emporter même dans les villages perdus et incultes de l'État de l'Hio.

— Un consortium. C'est pas comme une taverne ? Ou un bordel ?

— Amusant.

— Donnez-moi un nom, monsieur Webster. Il s'trouve que j'suis maire de ce village, par le fait, et vous êtes là, à soi-disant m'parler de justice, mais moi, j'crois qu'on a l'droit de connaître qui envoie des avocats chez nous autres pour ramasser des menteries sus nos citoyens respectables.

— Est-ce que vous possédez un fusil, monsieur Weaver ?

— Oui, l'ami.

— Alors pourquoi je devrais donner les noms de mes clients à un homme armé en colère, dans un village tellement fier d'être un repaire de meurtriers que ses habitants se vantent de leur crime à tous les voyageurs qui ont le malheur d'y passer ? En outre, les maires n'ont pas le droit d'exiger d'un avocat des renseignements sur ses rapports avec ses clients. Bien le bonjour, monsieur Weaver. »

Armure regarda Webster passer la porte, à la suite de quoi il mit son chapeau, cria à son fils aîné de lâcher sa fabrication de savon et de tenir la boutique, puis partit au petit trot à l'assaut de la colline, vers la maison de son beau-frère. Son épouse y serait car de toutes les femmes c'était elle qui réussissait le mieux les histoires de Faiseur d'Alvin, aussi la demandait-on souvent pour qu'elle donne des leçons et confectionne des sortilèges, ce que détestait Armure. Il fallait que la famille sache

ce qui se passait, qu'Alvin avait des ennemis dans la capitale qui payaient un homme de loi pour qu'il ramène des ragots sur lui. Il n'y avait plus moyen d'y échapper maintenant, il leur fallait trouver un défenseur pour le gamin, n'importe comment. Et pas un cousin du pays non plus, il fallait que ce soit un avocat de la ville qui connaisse les mêmes ficelles que ce Webster. Armure se souvenait vaguement avoir entendu causer de ce gars-là quelque part. On en parlait avec crainte et respect dans certains milieux, et après avoir discuté avec lui, avoir goûté à sa voix suave, ses réponses vives et son habileté à donner aux mensonges l'accent de la vérité, même devant ceux qui savaient qu'il s'agissait d'inventions, eh bien, Armure se disait qu'ils allaient chercher un moment avant de dénicher l'avocat en mesure de le surpasser. Une recherche que venait corser un autre problème : la rétribution de cet avocat.

*

Calvin n'avait aucune idée de ce qu'il était censé faire en présence de l'Empereur. Le titre évoquait la Rome antique, la Perse, Babylone. Mais l'homme se tenait assis dans un fauteuil à dossier droit au lieu d'un trône, la jambe posée sur un banc protégé d'un coussin ; et au lieu de courtisans on ne voyait que des secrétaires qui griffonnaient à tour de rôle sur leur écritoire un ordre, une lettre ou un édit, puis bondissaient sur leurs pieds pour sortir en coup de vent, tandis que le collègue suivant se mettait à transcrire furieusement ce que lui dictait Bonaparte dans le flot ininterrompu d'un français mordant, mélodieux, à la sonorité presque italienne.

Tandis que se poursuivait la dictée, Calvin observait en silence, flanqué de gardes (ce n'est pas ça qui l'empêcherait de provoquer l'effondrement des dalles de marbre sous l'empereur s'il en avait envie). Bien entendu, on ne l'invita pas à s'asseoir : même le Petit Napoléon, le neveu de l'Empereur, resta debout. Seuls les secrétaires en avaient le droit, semblait-il, car il était difficile de les imaginer écrire sur du vide.

D'abord, Calvin ne s'intéressa qu'au décor ; ensuite il étudia le visage de l'Empereur, comme si son expression vaguement

peinée recelait un indice qui, pour peu qu'on l'examine assez longtemps, livrerait les secrets du sphinx. Mais bientôt son attention se porta sur la jambe. C'était la goutte qu'il lui fallait guérir s'il voulait avancer dans son entreprise. Et il ne savait rien des causes de la goutte, il ne savait même pas comment les trouver. Ça, c'était le domaine d'Alvin.

L'espace d'un instant, il songea qu'il devrait peut-être demander la permission d'écrire à son aîné pour lui dire de venir guérir l'Empereur et gagner la liberté de son petit frère. Mais il se méprisa aussitôt d'avoir eu une pensée aussi lâche. Est-ce que je suis un Faiseur, oui ou non ? Et si je suis un Faiseur, je suis l'égal d'Alvin. Et si je suis l'égal d'Alvin, pourquoi je devrais l'appeler pour qu'il me sorte d'une affaire qui, pour ce que j'en sais actuellement, n'en mérite pas tant ?

Il envoya sa bestiole dans la jambe de Napoléon.

Ce n'était pas le genre d'enflure que Calvin avait pris l'habitude de voir dans les plaies purulentes des mendiants. Il ne comprenait pas ce qu'étaient les liquides – pas du pus, il en était sûr – et il n'osa pas les renvoyer simplement dans le sang, de peur qu'ils ne renferment des poisons susceptibles de tuer l'homme auprès de qui il venait prendre des leçons.

D'ailleurs, était-ce vraiment dans son intérêt de le guérir ? Même s'il avait su comment procéder, il n'était pas certain de devoir s'y risquer. Ce qu'il lui fallait, ce n'était pas la gratitude passagère d'un homme guéri mais la dépendance permanente d'un malade qui aurait besoin des soins de Calvin pour être soulagé. Temporairement soulagé.

Et pour ça, Calvin connaissait la marche à suivre, jusqu'à un certain point. Il avait appris des années plus tôt à trouver les nerfs dans un chien ou un écureuil et à leur infliger une espèce de torsion, un pincement invisible. Parfois l'animal se mettait à hurler, à brailler, et Calvin manquait en mourir de rire. D'autres fois, il ne présentait aucune douleur, mais clopinait comme si le membre pincé n'existait même pas. Un jour, un chien parfaitement sain avait traîné son derrière par terre jusqu'à se mettre à vif le ventre et les pattes, et le Père avait failli abattre la pauvre bête d'un coup de fusil pour abréger ses souffrances. Calvin avait alors eu pitié et libéré le nerf pincé pour que le

chien retrouve l'usage de ses quatre pattes, mais il n'avait jamais bien remarché après ça, il se déplaçait plus ou moins en crabe ; est-ce que ça venait du nerf pincé ou des dégâts que s'était causés l'animal en se traînant l'arrière-train par terre pendant plus d'une semaine. Calvin n'avait jamais su.

L'important, c'était ce pincement du nerf qui éliminait toute sensation – Bonaparte boiterait peut-être, mais il n'aurait plus mal. Un soulagement, pas la guérison.

Quel nerf ? Calvin ne les avait pas répertoriés. Ce genre de pensée méthodique, c'était bon pour Alvin. En Angleterre. Calvin avait compris que là résidait une des différences primordiales entre son frère et lui. Il y avait un mot nouveau qu'on venait d'inventer à Cambridge pour désigner les méthodiques acharnés comme Alvin : *scientifique*. Tandis que Calvin, avec ses élans, son flair, son brio et par-dessus tout son sens de l'improvisation, c'était, lui, un artiste. Un seul ennui : lorsqu'il s'agissait de toucher aux nerfs de la jambe impériale, il ne pouvait guère se livrer à des expériences. Il ne croyait pas qu'une amitié solide puisse se nouer entre l'Empereur et lui si Bonaparte commençait par pousser des hurlements et des glapissements d'écureuil soumis à la torture.

Il réfléchit un moment à la question, tout en regardant un secrétaire se lever et se précipiter hors de la salle, et il lui vint alors à l'esprit qu'il y avait d'autres jambes présentes que celles de Bonaparte. Maintenant qu'il importait pour Calvin de savoir précisément à quoi correspondait chaque nerf et quel pincement éliminait la douleur au lieu de la causer, il devait jouer les scientifiques et s'exercer sur une série de jambes jusqu'à ce qu'il trouve.

Il commença par le secrétaire en tête de file, un courtaud (encore plus petit que l'Empereur, lequel était déjà de stature réduite) qui s'agitait un peu sur sa chaise. Mal à l'aise ? lui demanda mentalement Calvin. Alors voyons si on parvient à te soulager. Il envoya sa bestiole dans la jambe droite de l'homme, découvrit le nerf le plus évident et pinça.

Pas un tressaillement, pas une grimace. Calvin était contrarié. Il pinça plus fort. Rien.

Le secrétaire en exercice bondit alors de sa chaise et se précipita hors de la salle. C'était maintenant le tour du courtaud que Calvin avait pincé. L'homme voulut bouger sur son siège pour assurer la position de l'écritoire, mais, au grand plaisir de Calvin, une expression étonnée passa sur sa figure, suivie d'une rougeur lorsqu'il lui fallut se baisser et se déplacer la jambe droite avec les mains. D'accord. Ce gros nerf – ou était-ce un faisceau de tout petits nerfs ? – n'avait rien à voir avec la sensation. Il avait plutôt l'air de régir le mouvement. Intéressant, ça.

Le type écrivait en silence, mais Calvin savait qu'il ne pensait qu'à une chose : à ce qui allait arriver quand il devrait bondir sur ses pieds et sortir en courant. Pour sûr, lorsqu'il eut fini de noter l'édit – à propos d'une exemption d'impôt spéciale accordée à certains négociants en vin du sud-ouest de la France à cause d'une mauvaise récolte – l'homme bondit sur ses pieds, pivota et s'étala par terre, la jambe droite emmêlée dans la gauche comme les lignes d'enfants à la pêche.

Tous les regards se tournèrent vers le malheureux, mais aucun mot ne fut prononcé. Calvin le regarda avec amusement se redresser sur les mains et le genou gauche, tandis que la jambe droite pendait, inutile. Le genou se pliait correctement, bien entendu, et l'homme ramena sous lui sa jambe qui donnait l'impression de vouloir fonctionner, mais par deux fois il essaya de prendre appui dessus et par deux fois il retomba.

Bonaparte, l'air agacé, finit par lui demander : « Êtes-vous secrétaire, monsieur, ou bouffon ?

— Ma jambe, sire, fit le pauvre scribouillard. On dirait que ma jambe droite ne marche plus. »

Bonaparte se tourna sèchement vers les gardes qui flanquaient Calvin. « Aidez-le à sortir. Et trouvez quelqu'un pour nettoyer l'encre qu'il a renversée. »

Les gardes hissèrent l'homme sur ses pieds et entreprirent de l'entraîner vers la porte. Le Petit Napoléon jugea alors le moment propice pour s'affirmer. « Prenez son écritoire, imbéciles, fit le neveu de l'Empereur. Et l'encrier, et la plume, et l'édit s'il n'est pas fichu.

— Et comment vont-ils faire tout ça ? demanda Bonaparte avec irritation. Vu qu'ils sont obligés de soutenir ce malheureux unijambiste ? » Il fixa alors le visage du Petit Napoléon, l'air d'attendre une réaction.

Il fallut un moment au Petit Napoléon pour comprendre ce que l'Empereur attendait de lui, et encore un autre plus long pour ravaler sa fierté et s'exécuter. « Oui, bien sûr, mon oncle, dit-il avec une douceur prudente. Je serai ravi de les ramasser moi-même, sire. »

Calvin réprima un sourire tandis que l'homme arrogant qui l'avait arrêté s'agenouillait à présent et ramassait papiers, écritoire, plume et encrier en prenant bien garde de ne pas en renverser une seule goutte sur lui. Le secrétaire que Calvin avait pincé était maintenant sorti. L'idée le traversa d'envoyer sa bestiole pour retrouver l'homme et lui relâcher le nerf, mais il ne savait pas exactement où il était allé, et puis quelle importance ? Ce n'était qu'un secrétaire.

Une fois le Petit Napoléon parti, Bonaparte reprit ses dictées, mais plus lentement, d'une voix moins mordante. Il marquait même des pauses, se corrigeait de temps en temps, voire se taisait un long moment pendant que les secrétaires attendaient, la plume en l'air. Calvin en profitait pour faire glisser l'encre le long de la plume et tomber brusquement sur le papier – ah, la rafale soudaine de coups de buvard ! Bien sûr, pareille agitation n'aboutissait qu'à distraire encore davantage l'empereur.

Restait cependant la question des jambes. Calvin explora chaque secrétaire à tour de rôle, trouva d'autres nerfs à pincer, mais très légèrement. Il épargna désormais les nerfs du mouvement ; il découvrit ceux de la douleur, constata ses progrès par les yeux écarquillés, les figures empourprées et les sursauts réguliers des infortunés secrétaires. Bonaparte était conscient de leur malaise, ce qui le distrayait d'autant plus. Finalement, alors qu'un homme sursautait en réaction à un pincement particulièrement violent – Calvin manquait parfois de précision lorsqu'il s'agissait de manier des fibres aussi fines que des nerfs – Bonaparte se tourna dans son fauteuil, grimaça sous la douleur que lui infligeait sa propre jambe et dit, pour autant que Calvin pouvait comprendre son français : « Est-ce

pour vous moquer de moi que vous vous plaignez et gémissez ? J'endure le martyre en silence dans ce fauteuil, tandis que vous, qui ne souffrez que de rester trop longtemps assis pour prendre des lettres, vous geignez, vous suffoquez, vous faites des mines et vous soupirez, à tel point que j'ai l'impression de me trouver au milieu d'un chœur de hyènes ! »

À cet instant Calvin découvrit enfin ce qu'il cherchait, il exerça la pression idéale sur un nerf conducteur de la douleur d'un secrétaire pour que toute sensation disparaisse, et le visage de l'homme, au lieu de se déformer, se détendit de soulagement. Voilà, se dit Calvin. C'est comme ça qu'il faut faire.

Il faillit envoyer sa bestiole tout droit dans la jambe de Bonaparte pour répéter l'opération et supprimer la douleur de l'Empereur. Heureusement, la porte qu'on ouvrait détourna son attention. Une fille de cuisine armée d'un seau et de torchons venait nettoyer l'encre répandue sur le marbre. Bonaparte lui lança un regard noir, elle manqua lâcher son attirail et s'enfuir, mais il se radoucit aussitôt. « Je suis furieux après le mal que je supporte, ma fille, lui dit-il. Entre faire ton travail, tu ne déranges pas. »

Là-dessus elle rassembla son courage, fila vers l'encre qui commençait à sécher, posa le seau dans un claquement ponctué d'éclaboussures et entreprit de frotter.

Calvin avait maintenant retrouvé son bon sens. À quoi bon le débarrasser de sa douleur dans la jambe si l'Empereur ignorait que c'était à lui, Calvin, qu'il devait ce miracle ? Il recourut plutôt à la torsion apaisante des tendons de tous les secrétaires, à leur satisfaction évidente, et ce faisant il commença de sentir une espèce de courant, de bourdonnement, de vibration dans les nerfs qui véhiculaient véritablement la douleur à la seconde où il les pinçait, si bien qu'il y gagna une précision encore plus grande, qu'il ôta, non pas toutes les sensations d'une jambe, mais uniquement la souffrance. Il termina par la fille de cuisine et s'attaqua à la douleur qu'elle ressentait toujours dans les genoux à force de les appuyer sur des sols durs et froids pour travailler. Son soulagement fut si brutal après une douleur si vive et si constante, qu'elle lâcha un cri, et une fois de plus Bonaparte lui lança un regard noir pour avoir été interrompu.

« Oh, sire, dit-elle, je vous demande pardon, mais tout d'un coup j'ai plus senti mon mal dans les genoux.

— Tu as de la chance, fit Bonaparte. Et puisqu'on est dans les miracles, est-ce que tu ne vois plus d'encre par terre ? »

Elle regarda les dalles de marbre. « Sire, j'ai beau frotter, j'arrive pas à enlever toute la tache. C'est entré dans la pierre, sire, j'en ai bien peur. »

Calvin envoya aussitôt sa bestiole sous la surface du marbre et découvrit que l'encre y avait effectivement pénétré, hors d'atteinte du frottage de la servante. L'occasion était bonne pour que Bonaparte le remarque, non pas en tant que prisonnier – même ses gardes étaient partis – mais en tant qu'homme de pouvoir. « Je pourrais peut-être vous aider », dit-il.

Bonaparte le regarda comme s'il le voyait pour la première fois, mais Calvin le savait bien, l'Empereur l'avait jaugé à plusieurs reprises au cours de la dernière demi-heure. Il lui parla dans un anglais à l'accent prononcé. « Est-ce pour travailler en cuisine que tu es venu à Paris, mon cher ami américain ?

— Je suis venu pour vous servir, sire, répondit Calvin. Que ce soit pour enlever des taches par terre ou des douleurs dans les jambes, ça m'est égal.

— Voyons d'abord ce que tu vaux avec les taches. Donne-lui les chiffons et le seau, ma fille.

— Pas besoin. J'ai déjà tout arrangé. Qu'elle recommence à frotter, et cette fois la tache va s'en aller tout de suite. »

Bonaparte fulminait de devoir servir d'interprète entre un prisonnier américain et une fille de cuisine, mais sa curiosité l'emporta sur sa dignité et il ordonna à la fille de se remettre à frotter. Cette fois, l'encre partit aussitôt et la dalle redevint nette. L'opération avait été un jeu d'enfant pour Calvin, mais la crainte respectueuse qu'exprimait la figure de la fille était la meilleure publicité possible pour son pouvoir merveilleux. « Sire, dit-elle, j'ai seulement eu besoin de passer le chiffon sur la tache, et elle est partie ! »

Les secrétaires observaient attentivement Calvin à présent – ils n'étaient pas bêtes, et ils le soupçonnaient visiblement d'être la cause à la fois de leur malaise et de leur soulagement, même

si certains d'entre eux se pinçaient les jambes dans l'espoir d'y ramener la sensation après les premiers essais maladroits du jeune Américain pour engourdir la douleur. Il retourna donc dans leurs membres, y ramena la sensation puis exerça la torsion plus délicate qui annihilait les élancements. Ils le regardèrent faire avec circonspection, tandis que les yeux de Bonaparte passaient des scribes au prisonnier.

« Je vois que tu as passé ton temps à jouer des tours à mes secrétaires. »

Sans répondre, Calvin passa dans la jambe de l'Empereur et, un court instant, élimina la douleur. Mais un court instant seulement ; il la laissa aussitôt revenir.

Le visage de Bonaparte s'assombrit. « Quel homme es-tu donc, pour m'enlever mon mal un moment et me le redonner ensuite ?

— Pardon, sire, fit Calvin. C'est facile de guérir la douleur que j'ai moi-même causée chez vos gens. Ou la douleur qu'entraînent des heures passées à frotter à genoux. Mais la goutte… ça, c'est dur, sire, et je ne connais pas de remède ni de soulagement qui dure plus d'un petit moment.

— Plus de cinq secondes, quand même… Je parie que tu sais faire ça.

— Je peux essayer.

— Tu es un petit malin, fit Bonaparte. Mais je sais reconnaître un mensonge. Tu peux enlever la douleur, et pourtant tu choisis de ne pas le faire. Comment oses-tu me tenir en otage de mon mal ? »

Calvin répondit d'une voix douce, mais il savait qu'il mettait sa vie en jeu en montrant une telle audace, quel que soit le ton employé : « Sire, vous avez retenu ma personne prisonnière pendant tout ce temps, alors que j'étais libre jusque-là. Me voici chez vous, où je vous vois déjà prisonnier du mal, et vous me reprochez, à moi, de ne pas vous libérer ? »

Les secrétaires suffoquèrent encore, mais pas de douleur cette fois. Même la fille de cuisine fut choquée, au point d'en renverser son seau et de répandre une eau savonneuse et noire d'encre sur la moitié des dalles de marbre.

Calvin fit rapidement s'évaporer l'eau, puis réduisit l'encre qui restait en poussière fine et invisible.

La servante s'enfuit en hurlant.

Les secrétaires se levèrent à leur tour. Bonaparte se tourna vers eux. « Si j'entends circuler la moindre rumeur là-dessus, vous finirez tous à la Bastille. Retrouvez la fille et faites-la taire – par la persuasion ou la prison, elle ne mérite pas la torture. Maintenant laissez-moi seul avec ce filou, le temps qu'il me dise ce qu'il attend de moi. »

Ils sortirent. Au même instant, le Petit Napoléon et les gardes revinrent, mais Bonaparte les renvoya eux aussi, à la fureur mal dissimulée de son neveu.

« Bien, nous voilà seuls, dit Bonaparte. Que veux-tu ?

— Je veux guérir votre mal.

— Alors guéris-le et qu'on n'en parle plus. »

Calvin releva le défi, tordit les nerfs juste comme il fallait et vit le visage de Bonaparte s'adoucir, perdre sa crispation habituelle. « Avoir un don pareil, murmura l'Empereur, et le gâcher à nettoyer des sols et à retirer des pierres des murs de prison.

— Ça ne durera pas, dit Calvin.

— Tu décides que ça ne durera pas, tu veux dire », fit Bonaparte.

Calvin, contrairement à son habitude, opta pour la vérité, sentant que Bonaparte devinerait le moindre de ses mensonges. « Ce n'est pas une guérison. La goutte est toujours là. Je ne comprends pas la goutte et je ne peux pas la guérir. La douleur, je peux l'enlever.

— Mais pas pour longtemps. »

Calvin répondit honnêtement : « Je ne sais pas pour combien de temps.

— Et pour quel prix ? demanda Bonaparte. Allons, mon garçon. Je sais que tu veux quelque chose. Comme tout le monde.

— Mais vous êtes Napoléon Bonaparte. Je croyais que vous saviez ce que tout le monde veut.

— Dieu ne me chuchote rien à l'oreille, si c'est à ça que tu penses. Et, oui, je sais ce que tu veux mais je ne vois pas

pourquoi c'est moi que tu es venu voir. Tu meurs d'envie de devenir le plus grand homme de la terre. J'ai déjà rencontré des hommes dévorés de la même ambition – des femmes aussi. Malheureusement, je ne peux forcer une telle ambition à servir mes intérêts. Généralement, ces gens-là, je suis contraint de les tuer, parce qu'ils représentent un danger pour moi. »

Ces mots firent l'effet d'un coup de poignard dans le cœur de Calvin.

« Mais toi, tu es différent, reprit Bonaparte. Tu ne me veux pas de mal. En fait, je ne suis pour toi qu'un instrument. Un moyen d'obtenir un avantage. Tu ne veux pas mon royaume. Je gouverne toute l'Europe, l'Afrique du Nord, une grande partie de l'ancien Orient, et pourtant tu attends seulement de moi que je t'aide dans la préparation d'un projet beaucoup plus important. De quel projet s'agit-il, par tous les saints ? »

Calvin n'avait aucune intention de le lui révéler, mais les mots lui échappèrent. « J'ai un frère, un grand frère, qui a mille fois mon pouvoir. » Les mots l'irritaient, lui brûlaient la gorge au passage.

« Et aussi mille fois ta vertu, je pense », dit Bonaparte.

Mais ces paroles ne blessèrent pas Calvin. La vertu, telle que la définissait Alvin, n'était que faiblesse et peine perdue. Calvin était fier de ne pas en avoir beaucoup.

« Pourquoi ton frère ne m'a-t-il pas défié ? demanda Bonaparte. Pourquoi ne m'a-t-il pas montré son visage durant toutes ces années ?

— Il n'est pas ambitieux, répondit Calvin.

— C'est un mensonge, même si dans ton ignorance tu y crois. Il n'existe pas d'être humain sans ambition. Saint Paul l'a fort bien dit : la foi, l'ambition et l'amour, les trois forces agissantes de l'existence humaine.

— Je croyais que c'était l'espérance, dit Calvin. L'espérance et la charité.

— L'espérance, c'est la sœur faible et gentillette de l'ambition. L'espérance, c'est l'ambition qui veut être aimée. »

Calvin sourit. « C'est pour ça que je suis venu, dit-il.

— Pas pour guérir ma goutte.

— Pour réduire votre mal, comme vous allez réduire mon ignorance.

— Avec des pouvoirs comme les tiens, qu'as-tu à faire de mes maigres dispositions à conquérir le monde ? » L'ironie de Bonaparte était évidente et pénible.

« Mes pouvoirs ne sont rien à côté de ceux de mon frère, et c'est le seul professeur capable de m'instruire. Il me faut donc d'autres pouvoirs qu'il n'a pas.

— Les miens.

— Oui.

— Alors, comment être sûr que tu ne vas pas te retourner contre moi ni tenter de me prendre mon empire ?

— Si je le voulais, je pourrais l'avoir maintenant, dit Calvin.

— C'est une chose de terrifier les gens en faisant étalage de ses pouvoirs, répliqua Bonaparte. Mais la terreur n'impose l'obéissance que lorsqu'on est là. Moi, j'ai le pouvoir de me garantir l'obéissance des hommes même quand j'ai le dos tourné, même quand il n'y a aucune chance pour que je les surprenne à me nuire. Ils m'aiment, ils me servent de tout leur cœur. Même si tu faisais s'écrouler dans la rue tous les bâtiments de Paris, tu n'y gagnerais pas la loyauté du peuple.

— C'est pour ça que je suis ici, parce que je le sais.

— Parce que tu veux gagner la loyauté des amis de ton frère, dit Bonaparte. Tu veux qu'ils le rejettent à ton profit.

— Appelez-moi Caïn si ça vous chante, mais c'est exact, fit Calvin. Oui.

— Je peux t'apprendre. Mais plus de douleur. Et pas de tes petits jeux avec elle non plus. Si elle revient, je te fais tuer.

— Vous ne pourrez même pas me garder en prison si je n'ai pas envie d'y rester.

— Quand j'ordonnerai ta mort, mon garçon, tu ne la verras même pas venir. »

Calvin le croyait sans peine.

« Dis-moi, mon garçon…

— Calvin.

— Mon garçon, ne m'interromps pas, ne me reprends pas. » Bonaparte sourit avec douceur. « Dis-moi, Calvin, ne craignais-

tu pas que je m'assure ta loyauté et que je mette tes dons à mon service ?

— Comme vous l'avez dit, vos pouvoirs n'ont guère d'effet sur des gens aussi ambitieux que vous. En réalité, c'est uniquement la bonté que vous retournez contre eux pour mieux les tenir. Leur générosité. Je n'ai pas raison ?

— En un sens, bien que ce soit quand même plus compliqué que ça. Mais oui. »

Calvin eut un large sourire. « Bon, alors, vous voyez ? Je savais que j'étais immunisé. »

Bonaparte fronça les sourcils. « En es-tu si sûr ? Es-tu donc si fier d'être totalement dépourvu de générosité ? »

Le sourire de Calvin se figea légèrement. « Quoi, ce vieux Napoléon, la terreur de l'Europe, le culbuteur d'empires, ce vieux Napo s'indigne de mon manque de compassion ?

— Oui, répondit Bonaparte. Je ne croyais pas rencontrer un jour quelqu'un comme toi. Un homme sur qui je n'ai aucun pouvoir… Et pourtant je vais te garder auprès de moi, pour le bien de ma jambe, et je t'apprendrai tout ce que je peux. Pour le bien de ma jambe. »

Calvin se mit à rire et hocha la tête. « Alors, marché conclu. »

Ce n'est que plus tard, tandis qu'on le conduisait dans un appartement luxueux du palais, que Calvin se demanda soudain si l'aveu d'impuissance de Bonaparte à le dominer n'était peut-être pas tout bonnement un stratagème ; si Bonaparte ne le dominait pas déjà, tandis que lui, Calvin, comme tous les autres instruments de l'Empereur, continuait de se croire libre.

Non, se dit-il. Même si c'est vrai, à quoi ça m'avance d'y penser ? Ce qui est fait est fait, mais dans tous les cas je reste moi-même et je dois toujours m'occuper d'Alvin. Mille fois plus puissant que moi ! Mille fois plus vertueux ! On verra ça le moment venu, quand je t'enlèverai tes amis, Alvin, comme toi, tu m'as dépouillé de mon droit de naissance, escroc d'Esaü, espèce de Ruben fossoyeur, espèce d'Ismaël jaloux et moqueur. Dieu me restituera mon droit de naissance, et il m'a donné Bonaparte pour m'apprendre à quoi l'employer.

*

Alvin ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. Le jour, il se disait qu'il supportait parfaitement son emprisonnement, il affichait une figure joyeuse devant ses visiteurs, chantait de temps en temps – en harmonie avec les geôliers quand ils connaissaient la chanson et la reprenaient avec lui. Il vivait une captivité plutôt insouciante, et tout le monde répétait que c'était une honte d'enfermer Alvin comme ça, mais qu'il se soumettait à cette épreuve avec un courage exemplaire.

Dans son sommeil, pourtant, sa haine des murs de prison, de l'uniformité et du vide de sa cellule s'exprimait à travers une autre sorte de chanson, une musique profonde qui s'harmonisait, elle, avec le chant vert dont cette région du monde avait autrefois résonné. C'était la musique des arbres et des plantes plus humbles, des insectes et des araignées, des créatures à fourrure et à nageoires qui vivaient dans les feuillages, par terre, dans les cours d'eau glacés et les rivières impétueuses. Et la voix intérieure d'Alvin s'accordait avec cette musique-là, connaissait toutes les mélodies, et au lieu de chanter en harmonie avec les geôliers, son cœur chantait avec les animaux en liberté.

Et ils entendirent son chant inaudible aux oreilles humaines. Dans les bosquets mal en point, survivance de l'antique forêt, dans les nouvelles pousses de quelques champs en friche depuis quatre ou dix ans, ils l'entendirent, les rares bisons rescapés, les daims immobiles, les chats en maraude, les coyotes sociétaires et les loups gris. Les oiseaux dans le ciel l'entendirent tous, et ils furent les premiers à venir, par deux, par dix, par volées de cent, ils arrivèrent au village et chantèrent un moment avec la musique d'Alvin, des oiseaux diurnes au beau milieu de la nuit, jusqu'à ce que le village soit réveillé par le tapage de tous ces chants simultanés. Ils arrivèrent, s'égosillèrent une heure et repartirent, mais le souvenir de leurs roulades demeura.

D'abord les oiseaux, puis les jappements des chacals, les hurlements des loups, pas franchement terrifiants, mais assez pour emplir d'une espèce d'effroi le cœur discordant de la plupart des habitants réveillés en sueur. On voyait partout des traces de ratons-laveurs, pourtant rien n'avait été déchiré ni

volé, et il ne manquait pas plus de poulets que d'habitude malgré les nombreuses empreintes de renards sur les toits de tous les poulaillers. Des écureuils qui cueillaient leurs noisettes couraient sans peur à travers le village pour déposer de menues offrandes devant le palais de justice. Des poissons sautaient au milieu de la Hatrack et des cours d'eau voisins, se livrant au clair de lune à une danse argentée dans l'onde miroitante dont les gouttes retombaient dans le courant comme des étoiles.

Pendant ce temps-là, Alvin dormait, comme la majorité des villageois ; le bruit se répandit donc seulement peu à peu que le monde naturel était en pleine confusion, et certains firent alors le lien avec sa détention. Les esprits logiques affirmaient qu'il n'y avait aucun rapport. Le docteur Whitley Physicker déclarait courageusement quand on le lui demandait (et parfois sans qu'on le lui demande) : « Je suis le premier à dire que c'est une erreur de garder ce garçon en prison. Mais les essaims d'abeilles inoffensives qui ont traversé le village la nuit dernière ne signifient pas forcément autre chose que… disons, la perspective d'un hiver rigoureux. Ou d'un hiver doux. Je ne sais pas bien lire dans les abeilles. En tout cas, ça n'a rien à voir avec l'emprisonnement d'Alvin parce que la nature ne se mêle guère des litiges judiciaires des humains ! »

Assez juste, mais sans rapport avec la question, dirait un avocat. Ce n'était pas l'emprisonnement d'Alvin qui troublait la nature, c'était son chant durant ses rêves qui attirait les animaux. Et les rares habitants du village capables d'en percevoir de faibles échos – John Binder, par exemple, et le capitaine Harriman, qui avaient entendu toute leur vie de tels remue-ménage silencieux –, eh bien, ceux-là ne furent même pas réveillés par les roulades des oiseaux, les jappements des coyotes, les hurlements des loups et les piétinements des pattes d'écureuils sur les bardeaux. Ces bruits s'accordaient avec leurs propres rêves, car pour eux ils participaient d'un tout, d'une même harmonie, le chant vert de la nature et le chant d'Alvin leur parlaient de paix tout au fond du cœur. Ils entendaient les rumeurs mais ne comprenaient pas le tapage qu'on en faisait. Et si Freda la Soûlarde buvait un peu moins et dormait un peu mieux, qui le remarquait en dehors d'elle ?

*

En-Vérité Cooper n'arriva pas facilement à Vigor Church, mais c'était le cas de tout le monde. Vu la réputation du village d'imposer aux voyageurs le récit d'événements horribles, qu'on n'ait jamais aménagé de route pour les diligences n'avait rien d'étonnant. La voie ferrée ne s'étendait pas encore beaucoup vers l'ouest, mais serait-elle passée à proximité qu'on n'aurait probablement pas ouvert de gare ni même de voie de desserte. Le village qu'Armure-de-Dieu Weaver avait autrefois espéré voir devenir la porte vers l'ouest était désormais un trou perdu.

L'avocat prit donc d'abord le train – bringuebalant et malodorant, mais rapide et bon marché – jusqu'à Dekane, et ensuite la diligence. Par le plus grand des hasards, son itinéraire le fit passer par Hatrack River, où l'homme qu'il venait voir, le frère de Calvin, moisissait en prison. Hélas il voyageait à bord de la diligence directe, laquelle ne prit pas le temps de s'arrêter pour un repas tranquille à l'auberge d'Horace Guester où il aurait forcément entendu des discussions et décidé de ne pas aller plus loin. Au lieu de ça, il continua jusqu'à Carthage City, où il prit une diligence omnibus pour le territoire de la Wobbish au nord-ouest, puis descendit dans un petit village fluvial endormi, s'acheta un cheval, une selle et une mule de bât pour ses bagages, lesquels n'étaient pas très importants mais encore trop pour qu'il les charge sur sa monture. De là, il lui suffit de chevaucher toute la journée vers le nord, de faire halte le soir dans une ferme, de chevaucher encore le lendemain et, en fin d'après-midi, à l'instant où le soleil se couchait, il arriva devant le magasin d'Armure-de-Dieu, où des lampes étaient allumées et où il espéra trouver à se loger pour la nuit.

« J'regrette, fit l'homme à la porte. On prend pas d'locataires… Sont pas très en d'mande au village. La famille du meunier plusse loin sus la route, elle les prend quand y en a, mais… Bah, l'ami, autant entrer. Par rapport que l'gros d'la parenté du meunier s'trouve icitte, dans mon magasin, et puis y a une histoire qu'ils sont forcés d'vous raconter avant d'pouvoir aller s'coucher as'soir, eux comme vous.

— On m'en a parlé, dit En-Vérité Cooper, et je n'ai pas peur de l'entendre.

— Alors, vous v'nez chez nous autres exprès ?

— Avec les panneaux sur la route qui demandent aux voyageurs de passer leur chemin ? » En-Vérité franchit le seuil. « J'ai un cheval et une mule dont il faut s'occuper…»

Ses paroles furent entendues par le groupe de villageois assis sur des tabourets, sur des chaises et appuyés au comptoir. Aussitôt, deux jeunes gens au visage identique bondirent par-dessus celui-ci. « Moi, j'prends l'cheval, dit l'un.

— Ça m'laisse la mule… et les bagages, pour sûr.

— Et moi la selle, fit le premier. J'crois qu'ça revient au même. »

En-Vérité Cooper tendit la main à la manière directe des Américains qu'il avait déjà apprise. « Je m'appelle En-Vérité Cooper, dit-il.

— Économe Miller, dit un des garçons.

— Et moi. Fortuné, dit l'autre.

— Des puritains, d'après vos noms, fit En-Vérité.

— Sûrement pas, dit un homme entre deux âges, au corps trapu, assis sur un tabouret dans l'angle. Donner des noms d'même à des drôles, c'est pas réservé aux fanatiques religieux d'la Nouvelle-Angleterre. »

Pour la première fois, En-Vérité sentit de la suspicion dans l'air et, il le comprit, ces gens devaient se demander à qui ils avaient affaire et ce qu'il venait chercher dans le coin. « Il n'y a pas plus d'un meunier dans le village, j'imagine ? demanda-t-il.

— Rien qu'moi, répondit l'homme trapu.

— Alors vous devez être Alvin Miller senior », fit En-Vérité en s'avançant à grands pas vers lui, la main tendue.

Le meunier la prit avec précaution. « Vous m'avez r'connu, mon jeune ami, mais moi, tout ce que j'connais d'vous, c'est qu'vous débarquez icitte à la brimante, personne attendait après vous, et vous causez comme un Anglais prétentieux bien induqué. On a eu un temps un révérend qui causait pareil comme vous. Mais c'est fini asteure. » Et au ton de sa voix, En-Vérité comprit que la séparation n'avait pas été cordiale.

« Je m'appelle En-Vérité Cooper, répéta-t-il. Mon père est tonnelier de métier, et j'ai appris à faire des barriques étant petit. Mais vous avez raison, j'ai suivi des études, et je suis maintenant membre du barreau. »

Le meunier eut l'air perplexe. « Des barriques au barreau, fit-il. J'dois dire que j'connais pas bien la différence. »

L'homme qui l'avait accueilli à la porte vint à la rescousse. « Un membre du barreau, c'est un avocat, ils disent souvent d'même en Angleterre. »

La sécheresse du ton et la façon dont tout le monde se raidit apprit à En-Vérité qu'on nourrissait des griefs contre les hommes de loi dans le pays. « S'il vous plaît, je vous assure, j'ai abandonné cette profession en quittant l'Angleterre. Je doute qu'on me permette d'exercer ici, aux États-Unis, du moins pas sans une sorte d'examen. De toute façon, je ne suis pas venu pour ça. »

La femme du meunier – ce qu'En-Vérité devina d'après son âge car elle n'était pas assise près de l'homme – prit la parole, et d'une voix beaucoup moins hostile que son mari. « Un homme s'en vient d'Angleterre exprès pour voir le village d'Amérique qui vit tous les jours dans la honte. Je r'connais que j'suis curieuse, avocat ou pas. Pour quoi donc faire vous v'nez chez nous autres ?

— Eh bien, j'ai rencontré un de vos fils, je crois. Et ce qu'il m'a dit…»

Ce fut presque comique, la manière dont ils se penchèrent tous en avant. « Vous avez vu Calvin ?

— Lui-même, répondit En-Vérité. Un jeune homme intéressant. »

Ils s'abstinrent de tout commentaire.

S'il y avait une chose qu'En-Vérité avait apprise en tant qu'avocat, c'est qu'il n'était pas obligé de meubler lui-même les silences dans une conversation. Il n'avait aucune assurance quant à l'opinion de cette famille sur Calvin – après tout, Calvin était un tel fieffé menteur qu'il avait dû exercer son art ici, chez lui, avant de vouloir s'en servir pour faire son chemin dans le monde. On pouvait donc le détester. Ou l'aimer et se languir de lui. En-Vérité ne voulait pas commettre d'erreur.

Finalement, comme il fallait s'y attendre, ce fut la mère de Calvin qui parla. « Vous avez vu mon gars ? Il était où ? Comment il allait ?

— Je l'ai rencontré à Londres. Il a le langage et le maintien d'un jeune homme plutôt intelligent. Il m'a aussi paru en bonne santé. »

Ils hochèrent la tête, et En-Vérité remarqua qu'ils avaient l'air soulagés. Ainsi, ils l'aimaient et avaient craint pour lui.

Un homme grand et maigre, à peu près de son âge, étendit ses longues jambes et se renversa sur son tabouret. « J'suis quasiment sûr qu'vous avez pas fait tout ce ch'min jusse pour nous dire que Calvin se porte bien, monsieur Cooper.

— Non, bien entendu. C'est à cause d'une chose qu'il m'a dite. » En-Vérité fit à nouveau du regard le tour de l'assemblée, de cette grande famille tantôt accueillante et méfiante à l'égard d'un étranger, tantôt inquiète et prudente au sujet d'un fils disparu. « Il a parlé d'un frère. » Ce disant, l'Anglais fixa le grand maigre qui était intervenu. « Un frère dont les talents surpassent les siens. »

Le grand maigre s'esclaffa et plusieurs autres gloussèrent. « Faut pas nous conter des histoires, à nous autres ! dit-il. Jamais Calvin parlerait d'même d'Alvin ! »

Donc, le grand maigre n'était pas Alvin junior, en définitive. « Bon, disons que je lis entre les lignes, si vous préférez. Vous savez qu'en Angleterre l'usage de pouvoirs magiques et d'arts occultes est sévèrement puni. Aussi nous, les Anglais, nous ne connaissons pas grand-chose dans ces domaines-là. J'ai cependant eu l'impression que s'il existe une personne au monde capable de m'aider à les comprendre, c'est peut-être bien Alvin, le frère de Calvin. »

Ils en convinrent tous d'un hochement de tête, voire pour certains d'un sourire.

Mais le père restait méfiant. « Et pourquoi donc un avocat anglais voudrait en apprendre plusse sus ces affaires-là ? »

En-Vérité, à sa grande surprise, fut pris de court. Sa seule idée avait été de trouver Alvin, le fils du meunier – mais il fallait évidemment que ces gens sachent pourquoi il s'intéressait tellement aux pouvoirs occultes. Que répondre ? Toute sa vie il

avait été forcé de dissimuler son don, sa calamité ; aujourd'hui, il découvrait qu'il ne pouvait pas l'avouer comme ça, même à mots couverts.

Il s'avança donc à grands pas vers le comptoir, saisit deux grosses bobines de fil qui attendaient là, sans doute pour que les clients puissent en dévider la longueur voulue avant de l'enrouler sur une autre plus petite. Il rapprocha les extrémités des deux bobines, puis leur trouva l'ajustement parfait, tel que personne ne pourrait les séparer.

Il tendit les bobines collées au meunier. L'homme tenta aussitôt de les désunir, mais il n'eut pas l'air étonne de ne pas y arriver. Il regarda sa femme et sourit. « R'garde-moi ça, dit-il. Un avocat qui connaît faire quèque chose d'utile. C'est un miracle. »

Les bobines circulèrent de main en main, la plupart du temps en silence, pour aboutir enfin dans celles du jeune homme dégingandé assis sur son tabouret. Sans réfléchir une seconde, il les détacha l'une de l'autre et les reposa sur le comptoir. « Les bobines, ça sert pas à grand-chose quand elles sont collées d'même », dit-il.

En-Vérité était stupéfait. « C'est vous, dit-il. Vous êtes Alvin.

— Non, m'sieur, fit le jeune homme. Mon nom à moi, c'est Mesure, mais j'ai appris quèques affaires du talent d'mon frère. Sa grosse tâche, asteure, c'est d'montrer aux genses comment dev'nir Faiseux pareil que lui, et m'est avis que j'apprends aussi bien que n'importe qui. Mais vous… j'connais qu'il voudrait joliment vous rencontrer.

— Oui, fit En-Vérité en s'efforçant de cacher son enthousiasme. Oui, je viens pour ça. Pour apprendre. Alors je suis content d'entendre qu'il veut bien montrer son art. »

Mesure eut un grand sourire. « Ben, lui, il veut montrer aux genses, et vous, vous voulez apprendre. Mais j'ai dans l'idée qu'vous deux, va falloir vous rendre un autre genre de service avant qu'ça arrive. »

En-Vérité n'était pas surpris. Évidemment, il y aurait une espèce de prix à payer, ou peut-être une preuve de loyauté ou de confiance à donner. « Je ferai tout le nécessaire pour qu'un

Faiseur m'apprenne à quoi sert mon don et comment bien l'employer. »

Madame Miller approuva de la tête. » J'crois qu'vous êtes l'homme qu'y faut, dit-elle. J'crois que c'est p't-être Djeu qui vous a envoyé chez nous autres. »

Son mari grogna.

« Ça serait déjà beaucoup s'il vous envoyait pour apprendre à mon mari les bonnes manières, mais j'ai peur que ça soye même pas du pouvoir d'un Djeu charitable, ajouta-t-elle.

— J'aime pas ça quand tu causes comme le révérend Thrower, ronchonna le meunier.

— J'connais que c'est vrai, cher, fit sa femme. Monsieur Cooper, une supposition qu'il vous faudrait exercer, pas dans l'territoire d'la Wobbish, mais dans l'État de l'Hio. Combien de temps ça prendrait pour vous préparer à l'examen ?

— Je ne sais pas, dit-il. Tout dépend si la législation américaine a beaucoup divergé ou non de la justice et du droit coutumier anglais. Peut-être seulement quelques jours. Peut-être beaucoup plus longtemps. Mais je vous assure, je ne viens pas pour exercer mon métier d'homme de loi, je viens plutôt pour apprendre d'autres lois infiniment supérieures.

— Vous voulez connaître pourquoi on est tous icitte, dans l'magasin d'Armure ? demanda le meunier. On essayait d'voir ensemble comment on pourrait trouver l'argent pour engager un avocat. On connaissait qu'on avait b'soin d'un bon, de première force, mais on connaissait aussi qu'un groupe secret de richards à Carthage avait déjà engagé les meilleurs de l'Hio contre nous autres. Alors la question, c'était : qui donc engager, et comment faire pour le payer ? Ma femme croit que c'est Djeu qui vous a envoyé, mais à mon avis vous vous êtes envoyé tout seul, et je m'demande même si c'est pas mon gars, Alvin, qui vous a appelé. Mais qui connaît ça ? moi, j'dis tout l'temps. Vous êtes icitte. Vous êtes avocat. Et vous voulez quèque chose d'Alvin.

— Est-ce que vous proposez un échange de services ? demanda En-Vérité.

— Pas vraiment », s'interposa Mesure en se levant de son tabouret. En-Vérité s'était toujours cru plutôt grand, mais ce

jeune fermier le dominait sans peine. « Alvin vous donnera des leçons pour rien, si vous voulez apprendre. Seulement, faudra nous rendre ce service d'avocat avant de dev'nir son élève. C'est comme ça. »

En-Vérité était déconcerté. C'était un troc, oui ou non ?

Le commerçant intervint dans son dos en riant. « On s'parle tous à tort et à travers. Monsieur Cooper, le service qu'on vous d'mande, c'est de défendre Alvin junior à son procès. Il est en prison à Hatrack River, on l'accuse d'avoir volé l'or d'un autre, et j'ai idée qu'ils vont y mettre aussi sus l'dos des masses d'autres méfaits. Ils sont décidés à l'garder longtemps en prison, s'ils le pendent pas, et vous voilà qui débarquez icitte… Admettez tout d'même que ç'a l'air d'une jolie chance pour nous autres.

— En prison, répéta En-Vérité.

— À Hatrack River, acquiesça Armure.

— J'y suis passé il y a moins d'une semaine.

— Eh ben, vous êtes passé devant l'palais d'justice ousqu'ils le gardent enfermé.

— D'accord, je vais vous aider. Le procès est prévu pour quand ?

— Oh, c'est quasiment quand vous voulez. Le juge, là-bas, c'est un ami d'Alvin, comme presque tout l'monde au village, ou la plupart de ceusses qui comptent, en tout cas. Ils peuvent pas le laisser partir comme ça même s'ils le veulent. Mais ils repousseront l'procès aussi longtemps qu'il faudra, jusqu'à tant que vous soyez admis à l'défendre. »

En-Vérité hocha la tête. « Oui, d'accord. Mais… je suis étonné. Vous ne savez pas si je suis bon avocat ou non. »

Mesure éclata de rire. « Allons, l'ami, vous nous prenez pour des aveugles, nous autres ? R'gardez-moi ça comme vous êtes bien alingé ! Vous êtes riche, et c'est pas en faisant des barriques que vous avez gagné d'l'argent.

— Et puis, fit Armure, vous avez l'accent anglais et des manières de beau monsieur. Les jurés d'Hatrack River seront surtout du bord d'Alvin. Tout c'que vous direz leur paraîtra plein de bon sens.

— Vous insinuez que je n'ai pas vraiment besoin d'être bon. Il suffit que je sois anglais, avocat, en vie et présent au tribunal.

— Y a d'ça, ouaip, fit Armure.

— Alors vous avez votre avocat. Ou plutôt votre fils a un avocat. S'il veut de moi, s'entend.

— Il veut sortir de prison, et lavé de toute accusation, déclara solennellement Mesure. Et il veut apprendre aux genses comment devenir Faiseux. Moi, j'crois qu'vous allez joliment bien vous accorder avec ce qu'il veut.

— Approchez ! » L'ordre venait de madame Miller, et l'Anglais obéit sagement. Elle tendit les bras et lui prit la main droite qu'elle garda dans les deux siennes. « Monsieur En-Vérité Cooper, dit-elle, vous serez-t-y un ami fidèle pour mon fils ? »

Il comprit que c'était un serment qu'elle lui demandait, un serment dans lequel il engagerait son cœur. « Oui, m'dame. Je serai son ami fidèle. »

Ce ne fut pas franchement un silence qui suivit sa promesse. En-Vérité entendit des respirations longuement retenues qu'on relâchait. Il n'avait encore jamais été la réponse à un souhait sincère. C'était plutôt grisant. Et un peu terrifiant aussi.

Économe et Fortuné revinrent. « On a déchargé le ch'val et la mule, on leur a donné à boire et à manger et on les a mis à l'écurie.

— Merci », fit En-Vérité.

Les jumeaux regardèrent autour d'eux. « Pourquoi tout l'monde a l'sourire ?

— On a un avocat pour Alvin », dit Mesure.

Économe et Fortuné sourirent à leur tour. « Eh ben, cré coup de tonnerre, on va s'rentrer s'coucher, alors !

— Non, fit le meunier. On a 'core une affaire à régler. »

L'humeur fut tout de suite moins joyeuse.

« Assitez-vous, monsieur Cooper, reprit le meunier. On a une histoire à vous conter. Une triste affaire, et à la fin tous les hommes du village, sauf Armure, là, et Mesure… à la fin, on est tous frappés par la honte. »

En-Vérité s'assit pour écouter.

XIII
Manœuvres

Vialatte lui apporta une autre tarte. « J'ai pas pu finir la dernière, dit Alvin. Vous prenez mon estomac pour un puits sans fond ?

— Un homme de votre taille et de votre force, faut que ça mange pour se garder la chair sur les os, fit Vialatte. Et je n'ai pas encore trouvé comment faire une moitié de tarte. »

Alvin gloussa. Mais tandis qu'elle glissait la tarte sous la porte aux barres de fer, de la cellule, il remarqua qu'elle s'était affublée de nouveaux sortilèges, sans parler d'un pouvoir d'attirance et d'une supplication. La plupart des sortilèges, il les reconnaissait tout de suite – il en avait conçu quelques-uns autrefois, de sauvegarde ou de protection, voire de dissimulation et de modération d'élans, qui assuraient une meilleure sécurité mais étaient beaucoup plus difficiles à réaliser. Pourtant, ceux qu'arborait aujourd'hui Vialatte dépassaient l'expérience d'Alvin. Et comme ils n'auraient pas d'effet sur lui, ou si peu, il ne pouvait pas vraiment dire à quoi ils servaient. Il ne pouvait pas non plus le lui demander.

Une sorte de dissimulation, peut-être. Ça se rapprochait, semblait-il, d'un sortilège « négligez-moi », toujours très subtil et qui ne fonctionnait généralement que dans une direction.

Il se pencha, ramassa la tarte et la posa sur la petite table qu'on lui avait laissée.

« Alvin, dit-elle doucement.

— Oui ? répondit-il.

— Chut. »

Il leva la tête en se demandant pourquoi elle faisait tant de mystère.

« Je ne veux pas qu'on m'entende », ajouta-t-elle. Elle lança un coup d'œil vers la porte entrouverte qui donnait sur le bureau du shérif, où le garde devait sûrement tendre l'oreille. Elle fit signe à Alvin de s'approcher.

Ce qui passa par la tête du prisonnier l'embarrassa un peu. Avait-elle par hasard sur lui les mêmes pensées romanesques qu'il avait sur elle durant certaines de ses nuits solitaires ? Peut-être savait-elle d'une façon ou d'une autre que lui seul arrivait à distinguer au-delà de ses charmes de beauté et qu'il l'aimait pour ce qu'elle était réellement. Peut-être se disait-elle qu'elle pourrait finir par aimer un homme dans son genre, comme lui se l'était parfois demandé vis-à-vis d'elle, vu que son premier amour était désormais perdu pour lui.

Il se rapprocha.

« Alvin, vous voulez vous échapper d'ici ? » chuchota-t-elle. Elle s'appuya le front contre les barreaux. Son visage était si près. Offrait-elle un baiser timide ?

Il baissa la main et lui toucha le menton, lui releva la tête. Voulait-elle qu'il l'embrasse ? Il eut un sourire de regret. « Vialatte, si j'voulais m'échapper, m'est… » Il n'eut pas le loisir de finir sa phrase, n'eut pas le temps de dire : « M'est avis que j'pourrais sortir d'icitte quand ça m'chante. » Parce qu'au même instant l'adjoint ouvrit la porte à la volée et jeta un coup d'œil dans la cellule. Une expression affolée lui envahit aussitôt la figure et son regard passa carrément sur le prisonnier et la visiteuse comme s'il ne les voyait pas. « C'est pas Djeu possib' ! » s'écria-t-il avant de se ruer dehors. Alvin l'entendit galoper bruyamment dans le couloir tout en appelant : « Shérif ! Shérif Doggly ! »

Alvin baissa les yeux sur Vialatte. « C'était quoi, tout ça ? » demanda-t-il.

Vialatte le regarda, fit tomber ses dents et sourit. « Comment je connaîtrais ça, moi, Alvin ? Seulement, m'est avis que le moment est mal choisi pour causer de ce que je suis venue causer avec toi. » Elle ramassa ses jupes et se rua à son tour dehors.

Alvin ignorait dans quel but elle lui avait rendu visite, mais il savait une chose : les effets des nouveaux sortilèges de cette

femme avaient un rapport avec l'adjoint et ce qu'il avait vu en entrant. Et comme elle s'était munie d'un pouvoir d'attirance et d'une supplication, c'était peut-être bien à cause d'elle que l'adjoint avait fait irruption, paniqué si vite et pris la fuite sans enquêter plus avant.

Elle a laissé tomber son dentier pour me montrer son mépris, songea Alvin. Comme elle l'a fait pour Horace, son ennemi. D'une certaine manière, je suis devenu son ennemi.

Il regarda la tarte posée sur la petite table. Il la prit et la refit passer sous la porte.

Cinq minutes plus tard, l'adjoint revint avec le shérif et le procureur du comté. « Qu'esse tu m'contes, sacordjé ? s'écria le shérif Doggly. Il est là, comme d'accoutumé ! T'as bu, Billy Hunter ?

— Je jure qu'y avait personne icitte, répondit l'adjoint. J'ai vu Vialatte Franker entrer avec une tarte…

— Shérif, de quoi il cause ? fit Alvin. J'l'ai vu débarquer y a pas cinq minutes, puis il s'est mis à brailler et il est parti en courant dans l'couloir. Ç'a fait peur à la pauvre Vialatte, alors elle a fichu l'camp comme si elle avait un ours après elle.

— *Il était pas là, j*'suis prêt à l'jurer devant Djeu et tous ses anges ! fit Billy Hunter.

— J'étais icitte, d'vant la porte, dit Alvin.

— P't-être bien qu'il se penchait pour prendre la tarte, et tu l'as pas vu, suggéra le shérif.

— Dame non, fit Alvin qui ne voulait pas mentir. J'étais d'bout. Tiens, v'là la tarte… J'te la donne si tu veux, j'ai dit à m'zelle Vialatte que j'avais pas fini la dernière.

— J'en veux pas, de ta tarte, répliqua Billy. J'connais pas c'que t'as fait, mais moi, j'passe pour un couillon.

— Y a pas b'soin d'Alvin pour ça », dit le shérif Doggly. Marty Laws, le procureur du comté, s'esclaffa. Marty avait le don de rire à point nommé pour empirer les choses.

Billy lança un regard noir au prisonnier.

« Bon, Alvin, faut qu'on te mette en liberté conditionnelle, dit Marty. Tu ne peux pas aller te balader comme ça hors de la prison quand l'envie te prend.

— Donc, vous me croyez », fit l'adjoint.

Marty Laws roula les yeux.

« Moi, j'crois personne, dit le shérif Doggly. Et Alvin, il s'en va pas en balade, pas vrai, Alvin ?

— Dame non, répondit Alvin. J'ai pas bougé d'la cellule. »

Aucun ne se soucia de faire semblant de croire qu'Alvin n'aurait pas pu s'échapper quand il le voulait.

« Tu m'traites de menteux ? demanda Billy.

— J'te traite d'avoir fait erreur, répondit Alvin. Je m'dis qu'on t'a p't-être emberné en t'faisant croire c'que tu crois et voir c'que t'as vu.

— Y en a sûrement qui sont après emberner quelqu'un », dit Billy Hunter.

Ils s'en allèrent. Alvin s'assit sur la couchette et observa une fourmi qui quadrillait le sol de la cellule, en quête de nourriture. Y a une tarte là-bas, plutôt de ce côté… Sans hésiter, la fourmi obliqua, suivant le conseil d'Alvin, quand bien même son tout petit cerveau n'avait pas la capacité d'en comprendre les mots. En fait, elle reçut seulement le message de nourriture et une direction ; au bout d'une minute elle avait escaladé le plat à tarte et se promenait sur la croûte. Puis elle repartit à la recherche de ses amies pour les convier à déjeuner. Autant qu'elle profite à quelqu'un, cette tarte.

Vialatte s'était pourvue de sortilèges de dissimulation, bon, et les sortilèges visaient la porte. Elle lui avait demandé de s'approcher afin qu'il pénètre dans le champ de son "négligez-moi", du coup Billy Hunter avait regardé sans voir personne.

Mais pourquoi ? Quel intérêt, de se livrer à de telles niaiseries ?

Outre sa perplexité, pourtant, Alvin bouillait intérieurement de colère. Moins envers Vialatte qu'envers lui-même pour son imbécillité. Faire des yeux de poisson frit pour une femme qui se dissimulait derrière des dents fausses et des sortilèges d'apparence, bon sang ! Elle lui plaisait, pourtant il savait que c'était une vraie commère et soupçonnait la moitié de ce qu'elle lui racontait d'être faux.

Il y avait pire : lorsqu'il reverrait Peggy – s'il la revoyait un jour – elle saurait tout de suite quel point il avait été bête de

tomber amoureux d'une femme qu'il savait n'être qu'artifices et mensonges.

Dis donc, Peggy, quand je suis tombé en amour avec toi, tu n'étais toi aussi qu'artifices et mensonges, tu connais. Souviens-toi de ça quand tu me prendras pour le plus grand couillon du monde.

La porte s'ouvrit et Billy Hunter entra une fois de plus, s'avança à grandes enjambées vers la cellule et ramassa la tarte. « Ça s'rait bête d'la laisser perdre, même si t'es un menteux, dit-il.

— J'te l'ai dit, Billy, vas-y. Mais je l'ai à moitié promise à une fourmi une minute passée. »

Billy jeta un regard mauvais au prisonnier : il devait sûrement croire qu'Alvin se moquait de lui au lieu de dire la vérité pure et simple. C'était d'ailleurs un peu le cas. Il profitait de la situation, du moins. Il faudrait qu'il reparle de cette histoire avec Arthur Stuart à sa prochaine visite, des fois que le gamin aurait une idée sur le sens à donner à cette charade de Vialatte.

La fourmi revint, en tête d'une colonne de ses sœurs. Tout ce qu'elles trouvèrent, ce furent deux miettes de croûte. Mais c'était déjà beaucoup, non ? Alvin les regarda s'échiner à déplacer les grosses charges de pâtisserie. Pour les aider, il envoya sa bestiole diviser les débris en fragments plus petits. Les fourmis eurent alors tôt fait d'évacuer les miettes en colonne. Il y aura festin dans la fourmilière ce soir, pour sûr.

Son estomac grogna. À vrai dire, il l'aurait bien mangée, cette tarte, et il n'en aurait pas laissé beaucoup non plus. Mais il ne voulait rien manger qui venait de Vialatte Franker, plus jamais. Il ne fallait pas faire confiance à cette femme.

Elle a laissé tomber ses dents devant moi, songea-t-il. Elle me déteste. Pourquoi ?

*

Impossible de s'en sortir. Même en comptant sur un hasard heureux dans le choix des jurés, même avec cet Anglais nouvellement arrivé pour le défendre, Peggy ne donnait pas

plus de trois chances sur quatre à Alvin de se faire acquitter, et ça ne suffisait pas. Il faudrait qu'elle aille le soutenir. Il faudrait qu'elle se décide à témoigner. Malgré tous les nouveaux habitants de Hatrack, une chose restait sûre : on croirait ce qu'affirmerait Peggy la torche. Les villageois n'ignoraient pas qu'elle voyait la vérité, et ils n'ignoraient pas non plus – parfois à leur grande déconvenue – qu'elle ne disait jamais rien qui ne fût vérité, même s'ils lui étaient reconnaissants de ne pas révéler toutes celles qu'elle connaissait.

Seule Peggy savait combien de secrets terribles, honteux ou tristes elle avait laissés dans l'ombre. Mais ça n'avait aucune importance. Elle avait l'habitude de garder pour elle les secrets d'autrui, et ce depuis sa prime jeunesse, lorsqu'elle avait dû affronter celui d'adultère de son père. À partir de ce jour-là elle avait appris à ne pas juger. Elle en était même venue à aimer maîtresse Modesty, la femme avec qui son père, l'Horace Guester, avait été infidèle. Maîtresse Modesty s'était montrée comme une seconde mère, elle lui avait donné, non pas la vie du corps, mais la vie de l'esprit, celle des bonnes manières en société, celle de la grâce et de la beauté dont elle faisait peut-être trop grand cas.

Trop grand cas parce qu'il n'allait pas y avoir beaucoup de grâce et de beauté dans l'avenir d'Alvin ; et que ça lui plaise ou non, Peggy était liée à cet avenir.

Je me raconte des mensonges, se dit-elle. « Que ça me plaise ou non », tiens donc ! Si je le voulais, je pourrais laisser Alvin où il est et me moquer qu'il reste en prison, qu'il se noie dans l'Hio ou je ne sais quoi encore. Je suis liée à Alvin Smith parce que je l'aime, que j'aime ce qu'il peut devenir, et je veux participer à tout ce qu'il réalisera. Même si c'est difficile. Même si c'est malgracieux, grossier, ridicule.

Aussi se mit-elle en route pour Hatrack River, une étape à la fois.

Un beau jour, elle traversa Wheerwright dans le nord de l'Appalachie, au bord de l'Hio, pas très loin en amont du confluent avec la Hatrack. Si près de son village qu'elle aurait pu louer un chariot et prendre le dernier bac, misant sur le clair de lune et son talent de torche pour retourner chez elle sans

encombre. Elle aurait pu si elle ne s'était pas arrêtée pour déjeuner dans un restaurant qu'elle connaissait déjà, où les produits étaient frais, la cuisine succulente et la compagnie de qualité – autant d'améliorations bienvenues après de longues journées passées sur la route.

Tandis qu'elle mangeait, elle entendit une espèce de tumulte dehors : une fanfare jouait, plutôt mal mais avec beaucoup d'enthousiasme, au milieu de cris et d'acclamations. « Une parade ? demanda-t-elle au serveur.

— Vous connaissez qu'les élections présidentielles sont seulement dans quèques semaines », répondit l'homme.

Elle le savait mais n'y avait guère prêté attention. Un candidat se présentait contre un autre pour un quelconque poste dans toutes les agglomérations qu'elle avait traversées, mais ça ne comptait pas beaucoup en regard de l'abolition de l'esclavage, sans parler de ses inquiétudes au sujet d'Alvin. Qui allait gagner ces élections lui était jusqu'à présent parfaitement égal. En Appalachie, comme dans les autres États esclavagistes, personne n'osait se présenter ouvertement contre l'esclavage – ce serait un bon pour un costume gratuit en plumes et goudron et une balade en train hors de la ville, voire pire, car les partisans de l'esclavage étaient profondément violents, et les opposants en majorité craintifs, incapables de s'unir. Pas encore.

« Une sorte de discours sur une estrade ? demanda-t-elle.

— M'est avis que c'est l'vieux Tippy-Canoe », répondit le serveur.

Elle blêmit en comprenant aussitôt de qui parlait l'homme. « Harrison ?

— M'est avis qu'il va gagner à Wheerwright. Mais pas plusse au sud, là où la tribu cherriky est joliment importante. Ils s'disent, les Cherrikys, qu'il va essayer d'les priver d'leurs droits. Il arrivera pas à grand-chose non plus en Irrakwa, c'est un pays d'Rouges. Mais, comprenez, les Blancs, ça leur plaît pas beaucoup qu'les Irrakwas soyent les maîtres du chemin d'fer et qu'les Cherrikys ouvrent des routes à péage dans les montagnes.

— Ils voteraient pour un assassin uniquement par jalousie ? »

Le serveur eut un léger sourire. « Y en a qui disent que c'est pas par rapport qu'un sorcier rouge a j'té un sort à Tippy-Canoe qu'il a fait quèque chose de mal. Les Rouges, ça s'fâche pour arien.

— Massacrer des milliers de femmes et d'enfants… c'est ridicule de se vexer pour si peu. »

Le serveur haussa les épaules. « J'peux pas m'permettre d'avoir des opinions personnelles en politique, m'dame. »

Mais elle voyait bien qu'il en avait, des opinions personnelles, et différentes des siennes.

Elle paya son repas – elle laissa d'ailleurs sur la table vingt-cinq sous pour le serveur, car elle ne voyait aucune raison de punir un homme dans son travail à cause de ses idées politiques – puis elle s'empressa de sortir pour en savoir davantage sur toute cette agitation. À quelques perches plus haut dans la rue, on avait transformé un chariot en tribune pavoisée aux couleurs rouge, blanc et bleu du drapeau des États-Unis. Pas trace du rouge et du vert de l'ancien drapeau de l'Appalachie indépendante, avant son rattachement à l'Union. Rien d'étonnant. C'étaient les couleurs des Cherrikys : rouge pour le peuple des Rouges, vert pour la forêt. Patrick Henry et Thomas Jefferson les avaient adoptées comme couleurs d'une Appalachie libre ; c'est pour ce drapeau qu'était mort George Washington. Mais aujourd'hui, même si d'autres politiciens évoquaient les anciennes fidélités, Harrison ne tenait guère à rappeler l'alliance entre les Rouges et les Blancs qui avait libéré l'Appalachie du roi installé à Camelot. Trop de sang sur les mains.

Des mains qui dégouttaient encore de sang alors qu'elles agrippaient le podium. Peggy, depuis le trottoir en bois de l'autre côté de la rue, regarda par-dessus les têtes pour observer le visage de William Henry Harrison ovationné par la foule. Elle observa d'abord ses yeux, comme une femme peut étudier un homme, pour juger de son caractère. Mais elle regarda vite plus profond, dans sa flamme de vie, pour voir les avenirs qui s'étendaient devant lui. Il n'avait aucun secret pour elle.

Elle vit que chacune des routes menait à sa victoire aux élections. Et il ne s'agissait pas d'une mince victoire. Son

principal adversaire, un avocat malchanceux du nom d'Andrew Jackson dans le Tennizy, serait écrasé, humilié, avant d'endurer la charge honteuse de vice-président que le perdant principal de chaque élection était forcé d'occuper. Un système cruel, avait toujours pensé Peggy, l'équivalent politique d'une mise au pilori pendant quatre ans. Fait significatif, les deux candidats venaient des nouveaux États de l'Ouest ; plus significatif encore, tous deux venaient de territoires qui autorisaient l'esclavage. Les événements prenaient vraiment un tour sombre. Et ce qu'elle vit dans la tête de Harrison, les projets que ses acolytes politiques et lui comptaient mener à bien, n'arrangeaient rien, loin de là.

Leurs idées les plus extravagantes avaient peu de chances de réussir – seules quelques routes dans la flamme de vie de Harrison menaient à l'union qu'il espérait avec les Colonies de la Couronne : il ne serait jamais duc ; quel rêve pitoyable, se dit Peggy. Mais il réussirait bel et bien à détruire politiquement les Rouges en Irrakwa et en Cherrikie, parce que les Blancs, surtout dans l'Ouest, n'attendaient que ça : briser la puissance d'un peuple que Harrison osait traiter de sauvage. « Dieu n'a pas conduit la race chrétienne dans ce pays pour qu'elle le partage avec des païens et des barbares ! » braillait Tippy-Canoe, et la foule d'applaudir.

Harrison réussirait aussi à propager l'esclavage au-delà de ses limites actuelles ; il permettrait aux propriétaires esclavagistes d'amener leurs esclaves sur des terres dans les États libres, d'en rester les maîtres et de les forcer à travailler à leur profit – tant que le propriétaire continuerait de posséder un domaine dans un État esclavagiste et d'y voter. C'était précisément dans ce but que la plupart des partisans de Harrison le soutenaient. La question des Rouges allait porter Tippy-Canoe au pouvoir avec une forte majorité, mais ensuite ce serait celle de l'esclavage qui lui procurerait sa base politique au Congrès.

C'était insupportable. Elle le supporta pourtant, continua d'écouter au fil de l'après-midi les déclamations et les exhortations de Harrison qui levait régulièrement ses mains sanglantes vers le ciel pour que la foule se souvienne. « Moi, j'ai goûté à la colère perfide et aux pouvoirs occultes des hommes

rouges, et je vais vous dire : si c'est là tout ce dont ils sont capables, alors très bien, parce que ce n'est pas grand-chose ! D'accord, j'ai du mal à garder une chemise propre…» Les spectateurs se mirent à rire, longuement, se lancèrent dans des variations sur les inconvénients d'une existence avec des mains couvertes de sang. «… et personne n'a envie de me prêter un mouchoir… – nouveaux éclats de rire – … mais on ne m'empêchera pas de vous dire la vérité, et on n'empêchera pas des chrétiens d'élire le seul homme qui affirme vouloir se dresser contre les traîtres rouges, les barbares qui s'habillent comme les Blancs mais projettent en secret de tout posséder comme ils possèdent déjà le chemin de fer, les routes de montagne à péage et…»

Et ainsi de suite. Des absurdités ridicules, toutes ces déclarations, mais la foule ne faisait que grossir à mesure que l'après-midi avançait, et à la tombée de la nuit, quand Harrison descendit enfin de sa chaire, ses partisans l'emmenèrent sur leurs épaules ; il allait s'abreuver de bière et se gaver de plats grossiers, tout ce qui pourrait le faire prendre pour l'un d'eux, tandis que Peggy Larner, debout sur le trottoir, s'accrochait à la rambarde et voyait sur tous les chemins de l'avenir que cet homme réduirait à néant l'œuvre à laquelle elle se consacrait, que cet homme ferait souffrir et périr beaucoup plus de Rouges que ceux qui avaient déjà souffert et péri par sa faute.

Si elle avait eu un mousquet à portée de main à cet instant, elle l'aurait suivi et abattu d'une balle dans le cœur.

Mais sa rage meurtrière passa vite, lui laissant un sentiment de honte. Je ne suis pas celle qui tue, songea-t-elle. Je suis celle qui libère les esclaves si possible et non celle qui assassine le maître.

Il devait exister un moyen de l'arrêter.

Alvin saurait, lui. Une raison de plus pour qu'elle gagne de toute urgence Hatrack River, non seulement pour soutenir Alvin durant son procès, mais pour qu'il l'aide, elle, à juguler Harrison. Peut-être que s'il se rendait chez Becca, s'il franchissait la porte de l'ancienne cabane à la rencontre de Tenskwa-Tawa… Le prophète rouge trouverait sûrement un moyen d'accroître l'efficacité de sa malédiction contre

l'assassin-blanc Harrison. Elle ne distinguait pas de solution de ce genre sur aucun chemin dans la flamme de vie d'Alvin, mais on ne savait jamais, elle ou quiconque pouvait par une décision ou une autre en ouvrir de nouveaux menant vers de plus grands espoirs.

Enfin, pour aujourd'hui c'était trop tard. Il lui faudrait passer la nuit à Wheerwright et terminer son voyage jusqu'à Hatrack River demain.

*

« Je vous apporte, monsieur, le bonjour de votre famille, dit l'inconnu.

— J'avoue que j'ai pas saisi vot' nom, dit Alvin en se dépliant de sa couche. La soirée est déjà joliment avancée.

— En-Vérité Cooper, répondit l'inconnu. Pardonnez-moi d'arriver si tard. J'ai pensé qu'il valait mieux nous voir ce soir, vu que je commence votre défense au tribunal demain matin.

— J'connais que l'juge a enfin décidé d'nommer des jurés.

— Oui, c'est important, évidemment. Mais le procureur du comté a suivi les conseils d'un homme de loi de l'extérieur, un certain Daniel Webster, et il a présenté certaines requêtes fâcheuses. Par exemple que l'objet du litige soit placé sous la garde de la cour.

— Le juge, il s'ra pas d'accord avec ça, dit Alvin. Il connaît qu'à la minute où on m'enlèvera l'soc, des bons-rien d'la rivière, sans parler de quèques rapaces du village, remueront ciel et terre pour mettre leurs mains d'sus. L'est en or, c't'affaire-là, c'est tout c'qu'ils connaissent et tout c'qui les intéresse. Mais vous êtes qui, m'sieur Cooper, et qu'esse vous avez à voir là-d'dans ?

— Je suis votre avocat, monsieur Smith, si vous m'acceptez comme tel. » Il tendit une lettre au prisonnier.

Alvin reconnut tout de suite l'écriture d'Armure-de-Dieu et les signatures de ses parents, de ses frères et de ses sœurs. Ils avaient tous signé, ils l'assuraient de la bonne réputation de monsieur Cooper et l'informaient que quelqu'un payait un avocat important de Nouvelle-Angleterre du nom de Daniel

Webster pour fouiner et recueillir des mensonges auprès de tous ceux qui lui en voulaient à Vigor Church. « Mais j'ai fait d'mal à personne là-bas, dit Alvin, et pourquoi ils mentiraient ?

— Monsieur Smith, je dois…

— Appelez-moi Alvin, vous voulez bien ? "M'sieur Smith", ça m'fait tout l'temps penser à mon ancien patron Conciliant, çui-là qui m'a mis dans l'tracas avec ses inventions.

— Alvin, répéta Cooper. Et vous, appelez-moi En-Vérité.

— Comme vous voulez.

— Alvin, l'expérience m'a appris que plus un homme a de qualités, plus il y a de gens pour s'en indigner et trouver des occasions de se fâcher contre lui, même si ses actes partent d'une bonne intention.

— Ben alors, j'risque pas grand-chose, j'ai pas tant d'qualités qu'ça. »

Cooper sourit. « Je connais votre frère Calvin », fit-il.

Alvin haussa un sourcil. « J'aimerais bien dire qu'les amis de Calvin sont mes amis, mais j'peux pas.

— La haine de Calvin envers vous est, je crois, une des meilleures références que je connaisse. C'est à cause de ce qu'il m'a raconté sur vous que je suis ici. Je l'ai rencontré à Londres, vous savez, et j'ai tout de suite décidé de quitter mon cabinet juridique pour venir en Amérique voir l'homme qui pourrait m'enseigner qui et ce que je suis, et à quoi je sers. »

Là-dessus, Cooper se pencha et ramassa le livre d'Alvin qui gisait ouvert par terre à côté de sa couchette, l'Ancien Testament. Il le referma puis le rendit au prisonnier.

Alvin essaya de le feuilleter, mais les pages étaient aussi solidement soudées que si le livre était un bloc de bois compact recouvert de cuir.

En-Vérité le lui reprit un instant avant de le lui rendre à nouveau. Cette fois, le livre s'ouvrit de lui-même à la page exacte qu'avait lue Alvin. « J'aurais pu mourir pour ça en Angleterre, dit En-Vérité. C'est la sagesse de mes parents et ma faculté d'apprendre à cacher mes pouvoirs qui m'ont gardé en vie pendant toutes ces années. Mais il faut que je sache de quoi il s'agit. Il faut que je sache pourquoi Dieu permet à certains de

détenir de tels pouvoirs. Et à quoi les employer. Et qui vous êtes. »

Alvin se rallongea sur sa couchette. « Ça, c'est la meilleure, fit-il. Vous avez traversé un océan pour me voir ?

— J'ignorais à l'époque que je pourrais vous rendre service. À vrai dire, il m'arrive de croire qu'une main providentielle, peut-être, m'a poussé à étudier le droit au lieu de reprendre le métier de tonnelier de mon père. On savait peut-être qu'un jour vous affronteriez la langue bien pendue de Daniel Webster.

— Moins bien pendue qu'la vôtre, alors, En-Vérité ? demanda Alvin.

— J'assemble les choses. C'est mon… talent, comme vous dites en Amérique. C'est ce que fait la loi. Je me sers de la loi pour assembler les choses. Je vois comment elles s'assemblent.

— Ce Webster… lui, il va s'en servir pour essayer d'les séparer.

— Comme vous et le soc.

— Ou mes voisins et moi.

— Alors vous comprenez le dilemme, poursuivit En-Vérité. Jusqu'à aujourd'hui on vous connaissait comme un homme généreux et aimable avec tout le monde. Mais vous avez un soc en or et vous ne laissez personne le voir. Vous possédez une fortune incroyable et vous ne la partagez pas. Voilà le genre de coin dont il va se servir pour vous détacher de votre communauté comme un rail d'une traverse.

— Sitôt qu'y a de l'or en jeu, admit Alvin, les genses tardent pas à s'rendre compte combien l'amour et la loyauté, ça vaut pour eux, en espèces sonnantes.

— Et le plus honteux, ne croyez-vous pas, c'est que le prix est parfois ridicule. » En-Vérité eut un sourire triste.

« C'est quoi, vot' prix, à vous ?

— Quand vous partirez libre d'ici, vous me laisserez vous accompagner pour que j'apprenne, que je vous regarde, que je participe à tout ce que vous faites.

— Vous m'connaissez même pas et vous m'proposez l'mariage ? »

En-Vérité se mit à rire. « J'imagine que ça donne cette impression-là, c'est vrai.

— Sans aucun des avantages non plus, dit Alvin. Ça m'dérange pas d'emmener Arthur Stuart avec moi par rapport qu'il connaît quand il faut s'taire, mais je m'demande si j'pourrai endurer un gars qu'a b'soin d'mes lumières après m'suivre à tout bout d'champ.

— Je suis avocat, c'est donc mon métier de parler, mais je vous garantis que si je n'avais pas su me taire quand il fallait, je n'aurais jamais atteint l'âge adulte en Angleterre.

— Moi, j'peux rien vous garantir. Alors m'est avis qu'vous êtes tout d'même pas mon avocat, vu que j'ai pas d'quoi vous payer vos honoraires.

— Il y a une chose que vous pouvez me garantir, dit En-Vérité. De me donner honnêtement ma chance. »

Alvin étudia le visage de l'homme et conclut qu'il lui plaisait, mais il regrettait une fois de plus de ne pas avoir le talent de Peggy de voir dans la tête des gens au lieu d'être seulement capable de vérifier le bon fonctionnement de leurs organes.

« Oui, m'est avis que j'peux vous garantir ça, En-Vérité Cooper, décida-t-il enfin. Vous aurez votre chance, et si ça vous va comme honoraires, alors vous êtes mon avocat.

— Marché conclu, donc. Maintenant je vais vous laisser vous rendormir, mais j'ai encore une question.

— Allez-y.

— Ce soc… c'est vraiment vital pour vous qu'il reste entre vos mains, que personne d'autre ne le prenne ?

— Si l'tribunal exige que je l'rende, je démolis cette prison, et j'vivrai caché le restant d'mes jours avant que j'laisse d'autres mains y toucher.

— Soyons précis. Ce qui est important, c'est de le posséder, ou simplement de le voir et de le toucher ?

— J'comprends pas vot' question.

— Quelqu'un d'autre pourrait-il le voir et le toucher en votre présence ?

— Qu'esse ça changerait ?

— Webster va faire valoir que la cour a le droit et le devoir d'établir que le soc existe et qu'il est effectivement en or, afin de fixer une compensation équitable au cas où elle vous

demanderait de dédommager Conciliant Smith de la valeur du soc. »

Alvin éclata de rire. « Ça m'est jamais v'nu à l'idée, durant tout ce temps en prison, que j'pourrais p't-être acheter le Conciliant.

— Je ne crois pas que vous pourriez, dit En-Vérité. Je crois que c'est le soc qu'il veut, et la victoire, pas l'argent.

— C'est vrai. Pourtant m'est avis que s'il peut rien récupérer d'autre que l'argent…

— Alors dites-moi, tant que le soc reste en votre possession…

— J'pense que ça dépend qui le r'garde et qui l'touche.

— Si vous êtes là, personne ne peut le voler, c'est ça ? demanda En-Vérité.

— M'est avis qu'oui, répondit Alvin.

— Alors, qu'est-ce que j'ai comme liberté d'action ?

— C'est pas Conciliant qui pourra l'toucher, dit Alvin. C'est pas d'la méchanceté d'ma part, mais y a qu'le soc, il est vivant. »

En-Vérité leva un sourcil.

« Il respire pas, il mange pas, rien de tout ça. Mais il vit sous la main de l'homme. Ça dépend de l'homme. Seulement, si Conciliant l'touche alors qu'il raconte des menteries criminelles… là, j'connais pas ce qui risque d'y arriver. J'connais pas si ce serait encore prudent pour lui d'retoucher à du métal. J'connais pas ce que l'marteau et l'enclume lui feraient s'il posait les mains sus l'soc avec un cœur aussi noir. »

En-Vérité s'appuya la figure contre les barreaux et ferma les yeux.

« Vous allez pas bien ? demanda Alvin.

— La tête me tourne… L'émotion de voir enfin la connaissance en face, répondit En-Vérité. La tête me tourne. Me sens mal.

— Ben, rendez pas par terre, j'ai pas envie d'renifler ça toute la nuit, moi, dit Alvin avant de sourire.

— Je pensais plutôt à m'évanouir, répondit En-Vérité. Ni Conciliant, ni personne avec le cœur noir, qui raconte des… menteries criminelles. Je me demande… pour ce qui est de mon adversaire, Daniel Webster.

— Je l'connais pas. L'est p't-être honnête, si ça s'trouve. Un menteux, ça peut avoir un avocat honnête, vous croyez pas ?

— Peut-être. Mais une telle association finirait tout bonnement par détruire le menteur.

— Sacordjé, En-Vérité, un menteux finit toujours par se détruire de toute manière.

— Vous savez ça ? Je veux dire, comme vous savez que le soc est vivant ? demanda l'avocat.

— M'est avis qu'non, répondit Alvin. Mais j'dois croire que c'est vrai, sinon, comment j'pourrais faire confiance au monde ?

— Je pense que vous avez raison, au bout du compte. À la longue, un mensonge s'emmêle, il fait des nœuds, et les gens finissent par s'apercevoir qu'il s'agit d'un mensonge. Mais c'est à la longue, et ça, c'est très, très long. Plus long qu'une vie. Vous risquez de mourir bien avant le mensonge, Alvin.

— Vous m'prévenez de quèque chose en particulier ? demanda le prisonnier.

— Je ne crois pas, répondit En-Vérité. J'ai eu l'impression que je devais dire quelque chose que vous deviez entendre.

— Vous l'avez dit, et moi, j'l'ai entendu. » Alvin sourit. « Bonne nuit. En-Vérité Cooper.

— Bonne nuit, Alvin Smith. »

*

Peggy Larner se rendit au bac de bon matin, poussée par un sentiment d'urgence qui l'étreignait comme un corset et l'empêchait presque de respirer. L'assassin-blanc Harrison allait devenir président des États-Unis. Il fallait qu'elle parle à Alvin, et cette rivière, l'Hio, lui barrait la route.

Mais le bac se trouvait de l'autre côté, ce qui se justifiait parfaitement car les fermiers de la rive d'en face en avaient besoin plus tôt pour apporter leurs produits au marché. Il lui fallait donc attendre, sentiment d'urgence ou pas. Elle voyait le bac qu'on poussait déjà à la perche, attaché à un anneau métallique coulissant le long du câble qui traversait la rivière à une vingtaine de pas en amont. Seul ce lien fragile empêchait le courant d'emporter le bachot en aval ; et elle imagina qu'en

période de crue il ne devait pas fonctionner du tout certains jours, car même si le câble était assez résistant, tout comme l'anneau et la corde, aucun arbre de chaque côté ne serait assez solide pour qu'on l'y attache sans craindre qu'il soit arraché de la berge. Il était vain de vouloir dompter l'eau avec des câbles, des anneaux et des cordes, tout autant qu'avec des barrages et des ponts, des coques et des radeaux, des tuyaux et des gouttières, des toits, des fenêtres, des murs et des portes. Si elle avait appris une chose dans les premiers temps où elle suivait la flamme de vie d'Alvin, c'était bien de se méfier de l'eau et de son caractère sournois.

Il fallait pourtant traverser la rivière, et elle allait la traverser.

Comme tant d'autres avant elle. Elle songea à toutes les fois où son père avait gagné discrètement la berge et traversé en barque pour sauver un esclave marron et l'emmener à l'abri dans le Nord. Elle songea à tous les esclaves arrivés sans aide jusqu'ici et qui, faute de savoir nager, avaient soit perdu espoir et attendu que les pisteurs ou les chiens les rattrapent, soit s'étaient quand même jetés à l'eau et avaient affronté la rivière jusqu'à ce qu'ils perdent pied sur le fond vaseux et que le courant les emporte. On retrouvait toujours leurs corps en aval sur une rive, une barre ou une souche immergée, tout blanchis par l'eau, gonflés et horribles dans la mort ; mais l'esprit, ah, l'esprit, lui était libre, car le propriétaire qui croyait posséder l'homme ou la femme, ce propriétaire avait perdu son bien, un bien qu'on ne posséderait pas quoi qu'on fasse. Donc, l'eau tuait, oui, mais atteindre cette rivière signifiait d'une façon ou d'une autre la liberté pour ceux qui avaient la rage ou le courage de la recouvrer.

Harrison, hélas, allait enlever tout son sens à cette rivière. Si ses projets de lois passaient, l'esclave qui traverserait resterait quand même esclave ; seul l'esclave qui mourrait serait libre.

L'un des passeurs, celui qui appuyait sur sa perche de son côté, avait une allure familière. Elle l'avait déjà rencontré, mais à l'époque il ne lui manquait pas une oreille, pas plus qu'il n'avait de balafre sur la figure. Aujourd'hui une estafilade le marquait d'une ligne blanche blafarde, d'un léger froncement et

d'une contraction au niveau du sourcil et de la lèvre. Résultat d'une sale bagarre. Autrefois, personne ne pouvait porter la main sur cette brute pour lui faire du mal, et comme il le savait, c'était une vraie terreur. Mais quelqu'un l'avait privé du sortilège dont il bénéficiait depuis tout petit. Alvin s'était battu contre lui, pour défendre Peggy d'ailleurs, et la fin du combat avait aussi marqué la fin de ce rat de rivière. Mais pas complètement ; il vivait toujours, non ?

« Mike Fink », dit-elle doucement lorsqu'il prit pied sur la rive.

Il lui lança un regard perçant. « J'vous connais, m'dame ? »

Bien sûr que non. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, moins de deux ans plus tôt, elle se dissimulait derrière des sortilèges qui la faisaient paraître beaucoup plus vieille. « Que vous ne me reconnaissiez pas n'a rien d'étonnant, dit-elle. Vous devez faire passer la rivière à des milliers de gens dans l'année. »

Il l'aida à grimper ses sacs de voyage sur le bac. « Faut vous assire dans l'mitan du radeau, m'dame. » Elle s'installa sur le banc qui s'étendait au milieu du bac. Il attendit debout près d'elle tandis que deux autres passagers montaient tranquillement à bord – des gens du pays, sûrement, vu qu'ils n'avaient pas de bagages.

« Passeur, maintenant », dit-elle.

Il la regarda.

« Quand je vous ai connu, Mike Fink, vous étiez un rat de rivière de la pire espèce. »

Il eut un sourire triste. « C'était vous, cette dame du monde, dit-il. Harnachée d'sortilèges d'la tête aux pieds. »

Elle lui jeta un regard inquisiteur. « Vous avez vu à travers ?

— Non, m'dame. Mais j'les ai sentis. Vous m'avez r'gardé m'battre contre ce gars d'Hatrack River.

— Oui.

— Il a fait partir l'sortilège de ma mère, dit Mike.

— Je sais.

— M'est avis qu'vous connaissez presque tout, vous. »

Elle le regarda encore. « Vous m'avez l'air d'en savoir long, vous aussi, monsieur.

— Vous êtes Peggy la torche, d'Hatrack River. Et l'bougre qui m'a donné une rinçure et qui m'a volé mon sortilège, il est en prison à Hatrack River asteure, par rapport qu'il a volé d'l'or à son maître durant qu'il était apprenti forgeron.

— Et j'imagine que ça vous fait plaisir ? » demanda Peggy.

Mike Fink secoua la tête. « Non, m'dame. »

Et à la vérité, lorsqu'elle explora sa flamme de vie, elle ne vit aucun avenir où il faisait du mal à Alvin.

« Pourquoi êtes-vous encore ici ? À moins de dix milles de La Bouche, où il vous a humilié.

— Où il a fait d'moi un homme », rectifia Mike.

Elle fut bel et bien surprise. « C'est comme ça que vous voyez la chose ?

— Ma mère voulait m'protéger. M'a tatoué un sortilège en plein sus l'derrière. Mais elle a jusse oublié une affaire : quel genre d'homme c'est, un gars qu'est jamais blessé malgré tout l'mal qu'y fait aux autres ? J'ai tué des genses ; certains l'méritaient, mais quèques-uns moins. J'ai arraché des oreilles et des nez avec les dents, j'ai cassé des bras et des jambes, et durant tout l'temps que j'faisais ça, je m'en foutais complètement, 'scusez-moi, m'dame. Par rapport que rien m'faisait jamais mal. Rien m'touchait jamais.

— Et depuis qu'Alvin vous a enlevé votre sortilège, vous avez arrêté de faire mal aux autres ?

— Sacordjé, non ! s'exclama Mike Fink avant de rugir de rire. Dites, vous y connaissez vraiment rien à la rivière, hein ? Non, tous ceux-là que j'avais esquintés, l'a fallu qu'y s'en r'viennent me trouver, sitôt qu'la rumeur a couru qu'un p'tit forgeron m'avait donné une tatouille et m'avait fait hurler ! L'a fallu m'battre une fois d'plusse contre tous les vauriens et les fouinards, tous les rats et les tas d'merde à cochon d'la rivière. Voyez cette balafre que j'ai sus la goule ? Voyez, là où mes ch'veux tombent drêtement d'un côté d'ma tête ? Eh ben, c'est deux bagarres que j'ai bien manqué perdre. Mais j'ai gagné les autres ! Pas vrai, Holly ? »

L'autre passeur regarda dans leur direction. « J'écoutais pas les vantarderies, espèce de ridicule pet d'écureuil chiqueur de croûtes, fit-il d'une voix douce.

— J'ai dit à la dame que j'ai gagné toutes mes bagarres, toutes jusqu'à la dernière.

— Ça c'est vrai, dit Holly. 'videmment, la plupart du temps, les gars, tu leur tirais d'sus sitôt qu'y f'saient mine de s'battre contre toi.

— Des inventions d'même, ça va l'expédier en enfer.

— Y a déjà une place pour moi là-bas, et c'est toi qui m'videras mon pot d'chambre deux fois par jour.

— Comme ça tu pourras le licher après ! » mugit Mike Fink.

Peggy se sentait révoltée par leur grossièreté, bien entendu ; mais elle sentait aussi la camaraderie derrière leurs plaisanteries.

« Ce que je ne comprends pas, monsieur Fink, c'est pourquoi vous n'avez jamais cherché à vous venger du garçon qui vous a rossé.

— C'était pas un drôle, dit Fink. C'était un homme. M'est avis qu'à la naissance, c'était déjà un homme. L'drôle, c'était moi. Un p'tit drôle joliment mauvais. Lui, y connaissait la douleur, moi pas. Y s'battait pour une cause juste, moi pas. J'pense tout l'temps à lui, m'dame. À lui et à vous. La manière que vous m'avez regardé, comme si j'étais un crapaud croûteux sus un drap propre. J'ai entendu dire que c'est un Faiseux. »

Elle confirma de la tête.

« Alors pourquoi donc il reste en prison ? »

Elle le regarda d'un air perplexe.

« Oh, allez, m'dame. Un bougre qui peut m'ôter un tatouage du derrière sans l'toucher, ça s'garde pas dans une prison ordinaire. »

Très juste. « J'imagine qu'il se croit innocent, donc il veut passer en jugement pour le prouver et blanchir son nom.

— Ben, c'est un maudit couillon, alors, et j'espère que vous y direz quand vous l'verrez.

— Et pourquoi je lui transmettrais un message aussi important ? »

Fink eut un grand sourire. « Par rapport que j'connais quèque chose chose que lui, il connaît pas. J'connais qu'y a un gars d'Carthage City qui veut voir Alvin mort. Il compte le faire extarder dans le Kenituck…

— Extrader ?

— Ça veut dire qu'un État d'mande à un autre d'y donner un prisonnier.

— Je sais ce que ça veut dire, fit Peggy.

— Alors pourquoi vous posez la question, m'dame ?

— Continuez votre histoire.

— Seulement, quand ils emmèneront Alvin dans des chaînes, avec des gardes qu'auront l'œil ouvert et qui l'surveilleront l'jour et la nuit, ils arriveront jamais dans l'Kenituck pour un procès. J'connais quèques-uns des bougres qu'ils ont engagés pour l'emmener. Ils savent qu'à un certain signal ils devront s'en aller et le laisser tout seul dans ses chaînes.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit aux autorités ?

— J'vous l'dis à vous, m'dame, fit Mike Fink en souriant. J'me l'suis aussi dit à moi, et j'l'ai dit à Holly.

— Les chaînes ne le retiendront pas.

— Vous croyez ça ? Y avait une raison pour que ce gars m'ôte le tatouage du derrière. Si les sortilèges avaient pas eu d'pouvoir sus lui, m'est avis qu'il m'aurait jamais ôté l'mien, croyez pas ? S'il avait b'soin de s'débarrasser d'mon sortilège, alors m'est avis qu'ceux-là qui comprennent bien ça, les sortilèges, ils pourraient bien inventer des chaînes qui l'retiennent assez de temps pour qu'on s'en vienne avec un fusil y faire sauter la tête. »

Mais elle n'avait rien vu de tel dans son avenir.

« 'videmment, ç'arrivera jamais, dit Mike Fink.

— Pourquoi donc ?

— Par rapport que j'y dois la vie, à ce bougre-là. Ma vie d'homme, toujours bien, un homme que j'peux r'garder dans une glace, même si j'suis moitié moins joli depuis qu'j'ai eu affaire à lui. Je l'tenais bien serré dans mes bras, m'dame, j'voulais l'tuer, et il connaissait ça. Mais lui, il m'a pas tué. Mieux qu'ça, m'dame, il m'a cassé les deux jambes dans la bagarre. Mais il a eu pitié d'moi. L'a eu d'la compassion. Il a dû connaître que j'passerais pas la nuit avec les pattes cassées. J'avais trop d'ennemis, même là parmi mes amis. Alors il m'a posé les mains sus les jambes et il les a réparées. M'a réparé les pattes, et les os étaient plusse forts qu'avant. C'est quelle espèce

d'homme, çui qui fait ça à un bougre qu'a voulu l'tuer une minute plus tôt ?

— Un homme bon.

— Ben, y a des tas d'hommes bons qu'auraient voulu faire de même, mais y en a qu'un qu'avait l'pouvoir pour ça, dit Mike. Et s'il avait l'pouvoir pour ça, il l'avait aussite pour me tuer sans m'toucher. Il avait l'pouvoir de faire tout c'qui lui plaisait, sacordjé, faites excuse. Mais il a eu pitié d'moi, m'dame. »

C'était vrai – la seule chose qui étonnait Peggy, c'était que Mike Fink l'ait compris.

« J'tiens à payer ma dette. Tant que j'vivrais, m'dame, on f'ra pas d'mal à Alvin Smith.

— Ce qui explique votre présence ici, dit-elle.

— J'm'en suis venu icitte avec Holly sitôt que j'ai compris ce qui s'mijotait.

— Mais pourquoi ici même ? »

Mike Fink se mit à rire. « L'buraliste à La Bouche m'connaît joliment bien, et il m'fait pas confiance, je m'demande pourquoi. À votre avis, combien de temps ça prendrait avant que l'shérif du comté d'Hatrack m'tombe sus l'dos comme une camisole mouillée d'sueur ?

— Je suppose que ça explique aussi pourquoi vous n'êtes pas allé voir directement Alvin.

— Il penserait quoi en m'voyant, sinon que j'm'en viens prendre ma r'vanche ? Non, moi, j'observe, j'attends mon heure, j'vais pas montrer l'bout d'mon nez à la loi ni à Alvin non pus.

— Mais vous me racontez tout ça.

— Par rapport que vous finiriez vite par le connaître quand même. »

Elle secoua la tête. « Je sais une chose : il n'y a aucune route dans votre avenir où vous sauvez Alvin des criminels. »

Fink reprit son sérieux. « Mais y l'faut, m'dame.

— Pourquoi ?

— Par rapport qu'un homme bon paye ses dettes.

— Alvin ne pensera jamais que vous lui devez quelque chose, monsieur.

— Je m'fous de c'qu'y pense, je m'sens en dette, alors j'm'en vais la payer.

— Il y a davantage qu'une dette, c'est ça ? »

Mike Fink éclata de rire. « L'est temps d'pousser ce radeau et de l'mener jusqu'à la rive nord, croyez pas ? » Il lança deux cris aigus, comme pour imiter un sifflet à vapeur ; Holly lui répondit de la même façon et se mit à rire. Ils appuyèrent leurs perches contre le ponton et poussèrent. Puis, aussi souples que des danseurs, les deux passeurs firent traverser la rivière au bac, si délicatement et si adroitement que le filin qui le reliait au câble ne se tendit même pas une seule fois.

Peggy n'adressa pas la parole à Mike Fink durant son travail. Elle préféra le regarder, elle suivit des yeux les muscles de ses bras et de son dos qui jouaient sous la peau, elle observa le va-et-vient vertical lent et gracieux de ses jambes tandis qu'il dansait avec le courant. Il y avait de la beauté dans ce mouvement, de la beauté dans l'homme. Il lui rappelait Alvin à la forge, Alvin devant l'enclume, au milieu des étincelles fusant du métal sous ses coups de marteau, les bras luisants de sueur à la lumière du feu, les muscles gonflant ses avant-bras tandis qu'il tordait et façonnait le fer. Alvin aurait pu exécuter tout son ouvrage sans même lever le petit doigt, rien qu'en se servant de son talent. Mais il y avait le plaisir du travail, la joie de réaliser de ses propres mains. Elle n'avait jamais connu ça – son existence, ses travaux, elle faisait tout avec sa tête et les mots qui lui venaient à la bouche. Sa vie entière tournait autour du savoir et de l'enseignement. Celle d'Alvin autour de l'intuition et de la réalisation. Il avait plus de points communs avec ce rat de rivière balafré qu'avec elle. Cette danse du corps humain opposé à la rivière, c'était une sorte de lutte, et Alvin adorait la lutte. Aussi fruste que fût Mike Fink, c'était sûrement l'ami naturel d'Alvin, aucun doute là-dessus.

Ils atteignirent l'autre rive, cognèrent carrément dans le ponton, puis le préposé à terre arrima l'angle amont du radeau au débarcadère. Les hommes sans bagages sautèrent aussitôt du bac. Les bras, le nez et sa barbe grisonnante encore dégouttants de sueur, Mike Fink posa sa perche et voulut prendre les sacs de Peggy.

Elle le retint d'une main sur le bras. « Monsieur Fink, dit-elle, vous voulez être l'ami d'Alvin.

— J'avais un brin idée de dev'nir son champion, m'dame, fit-il d'une voix douce.

— Mais à mon avis, ce que vous voulez vraiment, c'est devenir son ami. »

Mike Fink ne répondit pas.

« Vous avez peur qu'il vous rejette si vous essayez de devenir ouvertement son ami. Je vais vous dire, monsieur, il ne vous rejettera pas. Il vous prendra tel que vous êtes. »

Mike secoua la tête. « J'veux pas qu'y m'prenne de même.

— Si, vous le voulez, car vous êtes un homme qui entend faire le bien et réparer le mal qu'il a commis, et c'est difficile de faire mieux. »

Mike secoua la tête plus énergiquement, projetant quelques gouttes de sueur à la ronde ; Peggy ne prit pas garde à celles qui lui aspergèrent la peau. Elles étaient dues à un travail honnête, à l'ami d'Alvin.

« Allez le voir face à face, monsieur Fink. Soyez son ami plutôt que son sauveur. Il a surtout besoin d'amis. Je vais vous dire, et vous savez que je le sais : Alvin aura peu de vrais amis dans sa vie. Si vous comptez lui être fidèle et ne jamais le trahir pour qu'il vous fasse toujours confiance, alors je vous promets qu'il aura peut-être quelques amis qu'il aimera autant, mais aucun qu'il aimera davantage que vous. »

Mike Fink s'agenouilla et tourna la tête vers la rivière. Peggy vit à leur éclat que ses yeux étaient noyés de larmes. « M'dame, dit-il, j'osais pas espérer ça.

— Alors il vous faut davantage de courage, mon ami. Vous devez oser espérer le mieux, au lieu de vous contenter du seulement bon. » Elle se leva. « Alvin n'a pas besoin de votre violence. Mais votre honneur… ça peut lui servir. » Elle souleva ses sacs toute seule.

Il bondit aussitôt sur ses pieds. « S'il vous plaît, m'dame, laissez-moi…»

Elle lui sourit. « Je vous ai vu prendre tellement de plaisir à lutter avec la rivière tout à l'heure. Ça m'a donné envie de faire un peu d'exercice moi aussi. Vous permettez ? »

Il roula des yeux. « M'dame, on raconte des tas d'affaires sus vous par icitte, mais j'ai jamais entendu dire qu'vous étiez folle.

— Ça vous donne de quoi enrichir la légende, alors », dit-elle avec un clin d'œil. Elle passa sur le ponton, ses sacs à la main. Ils étaient lourds et elle regretta presque d'avoir décliné l'aide de Fink.

« J'ai entendu tout c'que vous avez dit, fit Mike en la suivant. Mais s'il vous plaît, j'vais avoir honte si on m'voit les mains vides durant qu'une jolie dame porte toute seule ses bagages. »

Avec reconnaissance, elle se retourna et lui tendit les sacs. « Merci, dit-elle. Je crois que certaines choses finissent par se faire à la longue. »

Il sourit. « P't-être qu'à la longue j'vais finir par retrouver Alvin face à face. »

Elle regarda dans sa flamme de vie. « J'en suis sûre, monsieur Fink. » Tandis qu'il déposait ses sacs dans la voiture où les hommes qui avaient traversé avec eux attendaient impatiemment Peggy, elle se demanda : J'ai seulement modifié le cours des événements. J'ai amené Mike Fink plus près qu'il ne serait jamais venu tout seul. Ai-je déclenché un processus qui à terme sauvera Alvin ? Lui ai-je offert l'ami qui confondra ses ennemis ?

Elle trouva la flamme de vie d'Alvin presque sans le vouloir. Et, non, il n'y avait pas de changement, aucun, sauf pour le jour où le passeur sortirait en larmes d'une cellule de prison, conscient qu'Alvin mourrait sûrement si lui, Mike Fink, n'était pas là, alors que le prisonnier venait de le rejeter, refusait de le laisser monter la garde.

Mais il ne s'agissait pas de la prison de Hatrack River. Et ce n'était pas pour bientôt. Elle n'avait pas beaucoup modifié l'avenir, mais un peu quand même. D'autres changements surviendraient. Au bout du compte, l'un d'eux ferait la différence. L'un d'eux écarterait Alvin des ténèbres qui menaçaient d'engloutir la fin de sa vie.

« Que Djeu vous protège, m'dame, dit Mike Fink.

— Appelez-moi mademoiselle Larner, s'il vous plaît, fit Peggy. Je ne suis pas mariée.

— Pour l'moment, toujours bien », répliqua-t-il.

*

En-Vérité avait beau n'avoir guère dormi la nuit précédente, il était trop surexcité pour se sentir somnolent lorsqu'il entra dans la salle de tribunal. Il avait rencontré Alvin Smith, après toutes ces semaines d'attente, et il ne le regrettait pas. Non pas qu'Alvin l'avait impressionné par sa sagesse, il aurait tout le temps d'apprendre plus tard à son contact. Non, ce qui l'avait grandement et agréablement surpris, c'est que l'homme lui plaisait. Il était peut-être un peu fruste, plus américain et plus campagnard que Calvin. Et alors ? Il avait une lueur malicieuse dans le regard, et il semblait si direct, si ouvert…

Et je suis son avocat.

La salle de tribunal n'avait pas l'air officielle comparée à ses homologues anglaises où avait jusqu'à présent plaidé En-Vérité. Pour commencer, le juge ne portait pas de perruque, et sa robe commençait à s'élimer. Difficile de trouver de la majesté à la justice dans un tel environnement ; et pourtant la loi, c'était la loi, la justice pouvait quand même passer dès lors que le juge était honnête, et il n'y avait aucune raison de penser le contraire.

Il déclara l'audience ouverte et s'enquit des requêtes. Marty Laws se leva aussitôt. « Requête pour qu'on retire le soc d'or au prisonnier et qu'on le confie à la garde de la cour. C'est absurde de laisser l'objet en question en possession du prisonnier quand…

— Je n'ai pas demandé de plaidoiries, fit le juge. J'ai demandé les requêtes. Il y en a d'autres ?

— S'il plaît à la cour, je requiers le non-lieu pour mon client, fit En-Vérité.

— Plus fort, jeune homme, je n'ai rien entendu de ce que vous avez dit. »

En-Vérité répéta plus fort.

« Dites donc, comme vous y allez, fit le juge.

— Dès qu'il siéra à la cour d'entendre ma plaidoirie, je serai ravi d'expliquer pourquoi.

— Expliquez maintenant, s'il vous plaît », dit le juge, l'air vaguement contrarié.

En-Vérité ne voyait pas quelle erreur il avait commise, mais il obtempéra. « L'affaire présente concerne un soc que tout le monde reconnaît fait d'or massif. Conciliant Smith n'a pas un iota de preuve d'avoir jamais possédé une telle quantité d'or et n'a par conséquent aucune autorité pour porter plainte. »

Marty Laws bondit aussitôt. « Votre Honneur, c'est justement ce que ce procès a pour but de démontrer, et quant aux preuves, j'ignore ce qu'est un iota, à moins que ç'ait un rapport avec la jeune Grecque changée en vache…

— Une allusion amusante, fit le juge, et sûrement flatteuse pour mon érudition, mais je vous prie de vous rasseoir, nom de Zeus, jusqu'à ce que je demande la réfutation, ce que je n'aurai pas besoin de faire parce que la requête de non-lieu est rejetée. D'autres requêtes ?

— J'en ai une, Votre Honneur, reprit Marty. Une requête pour repousser la question de l'extradition après…

— De l'extradition ! s'écria le juge. C'est quoi, cette histoire ridicule ?

— On a découvert l'existence d'un mandat d'extradition en suspens au nom du prisonnier réclamant de l'envoyer au Kenituck afin d'y être jugé pour le meurtre d'un pisteur d'esclaves dans l'exercice de ses fonctions judiciaires. »

Voilà qui était nouveau pour En-Vérité. Mais l'était-ce vraiment ? La famille lui avait exposé une partie des faits : Alvin avait modifié un petit métis pour que les pisteurs ne puissent plus l'identifier, mais leur recherche du jeune garçon les avait conduits dans l'auberge où vivaient ses parents adoptifs, sa mère avait tué un des pisteurs avant de se faire elle-même abattre par le deuxième, puis Alvin était arrivé et il avait tué l'assassin de la mère, mais seulement après que l'autre lui avait tiré dessus. Donc il s'agissait manifestement de légitime défense.

« Comment peut-on le juger pour ça ? demanda En-Vérité. Pauley Wiseman, qui était shérif à l'époque, a conclu à la légitime défense. »

Marty se tourna vers l'homme, jusqu'alors silencieux, assis près de lui. L'homme se leva lentement. « Mon éminent

confrère d'Angleterre ignore la loi locale, Votre Honneur. Me permettez-vous de lui venir en aide ?

— Allez-y, maître Webster », répondit le juge. Ah… le juge avait déjà eu affaire à maître Webster, songea En-Vérité. Ça voulait peut-être dire qu'il avait déjà sa petite idée ; mais dans quel sens ?

« Maître… Cooper, c'est ça ?… Maître Cooper, quand le Kenituck, le Tennizy et l'Appalachie ont été admis à rejoindre les États-Unis, le traité des Esclaves en fuite est devenu la loi des Esclaves en fuite. Conformément à cette loi, quand un pisteur d'esclaves exerçant ses fonctions dans un des États libres rencontre une opposition, le prévenu est jugé dans celui où le propriétaire de l'esclave marron a sa résidence légale. À l'époque du crime, cet État était l'Appalachie, mais le propriétaire de l'esclave concerné, monsieur Chicaneau Planteur, a déménagé dans le Kenituck ; c'est donc là, de par la loi, que monsieur Smith devra être extradé pour passer en jugement. Si l'on y établit qu'il a agi en légitime défense, il repartira libre, bien entendu. Notre requête auprès de la cour, c'est que l'on repousse la question de l'extradition jusqu'à la conclusion de ce procès-ci. Vous conviendrez, j'en suis sûr, que c'est dans l'intérêt de votre client. »

Apparemment, oui, en surface. Mais En-Vérité n'était pas dupe : si c'était vraiment dans l'intérêt d'Alvin Smith, Daniel Webster montrerait moins de zèle. Son but le plus évident, c'était d'influencer le jury. Si les habitants de Hatrack, dont la plupart éprouvaient de l'affection pour Alvin, en venaient à croire qu'en le jugeant coupable d'avoir volé le soc de Conciliant ils lui évitaient l'extradition vers un État où on ne manquerait pas de le pendre, ils pourraient parfaitement le condamner pour son bien.

« Votre Honneur, mon client voudrait faire opposition à cette requête et solliciter une audience immédiate sur la question de l'extradition. Elle sera ainsi réglée avant qu'on s'occupe des accusations présentes.

— Cette idée ne me plaît pas, dit le juge. Admettons qu'on accepte l'audience et qu'on approuve l'extradition, alors ce procès-ci passera en second et il partira pour le Kenituck. »

Marty Laws souffla dans l'oreille d'En-Vérité : « Faites pas l'idiot, mon garçon ! C'est moi qu'ai poussé Webster à accepter ça, c'est de la folie de l'envoyer dans le Kenituck. »

L'espace d'un instant, En-Vérité hésita. Mais maintenant il commençait à comprendre comment Webster et Laws s'accordaient l'un à l'autre. Laws croyait peut-être avoir persuadé Webster de repousser l'extradition, seulement l'Anglais avait la certitude qu'il n'y était en réalité pour rien. Webster tenait à ce qu'on ajourne l'extradition. Donc En-Vérité n'y tenait pas.

« J'en suis parfaitement conscient, dit En-Vérité qui ne l'était pas cinq secondes plus tôt. Néanmoins, nous souhaitons entendre tout de suite la question de l'extradition. Je crois que c'est le droit de mon client. Nous ne voulons pas que les jurés gardent à l'esprit qu'une menace d'extradition pèse sur lui.

— Et nous, nous ne voulons pas que l'accusé quitte l'État toujours en possession de l'or de Conciliant Smith ! s'écria Webster.

— Nous ignorons encore à qui appartient cet or, fit le juge. Tout ça m'a l'air sacrément compliqué, je dois dire. J'ai l'impression que l'accusation plaide la cause de la défense et vice versa. Mais par principe j'aurais tendance à donner la priorité au crime capital plutôt qu'au vol simple. L'audience pour l'extradition aura donc lieu… Combien de temps ça va vous prendre, l'un et l'autre ?

— Nous pourrions être prêts cet après-midi, répondit Marty.

— Non, impossible, répliqua En-Vérité. Parce qu'il vous faut obtenir une preuve qui pour l'heure se trouve presque certainement dans le Kenituck.

— Une preuve ! » Marty avait l'air franchement déconcerté. « De quoi ? Tous les témoins qui ont vu Alvin tuer ce pisteur vivent ici même, au village.

— Le délit pour lequel l'extradition est impérative ne se limite pas au simple fait d'avoir tué un pisteur. Il faut en outre que le pisteur ait été dans l'exercice légal de ses fonctions. Vous devez donc non seulement prouver que mon client a tué le pisteur, mais aussi que le pisteur poursuivait légalement un esclave précis. » Le fil auquel s'accrochait En-Vérité, c'était ce

que la famille Miller lui avait raconté à Vigor Church, qu'Alvin avait changé le petit métis afin d'empêcher qu'on le retrouve.

Marty Laws se pencha tout près de Daniel Webster et ils s'entretinrent un moment. « Je crois qu'il va falloir faire venir un pisteur d'esclaves de Wheerwright, de l'autre côté de la rivière, et aller chercher la capsule. Seulement, c'est à Carthage City, alors… à cheval, puis en train… après-demain ?

— Ça me va, fit le juge.

— Si tel est le plaisir de la cour, dit Webster.

— Rien ne m'a encore fait autant plaisir aujourd'hui. Mais poursuivez, maître Webster.

— Attendu qu'un grand nombre de gens ont caché l'esclave en question, nous voudrions le placer sans retard sous bonne garde. Je crois que ce garçon se trouve en ce moment même dans ce tribunal. » Il se retourna et regarda directement Arthur Stuart.

« Pas d'accord, fit En-Vérité Cooper. Je crois que le garçon désigné par maître Webster est le fils adoptif de monsieur Horace Guester, le propriétaire de l'auberge où j'ai pris pension, et il bénéficie donc des droits par présomption en tant que citoyen de l'État de l'Hio, lesquels veulent qu'il soit présumé libre jusqu'à preuve de son implication.

— Sacré nom de nom, maître Cooper, fit Marty Laws. On sait tous que les pisteurs ont identifié le drôle et qu'ils l'ont remmené enchaîné de l'autre côté de la rivière.

— La position de mon client, c'est qu'ils ont commis une erreur sur la personne, et qu'une commission de pisteurs impartiaux serait incapable, au seul moyen de la capsule, d'identifier le jeune garçon dans un groupe d'enfants si on leur cache sa race. Nous proposons donc que la cour commence par procéder à cette démonstration. Si la commission de pisteurs ne parvient pas à identifier le garçon, alors ceux qui sont morts dans ce village n'exerçaient pas leurs fonctions légales, et donc le Kenituck n'a pas compétence parce que la loi des Esclaves en fuite ne s'applique pas au cas présent.

— Vous venez d'Angleterre et vous ne connaissez rien à ce que ces pisteurs peuvent faire, dit Marty avec mauvaise humeur.

Est-ce que vous voulez qu'on emmène Arthur Stuart dans des chaînes ? Et qu'on pende Alvin ?

— Maître Laws, intervint le juge, vous êtes le procureur de l'État dans cette affaire, pas le représentant de monsieur Smith ni de monsieur Stuart.

— Allons, tout d'même… dit Marty.

— Et si la loi des Esclaves en fuite ne s'applique pas à ce cas, alors je rappelle à la cour que le shérif et le procureur de Hatrack River ont déjà conclu qu'Alvin Smith avait agi en état de légitime défense. Porter maintenant des accusations contre lui équivaudrait alors à une mise en cause de l'autorité de la chose jugée, ce qui est interdit par…

— Je sais parfaitement par qui et par quoi est interdite la mise en cause de l'autorité de la chose jugée », le coupa le magistrat qu'En-Vérité commençait à énerver un peu.

Qu'est-ce que je fais de travers ? se demanda l'avocat d'Alvin.

« Très bien, puisqu'il s'agit du cou de monsieur Smith qui est en jeu, je rejette la requête de l'accusation et accepte celle de la défense de soumettre un comité de pisteurs à une épreuve en aveugle. Prévoyons un jour de plus : nous nous retrouverons vendredi pour voir s'ils parviennent à identifier Arthur Stuart. Quant à placer Arthur en détention, je demanderai au père adoptif du jeune garçon… Est-ce que l'Horace est dans la salle aujourd'hui ? »

Horace Guester se leva. « J'suis icitte, m'sieur, dit-il.

— Est-ce que vous allez me compliquer la vie en cachant ce gamin et me forcer à vous enfermer jusqu'à la fin de vos jours pour outrage à la cour ? Ou est-ce que vous allez le garder au vu de tout le monde et l'amener à la cour pour cette épreuve ?

— J'l'amènerai, répondit Horace. Il s'en ira pas nulle part tant qu'Alvin reste en prison, n'importe comment.

— Ne faites pas le malin avec moi. Horace, je vous préviens, fit le juge.

— J'ai pas idée d'faire le malin, sacordjé, murmura l'aubergiste en se rasseyant.

— Et ne jurez pas dans ma salle de tribunal non plus, monsieur Guester, et ne me faites pas l'insulte de croire que parce que j'ai des cheveux blancs je suis sourd. » Le juge donna

des coups secs de son marteau. « Bon, nous en avons terminé avec les requêtes et…

— Votre Honneur, fit En-Vérité.

— C'est moi, dit le juge. Quoi, vous avez une autre requête ?

— Oui.

— Et il reste à débattre de la requête pour apporter le soc, proposa Marty Laws avec obligeance.

— Sacordjé, marmonna le juge.

— Ça, j'l'ai entendu, juge ! s'écria Horace Guester.

— Huissier, veuillez expulser monsieur Guester », ordonna le magistrat.

Ils attendirent tous tandis qu'Horace se levait et s'empressait de sortir de la salle.

« Quelle est votre nouvelle requête, maître Cooper ?

— Je demande respectueusement à connaître le rôle de maître Webster dans ce tribunal. Il n'a pas l'air d'un représentant du comté de Hatrack ni de l'État de l'Hio.

— Êtes-vous procureur adjoint ou une autre bêtise de ce genre ? demanda le juge à Daniel Webster.

— Oui, répondit Webster.

— Voilà, maintenant vous savez.

— Je vous prie de m'excuser, Votre Honneur, mais il me semble clair que les honoraires de maître Webster ne sont pas payés par le comté. Je demande respectueusement à savoir qui le paye ou s'il agit par bonté d'âme. »

Le juge se pencha sur son bureau et inclina la tête pour regarder Daniel Webster. « Maintenant que vous le dites, à ma souvenance, je ne vous ai jamais vu représenter un seul client qui n'était pas soit très riche soit très célèbre, maître Webster. J'aimerais moi aussi savoir qui vous paye.

— Je suis ici pour offrir mes services, répondit Webster.

— Donc, si je vous faisais prêter serment et que je vous demandais de me dire si votre temps et vos dépenses ici sont ou ne sont pas payées par un autre que vous, vous me répondriez que vous ne touchez aucune rémunération ? Sous serment ? »

Webster eut un léger sourire. « J'ai reçu une avance sur honoraires, donc mes dépenses sont payées, mais pas pour cette affaire en particulier.

— Laissez-moi vous poser la question autrement. Si vous ne voulez pas que l'huissier vous expulse comme monsieur Guester, dites-moi qui vous paye.

— J'ai reçu mon avance de la Croisade pour les droits de la propriété, 44 rue Harrison, Carthage City, État de la Wobbish. » Webster eut encore un sourire vague.

« Est-ce que ça répond à votre demande respectueuse, maître Cooper ? fit le juge.

— Oui, Votre Honneur.

— Alors je déclare cette…

— Votre Honneur ! s'écria Marty Laws. La question de l'appartenance du soc.

— Très bien, maître Laws, fit le juge. Mais soyez bref.

— C'est ridicule que le prévenu reste en possession de l'objet du délit, voilà tout.

— Étant donné que le prévenu est détenu dans la prison du comté, intervint En-Vérité Cooper, et que le soc est en sa possession, ledit objet, de même que ses vêtements, sa plume, son encre, son papier et tout ce qu'il possède, se trouve par conséquent lui aussi sous la garde de la prison du comté. La requête de l'État est sans intérêt.

— Comment nous savons que le prévenu détient vraiment le soc ? demanda Marty Laws. Personne ne l'a vu, le soc.

— C'est un fait, dit le juge qui regarda En-Vérité.

— À cause des propriétés particulières du soc, fit En-Vérité, le prévenu estime risqué de le quitter des yeux. Néanmoins, si l'État souhaite nommer trois représentants de la cour pour le voir…

— Ne compliquons pas les choses, fit le juge. Maître Laws, monsieur Cooper et moi-même irons voir ce soc aujourd'hui, dès que nous en aurons terminé ici. »

En-Vérité constata avec plaisir que Daniel Webster s'empourprait de rage en comprenant qu'on refusait de le traiter en égal et qu'on ne l'invitait pas. Webster tirailla sur le vêtement de Laws et lui chuchota à l'oreille.

« Hum, Votre Honneur, dit Laws.

— Quel message nous transmettez-vous de la part de maître Webster ? demanda le juge.

— On ne peut pas exactement nous considérer comme des témoins, vous, maître Cooper et moi, vu ce que nous… euh… ce que nous sommes.

— Je croyais qu'il s'agissait de s'assurer de l'existence du soc. Si vous, maître Cooper et moi, nous le voyons, alors je crois que nous pouvons quand même certifier à tout le monde qu'il existe.

— Mais dans le procès, il nous faudra d'autres témoins que le prévenu et monsieur Conciliant Smith pour déposer au sujet du soc.

— On aura tout le temps de s'en inquiéter plus tard. Je suis sûr que nous trouverons aussi des témoins qui le verront d'ici là. Combien vous en voulez ? »

Autre conciliabule à voix basse. « Huit, ce serait parfait, répondit Laws.

— Maître Cooper et vous allez vous consulter au plus vite pour vous mettre d'accord sur les huit personnes que vous voulez comme témoins. Mais avant, tous les trois, nous allons rendre visite à monsieur Alvin Smith dans sa prison et jeter un coup d'œil sur ce merveilleux soc d'or légendaire et mythique qui a… Comment vous avez dit, maître Cooper ?

— Des propriétés particulières, répondit En-Vérité.

— Vous autres, les Anglais, vous savez manier les mots. »

Une fois encore. En-Vérité sentait une espèce de méchanceté du juge à son endroit. Comme avant, il n'avait aucune idée de ce qu'il avait commis pour la susciter.

Pourtant, en dehors de l'énervement du magistrat, les choses s'étaient plutôt bien passées.

Sauf, bien sûr, si les Miller s'étaient trompés et que les pisteurs pouvaient effectivement reconnaître dans Arthur Stuart l'esclave marron recherché. Des problèmes se poseraient alors. Mais… cette affaire avait un bon côté : si En-Vérité s'acquittait mal de sa tâche, s'il n'évitait pas à son client d'être condamné à la pendaison ni au petit Arthur Stuart de retourner en esclavage, Alvin, étant Faiseur, aurait toujours moyen de récupérer le gamin et de s'en aller ; et personne ne pourrait les arrêter si Alvin ne voulait pas qu'on les arrête, ni les retrouver s'il ne voulait pas qu'on les retrouve.

En-Vérité n'avait cependant pas l'intention de bâcler son travail. Il comptait gagner de façon spectaculaire. Il comptait laver le nom d'Alvin de toutes les accusations afin que le Faiseur soit libre et lui enseigne tout ce qu'il voulait apprendre. Il avait une autre raison, plus profonde, une raison qu'il ne cherchait pas à se cacher mais qu'il n'aurait pas reconnue devant quiconque : il voulait que le Faiseur le respecte ; il voulait qu'Alvin Smith le regarde dans les yeux et lui dise : « Bravo, l'ami. »

Voilà qui serait agréable. Voilà ce que voulait En-Vérité Cooper.

XIV
Les témoins

Tous ces jours à attendre n'étaient pas si terribles, à vrai dire. Il ne se passait rien dans la prison, mais ça ne gênait pas Alvin de rester seul et de ne rien faire. Ça lui donnait du temps pour réfléchir. Et le temps pour réfléchir, c'était du temps pour concevoir. Non pas comme lorsqu'il était petit, qu'il confectionnait des paniers pour insectes avec des brins d'herbes arrachés pour repousser le Défaiseur. Mais pour concevoir dans sa tête. Pour essayer de se rappeler la Cité de Cristal telle qu'il l'avait vue dans la trombe avec Tenskwa-Tawa. Pour essayer de comprendre comment était faite une ville pareille. Je ne peux pas apprendre aux gens comment la bâtir si je ne sais pas moi-même de quoi il s'agit.

À l'extérieur de la prison, il le savait, le Défaiseur parcourait le monde, démolissant un peu par-ci, renversant un peu par-là, insérant un coin dans la moindre petite fissure qu'il trouvait. Et il y avait toujours des gens en quête du Défaiseur, qui cherchaient hors d'eux-mêmes un terrible pouvoir destructeur. Les pauvres imbéciles, ils s'imaginaient que la Destruction se limitait à la simple démolition, ils y recouraient, et quand ils en avaient terminé, ils se mettaient à bâtir. Mais on ne bâtit pas sur de telles fondations. Voilà le grand secret du Défaiseur, songeait Alvin. Une fois qu'il a donné le goût de démolir, c'est difficile de recommencer à construire, difficile de redevenir soi-même. Le terrassier endommage la terre en même temps que la pelle. Et lorsque vous acceptez votre rôle d'outil dans les mains du Défaiseur, il vous use, il vous esquinte, il vous émousse, il vous entame ; vous, pendant ce temps-là, vous vous trouvez malin, brillant, en excellente condition, en pleine possession de vos

moyens, et vous ne comprenez que lorsqu'il vous lâche, qu'il vous laisse carrément tomber. C'était quoi, ce bruit ? Eh ben, c'était moi. Oui, c'était moi, ce bruit d'outil foutu. Pourquoi tu m'abandonnes ? Je peux encore servir !

Hélas non, on ne peut plus servir quand on est passé entre les mains du Défaiseur.

Ce que se disait Alvin, c'est que le Faiseur, lui, ne prend pas les gens pour des outils. Il ne les use pas pour atteindre un but personnel. C'est lui qui s'use en aidant les autres à atteindre les leurs. Il s'use à enseigner, à guider, à convaincre, à écouter les conseils et à laisser les gens le convaincre, lui, quand il leur arrive d'avoir raison. Et alors, au lieu d'un chef et d'un tas d'outils fichus, on a une ville entière de Faiseurs, tous libres citoyens, tous durs à la tâche…

Sauf qu'il y avait un petit ennui. Alvin ne réussissait pas à enseigner l'art du Faiseur. Oh, il obtenait quelques résultats : ses élèves acquéraient plus ou moins le bon état d'esprit, et leur travail s'en trouvait un peu amélioré. Et certains, comme Mesure surtout, et sa sœur Aliénor, apprenaient une chose ou deux, ils distinguaient une lueur. Mais le plus gros restait dans le noir.

Et voilà que débarque cet avocat d'Angleterre, cet En-Vérité Cooper, et il sait depuis toujours comment effectuer en une seconde ce que Mesure n'obtiendrait qu'au bout d'une journée d'efforts acharnés. Fermer un livre et le souder en un bloc de bois et de tissu, puis le rouvrir sans abîmer aucune page, avec les lettres toujours imprimées dessus.

Ça, c'est un Faiseur.

Qu'est-ce qu'il pourrait lui apprendre, à ce gars-là ? En-Vérité savait depuis toujours. Et comment espérer apprendre à ceux qui ne savaient pas depuis toujours ? De toute façon, comment pourrait-il enseigner quoi que ce soit alors qu'il ignorait comment fabriquer le cristal dont serait faite la cité ?

On ne peut pas bâtir une ville en verre ; le verre casserait, il ne supporte pas les poids. On ne peut pas la bâtir en glace parce que la glace n'est pas assez transparente, et que se passerait-il, en été ? Les diamants, eux, sont assez durs, mais une cité en diamant, même s'il en trouvait ou produisait une quantité aussi

grande… Jamais on ne les laisserait employer un matériau aussi précieux pour la construction, en un rien de temps des démolisseurs viendraient voler des morceaux de maisons afin de s'enrichir, et bientôt la ville ressemblerait à un gruyère, avec plus de trous que de murs.

Oh oui, Alvin pouvait se consacrer à ces réflexions et ces questions, revenir sur les souvenirs et les mots des livres qu'il lisait à l'époque où mademoiselle Larner – à l'époque où Peggy – lui donnait des leçons. Il avait de quoi s'occuper l'esprit dans la solitude, ça ne le dérangeait pas, mais ça ne le dérangeait pas non plus, bien sûr, quand Arthur Smart venait lui donner des nouvelles du dehors.

Aujourd'hui, pourtant, il se passait des choses. En-Vérité Cooper devait rejeter des requêtes pour ci, des requêtes pour ça, et même s'il était bon avocat, il venait d'Angleterre et ne connaissait pas les coutumes locales, il risquait de commettre des erreurs, et s'il en commettait Alvin ne pouvait rien y faire. Il fallait se fier aux autres, et il avait horreur de ça.

« Tout le monde a horreur de ça », fit une voix, une voix familière, une voix dont il rêvait, qu'il mourait d'entendre, avec laquelle il se rappelait avoir eu maintes discussions et avait imaginé maintes disputes ; une voix dont le doux murmure le hantait la nuit et au petit matin.

« Peggy », chuchota-t-il. Il ouvrit les yeux.

Elle se tenait là, exactement comme s'il venait de l'invoquer, seulement elle était bien réelle, il ne l'avait pas fait apparaître.

Il retrouva ses bonnes manières et se leva. « M'zelle Larner, dit-il. C'est gentil à vous de passer m'voir.

— C'est davantage par nécessité que par gentillesse », fit-elle d'une voix froide. Froide. Il inspira bruyamment.

Elle regarda autour d'elle en quête d'une chaise.

Il attrapa le tabouret de sa cellule et, spontanément, sans réfléchir, le lui tendit carrément à travers les barreaux. Il se rendit même à peine compte qu'il obligeait les éléments des barreaux de fer et les fibres de bois à s'écarter pour se livrer mutuellement passage ; mais lorsqu'il aperçut les yeux écarquillés de Peggy, il comprit qu'elle n'avait bien sûr jamais vu personne passer du bois à travers du fer comme ça.

« Pardon, fit-il. J'ai encore jamais fait ça, sans avertir ni rien, j'veux dire. »

Elle prit le tabouret. « C'est très prévenant de ta part. De me donner un tabouret. »

Il s'assit sur sa couchette. Elle craqua sous lui. S'il n'en avait pas renforcé le matériau, elle aurait cédé sous son poids depuis des jours. Alvin était un homme fort et il ne ménageait guère le mobilier ; il se moquait d'entendre des gémissements de temps en temps.

« Aujourd'hui, ils font des requêtes avant le procès, j'ai l'impression.

— J'en ai vu une partie. Ton avocat est excellent. En-Vérité Cooper ?

— Je crois que lui et moi, faudrait qu'on soit amis », dit Alvin. Il attendit, à l'affût de sa réaction.

Elle hocha la tête, sourit faiblement. « Tu veux vraiment que je te dise ce que je sais sur les différents cours que votre amitié pourrait suivre ? »

Alvin soupira. « Oui… et non, vous connaissez ça.

— Je te dirai que je suis contente qu'il soit là. Sans lui tu n'aurais aucune chance de te sortir de ce procès.

— Alors, j'vais gagner, asteure ?

— Gagner, ce n'est pas tout, Alvin.

— Mais perdre, c'est rien.

— Si tu perdais mais que tu gardais la vie et ton œuvre, alors la défaite vaudrait mieux que la victoire et la mort, tu ne crois pas ?

— J'risque pas ma vie dans ce procès !

— Si, répliqua Peggy. Dès que la justice te met la main dessus, ceux qui l'utilisent à leur profit la tournent aussi contre toi. Ne te fie pas aux lois des hommes, Alvin. Elles ont été inventées par les puissants pour accroître leur pouvoir sur les faibles.

— Vous êtes pas juste, m'zelle Larner, fit Alvin. Ben Franklin et les autres qu'ont fait les premières lois…

— Leurs intentions étaient bonnes. Mais en ce qui te concerne, il suffit que tu te retrouves en prison, Alvin, pour que ta vie coure de grands dangers à chaque instant.

— Vous êtes venue pour me dire ça ? Vous connaissez que j'peux sortir d'icitte quand j'veux.

— Je suis venue pour te dire quand partir, si le besoin s'en fait sentir.

— J'veux qu'on lave mon nom des menteries de Conciliant.

— Je suis aussi venue t'aider pour ça, dit-elle. Je vais témoigner. »

Alvin se remémora la nuit où était morte Dame Guester, la mère de Peggy, même s'il ignorait à l'époque que mademoiselle Larner était en réalité Peggy Guester jusqu'à ce que la jeune femme s'agenouille en larmes près du corps sans vie de la femme de l'aubergiste. Juste au moment où ils avaient entendu le premier coup de feu, Peggy et lui étaient sur le point de se déclarer leur amour mutuel et de décider de se marier. Puis la mère de mademoiselle Larner avait tué le pisteur, l'autre pisteur l'avait tuée à son tour, et Alvin était arrivé trop tard pour la guérir du coup de fusil ; tout ce qu'il avait trouvé à faire, c'était massacrer l'homme qui l'avait abattue, le massacrer de ses mains nues, et pour quel résultat ? Pour quel profit ? Était-ce là un acte de Faiseur ?

« J'veux pas d'vous comme témoin.

— Je n'y tiens pas moi-même, dit-elle. Je ne le ferai pas si on peut l'éviter. Mais tu dois dire à En-Vérité qui et ce que je suis, lui dire qu'il devra me regarder quand il en aura terminé avec les autres témoins, et si je hoche la tête m'appeler à la barre, sans discussion. Tu comprends ? Je saurai mieux qu'aucun de vous deux si ma déposition est nécessaire ou non. »

Alvin entendait ce qu'elle disait et savait qu'il serait d'accord, mais une part de lui-même bouillait de colère sans qu'il sache pourquoi – il mourait d'envie de la voir depuis maintenant plus d'un an, soudain elle était là et tout ce qu'il désirait, c'était lui crier dessus.

Enfin, il ne lui cria pas dessus. Mais il lui parla d'une voix rien moins qu'aimable. « C'est pour ça qu'vous êtes revenue ? Pour dire quoi faire à ce pauvre couillon d'Alvin et à ce pauvre couillon d'avocat ? »

Elle lui jeta un regard pénétrant. « J'ai rencontré un ancien ami à toi sur le bac. »

L'espace d'un instant le cœur du prisonnier bondit dans sa poitrine. « Ta-Kumsaw ? murmura-t-il.

— Grands dieux, non, fit-elle. Lui, il est là-bas dans l'Ouest, de l'autre côté du Mizzipy, que je sache. Je voulais parler d'un homme qui portait autrefois un tatouage sur une partie de son anatomie que je ne mentionnerai pas, un certain monsieur Mike Fink. »

Alvin roula des yeux. « J'gage que l'Défaiseur rassemble tous mes ennemis dans l'pays.

— Au contraire, fit Peggy. Il ne me fait pas l'effet d'un ennemi. Plutôt d'un ami. Il jure qu'il veut uniquement te protéger et je le crois. »

Elle s'attendait, il le savait, à ce qu'il prenne ça pour preuve que l'homme était digne de confiance, mais il se sentait d'humeur têtue et il garda le silence.

« Il est venu au bac de Wheerwright pour ne pas être trop loin et garder l'œil sur toi. Une conspiration vise à te faire extrader dans le Kenituck conformément à la loi des Esclaves en fuite.

— Po Doggly m'a dit qu'il voulait pas entendre causer d'ça.

— Eh bien, Daniel Webster est chez nous précisément pour veiller, que tu perdes ou que tu gagnes ici, à ce qu'on t'emmène dans le Kenituck pour y être jugé.

— J'irai pas, dit Alvin. On m'laisserait pas passer en jugement.

— Non, on ne te le permettrait pas. C'est pour cette raison que Mike Fink est venu monter la garde.

— Pourquoi donc il est d'mon bord ? J'y ai enlevé son sortilège de protection. Un sortilège joliment puissant. Presque parfait.

— Et il a hérité de quelques balafres et perdu une oreille depuis. Mais il a aussi appris la compassion. L'échange lui plaît. Et tu lui as guéri les jambes. Tu lui as laissé une chance de se défendre. »

Alvin réfléchit. « Ben ça, si j'm'attendais, dites donc… Moi, je l'prenais pour un vrai tueur.

— Quelqu'un de bon, je crois, peut quelquefois se tromper par ignorance, faiblesse ou raisonnement incorrect, mais dans

les moments difficiles la bonté finit quand même par l'emporter. Et quelqu'un de mauvais peut souvent avoir l'air bon et sûr pendant longtemps, mais dans les moments difficiles sa méchanceté finit par ressortir.

— Alors c'est p't-être ça qu'on attend, que s'en viennent des moments assez difficiles pour que l'monde s'aperçoive comment j'suis mauvais. »

Elle eut un petit sourire. « La modestie est une vertu, mais je te connais trop bien pour croire une minute que tu te prends pour un mauvais homme.

— J'suis pas tout l'temps après m'demander si j'suis bon ou mauvais. Je m'demande bien plusse si j'vaux quèque chose ou pas. Pour le moment, m'est avis que j'vaux 'core moins qu'un foutu couillon.

— Alvin, fit-elle, avant tu ne jurais jamais devant moi. »

Il sentit le reproche, mais l'idée de l'embêter lui fit plutôt plaisir. « C'est jusse l'mauvais qu'est en moi qui r'sort.

— Tu es très fâché contre moi.

— Oui, bon, vous connaissez tout, vous voyez tout.

— J'ai été très occupée, Alvin. Toi, tu réalisais l'œuvre de ta vie, et moi la mienne.

— Dans l'temps, j'espérais que c'était p't-être la même.

— Ce ne sera jamais la même. Mais nos tâches peuvent être complémentaires. Je ne serai jamais un Faiseur. Je ne vois que ce qu'il y a à voir. Alors que toi, tu imagines ce qui peut être fait et tu le fais. Mon don à moi est de loin le moins intéressant et il ne t'apporte pas grand-chose.

— J'ai jamais entendu de bêtise pareille.

— Ça n'a rien d'une bêtise, répliqua-t-elle sèchement. Si tu ne crois pas ce que je dis, alors repenses-y jusqu'à ce que tu comprennes. »

Il l'imagina telle qu'il la voyait autrefois, en institutrice austère d'au moins dix ans plus âgée que Peggy n'était en réalité ; elle savait toujours se servir de sa voix : il avait l'impression de recevoir des coups sur les doigts. « Ça m'apporte quèque chose de connaître c'qui va arriver après.

— Mais je *ne sais pas* ce qui va arriver. Je sais seulement ce qui *peut* arriver. Ce qui a des chances d'arriver. L'avenir peut

prendre tellement de directions ! La plupart des gens avancent en aveugles, trébuchent, suivent tel ou tel chemin que je vois dans leur flamme de vie, s'en vont vers le bonheur ou le malheur. Peu de gens ont ton pouvoir, Alvin, d'ouvrir une nouvelle voie qui n'existait pas. Dans aucun avenir je ne t'ai vu passer ce tabouret à travers les barreaux de la cellule. Et pourtant c'était un geste presque inévitable de ta part : une réaction banale de jeune homme impulsif. Je vois dans les flammes de vie des gens leurs avenirs possibles selon le cours naturel des événements. Mais toi, tu es capable d'ignorer les lois de la nature, je n'arrive donc pas à bien te prévoir. Des fois je te distingue clairement ; mais il y a de grands fossés, noirs et profonds. »

Il se leva de la couchette, s'approcha des barreaux, les saisit et s'agenouilla devant la jeune femme. « Aidez-moi à trouver comment bâtir la Cité de Cristal.

— J'ignore comment tu vas t'y prendre. Mais j'ai vu mille avenirs où tu le fais.

— Dites-moi vers quoi j'dois m'tourner pour apprendre !

— Je ne sais pas. En tout cas, ça n'obéit pas aux lois de la nature. Du moins je crois que ça explique pourquoi je ne vois rien.

— D'après Vialatte Franker, ma vie s'achève à Carthage City », dit Alvin.

Peggy se raidit. « Comment le sait-elle ?

— Elle connaît d'où s'en viennent les choses et ousqu'elles finissent.

— Ne va pas à Carthage City. N'y va jamais.

— Alors elle a raison.

— N'y va jamais, murmura-t-elle. S'il te plaît.

— J'ai pas prévu ça », dit-il. Mais au fond de son cœur il songea : Elle tient à moi, après tout. Elle tient toujours à moi.

Il aurait pu dire quelques mots à ce sujet, ou elle aurait pu parler plus tendrement, moins froidement. Ils *auraient pu*, mais à cet instant la porte s'ouvrit et le shérif, le juge, Marty Laws et En-Vérité Cooper entrèrent en groupe.

« 'scuse-nous, fit le shérif Doggly. Mais on vient pour une affaire de tribunal.

— À vot' service, messieurs », répondit Alvin en se remettant tout de suite debout. Peggy se leva aussi, puis se pencha pour écarter le tabouret du chemin.

Le shérif regarda le tabouret.

« C'est très gentil à vous de m'avoir fait apporter le tabouret d'Alvin de ce côté des barreaux », dit Peggy.

Po Doggly la regarda. Il n'avait donné aucun ordre de ce genre, mais il préféra ne pas discuter. Alvin, c'était Alvin.

« Expliquez à votre client ce qui nous amène, déclara le juge à En-Vérité Cooper.

— Nous en avons discuté hier soir, dit En-Vérité, il faut que divers témoins voient le soc. Nous trois, nous suffirons pour établir qu'il existe, qu'il a l'air en or, et…

— Très bien, fit Alvin.

— Et nous sommes convenus, après que les jurés auront été inscrits sur la liste, de choisir huit autres témoins qui attesteront de l'existence et de la nature du soc lors de l'audience publique.

— Tant qu'le soc reste icitte avec moi », dit Alvin. Il lança un regard vers le shérif Doggly.

« Le shérif sait déjà, fit le juge, qu'il n'est pas l'un des témoins désignés.

— Crénom, Votre Honneur ! lâcha Doggly. J'ai ça icitte depuis des semaines dans ma prison et j'peux même pas l'voir ?

— Ça m'est égal qu'il reste, dit Alvin.

— Pas moi, répliqua le juge. Je préfère qu'il ne régale pas ses adjoints d'histoires sur l'objet, sur sa taille et tout l'or qu'il représente. Je sais que nous pouvons faire confiance à monsieur Doggly. Mais pourquoi exacerber la tentation qui doit affliger déjà certains de ses hommes ? »

Alvin éclata de rire.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda le juge.

— Tout l'monde fait semblant d'connaître c'que ça veut dire, votre foutu mot *exacerber*. » Ils se mirent tous à rire avec lui.

Lorsqu'ils se furent calmés, le shérif Doggly était toujours là. « J'attends pour accompagner la dame dehors », dit-il.

Alvin roula des yeux. « Elle a vu l'soc le soir que j'l'ai fait.

— Quand même, dit le juge. Trois témoins pour la visite officielle présente. Vous pouvez le montrer à tous ceux qui passent à la prison si vous voulez, mais pour cette fois-ci, nous sommes convenus de trois et nous nous en tiendrons à trois. »

Peggy sourit au juge. « Vous êtes un homme d'une intégrité exemplaire, monsieur, dit-elle. Je suis heureuse de savoir que c'est vous qui présidez ce procès. »

Une fois la jeune femme partie, et après que le shérif eut refermé la porte de la prison, le juge regarda Alvin. « C'était Peggy Guester ? La torche ? »

Alvin fit oui de la tête.

« Elle est devenue plus jolie que je ne pensais, dit le juge. Seulement, je voudrais bien savoir si elle se moquait de moi ou non.

— J'crois pas, répondit Alvin. Mais vous avez raison, elle a une manière de dire même des affaires gentilles comme si elle se retenait d'en dire des tas d'autres qui l'sont moins.

— Je ne sais pas qui l'épousera, fit le juge, mais vaudrait mieux qu'il ait la peau dure.

— Ou un bon bâton », ajouta Marty Laws avant de se mettre à rire. Mais il fut le seul et se calma bien vite, vaguement gêné, sans vraiment savoir pourquoi sa blague était tombée à plat.

Alvin passa la main sous la couchette et tira le sac de toile qui contenait le soc. Il abaissa l'ouverture du sac, et le soc s'offrit aux regards, au milieu de la toile, jetant des éclats dorés dans la lumière qui tombait des hautes fenêtres.

« Sacordjé, fit Marty Laws. C'est vraiment un soc, et c'est vraiment de l'or.

— *On dirait* de l'or, rectifia le juge. Je crois que si nous voulons être des témoins honnêtes, nous devons le toucher. »

Alvin sourit.

« J'vous en empêcherai pas. »

Le juge soupira et se tourna vers le procureur du comté. « Nous avons oublié de demander au shérif d'ouvrir la porte de la cellule.

— Je vais le chercher, proposa Marty.

— Recouvrez le soc s'il vous plaît, monsieur Smith, fit le juge.

— Pas la peine », dit Alvin. Il tendit la main et ouvrit la porte de la cellule. Le loquet ne fit même pas de bruit ; les gonds ne grincèrent pas non plus. La porte s'ouvrit tout simplement, en silence et sans heurt.

Le juge baissa les yeux sur le loquet et la serrure. « C'est cassé ? demanda-t-il.

— Vous tracassez pas, répondit Alvin. Ça marche comme il faut. V'nez donc toucher l'soc, si vous voulez. »

Maintenant que la porte était ouverte, ils hésitaient à entrer. Finalement, En-Vérité franchit le seuil, suivi du juge. Mais Marty resta en arrière. « Il a quelque chose, ce soc, dit-il.

— Pas d'quoi s'tracasser, fit Alvin.

— Vous vous inquiétez parce que la porte s'est ouverte facilement, dit le juge. Entrez donc, maître Laws.

— Regardez, fit Marty. Il tremble.

— C'est comme j'vous ai dit, expliqua Alvin, l'est vivant. »

En-Vérité s'agenouilla et tendit une main vers le soc. Sans que personne ne l'ait encore touché, le soc glissa vers lui en traînant la toile en même temps.

Marty glapit et tourna le dos pour se presser la figure contre le mur en face de la porte de la cellule.

« Vous ne faites pas un bon témoin si vous tournez le dos », fit observer le juge.

Le soc s'approcha d'En-Vérité. L'avocat posa la main dessus. L'objet pivota lentement sous sa paume, fit un tour, puis d'autres, sans à-coups, comme un patineur sur glace.

« Il vit vraiment, dit En-Vérité.

— Si on veut, fit Alvin. Mais il pense tout seul, comme qui dirait. Enfin, c'est pas comme si j'l'avais apprivoisé ni rien.

— Je peux le prendre ? demanda l'Anglais.

— Ça, j'connais pas. Personne d'autre que moi a essayé.

— Ce serait une bonne chose, dit le juge, si on pouvait le soulever pour voir s'il pèse comme de l'or ou s'il s'agit d'un autre alliage plus léger.

— C'est l'or le plus pur que vous verrez jamais dans vot' vie, mais soulevez-le si vous pouvez. »

En-Vérité s'accroupit, passa les mains sous le soc et produisit son effort. Il grogna sous le poids, mais l'objet lui resta dans les

bras lorsqu'il le souleva. Pourtant il avait du mal à le retenir. « Il veut tourner, dit En-Vérité.

— C'est un soc, rappela Alvin. M'est avis qu'il veut trouver d'la bonne terre.

— Vous ne pourriez pas vraiment labourer avec ça, quand même ? fit le juge.

— J'vois pas pourquoi j'l'aurais fait si c'est pas pour labourer. J'veux dire, si j'ai voulu faire un bol, je m'suis trompé d'forme, croyez pas ?

— Vous pouvez me le passer ? demanda le juge.

— Bien sûr », répondit En-Vérité. Il se rapprocha du juge et tendit le soc pendant que le vieil homme refermait les mains dessus. Puis En-Vérité le lâcha.

Aussitôt, le soc se mit à ruer dans les bras du juge. Avant qu'il ne le laisse tomber, Alvin avança la main droite et la posa sur le devant du soc. Il se calma tout de suite.

« Pourquoi n'a-t-il pas fait ça avec maître Cooper ? demanda le juge d'une voix un peu tremblante.

— M'est avis qu'il connaît que maître Cooper est mon avocat, répondit Alvin en souriant.

— Alors que moi, je suis impartial, fit le juge. Peut-être que maître Laws a raison de ne pas y toucher.

— Il faut pourtant qu'il le fasse, dit En-Vérité. Il faut qu'il certifie à maître Webster et monsieur Conciliant Smith qu'il s'agit du vrai soc, du soc d'or, et qu'il est à l'abri ici dans la prison. »

Le juge tendit le soc à Alvin, puis sortit de la cellule et posa la main sur l'épaule de Marty Laws. « Allons, maître Laws, moi je l'ai pris, et même s'il gigote un peu, il ne va pas vous faire de mal. »

Laws fit non de la tête.

« Marty, dit Alvin. J'connais de quoi vous avez peur, mais j'vous promets que l'soc va pas vous faire du mal, et qu'vous allez pas y faire du mal non pus. »

Marty se tourna de côté. « Il brillait tellement, dit-il. Il m'a fait mal aux yeux.

— Un reflet du soleil, c'est tout, fit le juge.

— Non, monsieur. Non, Votre Honneur. Il brillait. Il brillait depuis l'intérieur, tout au fond. C'est entré en moi. Je l'ai senti. » Le juge regarda Alvin.

« Moi, j'connais pas ça, dit Alvin. J'l'ai jamais montré aux genses.

— Je sais ce qu'il veut dire, intervint En-Vérité. Moi, je ne l'ai pas vu comme une lumière. Mais je l'ai senti comme une chaleur. Quand le sac s'est ouvert, il a fait plus chaud. Mais vous n'avez rien à craindre de lui, maître Laws. S'il vous plaît… Je vais le tenir avec vous.

— Et moi aussi », fit le juge.

Alvin leur tendit le soc.

Marty pivota lentement pour regarder, la tête un peu détournée, les deux autres témoins placer les mains sur et sous le soc. Alors seulement il se glissa jusqu'à eux pour à son tour poser avec précaution le bout des doigts dessus et dessous. Il transpirait affreusement, et Alvin le plaignait de tout son cœur sans arriver à comprendre ce qui le travaillait. Le soc lui avait toujours paru bien disposé, amical. Qu'est-ce qu'il représentait aux yeux de Marty ?

Comme l'objet ne lui faisait rien, Marty prit confiance et déplaça les mains pour supporter une partie de son poids. Il avait quand même les paupières à demi fermées et regardait de biais comme s'il voulait se protéger un œil au cas où l'autre serait brusquement aveuglé. « Je peux le tenir tout seul, je pense, dit-il.

— Monsieur Smith va garder sa main dessus, comme ça il ne bronchera pas », fit le juge.

Alvin laissa la main, mais les autres retirèrent les leurs et Marty tint le soc tout seul.

« M'est avis que ça pèse comme de l'or », dit-il.

Alvin passa les mains sous le soc et s'en saisit. « Je l'tiens, asteure, Marty », dit-il.

Le procureur le lâcha… à contrecœur, sembla-t-il au prisonnier.

« En tout cas, m'est avis qu'vous voyez pourquoi j'laisse personne essayer de l'prendre, fit Alvin.

— Je n'ose pas penser aux conséquences si je me le lâchais sur le pied, dit le juge.

— Oh, il connaît comment bien tomber.

— Il est réellement vivant, souffla En-Vérité.

— Vous ne manquez pas d'aplomb, dit le juge à Alvin. Votre avocat a été intransigeant, il a exigé une audience sur la question de l'extradition avant même qu'on dresse la liste des jurés pour l'affaire du vol. »

Alvin regarda En-Vérité. « M'est avis qu'mon avocat connaît ce qu'il fait.

— Je leur ai dit, fit l'Anglais, que ma défense consisterait à prouver que le pisteur n'était pas dans l'exercice légal de ses fonctions, puisque son collègue et lui ne pouvaient en aucune façon identifier Arthur Stuart par la capsule qu'ils détenaient. »

Alvin comprit qu'il s'agissait davantage d'une question que d'une affirmation. « Ce soir-là, y sont passés à côté d'Arthur Stuart sans l'reconnaître, dit-il.

— Nous allons faire venir plusieurs pisteurs d'esclaves pour voir s'ils peuvent désigner Arthur Stuart dans un groupe de garçons de son âge, reprit En-Vérité. On leur cachera la tête et les mains, bien entendu.

— Pensez, ajouta Alvin, à mélanger deux garçons à Mock Berry dans l'groupe en plusse de tous les p'tits Blancs qu'vous voudrez. M'est avis qu'ceux-là qui passent leur vie à chercher d'la couleur pourraient bien connaître comment la repérer, même si on y met des gants et pis un sac sus la tête.

— Mock Berry ? demanda le juge.

— C'est un Noir, expliqua Marty. Un Noir libre, remarquez. Anga, sa femme, et lui, ils ont une ripopée de petits drôles dans une cabane, dans les bois pas loin de l'auberge.

— Ma foi, c'est une bonne idée de mêler quelques petits Noirs au groupe, dit le juge. Et je vais peut-être vérifier quelques autres détails pour que les choses se passent dans les règles. » Il tendit la main vers le soc qu'Alvin tenait toujours. « Ça vous ennuie si je le touche encore ? »

Il le toucha ; le soc trembla à son contact. « Si jamais les jurés décident qu'il s'agit réellement de l'or de Conciliant, fit le

juge, je me demande comment il va s'y prendre pour le ramener chez lui.

— Votre Honneur », protesta Marty.

Le juge lui lança un regard noir. « N'allez pas vous imaginer, ne serait-ce qu'une seconde, que je manquerai à mon devoir d'équité et d'impartialité dans la conduite de ce procès. »

Marty secoua la tête de gauche à droite et tendit les mains en avant comme pour repousser *l'idée* même de tout manquement.

« D'ailleurs, reprit le juge, vous avez vu ce que vous avez vu, vous aussi. Est-ce que vous allez livrer le procès à maître Webster, maintenant que vous avez vu le soc bouger, briller et je ne sais quoi ? »

Marty secoua la tête. « La question en litige, c'est de savoir si Alvin Smith a fabriqué le soc avec de l'or qui appartenait à Conciliant Smith. L'allure du soc, ses autres propriétés… je considère que ça n'a aucun rapport.

— Exactement, fit le juge. Tout ce qu'il nous fallait constater pour l'instant, c'est qu'il existe, qu'il est en or et qu'il doit rester sous la garde d'Alvin pendant que lui reste sous la garde du shérif. Je crois que nous avons établi ces trois points à la satisfaction de chacun. D'accord, messieurs ?

— D'accord », fit Marty.

En-Vérité sourit.

Alvin remit le soc dans le sac de toile.

Lorsqu'ils sortirent de la cellule, le juge ferma soigneusement la porte jusqu'à ce que le loquet cliquette. Puis il essaya de l'ouvrir, en vain. « Ma foi, je suis heureux de voir que la prison est sûre. » Il n'eut pas un sourire en disant ces mots. Ce n'était pas la peine.

Po Doggly ne se tenait visiblement plus de curiosité lorsqu'ils émergèrent dans le bureau. La seconde suivante il était dans la prison et regardait Alvin à travers les barreaux dans l'espoir d'entrevoir un reflet doré.

« Je r'grette, shérif ; dit le prisonnier. L'est r'misé.

— T'es vraiment pas gentil, Alvin. Et pourrais pas seulement laisser un peu le haut du sac ouvert ?

— Ça m'dérangera pas si vous faites partie des huit, répondit Alvin. Attendons voir.

— Pas une mauvaise idée. Et merci de dire que ça te dérangera pas. Mais je l'ferai pas quand même. Vaut mieux prendre huit citoyens ordinaires plutôt qu'un membre d'la fonction publique. J'suis jusse curieux, tu connais. J'ai jamais vu autant d'or dans toute ma vie, et j'aimerais pouvoir conter ça à mes p'tits-enfants.

— Moi aussi », dit Alvin. Après un temps il demanda : « Shérif Doggly. Peggy Larner s'rait pas 'core dehors, des fois ?

— Non. J'regrette, Al. L'est partie. M'est avis qu'elle s'en est allée donner l'bonjour à son papa.

— M'est avis aussi, fit Alvin. Tant pis. »

*

Arthur Stuart ne se serait jamais qualifié d'espion. Ça n'était pas de sa faute s'il était petit. Ça n'était pas de sa faute s'il avait la peau sombre et s'il était enclin, par timidité, à rechercher les coins d'ombre et à rester parfaitement immobile, si bien qu'on l'oubliait très facilement. Il ne se rendait pas compte qu'une partie du chant vert persistait en lui depuis ses longues randonnées en compagnie d'Alvin, une mélodie au fond de sa tête, aussi marchait-il d'un pas exceptionnellement silencieux, les petites branches avaient tendance à se plier pour lui livrer le passage, et les planches ne grinçaient pas souvent sous ses pieds.

Mais lors de sa visite chez Vialatte, là, ce ne fut pas un hasard si elle ne le vit pas. Pour tout dire, il évita de monter sur la galerie de la poste, il ne risquait donc pas de passer par la porte de devant ni de faire sonner la clochette. Et lorsqu'il fit le tour de la maison, il ne cogna pas non plus à la porte de derrière ni ne demanda la permission avant de grimper sur le tonneau d'eau de pluie et de se pencher pour regarder par la fenêtre de la cuisine, où la théière chauffait sur le fourneau pendant que Vialatte, assise, buvait son thé et tenait une discussion animée avec…

Avec une salamandre.

Pas un lézard, non – même de la fenêtre, Arthur Stuart voyait bien que la bête n'avait pas d'écailles. Et puis, pas besoin

d'être un génie pour faire la différence, à une distance de cinq pas, entre une salamandre et un lézard. Arthur Stuart était un garçon, et les garçons connaissent généralement ces choses-là. En outre, c'était un garçon particulièrement solitaire et curieux, et il s'y entendait question animaux, alors un autre gamin aurait peut-être pu se tromper, mais sûrement pas Arthur Stuart. C'était bien une salamandre.

Vialatte disait quelques mots, ensuite elle sirotait son thé en lançant des coups d'œil de temps en temps par-dessus sa tasse, puis approuvait de la tête ou murmurait quelque chose – « Hmmmm », « Je sais », « C'est bien triste » – comme si la salamandre lui parlait.

Mais la salamandre ne disait rien. La plupart du temps, elle ne regardait même pas Vialatte, bien qu'on ne soit jamais vraiment sûr avec une salamandre : des fois un œil regarde par ici et l'autre par là-bas, alors comment savoir ? Mais Arthur était tout de même quasiment certain qu'elle le regardait, lui. Elle savait qu'il était là. Mais ça n'avait pas l'air de l'inquiéter ni rien, aussi continua-t-il d'observer et d'écouter.

« Aucun homme ne devrait jouer avec l'affection d'une dame, disait Vialatte. Dès qu'il en prend le chemin, la dame a le droit de se protéger de son mieux. »

Une autre gorgée. Un autre hochement de tête.

« Oh, je sais. Et le pire, c'est qu'on va penser du mal de moi. Mais tout le monde est au courant qu'Alvin Smith a des pouvoirs occultes. Évidemment, c'était plus fort que moi. »

Une autre gorgée. Puis, brusquement, les larmes coulèrent à flots de ses yeux.

« Oh, ma chère, ma chère petite, mon amie, ma brave amie fidèle, comment puis-je faire ça ? Ce garçon me plaît. Il me plaît vraiment. Pourquoi, oh, pourquoi n'a-t-il pas voulu m'aimer ? Pourquoi faut-il qu'il me rejette et me pousse à faire ça ? »

Et ainsi de suite. Arthur n'était pas un imbécile. Il comprit tout de suite que Vialatte Franker mijotait un sale coup contre Alvin, et il espéra plus ou moins qu'elle allait révéler ses intentions ; il ne fallait pourtant pas trop y compter car elle s'éternisait sur sa mauvaise conscience, répétait qu'elle détestait faire ça mais que c'était le droit d'une dame de défendre son

honneur même si elle donnait l'impression d'en être dépourvue, d'honneur, et que c'était réconfortant d'avoir une *amie* si bonne, si fidèle, si merveilleuse.

Ah ! les grosses larmes. Ah ! les soupirs. Ah ! la quantité de thé qu'elle ingurgita pendant qu'Arthur regardait et écoutait, appuyé sur le rebord de la fenêtre.

Mais bizarrement, dès que les pleurs cessèrent, sa figure redevint nette. Pas un sillon. Pas une trace de rouge autour des yeux. Pas le moindre signe qu'elle avait versé la plus petite larme.

Le thé finit par réclamer son tribut. Vialatte repoussa son fauteuil et se leva. Arthur savait où se trouvaient les cabinets ; il sauta aussitôt du tonneau d'eau de pluie et repassa en courant par devant la maison avant même que s'ouvre la porte de derrière. Puis, sachant qu'elle ne pourrait pas entendre la clochette, il s'introduisit dans la poste par l'entrée de la rue, se hissa par-dessus le comptoir et se faufila dans la cuisine. La salamandre s'y trouvait toujours, elle lapait un peu de thé tombé de la soucoupe. À l'arrivée d'Arthur, elle leva la tête. Elle décampa alors en changeant brusquement et successivement de directions, dessinant une figure sur la table. Un triangle. Puis un autre qui le traversait.

Un sortilège.

Arthur s'approcha du fauteuil qu'avait occupé Vialatte. Debout, il avait la tête à peu près à la hauteur de celle de la postière quand elle était assise. Et au moment où il se pencha sur le siège, la salamandre se transforma.

Non, pas vraiment. La salamandre disparut. Remplacée par une femme dans le fauteuil en vis-à-vis.

« Tes un vilain p'tit drôle », dit la femme avec un sourire triste.

Arthur fit à peine attention à ses paroles. Parce qu'il la reconnaissait. C'était la Peg Guester. La femme qu'il appelait sa mère. La femme enterrée sous un mémorial de pierre en haut de la colline derrière l'auberge, près de sa mère naturelle, la petite marronneuse qu'il n'avait jamais connue. La Peg était là.

Mais ce n'était pas la Peg. C'était la salamandre.

« Et t'imagines des affaires, vilain drôle. T'inventes des histoires. »

La Peg avait l'habitude de le traiter de « vilain drôle », mais c'était pour le taquiner. Notamment quand il rapportait ce qu'avait dit quelqu'un d'autre. Elle se mettait à rire, le traitait de vilain drôle, le serrait dans ses bras et lui disait de ne répéter cette réflexion-là à personne.

Mais cette femme-ci, cette Peg pour rire, elle le pensait. Elle le prenait pour un vilain drôle.

Il s'écarta du fauteuil. La salamandre était à nouveau sur la table, et la Peg avait disparu. Arthur s'agenouilla près du plateau pour observer la bête à hauteur d'œil. Elle le fixa du regard. Arthur fit de même.

Il avait l'habitude de faire ça pendant des heures avec des animaux de la forêt. Quand il était tout petit, il les comprenait. Il s'en repartait avec leurs histoires dans la tête. Cette aptitude avait peu à peu décru. Maintenant il ne percevait que des lueurs fugitives. Mais d'un autre côté, il ne passait plus autant de temps avec eux. Peut-être que s'il essayait assez fort…

« M'oublie pas, salamandre, chuchota-t-il. J'veux connaître ton histoire, j'veux connaître qui c'est qui t'a appris comment faire ces sortilèges sus la table. »

Il avança une main, puis baissa lentement un doigt jusque sur la tête de la bête. Elle n'eut pas de mouvement de recul ; elle ne bougea même pas lorsque son doigt entra en contact. Elle le regardait, c'est tout.

« Qu'esse tu fais à l'intérieur d'une maison ? chuchota-t-il. T'aimes pas ça, vivre enfermée dans une maison. T'as envie d'rester dehors. Près de l'eau. Dans la boue. Dans les feuilles. Avec les insecs. »

C'était ainsi que s'y prenait Alvin, il murmurait des phrases aux animaux, leur soufflait des idées.

« J'peux t'remmener dans la boue si tu veux. Viens avec moi, si tu veux. Viens avec moi, si tu peux. »

La salamandre leva une patte antérieure, puis la reposa lentement. Un pas plus près d'Arthur.

Et il crut sentir en elle une faim, un désir de se nourrir, mais davantage encore un désir de… de liberté. La salamandre n'aimait pas sa prison.

La porte s'ouvrit.

« Tiens, Arthur Stuart, fit Vialatte. Si je m'attendais. »

Arthur eut assez de présence d'esprit pour ne pas sursauter comme s'il faisait quelque chose de mal. « Y a des lettres pour Alvin ? demanda-t-il.

— Pas une. »

Arthur ne fit aucune allusion à la salamandre, ce qui était aussi bien car Vialatte ne lui jeta même pas un regard. De la part d'une dame qu'on aurait surprise avec une salamandre vivante – ou même une morte, d'ailleurs – sur sa table de cuisine, on aurait au moins attendu quelques explications.

« Tu veux du thé ? proposa-t-elle.

— J'peux pas rester, dit Arthur.

— Oh, la prochaine fois, alors. Bien des choses de ma part à Alvin. » Elle avait un beau et doux sourire.

Arthur tendit la main, carrément sous le nez de Vialatte, et toucha le dos de la salamandre.

La postière ne remarqua rien. Ou du moins ne montra par aucun signe qu'elle l'avait remarqué.

Il s'écarta, sortit de la cuisine à reculons, sauta par-dessus le comptoir, repassa la porte de devant en courant et entendit la clochette de l'entrée tinter dans son dos après son passage.

Si la salamandre était prisonnière, qui l'avait capturée ? Pas Vialatte… La salamandre créait des sortilèges pour faire croire à la postière qu'elle voyait quelqu'un. Seulement, Arthur était prêt à parier que ce n'était pas la Peg Guester qu'elle voyait. Et la salamandre ne faisait pas ça volontairement, parce que tout ce qu'elle voulait, c'était être libre et reprendre une vie de salamandre ordinaire.

Faudrait qu'il en parle à Alvin, pour sûr. Vialatte avait dans l'idée de lui jouer un sale tour, et la salamandre qui traçait des sortilèges avec ses pattes sur la table de la cuisine, elle était dans le coup.

Comment Vialatte a pu être assez bête pour ne pas me voir toucher sa salamandre ? Pourquoi elle ne s'est pas fâchée quand elle m'a trouvé dans la cuisine en revenant des cabinets ?

Peut-être qu'elle voulait que je voie la salamandre. Ou que quelqu'un d'autre le voulait.

Voulait que je voie ma mère.

Un instant, alors qu'il marchait le long de la rue principale poussiéreuse de Hatrack River, il perdit contenance, faillit se mettre à pleurer en pensant à sa mère qu'il avait cru voir assise en face de lui.

Ce n'était pas vrai, se dit-il. C'était de l'invention. De la blague. Du mystifiage. La personne derrière tout ça était une menteuse, et même une sale menteuse. Vilain drôle, ah oui ! Méchant garçon. Il n'était pas un méchant garçon. Il était un bon garçon et la vraie Peg Guester l'aurait su, elle ne lui aurait pas dit des choses pareilles. La vraie Peg Guester l'aurait serré très fort dans ses bras et aurait dit : « Mon bon garçon, Arthur Stuart, t'es mon bon garçon à moi. »

Il marcha pour oublier. Il marcha pour refouler les larmes de ses yeux, et lorsque la tristesse disparut, un autre sentiment la remplaça. Une rage folle. On n'avait pas le droit de lui faire voir mouman. Pas le droit. Je te connais pas mais je te déteste, tu m'as fait voir ma mouman et elle me traitait de vilains noms.

Il monta au petit trot les marches du palais de justice. Le seul avantage qu'Arthur Smart voyait dans l'emprisonnement d'Alvin, c'est qu'il savait toujours où le trouver.

*

Napoléon avait du mal à croire qu'il avait un moment failli faire tuer Calvin, le jeune Américain. Du mal à se rappeler sa crainte devant le pouvoir du jeune homme. Les premiers jours, il l'avait étroitement surveillé, dormant à peine de peur qu'il tente un mauvais coup pendant son sommeil. Qu'il l'ampute des jambes, par exemple. Un remède radical à la goutte ! L'idée lui en était venue des nombreuses circonstances où, en proie au martyre, il avait souhaité qu'au cours d'une de ses batailles un boulet de canon lui en emporte une. Clopiner avec des cannes

ne serait pas pire. Et le gamin lui procurait un tel soulagement. Il ne guérissait pas… mais il éliminait la douleur.

En échange, Napoléon ne voyait pas d'objection à laisser Calvin le manipuler. L'autre savait qui était vraiment le maître, et il n'avait rien d'un petit Américain arriviste et ignorant. Il se trouvait peut-être malin parce qu'il accordait un jour de soulagement en échange de chaque leçon sur la façon de gouverner les hommes, mais qui s'en souciait ? S'imaginait-il vraiment que Bonaparte allait lui enseigner quoi que ce soit qui lui donnerait un avantage ? Au contraire, à chaque heure des jours qu'ils passaient ensemble, l'emprise de Napoléon sur un jeune homme potentiellement impossible à maîtriser grandissait, se renforçait. Et Calvin ne se doutait de rien.

Personne ne comprenait jamais. Tout le monde croyait servir l'Empereur par amour et admiration, ou par appât du gain et intérêt personnel, ou par peur et prudence. Quelle que fût la raison qui les animait, Napoléon l'encourageait, la dirigeait. Certains obéissaient à la honte, et d'autres à un sentiment de culpabilité ; certains à l'ambition, d'autres à la luxure, d'autres encore à leur excès de piété – car lorsque les circonstances l'exigeaient, Napoléon pouvait convaincre une âme en mal de spiritualité qu'il était le serviteur élu de Dieu sur terre. Ce n'était pas difficile. Non, pas quand on comprenait ses semblables comme lui les comprenait. Ils exhalaient leurs désirs comme de la sueur, comme l'odeur d'un athlète après l'épreuve ou d'un soldat après la bataille, comme l'odeur d'une femme – nul discours nécessaire, il lui suffisait de prononcer le ou les mots précis qu'ils avaient besoin d'entendre pour se les attacher.

Et les rares fois où ses interlocuteurs restaient insensibles à ses paroles, quand ils bénéficiaient d'une amulette ou d'un sortilège de protection, à chaque fois plus perfectionnés que les précédents, eh bien, c'était là que les gardes intervenaient. Voilà pourquoi il existait une guillotine. Chacun savait que Napoléon n'était pas un homme cruel, qu'on prononçait peu de condamnations sous son autorité. Chacun savait que si on envoyait un homme à l'échafaud, c'était parce que le monde s'en porterait mieux si on lui séparait la bouche des poumons, la tête des mains.

Calvin ? Ah, ce gamin-là aurait pu être dangereux. Il avait le pouvoir d'échapper à la guillotine, d'empêcher la lame de s'abattre sur son cou. Il aurait pu contrer tout ce qui ne le prenait pas entièrement au dépourvu. Comment l'Empereur l'aurait-il vaincu ? Peut-être avec un peu d'opium pour l'engourdir ; il fallait bien qu'il dorme de temps en temps. Mais ça n'avait pas d'importance. Il ne servirait à rien de le tuer, tout compte fait. Un peu d'attention, un peu de patience, et il l'aurait dans sa poche.

Non pas comme un serviteur… Non, ce jeune Américain était malin, il se méfiait, il prenait garde de ne pas succomber aux tentatives de Napoléon d'en faire un esclave, un de ces laquais qui regardaient leur empereur avec adoration. De temps en temps Bonaparte lançait une remarque, un genre de feinte, pour que Calvin *croie* repousser les meilleurs coups de son adversaire. Mais en fait Napoléon n'avait pas besoin de la loyauté de ce gamin. Uniquement de son toucher apaisant.

Cet Américain était animé par la jalousie. Qui aurait pensé ça ? Ce pouvoir inné, de tels dons de Dieu, de dame Nature ou d'on ne savait qui… et lui gâchait tout par jalousie de son frère aîné, Alvin. Eh bien, Napoléon n'était pas près de conseiller à Calvin d'éviter de céder à de tels sentiments ! Au contraire, il les entretenait, subtilement, en demandant régulièrement comment Alvin s'y serait pris dans tel ou tel cas, ou en remarquant combien il est pénible de supporter des cadets dont les capacités ne se révèlent pas à la hauteur. Il savait que ces réflexions restaient sur le cœur de Calvin, qu'elles alimentaient sa rancœur. Un ver qui s'insinuait, qui grignotait des galeries dans son jugement. Je te tiens. Je le tiens. Regarde de l'autre côté de l'Océan, fixe-toi sur ton frère ; tu aurais pu me disputer l'empire, la moitié du monde, mais au lieu de ça tu ne songes qu'à un paysan sans intérêt, mal vêtu, en peau de daim ou je ne sais quoi, capable de polir une pierre à mains nues et de guérir les malades.

Guérir les malades. C'était à ça que travaillait Napoléon désormais. Il savait pertinemment que Calvin ne le guérissait pas à dessein ; il savait aussi que si l'Américain venait à comprendre que son patient tirait réellement les ficelles, il

prendrait sûrement le large et l'abandonnerait à sa goutte. Il lui fallait donc maintenir un équilibre délicat : le railler parce que son frère guérissait et que lui n'y arrivait pas, et en même temps le convaincre qu'il avait déjà appris tout ce que l'Empereur avait à enseigner, que ce n'était plus maintenant qu'une question de pratique pour qu'il excelle à dominer ses semblables.

Si ça marchait, le gamin, assuré d'avoir extrait la dernière parcelle de connaissance du cerveau de Napoléon, finirait par montrer qu'il valait son frère. Il guérirait l'Empereur, puis quitterait aussitôt la cour et reprendrait le bateau pour l'Amérique afin de défier son aîné – d'essayer, grâce aux leçons de Napoléon, de prendre l'ascendant sur lui.

Évidemment, s'il repartait là-bas et qu'aucune leçon de l'Empereur ne se révélait efficace, il reviendrait se venger ! Mais Napoléon l'instruisait réellement. Suffisamment pour jouer sur les faiblesses des faibles, les peurs des peureux, les ambitions des orgueilleux, l'ignorance des imbéciles. Ce dont Calvin ne se doutait pas, c'était que Napoléon ne lui enseignait aucun des arts vraiment difficiles : comment retourner les vertus des hommes de bien contre eux-mêmes.

Le plus drôle, c'est que Calvin vivait au milieu des hommes les meilleurs, ceux que Napoléon avait eu le plus de mal à dominer. Le marquis de La Fayette, par exemple – c'était le serviteur qui donnait son bain à l'Américain, tout comme il le donnait à l'Empereur. Jamais Calvin n'aurait imaginé que Napoléon gardait ses ennemis les plus dangereux auprès de lui, inconscient des humiliations qu'il leur infligeait. Si seulement Calvin pouvait comprendre, il s'apercevrait que c'est ça, le vrai pouvoir. Les malfaisants, les faibles, les froussards, on les dompte facilement. C'était uniquement lorsque Napoléon avait pris l'ascendant sur les hommes vertueux qu'il avait enfin eu l'assurance d'accéder au pouvoir, de détrôner le roi et de prendre sa place, de conquérir l'Europe et d'imposer sa paix aux nations en guerre.

Calvin ne voit rien parce que, lui-même froussard et ambitieux, il ne comprend pas le courage et la générosité. Pas étonnant qu'il en veuille autant à son frère ! D'après ce qu'en disait le jeune Américain, Napoléon avait l'impression qu'Alvin

représenterait sûrement un morceau coriace pour lui, un cas très difficile à résoudre. D'ailleurs, connaître l'existence du frère de Calvin suffisait pour que Napoléon diffère son projet de renforcer ses armées au Canada en vue de conquérir les trois nations anglophones d'Amérique. Inutile de donner l'occasion à Alvin de tourner les yeux vers l'est. C'était un combat dans lequel Napoléon refusait de se lancer.

Il préférait renvoyer Calvin chez lui, nanti d'un savoir-faire en matière de duperie, subversion, corruption et manipulation. Il n'aurait aucun ascendant sur Alvin, évidemment, mais il parviendrait sûrement à le tromper, car Napoléon savait pertinemment que si les malfaisants, les faibles et les froussards croyaient lire dans les actes d'autrui leurs propres mobiles indignes, les vertueux avaient de leur côté tendance à prêter à leurs semblables les intentions les plus pures ; sinon pourquoi y avait-il autant de fieffés menteurs qui réussissaient à filouter le monde ? Si les gens honnêtes ne faisaient pas autant confiance aux fripouilles, l'espèce humaine serait éteinte depuis longtemps – la plupart des femmes n'auraient jamais laissé la plupart des hommes les aborder.

Que les deux frères se battent entre eux, et on verra. Si quelqu'un peut écarter la menace que représente cet Alvin Smith, c'est bien son cadet à même de s'en approcher – contrairement moi, malgré toutes mes armées, malgré toute mon habileté. Oui, qu'ils se battent donc entre eux.

Mais pas avant que ma jambe soit guérie.

« Mon cher Léon, vous n'allez tout de même pas dormir dans un lit aussi mal fait. »

C'était La Fayette, venu voir comment il allait avant qu'il s'endorme. Napoléon laissa le marquis lui remonter sa couverture. La nuit était fraîche ; c'était agréable d'être l'objet d'une sollicitude aussi tendre de la part d'un ami fidèle, digne de confiance, aux grandes responsabilités, à l'esprit créateur. Je tiens dans les mains ce qui se fait de mieux en hommes, et sous ma botte ce qui se fait de pire. Mon exploit dépasse de loin celui de Dieu. Le vieux barbu a mal choisi son fils unique. À la place de ce balourd, à Jérusalem, j'aurais imposé ma loi à Rome en un rien de temps et converti le monde entier à ma doctrine.

Voilà peut-être ce qu'était Alvin : le deuxième essai de Dieu ! Eh bien, Napoléon allait apporter sa contribution à l'intrigue. Il allait envoyer à Alvin Smith son Judas.

« Vous avez besoin de sommeil, Léon, dit La Fayette.

— J'ai tant de choses en tête, fit Napoléon.

— Heureuses, j'imagine.

— Heureuses, en effet.

— Pas de douleur à la jambe ? C'est bien commode d'avoir ce jeune Américain auprès de vous, s'il vous évite ces affreuses souffrances.

— Je sais, quand j'ai mal je suis très difficile à vivre, dit Napoléon.

— Pas du tout, aucunement. Loin de moi cette pensée. C'est un plaisir d'être avec vous.

— Vous ne regrettez rien, cher marquis ? Les armées, le pouvoir ? Le gouvernement, la politique, les intrigues ?

— Oh, Léon ! Comment pourrais-je les regretter ? À travers vous j'ai tout cela. Je regarde ce que vous accomplissez et je m'émerveille. Jamais je n'aurais pu faire aussi bien. Avec vous, je suis à l'école tous les jours ; vous êtes un maître prodigieux.

— Vraiment ?

— Le maître. Le maître suprême, mon cher Léon. Comme le nom que porte votre maison en Corse lui va bien, cher ami ! *Buona Parte*. La bonne part. Vous avez véritablement reçu la meilleure part des dons humains.

— Que c'est aimable à vous, mon cher marquis. Bonne nuit.

— Que Dieu vous bénisse. »

La bougie quitta la chambre, et la lune renvoya sa lumière pâle à travers les rideaux.

Je sais que tu m'examines, Calvin. Tu m'envoies dans les jambes ta bestiole, comme tu l'appelles si bizarrement, pour trouver la cause de la goutte. Tâche de réussir. Sois aussi malin que ton frère dans ce domaine, ainsi je pourrai enfin me débarrasser à la fois de toi et de la douleur.

*

En-Vérité avait connu des hommes dépravés dans sa vie ; on lui avait proposé de grosses sommes d'argent pour en défendre un de temps en temps, mais sa conscience n'était pas à vendre. Il se rappela l'un d'eux qui, croyant que ses laquais n'avaient pas été explicites sur le montant exact qu'il offrait, était personnellement venu le voir. Lorsqu'il avait fini par comprendre que l'avocat ne résistait pas dans le but d'obtenir davantage, il avait paru vexé. « Vraiment, maître Cooper, pourquoi mon argent ne vaut-il pas celui des autres ?

— Il ne s'agit pas de votre argent, monsieur, avait répliqué En-Vérité.

— De quoi, alors ? Qu'est-ce qui vous gêne ?

— Je n'arrête pas de me demander : Et si jamais, par une quelconque erreur judiciaire, je gagnais ce procès ? »

Livide, l'homme lui avait lancé des menaces effroyables avant de sortir. En-Vérité n'avait jamais su si c'était lui ou un autre qui avait envoyé un assassin pour le tuer – une tentative lamentable, au couteau et dans le noir. En-Vérité avait vu la lame et le sourire mauvais de l'assassin – qui avait manifestement choisi une profession lui permettant de satisfaire ses penchants –, il avait alors poussé la lame à se détacher du manche du couteau et à se briser par terre aux pieds du malandrin. Lequel n'aurait pas eu l'air plus déconfit s'il l'avait changé en eunuque.

Des hommes avilis mais qui avaient tous un point commun : ils tenaient la vertu en haute estime et s'efforçaient de s'en donner l'apparence. L'hypocrisie, malgré sa mauvaise réputation, manifestait au moins un respect honnête pour la bonté.

Ces pisteurs d'esclaves, pourtant, manquaient de noblesse pour jouer les hypocrites. N'ayant pas dépassé le niveau des reptiles et des requins, ils n'avaient visiblement pas conscience de leur abjection et n'essayaient donc pas de cacher leur nature. On était presque tenté d'admirer leur impudence, jusqu'à ce qu'on se rappelle ce qu'il leur fallait d'indifférence glacée à l'égard de toute décence pour passer leur vie, contre de l'argent uniquement, à pourchasser les plus démunis de leurs

semblables avant de les ramener à une existence d'asservissement, de châtiments et de désespoir.

En-Vérité constata avec plaisir que Daniel Webster avait l'air presque aussi dégoûté que lui par ces hommes. L'avocat de Nouvelle-Angleterre dédaigna soigneusement de leur serrer la main, s'arrangeant pour se plonger dans sa paperasse à chaque arrivée successive des pisteurs. Il ne s'embêta même pas non plus à retenir leurs noms ; après avoir constaté que tous ceux engagés étaient effectivement rassemblés, il ne s'adressa à eux que collectivement, et sans vraiment en regarder un seul dans les yeux. S'ils remarquèrent sa réserve, ils n'en dirent rien et ne manifestèrent aucun ressentiment. Peut-être était-ce ainsi qu'on les traitait toujours. Peut-être que les propriétaires qui les engageaient le faisaient avec répugnance, qu'ils se lavaient les mains après leur avoir remis la capsule de l'esclave à traquer, qu'ils se les relavaient après leur avoir versé leur salaire de pisteurs. Ne comprenaient-ils donc pas que le coupable, c'est le meurtrier et non le couteau ?

Il était dix heures et demie du matin lorsque les pisteurs, assis il une unique table en long devant le juge, eurent tiré tous les renseignements dont ils avaient besoin de la capsule appartenant à un nommé Chicaneau Planteur, d'Oily Spring dans le Kenituck. Le juge avait en main la déposition que maître Webster avait prise avec soin chez monsieur Planteur à Carthage City, dans la Wobbish. Planteur avait voulu déclarer que la capsule rassemblait des rognures d'ongles, des cheveux et des fragments de peau desséchée prélevés sur un certain Arthur Stuart de Hatrack River ; mais Webster avait insisté pour qu'il expose les faits seulement, à savoir que le contenu de la capsule provenait d'un bébé anonyme né dans sa ferme en Appalachie d'une esclave lui appartenant à l'époque et qui s'était échappée peu de temps après – avec, tenait à ajouter Planteur, l'aide du diable, lequel lui avait donné le pouvoir de voler, du moins c'était la rumeur qui courait parmi les esclaves ignorants et superstitieux.

Les pisteurs étaient prêts ; on fit entrer les enfants un par un et on les aligna face à eux. Tous portaient des vêtements ordinaires et tous avaient à peu près la même taille. Ils avaient

les mains dissimulées, non pas dans des gants, mais dans des sacs de toile ficelés au-dessus des coudes ; d'amples capuchons en toile à sac plus fine leur recouvraient la tête. Nulle part on n'entrevoyait leur peau ; on avait veillé à ce qu'il n'y ait pas d'ouverture entre les boutons de leur chemise. Et au cas où, un grand écriteau portant un numéro pendait au cou de chaque gamin et masquait complètement le devant de la chemise.

En-Vérité les examina attentivement. Y avait-il une différence entre les fils noirs de Mock Berry et les petits Blancs ? Quelque chose dans leur démarche, dans leur maintien ? De fait, il existait des différences entre eux – la pose insouciante de celui-ci, les signes de nervosité de celui-là – mais En-Vérité était incapable de distinguer les Blancs des Noirs ; incapable à plus forte raison de désigner Arthur Stuart, le petit garçon qui n'appartenait entièrement à aucune des deux races. Ça ne voulait pas dire pour autant que les pisteurs n'en savaient rien ni qu'ils ne pouvaient pas le deviner.

Alvin l'avait cependant assuré que leur talent ne leur servirait à rien, vu qu'Arthur Stuart ne correspondait plus à la capsule.

Et Alvin avait raison. Les pisteurs eurent l'air déconcertés lorsqu'on amena le dernier gamin et que le juge leur demanda : « Eh bien, lequel coïncide avec la capsule ? » Manifestement, ils s'étaient attendus à reconnaître tout de suite leur proie. Mais ils se mirent à murmurer entre eux.

« On ne se consulte pas, dit le juge. Chacun de vous doit se décider individuellement, écrire le numéro du garçon qui d'après vous coïncide avec la capsule, et c'est tout.

— Vous êtes sûr que personne a caché l'drôle en question ? fit un pisteur.

— Vous me demandez, dit le juge, si je suis corrompu ou idiot. Voudriez-vous avoir l'amabilité de préciser quelle accusation vous portez ? »

Les pisteurs réfléchirent en silence.

« Messieurs, fit le juge sur un ton plutôt sec en s'adressant à eux, vous avez eu trois minutes. On m'avait dit que votre identification serait instantanée. Je vous prie de noter le numéro, qu'on en finisse. »

Ils notèrent le numéro. Ils signèrent leurs papiers. Ils les tendirent au juge.

En-Vérité ne put qu'admirer la façon dont le magistrat resta imperturbable lorsqu'il tria les documents. Mais c'était en même temps frustrant. Rien chez lui ne laisserait-il présager du résultat ?

« Je suis déçu, dit le juge. Je m'attendais à ce que les pouvoirs tant vantés des pisteurs d'esclaves et leur intégrité légendaire donneraient un résultat unanime. Je m'attendais à ce que vous montriez d'un seul doigt un des garçons, ou que vous déclariez d'une même voix que le gamin ne faisait pas partie du groupe. Au lieu de ça, je découvre tout un éventail de réponses. Trois d'entre vous déclarent au risque de se parjurer qu'aucun de ces enfants ne correspond à la capsule. Mais quatre autres en ont désigné des différents, une fois encore au risque de se parjurer. Pour être plus précis, ces quatre-là se sont décidés pour trois garçons différents. Il se trouve que les deux apparemment d'accord sont assis l'un à côté de l'autre, à mon extrême droite. Comme vous êtes les deux seuls qui accusez le même enfant, je crois que nous allons vérifier votre réponse en premier. Huissier, s'il vous plaît, veuillez ôter le capuchon du garçon numéro cinq. » L'huissier fit ce qu'on lui demandait. L'enfant était noir, mais ce n'était pas Arthur Stuart.

« Vous deux, là… êtes-vous certains, jurez-vous devant Dieu, que ce jeune garçon est celui qui correspond à la capsule ? Rappelez-vous, je vous prie, que c'est votre permis d'exercer votre profession dans l'État de la Wobbish qui est en jeu, car s'il apparaît que vous n'êtes pas dignes de foi ou que vous êtes malhonnêtes, vous n'aurez plus jamais le droit de ramener un esclave de l'autre côté de la rivière. » Mais ils savaient aussi que s'ils se dégonflaient maintenant, ils risquaient l'inculpation de parjure. Et l'enfant était tout de même noir.

« Non, m'sieur, j'suis sûr que c'est lui », fit le premier. L'autre approuva d'un hochement de tête appuyé.

« Voyons maintenant les deux autres garçons qui ont été désignés, ôtez les capuchons des numéros un et deux. » L'un était noir, l'autre blanc. Le pisteur qui avait accusé le blanc se cacha la figure dans les mains.

« Une fois encore, sachant que votre permis est en jeu, êtes-vous l'un et l'autre prêts à jurer que l'enfant désigné correspond exactement à la capsule ? »

Le pisteur qui avait opté pour le petit Blanc se mit à bredouiller. « J'connais pas… non… j'étais pourtant sûr… j'croyais ben qu'c'était…

— La réponse est simple… Persistez-vous à jurer que ce jeune garçon correspond exactement à la capsule, ou avez-vous menti sous serment quand vous l'avez désigné ? »

Les pisteurs qui avaient juré que la capsule ne coïncidait avec aucun gamin souriaient à présent : ils savaient, à l'évidence, que les autres avaient menti, et ils se réjouissaient de leur tourment.

« J'ai pas menti, fit le pisteur qui avait accusé le garçon blanc.

— Moi non plus, ajouta l'autre d'un air de défi. Et j'crois toujours que j'ai raison. J'connais pas pourquoi les autres gars se sont trompés d'même.

— Mais vous, là… vous ne prétendez pas avoir raison, dites ? Vous ne croyez tout de même pas qu'un miracle a blanchi ce petit esclave ?

— Non, m'sieur. J'ai… j'ai dû m'tromper.

— Donnez-moi votre permis. Tout de suite. »

Le malheureux pisteur se leva et tendit au juge un étui en cuir. Le juge en sortit un bout de papier estampillé d'un sceau officiel. Il écrivit dans la marge et au dos du document ; puis il signa et apposa son propre cachet. « Voilà, dit-il au pisteur. Vous comprenez que si jamais on vous prend à exercer la profession de pisteur d'esclaves dans l'État de l'Hio, vous serez arrêté, jugé et condamné au moins à dix ans de prison ?

— J'comprends, répondit l'homme humilié.

— Et vous êtes aussi conscient que l'Hio a passé un accord de réciprocité avec les États de l'Huron, du Suskwahenny, de l'Irrakwa, de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Suède ? Et que vous y encourrez donc des peines identiques ou comparables si vous tentez d'exercer cette profession ?

— J'comprends, répéta l'homme.

— Je vous remercie de votre aide. Estimez-vous heureux d'être incompétent, car si j'avais une raison de vous soupçonner

de parjure, vous auriez droit à la prison *et* au fouet, je vous le garantis, parce que si je croyais que vous avez volontairement désigné à tort ce garçon, je n'aurais aucune pitié pour vous. Vous pouvez disposer. »

Les autres avaient manifestement reçu le message. Tandis que leur malheureux collègue se sauvait de la salle, les trois restants qui avaient accusé un gamin ou un autre s'armèrent de courage pour ce qui allait venir.

« Shérif Doggly, reprit le juge, voudriez-vous avoir l'amabilité de nous révéler l'identité de ces deux garçons que trois membres de notre comité de pisteurs ont identifiés ?

— Pour sûr, Votre Honneur, répondit Doggly. Ces deux-là, c'est les gars à Mock Berry, James et John. Peter, il est presque un homme, et Andrew et Zebede étaient trop p'tits.

— Vous êtes certain de leur identité ?

— Z'ont tout l'temps vécu icitte, à Hatrack.

— Aucune chance pour que l'un des deux soit en fait l'enfant d'une marronneuse ?

— Aucune chance. D'abord, les dates concordent pas. Ils sont tous les deux beaucoup trop vieux : les gars aux Berry, ils sont toujours petits pour leur âge, un peu comme les roses tardives si vous voyez c'que j'veux dire, et après ils poussent d'un coup comme l'herbe de printemps, par rapport que Peter, c'est p't-être le plus grand gaillard du pays. Mais ces gars-là, c'étaient déjà des p'tits bougres éveillés bien connus dans tout l'village avant même que l'esclave à qui appartient c'te capsule soye né. »

Le juge se tourna vers les pisteurs. « Alors, voilà. Je me demande comment vous avez pu confondre ces deux enfants noirs nés libres avec un esclave. »

L'un des pisteurs prit aussitôt la parole. « Votre Honneur, j'proteste contre cette procédure. On nous a pas fait v'nir icitte pour y être jugés, on nous a fait v'nir pour exercer not' métier et…»

Le marteau s'abattit sur le bureau. « On vous a fait venir pour exercer votre métier, c'est vrai. Votre métier requiert, lorsque vous procédez à une identification, que toutes les cours de justice présupposent de votre part honnêteté et précision. Toutes les fois où vous exercez votre profession, ici ou sur le

terrain, votre permis est concerné, et vous le savez. Maintenant, dites-moi tout de suite : avez-vous menti quand vous avez identifié ces garçons, ou vous êtes-vous tout bonnement trompés ?

— Et si on faisait que deviner ? » demanda l'un. En-Vérité faillit éclater de rire.

« Deviner, en la circonstance, ce serait mentir : vous avez juré que l'enfant désigné correspondait à la capsule : s'il vous a fallu deviner, c'est qu'il ne correspondait pas. Vous avez deviné ? »

L'homme réfléchit un instant. « Non, m'sieur, j'ai pas menti. Je m'suis complètement trompé, m'est avis. »

Un autre pisteur essaya une tactique différente : « Comment qu'on connaît que l'shérif, il ment pas ?

— Parce que, répondit le juge, je connais déjà ces enfants et leurs parents, et j'ai vu leurs déclarations de naissance aux archives du comté. Plus d'autres questions avant que vous décidiez soit de perdre votre licence soit d'être relaxé sous peine de comparaître en justice pour parjure ? »

Les deux pisteurs restants convinrent rapidement qu'ils s'étaient trompés. Tout le monde attendit pendant que le juge signait le retrait de leur permis et apposait son cachet. « Vous aussi, vous pouvez disposer, messieurs. »

Ils s'en allèrent.

En-Vérité se leva. « Votre Honneur, puis-je demander qu'on retire leurs capuchons à ces jeunes gens qu'on n'a pas identifiés ? Je crains qu'ils ne soient plus très à l'aise.

— Mais certainement. Huissier, il est grand temps. »

Les capuchons furent ôtés. Les gamins avaient tous l'air soulagés. Arthur Stuart arborait un grand sourire.

Aux trois derniers pisteurs, le juge déclara : « Vous êtes toujours sous serment. Jurez-vous qu'aucun de ces enfants ne concorde avec la capsule appartenant à monsieur Chicaneau Planteur ? »

Tous le jurèrent.

« Je vous félicite, vous avez la franchise de reconnaître que vous ne trouvez pas de correspondance, alors que d'autres ont visiblement voulu en trouver une coûte que coûte. Votre

profession me répugne, mais au moins, vous trois, vous l'exercez honnêtement et avec une certaine compétence.

— Merci, Votre Honneur », fit l'un. Mais les autres avaient l'air conscients qu'on venait de les insulter.

« Attendu que l'instruction présente est une audience légale en vertu de la loi sur les Esclaves en Fuite, je ne suis pas tenu d'enregistrer vos signatures sur quoi que ce soit, mais je préférerais que vous restiez encore le temps de signer de vos noms une déclaration établissant expressément que ce jeune homme, le petit métis du nom d'Arthur Stuart, ne correspond absolument pas à la capsule. Pouvez-vous signer une telle déclaration sous serment devant Dieu ? »

Ils le pouvaient. Ils le firent. Ils furent congédiés.

« Maître Webster, je ne vois pas du tout ce que vous pourriez ajouter, mais comme vous représentez monsieur Chicaneau Planteur dans le cas qui nous occupe, je dois vous demander si vous avez une déclaration à faire avant que je livre mes conclusions. »

Webster se mit lentement debout. En-Vérité se demanda ce que l'homme aurait l'audace de dire devant une telle preuve, à quelles jérémiades, quelles récriminations ou protestations larmoyantes on allait avoir droit.

« Votre Honneur, commença Webster, il me paraît évident que mon client est victime d'une fraude. Pas aujourd'hui, Votre Honneur, car l'instruction présente a sans conteste été menée régulièrement. Non, la fraude a été commise il y a plus d'un an, lorsque deux pisteurs, dans l'espoir de percevoir une rémunération qu'ils ne méritaient pas, ont affirmé que ce garçon était la propriété de monsieur Planteur, puis ont commis un meurtre et se sont fait tuer en voulant réduire un enfant libre en esclavage. Mon client, les croyant honnêtes, a naturellement demandé la réparation à laquelle la loi lui donnait droit ; mais maintenant, je puis vous l'assurer, dès qu'il apprendra que ces pisteurs l'ont gravement abusé, il sera aussi horrifié que moi à l'idée d'avoir été à deux doigts d'asservir un enfant libre et, pire encore, d'extrader en vue de le juger le jeune homme du nom d'Alvin Smith qui, semble-t-il désormais, a agi en état de légitime défense quand il a tué le deuxième de ces criminels,

menteurs et fraudeurs qui se prétendaient des pisteurs. » Webster se rassit.

Un beau discours. Le timbre du juriste était très agréable à l'oreille. L'homme devrait faire de la politique, songea En-Vérité. Sa voix ne serait pas de trop dans les salles du Congrès à Philadelphie.

« Vous avez assez bien résumé mon résumé, dit le juge. La présente cour déclare qu'Arthur Stuart n'est pas la propriété de monsieur Chicaneau Planteur ; en conséquence, les pisteurs qui voulaient le ramener en Appalachie n'agissaient pas légalement ; donc l'intervention de Margaret Guester et d'Alvin Smith était dans ces circonstances légitime et appropriée. Je déclare Alvin Smith acquitté de toute responsabilité, criminelle ou civile, dans la mort de ces pisteurs, et je déclare de la même manière Margaret Guester acquittée à titre posthume. Selon les termes de la loi sur les Esclaves en fuite, plus jamais personne ne tentera en aucun cas d'emmener Arthur Stuart en esclavage, nonobstant les éventuelles preuves ultérieures qu'on nous apporterait – ce jugement est sans appel. De la même façon, on ne tentera plus d'inculper Alvin Smith à propos de l'expédition illégale menée par ces pisteurs frauduleux, ni à propos de leur mort. Là encore, ce jugement est sans appel. » Ces paroles ravirent En-Vérité car tous ces détails qui insistaient sur le caractère sans appel du jugement avaient été inclus dans la loi afin de dissuader les anti-esclavagistes de s'opposer à la reprise d'un esclave marron ou à la punition de ceux qui l'avaient aidé. Cette fois, au moins, cette irrévocabilité allait se retourner contre les partisans de l'esclavage. Les prendre à leur propre piège.

L'huissier détacha les sacs de toile des coudes des enfants. Le juge, le shérif. En-Vérité et Marty Laws leur serrèrent la main et leur remirent – sauf à Arthur, évidemment – les vingt-cinq sous auxquels ils avaient droit pour service rendu à la cour. Arthur reçut autre chose de plus précieux. Il reçut une copie de la décision du juge par laquelle il était illégal pour toute personne qui recherchait des esclaves marrons de l'accoster.

Webster donna une poignée de main à En-Vérité, plutôt cordiale. « Je suis heureux que les choses s'arrangent de cette

façon, dit-il. Comme vous le savez, dans notre profession nous sommes parfois appelés à représenter des clients dans des procès que nous aimerions mieux ne pas les voir intenter. »

En-Vérité garda le silence – il supposait que ce devait être vrai pour la plupart des hommes de loi.

« Je suis heureux que ma présence n'ait pas eu pour conséquences de réduire un être humain en esclavage ni d'extrader votre client sous de fausses accusations. »

En-Vérité ne pouvait pas laisser passer de tels propos. « Et vous auriez été gêné de le voir extradé, si cette audience avait pris un autre tour ?

— Oh, pas du tout, fit Webster. Si les pisteurs avaient identifié le jeune monsieur Stuart, la justice aurait exigé que votre client soit jugé dans le Kenituck pour meurtre.

— La justice ? » En-Vérité n'essaya pas de cacher le mépris dans sa voix.

« La loi, c'est la justice, mon ami, dit Webster. Je ne connais pas d'autre mesure à la disposition des mortels que nous sommes. Dieu dispense une meilleure justice, mais tant que les anges ne siègent pas au tribunal, la justice de la loi est la meilleure que nous puissions espérer, et pour ma part j'en suis fort aise. »

Si En-Vérité avait été tenté d'éprouver ne serait-ce qu'un soupçon de culpabilité du fait qu'Arthur Stuart était légalement l'esclave de Chicaneau Planteur, et qu'on aurait dû, toujours légalement, extrader Alvin, maintenant il n'avait plus aucun scrupule. Le verdict les satisfaisait tout autant : Webster et son point de vue étroit sur la justice, lui-même et sa vision plus large. De par la justice de Dieu, Arthur devait être libre et Alvin absous, donc le verdict était équitable. Mais la justice de Webster y trouvait aussi son compte, car les termes de la loi exigeaient la correspondance entre la capsule et l'esclave, et s'il se trouvait qu'Arthur Stuart avait été transformé par un certain Faiseur pour que la capsule ne coïncide plus avec lui, eh bien, les textes ne prévoyaient pas d'exception, et donc, comme l'avait dit Webster, la loi étant satisfaite, justice avait forcément été rendue.

« J'apprécie de connaître votre sentiment sur la question, dit En-Vérité. J'attends avec impatience le procès de mon client pour vol afin de voir comment se traduit exactement votre sens de la justice.

— Ça, vous le verrez, fit Webster. L'or appartient à Conciliant Smith, et non à son ancien apprenti. En conséquence, quand la justice sera rendue, Conciliant récupérera son or. »

En-Vérité lui sourit. « Nous livrerons combat, alors, maître Webster.

— Quand deux géants s'affrontent, l'un finit par tomber.

— Et plus bruyante est sa chute. »

Il ne fallut pas longtemps à Webster pour comprendre qu'En-Vérité se moquait de son éloquence à la voix d'or ; alors, au lieu de se sentir insulté, il rejeta la tête en arrière pour éclater d'un rire sonore, joyeux, chaleureux. « Vous me plaisez, maître Cooper ! Je sens que je vais aimer tout ce qui nous attend ! »

En-Vérité lui laissa le dernier mot. Mais intérieurement il répondit : Pas tout, maître Webster. Vous n'aimerez pas tout.

*

Personne n'avait prévu de réunion, mais ce soir-là ils arrivèrent à la cellule d'Alvin quasiment en même temps, comme s'ils répondaient à une convocation. En-Vérité venait discuter de ce qui se passerait pendant la sélection des jurés et peut-être jubiler un peu après sa victoire facile à l'audience de la matinée ; il fut rejoint par Armure-de-Dieu Weaver qui apportait du courrier de la famille et des lettres d'encouragement de Vigor Church ; Arthur Stuart était évidemment là, comme presque tous les soirs ; Horace Guester avait apporté un bol de ragoût de l'auberge et un cruchon de cidre nouveau – Alvin ne buvait pas le cidre qui avait aigri, ça lui engourdissait l'esprit ; et à peine étaient-ils rassemblés à l'intérieur et devant la cellule ouverte que la porte du bureau livra passage au shérif qui fit entrer Peggy Larner suivie d'un homme que seul le prisonnier reconnut.

« Mike Fink, que l'djab' me patafiole, fit Alvin.

— Et toi, t'es le p'tit forgeron qui m'a tordu les pattes et cassé l'nez. » Mike Fink sourit, mais on lisait de la douleur dans ce sourire, et personne n'aurait juré qu'une querelle n'allait pas éclater.

« J'vous vois des marques et des balafres tout partout, m'sieur Fink, fit Alvin. M'est avis, comme vous êtes là devant nous autres, que c'est des restes de bagarres qu'vous avez gagnées.

— Que j'ai gagnées à la loyale et de haute lutte. Mais j'ai tué personne sauf quand j'étais obligé, quand un bon-rien voulait m'planter un couteau dans la peau et qu'y avait pas d'autre manière de l'arrêter.

— Qu'esse qui vous amène icitte, m'sieur Fink ? fit Alvin.

— J'ai une dette envers toi.

— Moi, j'crois pas.

— J'ai une dette et j'veux la payer. »

Ses paroles restaient tout de même ambiguës, et Arthur Stuart remarqua que poupa Horace et Armure-de-Dieu se tenaient prêts à sauter sur le dos puissant du passeur si le besoin s'en faisait sentir.

Ce fut Peggy Larner qui éclaircit la situation. « Monsieur Fink est venu nous donner des renseignements sur un complot contre la vie d'Alvin. Et se proposer comme garde du corps pour être sûr qu'on ne te fera pas de mal.

— J'suis bien content d'connaître que vous avez voulu m'prévenir, fit Alvin. Entrez vous assire. Vous pouvez vous mettre par terre comme moi, ou vous assire sus la couchette – l'est plus solide qu'elle en a l'air.

— J'ai pas grand-chose à dire. J'crois que m'zelle Larner t'a déjà dit tout c'que j'connais, qu'y aurait un complot pour te tuer sitôt qu'on t'emmènerait dans l'Kenituck pour ton procès. Et les hommes que j'connais – si on peut appeler ça des hommes.

— Ils ont pas été renvoyés du projet. Par le fait, j'ai entendu dire pas plus tard que c'tantôt qu'y fallait pas t'nir compte de l'extradition qu'était informe…

— Infirmée, l'aida obligeamment En-Vérité.

— Infirme, corrigea Fink. Bref. Fallait pas qu'ils s'tracassent de ça, par rapport qu'on allait encore avoir b'soin d'eux. L'plan, c'est de pas t'laisser partir vivant d'Hatrack River.

— Et pour Arthur Stuart ? demanda Alvin.

— Z'ont rien dit sus aucun p'tit croisé. D'la manière que j'vois ça, ils s'foutent complètement du drôle, l'est jusse un prétexte pour te crimer.

— S'il vous plaît, surveillez…» commença Alvin d'une voix douce, mais Mike Fink n'eut pas besoin d'entendre Alvin terminer : «… votre langage devant la dame.

— J'vous prie de m'excuser, m'zelle Larner, dit-il.

— C'est-y pas la meilleure ? fit Alvin avec admiration. Le v'là qui commence déjà à causer comme un d'vos élèves. » Mais n'y avait-il pas du reproche dans sa voix ?

En tout cas, il y en avait dans la réponse de Peggy. « Je préfère l'entendre jurer que t'entendre dire "c'est-y pas" au lieu de "n'est-ce pas". »

Alvin se pencha tout près de Mike Fink pour lui expliquer, sans quitter Peggy des yeux : « Vous voyez, m'zelle Larner connaît tous les mots, et elle connaît exactement où faut les mettre. »

Arthur Stuart vit la fureur envahir le visage de la jeune femme, mais elle retint sa langue. C'était comme un combat qu'ils se livraient l'un à l'autre ; mais à propos de quoi ? Mademoiselle Larner avait toujours corrigé leurs fautes de grammaire, depuis l'époque où elle leur donnait des leçons à tous les deux ensemble, quand elle était maîtresse d'école à Hatrack River.

Ce qui intriguait d'autant plus Arthur Stuart, c'était la façon dont les adultes – pas En-Vérité, mais Horace, Armure-de-Dieu et même Mike Fink – se lançaient plus ou moins des regards en coin avec des petits sourires, comme si tous comprenaient exactement ce qui se passait entre Alvin et Peggy, qu'ils le comprenaient mieux que les deux intéressés eux-mêmes.

Mike Fink reprit la parole. « Pour en r'venir aux questions de vie ou d'mort au lieu d'perdre not' temps avec la grammaire…

(À quoi Horace ajouta tout bas : Et les querelles d'amoureux.)

» … je r'grette de dire que j'ai rien appris d'autre sus leurs plans, termina Fink. C'est pas comme si on était des amis proches ou autres – y s'raient tout aussi contents de m'poignarder dans l'dos que de m'pisser sus les bottes, ça dépend de c'qu'ils tiendraient à c'moment-là à la main, leur couteau ou… enfin, bref. » Il jeta un autre regard à Peggy et rougit. Il rougit ! Sur cette figure grisonnante, couturée et déformée par les combats, privée d'une oreille, le sang afflua quand même et l'empourpra comme celle d'un écolier réprimandé par son institutrice.

Mais avant même que la rougeur disparaisse, Alvin posa la main sur le bras de Fink et tira pour le forcer à s'asseoir par terre près de lui, puis il lui entoura tranquillement l'épaule. « Vous et moi, Mike, on s'rappelle jamais comment causer correctement devant certains genses et simplement devant d'autres. Mais j'vous aiderai si vous m'aidez aussi. »

Là, en l'espace d'une seconde, mine de rien, Alvin venait de tranquilliser Mike Fink. Sa façon de parler dégageait une espèce de sincérité évidente, et les gens avaient beau savoir qu'il essayait de les réconforter, ils s'en fichaient. Ils savaient qu'il se souciait d'eux, assez pour essayer de les réconforter, du coup ils se sentaient vraiment mieux.

En pensant aux gens que réconfortait Alvin, Arthur Stuart se rappela comment le forgeron s'y prenait avec lui. « Pourquoi donc tu chantes pas la chanson, Alvin ? »

Ce fut alors au tour d'Alvin de rougir de confusion. « Tu connais que j'suis pas chanteur, Arthur. C'est pas par rapport que j'te l'ai chantée à toi…

— L'a fait une chanson, poursuivit Arthur Stuart. Où il raconte qu'il est enfermé icitte. On l'a chantée ensemble hier. »

Mike Fink hocha la tête. « On dirait qu'un Faiseux, ça peut pas s'arrêter d'faire.

— J'ai rien d'autre pour m'occuper qu'réfléchir et chanter, dit Alvin. Chante-la, toi, Arthur Stuart, pas moi. Tas une bonne voix pour chanter.

— J'la chanterai si tu veux. Mais c'est ta chanson à toi. C'est toi qui l'as faite, les paroles et la musique.

— Chante-la donc. J'connais même pas si je m'rappelle toutes les paroles. »

Arthur Stuart se leva respectueusement et se mit à chanter de sa voix flûtée :

« Être compagnon, c'est c'que j'voulais
Pour faire mon tour dans l'monde entier.
Et aussi vite que moi j'pouvais
J'ai quitté l'pays où j'suis né…
Autant même dire que moi j'courais. »

Arthur Stuart tourna les yeux vers Alvin. « Faut qu'tu chantes le refrain avec moi, tout d'même. »

Ils chantèrent donc en chœur le refrain joyeux.

« Je m'lèv'rai à la barre du jour,
Moi, faut qu'mes pieds ils bougent toujours,
Moi, j'm'en vais, c'est pour l'horizon – oh !
Moi, j'm'en vais, c'est pour l'horizon. »

Après quoi Arthur revint au couplet, mais cette fois Alvin le suivit en une espèce d'harmonie ténor qui mêlait joliment leurs deux voix.

« Pis on m'a tiré d'ma couchette,
Enclé derrière des barres en fer.
Mes voyages, j'les ai faits dans ma tête
Sus toutes les routes de l'enfer. »

Mais pour le couplet suivant, quand Arthur l'entonna, Alvin le laissa chanter seul, l'air gêné.

« Tout seul avec mes pensées.
Moi, j'rêvais des rêves affreux…

— Attends un peu, Arthur Stuart, l'interrompit Alvin. Ce couplet-là, il fait pas vraiment partie d'la chanson.

— Il va bien, j'trouve, et tu l'as toi-même chanté sus cet air-là.

— Mais c'est un rêve qu'a pas d'sens, ça veut rien dire.

— Moi, j'l'aime bien. J'peux pas l'chanter ? »

Alvin lui fit signe de continuer, mais il avait toujours l'air gêné.

« Tout seul avec mes pensées,
Moi, j'rêvais des rêves affreux,
D'hommes tout p'tits, d'piqûre d'araignée,
Et dans un pays fumeux et vaporeux,
D'un mauvais anneau doré.

— Qu'esse ça veut dire ? demanda Armure-de-Dieu.

— J'connais pas, répondit Alvin. Je m'demande si je m'retrouve pas des fois avec le rêve d'un autre. C'était p't-être le rêve à quèqu'un de l'ancien temps, ou p't-être à quèqu'un même pas 'core né. Jusse un rêve de reste, et moi, j'ai croché d'dans durant que j'dormais. »

En-Vérité Cooper intervint. « Quand j'étais petit, je me demandais si les gens que je voyais en rêve n'étaient pas aussi réels que moi, et si moi, je ne me retrouvais pas parfois dans leurs rêves à eux.

— Alors faut espérer qu'y s'réveillent pas à un mauvais moment », fit Mike Fink, pince-sans-rire.

Arthur Stuart entonna le dernier couplet.

« Les charges, c'était que d'l'invention
Et peu d'monde croyait les on-dit.
Alors j'étais calme et patient.
Mais en prison on d'vient tout chéti,
On a quèque chose qui meurt en d'dans.

— J'crois bien que j'ai jamais entendu d'chanson aussi triste, dit Horace Guester. T'as donc jamais d'pensées agréables icitte ?

— Le refrain est joliment grouillant, fit Arthur Stuart.

— J'ai eu des pensées agréables aujourd'hui, dit Alvin. J'ai pensé à quatre pisteux qui perdaient leur permis d'emmener des

hommes libres pour en faire des esclaves dans l'Sud. Et asteure, j'suis d'nouveau content, par rapport que l'homme le plus fort avec qui je m'suis jamais battu, il devient mon garde du corps. Mais l'shérif s'ra p't-être pas d'accord avec ça, m'sieur Fink, vu qu'il m'croit à l'abri tant qu'ses gars et lui, y m'veillent dessus.

— Et tu es à l'abri, dit Peggy. Même les adjoints qui ne t'aiment pas ne porteraient jamais la main sur toi ni ne relâcheraient leur protection.

— Y a pas de danger, alors ? demanda Horace Guester.

— Si, un grand danger, répondit Peggy. Mais il n'y a rien à craindre des adjoints, surtout avant la fin du procès, avant qu'Alvin soit prêt à partir. Il faudra ruser pour lui faire quitter le village sain et sauf.

— Qui dit que j'vais mourir ? » demanda Fink.

Peggy eut un léger sourire. « Contre cinq hommes, je crois que vous pourriez vous débrouiller.

— Alors, y en aura plusse ? demanda Alvin.

— Peut-être, répondit Peggy. Rien n'est encore clair. Ça change sans arrêt. Mais le danger est réel. Le complot est formé, et les hommes ont été payés. Vous le savez, quand l'argent est en jeu, même les assassins se sentent tenus de remplir leur contrat.

— Mais en l'occurrence, fit En-Vérité, nous n'avons pas à nous inquiéter pour notre sécurité ni pour celle d'Alvin ?

— La prudence est de rigueur, c'est tout.

— J'connais pas pourquoi on devrait s'fier à des talents, dit Armure-de-Dieu. Not' Sauveur est là pour veiller sus nous autres.

— Notre Sauveur nous ressuscitera, dit Peggy, mais je n'ai jamais remarqué que les chrétiens mouraient moins vite que les païens.

— Ben, y a une affaire de sûre, fit Horace Guester. Sans ces histoires de talents. Alvin s'rait pas dans un maudit tracas d'même.

— Ça vous a plu, la chanson ? demanda Alvin. J'veux dire, j'ai trouvé qu'Arthur, l'a chanté joliment beau. Joliment bien. Très bien. » À chaque correction, le sourire de Peggy s'élargit.

« *Il a* très bien chanté, rectifia-t-elle néanmoins.

Mais chacune des versions de ta phrase était meilleure que la précédente.

— J'ai un autre couplet, dit Alvin. Ça fait pas vraiment partie d'la chanson, par rapport que c'est pas 'core arrivé, mais vous voulez l'entendre ?

— Tu vas l'chanter tout seul, j'connais pas d'autre couplet », dit Arthur Stuart.

Alvin chanta :

« Justice s'rait faite, j'étais confiant.
Les jurés m'ont pas donné tort.
Demain matin j'foutrai mon camp,
Et j'chant'rai ma chanson si fort
Que j'provoqu'rai un ouragan. »

Ils éclatèrent tous de rire et assurèrent le prisonnier qu'ils espéraient l'entendre bientôt chanter sa chanson pour de vrai. Avant de se séparer, ils décidèrent qu'Armure-de-Dieu, accompagné de Mike Fink pour surveiller ses arrières et garantir sa sécurité, se rendrait à Carthage City, apprendrait tout ce qu'il pourrait sur ceux qui versaient ses honoraires à Daniel Webster et vérifierait s'il ne s'agissait pas des mêmes qui payaient les rats de rivière et autres crapules déjà à l'affût pour attenter à la vie d'Alvin. Par ailleurs, tout dépendait d'En-Vérité. Et d'après l'avocat, c'était aux témoins et aux jurés de jouer. Douze citoyens de bonne renommée.

*

Une longue queue attendait au bureau du greffier du tribunal lorsque Peggy entra pour le premier jour du procès d'Alvin. « Des électeurs pressés, expliqua Marty Laws. Des gens qui s'inquiètent du mauvais temps qui pourrait les empêcher de voter le jour de l'élection. Cette campagne de Tippy-Canoe, ça met les gens dans tous leurs états.

— À votre avis, ils votent pour ou contre ?

— Je ne suis pas sûr. C'est vous qui devriez savoir, non ? »

Peggy ne répondit pas. Oui, elle le saurait, si elle voulait bien regarder. Mais elle avait peur de ce qu'elle risquait de voir.

« C'est Po Doggly qui connaît le mieux la politique dans le pays. D'après lui, s'il ne s'agissait que de la question des Rouges, Tippy-Canoe n'obtiendrait pas une voix. Mais il joue aussi sur la fierté des gens de l'Ouest. Il fait valoir qu'il est de notre bord des montagnes d'Appalachie. Ce qui, pour moi, ne veut rien dire, vu que le vieil Hickory – Andy Jackson – il est tout autant de l'Ouest que Harrison. Je crois qu'on se méfie d'Andy Jackson, il est du Tennizy et sans doute partisan de l'esclavage. Les gens du pays ne tiennent pas à voter pour un candidat qui aggravera encore l'esclavage. »

Peggy esquissa un sourire. « J'aimerais bien qu'ils connaissent la position réelle de monsieur Harrison sur cette question de l'esclavage. »

Marty souleva un sourcil. « Vous savez quelque chose que moi j'ignore ?

— Je sais que Harrison est le candidat que voudront soutenir ceux qui souhaitent étendre l'esclavage dans les États du Nord.

— Personne chez nous n'a envie que ça arrive.

— Alors il ne faut pas voter pour Harrison : s'il devient président, c'est ce qui se produira. »

Marty la regarda longuement et fixement. « Est-ce que vous savez ça à la manière de la plupart des gens qui défendent leurs opinions politiques, ou est-ce parce que…

— Je le sais, fit Peggy. Je ne parle pas ainsi quand il s'agit de simples opinions. »

Marty hocha la tête, son regard se perdit dans le vide. « Ben, dites donc… Ça, alors…

— Vous avez l'habitude de miser sur le mauvais cheval depuis quelque temps, fit Peggy.

— Ça, vous pouvez le dire. Je n'ai pas arrêté de répéter à Conciliant des années durant qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre Alvin et que je n'allais pas demander son extradition de la Wobbish. Mais il s'en est revenu chez nous, alors qu'est-ce que je pouvais faire ? J'avais Conciliant sur le dos, et il s'était trouvé un autre témoin en dehors de lui. Et on ne sait jamais

comment vont réagir des jurés. Je crois que c'est une sale affaire.

— Alors, pourquoi vous n'agissez pas pour abandonner les poursuites ? » demanda Peggy.

Marty la regarda de travers. « Je ne peux pas faire ça, m'zelle Peggy, pour la bonne et simple raison qu'un procès doit avoir lieu. J'espère que cet avocat anglais que la parenté d'Alvin a trouvé va gagner et le remettre en liberté. Mais je ne vais pas m'allonger et faire le mort. Vous devez comprendre, m'zelle Peggy, moi, j'aime bien les gens de ce comté, et la plupart du temps, ceux que je dois poursuivre en justice, ce sont des gens que j'aime bien. Je ne les poursuis pas parce que je ne les aime pas. Je les poursuis parce qu'ils ont mal agi, et les habitants du comté d'Hatrack m'ont élu pour faire respecter l'ordre. Alors j'espère qu'Alvin s'en sortira, mais dans ce cas-là, ce ne sera pas parce que j'aurai manqué à mes responsabilités.

— J'étais là, la nuit où le soc a été forgé. Pourquoi vous ne me citez pas comme témoin ?

— Est-ce que vous avez assisté à la chose ? demanda Marty.

— Non, c'était déjà fini quand j'ai vu le soc.

— Alors, de quoi vous êtes témoin, exactement ? »

Peggy ne répondit rien.

« Vous voulez aller à la barre par rapport que vous êtes une torche : les gens d'Hatrack le savent, et si vous dites que Conciliant ment, ils vont vous croire. Mais voilà ce qui me tracasse, m'zelle Larner : je sais qu'Alvin et vous, vous étiez liés dans le temps, et vous l'êtes peut-être encore. Alors comment être sûr si, une fois à la barre, vous n'allez pas commettre un péché affreux contre le Dieu de la vérité pour rendre la liberté à ce jeune homme ? »

Peggy s'empourpra de colère. « Vous en êtes sûr parce que vous savez que mon serment vaut autant que celui d'un autre et même souvent mieux.

— Si vous allez à la barre, m'zelle Peggy, je vous réfuterai en citant des témoins qui diront que vous avez vécu pendant des mois à Hatrack sous un déguisement, que vous avez menti à tout le monde sur votre identité. Couverte de sortilèges, vous faisant passer pour une maîtresse d'école vieille fille, alors que

pendant ce temps-là vous fréquentiez l'apprenti du forgeron sous prétexte de lui donner des leçons. Je sais que vous aviez vos raisons pour agir de même. Je sais qu'il y en avait une quand on vous a vus, Alvin et vous, sortir ensemble en courant de la forgerie, la nuit où le soc a été censément fabriqué, la nuit où votre mère a été tuée… Seulement, Alvin, il était tout nu. Vous voyez où je veux en venir, m'zelle Peggy ?

— Vous me conseillez de ne pas témoigner.

— Je vous dis ceci : certains vous croiront, mais d'autres seront sûrs que vous aidez Alvin comme complice. Mon travail, c'est de m'assurer qu'on aborde tous les doutes possibles sur votre déposition.

— Alors, vous êtes bel et bien l'ennemi d'Alvin, et l'ennemi de la vérité. » Peggy cracha les mots, elle aurait voulu qu'ils mordent.

« Accusez-moi de tout ce que vous voudrez, reprit Marty, mais mon travail c'est d'établir qu'Alvin a volé cet or. Votre déposition, entièrement fondée sur vos allégations invérifiables de torche que Conciliant est un menteur, on ne doit pas à mon avis la laisser passer sans contestation. Sinon, tous les couillons qui parlent en rêve ou tous les devins du pays pourraient raconter ce qui leur plaît, et les jurés les croiraient ; elle aurait l'air de quoi, la justice en Amérique ?

— Attendez que je comprenne, fit Peggy. Vous avez l'intention de me discréditer, de ternir ma réputation et de condamner Alvin, tout ça pour le bien de la justice en Amérique ?

— Comme je l'ai déjà dit, répéta Marty, j'espère que votre avocat fera un aussi bon travail à le défendre que moi à le harceler. J'espère qu'il trouvera autant de preuves accablantes contre mes témoins que maître Webster et moi en avons trouvé sur Alvin. Par rapport que, franchement, je n'aime pas beaucoup mes témoins, et je crois que Conciliant est un salaud de menteur cupide qu'on devrait jeter lui-même en prison pour parjure, mais je ne peux pas le prouver.

— Comment pouvez-vous supporter, alors, de travailler au service du mal quand vous savez pertinemment où est le bien ?

— Le bien, c'est aussi que le procureur fasse son travail et non qu'il se prenne pour un juge. »

Peggy approuva gravement de la tête. « Comme souvent dans ces cas-là, le bien ne se trouve pas tout du même côté, ni le mal de l'autre.

— C'est la vérité, Peggy. C'est la pure vérité de Dieu.

— Vous me conseillez de ne pas témoigner.

— Pas du tout. Je vous ai seulement prévenue du prix que ça vous coûterait.

— Notre conversation présente est contraire à l'éthique, n'est-ce pas ?

— Un peu, répondit Marty. Mais votre papa et moi, on se connaît depuis longtemps.

— Il ne vous le pardonnerait jamais si vous me discréditiez.

— Je sais, m'zelle Peggy. Et ça me briserait le cœur. » Il lui fit au revoir de la tête en se touchant le front comme pour soulever le chapeau qu'il ne portait pas en intérieur. « Bien le bonjour. »

Peggy le suivit dans la salle du tribunal.

Cette première matinée se passa à interroger les huit témoins à qui on avait montré le soc d'or. On appela d'abord Merlin Wheeler, lequel entra dans son fauteuil roulant. Peggy savait qu'Alvin lui avait un jour offert, des années plus tôt, de le guérir afin qu'il puisse marcher de nouveau. Mais Merlin s'était contenté de le regarder dans les yeux et de lui dire : « J'ai perdu l'usage d'mes pattes à cause des mêmes hommes qu'ont tué ma femme et mes enfants. Si tu peux m'les ramener, alors on verra pour mes jambes. » Alvin n'avait pas compris à l'époque, et, à la vérité, Peggy ne comprenait pas davantage maintenant. En quoi est-ce que ça aidait sa femme et ses enfants que Merlin se déplace tout le temps en fauteuil roulant ? Peut-être que ça l'aidait, lui. Peut-être que ça équivalait à porter le deuil. Comme pour exprimer publiquement combien la perte des êtres chers le diminuait. C'était néanmoins un témoin solide, surtout parce qu'on lui connaissait un talent pour voir ce qui était honnête et juste, ce qui faisait de lui un genre de juge officieux, mais il n'était pas pour autant fréquent que les deux parties d'un différend acceptent d'un commun accord de le prendre comme arbitre. L'une ou l'autre des deux, semblait-il, trouvait toujours

un peu gênant de confier la décision à un homme véritablement impartial et juste. En tout cas, les jurés ne demandaient qu'à l'écouter lorsque Wheeler déclara : « J'dis pas que l'soc est ensorcelé par rapport que j'connais pas comment il est devenu ce qu'il est. J'dis seulement que ça ressemble à de l'or, qu'ça pèse comme de l'or et qu'ça bouge sans qu'on y mette la main d'sus. »

Wheeler avait donné le ton pour tous les témoins suivants. Albert Wimsey était un horloger doté d'un talent pour le travail délicat des métaux et qui avait fui en Amérique après que ses concurrents l'avaient accusé d'user de sorcellerie pour fabriquer ses pendules ; lorsqu'il affirma que le soc était en or, ce fut avec autorité, et il balaya tous les doutes que les jurés auraient encore pu concevoir sur le matériau dont le soc était fait. Jan Knickerbacker était verrier et il avait, à ce qu'on disait, un œil pour voir les choses plus clairement que la plupart des gens. Ma Bartlett était une vieille dame toute frêle, une ancienne institutrice qui habitait maintenant la vieille cabane dans les bois que Po Doggly avait bâtie à son arrivée dans la région ; elle touchait une petite pension de quelque part et passait le plus clair de son temps sous un chêne près de la rivière Hatrack, d'où elle péchait des poissons-chats qu'elle remettait à l'eau. On allait la trouver pour savoir s'il fallait faire confiance à telle personne ou telle autre, et elle avait toujours raison, grâce à quoi maintes idylles naissantes furent fauchées avant même d'éclore, jusqu'à ce qu'on hésite un peu à lui poser certaines questions.

Billy Sweet, confiseur de son état, était un jeune homme crédule que personne ne prenait vraiment au sérieux, mais on l'aimait bien quand même, on n'y pouvait rien, malgré toutes les bêtises qu'il disait et faisait. Naomi Lerner gagnait un peu sa vie en donnant des cours, mais son talent, c'était l'ignorance et non l'enseignement ; elle la décelait à un mille de distance mais ne valait pas grand-chose quand il s'agissait de la réduire. Joreboam Hemelett était armurier, et il devait avoir quelque don pour les armes à feu parce que tout le monde savait que même par temps très humide la poudre s'enflammait toujours dans un fusil Hemelett. Et Dame Trader – qui s'appelait, prétendait la rumeur, Chastity ou Charity, deux prénoms dont

se servaient en manière de moquerie ceux qui ne l'aimaient pas –, Dame Trader, donc, tenait un magasin dans le quartier nouveau au bout de la rue principale, où elle était connue pour remplir ses étagères non seulement des denrées qu'on venait chercher, mais aussi de celles dont on avait besoin sans le savoir.

Tout au long de leurs dépositions sur le soc, tandis que les témoins expliquaient comment ils l'avaient soupesé, comment il bougeait, ou fredonnait, ou tremblait, ou leur chauffait les mains, les yeux des jurés ne cessèrent de se tourner vers le sac de toile sous la chaise d'Alvin. Il ne le toucha pas une seule fois, ne fit rien pour attirer l'attention dessus, mais il déplaçait son corps comme si le soc invisible était le pivot de son équilibre. Les jurés voulaient le voir eux aussi. Mais ils savaient, d'après la posture d'Alvin, qu'ils n'avaient aucune chance. Que les huit témoins l'avaient vu pour eux. Ils devraient s'en contenter.

Les huit témoins étaient bien connus au village, on leur faisait confiance à tous (avec quelques réserves dans le cas de Billy Sweet, tellement confiant lui-même que le premier menteur venu arrivait à lui faire croire n'importe quelle bêtise) et on les aimait bien, si l'on oubliait les querelles coutumières dans la vie d'une bourgade. Peggy les connaissait tous, mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, évidemment, et ce fut peut-être cette connaissance qui l'empêcha de constater une chose que seul Arthur Stuart parut remarquer.

Arthur, assis près d'elle dans la salle du tribunal, regardait le défilé des témoins, les yeux écarquillés. Ce ne fut qu'une fois les huit passés qu'il se pencha vers Peggy pour lui murmurer : « Pour sûr qu'y a des tas d'genses icitte à Hatrack qu'ont des gros talents, hein ? »

Peggy avait grandi dans le pays, et même si beaucoup d'habitants avaient emménagé après son départ, elle avait toujours eu l'impression d'assez bien connaître tout le monde. Mais ne se trompait-elle pas ? Elle s'était sauvée la première fois juste avant qu'Alvin s'en vienne commencer son apprentissage avec Conciliant Smith, et sur les huit années et quelques mois suivants, elle n'en avait passé qu'une seule au village – moins d'une, à la vérité – et sous son déguisement. Durant ces huit

années, des tas de gens étaient arrivés. Au moins deux fois plus, à vrai dire, que ceux qui vivaient déjà sur place à l'époque où elle était partie. Elle avait passé en revue leurs flammes de vie, par pure habitude, parce qu'elle voulait se faire une idée des habitants.

Mais elle ne s'était pas rendu compte avant qu'Arthur ne le lui chuchote à l'oreille du nombre inhabituel de talents remarquables chez les nouveaux arrivants. Les huit témoins ne différaient d'ailleurs pas du reste du village. Les talents couraient les rues dans le pays, beaucoup plus que dans toute autre localité de sa connaissance.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui les amenait ici ?

La réponse était simple, évidente, si évidente que Peggy en douta aussitôt. Était-ce la présence d'Alvin qui les attirait ? C'était à Hatrack que l'apprenti avait appris à perfectionner son talent jusqu'à obtenir un pouvoir qui englobait tous les autres. C'était ici qu'il avait forgé le soc vivant. Y avait-il quelque chose dans la mise en œuvre de ses capacités qui les attirait ? Quelque chose qui allumait un feu en eux, leur mettait les pieds en mouvement et les poussait à venir s'installer dans ce village où ils sentaient un Faiseur à l'œuvre ?

Ou fallait-il voir plus grand ? Obéissaient-ils à un guide, si bien que ce n'était pas seulement un Faiseur qui les attirait à Hatrack mais plutôt Celui-là même qui y avait conduit Alvin ? Fallait-il imaginer un objectif derrière tout ça, un plan directeur ? Oh, Peggy ne demandait qu'à le croire car du coup elle saurait que la responsabilité d'arranger les choses ne lui incombait pas. Si Dieu se charge de ce qui se passe ici, alors je peux remiser mon balai et ranger mon fil et mon aiguille. Je n'ai plus de nettoyage ni de raccommodage à faire. Seulement à m'occuper de mes affaires.

Mais d'une manière ou d'une autre, Hatrack était à l'évidence davantage que le village où Alvin se trouvait actuellement emprisonné. C'était une communauté où les détenteurs de pouvoirs occultes se rassemblaient en grand nombre. Tout comme En-Vérité Cooper qui avait traversé l'Océan pour rencontrer Alvin, peut-être les autres avaient-ils eux aussi franchi involontairement des mers, des montagnes, de vastes

étendues de prairie et de forêt pour trouver le village où le Faiseur avait forgé son soc d'or. Et aujourd'hui ces huit témoins avaient manipulé le soc, l'avaient vu bouger, savaient qu'il était vivant. Pour eux, ça voulait dire quoi ?

Pour Peggy, se poser des questions, c'était y répondre : elle regarda dans leurs flammes de vie et découvrit un détail étonnant. Lors d'un examen précédent, dans aucun de leurs avenirs elle n'avait aperçu de chemins étroitement liés à ceux d'Alvin. Mais à présent elle voyait que leurs vies se mêlaient à la sienne. Toutes s'ouvraient sur de nombreuses routes qui menaient à une cité de cristal sur les rives d'un fleuve.

Pour la première fois, la Cité de Cristal, la vision d'Alvin dans la tornade, apparaissait dans l'avenir de quelqu'un d'autre.

Elle manqua s'évanouir de soulagement. Il ne s'agissait pas seulement d'un rêve informe dans le cœur d'Alvin, sans chemin pour indiquer comment il s'y rendrait. Il pouvait s'agir d'une réalité, et dans ce cas, ces huit personnes en feraient partie.

Pourquoi ? Uniquement parce qu'elles avaient touché le soc vivant ? C'était à ça que servait l'outil ? À transformer les gens en citoyens de la Cité de Cristal ?

Non, pas ça. Non, ce ne serait guère la ville libre dont rêvait Alvin si les gens se retrouvaient obligés d'en devenir citoyens après avoir touché un objet de pouvoir. Le soc ouvrait plutôt une porte dans leurs existences afin qu'ils accèdent à l'avenir auquel ils aspiraient. Une ville, un temps où leurs talents atteindraient leur plénitude, où ils participeraient à une entreprise plus grande que ce qu'aucun d'eux aurait pu créer tout seul.

Il lui fallait le dire à Alvin. Il fallait qu'il sache, après tous ses efforts à Vigor Church pour apprendre à des gens dotés de faibles talents comment réaliser ce qu'ils ne pouvaient pas vraiment faire, ou difficilement : ici, dans son véritable village natal, ses citoyens se rassemblaient déjà, ceux pourvus des dons et penchants naturels qui feraient d'eux d'autres Faiseurs.

Une pensée lui vint encore, et elle entreprit de sonder dans les flammes de vie des jurés. Encore un groupe de citoyens choisis au hasard – et une fois de plus, même s'ils n'avaient pas tous des talents spectaculaires, ces gens possédaient un don qui

les définissait, des gens qui avaient peut-être cherché ce que ce don voulait dire, à quoi il servait. Des gens qui, consciemment ou non, auraient très bien pu se retrouver à marcher vers un village où un Faiseur était né. Un village où l'on avait changé le fer en or, où un petit métis avait été transformé pour qu'une capsule ne le désigne plus comme esclave. Un village où ceux qui avaient des talents, des dons et des rêves pouvaient se rendre utiles, bâtir quelque chose ensemble, devenir Faiseurs.

Savaient-ils à quel point ils avaient besoin d'Alvin ? Combien leurs espoirs et leurs rêves dépendaient de lui ? Bien sûr que non. C'étaient des jurés, ils s'efforçaient de rester impartiaux. S'efforçaient de juger selon la loi. Et c'était bien. C'était aussi une attitude de Faiseur : s'en tenir à la loi même quand ça fait mal au cœur. Veiller au respect de l'ordre dans la communauté. S'ils manifestaient du favoritisme envers une personne uniquement parce qu'ils l'admiraient, qu'ils avaient besoin d'elle, l'appréciaient ou même l'aimaient, ce serait enfreindre la justice, et si jamais la justice était enfreinte, ouvertement méprisée, alors ce serait la fin de l'ordre. Corrompre la justice, c'était une manie du Défaiseur. En-Vérité allait devoir obtenir le non-lieu, ou du moins démontrer la fausseté des assertions de Conciliant Smith ; il allait devoir donner aux jurés la chance d'acquitter Alvin.

Mais s'ils l'acquittaient, alors les chemins qui s'ouvraient dans leurs flammes de vie ressemblaient à ceux des témoins. Ils se retrouveraient un jour avec le Faiseur, ils bâtiraient de grandes tours de cristal miroitant dressées vers le ciel qui capteraient la lumière pour la transmuer en vérité, comme lorsque Tenskwa-Tawa avait emmené Alvin dans la trombe.

Faut-il dire à Alvin que ses compagnons Faiseurs sont ici, autour de lui, dans celle salle de tribunal ? Est-ce que le savoir l'aidera dans sa tâche, est-ce que ça le rendra présomptueux ?

Le dire ou ne pas le dire, telle était l'éternelle question avec laquelle Peggy se débattait. Auprès d'elle, le petit dilemme d'Hamlet paraissait franchement ridicule. Les idées de suicide, c'était toujours l'œuvre du Défaiseur. Mais révéler la vérité ou la dissimuler – comment savoir ? Les conséquences étaient imprévisibles.

Bien entendu, pour les gens ordinaires, les conséquences étaient toujours imprévisibles. Seules les torches comme Peggy supportaient le fardeau d'avoir une idée claire des effets possibles. Et il n'y avait pas beaucoup de torches comme Peggy.

*

Conciliant n'était pas un bon témoin au service de sa propre cause. Bourru et nerveux – une combinaison perdante, En-Vérité le savait. Mais c'était pour cette raison que Laws et Webster l'avaient cité en premier, afin qu'on oublie l'impression négative qu'il aurait produite après la déposition de témoins plus sympathiques – et plus crédibles.

Ce qu'En-Vérité avait de mieux à faire, en ce cas, c'était de laisser parler Conciliant, afin qu'on garde de lui un souvenir aussi mémorable et négatif que possible. Il n'éleva donc aucune objection lorsque le forgeron assaisonna ses propos d'insinuations sur le caractère d'Alvin. « C'était un paresseux, j'ai jamais eu d'apprenti qu'avait les côtes en long d'même… Pour qu'y travaille, fallait tout l'temps que j'soye sus son dos à lui brailler dans les oreilles… Il apprenait pas vite, tout l'monde connaissait ça… Y mangeait comme un cochon même les jours ousqu'il levait pas le p'tit doigt. » Le forgeron mettait tant d'acharnement à noircir Alvin que tout le monde commençait à se sentir gêné, même Marty Laws qui se mit à lancer des coups d'œil du côté d'En-Vérité pour savoir pourquoi il n'élevait pas d'objection. Mais à quoi bon objecter quand les jurés s'agitaient sur leurs sièges et détournaient le regard de Conciliant à chaque nouvelle attaque contre Alvin ? Tous savaient qu'il racontait des mensonges. Il leur était sûrement arrivé à chacun d'eux de passer à la forge en espérant qu'Alvin plutôt que son maître ferait le travail. Le savoir-faire d'Alvin était renommé – En-Vérité l'avait appris en entendant des bavardages à l'auberge pendant les repas du soir –, aussi Conciliant ne réussissait-il qu'à entamer sa crédibilité.

Le malheureux Marty était pourtant pris au piège. Il ne pouvait pas se permettre d'abréger le témoignage de Conciliant

Smith, c'était la base de son argumentation. Les questions se poursuivirent donc, et les réponses, et les calomnies.

« Il a fait un soc tout en fer. J'l'ai vu, et aussi Pauley Wiseman qu'était shérif et Arthur Stuart, et les deux défunts pisteux. L'était posé sus l'établi quand ils sont v'nus me d'mander d'fabriquer des menottes pour le drôle. Mais moi, j'voulais pas fabriquer des menottes, dame non ! C'est pas d'l'ouvrage convenable pour un forgeron, d'faire des chaînes pour emmener un p'tit bougre libre en esclavage ! Et v'là qu'Alvin, qui s'clamait un si grand ami d'Arthur Stuart, v'là qu'lui, y dit qu'il va les faire, les menottes. V'là l'genre de gars que c'était, et que c'est encore asteure – pas d'loyauté, pas d'convenances ! »

Alvin se pencha vers En-Vérité et lui chuchota dans le creux de l'oreille : « J'connais que c'est méchant d'ma part, En-Vérité, mais j'ai grande envie d'y donner des démangeaisons affreuses dans l'derrière, au Conciliant. » L'avocat faillit éclater de rire tout haut. Le juge le fusilla du regard, mais ce n'était pas à cause de son rire réprimé. « Maître Cooper, n'allez-vous pas élever d'objection contre ces commentaires superflus sur la personnalité de votre client ? »

En-Vérité se mit lentement debout. « Votre Honneur, je suis sûr que les jurés sauront apprécier à sa juste valeur le témoignage de monsieur Conciliant Smith. Je ne demande pas mieux qu'ils se souviennent de sa malveillance et de son inexactitude.

— Eh bien, ça se passe peut-être de cette façon en Angleterre, mais je demanderai aux jurés de ne pas tenir compte de la malveillance de monsieur Smith, attendu qu'il n'y a aucun moyen de savoir si elle est due aux événements qu'il a relatés, ou si elle les a précédés. Par ailleurs, je demanderai à monsieur Smith de ne plus se livrer à des médisances sur le caractère du prévenu, car il ne s'agit que d'opinions et non de faits. Vous m'avez compris, monsieur Smith ? »

Conciliant avait l'air gêné. « M'est avis qu'oui.

— Poursuivez, maître Laws. »

Marty soupira et reprit : « Donc vous avez vu le soc d'or, et Alvin a forgé les menottes. Et après ?

— J'y ai dit qu'ces menottes, il avait qu'à les prendre comme ouvrage de compagnon. J'croyais qu'ça s'rait juste pour un coquin patte-pelu de connaître durant l'restant d'ses jours qu'les menottes qu'il a faites à son ami, c'étaient…»

Le juge l'interrompit en jetant une fois de plus un regard noir à En-Vérité. « Conciliant, ce sont des mots comme "coquin patte-pelu" qui vont vous faire taxer d'outrage à la cour. Vous me comprenez maintenant ?

— Durant toute ma vie, j'ai appelé un chat un chat, Votre Honneur ! déclara Conciliant.

— Si vous insistez, il risque de vous rester dans la gorge, votre chat, et c'est moi qui l'y enfoncerai si vous ne surveillez pas votre langue. »

Intimidé, Conciliant prit un air d'extrême gravité et regarda droit devant lui. « Je m'excuse, Votre Honneur, d'oser respecter mon serment de dire la vérité, toute la vérité et rien qu'la…»

Le marteau s'abattit.

« Et je n'admettrai pas non plus les sarcasmes à l'endroit de la justice, monsieur Smith. Poursuivez, maître Laws. »

On écouta donc Conciliant raconter son histoire jusqu'au bout. Il s'agissait véritablement d'une petite plainte peu convaincante et geignarde. D'abord il y avait un soc en fer, fer que Conciliant avait fourni pour la fabrication de l'ouvrage de réception d'Alvin au statut de compagnon. Ensuite il y avait un soc en or massif. Conciliant ne voyait que deux possibilités. Soit Alvin avait recouru à une espèce de sortilège pour changer le fer en or, auquel cas il était fait du matériau que Conciliant lui avait remis et, selon la tradition consacrée par l'usage et les termes du contrat d'apprentissage, le soc appartenait au maître forgeron. Ou alors c'était un autre soc, le fer de Conciliant n'avait rien à voir dedans, et dans ce cas, où Alvin avait-il trouvé tout cet or ? La seule fois où il avait assez creusé pour ramener un trésor enterré, c'était lorsqu'il avait foré un puits pour son patron, et au mauvais emplacement. Conciliant était prêt à parier qu'il avait d'abord creusé où il fallait, trouvé l'or puis l'avait caché en creusant ailleurs le puits actuel. Et si l'or avait été trouvé sur le terrain du forgeron, du coup, il lui appartenait aussi.

Le contre-interrogatoire d'En-Vérité fut bref. Il consista en deux questions.

« Avez-vous vu Alvin déterrer de l'or ou quoi que ce soit ressemblant à de l'or ? »

Furieux, Conciliant se lança dans des échappatoires, mais En-Vérité attendit que le juge lui ait enjoint de répondre par oui ou par non à la question.

« Non.

— Avez-vous vu le soc de fer transformé en soc d'or ?

— Et même si j'l'ai pas vu, le fait est qu'y a pas d'soc en fer, alors ousqu'il est ? »

Une fois encore, le juge lui demanda de répondre par oui ou par non à la question.

« Non, fit Conciliant.

— Plus de questions à ce témoin », dit En-Vérité.

Tandis que Conciliant se levait et quittait la barre, En-Vérité se tourna vers le juge. « Votre Honneur, la défense requiert le rejet immédiat de toutes les accusations, attendu que la déposition de ce témoin ne suffit pas à mettre mon client en cause. »

Le juge roula des yeux. « J'espère ne pas avoir à écouter des requêtes de ce genre après chaque témoin.

— Seulement après les plus navrants, Votre Honneur, fit En-Vérité.

— Vous avez dit ce que vous aviez à dire. Votre requête est rejetée. Maître Laws, votre témoin suivant ?

— J'aurais aimé citer l'épouse de Conciliant, Gertie, mais elle est décédée il y a plus d'une année. À sa place, avec la permission de la cour, j'appellerai la femme qui l'aidait en cuisine le jour où le soc d'or est… apparu. Anga Berry. ».

Le juge se retourna vers En-Vérité. « Ce sera une sorte de témoignage par ouï-dire. Avez-vous une objection, maître Cooper ? »

Alvin avait déjà assuré son avocat que rien de ce que dirait Anga ne lui ferait du tort. « Pas d'objection, Votre Honneur. »

*

Alvin écouta le témoignage d'Anga Berry. Elle n'avait pas vu grand-chose, à vrai dire ; Gertie lui avait rapporté les accusations de Conciliant dès le lendemain matin, le forgeron ne les avait donc pas imaginées plus tard. Pendant le contre-interrogatoire, En-Vérité la ménagea, il lui demanda seulement si Gertie Smith avait eu des propos en mesure de l'amener à croire qu'elle tenait Alvin pour un garçon aussi méprisable que le prétendait Conciliant.

Marty bondit sur ses pieds. « Ouï-dire, Votre Honneur. »

Avec impatience, le juge répliqua : « Enfin quoi, Marty, nous le savons bien que c'est du ouï-dire. C'est d'ailleurs il ce titre que vous l'avez citée ! »

Confus, Marty Laws se rassit.

« Elle a jamais rien dit sus sa forgerie ni rien, répondit alors Anga. Mais j'connais que Gertie, elle faisait grand cas d'Alvin. Il l'aidait tout l'temps, il allait quérir son eau chaque fois qu'elle y d'mandait – ça, c'est l'plusse dur –, l'était gentil avec les p'tits et… il l'aidait tout l'temps, quoi. Elle a jamais rien dit contre lui, et m'est avis qu'elle estimait beaucoup son bon cœur.

— Gertie vous l'a-t-elle jamais dépeint comme menteur ou sournois ? demanda En-Vérité.

— Oh, non, sauf si vous voulez dire cacher un ouvrage jusqu'à tant qu'il soye fini pour y faire une surprise. Si c'est ça, être sournois, alors il l'a été un couple de fois. »

Et ce fut tout. Alvin était soulagé de savoir que Gertie n'avait pas dit du mal de lui dans son dos, que même après sa mort elle restait son amie. Ce qui le surprit, ce fut la mine sombre d'En-Vérité lorsqu'il s'assit à la table voisine. Marty s'occupait d'appeler son témoin suivant, un certain Hank Dowser, dont Alvin prévoyait sans peine le récit – ça, c'en était un, de malveillant, et son audition n'allait pas être agréable. Cependant, il n'avait rien vu non plus, et le creusement du puits n'avait en fait aucun rapport avec le soc, alors quelle importance ? Pourquoi est-ce qu'En-Vérité avait l'air aussi embêté ?

Alvin le lui demanda.

« Parce que Laws n'avait aucune raison de citer cette femme. Elle a desservi son propos et il devait s'y attendre.

— Alors pourquoi il l'a appelée ?

— Parce qu'il voulait préparer le terrain pour autre chose. Et comme elle n'a rien apporté de nouveau pendant sa déposition, ç'a dû se passer pendant le contre-interrogatoire.

— Tout c'que vous avez d'mandé à Anga, c'est si Gertie avait la même mauvaise opinion d'moi qu'son mari. »

En-Vérité réfléchit un instant. « Non. Je lui ai aussi demandé si vous aviez été sournois avec la défunte. Oh, quel imbécile je fais. Si seulement je pouvais revenir sur ce que j'ai dit !

— Qu'esse qui va pas ?

— Il doit avoir un témoin qui va vous qualifier de sournois, un témoin par ailleurs sans rapport avec cette affaire. »

Pendant ce temps, le sourcier, offensé dans sa dignité, fustigeait la prétention de l'apprenti de Conciliant qui avait osé apprendre son métier à un sourcier. « L'a pas d'respect pour l'talent des autres, jusse pour le sien ! »

En-Vérité intervint. « Objection, Votre Honneur. Le témoin n'a pas qualité pour déposer à propos du respect ou du manque de respect de mon client envers les talents d'autrui en général. »

L'objection fut retenue. Hank Dowser apprenait plus vite que Conciliant, il ne posa plus de problème.

Il établit rapidement que l'apprenti avait manifestement creusé le puits ailleurs qu'à l'endroit où le sourcier avait déclaré qu'on trouverait de l'eau.

En-Vérité n'avait qu'une question. « Y avait-il de l'eau, là où il a creusé le puits ?

— Ç'a rien à voir ! déclara Hank Dowser.

— J'ai le regret de vous dire, monsieur Dowser, que la cour m'autorise maintenant à vous poser à mon tour des questions, et j'ajoute que c'est la question à laquelle je voudrais que vous répondiez. Maintenant.

— C'était quoi, la question ?

— Est-ce que le puits de mon client a atteint de l'eau ?

— L'a atteint une manière d'eau. Mais à côté d'l'eau pure que moi, j'avais trouvée, j'suis sûr qu'la sienne, c'était d'la rinçure boueuse, écumeuse, au goût infect.

— Dois-je comprendre que la réponse est oui ?

— Oui. »

Et ce fut tout.

Comme témoin suivant. Marty appela un nom qui fit courir un frisson le long de l'épine dorsale d'Alvin.

« Amy Sump. »

Une très jolie fille se leva au fond du tribunal et descendit l'allée.

« Qui est-ce ? demanda En-Vérité.

— Une fille de Vigor qu'a d'l'imagination à r'vendre.

— À propos de quoi ?

— À propos d'elle et moi qu'auraient fait ce qu'un homme doit pas faire avec une fille jeunette de même.

— Vous l'avez fait ? »

La question contraria Alvin. « Jamais d'la vie. Elle a commencé d'raconter des histoires et c'est parti d'là.

— Parti de là ?

— C'est pour ça que j'm'en suis allé d'Vigor Church, pour qu'ses menteries s'calment et qu'on les oublie.

— Alors, elle a raconté des histoires sur vous, et vous vous êtes sauvé ?

— Qu'esse ça à voir avec le soc et Conciliant Smith ? »

En-Vérité grimaça. « C'est pour établir si vous abusez les gens ou non. Marty Laws m'a embobiné. »

Marty expliquait au juge que, n'ayant pas encore eu le loisir de s'entretenir personnellement avec le témoin, ce serait son illustre assistant qui conduirait l'interrogatoire. « Le témoin est jeune et fragile, et ils se sont déjà rencontrés. »

En-Vérité se dit que ces relations entre Webster et Amy n'auguraient pas un témoignage honnête de la part de la jeune fille, mais il lui fallait avancer avec prudence. C'était un témoin enfant, une fillette de surcroît. Il ne pouvait pas laisser paraître son hostilité ni son inquiétude avant qu'elle ait commencé de parler, et pendant le contre-interrogatoire il lui faudrait manœuvrer en douceur s'il ne voulait pas passer pour une brute.

Contrairement à Conciliant Smith et Hank Dowser, manifestement enragés et malveillants, Amy Sump était absolument crédible. Elle parlait timidement et à contrecœur. « J'veux pas mettre Alvin dans l'tracas, m'sieur, dit-elle.

— Et pourquoi ? » demanda Daniel Webster.

Elle répondit dans un chuchotement. « Par rapport que j'suis toujours en amour avec lui.

— Vous… vous l'aimez toujours ? » Oh, Webster était un acteur consommé, digne de jouer sur les planches de Drury Lane. « Mais comment pouvez-vous… Pourquoi l'aimez-vous toujours ?

— Par rapport que j'suis en famille », chuchota-t-elle encore.

Des murmures coururent dans le tribunal.

Une fois de plus, Webster feignit une surprise peinée. « Vous êtes en… enceinte, vous voulez dire. Êtes-vous mariée, mademoiselle Sump ? »

Elle fit non de la tête. Des larmes brillantes coulèrent de ses yeux et tombèrent sur ses genoux.

« Pourtant vous attendez un enfant. L'enfant d'un homme qui n'a même pas eu la correction de faire de vous une femme honnête. L'enfant de qui, mademoiselle Sump ? »

On était déjà allé trop loin. En-Vérité bondit sur ses pieds. « Objection, Votre Honneur, tout ceci ne peut avoir le moindre rapport avec…

— Il s'agit de démontrer la tromperie. Votre Honneur ! s'écria Daniel Webster. Celle d'un homme prêt à raconter n'importe quoi pour arriver à ses fins, puis qui s'enfuit sans un adieu après avoir pris son bien le plus précieux à celle-là même qui lui a fait confiance ! »

Le juge abattit bruyamment son marteau. « Maître Webster, c'est une excellente récapitulation et j'ai bien envie de résumer tout de suite les débats aux jurés pour mettre fin au procès. Malheureusement, nous sommes loin de la fin du procès, et je vous prierai d'éviter de haranguer la foule quand l'heure n'est pas aux beaux discours.

— Je répondais à l'objection de mon estimé adversaire.

— Eh bien, voyez-vous, maître, c'est là que vous avez fait erreur. L'objection s'adressait à moi, car c'est moi le juge ici, et je n'avais pas franchement besoin de votre aide. Mais je suis rassuré de la savoir à ma disposition, le cas échéant. »

Webster répondit au sarcasme par un sourire joyeux. Qu'en avait-il à faire ? Il avait déjà dit ce qu'il avait à dire.

« Objection rejetée, maître Cooper, déclara le juge. Qui est le père de votre enfant, mademoiselle Sump ? »

Elle fondit en larmes – au bon moment, malgré l'interruption. « Alvin », répondit-elle en sanglotant. Puis elle leva des yeux énamourés et fixa ceux de l'accusé, de l'autre côté du tribunal. « Oh, Al, c'est pas trop tard ! R'viens-t'en et prends-moi pour femme ! J't'aime tellement ! »

XV
Amour

En-Vérité fit de son mieux pour dissimuler son étonnement et se retourna nonchalamment vers Alvin. Puis il leva un sourcil.

Alvin avait l'air vaguement attristé. « C'est vrai qu'elle est en famille, souffla-t-il. Mais c'est pas vrai que c'est moi l'père.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, si vous le saviez ? chuchota En-Vérité.

— Je l'connaissais pas avant qu'elle en cause. Après, j'ai regardé, et y a bien un bébé qui pousse dans son ventre. Gros comme un pois. L'a pas plusse de trois semaines. »

En-Vérité hocha la tête. Alvin était en prison depuis un mois et il en avait passé plusieurs autres à voyager avant ça, après son départ de Vigor Church. Restait à savoir s'il arriverait à faire admettre à la fille pendant le contre-interrogatoire qu'elle n'était enceinte que d'à peine un mois.

Pendant ce temps, Daniel Webster avait poursuivi ses questions et obtenu d'Amy un compte rendu saisissant des avances d'Alvin auxquelles elle avait cédé. Assurément, la fille racontait une histoire convaincante, enrichie d'une foule de détails qui lui donnaient un air d'authenticité. En-Vérité n'avait pas l'impression qu'elle mentait, ou alors elle croyait à ses propres mensonges. L'espace d'un instant, il douta d'Alvin. Aurait-il fait ça ? La fille était jolie, désirable et, vu la manière dont elle parlait, sûrement consentante. Tout Faiseur qu'il fût, Alvin n'en était pas moins homme.

Il chassa vite de telles pensées. Alvin était homme à se dominer, voilà la vérité. Et il avait de l'honneur. S'il s'était livré

à cet acte avec cette fille, il l'aurait certainement épousée et ne l'aurait pas laissée subir les conséquences toute seule.

Ce qui donnait une idée du danger que représentait le témoignage d'Amy Sump : elle arrivait même à faire douter le propre avocat d'Alvin.

« Ensuite il vous a abandonnée », fit Daniel Webster.

En-Vérité songea élever une objection mais se dit que ça ne servirait à rien.

« C'était d'ma faute, j'connais, dit Amy en éclatant – encore – en sanglots déchirants. J'aurais pas dû causer d'nous deux à ma meilleure amise Ramona, par rapport qu'elle l'a raconté tout partout et qu'les genses ont pas compris not' grand amour, alors 'videmment mon Alvin, l'a dû s'en aller, par rapport qu'il avait d'l'ouvrage important à faire dans l'monde, il peut pas rester cloué à Vigor Church en ce moment. Moi, j'voulais pas v'nir témoigner icitte ! J'veux qu'il soye libre pour faire ce qu'il a b'soin d'faire. Et si mon bébé grandit sans papa, au moins j'pourrai y dire qu'il est d'sang noble, qu'il a l'talent d'un Faiseux en héritage ! »

Oh, le détail était touchant : elle passait pour une martyre satisfaite que "son" Alvin soit un amateur de filles au berceau, qui leur ment, les séduit, les trompe et les abandonne avec un petit bâtard, parce qu'elle l'aimait tel qu'il était.

C'était l'instant du contre-interrogatoire.

Il fallait vraiment le mener avec doigté. En-Vérité ne pouvait laisser entendre qu'il la croyait ; en même temps, il n'osait pas l'attaquer de front parce que la sympathie des jurés lui était désormais acquise. Les graines du doute, il fallait les semer délicatement.

« Je suis navré que vous ayez eu à faire tout ce chemin pour venir. Le voyage doit être éprouvant pour une jeune dame dans votre position intéressante.

— Oh, ça va. J'dégobille jusse une fois l'matin et après je m'sens bien pour le restant d'la journée. »

Les jurés se mirent à rire. D'un rire amical, sympathique, convaincu. Que le ciel me vienne en aide, se dit En-Vérité.

« Depuis combien de temps savez-vous que vous allez avoir un bébé ?

— Un bon moment », répondit-elle.

En-Vérité haussa un sourcil. « Dites, c'est une réponse plutôt vague. Mais avant que vous entendiez ma question suivante, rappelez-vous que nous pouvons au besoin faire venir votre père et votre mère pour établir avec exactitude le début de votre grossesse.

— Ben, j'leur ai dit seulement quèques jours passés, fit Amy. Mais j'suis en famille depuis…»

En-Vérité leva la main pour lui imposer silence et secoua la tête. « Faites attention, mademoiselle Sump. Si vous réfléchissez une minute, vous comprendrez que votre mère sait sûrement, et aussi sans doute votre père, que vous ne pouvez pas être enceinte depuis plus de quelques semaines. »

Amy le regarda un long moment, l'air perplexe. Puis une lueur de discernement passa sur son visage. Elle finit par comprendre tout à fait : sa mère saurait, vu qu'elle lui lavait ses serviettes hygiéniques, de quand dataient ses dernières règles. Et ça ne remontait pas à plusieurs mois.

« Comme j'allais l'dire depuis l'début, j'suis tombée en ceinture durant l'mois dernier. Quèque part durant l'mois dernier.

— Et vous êtes sûre qu'Alvin est le père ? »

Elle fit oui de la tête. Mais elle n'était pas bête.

En-Vérité savait qu'elle calculait mentalement. Elle avait manifestement compté sur la possibilité de mentir et d'affirmer qu'elle était enceinte depuis des mois, avant le départ d'Alvin de Vigor Church ; lorsque le bébé serait né, elle prétendrait que la grossesse avait été longue parce qu'il s'agissait de l'enfant d'un Faiseur, ou une autre absurdité de ce genre. Mais maintenant il lui fallait trouver un meilleur mensonge.

À moins qu'elle ait prévu ce mensonge depuis le début. Ça aussi, c'était possible.

« 'videmment, tiens, répondit-elle. Y vient m'voir durant la nuit, même en ce moment. L'est drôlement content pour le bébé.

— Qu'est-ce que vous entendez par "même en ce moment" ? demanda En-Vérité. Vous savez qu'il est en prison.

— Bah, fit Amy. C'est quoi, une prison, pour un homme comme lui ? »

Une fois de plus. En-Vérité s'aperçut qu'il n'avait été qu'un jouet dans les mains de Webster. Tout le monde savait qu'Alvin avait des pouvoirs. On savait qu'il pénétrait dans la pierre et le fer. On savait qu'il pouvait sortir de cette prison quand il voulait.

« Votre Honneur, fit En-Vérité, je me réserve le droit de rappeler ce témoin pour un contre-interrogatoire ultérieur.

— Objection, lança Daniel Webster. S'il rappelle mademoiselle Sump, elle devient alors *son* témoin, ce ne sera pas un contre-interrogatoire, et elle n'est pas un témoin hostile.

— J'ai besoin de préparer mes questions, dit En-Vérité.

— Préparez autant que vous le désirez, décida le juge. Je vous accorde une certaine latitude, mais ce ne sera pas un contre-interrogatoire. Le témoin peut quitter la barre, mais ne vous éloignez pas de Hatrack River, je vous prie. »

Webster se leva de nouveau. « Votre Honneur, j'aurais quelques autres questions à poser.

— Oh, bien sûr. Mademoiselle Sump, je vous demande pardon. Restez assise, s'il vous plaît, et souvenez-vous que vous êtes toujours sous serment. »

Webster se renversa sur son siège. « Mademoiselle Sump, vous dites qu'Alvin vient vous voir la nuit. Comment fait-il ?

— Y s'faufile en dehors d'sa cellule, il passe drète à travers le mur d'la prison et pis il court comme un Rouge, tout enveloppé dans… dans… le chant rouge, comme ça il arrive à Vigor Church en une heure de temps et il est même pas fatigué. Ça non, il l'est pas, fatigué ! » Elle gloussa.

Le chant rouge. En-Vérité avait ces derniers temps suffisamment discuté avec Alvin pour savoir que c'était le chant vert ; donc si l'accusé avait vraiment eu des rapports intimes avec cette fille, elle le saurait aussi. Elle se rappelait des bouts de phrases entendues durant ses cours à Vigor Church, des mois et des mois plus tôt, quand elle allait en classe avec ceux qui voulaient apprendre à devenir Faiseurs. Ça n'était rien d'autre : des délires imaginaires de jeune fille combinés à des détails glanés sur Alvin. Mais qui risquaient de lui enlever le soc d'or, et

plus grave peut-être, qui risquaient de l'envoyer en prison et de ruiner définitivement sa réputation. Il ne s'agissait pas d'une blague innocente, et malgré toutes ses démonstrations amoureuses, elle savait exactement ce qu'elle faisait à Alvin.

« Il vient vous voir toutes les nuits ?

— Oh, ça, il peut pas. Jusse un couple de fois par semaine. »

Webster en avait terminé avec elle, mais à présent En-Vérité avait deux autres questions à lui poser.

« Mademoiselle Sump, *où* est-ce qu'Alvin vient vous voir ?

— À Vigor Church.

— Vous n'êtes qu'une jeune fille, mademoiselle Sump, et vous vivez chez vos parents. Je suppose qu'ils vous surveillent. Alors ma question est claire : où vous trouvez-vous quand Alvin vient vous voir ? »

Elle fut momentanément troublée. « Dans différents endroits.

— Vos parents vous laissent sortir toute seule, sans chaperon ?

— Non, j'veux dire… on part tout l'temps d'chez nous autres. Tard la nuit. Tout l'monde dort.

— Vous avez votre propre chambre ?

— Ben… non. Mes sœurs, elles dorment dans la même chambre que moi.

— Alors où retrouvez-vous Alvin ?

— Dans les bois.

— Donc vous trompez vos parents et vous filez discrètement dans les bois en pleine nuit ? »

Le verbe "tromper" lui fit l'effet d'un drapeau rouge qu'on lui agitait sous le nez. « J'trompe personne, moi ! lança-t-elle avec véhémence.

— Donc, ils savent que vous allez seule dans les bois voir Alvin.

— Non. J'veux dire… J'connais qu'ils m'en empêcheraient, et c'est l'grand amour entre Alvin et moi, alors… J'sors pas en douce, par rapport que p'pa barre la porte et qu'il m'entendrait, alors je… À la foire du comté, j'ai pu m'en aller discrètement et…

— La foire du comté avait lieu en plein jour, pas la nuit, dit En-Vérité en espérant ne pas faire erreur.

— Arguties ! » s'écria Webster. Mais son interruption n'aida en rien la fille qui se troubla davantage.

« Si vous le voyez deux fois par semaine, mademoiselle Sump, vous n'attendez sûrement pas que la foire du comté vous en donne l'occasion, quand même ? demanda En-Vérité.

— Non, ça, c'était jusse un coup, la seule fois. Les autres…»

En-Vérité attendit sans rien dire : pas question de lui faciliter les choses en meublant le silence.

« Il vient dans ma chambre, sans faire de bruit. Il passe à travers les murs. Après, y m'fait sortir tout pareil, sans faire de bruit, à travers les murs. Et pis on court avec le chant rouge jusque là où y m'donne son amour au clair de lune.

— Ce doit être une aventure étonnante, fit En-Vérité. Votre amant apparaît à votre chevet, il vous soulève, vous fait passer à travers les murs et vous emporte en un instant à des milles et des milles de là, dans un cadre idyllique où vous vous étreignez passionnément au clair de lune. Vous êtes en chemise de nuit. Vous n'avez pas froid ?

— Des fois, mais il réchauffe l'air autour de moi.

— Et les nuits sans lune ? Comment voyez-vous ?

— Il… il fait d'la lumière. On arrive tout l'temps à voir.

— Voilà un amant capable de grands miracles. Tout ça m'a l'air très romantique, vous ne trouvez pas ?

— Oui, c'est vrai, très, très romantique, reconnut Amy.

— Comme un rêve, dit En-Vérité.

— Oui, comme un rêve.

— Objection ! s'écria Webster. Le témoin est une enfant, elle ne se rend pas compte que l'avocat de la défense risque de mal interpréter sa comparaison ! »

Amy était tout embrouillée à présent.

« Qu'esse j'ai dit ?

— Je vais vous poser la question clairement, reprit En-Vérité Cooper. Mademoiselle Sump, ne serait-il pas possible que vos souvenirs d'Alvin sortent d'un rêve ? Que vous ayez tout rêvé, votre amour avec un jeune homme fort et fascinant mais trop âgé pour faire seulement attention à vous ? »

Elle comprenait maintenant l'objection de Webster, et son regard se glaça. Elle sait, se dit En-Vérité.

Elle sait qu'elle ment, elle ne s'abuse pas, elle sait exactement ce qu'elle fait, et elle m'en veut à mort de la prendre en défaut, même un petit peu. « Mon bébé, c'est pas un rêve, monsieur, lui lança-t-elle. J'ai jamais entendu dire qu'les rêves, ça f'sait des bébés aux filles.

— Non, moi non plus, je n'ai jamais entendu parler de ce genre de rêves. Oh, à propos, la foire du comté, c'était quand ?

— Y a trois semaines.

— Vous y êtes allée avec vos parents ? »

Webster l'interrompit pour savoir quel rapport il y avait avec l'affaire.

« Elle a donné la foire du comté comme exemple précis d'une rencontre avec Alvin », expliqua En-Vérité lorsque le juge lui posa la question. Le juge lui enjoignit de poursuivre. « Mademoiselle Sump, dit l'Anglais, racontez-moi comment vous vous êtes libérée pour voir Alvin à la foire. Vous vous y étiez fixés rendez-vous ?

— Non, c'était… Il est jusse v'nu comme ça.

— En plein jour. Et personne ne l'a reconnu ?

— Y a qu'moi qui l'ai vu, par le fait. C'est… Il connaît comment faire ça.

— Oui, nous commençons à comprendre, lorsqu'il s'agit de passer un moment avec vous, qu'Alvin Smith est capable des miracles les plus étonnants. »

Webster objecta. En-Vérité s'excusa et reprit son interrogatoire. Mais il se sentait sur la bonne voie. Ce qui rendait l'histoire d'Amy aussi crédible, c'était les détails qu'elle ajoutait. Quand il s'agissait d'événements qui ne s'étaient pas produits, les détails devenaient vagues et charmants, mais elle ne les inventait pas, il paraissait évident qu'elle avait fait de tels rêves, du moins des rêves éveillés. Elle racontait de mémoire.

Pourtant sa mémoire devait garder d'autres souvenirs : ceux des instants passés avec le vrai père de l'enfant qu'elle portait. Et l'avocat avait dans l'idée que l'allusion d'Amy à la foire du comté, laquelle allusion ne cadrait pas du tout avec le modèle qu'elle avait proposé de ses rendez-vous nocturnes avec Alvin, était liée à cette rencontre réelle. S'il arrivait à lui faire ressortir ces souvenirs-là…

« Alors, vous étiez seule à le voir. J'imagine que vous êtes partie avec lui ? Puis-je vous demander où ?

— Sous l'rabat d'la tente du spectacle de monstres. Derrière la femme-éléphant.

— Derrière la femme-éléphant, répéta En-Vérité. Un coin discret. Mais… pourquoi là ? Pourquoi Alvin ne vous a-t-il pas emportée à toute vitesse dans la forêt ? Dans un pré solitaire au bord d'un ruisseau limpide ? J'imagine que vous ne deviez guère vous sentir à l'aise… Dans la paille, peut-être, ou même par terre, dans le noir…

— C'est comme ça que l'voulait Alvin, dit-elle. J'connais pas pourquoi.

— Et combien de temps avez-vous passé derrière la femme-éléphant ?

— À peu près cinq minutes. »

En-Vérité haussa un sourcil. « Pourquoi autant se dépêcher ? » Puis, avant que Webster puisse objecter, il lança la question suivante : « Alors Alvin s'est échappé de la prison du comté de Hatrack en plein jour, a fait tout le trajet jusqu'à Vigor Church à l'autre bout de l'État de la Wobbish afin de passer cinq minutes avec vous derrière la femme-éléphant ? »

Webster reprit la parole. « Comment exiger de cette jeune fille qu'elle connaisse les motivations du défendeur pour toutes les extravagances auxquelles il risque de se livrer ?

— C'était une objection ? demanda le juge.

— Aucune importance, dit En-Vérité. J'en ai terminé avec elle pour l'instant. » Et cette fois il laissa transparaître un peu de mépris dans sa voix. Que les jurés voient donc qu'il n'avait plus d'égards pour cette fille. Il n'avait pas démoli son témoignage, mais il avait jeté les bases du doute.

Il était trois heures de l'après-midi. Le juge ajourna l'audience au lendemain.

*

Alvin et En-Vérité dînèrent dans la cellule ce soir-là ; ils discutèrent de ce qui risquait de se passer le lendemain, et de ce qui devrait se passer pour qu'on l'acquitte. « Ils n'ont en réalité

rien prouvé au sujet de Conciliant, dit l'avocat. Tout ce qu'ils font, c'est tenter de démontrer que vous avez l'habitude de mentir ; ils espèrent effacer tous les doutes raisonnables que les jurés pourraient nourrir en votre faveur dans l'histoire du soc. Le pire, c'est qu'à chaque étape Webster et Laws ont joué avec moi comme avec une harpe. Ils m'ont piégé, j'amenais dans mon contre-interrogatoire une idée sur laquelle ils comptaient, et hop ! ça leur donnait l'occasion de citer un autre témoin, sans rapport avec l'affaire, mais qui noircissait votre réputation.

— Alors, ils connaissent mieux qu'vous les ruses juridiques des tribunaux américains, dit Alvin. Vous, vous connaissez la loi. Vous connaissez comment les affaires s'adaptent entre elles.

— Vous ne comprenez pas, Alvin ? Webster se moque que vous soyez condamné ou non ; ce qui l'intéresse, ce sont les articles que les journaux passent sur ce procès. Et qui ternissent votre réputation. Vous ne vous en relèverez jamais.

— P't-être pas jamais, tout d'même.

— Des articles pareils ne disparaissent pas. Même si nous parvenons à trouver l'homme qui a mis cette fille enceinte…

— Oh, j'connais qui c'est, fit Alvin.

— Quoi ? Comment avez-vous pu…

— Matt Thatcher. Il a deux ans d'moins qu'moi, mais nous autres, les gars, on l'connaît tous à Vigor. Un bon-rien d'la pire espèce ; quand j'étais là-bas l'année passée il arrêtait pas d'clamer qu'aucune fille pouvait lui résister. Souventes fois, fallait qu'un bougre lui flanque une rinçure par rapport qu'il avait dit des affaires sur sa sœur. Mais après la foire du comté de l'année passée, il racontait qu'il avait planté sa racine dans cinq filles différentes, sous la tente des monstres de foire, derrière la femme-éléphant.

— Mais ça remonte à plus d'un an.

— Un bougre comme Matt Thatcher, ç'a pas des masses d'imagination, En-Vérité. S'il a trouvé un coin où ç'a marché une fois, il y est r'tourné. Mais ça veut p't-être rien dire, par rapport qu'il a jamais donné l'nom d'une seule fille qu'il aurait eue l'année passée, alors on s'est tous dit qu'il avait trouvé l'coin et qu'il espérait dénicher une fille pour l'y emmener. D'après moi, il a fini par y arriver cette année. »

En-Vérité se pencha en arrière sur son tabouret et sirota sa chope de cidre chaud. « Une chose m'intrigue : Webster a dû trouver Amy Sump quand il est allé à Vigor Church, longtemps avant que moi, j'y passe. *Avant* la foire du comté, même. Elle ne devait pas être enceinte à ce moment-là. »

Alvin sourit et hocha la tête. « Je l'vois d'icitte dire aux parents à Amy : "Ma foi, c'est une chance qu'elle n'ait pas d'enfant. D'un autre côté, si elle en avait, à mon avis, Alvin serait forcé d'arrêter de voyager". Elle, elle écoute et va s'faire mettre en famille par le pus grand couillon du comté, çui-là qu'attendait qu'ça. »

En-Vérité se mit à rire. « Vous imitez plutôt bien sa voix, dites donc !

— Oh, j'vaux rien en imitations. Fallait entendre Arthur Stuart dans l'temps. Avant…

— Avant ?

— Avant que je l'change, pour qu'les pisteux arrivent pus à l'reconnaître.

— Alors vous n'avez, pas dénaturé leur capsule. Vous avez modifié le garçon lui-même.

— J'l'ai rendu un brin moins Arthur et un brin plusse Alvin. J'en suis pas content. J'aimais bien quand il prenait la voix de tout l'monde. Même celle d'un oiseau rouge. Il y répondait en chantant, à l'oiseau rouge.

— Vous ne pouvez pas le rechanger dans l'autre sens ? Maintenant que la cour a donné son verdict, on ne pourra plus jamais le traîner devant les tribunaux.

— Dans l'autre sens ? J'connais pas. C'était déjà dur de l'changer le premier coup. Et j'suis pas sûr de m'rappeler comment il était avant.

— La capsule sait toujours comment il était, n'est-ce pas ?

— Seulement, j'l'ai pas, la capsule.

— Un problème intéressant. Mais Arthur n'a pas l'air gêné qu'on l'ait modifié, hein ?

— Arthur, c'est un bon p'tit bougre, mais c'qui l'gêne pas asteure, ça pourrait l'gêner dans quèque temps, quand il s'ra assez vieux pour connaître c'que j'y ai fait. » Alvin tambourinait

des doigts sur son plat vide à présent. « Faut que j'vous dise, ça va sûrement empirer demain, En-Vérité.

— Comment ça ?

— J'avais pas compris jusqu'à tantôt, jusqu'au moment où Amy a dit que j'me faufilais en dehors d'la prison et tout. Mais asteure, j'connais leur plan. Vialatte Franker est venue icitte, couverte de sortilèges, elle m'a fait approcher tout près d'elle pour que l'même sortilège m'entoure aussi – un "négligez-moi", et joliment bon. Puis v'là qu'entre Billy Hunter, un des adjoints du shérif, et quand il r'garde dans la cellule, il voit personne. Il s'ensauve en courant quérir le shérif, et quand il s'en r'vient, Vialatte est partie mais moi j'suis là, et j'ai beau leur dire que j'suis allé nulle part, Billy Hunter connaît c'qu'il a vu – ou c'qu'il a pas vu –, alors ils vont l'amener au tribunal, et Vialatte aussi. Vialatte aussi.

— Ils ont donc un témoin pour corroborer que vous avez effectivement quitté votre cellule pendant votre incarcération.

— Et Vialatte va sûrement tout raconter. Tout l'monde connaît qu'elle passe son temps à bagueuler. Dame Trader la déteste affreux, et Horace Guester de même. Elle s'prend aussi pour une beauté, mais les sortilèges qu'elle use pour ça, ils marchent pus sus moi. Arthur Stuart, lui, il l'a vue, en tout cas…

— J'étais là quand Arthur vous en a parlé. L'histoire de la salamandre.

— C'est pas une salamandre ordinaire. En-Vérité. C'est l'Défaiseur. J'ai déjà eu affaire à lui. Il me tombait d'sus plus directement. Y avait un tremblement dans l'air, et il était là. Il essayait d'me mettre la main d'sus, de m'diriger. Mais je m'laissais pas prendre, j'construisais quèque affaire – un 'tit panier en brins d'herbes – et il s'en allait. Asteure, j'inventerais plutôt quèques vers idiots ou une chanson et j'apprendrais ça par cœur pour le r'pousser. Mais voilà, l'Défaiseur, il a une manière d'apparaître sous des formes différentes aux genses. Y avait un pasteur à Vigor Church, le révérend Philadelphia Thrower : il a vu l'Défaiseur sous la forme d'un ange, seulement c'était un ange mauvais, et un coup… Bah, c'est sans importance. Armure-de-Dieu l'a vu, lui, pas moi. Avec Vialatte, l'Défaiseur manigance un genre de sortilège, et Vialatte voit…

quèqu'un. Quèqu'un qui lui cause et lui dit des affaires. Mais qui transmet en réalité les mots du Défaiseur. Vous connaissez ce qu'a vu Arthur. La Peg Guester, la seule mère qu'il a connue. L'Défaiseur apparaît sous la forme d'une personne en qui on a confiance, qui satisfait les rêves les plus chers, mais du coup il déforme tout. Ça fait que sans comprendre, on s'met à détruire tout et tout l'monde à l'entour. Dans mon cas, pas b'soin de r'garder du côté de Webster pour connaître d'où vient la conspiration. Çui qui relie tout l'monde, c'est l'Défaiseur. Il a rassemblé Amy Sump, Vialatte Franker, Conciliant Smith, Daniel Webster, et… aucun croit faire quèque chose de mal. Amy doit s'figurer qu'elle m'aime vraiment. P't-être aussi Vialatte. Conciliant a dû finir par s'persuader que l'soc est à lui. Sûrement que Daniel Webster m'prend vraiment pour un coquin. Mais…

— Mais le Défaiseur arrange tout pour vous détruire. »

Alvin approuva de la tête.

« Alvin, ça ne tient pas debout, dit En-Vérité. Si le but du Défaiseur, c'est réellement de tout Défaire, alors comment peut-il échafauder un plan aussi complexe ? Ça revient un peu à une œuvre de Faiseur, non ? »

Alvin s'allongea sur sa couchette et siffla un moment. « C'est vrai, reconnut-il.

— Le Défaiseur Fait parfois des choses, alors ?

— Non. Non, l'Défaiseur peut rien Faire. Il peut pas. Il prend jusse c'qui existe déjà, il le tord, il le plie et il le casse. Je m'suis trompé. L'Défaiseur est derrière tous ces genses, mais s'ils font partie d'un plan, alors c'est un autre qui l'manigance. Un autre qu'on connaît pas. »

En-Vérité gloussa. « Je crois que nous tenons déjà la réponse, dit-il. Votre supposition à propos de Daniel Webster. Il découvre Amy Sump pendant qu'il fouine à Vigor Church, à la recherche de toutes sortes de ragots sur vous. Elle ne faisait partie d'aucun plan, il s'agissait seulement d'une fille qui commençait à prendre ses rêves éveillés pour la réalité. Mais il lui met alors en tête l'idée de tomber enceinte et celle de témoigner contre vous pour vous rogner les ailes et vous forcer à rentrer au pays. Le reste, elle s'en charge toute seule, c'est son

propre plan, le Défaiseur n'a rien à lui apprendre. Ensuite, Daniel Webster vient ici, à Hatrack, et bien entendu il tombe sur la commère locale en cherchant d'autres ragots sur vous. Vialatte Franker vous connaît à peine, mais elle connaît la vie de tous les villageois, et Webster et elle discutent souvent ensemble. Il laisse échapper que l'histoire d'Amy Sump passera pour les vulgaires délires d'une jeune fille rêveuse mais lascive, à moins de trouver une preuve que vous sortez effectivement de votre cellule. Vialatte bâtit alors son propre plan, et le Défaiseur n'a plus qu'à l'encourager et attendre.

— Alors, tout l'plan vient de Daniel Webster, seulement il connaît même pas qu'y en a un. Il souhaite quèque chose, et aussitôt ça s'réalise.

— Ne vous fiez pas trop à son intégrité, dit En-Vérité. Je le soupçonne d'utiliser cette méthode depuis longtemps : quand il espère une preuve essentielle, il compte sur son client ou un ami de son client pour lui apporter le témoignage dont il a besoin. Il ne se salit jamais vraiment les mains, mais le résultat est le même. Seulement, on ne peut rien prouver…»

La porte s'ouvrit, et Po Doggly entra avec Peggy Larner. « Excusez d'interrompre vot' dîner et vot' conversation, messieurs, dit le shérif, mais y s'passe quèque chose. T'as un visiteur pas ordinaire, il vient d'loin mais il peut entrer t'voir qu'après la nuit tombée, et j'suis l'seul garde qui peut l'introduire icitte par rapport qu'il m'a déjà fait assire et qu'il m'a conté une histoire. »

Alvin se tourna vers En-Vérité. « Ça veut dire que c'est quèqu'un d'chez nous autres. Mais pas Armure-de-Dieu. Quèqu'un sous l'coup d'la malédiction.

— Ce qu'il ne devrait pas, dit Peggy. Il a fait un beau geste en voulant partager une malédiction qu'il ne méritait pas.

— Mesure, fit Alvin. Mon frère aîné, expliqua-t-il à l'avocat.

— Il s'en vient, dit le shérif. C'est Arthur Stuart qui l'conduit. Il a enfoncé son chapeau sus sa tête et il baisse les yeux, pour voir personne qui connaît pas 'core l'histoire. Il veut pas passer toute la nuit à conter au monde le massacre de la Tippy-Canoe. Les portes seront ouvertes, mais j'vais rester d'garde dehors. De toute manière, j'crois pas que t'essayerais de t'échapper, Alvin.

— Vous croyez pas que j'ai fait deux voyages par semaine à Vigor Church, vous voulez dire ?

— Pour cette fille-là ? Non, j'crois pas. » Là-dessus, Doggly sortit en laissant la porte extérieure ouverte.

Peggy vint rejoindre Alvin et En-Vérité à l'intérieur de la cellule. L'avocat se leva pour lui offrir son tabouret, mais elle refusa d'un geste de s'asseoir.

« Comment va, Peggy ? fit Alvin.

— Je vais bien, Alvin. Et toi ?

— Vous connaissez que j'ai jamais fait toutes ces affaires qu'elle raconte.

— Alvin, je sais que tu la trouvais jolie. Elle a vu que tu t'intéressais à elle. Elle s'est mise à rêver et à espérer.

— Alors, d'après vous, c'est tout d'même ma faute ?

— C'est de sa faute si ses rêves sont devenus des mensonges. Mais c'est de la tienne si elle s'est mise à entretenir ce genre de rêves sans espoir.

— Ben, pourquoi donc je m'tire pas une balle dans la tête avant d'loucher sus une femme ? On dirait qu'ça tourne toujours mal quand j'fais ça. »

Elle le regarda comme s'il l'avait giflée. Comme d'habitude, En-Vérité eut la nette impression d'être tenu à l'écart de la moitié de ce qui se passait dans la vie d'Alvin. Pourquoi est-ce que ça l'embêtait autant ? Il venait d'arriver dans le pays, et les autres n'étaient pas obligés de tout lui expliquer. Pourtant, c'était gênant.

Il se leva. « Excusez-moi, je vais sortir, vous pourrez discuter tranquillement.

— Pas la peine, fit Peggy. Je suis sûre qu'Arthur et Mesure ne sont plus très loin maintenant.

— Elle tient pas à m'causer, dit Alvin à l'avocat. Elle va essayer de m'faire acquitter par rapport qu'elle veut voir bâtir la Cité d'Cristal, seulement elle peut pas m'donner le plus p'tit coup d'main à comprendre comment la construire, alors que j'en sais rien d'arien et qu'elle, elle a l'air au courant de tout. Elle veut p't-être m'faire acquitter, mais c'est pas pour ça qu'elle m'aime bien ni qu'elle trouve intéressant de passer l'temps avec moi.

— Je n'aime pas être mêlé à ça, dit En-Vérité.

— Vous ne l'êtes pas, fit Peggy. Il n'y a pas de "ça" à quoi vous pourriez être mêlé.

— Et il n'y en a jamais eu non plus, hein ? » demanda Alvin.

En-Vérité était certain de n'avoir jamais entendu personne d'aussi malheureux.

Peggy mit un moment à répondre. « Je ne suis pas… Il y a eu et il y a encore… Ça n'a rien à voir avec toi, Alvin.

— Qu'esse qu'a rien à voir avec moi ? Que j'soye encore en amour fou après toute une année où j'ai reçu qu'une seule lettre de vous, une lettre à frédir les sangs, comme si j'étais un pas-rien que vous seriez forcée d'fréquenter ou aut' chose ? C'est ça l'affaire qu'a rien à voir avec moi ? Une fois, j'vous ai d'mandé de me marier. J'comprends qu'y a eu des moments affreux depuis, vot' mère qui s'est fait tuer, tout ça, c'était horrible, et j'ai pas insisté, mais j'vous ai écrit, j'pensais à vous tout l'temps et…

— Et moi, je pensais à toi, Alvin.

— Oui, ben, vous êtes une torche, vous, alors vous connaissez que j'pense à vous si jamais ça vous prend d'regarder, mais moi, comment j'connais ça si vous m'donnez pas d'signe ? Qu'esse je connais en dehors de ce que vous m'dites ? De ce que j'lis sus vot' figure ? J'connais que j'l'ai r'gardée, vot' figure, cette nuit-là, dans la forgerie, j'ai r'gardé dans vos yeux et j'ai cru y voir de l'amour, j'ai cru vous voir m'dire oui. J'ai-t-y inventé ça ? C'est le "ça" qu'existerait pas ? »

En-Vérité se sentait extrêmement gêné d'assister de force à cette scène. Il avait déjà tenté de s'y soustraire ; à présent il était clair qu'ils ne voulaient pas qu'il s'en aille. Si seulement il savait comment disparaître. Comment s'enfoncer sous terre.

Ce fut Arthur qui le sauva. Arthur, avec Mesure dans son sillage ; et tout comme l'avait dit le shérif. Mesure portait son chapeau si enfoncé et baissait tellement la tête qu'il avait vraiment besoin du petit métis pour le conduire par la main. « On y est, dit Arthur. Tu peux rel'ver la tête asteure. »

Mesure releva la tête. « Al, fit-il.

— Mesure ! » s'écria Alvin. Il ne leur fallut qu'une seule enjambée, à ces deux grands gaillards, pour se retrouver dans les bras l'un de l'autre. « Tu m'as manqué affreux, dit Alvin.

— Tu m'as manqué aussite, maudit gibier d'potence qu'a qu'la peau sus l'ossaille », répliqua Mesure. À cet instant. En-Vérité ressentit un tel pincement de jalousie qu'il crut son cœur prêt à se briser. Dès qu'il prit conscience de cette émotion, il eut honte de lui, mais il n'y pouvait rien : il était jaloux de cette proximité entre les deux frères. Jaloux parce qu'il savait qu'il ne serait jamais aussi proche d'Alvin Smith. Il serait toujours exclu, et il en éprouvait une douleur si profonde qu'il eut un instant l'impression de ne plus pouvoir respirer.

Mais il retrouva son souffle et il repoussa ce sentiment au fond de son esprit, là où il n'aurait pas à le regarder en face.

Les retrouvailles ne durèrent que quelques minutes, après quoi ils passèrent aux affaires sérieuses. « On a vu qu'Amy s'était ensauvée, et y avait pas b'soin d'être un génie pour deviner ousqu'elle était partie. Oh, on s'est d'abord dit qu'elle avait avalé une graine de melon doux à la foire du comté et qu'on l'avait envoyée accoucher quèque part, mais tout l'monde s'est souvenu des histoires qu'elle avait racontées sus Alvin, alors j'm'en suis allé voir son papa et j'y ai fait vitement avouer qu'elle était partie témoigner à Hatrack. Lui, il aimait pas trop ça, mais il était payé et il avait b'soin d'l'argent ; en plusse sa fille avait juré qu'elle disait la vérité, mais on voyait bien, rien qu'à le r'garder, qu'lui non plus croyait pas à ses menteries. Par le fait, au moment où on allait partir, il nous a dit : "Quand vous aurez trouvé qui c'est qu'a mis ma fille en famille, j'm'en vais l'tuer". Et p'pa, il a dit : "Non, vous f'rez pas ça". Et m'sieur Sump, il a répondu : "Si, j'vais l'faire par rapport que j'ai d'la pitié, et c'est plus charitable de l'tuer que d'le marier à Amy". »

Ils éclatèrent tous de rire, mais à la réflexion ça n'était pas vraiment drôle, ils le savaient.

« "De toute manière, Aliénor a dit, la meilleure amise d'Amy, c'est cette moucharde de Ramona, et j'm'en vais y faire cracher la vérité, moi". »

Alvin se tourna vers son avocat. « Aliénor, c'est not' sœur, la femme d'Armure-de-Dieu. »

Un autre détail qui rappelait à En-Vérité qu'il ne faisait pas partie du cercle des intimes. Mais en même temps qu'Alvin pensait à lui et voulait l'y inclure.

« Alors, Aliénor, elle trouve la Ramona et elle l'amène dans ce sortilège que t'as fait pour elle dans l'magasin, Alvin, çui-là qui rend les menteux tout nerveux, seulement j'connais pas pourquoi y avait vraiment b'soin d'ça. Aliénor, elle lui dit : "C'est qui, l'père au bébé d'Amy ?" et Ramona, elle fait : "Comment j'connaîtrais ça, moi ?" seulement c'est d'la pure invention, et finalement, comme Aliénor la laisse pas tranquille, la Ramona, elle lâche : "La dernière fois qu'j'ai dit la vérité, Alvin a été forcé de s'ensauver à cause des menteries d'Amy, mais elle avait *juré* que c'était vrai, elle avait *juré*, alors moi, j'l'ai crue, mais asteure elle dit que c'est Alvin qui l'a mise en ceinture, et moi, j'connais que c'est pas vrai par rapport qu'elle est allée sous la tente aux monstres avec…" »

Alvin leva la main. « Matt Thatcher ?

— 'videmment, tiens, fit Mesure. Pourquoi on l'a pas castré en même temps qu'les cochons, ça, je m'demande.

— Elle les a vraiment vus ou c'est un ouï-dire ? demanda En-Vérité.

— Elle les a vus et elle a monté la garde ousqu'ils sont allés sous la tente, puis elle a entendu Amy crier un coup, elle a entendu Matt respirer fort et c'était fini. Après, elle a d'mandé à son amise comment c'était, et Amy qu'avait l'air toute bourrassée lui répond : "C'est affreux et ça fait mal." Du coup. Ramona était sûre qu'Amy avait 'core sa rosette avant ça, alors toutes les autres histoires, c'est des inventions.

— Elle n'est pas qualifiée pour témoigner de la virginité d'Amy, fit observer En-Vérité, mais ce serait quand même un atout. Un atout qui expliquerait la question de la grossesse et ferait comprendre qu'Amy est une menteuse. Ce serait un doute bien fondé. Combien de temps faut-il pour l'amener ici ?

— Elle est à Hatrack, dit Peggy. Je l'ai conduite à l'auberge et Horace Guester lui donne à manger.

— Je veux lui parler ce soir, dit En-Vérité. C'est bon, ça. Nous tenons quelque chose. Et jusqu'à maintenant, nous n'avions rien.

— Eux, ils n'ont rien, fit Peggy. Et pourtant…

— Et pourtant ils me condamneraient s'ils votaient asteure, pas vrai ? » demanda Alvin.

Peggy opina. « Je pensais qu'ils te connaissaient mieux que ça.

— Tout ceci a si peu de rapport avec les assertions de Conciliant… fit En-Vérité. On n'aurait rien permis de tel dans une cour anglaise.

— L'prochain coup qu'on essaye de m'arrêter pour vol et qu'une drôlesse toute craquée clame que j'l'ai mise en famille, j'vais m'arranger pour qu'on m'juge à Londres, dit Alvin avec un grand sourire.

— Bonne idée, acquiesça En-Vérité. D'ailleurs, nous avons des folles de bien meilleure qualité en Angleterre.

— Je vais aller témoigner, lâcha Peggy.

— Moi, j'crois pas, dit Alvin.

— Vous n'êtes témoin de rien, fit remarquer l'avocat.

— Vous avez vu selon quelles règles fonctionne cette cour, insista Peggy. Vous pouvez vous arranger pour me faire citer.

— Ça ne servira à rien. Ils mettront ça sur le compte de votre amour pour Alvin. »

Alvin soupira et s'allongea sur sa couchette.

« Non, ils ne le feront pas, dit Peggy. Ils me connaissent.

— Ils connaissent aussi Alvin, répliqua En-Vérité.

— J'veux pas vous contrarier, m'sieur, intervint Arthur Stuart, mais tout l'monde connaît que m'zelle Larner, c'est une torche, et tout l'monde connaît que l'jour où elle dira une menterie, on pourra cuire un œuf dans une casserole de neige.

— Si je témoigne, il ne sera pas condamné, dit Peggy.

— Non, fit Alvin. Ils vont vous traîner dans la boue. Webster se fiche pas mal de m'condamner, vous connaissez ça. Il veut seulement m'détruire, et aussi mes proches, par rapport que c'est ça l'but de ceux qui l'ont engagé.

— Nous ne savons même pas qui ils sont, dit En-Vérité.

— J'connais pas leurs noms, mais j'connais qui c'est et ce qu'ils veulent. Vous croyez, vous, que l'témoignage d'Amy, c'est une voie secondaire, mais c'est quand même son témoignage

qu'ils voulaient et s'ils arrivaient à en trouver sus Peggy et moi quand on était dans la forgerie la nuit où j'ai fait l'soc…

— Je ne crains pas leurs calomnies, dit Peggy.

— J'parle pas d'calomnies, c'est la vérité pure, fit Alvin. J'étais déshabillé, on était rien qu'nous deux dans la forgerie. On pourra pas empêcher l'monde d'en tirer des conclusions, alors moi, j'veux pas d'vous à la barre, ni d'cette histoire étalée dans les journaux d'Carthage City, de Dekane et de tout partout. On va trouver une autre manière.

— Ramona va nous aider, dit En-Vérité.

— Pas d'Ramona non plus. C'est pas bon d'pousser une amise à en trahir une autre pour me tirer d'affaire. »

Les autres étaient sidérés.

« Tu bêtises, là ! s'écria Mesure. J'ai tout d'même pas amenée d'si loin pour arien ? Et elle veut témoigner, elle.

— Pour sûr, fit Alvin. Mais une fois qu'les journaux auront fini de taper d'sus Amy, comment elle se sentira, Ramona ? Elle s'rappellera tout l'temps qu'elle a trahi une amise. Ça s'ra dur pour elle. Ça lui fera mal. Pas vrai, Peggy ?

— Oh, tu veux vraiment mon avis sur quelque chose ?

— J'veux la vérité. J'ai raconté la vérité, et toi aussi, alors dis-leur donc.

— Oui, fit Peggy. Si elle témoigne contre Amy, Ramona souffrira beaucoup.

— Alors on f'ra pas comme ça, dit Alvin. Et j'veux pas non pus voir Vialatte humiliée si on lui ôte ses sortilèges. Elle tient beaucoup à ce qu'on la trouve belle.

— Alvin, protesta En-Vérité, je vous sais généreux et plus sage que moi, mais vous vous rendez sûrement compte que vous ne pouvez pas, pour une question de politesse envers quelques individus, laisser détruire ce que vous êtes destiné à réaliser sur cette terre ! »

Les autres approuvèrent.

L'avocat n'avait jamais vu d'homme à l'air plus malheureux qu'Alvin, et pourtant il avait connu des condamnés à la pendaison ou au bûcher. « Alors, c'est vous qui comprenez pas, dit le prisonnier. C'est vrai qu'les genses doivent des fois souffrir pour mon bien. Mais si j'ai le pouvoir d'arrêter les souffrances

que ça leur cause et d'les endurer moi-même, eh ben, ça fait partie d'ma tâche. C'est de l'ouvrage de Faiseur. Si j'en ai l'pouvoir, alors j'l'endure. Vous comprenez pas ça ?

— Non, fit Peggy. Tu n'en as pas le pouvoir.

— C'est la torche honnête qui cause, là ? Ou l'amise ? »

Elle n'hésita qu'une seconde. « Ton amie. Cette zone dans ta flamme de vie reste obscure.

— J'm'en doutais. Et d'après moi, c'est parce que j'dois Faire quèque chose. Faire ce qu'a encore jamais été fait, du nouveau. Et alors, j'pourrai continuer. Sinon, j'irai en prison et ma vie suivra une aut' route.

— T'irais en prison ? demanda Arthur Stuart. Tu resterais vraiment en prison durant des années et des années de temps ? »

Alvin haussa les épaules. « Y a des sortilèges que j'peux pas faire disparaître. J'crois que si j'suis condamné, ils veilleront à m'tenir d'cette manière-là. Mais même si j'arrive à m'ensauver, qu'esse ça changera ? J'pourrai pas accomplir mon œuvre icitte en Amérique. Et j'connais pas si c'est possible dans un autre pays. Si y a une raison pour que j'existe, alors y en a une pour que j'soye né icitte et pas en Angleterre, en Russie, en Chine ni aut' part. C'est icitte que j'dois réaliser mon œuvre.

— Et c'est pour ça que vous m'interdisez de faire comparaître les deux meilleurs témoins à décharge ? demanda l'avocat.

— Mon meilleur témoin, c'est la vérité. Quèqu'un va la dire, c'est sûr. Mais ça s'ra pas m'zelle Larner ni Ramona. »

Peggy se pencha vers Alvin et le regarda dans les yeux, presque nez à nez. « Alvin Smith, maudit gamin, je t'ai consacré mon enfance pour te protéger du Défaiseur, et maintenant tu me dis de rester à l'écart et de le regarder gâcher pareil sacrifice ?

— J'vous ai déjà proposé de m'offrir tout l'restant d'vos jours, répliqua Alvin. Pourquoi faudrait que j'vous gâte la vie ? Vous avez perdu votre enfance pour moi. Vous avez perdu vot' mère pour moi. Faut pus rien perdre. Moi, j'vous aurais tout pris, oui, et aussi tout donné, mais j'prends pas moins que j'donne. Vous m'prendrez rien, alors j'vous prendrai rien non plus. Si vous

comprenez pas ça, alors c'est qu'vous êtes pas aussi maline que vous voulez l'faire accroire, m'zelle Larner.

— Pourquoi donc ils s'marient pas, ces deux-là, et ils font pas des pitits ? lança Arthur Stuart. C'est poupa qu'a dit ça. »

Le visage dur, Peggy se détourna d'eux. « Il faut en passer par tes conditions, on dirait, Alvin. Pour tout, par tes conditions.

— *Mes* conditions ? C'étaient pas mes conditions d'vous dire ces affaires-là devant les autres, mais au moins c'est des amis et pas des étrangers qui vont être forcés d'les entendre. J'vous aime, m'zelle Larner. Je t'aime, Margaret. J'veux pas t'voir dans cette salle de tribunal, j'veux t'voir dans mes bras, dans ma vie, dans tous mes rêves et tous mes ouvrages pour tout l'temps à v'nir. »

Peggy s'accrocha aux barreaux de la prison, la figure cachée aux autres.

Arthur Stuart sortit de la cellule pour regarder avec candeur la jeune femme en face. « Pourquoi donc tu l'maries pas au lieu d'brailler d'même ? Tu l'aimes pas ? T'es bien jolie, et lui, c'est un beau gars. Vous auriez des bébés tout mignons. C'est poupa qu'a dit ça.

— Chut, Arthur Stuart », dit Mesure.

Peggy glissa jusqu'à se retrouver à genoux, puis elle passa les mains à travers les barreaux et saisit celles d'Arthur Stuart. « Je ne peux pas, Arthur, dit-elle. Ma mère est morte parce que j'aimais Alvin, tu ne comprends pas ? À chaque fois que je m'imagine avec lui, je me sens mal et… coupable… et furieuse et…

— Ma mouman aussite, elle est morte, tu connais, dit Arthur Stuart. Ma mouman couleur et pis ma mouman blanche. Elles sont toutes les deux mortes pour me sauver d'l'esclavage. J'pense tout l'temps à ça : si j'étais pas né, elles vivraient 'core toutes les deux. »

Peggy secoua la tête. « Je sais que tu y penses, Arthur. Mais il ne faut pas. Elles veulent que tu sois heureux.

— J'connais. J'ai moins d'comprenure que toi, mais ça, j'connais. Alors, j'fais d'mon mieux pour être heureux. Et j'suis

heureux presque tout l'temps. Pourquoi tu peux pas faire pareil, toi ? »

Alvin chuchota en écho : « Pourquoi tu peux pas faire pareil, Margaret ? »

Peggy leva le menton, regarda autour d'elle. « Qu'est-ce que je fais ici, comme ça, par terre ? » Elle se remit debout. « Puisque tu ne veux pas de mon aide, Alvin Smith, j'ai du travail qui m'attend. Une guerre va éclater dans l'avenir, une guerre pour ou contre l'esclavage, et des millions de jeunes gens vont mourir, en Amérique, dans les Colonies de la Couronne et même en Nouvelle-Angleterre, avant qu'elle ne s'achève. Ma tâche, c'est de m'assurer que ces garçons ne mourront pas en vain, que les esclaves obtiendront leur liberté. C'est pour ça que ma mère est morte, pour libérer un esclave. Moi, je ne vais pas me contenter d'un seul, je vais les sauver tous si je peux. » Elle regarda d'un air farouche les hommes qui la considéraient, les yeux écarquillés. « J'ai accompli mon dernier sacrifice pour Alvin Smith… Il n'a plus besoin de mon aide. »

Sur ces mots, elle franchit à grands pas la porte donnant sur le bureau.

« Si, j'en ai b'soin », murmura Alvin. Mais elle ne l'entendit pas, elle avait disparu.

« Ça, c'est la meilleure, fit Mesure. J'voudrais connaître, Alvin, pourquoi t'es pas tombé en amour avec un ouragan ? Pourquoi tu fais pas ta d'mande à un blizzard ?

— C'est déjà fait », répondit Alvin.

En-Vérité gagna la porte de la cellule. « Je vais interroger Ramona ce soir au cas où vous changeriez d'avis, Alvin, dit-il.

— J'changerai pas d'avis.

— J'en suis sûr, mais à part ça, je ne peux rien faire d'autre. » Il se demanda s'il devait dire ce qu'il avait en tête et décida de se lancer quand même. Qu'avait-il à perdre ? On allait jeter Alvin en prison, et son voyage en Amérique aurait été vain, en définitive. « Je dois dire, à mon avis, que mademoiselle Larner et vous formez un couple parfait. À vous deux, vous devez cumuler plus de soixante-dix pour cent de tout ce que le monde compte d'entêtement ridicule. »

À son tour, il se dirigea vers la porte du bureau. Dans son dos, alors qu'il sortait, il entendit Alvin déclarer à Mesure et Arthur : « C'est mon avocat. » Il n'était pas certain si Alvin le disait avec fierté ou pour se moquer. Dans les deux cas, ça ne faisait qu'accroître son désespoir.

*

Le témoignage de Billy Hunter causa de gros dégâts. Il était évident qu'il aimait bien Alvin et n'avait aucune envie d'en donner une mauvaise image. Mais il ne pouvait pas changer ce qu'il avait vu et il devait dire la vérité : il avait regardé dans la cellule où Alvin et Vialatte n'auraient pu se cacher nulle part.

Le contre-interrogatoire d'En-Vérité se contenta d'établir qu'au moment où Vialatte était entrée, Alvin se trouvait bien dans sa cellule, et que la tarte qu'elle avait apportée était très bonne. « Alvin n'en voulait pas ? demanda l'avocat.

— Non, monsieur. Il a dit… il a dit qu'il l'avait comme qui dirait promise à une fourmi. »

Des rires fusèrent.

« Mais il vous l'a laissée quand même, fit En-Vérité.

— Ben, oui.

— Ma foi, voilà qui prouve, je crois, qu'Alvin n'est effectivement pas digne de confiance, s'il ne peut pas tenir sa parole envers une fourmi ! »

La timide pointe d'humour d'En-Vérité déclencha quelques gloussements mais ne changea rien au fait que l'accusation avait entamé la crédibilité de son client, et plutôt profondément en l'occurrence.

Vint le tour de Vialatte. Marty Laws prépara le terrain, puis en arriva à la question clé. « Lorsque monsieur Hunter a regardé dans la prison et qu'il ne vous a pas vus, ni Alvin ni vous, où étiez-vous ? »

Vialatte affecta avec force simagrées d'hésiter à répondre. L'avocat fut néanmoins soulagé de la trouver moins bonne comédienne qu'Amy Sump, peut-être parce qu'Amy Sump croyait en partie à ses propres rêves, tandis que Vialatte… eh bien, ce n'était plus une écolière, et il ne s'agissait pas chez elle

de rêves d'amour. « Je n'aurais jamais dû le laisser me persuader, mais… je suis restée trop longtemps toute seule.

— Contentez-vous de répondre à la question, s'il vous plaît, demanda Laws.

— Il m'a emmenée à travers le mur de la prison. On a traversé le mur. Je lui tenais la main.

— Et vous êtes allés où ?

— On filait comme le vent, j'avais l'impression qu'on volait. Un moment, j'ai couru à côté de lui, je tirais de la force de sa main qui serrait la mienne et me conduisait ; mais après, c'est devenu trop dur pour moi, et je ne pouvais plus continuer, je me sentais mal. Il s'en est rendu compte comme il sait le faire et il m'a prise dans ses bras. Il m'a emportée.

— Vous êtes allés où ?

— Dans un petit coin où je n'étais jamais allée. »

Ce qui provoqua quelques ricanements idiots qui parurent la troubler un peu. Apparemment, elle n'avait pas remarqué le double sens de sa réponse, ou alors c'était une meilleure actrice que ne le croyait En-Vérité.

« Au bord d'un lac. Pas un grand lac, je dirais, je voyais la rive d'en face. Des oiseaux aquatiques rasaient la surface de l'eau, mais sur l'herbe de la berge où… on se reposait, on était les seuls êtres vivants. Ce beau jeune homme et moi. Il me faisait plein de promesses, me parlait d'amour et…

— Pouvons-nous dire qu'il a abusé de vous ? demanda Marty.

— Votre Honneur, il influence le témoin.

— Il n'a pas du tout abusé de moi, fit Vialatte. J'étais consentante pour tout ce qui s'est passé. Je le regrette peut-être asteure, mais ça ne change pas le fait qu'il ne m'a pas forcée. Évidemment, si j'avais su à ce moment-là qu'il avait dit et fait tout pareil à cette fille de Vigor Church…

— Votre Honneur, le témoin n'a aucune connaissance personnelle de…

— Objection accordée, fit le juge. S'il vous plaît, limitez vos réponses aux questions posées. »

En-Vérité ne put qu'admirer le savoir-faire de Vialatte. Elle réussit à donner l'impression qu'elle défendait Alvin, qu'elle ne cherchait pas à l'enfoncer. Qu'elle l'aimait.

XVI
La vérité

Lorsque ce fut le tour d'En-Vérité de questionner Vialatte, il resta un instant à la considérer. Elle offrait l'image même de la confiance suffisante, la tête légèrement penchée de côté, dans une attitude de légère curiosité, en attente de ce qu'il allait lui demander.

« Mademoiselle Franker, je voudrais savoir… Lorsque vous êtes passés à travers le mur de la prison, comment êtes-vous remontés jusqu'au niveau du sol ? »

Elle eut l'air momentanément troublée. « Oh, la prison est en sous-sol ? Eh bien, quand on a traversé le mur, je suppose qu'on a… Non, bien sûr que non. La prison est au premier étage du tribunal, et ça fait une hauteur d'une dizaine de pieds. Ce n'est pas gentil de votre part, d'essayer de me piéger.

— Ma question tient toujours. Vous avez dû faire une belle chute quand vous avez traversé le mur pour vous retrouver dans le vide.

— Ça s'est fait en douceur. On… on a flotté jusque par terre. Ç'a été un moment inoubliable de cette aventure merveilleuse. Si j'avais su que vous vouliez tant de détails, je vous en aurais parlé tout de suite.

— Alors. Alvin… flotte.

— C'est vraiment un jeune homme remarquable.

— Je veux bien le croire, dit En-Vérité. D'ailleurs, il possède entre autres talents extraordinaires la faculté de voir par-delà les sortilèges d'illusion. Vous le saviez ?

— Non, je… Non. » Elle avait l'air perplexe.

« Par exemple, il voit à travers le sortilège dont vous vous servez pour cacher aux gens votre petite manie de claquer vos fausses dents. Vous le saviez ?

— Manie ! » Elle était mortifiée. « Des fausses dents ! En voilà des horreurs à dire !

— Avez-vous, oui ou non, de fausses dents ? »

Marty Laws se dressa d'un bond. « Votre Honneur, je ne vois pas quel rapport des fausses dents ont avec l'affaire qui nous occupe.

— Maître Cooper, ça paraît un peu déplacé, fit le juge.

— Votre Honneur, vous avez accordé une grande marge de manœuvre à l'accusation pour qu'elle conteste la sincérité de mon client. Il me semble que la défense a droit à la même latitude vis-à-vis de ceux qui taxent monsieur Smith d'abus de confiance.

— De fausses dents, c'est un peu personnel, vous ne trouvez pas ? demanda le juge.

— Et accuser mon client de l'avoir séduite, ça ne l'est pas ? » répliqua En-Vérité.

Le juge sourit. « Objection rejetée. Je crois que l'accusation a ouvert une porte assez large pour ce genre de questions. »

En-Vérité se retourna vers Vialatte. « Avez-vous de fausses dents, mademoiselle Franker ?

— Non ! se récria-t-elle.

— Vous êtes sous serment. Par exemple, n'avez-vous pas agité votre dentier en direction d'Alvin lorsque vous avez dit que c'était un beau jeune homme ?

— Comment je pourrais agiter un dentier que je n'ai pas ?

— Puisque vous déposez, mademoiselle Franker, accepteriez-vous de paraître devant la cour sans les quatre amulettes que vous portez et sans le châle dans lequel sont cousus des sortilèges ?

— Je n'ai pas à me soumettre à…»

Alvin se pencha et tirailla sur les basques d'En-Vérité. L'avocat voulut l'ignorer, parce qu'il le savait, Alvin allait lui interdire de poursuivre dans cette voie. Mais comment feindre de n'avoir pas remarqué un geste si peu discret que toute la cour l'avait vu ? Faisant fi des protestations de Vialatte, il se tourna

vers son client qui lui chuchota dans le creux de l'oreille. « En-Vérité, vous connaissiez que j'voulais pas…

— Mon devoir, c'est de vous défendre du mieux…

— En-Vérité, posez-lui des questions sus la salamandre qu'elle a dans son sac. Faites-la sortir si vous pouvez. »

En-Vérité fut surpris. « Une salamandre ? Mais à quoi ça nous avancera ?

— Faites-la sortir du sac, c'est tout, insista Alvin. Dessus une table, devant tout l'monde. Elle s'ensauvera pas. Même quand elles sont possédées par le Défaiseur, les salamandres restent bêtes. Vous verrez. »

En-Vérité refit face au témoin. « Mademoiselle Franker, auriez-vous l'amabilité de nous montrer le lézard que vous avez dans votre sac ? »

Alvin tirailla encore sur les pans de son habit. La bouche collée contre son oreille, il souffla : « Les salamandres, c'est pas des lézards. C'est des amphibiens, pas des reptiles.

— Je vous demande pardon, mademoiselle Franker. Pas un lézard. Un amphibien. Une salamandre.

— Je n'ai rien de…

— Votre Honneur, voudriez-vous informer le témoin des conséquences qu'entraîne une fausse déclaration sous…

— Si j'ai une créature pareille dans mon sac, je voudrais bien savoir qui l'y a fourrée ou comment elle y est entrée, fit Vialatte.

— Vous ne verrez donc aucune objection à ce que l'huissier regarde dans votre sac et en retire toute créature amphibienne qui pourrait s'y trouver ? »

Surmontant son indécision, Vialatte répondit : « Non, aucune.

— Votre Honneur, qui juge-t-on ici ? intervint Marty Laws.

— Je crois qu'il s'agit d'établir la sincérité du témoin, fit le juge, et je trouve cet exercice passionnant. Vous nous avez proposé un scandale et nous vous avons écouté. Maintenant ça m'intéresse de voir un amphibien. »

L'huissier farfouilla dans le sac, puis il poussa soudain un cri et bondit en arrière. « Excusez-moi, Votre Honneur, il est dans ma manche ! » dit-il en s'efforçant de garder son calme tandis qu'il se trémoussait et dansait la gigue.

D’un geste théâtral. En-Vérité balaya la table de la défense des papiers qui l’encombraient et la tira au milieu du tribunal. « Quand vous aurez récupéré la petite fugueuse, dit-il, posez-la ici, je vous prie.

Alvin se renversa sur sa chaise, les jambes tendues, les chevilles croisées, l’air du politicien qui vient de gagner une élection. Sous son siège, le soc reposait dans son sac de toile.

De toutes les personnes présentes dans la salle, seule Vialatte ne prêta aucune attention à la salamandre. Elle resta assise sans bouger, comme en transes ; pourtant non, ce n’était pas ça. Non, on aurait dit qu’elle assistait à une soirée où l’on tenait des propos légèrement inconvenants et qu’elle feignait de ne pas les remarquer.

En-Vérité ne savait pas où allait le mener cette histoire de salamandre, mais comme Alvin ne lui permettrait pas de suivre une autre voie pour discréditer Vialatte ou Amy, il faudrait qu’il s’en contente.

*

Alvin avait observé Vialatte pendant qu’elle déposait – observé de près, non seulement avec les yeux, mais avec sa vision intérieure qui lui permettait de voir comment s’agençait le monde matériel. L’un des premiers détails qu’il nota, ce fut la façon dont Vialatte penchait un brin la tête avant de répondre. Comme si elle écoutait. Il envoya donc sa bestiole et la fit planer en l’air, à l’affût des plus petites vibrations sonores. Et il y en avait, pour sûr, mais telles qu’Alvin n’en avait jamais connu. D’ordinaire, le son se propage depuis sa source comme des vaguelettes autour d’un caillou qu’on a jeté dans une mare, dans toutes les directions, elles rebondissent et se répercutent, mais elles s’amenuisent aussi et faiblissent avec la distance. Ce son-là, lui, suivait un canal. Comment était-ce possible ?

Pendant quelques instants, cette question scientifique faillit l’absorber totalement et lui faire oublier qu’il passait en jugement alors que déposait le témoin le plus dangereux mais peut-être aussi le plus faible du procès. Heureusement, il comprit très vite ce qui se passait. Le son provenait de deux

sources très proches l'une de l'autre et se déplaçait en parallèle. Lorsque les ondes se croisaient, il y avait interférence, le son se réduisait à une simple turbulence dans l'espace. Alvin tendit l'oreille et perçut le léger sifflement chaotique qui en résultait. En revanche, dans la direction où elles restaient parfaitement parallèles, non seulement les ondes n'interféraient pas entre elles, mais elles donnaient l'impression d'augmenter la puissance du son. Résultat : il suffisait d'occuper la place exacte de Vialatte pour que le chuchotement le plus faible devienne audible : et partout ailleurs dans la salle, on n'entendait rien.

Alvin trouva le phénomène vraiment curieux. Il ignorait que le Défaiseur se servait du son pour s'adresser à ses laquais. Il lui avait toujours supposé un moyen de leur toucher directement l'esprit. Au lieu de ça, le Défaiseur s'exprimait à partir de deux sources rapprochées. Alvin ne put retenir un sourire. Le vieux dicton se vérifiait : Le menteur parle des deux côtés de la bouche.

Alvin envoya sa bestiole fouiller dans le sac de Vialatte et ne tarda pas à trouver la source sonore. La salamandre se tenait perchée sur les objets personnels du témoin, et le son lui sortait de la gueule – pourtant les salamandres ne sont pas équipées pour reproduire la voix humaine. Si seulement il arrivait à entendre ce qu'elle disait.

Eh bien, sauf erreur, il pouvait arranger ça. Mais d'abord il fallait qu'il la fasse sortir afin que la cour entière constate d'où venaient les réponses. Ce fut à ce moment qu'il s'intéressa de nouveau au déroulement du procès, mais pour découvrir, à son grand effroi, qu'En-Vérité allait passer outre ses instructions et tenter d'enlever le merveilleux déguisement de Vialatte. Il avança le bras, tira sur l'habit de son défenseur et lui chuchota des reproches aussi aimablement que possible. Il lui dit alors de faire sortir la salamandre du sac.

Maintenant l'animal paniquait, coincé dans la manche de l'huissier, et il fallut à Alvin un certain temps pour lui envoyer sa bestiole et entreprendre de le calmer : ralentir son rythme cardiaque, lui souffler des mots apaisants. Bien entendu, il ne rencontra aucune résistance de la part du Défaiseur. Il n'en fut pas surpris. Il lui suffisait de Faire quelque chose pour le

repousser. Mais il le sentit, tapi, qui miroitait en arrière-plan, dans les angles de la salle du tribunal, et attendait de réintégrer la salamandre afin de reprendre son discours à Vialatte.

C'était bon signe : le Défaiseur avait besoin d'une créature pour s'adresser à elle. Vialatte n'était pas entièrement dévorée par la soif du pouvoir ni par le désir de Défaire, voilà pourquoi le Défaiseur ne pouvait pas entrer en relation directe avec elle.

Alvin n'en savait pas vraiment aussi long sur le Défaiseur, mais après des années d'interrogations et de réflexions, il était parvenu à certaines conclusions. Il ne l'assimilait plus à une personne, même s'il oubliait parfois d'y penser comme à une chose ou un animal. Il l'avait toujours vu sous forme d'un frisson dans l'air, d'un chatoiement qui battait en retraite vers sa vision périphérique : il croyait désormais qu'il s'agissait là de la véritable nature du Défaiseur. Tant qu'on s'employait à Faire, on le tenait en échec ; et du reste, la plupart des gens ne l'intéressaient pas outre mesure. Seuls l'attiraient les Faiseurs hors du commun – et les destructeurs les plus orgueilleux (ou les individus dotés d'un orgueil destructeur, Alvin n'était pas sûr si ça faisait une différence). Alvin l'attirait parce qu'il voulait s'en débarrasser ainsi que de ses réalisations. Mais d'autres attiraient aussi le Défaiseur, comme Philadelphia Thrower et, apparemment. Vialatte Franker, parce que ceux-là lui offraient les mains, la bouche et les yeux dont il avait besoin pour accomplir sa besogne.

Ce que devinait Alvin, mais qu'il ne pouvait pas savoir, c'était que ceux à qui le Défaiseur apparaissait le plus clairement détenaient une espèce de pouvoir sur lui. Que le Défaiseur, une fois qu'il s'était mis en rapport avec eux, ne pouvait soudain plus se libérer tout seul. Il jouait le rôle que son allié humain lui avait dévolu. Le révérend Thrower avait eu besoin d'un visiteur angélique investi d'une colère divine – ce que le Défaiseur était donc devenu pour lui. Vialatte avait eu besoin d'autre chose. Mais le Défaiseur ne pouvait pas se détacher d'elle comme ça. Il ne sentait pas le danger qu'il courait en s'offrant à la vue de tous, à moins que Vialatte ne le sente elle-même. Et comme elle n'était pas assez lucide pour se rendre seulement compte de la présence d'une salamandre – un détail qu'Alvin tenait de ce que

lui avait raconté Arthur Stuart – il y avait une bonne chance pour qu'on amène le Défaiseur à s'exposer devant l'ensemble de la cour, à condition de procéder avec précaution et de prendre Vialatte par surprise.

Il regarda donc l'huissier sortir enfin la salamandre calmée – disons plus calme, en tout cas – de son col de chemise où elle s'était réfugiée et la poser délicatement sur la table. Peu à peu, Alvin retira sa bestiole de l'amphibien afin que le Défaiseur puisse le réintégrer. Reviendrait-il ? Reparlerait-il à Vialatte comme l'espérait Alvin ?

Il revint. Il lui reparla.

La colonne sonore s'éleva de nouveau.

Tout le monde voyait la gueule de la salamandre s'ouvrir et se refermer, mais bien sûr on n'entendait rien et on croyait aux mouvements désordonnés d'un animal.

« Vous voyez la salamandre ? » demanda En-Vérité.

Vialatte parut perplexe. « Je ne comprends pas la question.

— Sur cette table, là, devant vous. Vous voyez la salamandre ? »

Vialatte eut un vague sourire. « Je crois que vous essayez maintenant de me faire marcher, maître Cooper. »

Des murmures montèrent dans la salle.

« Ce que j'essaye de faire, dit En-Vérité, c'est d'établir si vous êtes une observatrice sérieuse. »

Daniel Webster prit la parole. « Votre Honneur, comment pouvons-nous être sûrs que la défense ne nous joue pas un tour ? Nous savons déjà que le défendeur détient des pouvoirs occultes remarquables.

— Prenez patience, maître Webster, fit le juge. Vous aurez tout le temps de réfuter par la suite. »

Pendant ce temps, Alvin s'intéressait au double faisceau sonore qui partait de la salamandre et se dirigeait droit sur Vialatte. Il chercha un moyen de le dévier, mais sans succès bien sûr, puisque le son se propage forcément en ligne droite – manifestement, pareille opération dépassait son pouvoir et ses connaissances.

Ce qu'il pouvait tenter, cependant, c'était de créer une contre-turbulence à la source même d'un des faisceaux, ce qui

laisserait l'autre parfaitement audible, étant donné que celui qu'il aurait bloqué n'amènerait plus d'interférences. Le son serait faible, malgré tout ; Alvin ignorait totalement si on l'entendrait assez pour qu'on le comprenne. Il n'y avait qu'un moyen de savoir.

D'ailleurs, c'était peut-être là le nouvel acte de Faiseur qu'il lui fallait accomplir pour passer la zone obscure dans sa flamme de vie où Peggy ne voyait rien.

Il bloqua un faisceau sonore.

*

« Mademoiselle Franker, disait En-Vérité, puisque tout le monde sauf vous dans cette cour est en mesure de voir cette salamandre…»

Soudain, une voix provenant d'une source inattendue devint audible, au beau milieu d'une phrase. En-Vérité se tut pour écouter.

Il s'agissait d'une voix de femme, guillerette et encourageante. « Ne bougez pas, Vialatte, ce bouffon d'Anglais n'est pas de taille. Rien ne vous force à lui dire quoi que ce soit si vous n'en avez pas envie. Cet Alvin Smith a eu sa chance de devenir votre ami et il vous a rejetée, alors maintenant vous allez lui montrer ce dont est capable une femme qu'on méprise. Il ne vous savait pas autant de jugeote, fine mouche que vous êtes.

— Qui c'est, ça ? » demanda le juge.

Vialatte le regarda, l'air vaguement étonnée, sans plus. « C'est à moi que vous le demandez ?

— Tout juste ! répliqua le juge.

— Mais je ne comprends pas. Qui c'est, quoi ? »

La voix de femme reprit : « Quelque chose ne tourne pas rond, mais restez calme, n'admettez rien. Mettez tout sur le dos d'Alvin. »

Vialatte prit une profonde inspiration. « Est-ce qu'Alvin a jeté un genre de sortilège qui touche tout le monde sauf moi ? » lança-t-elle.

Le juge répondit sèchement : « Quelqu'un vient de dire : « Mettez tout sur le dos d'Alvin. » Qui a dit ça ?

— Ah ! ah ! ah ! s'écria la voix féminine qui sortait à l'évidence de la gueule de la salamandre. Ah ! comment pourrait-il m'entendre ? Je ne parle qu'à vous seule ! Je suis votre meilleure amie, Vialatte, et l'amie de personne d'autre ! Ils essayent de vous piéger ! N'admettez rien !

— Je… je ne sais pas de quoi vous voulez parler, bafouilla Vialatte. Je ne sais pas ce que vous entendez.

— La femme qui vient de dire : « N'admettez rien », fit En-Vérité. Qui est-ce ? Qui est cette femme qui se dit votre meilleure amie et l'amie de personne d'autre ?

— Ah ! ah ! ah ! ah ! s'écria la salamandre.

— Ma meilleure amie ? » demanda Vialatte. Son visage ne fut plus brusquement qu'un masque de terreur – hormis sa bouche qui arborait toujours un grand sourire charmant. Des gouttes de sueur lui perlèrent au front.

Pris d'une impulsion soudaine, En-Vérité s'approcha d'elle à grands pas et empoigna son châle. « Excusez-moi, mademoiselle Franker, vous m'avez l'air d'avoir chaud. Je vais vous tenir votre châle. »

Vialatte était tellement troublée qu'elle comprit trop tard son intention. À l'instant même où le châle lui tombait des épaules, son sourire s'effaça de ses lèvres. Mieux, le visage que tout le monde connaissait disparut pour céder la place à celui d'une femme entre deux âges, plutôt ridée et hâlée ; plus surprenant encore : elle avait la bouche grande ouverte, et son dentier supérieur claquait de haut en bas, comme si elle le faisait monter et descendre avec la langue.

Le bourdonnement dans la salle de tribunal se mua en rugissement.

« En-Vérité, sacordjé, protesta Alvin. J'vous avais dit de pas…

— Pardon, fit l'avocat. À ce que je vois, vous avez besoin de ce châle, mademoiselle Franker. » Vite, il le lui remit sur les épaules.

Consciente à présent de ce qu'il lui avait fait, elle serra le châle d'un geste vif contre elle. Les fausses dents cliquetantes

furent aussitôt remplacées par le même sourire ravissant qu'elle affichait jusque-là, et ses traits retrouvèrent leur jeunesse et leur finesse.

« Je crois que nous nous sommes fait une idée du sérieux de ce témoin », conclut En-Vérité.

La salamandre s'écria : « Ils vont gagner, maudite gourde ! Ils t'ont piégée ! Ils t'ont eue, sombre imbécile ! »

La figure de Vialatte perdit de son calme. Elle avait l'air effrayée. « Comment pouvez-vous me parler comme ça, à moi ? » murmura-t-elle.

Vialatte n'était pas la seule à prendre peur. Le juge lui-même s'était tassé dans l'angle le plus reculé du dégagement derrière son banc. Marty Laws était assis sur le dossier de son fauteuil, les pieds sur le siège.

« Vous vous adressez à qui ? » voulut savoir le juge.

Vialatte détourna son visage à la fois du juge et de la salamandre. « À mon amie, répondit-elle. Ma meilleure amie, je croyais. » Puis elle refit face au juge. « Durant toutes ces années, personne d'autre n'avait jamais entendu sa voix. Mais maintenant vous l'entendez, vous, hein ?

— Oui, fit le juge.

— Tu leur en dis trop ! » s'écria la salamandre. Est-ce que sa voix changeait ?

« Vous la voyez ? demanda Vialatte d'une petite voix chevrotante. Vous voyez comme elle est belle ? Elle m'a appris comment me rendre belle moi aussi.

— La ferme ! brailla la salamandre. Tais-toi donc, sale garce ! »

Oui, la voix était plus grave à présent, une voix de fond de gorge, voilée, râpeuse.

« Je ne la vois pas, non, répondit le juge.

— Mais ce n'est pas mon amie, non, dit Vialatte. Pas vraiment.

— Je vais t'arracher la langue, espèce de…» La salamandre lâcha un chapelet d'injures à couper le souffle.

Vialatte pointa le doigt sur la créature. « C'est elle qui m'a dit de le faire ! Elle m'a dit de raconter tous ces mensonges sur Alvin ! Mais maintenant je vois qu'elle est vraiment odieuse ! Et

pas du tout belle ! Elle n'est pas jolie, elle est affreuse comme… comme un triton !

— Une salamandre, rectifia obligeamment le juge.

— Je vous déteste ! cracha Vialatte à la salamandre. Allez-vous-en ! Je ne veux plus vous voir ! »

La bête semblait sur le point de bouger, mais pas pour s'en aller. Elle donnait davantage l'impression de vouloir bondir de la table et franchir la distance qui la séparait de Vialatte pour l'assaillir ainsi que l'horrible voix l'en avait menacée.

*

Alvin fouillait avec précaution l'organisme de la salamandre, essayait de trouver où et comment le Défaiseur la dirigeait. Mais quelle que fût la méthode employée, elle ne laissait aucune trace physique visible pour Alvin.

Il comprit cependant que ça n'avait pas d'importance. Il existait des moyens de libérer une personne d'une domination extérieure : un sortilège « fiche-moi-l'camp », par exemple. Bien exécuté, serait-il sans effet pour la salamandre ? Alvin délimita dans sa tête les points exacts de la table où il faudrait tracer le sortilège, définit leur ordre, le nombre de boucles qui les relieraient entre eux.

Puis il envoya sa bestiole dans le cerveau de la salamandre, là où résidait le peu d'intelligence qu'elle possédait Liberté, y chuchota-t-il à sa façon que les animaux comprenaient. Pas avec des mots, mais avec des sensations. Des images : la salamandre en quête de nourriture, qui s'accouplait, qui trottinait sur la vase, dans les feuilles et les herbes, s'insinuait dans les fissures moussues et fraîches des pierres. Libre de ses mouvements au lieu de vivre dans un sac à main tout sec. La salamandre ne demandait que ça.

Vas-y, dit silencieusement Alvin à l'esprit de l'animal. Et il lui montra les méandres à suivre pour arriver au premier point.

La salamandre se préparait à sauter de la table. Mais elle décida plutôt de courir le long du motif sinueux et toucha d'un orteil le point exact ; Alvin s'arrangea pour que l'orteil pénètre dans le bois juste assez pour laisser une marque, même si aucun

œil humain n'aurait pu la distinguer, tant elle était discrète. Trottinement, boucle, marque et on recommence. Six tout petits pointages à la surface de la table, puis un bond au beau milieu du sortilège.

Et le Défaiseur disparut.

*

La salamandre fila selon un parcours aberrant, trop vite pour qu'on le distingue clairement ; elle courut puis s'arrêta net au centre de la table.

Brusquement, l'intelligence parut abandonner les mouvements de la créature. Elle ne regardait plus Vialatte. Ne regardait plus personne en particulier. Elle furetait sur la table. Comme on n'était pas encore sûr que le sortilège qui la liait était vraiment rompu, personne n'osait s'approcher. Elle descendit à toute allure le pied de table puis décampa tout droit vers Alvin. Elle flaira le sac sous son siège qui contenait le soc. Elle se précipita à l'intérieur.

La consternation s'abattit sur le tribunal. « Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Marty Laws. Pourquoi elle est entrée dans ce sac ?

— Parce qu'elle est née dans ce sac ! s'exclama Webster. Vous voyez bien qu'Alvin Smith est à l'origine de ce mauvais tour ! J'ai contemplé le diable en face, et il se tient assis avec un toupet incroyable dans ce fauteuil là-bas ! »

Le juge abattit son marteau.

« Ce n'est pas lui, le diable, fit Vialatte. Le diable a la figure beaucoup plus jolie que ça ! » Elle éclata alors en sanglots.

« Votre Honneur, dit Webster, le défendeur et son avocat ont fait un cirque de cette cour !

— Mais après que vos mensonges éhontés et vos insinuations dégoûtantes en ont fait une fosse d'aisance ! » lui rugit en retour En-Vérité.

Les spectateurs saluèrent d'une salve d'applaudissements.

Le juge abattit une fois de plus son marteau. « Silence ! Reprenez-vous sinon je demande à l'huissier de faire évacuer la salle ! Vous m'entendez ? »

Au bout d'un moment, le silence régna de nouveau.

Alvin se pencha et fouilla dans le sac. Il en sortit le corps flasque de la salamandre.

« Elle est morte ? demanda le juge.

— Non, m'sieur, répondit Alvin. Elle est jusse endormie. Elle est très, très fatiguée. On y en a fait voir, comme qui dirait. On y en a fait voir et on y a rien donné à manger. Asteure, c'est pas vraiment une preuve de quèque chose, Votre Honneur. J'peux la donner à mon ami Arthur Stuart pour qu'il s'occupe d'elle jusqu'à tant qu'elle retrouve ses forces ?

— L'accusation y voit-elle une objection ?

— Non, Votre Honneur », fit Marty Laws.

Au même instant, Daniel Webster se leva d'un bond. « Cette salamandre n'a effectivement jamais rien prouvé. Il est évident qu'elle a été amenée par le défendeur et son avocat et qu'elle a toujours obéi à leurs ordres. Voilà qu'ils ont pris possession d'une femme honnête et qu'ils l'ont brisée ! Regardez-la ! »

Il désigna la belle Vialatte Franker, dont les joues lisses et ravissantes ruisselaient de larmes.

« Une femme honnête ? fit-elle d'une voix douce. Vous le savez aussi bien que moi, vous m'avez fait comprendre que vous aviez besoin d'une confirmation pour cette Amy Sump, que si vous aviez moyen de prouver qu'Alvin était bel et bien sorti de la prison, on la croirait, elle, et personne ne croirait plus Alvin. Oh, vous en avez poussé, des soupirs, et vous faisiez croire que vous ne me suggériez rien, mais je n'étais pas dupe, pas plus que vous, alors j'ai appris les sortilèges auprès de mon amie, on a fait ce qu'il fallait, et maintenant vous êtes là à mentir encore.

— Votre Honneur, fit Webster, le témoin est visiblement perturbé. Je vous assure qu'elle a mal interprété la brève conversation que nous avons eue au cours d'un dîner à l'auberge.

— Je n'en doute pas, maître Webster, dit le juge. Je suis sûr que vous avez tous les deux raison.

— Votre Honneur, avec tout le respect que je vous dois, je ne vois pas…

— Non, vous ne voyez pas ! s'écria Vialatte en se levant de sa place à la barre des témoins. Vous prétendez voir ici une femme

honnête ? Je vais vous en montrer une, moi, de femme honnête ! »

Elle se débarrassa les épaules de son châle. Aussitôt, l'illusion de beauté disparut de son visage. Puis elle baissa les mains, sortit les amulettes de son corsage et s'en passa les chaînettes par-dessus la tête. Son corps se modifia devant les yeux de l'assistance : désormais elle n'était plus grande et mince mais de taille moyenne, plutôt corpulente, entre deux âges. Ses épaules se voûtaient et elle avait les cheveux davantage blancs que dorés. « Ça, c'est une femme honnête », dit-elle. Puis elle s'affaissa dans son fauteuil et pleura dans ses mains.

« Votre Honneur, dit En-Vérité, je crois que je n'ai plus de questions à poser à ce témoin.

— L'accusation non plus, fit Marty Laws.

— Je ne suis pas d'accord ! s'exclama Webster.

— Maître Webster, lui dit calmement Marty Laws, vous êtes dégagé de votre poste de procureur adjoint. Le témoignage de ces témoins que vous m'avez amenés ne paraît pas recevable dans cette cour, et je crois que vous seriez bien avisé de quitter cette salle sans délai. »

Quelques personnes applaudirent, mais un regard noir du juge les réduisit au silence.

Webster se mit à fourrer des papiers dans sa serviette. « Si vous alléguez que j'ai pu agir contrairement à l'éthique…

— Personne n'allègue quoi que ce soit, maître Webster, dit le juge, sauf que vous n'avez plus aucun lien avec le procureur du comté de Hatrack et qu'il serait donc judicieux que vous passiez de l'autre côté de la barre de délimitation et, à mon humble avis, de l'autre côté de la porte de ce tribunal. »

Webster se leva de toute sa hauteur, se coinça son sac sous le bras et, sans un autre mot, enfila l'allée à grands pas et sortit de la salle d'audience.

Au passage, il croisa une femme dans la cinquantaine, aux cheveux poivre et sel, qui se dirigeait d'un air décidé vers le banc du juge. Non, vers la barre du témoin ; elle entra alors dans le box, passa le bras autour des épaules de Vialatte Franker et aida la femme en pleurs à se mettre debout. « Allons, Vialatte,

vous avez été très courageuse, vous avez bien agi, on est joliment fiers de vous.

— Dame Trader, murmura Vialatte, j'ai tellement honte.

— Vous racontez des bêtises. On veut toutes être belles, et pour tout dire, j'crois que vous l'êtes toujours. Mais… plus mûre, voilà tout. »

Les spectateurs regardèrent en silence Dame Trader conduire sa rivale d'autrefois hors du tribunal.

« Votre Honneur, fit En-Vérité, tout le monde comprend, je pense, qu'il est temps de revenir au cas qui intéresse la cour. Nous avons été distraits par des témoins sans rapport avec l'affaire, laquelle se réduit désormais à Conciliant Smith et Hank Dowser d'un côté, et Alvin Smith de l'autre. Leur parole contre la sienne. À moins que l'accusation ait d'autres témoins à citer, je voudrais commencer ma défense en laissant Alvin donner sa version des faits, ainsi les jurés pourront-ils juger enfin par eux-mêmes.

— Bien dit, maître Cooper, fit Marty Laws. Voilà la véritable affaire, et je regrette de m'en être écarté. L'accusation en reste là, et je crois que nous aimerions tous entendre le défendeur. Je suis heureux qu'il parle en son nom, même si la constitution des États-Unis l'autorise à refuser de témoigner sans préjudice.

— Un noble sentiment, fit le juge. Monsieur Smith, veuillez vous lever et prêter serment. »

Alvin se pencha, ramassa le sac contenant le soc et se le hissa par-dessus l'épaule aussi facilement que s'il s'agissait d'une miche de pain ou d'un sac de plumes. Il s'avança jusqu'à l'huissier, posa une main sur la Bible et leva l'autre avec le sac et le reste. « Je jure solennellement devant Dieu de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, dit-il.

— Alvin, fit son avocat, racontez-nous comment est né ce soc. »

Alvin hocha la tête. « J'ai pris l'fer que mon patron m'avait donné – Conciliant, quoi, c'était lui mon maître à l'époque – et j'l'ai fait fondre à la bonne chaleur. J'avais déjà préparé l'moule de mon soc, alors j'l'ai plongé d'dans, j'ai laissé tout ça r'froidir assez pour pouvoir casser l'moule, et après j'ai taillé, martelé et

gratté tous les défauts, jusqu'à tant que j'trouve que ça ressemblait à un soc aussi parfait que j'pouvais l'faire.

— Vous êtes-vous servi de votre talent de Faiseur pour le fabriquer ? demanda En-Vérité.

— Non, m'sieur, dit Alvin. Ç'aurait pas été juste. J'voulais gagner l'droit d'être un compagnon forgeron. Je m'suis servi d'ma bestiole pour inspecter l'soc, mais j'y ai rien changé sauf avec mes outils et mes deux mains. »

De nombreux spectateurs approuvèrent de la tête. Ils savaient ce que c'était que vouloir fabriquer un objet de leurs mains sans recourir aux talents extraordinaires si courants dans le village depuis quelque temps.

« Et en fin de compte, qu'avez-vous obtenu ?

— Un soc, répondit Alvin. Tout en fer, bien façonné et bien trempé. D'la bonne ouvrage pour passer compagnon.

— Ce soc, à qui appartenait-il ? poursuivit En-Vérité. Je ne vous le demande pas comme à un expert en droit, mais comme à l'apprenti que vous étiez à l'époque où vous l'avez réalisé. Était-il à vous ?

— Il était à moi par rapport que c'est moi qui l'avais fait, et à lui par rapport que c'était son fer. C'est la coutume que l'compagnon emporte son ouvrage d'admission, mais j'connaissais que Conciliant avait l'droit de l'garder s'il voulait.

— Et vous avez alors décidé de changer le fer, semble-t-il. »

Alvin fit oui de la tête.

« Pouvez-vous expliquer à la cour votre raisonnement à cet égard ?

— J'connais pas si on peut appeler ça un raisonnement, par le fait. C'était pas rationnel, comme aurait dit m'zelle Larner. J'connaissais seulement ce que j'voulais qu'il soye, voilà. Ç'avait rien à voir avec mon passage d'apprenti à compagnon forgeron. Plutôt avec mon passage d'apprenti à compagnon Faiseur, et j'avais pas d'maître pour juger mon ouvrage, ou alors, si y en a un, c'est qu'il s'est pas 'core fait connaître.

— Donc vous avez décidé de changer le fer en or. »

Alvin chassa cette idée d'un geste de la main. « Oh, dites, ça s'rait pas dur, ça, j'connais comment changer un métal en un autre depuis longtemps – c'est plus facile avec les métaux, c'est

des p'tits morceaux bien alignés et tout. C'est dur de changer l'air, mais facile de changer le métal.

— Vous dites que vous auriez pu changer le fer en or n'importe quand ? demanda En-Vérité. Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ?

— M'est avis qu'y a tout c'qu'y faut comme or dans l'monde, et tout c'qu'y faut comme fer. On a pas b'soin d'faire des marteaux, des scies, des haches et des socs de charrue en or – faut du fer pour ça. L'or, c'est pour les affaires qu'ont besoin de métal mou.

— Mais l'or aurait fait de vous un homme riche », observa En-Vérité.

Alvin secoua la tête. « L'or m'aurait rendu célèbre. Il aurait attiré des tas d'voleurs autour de moi. Et ça m'aurait pas du tout aidé à apprendre comment dev'nir un bon Faiseur.

— Vous voulez nous faire croire que l'or ne vous intéresse pas ?

— Non, m'sieur. J'ai besoin d'argent comme tout l'monde. À ce moment-là, j'espérais me marier et j'avais même pas un sou à moi, ce qu'était pas beaucoup pour démarrer dans la vie. Mais pour la plupart des genses, l'or, ça représente leur ouvrage, et j'voyais pas comment j'pourrais posséder de l'or qui viendrait pas aussi d'mon ouvrage. Ça s'rait pas juste, y aurait pas d'équilibre, et je s'rais pas un bon Faiseur, si vous m'comprenez.

— Et pourtant vous avez bel et bien transformé le soc en or, non ?

— C'était qu'une étape, dit Alvin.

— Une étape vers quoi ?

— Ben, vous connaissez. Vers c'que les témoins ont tous dit qu'ils ont vu. Ce soc-là, c'est pas de l'or ordinaire. Ça bouge. Ça agit. C'est vivant.

— Et c'est ce que vous vouliez faire ?

— Le feu d'la vie. Pas seulement le feu d'la forge.

— Comment vous y êtes-vous pris ?

— C'est dur d'expliquer aux genses qui connaissent pas ce que c'est une bestiole qui va dedans les affaires. J'ai pas créé la vie dans l'soc, elle y était déjà. Les p'tits morceaux d'or voulaient garder la forme que j'leur avais donnée, la forme du soc, alors ils

ont lutté contre l'feu qui voulait les fondre, mais ils avaient pas la force pour ça. Ils connaissaient pas leur propre force. Et moi, j'pouvais pas leur apprendre. Alors, tout d'un coup, j'ai eu l'idée d'mettre mes mains dans l'feu et d'montrer à l'or comment se faire vivant, tout comme moi j'l'étais.

— De mettre vos mains dans le feu ? » demanda En-Vérité.

Alvin hocha la tête. « Ça fait un mal affreux, moi j'vous l'dis…

— Mais vous n'en gardez aucune trace, fit l'avocat.

— C'était chaud, mais vous voyez, c'était un feu d'Faiseur, et j'ai finalement compris ce que j'aurais tout l'temps dû connaître, qu'un Faiseur fait partie de ce qu'il Fait. Fallait que j'soye dans l'feu avec le soc pour y montrer comment vivre, pour l'aider à trouver sa propre flamme de vie. Si j'connaissais exactement comment ça marche, j'l'apprendrais sûrement mieux aux genses. Dieu connaît que j'ai essayé, mais y a 'core personne qui y arrive, sauf p't-être un couple ou deux qui s'y mettent p'tit à p'tit. En tout cas, l'soc, il a commencé à vivre dans l'feu.

— Donc le soc était tel que nous l'avons vu, ou plutôt tel que nous l'avons entendu décrit ici.

— Oui, répondit Alvin. De l'or vivant.

— Et d'après vous, à qui appartient cet or ? »

Alvin regarda autour de lui, d'abord Conciliant, puis Marty Laws et enfin le juge. « Il appartient qu'à lui-même. C'est pas un esclave. »

Marty Laws bondit de son siège. « Le témoin ne revendique sûrement pas le droit des socs d'or à la citoyenneté.

— Non, m'sieur, fit Alvin. Pas du tout. Il a sa propre raison d'être, mais j'crois pas qu'faire le juré ou voter pour un président, ç'a grand-chose à voir là-d'dans.

— Mais vous dites qu'il n'appartient pas à Conciliant Smith ni à vous non plus, remarqua En-Vérité.

— À aucun d'nous deux.

— Alors pourquoi rechignez-vous autant à le redonner à votre ancien maître ? demanda l'avocat.

— Par rapport qu'il veut l'fondre. C'est ça qu'il a dit dès le lendemain matin, 'videmment, quand j'y ai répondu que j'pouvais pas faire ça, il m'a traité d'voleur et il a insisté : l'soc était à lui. Il a dit qu'un ouvrage de compagnon, ça r'vient au

maître sauf s'il le donne au compagnon, et alors, j'crois qu'il a dit : « Ça, tu peux toujours courir ! » Et après il m'a traité d'voleur.

— Et n'avait-il pas raison ? N'étiez-vous pas un voleur ?

— Non, m'sieur. Je r'connais que l'fer qu'il m'a donné, j'l'avais pus, et j'demanderais pas mieux que d'le lui rendre, cinq fois ou dix fois plusse, si c'est c'que la justice m'ordonne. Non pas que j'y ai volé, r'marquez, mais par rapport qu'il existait pus. En ce temps-là, 'videmment, j'avais d'la colère après lui par rapport que j'étais prêt à passer compagnon depuis des années, mais lui, il me gardait tout d'même jusqu'au bout du contrat, en faisant semblant d'pas connaître que c'était moi, l'meilleur forgeron…»

Dans le public, Conciliant se dressa soudain et cria : « Un contrat, c'est un contrat ! »

Le juge fit retentir son marteau.

« Mais j'ai respecté l'contrat, dit Alvin. J'ai travaillé jusqu'au bout, quand bien même il me traitait comme un valet, qu'il pouvait pus rien m'apprendre depuis la deuxième année. Du coup je m'suis dit que j'avais plusse que gagné l'prix du fer perdu. Mais asteure, m'est avis que c'étaient les paroles d'un drôle en colère. J'comprends que Conciliant était dans son droit, et je s'rai content d'lui donner l'prix du fer, ou même d'lui faire un aut' soc en fer à la place de çui-là qu'a disparu.

— Mais vous ne lui donnerez pas le soc actuel que vous avez fait.

— S'il m'avait donné de l'or pour faire un soc, j'y en rendrais autant. Mais il m'a donné du fer. Et même s'il avait un droit sus ce montant d'or, il en a aucun sus cet or-là, par rapport que si l'soc tombait dans ses mains, il le détruirait, et une affaire de même, ça doit pas être détruit, surtout par ceux-là qu'ont pas l'pouvoir d'la refaire. En plusse, cette accusation d'l'avoir volé, c'était avant qu'il voie l'soc bouger.

— Il l'a vu bouger ? demanda En-Vérité.

— Oui, m'sieur. Et alors il m'a dit : « File d'icitte. Prends c'te chose et va-t'en. J'veux plus jamais r'voir ta goule dans les parages. » Si je m'souviens bien, c'étaient ses paroles exactes, et

s'il dit que c'est pas vrai, alors Djeu témoignera contre lui au jour du Jugement dernier, et ça, il le connaît. »

En-Vérité hocha la tête. « Nous avons donc votre version de l'affaire, dit-il. Maintenant, en ce qui concerne Hank Dowser, qu'en est-il de cette histoire de puits creusé ailleurs qu'à l'emplacement qu'il avait indiqué ?

— J'connaissais que c'était pas un bon endroit, fit Alvin. Mais j'ai creusé là ousqu'il avait dit, jusqu'à tant que j'tombe sus d'la roche solide comme tout.

— Sans trouver d'eau ?

— C'est ça. Alors j'm'en suis allé où j'aurais dû creuser en premier, et j'y ai installé l'puits, et on en tire 'core de l'eau pure aujourd'hui, j'ai entendu dire.

— Alors monsieur Dowser s'est tout bonnement trompé.

— Il s'est pas trompé, y avait d'l'eau à son emplacement. Il connaissait pas qu'y avait une épaisseur de roche et que l'eau coulait par en d'sous. Au-d'sus, c'était tout sec. Ça explique pourquoi c'était une prairie naturelle : y avait pas d'arbre qui poussait d'sus, et y en a toujours pas, sauf des tout rabougris avec des racines toutes petites.

— Merci beaucoup », dit En-Vérité. Puis, à Marty Laws : « Le témoin est à vous. »

Marty Laws se pencha sur sa table et se posa le menton sur les mains. « Ma foi, je ne sais pas si j'ai beaucoup de questions à poser. Nous avons eu la version de Conciliant sur l'affaire, et nous venons d'entendre la vôtre. Ce que je pourrais vous demander, c'est : Y a-t-il une chance pour que vous n'ayez pas vraiment changé le fer en or ? Pour que vous ayez trouvé l'or dans ce premier trou que vous avez creusé et que vous en ayez fait un soc ?

— Aucune chance, m'sieur, fit Alvin.

— Vous n'avez donc pas caché l'ancien soc en fer afin d'accroître votre réputation de Faiseur ?

— J'ai jamais couru après une réputation d'Faiseur, m'sieur. Et pour c'qui est du fer, ç'en est plus asteure. »

Marty Laws hocha la tête. « Pas d'autre question. »

Le juge se retourna vers En-Vérité. « Vous avez autre chose ?

— Une seule question, fit l'avocat. Alvin, vous avez entendu ce qu'Amy Sump a raconté sur vous deux et le bébé qu'elle porte. Y a-t-il une part de vérité dans sa déclaration ? »

Alvin secoua la tête. « J'suis jamais sorti d'la prison. C'est vrai que j'suis parti de Vigor Church un peu par rapport aux histoires qu'elle racontait sus moi. C'étaient des inventions, mais fallait que j'm'en aille, et j'comptais qu'une fois que je s'rais loin, elle rêverait pus de m'mettre le grappin d'sus et qu'elle tomberait en amour avec un bougre de son âge. J'ai jamais posé la main sus elle. J'suis sous serment et je l'jure devant Dieu. Je r'grette pour le tracas ousqu'elle s'est mise, et j'espère que l'bébé qu'elle porte sera beau et fort, et qu'il fera un bon fils pour elle.

— C'est un garçon ? demanda En-Vérité.

— Oh, oui, répondit Alvin. Un garçon. Mais pas mon fils.

— Maintenant, nous en avons terminé », fit l'avocat.

Le moment était venu des dernières déclarations, mais le juge ne donna pas le signal. Il se renversa dans son fauteuil et ferma longuement les yeux. « Messieurs dames, ce procès n'a pas été ordinaire et il a parfois pris un tour regrettable. Mais à présent, il ne reste que quelques questions en litige. Si Conciliant Smith et Hank Dowser ont raison, que l'or n'a pas été créé mais trouvé, alors je crois juste d'affirmer que le soc est sans conteste la propriété de Conciliant.

— Et comment, sacordjé ! s'écria le forgeron.

— Huissier, mettez Conciliant Smith en état d'arrestation, je vous prie, fit le juge. Il passera la nuit en prison pour outrage à la cour, et au cas où il voudrait à nouveau ouvrir la bouche, je tiens à l'informer que chaque mot qu'il prononcera ajoutera une nuit à sa peine. »

Conciliant faillit éclater mais il garda le silence tandis que l'huissier le conduisait hors de la salle d'audience.

« L'autre possibilité, c'est qu'Alvin a fabriqué l'or à partir du fer, comme il le prétend, que cet or est ce qu'il appelle de "l'or vivant" et que le soc n'appartient par conséquent qu'à lui-même. Ma foi, je ne sais pas si la loi a prévu le cas d'instruments aratoires qui seraient des individus à part entière, mais je sais une chose : si Conciliant a donné à Alvin un certain poids de fer

et qu'Alvin l'a fait disparaître, il doit donc à Conciliant le même poids de fer ou son équivalent en argent au cours légal. Voilà comment je vois l'affaire pour l'instant, mais je sais que les jurés peuvent envisager d'autres raisonnements qui m'échappent. L'ennui, c'est qu'en même temps je ne vois pas comment ils peuvent rendre un verdict équitable. Comment oublier cet étalage de liaisons scandaleuses qu'Alvin aurait ou n'aurait pas eues ? Une petite voix me dit que je devrais renvoyer ce procès pour vice de procédure, mais une autre petite voix m'affirme que ce ne serait pas juste d'obliger ce village à subir une nouvelle fois pareille épreuve. Alors voici ce que je propose. Il y a un point dans tout ça facilement vérifiable. Nous nous rendons à la forge et nous demandons à Hank Dowser de nous montrer l'endroit qu'il a choisi pour forer le puits. Nous pourrons alors creuser et constater si nous tombons sur les restes d'un coffre d'or – et sur de l'eau – ou sur une plaque rocheuse comme l'a déclaré Alvin, sans une goutte d'eau. Comme ça, il me semble que nous saurons au moins quelque chose, alors que pour le moment nous ne savons presque rien, si ce n'est que Vialatte Franker, que Dieu la bénisse, porte de fausses dents. »

Pas plus la défense que l'accusation n'avait d'objections à formuler.

« Disons alors que nous convoquons cette cour à la forge de Conciliant à dix heures du matin. Non, pas demain – on sera vendredi, le jour de l'élection. Je ne vois pas d'autre solution, nous ferons ça lundi matin. Encore une fin de semaine en prison, j'en ai peur, Alvin.

— Votre Honneur, fit observer En-Vérité Cooper, il n'y a qu'une seule prison au village, et si Conciliant Smith doit occuper une cellule dans la même salle que mon client…

— D'accord, convint le juge. Shérif, vous pourrez relaxer Conciliant Smith quand vous remmènerez Alvin là-bas.

— Merci, Votre Honneur, fit En-Vérité.

— Séance ajournée jusqu'à dix heures lundi matin. » Le marteau claqua et le spectacle s'arrêta là-dessus pour la journée.

XVII
Décisions

Parce que Calvin ne fréquentait pas grand-monde à Vigor Church, il s'était toujours considéré comme une espèce de solitaire. Tous les villageois qui n'étaient pas entichés d'Alvin se révélaient en définitive des imbéciles. Quel besoin avait Calvin de faire des farces comme attirer des mouffettes sous les galeries ou renverser les cabinets ? Alvin l'avait écarté de toutes les tâches importantes, et les autres amis qu'il aurait pu se faire ne valaient pas tripette.

À La Nouvelle-Amsterdam et à Londres, il s'était trouvé plus seul encore tant il se concentrait sur son projet d'approcher Napoléon. Même chose dans les rues de Paris, quand il les parcourait pour se donner une réputation de guérisseur. Et après avoir attiré l'attention de l'Empereur, il s'était consacré à l'étude et au travail.

Pendant un certain temps. Parce qu'au bout de quelques semaines il était devenu clair que Napoléon comptait faire traîner son enseignement aussi longtemps et aussi lentement que possible. Comment aurait-il pu agir autrement ? Dès que Calvin estimerait en savoir assez, il s'en irait et laisserait son professeur livré à sa goutte. Calvin caressait l'idée de le pousser un peu en accroissant sa souffrance, et dans ce but il chercha et trouva quelle zone du cerveau de l'Empereur était le siège de la douleur. Il avait plus ou moins l'intention de se servir de sa bestiole pour appuyer directement sur cette zone en proie au martyre et voir ensuite si Napoléon ne se souvenait pas soudain de lui apprendre quelques bricoles auxquelles il n'avait pas encore songé.

C'était bien joli de rêver éveillé, mais Calvin n'avait rien d'un imbécile. Il pourrait tenter ce coup-là une fois et gagner une journée d'enseignement, mais il aurait ensuite intérêt à ne pas s'endormir et à filer loin de Paris, de la France et de chaque région de cette bonne vieille terre où les agents de Napoléon risqueraient de le retrouver. Non, il ne pouvait pas forcer l'empereur à se presser. Il lui fallait rester et s'accommoder du rythme atrocement lent des leçons, du rabâchage insipide. Pendant ce temps-là, il observait attentivement, essayait de repérer ce que Napoléon faisait qu'il ne comprenait pas. Il ne repérait jamais rien de logique.

Que lui restait-il d'autre, alors, sinon mettre en pratique ce que Napoléon lui avait appris sur la manipulation des gens et voir s'il arrivait à mieux comprendre par la simple expérimentation ? Voilà ce qui l'amena finalement à côtoyer les autres : l'envie d'apprendre à les dominer.

Un ennui pourtant : les seules personnes à sa portée, c'étaient les domestiques, et ils étaient tous occupés. Pire encore : ils subissaient la domination directe de Napoléon, et ça ne vaudrait rien de bon de laisser l'Empereur s'apercevoir qu'un autre cherchait à prendre l'ascendant sur ses lèche-bottes. Il risquerait de se faire des idées fausses. Il risquerait de croire que Calvin essayait de saper son pouvoir, ce qui n'était pas vrai – Calvin se fichait comme de sa première chemise de prendre la place de Napoléon. Que valait un vulgaire empereur alors qu'il y avait un Faiseur dans le monde ?

Enfin, deux Faiseurs. Deux.

Sur qui Calvin allait-il essayer ses pouvoirs nouvellement acquis ? Après s'être un peu promené dans le palais et les bâtiments gouvernementaux, il finit par s'apercevoir qu'il existait en fait une autre classe d'individus. Désœuvrée, frustrée, elle fournirait à Calvin les sujets tout désignés pour ses expériences : les fils des commis et des courtisans de Napoléon.

Ils avaient tous en gros la même histoire : à mesure que leur père gravissait les échelons de la hiérarchie, on les envoyait dans des pensionnats de plus en plus réputés d'où ils ressortaient à seize ou dix-sept ans, instruits, ambitieux, mais sans aucun prestige social, ce qui voulait dire que la plupart des

portes leur restaient fermées, qu'ils n'avaient plus qu'à marcher sur les traces de leur géniteur et devenir complètement dépendants de l'Empereur. Pour certains, c'était parfait ; Calvin se désintéressa de ces besogneux satisfaits de leur sort.

Il se pencha plutôt sur les étudiants en droit épisodiques, les poètes et dramaturges enthousiastes mais dénués de talent, les séducteurs cancaniers en quête de femmes assez riches pour être désirables et assez bêtes pour se laisser prendre à leurs boniments. Calvin fit de gros progrès en français à force de converser avec eux, et alors même qu'il suivait les leçons de Napoléon et apprenait à déceler quels vices poussaient ces jeunes gens afin de mieux les flatter, les exploiter et les diriger, il s'aperçut qu'il appréciait leur compagnie. Même les imbéciles le divertissaient avec leur lassitude et leur cynisme, et de temps en temps il découvrait des compagnons véritablement intelligents et fascinants.

Ceux-là restaient les plus difficiles à dominer, et Calvin se disait que c'était le défi à relever plutôt que l'agrément de leur société qui le poussait sans arrêt à les fréquenter. Il y en avait un, surtout : Honoré. Un petit maigrichon court sur pattes aux dents prématurément gâtées, plus vieux d'un an qu'Alvin, son frère. Honoré n'avait aucunes manières ; Calvin apprit bientôt que ce n'était pas par ignorance des convenances, mais plutôt par désir de choquer ses semblables, de montrer son mépris pour leur formalisme désuet et surtout d'attirer l'attention sur lui, ce que lui garantissait son aspect toujours vaguement repoussant. Il n'inspirait peut-être que mépris et dégoût dans un premier temps, mais au bout d'un quart d'heure, immanquablement, tous riaient à ses mots d'esprit, opinaient du chef devant sa perspicacité et leur regard brillait à l'écoute de sa conversation éblouissante.

Calvin en vint même à se dire qu'Honoré bénéficiait en partie du don hérité par Napoléon à la naissance, qu'en l'étudiant il pourrait apprendre quelques-uns des secrets que l'Empereur lui cachait.

Au début, Honoré l'ignora ; non pas personnellement mais au même titre que tous ceux qui n'avaient rien à lui offrir. Puis on dut l'informer que Calvin côtoyait l'Empereur tous les jours,

que l'Empereur l'employait même comme guérisseur attitré. Aussitôt, l'Américain se mit à présenter un intérêt, au point qu'Honoré commença de l'inviter à l'accompagner dans ses déambulations nocturnes.

« J'étudie Paris, lui expliqua-t-il. Non, rectification : j'étudie l'humanité, et Paris propose un éventail assez large de cette espèce pour m'occuper pendant des années. J'étudie tous ceux qui sortent de la norme, car leur caractère atypique m'en dit long sur la nature humaine : si les faits et gestes d'un homme me surprennent, c'est parce que je me suis habitué, au fil des années, à des comportements différents. Ainsi j'apprends non seulement la bizarrerie de l'un, mais aussi la normalité de tous les autres.

— Et en quoi je suis bizarre, moi ? demanda Calvin.

— Vous êtes bizarre parce que vous écoutez mes idées plutôt que mes mots d'esprit. Vous vous passionnez pour le génie, et je vous soupçonne à moitié d'en avoir vous-même.

— Du génie ?

— L'esprit exceptionnel qui fait les grands hommes. C'est la piété exemplaire qui change les hommes en saints ou en anges, mais qu'en est-il de ceux qui, sans être particulièrement pieux, manifestent une intelligence, une sagesse ou une perspicacité rares ? Que deviennent-ils ? Des génies. Des saints patrons de l'esprit, de la clairvoyance, de l'imagination ! Je compte bien, quand je serai mort, que ceux qui prient pour trouver la sagesse invoqueront mon nom. Laissons aux saints les prières de ceux qui ont besoin de miracles. » Il pencha la tête de côté et leva les yeux sur Calvin. « Vous êtes trop grand pour être honnête.

Les grands racontent toujours des mensonges, ils se figurent que les petits comme moi n'y verront jamais assez clair pour les contredire.

— Je n'y peux rien si je suis grand, fit Calvin.

— Quel mensonge ! rétorqua Honoré. Vous vouliez déjà être grand quand vous étiez jeune, tout comme moi je voulais rester plus près de la terre, là où mon œil décèlerait les détails qui échappent aux grands. Mais j'espère être gros un jour, parce que ça voudra dire que j'ai satisfait ma panse, ce qui, mon cher Américain, changerait délicieusement de mon ordinaire. Une

idée reçue veut que les génies ne soient jamais compris, qu'ils ne deviennent donc jamais populaires ni ne s'enrichissent par leur intelligence supérieure. À mon avis, c'est de la sottise pure et simple. Un vrai génie ne sera pas seulement plus malin que tout le monde, mais aussi tellement habile qu'il saura plaire aux masses sans compromettre son intelligence. En conséquence : j'écris des romans. »

Calvin faillit éclater de rire. « Ces histoires ridicules que lisent les femmes ?

— Parfaitement. Héritières qui défaillent. Maris lourdauds. Amants dangereux. Tremblements de terre, révolutions, incendies et tantes qui fourrent leur nez partout. J'écris sous plusieurs noms de plume, mais mon secret c'est que tout en maîtrisant l'art de devenir populaire, et donc riche, je me sers aussi du roman pour explorer la situation réelle de l'humanité dans ce vaste réservoir expérimental connu sous le nom de Paris, cette ruche dirigée par une reine impériale qui s'entoure de bourdons dépourvus de dard et incapables de voler comme mon pauvre père, le septième secrétaire de la relève du matin – une fois, vous lui avez donné du souci avec sa jambe, il en a pleuré toute la nuit d'humiliation et j'ai fait le vœu de vous tuer un jour, mais je ne pense pas que je le respecterai : je n'ai encore jamais tenu une promesse.

— Vous écrivez quand ? Vous ne sortez pas d'ici. » Calvin fit un geste large qui englobait les abords des bâtiments gouvernementaux.

« Qu'en savez-vous ? Vous n'y êtes pas tout le temps, vous. La nuit, je vais et je viens entre les grands salons de la société la plus huppée et les meilleurs bordels jamais ouverts par la lie de la terre. Et le matin, pendant que vous suivez les leçons impériales de monsieur Bonaparte, moi, je me cache dans ma misérable mansarde de poète – où la gouvernante de ma mère m'apporte tous les jours du pain frais, alors ne pleurez pas encore sur mes malheurs, attendez que j'attrape la syphilis ou la tuberculose – et j'écris frénétiquement, je noircis des pages et des pages de ma prose étincelante. Je me suis une fois essayé à la poésie, une longue pièce, mais je me suis aperçu d'une chose : en imitant Racine on apprend surtout à devenir aussi ennuyeux

que lui, et en étudiant Molière on prend conscience de son immense génie avec lequel les jeunes et pâles imitateurs ne doivent pas plaisanter.

— Je n'ai rien lu d'eux », avoua Calvin. À la vérité, il n'avait jamais entendu parler d'aucun des deux et avait déduit par le seul contexte qu'il s'agissait de dramaturges.

« Et vous n'avez pas lu mes œuvres non plus, parce qu'elles ne sont pas encore – disons-le – celles d'un génie, tout juste d'un artisan. À vrai dire, je crains parfois d'avoir l'ambition, l'œil et l'oreille d'un génie, et le talent d'un ramoneur. Je plonge dans le monde de la saleté, j'en ressors noir, je répands les cendres et scories de mes explorations sur des feuilles blanches, mais j'obtiens quoi ? Du papier couvert de caractères noirs. » Il agrippa soudain le plastron de Calvin et l'obligea à se baisser pour le regarder dans les yeux. « Je me couperais la jambe pour posséder un talent comme le vôtre. Pour être capable de voir *à l'intérieur* du corps, de le guérir ou de l'endommager, lui faire mal ou le soulager. Je me couperais les deux jambes. » Il lâcha la chemise de Calvin. « Évidemment, je ne me séparerais pas de mes parties plus délicates, ce serait une trop grande déception pour cette chère madame de Berny. Vous resterez discret, bien entendu, et quand vous jaserez sur ma liaison avec elle, vous éviterez de dire que c'est moi qui vous en ai parlé.

— Vous m'enviez vraiment ? demanda Calvin.

— Seulement quand j'ai toute ma raison, répondit Honoré, chose assez rare pour que vous ne gâchiez pas mon bonheur. Vous n'êtes pas encore l'un des grands tourments de ma vie. Tenez, ma mère… J'ai passé ma petite enfance à espérer des témoignages d'amour de sa part, des marques d'affection, mais je n'avais droit qu'à de la froideur et des reproches. Rien de ce que je faisais ne lui plaisait. J'ai cru pendant des années que je devais être un mauvais fils. Puis, d'un coup, j'ai compris que c'était elle, la mauvaise mère ! Ce n'était pas moi qu'elle détestait, mais mon père. Alors, une année, pendant que j'étais à l'école, elle a pris un amant – et elle a bien choisi, c'est un homme très comme il faut pour lequel j'éprouve un grand respect –, elle est tombée enceinte et elle a donné le jour à un monstre.

— Difforme ? demanda Calvin, curieux.

— Moralement uniquement. Par ailleurs il ne manque pas d'attraits, et ma mère est folle de lui. Chaque fois que je la vois lui lécher les bottes, le porter aux nues, rire à ses petites singeries astucieuses, je meurs d'envie de faire comme les frères de Joseph lorsqu'ils l'ont jeté dans un puits, seulement moi, je n'aurais jamais assez de cœur pour l'en sortir et le vendre comme esclave. Il sera sûrement grand et ma mère veillera à ce qu'il jouisse librement de sa fortune, contrairement à moi qui suis forcé de vivre du maigre revenu que me verse mon père, des avances que j'arrive à extorquer à mes éditeurs et des élans généreux des femmes qui me tiennent pour le dieu de l'amour. Après mûre réflexion, j'en suis venu à la conclusion que Caïn, comme Prométhée, a été l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité, à cause de quoi il a dû endurer les tortures éternelles de Dieu, ou du moins hériter d'un affreux bouton sur le front. Car c'est Caïn qui nous a appris que certains frères sont tout bonnement insupportables, et que la seule solution, c'est de les tuer ou de les faire tuer. Étant de nature paresseuse, je penche pour la seconde solution. Et puis on ne porte pas de beaux habits en prison, et une fois qu'on a été guillotiné pour meurtre, les cols ne tiennent jamais en place, ils glissent tout le temps d'un côté ou de l'autre. Alors soit j'engagerai quelqu'un qui s'en chargera, soit je m'arrangerai pour le faire embaucher à un poste obscur d'employé dans une lointaine colonie. Je pense à la Réunion dans l'océan Indien ; la seule chose qui me gêne, c'est que le point qui représente cette île sur le globe terrestre est assez gros pour qu'Henri n'arrive pas à embrasser d'un coup d'œil toute la circonférence de son exil. Je veux qu'il se sente en prison à chaque instant du jour. J'imagine que c'est peu charitable de ma part. »

Peu charitable ? Calvin se mit à rire de bon cœur et à son tour régala Honoré de souvenirs sur son propre frère de malheur. « Eh bien, dans ce cas, fit Honoré, vous devez l'éliminer, c'est évident. Qu'est-ce que vous faites ici, à Paris, avec un projet pareil en chantier ?

— J'apprends avec Napoléon comment mener les hommes. Comme ça, quand mon frère bâtira sa cité de cristal, je m'en emparerai.

— Vous en emparer ! Quelles visées dérisoires ! À quoi bon la lui confisquer ?

— Parce qu'il l'a bâtie, ou plutôt parce qu'il va la bâtir, et alors il devra me voir régner sur tout ce qu'il a construit.

— Vous pensez ainsi parce que vous avez une nature mauvaise, Calvin, et que vous ne comprenez pas les braves gens. Pour vous, le but dans la vie, c'est de dominer les choses ; vous ne bâtirez donc jamais rien, vous chercherez à vous approprier ce qui existe déjà. Mais votre frère est par nature un Faiseur, comme vous l'avez expliqué ; il ne se soucie donc aucunement de qui dirige, seulement de ce qui existe. Alors si vous prenez le pouvoir sur la cité de cristal – quand il l'aura construite – vous n'aurez abouti à rien, car il se réjouira quand même qu'elle existe, quel qu'en soit le maître. Non, vous n'avez rien d'autre à faire que laisser la ville s'élever au plus haut, puis la réduire en un tas de gravats tellement inutiles qu'on ne pourra jamais la reconstruire. »

Calvin était troublé. Il n'avait jamais pensé de cette façon-là et ça ne lui disait rien qui vaille. « Honoré, vous blaguez, je suis sûr. Vous créez, vous… au moins vos romans.

— Et si vous me détestiez, vous ne vous contenteriez pas de me prendre mes droits d'auteur – mes créanciers le font déjà, merci bien. Non, vous prendriez mes livres eux-mêmes, vous voleriez les droits de reproduction, ensuite vous les réviseriez encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de leur vérité, de leur beauté ni, pour être clair, de mon génie, ensuite vous continueriez de les publier sous mon nom et me couvririez de honte à chaque exemplaire vendu. On les lirait et on dirait : « Honoré de Balzac, quel crétin ! » Voilà comment vous me détruiriez.

— Je ne suis pas un personnage de vos romans.

— Bien dommage. Vos dialogues seraient plus intéressants.

— Alors vous croyez que je perds mon temps ici ?

— Je crois que vous *allez* perdre votre temps.

Napoléon n'est pas bête. Il ne vous donnera jamais d'outils assez puissants pour rivaliser avec lui. Alors partez !

— Comment je peux partir ? Il compte sur moi pour empêcher sa goutte de lui faire mal. Je n'arriverais jamais à la frontière.

— Alors soignez-lui sa goutte comme vous avez soigné ces pauvres mendiants – à propos, c'était plutôt cruel de votre part, un geste affreusement égoïste, car comment croyez-vous qu'ils auraient pu nourrir leurs enfants sans plaies purulentes pour inspirer la pitié aux passants et leur soutirer quelques sous ? Ceux d'entre nous au courant de votre mission messianique pour homme seul devaient passer derrière vous et couper les jambes de vos victimes pour qu'elles puissent continuer de gagner leur vie. »

Calvin était épouvanté. « Comment vous avez pu faire une chose pareille ? »

Honoré rugit de rire. « Je plaisante, pauvre nigaud d'Américain sans imagination !

— Je ne peux pas soigner la goutte, fit Calvin en reprenant le sujet qui l'intéressait : son avenir.

— Pourquoi donc ?

— J'ai essayé de comprendre ce qui provoque les maladies. Les blessures, c'est facile. Les infections aussi. Si on se concentre, en tout cas. Pour les maladies, j'ai mis des semaines. On dirait qu'elles sont causées par des créatures toutes petites, si petites que je ne peux pas les voir individuellement, seulement en masse. Celles-là, je peux les détruire assez facilement et guérir la maladie, ou du moins l'étourdir un peu et donner au corps une chance de la vaincre tout seul. Mais toutes les maladies ne sont pas dues à ces bêtes minuscules. La goutte, je n'y comprends rien. Je n'ai aucune idée de ce qui la cause, et je ne peux donc pas la guérir. »

Honoré secoua sa grosse tête. « Calvin, vous avez de réels talents naturels, mais ils vous ont été attribués à tort. Quand je dis que vous devez soigner Napoléon, je me fiche évidemment que vous lui guérissiez réellement sa goutte. Ce n'est pas la goutte qui le gêne. C'est la *douleur* de la goutte. Et vous la guérissez déjà tous les jours ! Alors guérissez-la une fois pour

toutes, remerciez gentiment Napoléon pour ses leçons et quittez la France aussi vite que vous pouvez ! Finissez-en ! Revenez à l'œuvre de votre vie ! Je vais vous dire : je vous paye même votre retour en Amérique. Non, mieux : je vous accompagne en Amérique et j'ajoute l'étude de ce peuple incroyablement fruste et vigoureux à mon vaste fonds de connaissances sur l'humanité. Avec votre talent et mon génie, que ne pourrions-nous pas accomplir ?

— Rien », répondit joyeusement Calvin.

Il était particulièrement heureux parce que, moins de cinq minutes plus tôt, il avait décidé qu'Honoré devrait l'accompagner en Amérique, et donc, par des gestes infimes, par certains regards et signes dont l'autre n'avait pas eu conscience, il avait poussé le jeune romancier à l'apprécier, à se passionner pour la tâche qui l'attendait et à tellement désirer y participer qu'il lui fallait le suivre dans le Nouveau Monde. Mais par-dessus tout, Calvin avait si habilement manœuvré qu'Honoré ne se doutait visiblement pas d'avoir été manipulé.

En attendant, l'idée du Français de supprimer la douleur de Napoléon une fois pour toutes lui plaisait bien. Cette zone du cerveau, siège de la douleur, demandait toujours à ce qu'on s'occupe d'elle. Mais au lieu de la stimuler, tout ce qu'avait à faire Calvin, c'était de la cautériser. Ça ne guérirait pas seulement Napoléon de la goutte mais aussi de toutes les autres douleurs qu'il éprouverait à l'avenir.

Aussi, après y avoir réfléchi, sa décision prise, Calvin passa à l'acte cette même nuit. Et le lendemain matin, lorsqu'il se présenta devant lui, il comprit tout de suite que l'Empereur savait ce qu'il avait fait.

« Je me suis coupé ce matin en taillant une plume, dit Napoléon. Je ne m'en suis rendu compte qu'en voyant le sang. Je n'ai ressenti aucune douleur.

— Excellent, dit Calvin. J'ai enfin trouvé le moyen d'arrêter la douleur que vous inflige votre goutte une fois pour toutes. J'ai été forcé de supprimer aussi toutes les autres douleurs pour le restant de vos jours, mais j'imagine mal que ça vous embête. »

Napoléon tourna la tête. « Midas s'imaginait mal refuser que tout ce qu'il toucherait se change en or. J'aurais pu mourir saigné à blanc faute de sentir la douleur.

— Vous me faites des reproches ? lança Calvin. Je vous offre ce que des millions de gens demandent dans leurs prières – vivre une existence sans douleur – et vous, vous me faites des reproches ? Vous êtes l'Empereur, désignez un serviteur qui veillera jour et nuit sur vous et vous empêchera de mourir par mégarde vidé de votre sang.

— C'est un état permanent ? demanda Napoléon.

— Je ne peux pas guérir la goutte, la maladie est trop subtile pour moi. Je n'ai jamais prétendu être parfait. Mais la douleur, je pouvais la guérir, alors je l'ai guérie. Pour toujours. Si je me suis trompé, je ferai de mon mieux pour vous la rendre. Ce ne sera pas une opération agréable, mais je crois possible de vous ramener à peu près à la situation d'avant. C'était intermittent, hein ? Un mois de goutte, puis une semaine sans, puis encore un mois avec ?

— Vous devenez, impertinent.

— Non, sire, je parle seulement mieux le français et mon impertinence naturelle ressort plus nettement.

— Qu'est-ce qui m'empêche de vous jeter dehors, alors ? Ou de vous faire tuer, maintenant que je n'ai plus besoin de vous ?

— Rien ne vous a jamais empêché de faire ces choses-là, dit Calvin. Mais vous ne tuez pas les gens inutilement, et pour ce qui est de me jeter dehors, eh bien, pourquoi vous en charger ? Je suis prêt à partir. L'Amérique me manque. Ma famille est là-bas. »

Napoléon hocha la tête. « Je vois. Vous avez pris la décision de partir, alors vous m'avez enfin guéri de la douleur.

— Mon empereur bien-aimé, vous êtes injuste. J'ai découvert que je pouvais vous guérir, et alors j'ai pris la décision de partir.

— J'ai encore beaucoup à vous apprendre.

— Et moi, j'ai beaucoup à apprendre aussi. Mais je crains de ne pas être assez doué pour apprendre avec vous, ces dernières semaines, vous m'avez donné des tas de leçons, et pourtant j'ai toujours l'impression de n'avoir rien appris de nouveau. Je ne

suis pas un élève assez doué pour maîtriser votre enseignement, c'est tout. Pourquoi je resterais ? »

Napoléon sourit. « Bien joué. Très bien joué. Si je n'étais pas Napoléon, vous m'auriez complètement convaincu. En fait, je vous aurais même sans doute payé votre retour en Amérique.

— J'espérais que vous le feriez quand même, en gratitude d'une vie sans la douleur.

— Les empereurs ne peuvent pas se permettre des émotions futiles comme la gratitude. Si je paye votre retour, ce n'est pas par reconnaissance envers vous, mais parce que je crois avoir tout à gagner à vous savoir parti et en vie plutôt que, disons, ici et en vie, ou, pourquoi pas ? ici et mort, voire, éventualité plus délicate, parti et mort. » Napoléon sourit.

Calvin lui rendit son sourire. Ils se comprenaient, l'Empereur et le jeune Faiseur. Ils s'étaient servis l'un de l'autre, et maintenant qu'ils en avaient terminé, ils se rejetaient… mais avec style.

— Je vais prendre le train jusqu'à la côte aujourd'hui même, si j'ai votre consentement, sire.

— Mon consentement ! Vous avez plus que mon consentement ! Mes gens ont déjà fait vos bagages et ils sont sûrement à la gare à l'instant où je vous parle. » Napoléon se fendit d'un autre grand sourire, se toucha la mèche du front en guise de salut imaginaire, puis regarda Calvin se précipiter hors du salon.

Calvin, le Faiseur américain, et Honoré de Balzac, le jeune écrivain ambitieux et horripilant, quittaient tous deux le pays le même jour. Sans oublier la douleur de la goutte, partie elle aussi.

Il faudra que je fasse attention pour prendre mon bain. Je risquerais de mourir ébouillanté sans m'en rendre compte. Je vais devoir trouver quelqu'un pour entrer dans l'eau avant moi. Je crois connaître la jeune servante adéquate. Faudra d'abord voir à la nettoyer pour qu'elle ne me pollue pas l'eau. Ce sera intéressant de vérifier à quel point le plaisir du bain venait de la légère douleur de l'eau chaude. Au fait, la douleur participe-t-elle du plaisir sexuel ? Ce serait rageant que l'Américain ait

touché à ça. Si jamais il m'a gâché cette distraction, je vais être forcé de le faire rechercher et mettre à mort.

*

Il ne fallut pas longtemps pour dépouiller les voix à Hatrack River : à neuf heures du soir, le vendredi, le scrutateur annonça une victoire décisive, à l'échelon du comté, de Tippy-Canoe, le vieux Mains-Rouges Harrison. Certains avaient bu tout au long de la journée ; désormais l'alcool se mit à couler à flots. En tant que siège du comté, Hatrack attirait des tas de fermiers de l'arrière-pays et des localités plus modestes pour lesquels le bourg était la métropole la plus proche avec sa population de près d'un millier d'habitants ; à dix heures ce nombre avait doublé. À mesure que des comtés voisins et de certains autres par-delà la rivière arrivaient les nouvelles que Tippy-Canoe gagnait là-bas aussi, les coups de feu se multiplièrent et les coups de gueule aussi, lesquels entraînèrent des coups de poings et des allées et venues incessantes dans la prison.

Po Doggly s'amena vers dix heures et demie pour demander à Alvin si ça ne le dérangerait pas trop qu'on le mette en liberté conditionnelle et qu'il passe la nuit à l'auberge ; Horace Guester se portait garant de lui, mais il fallait qu'il donne solennellement sa parole, etc., etc., parce qu'on avait besoin de la prison pour enfermer des ivrognes fauteurs de troubles à dix par cellule. Alvin donna sa parole, après quoi Horace et En-Vérité l'escortèrent à travers champs jusqu'à l'arrière de l'auberge. Ça buvait et ça dansait ferme au rez-de-chaussée, dans la salle principale, mais sans le chahut qui régnait dans des lieux plus mal famés et dans les rues, où des chariots remplis d'alcool faisaient des affaires fructueuses. La soirée chez Horace, comme d'habitude, était réservée aux villageois d'un genre plus civilisé. Il n'était pourtant pas recommandé pour Alvin d'y montrer son nez et de donner lieu à des rumeurs, surtout que la foule qui infestait Hatrack River devait sûrement compter des individus qui ne le portaient pas dans leur cœur, et sûrement aussi quelques grands amis de Conciliant. Sans parler des éternels grands amis de tout or en circulation qu'on pouvait

rafler par la ruse ou par la violence. Alvin emprunta l'escalier de derrière, mais il baissa quand même la tête, la figure cachée, sans décrocher le moindre mot de toute la montée.

Une fois dans la chambre personnelle d'Horace, où Arthur Stuart et Mesure avaient déjà leurs couchettes, Alvin n'eut de cesse de se déplacer pour toucher les murs, le lit moelleux, la fenêtre, comme s'il n'avait encore jamais rien vu de tel. « Même enclé icitte, fit-il, c'est mieux qu'une cellule. J'espère jamais y r'tourner.

— J'connais pas comment t'as pu supporter ça si longtemps, dit Horace. Moi, au bout d'une semaine, j'aurais un macaque dans la calebasse.

— Qui dit qu'il en a pas un ? » fit Mesure.

Alvin éclata de rire, d'accord avec eux. « Fallait que j'soye un grand bredin de pas laisser En-Vérité faire à son idée, ça j'connais, dit-il.

— Non, non, répliqua l'avocat. Vous aviez raison, vous vous en êtes bien sorti avec votre propre défense.

— Mais si j'avais pas trouvé comment faire entendre la voix d'la salamandre ? J'arrête pas d'y penser depuis hier. Si j'y étais pas arrivé ? L'monde avait l'air de m'croire capable de tout, comme voler ou faire des miracles sus la lune rien que d'y penser.

J'aimerais bien, moi. Des fois, j'aimerais bien. C'est pas 'core gagné avec le jury, hein, En-Vérité ? »

L'Anglais en convint. Mais ils le savaient tous, il avait désormais peu de chances d'être condamné, à condition, évidemment, que ta plaque rocheuse soit bien à l'emplacement que Hank Dowser avait choisi pour y creuser un puits. C'était son renom qui allait en pâtir. Et aussi la Cité de Cristal qui serait maintenant plus difficile à bâtir à cause de toutes les histoires qui circuleraient sur Alvin : qu'il séduisait les jeunes filles et les vieilles femmes, qu'il passait à travers les murs pour aller les rejoindre. On avait bien sûr prouvé que ces histoires n'étaient que mensonges et sottises, mais ça ne comptait pas, il se trouvait toujours des gens assez bêtes pour répéter : « Il n'y a pas de fumée sans feu », un dicton qu'on aurait dû corriger

ainsi : « Il n'y a pas de mensonges scandaleux sans mauvaises langues pour les croire et les répandre en dépit de l'évidence. »

Les cris de joie et les vivats dans la rue, les allées et venues des jeunes gens ou des adultes soûls qui galopaient à bride abattue jusqu'à ce que le shérif Doggly ou un adjoint arrête le cheval ou l'abatte, tout ça ne favorisait pas le sommeil, pas de sitôt en tout cas. Personne ne dormait donc encore, même Arthur Stuart, lorsque deux hommes entrèrent dans la salle commune de l'auberge, sales et fourbus comme après un long voyage. Ils attendirent au comptoir en sirotant lentement une chope de cidre chacun, jusqu'au moment où Horace Guester descendit jeter un coup d'œil et qu'il les reconnut tout de suite. « Montez donc, l'est icitte, l'est là-haut », chuchota-t-il, et ils se retrouvèrent tous les trois en un rien de temps en haut des marches.

« Armure, fit Alvin en l'accueillant d'une étreinte fraternelle. Mike. » Et Mike Fink eut droit à son étreinte lui aussi. « Vous avez choisi l'bon soir pour rev'nir.

— Pour ça, oui, sacordjé, on a choisi l'bon soir, dit Fink. On avait peur d'arriver trop tard. L'plan, c'était de t'sortir d'la prison et de t'pendre durant les réjouissances d'la soirée électorale. Ben content que l'shérif a vu l'coup venir.

— Il avait jusse besoin d'place pour les soulards qui font du désordre, rectifia Alvin. J'crois pas qu'il avait doutance du complot.

— Y a une vingtaine de gars icitte, reprit Fink. Une bonne vingtaine, tous bien payés et soûls comme des soupes. Assez bien payés, j'espère, pour qu'ils soyent vraiment soûls comme des soupes, qu'ils se fichent la goule par terre, qu'ils dégobillent, se couchent et s'en r'tournent en douce chez eux autres à Carthage d'main matin.

— Ça m'étonnerait, fit Mesure. J'ai déjà été mêlé à des conspirations contre Alvin. Un coup, y a un gars qui m'a joliment mis en morceaux. »

Fink le regarda à nouveau. « T'étais pas si grand, en c'temps-là, dit-il. J'ai eu honte affreux de ce que j't'avais fait. La pire affaire de ma vie.

— J'suis pas mort, remarqua Mesure.

— C'est pas faute d'avoir essayé de te tuer. »

En-Vérité n'en revenait pas. « Vous voulez dire que cet homme a voulu vous tuer, Mesure ?

— C'est l'gouverneur Harrison qu'avait donné l'ordre, répondit Mesure. Et c'était des années passées. Avant que j'soye marié. Avant qu'Alvin s'en vienne icitte faire son apprentissage. Et si je m'souviens bien, Mike Fink était un brin plus joli, dans l'temps.

— Pas dans mon cœur, dit Fink. Mais moi, j'te voulais pas d'mal, Mesure. Et après qu'Harrison m'a commandé ça, j'l'ai quitté, j'voulais pus l'voir. Je cherche pas à m'faire pardonner, mais c'est la vérité, j'suis pas un bougre qu'un pas-rien comme lui peut m'ner à la baguette, pus jamais. Si j'croyais que t'es l'genre de gars à s'revenger, je m'ensauverais pas, j'te laisserais faire. Mais t'es pas comme ça.

— J'l'ai dit, fit Mesure, y a pas d'mal. J'ai appris quèques affaires ce jour-là, et toi d'même. Asteure on en parle plus. Asteure t'es l'ami d'Alvin, ça fait que t'es mon ami aussite tant qu'tu restes loyal et fidèle. »

Il y avait des larmes dans les yeux de Fink. « Même Jésus pourrait pas être aussi bon cœur avec moi qui l'mérite pas. »

Mesure tendit la main. Mike la prit et la tint. Une seconde, pas plus. Le pacte était conclu, ils ne s'étendirent pas dessus et revinrent à leurs préoccupations présentes.

« J'ai découvert quèques affaires, dit Armure-de-Dieu. Remarquez, j'suis content d'avoir eu Mike avec moi. Il a pas été forcé d'user d'violence, mais y a eu un couple de fois des gars qu'appréciaient pas les questions que j'leur posais.

— J'en ai j'té un dans un abreuvoir à chevaux, dit Fink, mais j'l'ai pas maintenu sous l'eau ni rien, alors j'crois pas qu'ça compte. »

Alvin éclata de rire. « Non, m'est avis que c'était jusse pour s'amuser.

— Y a des vieux amis à loi derrière tout ça, Alvin, dit Armure-de-Dieu. La Croisade des droits de la propriété, ça regroupe surtout le révérend Philadelphia Thrower avec deux employés qui ouvrent les lettres et qui en envoient. Mais par-derrière lui,

y a des richards, et lui, il est par-derrière d'autres qu'ont b'soin d'argent.

— Comme qui ?

— Comme un d'ses premiers et fidèles donateurs d'longue date, un gars du nom d'Chicaneau Planteur, qui dans l'temps avait une ferme en Appalachie et qui s'accroche 'core à une certaine capsule comme si c'était un lingot d'or », dit Armure-de-Dieu en jetant un regard du côté d'Arthur Stuart.

Arthur hocha la tête. « Tu dis qu'c'est lui l'Blanc qu'a gâté ma mouman pour me faire ? »

Alvin fixa le petit métis d'un œil rond. « Comment tu connais ces affaires-là ?

— J'entends tout, répondit Arthur. J'oublie rien. L'monde racontait des affaires sus cette histoire-là quand j'étais trop p'tit pour comprendre, mais je m'suis souvenu des mots, je me les suis r'dits quand j'étais plusse grand et j'les ai compris.

— Cré coup d'tonnerre, fit Horace. Comment la Peg et moi, on aurait pu connaître qu'il arriverait à comprendre ?

— Vous n'avez rien fait de mal, dit En-Vérité. Vous n'y pouvez rien si vos enfants ont des talents. Mes parents ne pouvaient pas prévoir non plus ce que je ferais, et pourtant Dieu sait qu'ils ont essayé. Si le talent d'Arthur Stuart lui a permis d'apprendre des choses pénibles à connaître, je dois dire aussi qu'il avait un caractère assez fort pour les assumer et grandir sans en souffrir.

— J'en ai pas souffri, c'est vrai, fit Arthur Stuart. Mais j'l'appellerai jamais mon poupa. Il a fait du mal à ma mouman et il a voulu que j'soye un esclave, c'est pas un poupa, ça. » Il regarda Horace Guester. « Ma mouman noire, elle est morte en m'amenant icitte, chez un vrai poupa et chez une mouman qui prendrait sa place quand elle s'rait morte. »

Horace avança la main et tapota celle du gamin. Alvin savait qu'Horace n'avait jamais aimé qu'Arthur l'appelle son père, mais il était clair que l'aubergiste s'y était résigné. Peut-être à cause de ce que venait de dire Arthur, ou peut-être parce qu'Alvin l'avait pris avec lui pendant un an et qu'Horace s'apercevait à présent combien son existence était vide sans ce petit sang-mêlé de fils.

« Donc, ce Chicaneau Planteur est un des financiers qui soutiennent le petit groupe du révérend Thrower, intervint En-Vérité. Qui d'autre ?

— Y en a des tas, on a eu que quèques noms, mais c'est du monde important à Carthage, tous de la faction pour l'esclavage, au grand jour ou en secret, répondit Armure. Et j'suis quasiment sûr ousque va le plus gros de l'argent.

— On connaît qu'une partie a servi à payer Daniel Webster, dit Alvin.

— Mais y en a beaucoup plusse qu'a servi à soutenir la campagne de l'assassin-blanc Harrison pour la présidence », ajouta Armure.

Ils se turent, et dans le silence d'autres coups de feu éclatèrent, d'autres vivats, d'autres galops de chevaux, d'autres cris de joie se firent entendre. « Tippy-Canoe s'en vient d'gagner un comté d'plusse, fit Horace.

— P't-être qu'il f'ra pas aussi bien dans l'Est, remarqua Alvin.

— Qui connaît ça ? fit Mesure. J'peux t'garantir qu'il a pas récolté une seule voix à Vigor Church. Mais ça suffit pas pour renverser l'courant.

— Pour l'instant, on peut rien y faire. Les présidents, ça dure pas éternellement.

— L'important, je crois, intervint En-Vérité, c'est que ces gens dont le candidat à la présidence vient de gagner l'élection sont aussi ceux qui comptent vous tuer, Alvin.

— Moi, à ta place, je m'tiendrais tranquille un moment, dit Mesure.

— Je m'suis tenu tranquille, fit Alvin. Je m'suis tenu aussi tranquille que j'pouvais l'endurer.

— Rester en prison pour qu'ils connaissent où t'es, c'est pas ça, s'tenir tranquille, remarqua Mike Fink. Faut qu'tu t'en ailles là ousqu'ils penseront pas à t'chercher, ou alors, si jamais ils te trouvent, là ousqu'ils pourront rien t'faire.

— La seule cachette qui réunit ces conditions-là, j'pense, c'est la tombe, dit Alvin, mais j'veux pas y aller déjà, m'est avis. »

On gratta doucement à la porte. Horace s'en approcha. « Qui c'est ? chuchota-t-il.

— Peggy », lui fut-il répondu.

Il ouvrit la porte et elle entra. Elle fit du regard le tour des hommes rassemblés et gloussa. « On décide du sort du monde ici ? »

Ils étaient trop nombreux à se rappeler ce qui s'était passé lors de leur dernière réunion pour accepter facilement son ton désinvolte. Seuls Armure et Fink, qui ne se trouvaient pas dans la cellule d'Alvin ce soir-là, l'accueillirent avec chaleur. Ils la mirent au courant des derniers événements, y compris qu'on tenait pour certaine l'élection de Harrison tout au long de la route de Carthage City à Hatrack.

« Vous connaissez ce qu'est pas juste, à mon avis ? lança Arthur Stuart. Que l'Mains-Rouges Harrison, il s'promène avec du sang qui lui dégouline et qu'on l'a nommé président, tandis qu'Mesure, là, il doit rester à moitié caché et que tout l'vaillant monde de Vigor, il ose pas sortir du village à cause d'la malédiction. Moi, y m'semble que l'vaillant monde reste encore puni et que l'pire de tous, il en réchappe.

— Y m'semble aussi, fit Alvin. Mais j'y peux rien.

— P't-être que t'y peux rien et p't-être pas », répliqua le gamin.

Ils le regardèrent tous comme s'il venait de faire des saletés par terre. « Comment ça, Alvin pourrait y changer quelque chose ? demanda En-Vérité.

— Le chef rouge, là, il est pas mort, hein ? fit Arthur Stuart. Ce prophète rouge qu'a j'té la malédiction, d'accord ? Eh ben, çui-là qu'a j'té une malédiction, il peut aussi l'enlever, non ?

— Y a plus personne qui peut causer à ces sauvages, asteure, dit Mike Fink. Ils ont tout embrumé l'fleuve et personne peut traverser. Y a même plus d'commerce avec La Nouvelle-Orléans, ça m'a proche fendu l'cœur.

— P't-être que personne peut traverser l'fleuve, insista Arthur, mais Alvin, lui, il peut. »

L'intéressé secoua la tête. « J'connais pas, fit-il. J'crois pas. Et puis j'connais pas si Tenskwa-Tawa verra les choses comme nous autres, Arthur. Il pourrait dire que les Blancs d'Amérique apportent la destruction sus eux-mêmes en choisissant l'assassin-blanc Harrison pour les gouverner. Mais que les résidants de Vigor Church seront sauvés de cette destruction

par rapport qu'ils ont respecté la malédiction qu'il leur a jetée. Il dira que la malédiction, c'est une bénédiction, par le fait.

— S'il dit ça, fit Mesure, c'est pas un aussi vaillant bougre que j'croyais.

— Il voit les affaires autrement qu'nous, c'est tout. J'fais seulement remarquer que vous pouvez pas être sûrs de ce qu'il dira.

— Alors, toi non pus, tu peux pas être sûr, fit observer Armure-de-Dieu.

— J'pense à quèque chose, Alvin, dit Mesure. M'zelle Larner, là, elle m'a dit qu'avec Arthur, ils se sont rendu compte qu'y avait des masses de genses avec des talents dans ce village. P't-être attirés icitte par rapport que tu y es né, ou que t'y as fabriqué l'soc. Et y a tous les genses à qui t'as donné des leçons à Vigor Church, des genses qu'ont p't-être pas un talent aussi fort, mais qui connaissent les affaires que tu leur as montrées, ils connaissent comment vivre. Et j'ai aussi mon idée que la malédiction a dû nous forcer à vivre ensemble au village, à nous entendre à tout prix, il a fallu apprendre à faire la paix entre nous. Si on enlevait la malédiction aux genses de Vigor Church, ceux-là qui l'voudraient pourraient s'en venir icitte apprendre aux résidants qu'ont un talent. Et leur apprendre en même temps à vivre en harmonie.

— Les résidants d'icitte pourraient aussi s'en aller là-bas, remarqua Alvin. Même si y a toujours la malédiction. »

Mesure secoua la tête. « Y a une centaine de genses ou même plusse à Vigor Church qu'essayent déjà de suivre la voie du Faiseux. Personne icitte connaît même que ça existe, par le fait. Alors si tu disais aux genses de Vigor : "V'nez donc à Hatrack", ils viendraient ; mais si tu disais à ceux d'Hatrack : "V'nez donc à Vigor", ils s'mettraient à rigoler.

— Mais l'fleuve est toujours embrumé, fit Mike Fink, et y a toujours la malédiction.

— Puisqu'on en parle, intervint Peggy Larner, il existe peut-être un autre moyen de parler à Tenskwa-Tawa sans traverser le fleuve.

— Tas un pigeon qui connaît comment s'rendre au wigwam du prophète rouge ? railla Horace.

— Je connais une tisserande, répondit Peggy Larner, dont une porte de la maison donne sur l'Ouest, et je connais un homme du nom d'Isaac qui passe par cette porte. » Elle regarda Alvin qui hocha la tête.

« J'connais pas de quoi vous parlez, dit Mesure, mais si tu t'figures pouvoir causer à Tenskwa-Tawa, alors j'espère que tu l'feras. Oui, j'l'espère.

— Je l'ferai pour toi, dit Alvin. Pour toi, pour ma parenté et mes amis à Vigor Church, j'demanderai à Tenskwa-Tawa, même si la réponse est pire que non, j'en ai peur.

— Qu'esse y aurait d'pire que "non" ? demanda Arthur Stuart.

— J'pourrais perdre un ami, répondit Alvin. Mais quand j'mets dans la balance d'un côté cet ami et de l'autre les genses de Vigor et l'espoir qu'ils pourraient apprendre au monde à devenir des Faiseurs pour m'aider à bâtir la Cité de Cristal… là, j'ai pas l'choix. Mais j'étais un drôle quand j'suis allé là-bas, chez la tisseuse. » Il marqua un temps de silence. « M'zelle Larner, elle connaît l'chemin, si elle veut bien m'conduire. » Ce fut à son tour de la regarder, dans l'attente de sa réponse. Après un moment d'hésitation, elle fit oui de la tête.

« Alors, d'une façon ou d'une autre, dit En-Vérité Cooper, vous devrez partir d'ici dès la fin du procès.

— Qu'il soye gagné ou perdu, fit Alvin. Gagné ou perdu.

— Et si jamais y en a qu'essayent de l'arrêter ou d'y faire du mal, ils auront d'abord affaire à moi, dit Mike Fink. J'pars avec toi, Alvin, ousque t'ailles. Si ces genses-là, ils ont l'Président dans leur poche, ils vont être 'core plusse dangereux, alors t'iras nulle part sans moi pour protéger tes arrières.

— J'voudrais être plusse jeune, fit Armure-de-Dieu. J'voudrais être plusse jeune.

— J'veux pas voyager tout seul, dit Alvin. Mais y a d'l'ouvrage à faire icitte, surtout si l'sortilège est retiré. Et vous avez aussi des responsabilités, vous autres, les hommes mariés. Y a qu'les célibataires, par le fait, qui sont libres de voyager comme j'vais devoir le faire. J'connais pas ce que j'vais trouver chez, la tisseuse, ni c'qui va s'passer quand j'vais causer à Tenskwa-

Tawa, si j'arrive à lui causer, mais y m'faudra toujours apprendre à bâtir la Cité de Cristal.

— P't-être que Tenskwa-Tawa pourra te l'dire, fit Mesure.

— S'il connaît ça, il aurait pu me l'dire quand toi et moi, on était des drôles et qu'on était avec lui.

— Moi, j'suis pas marié, fit Arthur Stuart. J'viens avec toi.

— M'est avis qu'tu peux. Et toi, Mike Fink, je s'rai content de t'avoir aussi.

— Je ne suis pas marié non plus », fit En-Vérité Cooper.

Alvin posa sur lui un regard étrange. « En-Vérité, vous êtes déjà un bon ami, mais vous êtes un avocat, pas un coureur des bois, ni un marchand-charrette, ni un rat d'rivière, rien de c'qu'on est, nous autres.

— Vous aurez d'autant plus besoin de moi, répliqua l'Anglais. Partout où vous irez, il y aura des lois et des tribunaux, des shérifs, des prisons et des actes judiciaires. À certains moments, vous aurez besoin des services de Mike Fink. Et à d'autres, des miens. Vous ne pouvez pas les refuser, Alvin Smith. Je suis venu de loin pour apprendre auprès de vous.

— Mesure en connaît autant qu'moi asteure. Il peut vous apprendre aussi bien qu'moi, et vous, vous pouvez l'aider. »

En-Vérité se contempla un moment les pieds. « Mesure a appris de vous, et vous de lui, parce que vous êtes frères et ensemble depuis longtemps. Qu'on n'y voie pas offense, surtout, si je dis que je serais heureux d'avoir l'occasion d'apprendre directement auprès de vous pendant quelque temps, Alvin. Je ne veux pas rabaisser qui que ce soit en disant ça.

— Y a pas d'offense, fit Mesure. Si vous aviez pas dit ça, moi j'l'aurais dit.

— Bon, alors, vous trois, vous m'accompagnerez pendant tout l'voyage, décida Alvin. Plusse m'zelle Larner jusque chez Becca Weaver.

— J'irai aussite, fit Armure-de-Dieu. Pas jusqu'au bout, mais jusque chez les tisseuses. Comme ça j'pourrai connaître ce qu'a dit Tenskwa-Tawa. J'espère que vous pardonnerez mon audace, mais j'demande à être çui-là qui ramènera la bonne nouvelle à Vigor Church, si le village est libéré de la malédiction.

— Et s'il l'est pas ?

— Alors, faudra qu'les villageois l'apprennent aussite, et par moi.

— Donc, on a tout prévu, même si ça vaut pas lourd, dit Alvin.

— Tout sauf comment sortir vivant de Hatrack River, avec tous ces bandits et ces malandrins qui rôdent, fit En-Vérité Cooper.

— Oh, Armure et moi, on y a d'jà pensé, dit Mike Fink avec un grand sourire. Et y aura p't-être pas b'soin d'réduire des genses en bouillie non pus, si on a d'la chance. »

Mais la figure de Mike Fink rayonnait d'une telle joie que la plupart de ses compagnons se demandèrent s'il pensait vraiment que ce serait une chance de ne pas avoir à pulvériser quelqu'un. Certains n'étaient pas sûrs non plus de ne pas souhaiter réduire quelques particuliers en bouillie si les choses tournaient mal.

Fink et Armure-de-Dieu s'apprêtaient alors à descendre à la suite d'Horace pour faire un brin de toilette après leur voyage et avant de regagner leurs lits dans le grenier, lequel offrait un espace assez grand mais que l'aubergiste ne louait jamais, au cas où se présenteraient des visiteurs de dernière heure comme ces deux-là, lorsque Mesure lança : « Mike Fink. »

Fink se retourna.

« Y a une histoire que j'dois t'raconter avant d'aller m'coucher as'soir », dit-il.

Fink parut un instant indécis.

« Mesure a reçu la malédiction, lui expliqua Armure-de-Dieu. Faut qu'il raconte son histoire, sinon il ira s'coucher avec du sang plein les mains.

— J'ai failli y avoir droit d'même, dit Fink. Mais toi ? Comment ça s'fait ?

— C'est lui qui l'a voulu, répondit Peggy Larner. Mais ça ne l'exempte pas des mêmes règles pour autant.

— Mais j'la connais déjà, l'histoire.

— Ça m'sera plus facile de la raconter, dit Mesure. Mais j'dois l'faire.

— J'vais r'monter, mais j'vais d'abord pisser et manger. Faites excuse, m'dame. »

Alvin et Peggy se retrouvèrent donc face à face, les yeux dans les yeux, mais une fois encore En-Vérité Cooper, Arthur Stuart et Mesure assistaient au spectacle.

« Vous en avez pas assez, vous deux, d'jouer vos scènes devant un public ?

— Il n'y a pas de scène à jouer, dit mademoiselle Larner.

— Dommage, fit Alvin. J'croyais que c'était l'moment d'la pièce où j'te dis : Pardon, et où tu m'dis…

— Où je te dis que tu n'as rien à te faire pardonner.

— Et où moi, j'te dis : Si. Et tu m'dis : Non. Si, non, si, et ainsi d'suite jusqu'à tant qu'on s'mette à rigoler. »

Sur quoi, la jeune femme éclata de rire.

« J'avais raison, t'avais pas b'soin de témoigner », fit Alvin.

Le visage de Peggy Larner reprit aussitôt son sérieux.

« Écoute-moi, sacordjé, poursuivit-il, t'as eu raison aussi, en fin de compte, c'était pas à moi d'te dire si oui ou non tu pouvais témoigner. C'est pas à moi de décider si tu dois faire un sacrifice ou un autre, ou si ça en vaut la peine. C'est toi qui décides de tes sacrifices, et moi, j'décide des miens. Au lieu de l'commander, j'aurais dû jusse le d'mander d'attendre voir si j'pouvais m'en sortir sans ça. Et t'aurais dit oui, p'as vrai ? »

Elle le regarda dans les yeux. « Sans doute que non, répondit-elle. Mais j'aurais fait une erreur.

— Alors, p't-être qu'on est pas si cabochards que ça, après tout.

— Le lendemain – non, le surlendemain – on est toujours moins cabochard.

— Ça ira, si on reste amis jusqu'à tant qu'on s'calme un peu.

— Tu n'es pas mûr pour le mariage, Alvin, dit mademoiselle Larner. Tu as encore de grands voyages à accomplir et tu n'auras pas besoin de moi avant de pouvoir bâtir la Cité de Cristal. Je ne vais pas rester à la maison soupirer après toi, je ne vais pas non plus essayer de te suivre alors qu'il te faut des hommes comme ceux-là. Reviens me trouver quand tu auras fini de voyager. Nous verrons alors si nous avons toujours besoin l'un de l'autre.

— Donc tu reconnais qu'asteure on a b'soin l'un de l'autre.

— Je ne veux pas discuter avec toi maintenant, Alvin. Je ne te concède rien, et je ne vais pas expliquer ni arranger nos petits désaccords.

— Ces hommes, là, sont témoins, Margaret. Je t'aime pour toujours. La famille qu'on forme, ça sera notre plus bel ouvrage de Faiseur, plus beau que l'soc, plus beau qu'la Cité de Cristal. »

Elle secoua la tête. « Sois franc avec toi-même, Alvin. La Cité de Cristal durera éternellement si tu la bâtis comme il faut. Mais notre famille aura disparu dans quelques générations.

— Donc tu r'connais qu'on aura une famille. »

Elle sourit. « Tu devrais te présenter à une élection, Alvin. Tu perdrais, mais les débats seraient amusants. » Elle se tourna vers la porte lorsque celle-ci s'ouvrit sans qu'on ait frappé. C'était Po Doggly, les yeux écarquillés. Il fit le tour de la chambre du regard jusqu'à ce qu'il repère Alvin. « Qu'esse tu fais à rester planté là comme ça ? Et personne a d'fusil ?

— J'étais pas après les voler, et eux, ils m'volaient pas non pus, fit Alvin. On a pas pensé à amener des fusils.

— Y a eu une effraction à la prison. Un homme qui s'clamait l'père d'Amy Sump a excité la foule, et une trentaine de gars sont entrés d'force dans l'tribunal, ils ont maîtrisé Billy Hunter et ils y ont pris ses clés. Ils ont sorti tous les couillons d'prisonniers et ils leur ont donné une roustée jusqu'à tant qu'ils disent lequel c'était toi. J'suis arrivé avant qu'ils en tuent un et j'les ai dispersés, mais ils peuvent pas beaucoup s'éloigner du village en une nuit et j'peux pas garantir que personne va leur dire ousque t'es, alors j'veux qu'tu t'couches avec un fusil as'soir.

— Ne vous inquiétez pas, dit Peggy Larner. Ils ne viendront pas ici ce soir. »

Po la regarda, puis se tourna vers Alvin. « C'est sûr, ça ?

— Ne postez même pas de garde, Po, ajouta Peggy. Ça ne ferait qu'attirer l'attention sur l'auberge. Les hommes embauchés pour tuer Alvin sont tous des lâches, ils ont dû se soûler avant d'oser se lancer. Ils vont passer la nuit à dormir.

— Et s'en aller après ?

— Assurez-vous que le procès est bien gardé, et ensuite, si Alvin est acquitté, il partira de Hatrack et vos cauchemars seront terminés.

— Ils sont entrés d'force dans ma prison, dit Doggly. J'connais pas qui c'est, tes ennemis, mon gars, mais si j'étais toi, je m'débarrasserais de c'te soc en or.

— C'est pas l'soc, fit Alvin. Même si y en a qui l'croient. Mais soc ou pas soc, ceux-là qui veulent ma mort vont en envoyer d'autres après moi.

— Et vous voulez vraiment pas d'ma protection ? » demanda Doggly.

Alvin et Peggy Larner répondirent d'un commun accord qu'ils n'en voulaient pas.

Lorsque Po dit au revoir au moment de partir. Peggy Larner glissa son bras sous le sien. « Accompagnez-moi en bas, s'il vous plaît, et jusqu'à la chambre que je partage avec ma nouvelle amie Ramona. » Elle ne jeta même pas un regard en arrière à Alvin.

Mesure s'esclaffa, une fois la porte refermée. « Alvin, elle te met à l'épreuve ou quoi ? Rien que pour être sûre que tu s'ras jamais un mari à taper sus sa femme, même si elle te provoque ?

— J'ai l'impression que j'en ai pas 'core vu, d'la provocation. » Mais Alvin souriait en lui répondant, et les autres se dirent que l'idée d'une petite bagarre de temps en temps avec Peggy Larner ne lui déplaisait pas – une bagarre en paroles, s'entend, accompagnée de regards, clins d'yeux et sourires malicieux.

Une fois les chandelles éteintes, la chambre plongée dans le noir et le silence, alors que tout le monde était couché et s'efforçait de dormir, Alvin murmura : « Je m'demande ce qu'ils voulaient m'faire. »

Personne ne chercha à savoir de qui il parlait ; Mesure n'en avait pas besoin. « Ils voulaient te tuer, Alvin. C'est important, de quelle manière ils auraient fait ça ? La pendaison. L'bûcher. Une douzaine de balles de mousquets. Ça t'inquiète tellement, ta façon d'mourir ?

— J'aimerais faire un cadavre présentable, comme ça on pourrait ouvrir mon cercueil pour qu'mes enfants me r'gardent sans avoir peur et qu'ils m'disent au r'voir.

— Là, tu rêves, fit Mesure. Par rapport qu'asteure j'connais pas d'femme et d'enfants qui pourraient te r'garder sans avoir

peur ; pourtant j'dois r'connaître qu'ils s'dépêcheraient de te dire au revoir.

— J'pense qu'ils m'auraient pendu, continua Alvin. Si jamais tu vois des genses qui veulent me pendre, perds pas ton temps, risque pas ta vie à essayer de m'sauver. Tu t'en r'viens après qu'ils en ont eu assez d'moi, comme ça tu peux m'ramener à la maison.

— Alors, la corde, ça t'fait pas peur.

— Pas plusse que la noyade ou l'asphyxie. Ou qu'les chutes… J'peux réparer les cassures et ramollir les rochers sous moi. Mais l'feu, ça… L'feu, la décapitation, une salve de balles, tout ça peut m'faire mourir. J'aurai besoin d'aide si tu les vois me menacer d'ces morts-là.

— J'essayerai de m'en souvenir », dit Mesure.

*

Le lundi matin, tout le monde se retrouva à dix heures derrière la forge ; mais depuis l'aube des adjoints armés jusqu'aux dents montaient la garde autour des lieux. Le juge disposa les jurés le mieux possible, ainsi que Marty Laws, En-Vérité Cooper, Alvin Smith, Conciliant Smith et Hank Dowser. « La séance est ouverte, annonça-t-il d'une voix forte. À présent, Hank Dowser, montrez-nous l'emplacement exact que vous aviez indiqué. »

En-Vérité Cooper intervint. « Comment savons-nous s'il va indiquer le même emplacement ?

— Par rapport que j'vais l'rechercher encore avec ma baguette, répondit Hank Dowser, et c'est l'même coin qui s'ra toujours l'meilleur. »

Alvin intervint à son tour. « Y a d'l'eau partout icitte. On peut choisir n'importe quel coin, on trouvera toujours de l'eau, suffit d'piocher assez creux. »

Hank Dowser se retourna brusquement vers lui et le fusilla des yeux. « Et voilà ! Il a pas d'respect pour l'talent des autres, rien qu'pour le sien ! Tu crois que j'connais pas qu'y a d'l'eau quasiment partout ? La question, c'est : Est-ce qu'elle est pure, l'eau ? Est-ce qu'elle est loin ? C'est ça que j'trouve : quand c'est

facile à creuser et qu'l'eau est pure. Et moi, j'vous dis, grâce à mes baguettes de noyer et d'saule, que c'est icitte que l'eau est la plusse pure, que c'est icitte qu'elle est la plusse proche de la surface, alors j'indique cet emplacement-là, comme j'ai dû l'faire l'autre année passée ! Dis-moi donc, compagnon Alvin, toi qu'es si malin, si c'est oui ou non l'même emplacement que j'ai indiqué, exactement l'même ?

— C'est l'même, répondit Alvin, l'air un peu confus. Et j'avais pas l'intention d'insinuer qu'vous étiez pas un vrai sourcier, m'sieur.

— Mais t'avais pas vraiment l'intention de *pas* l'insinuer non plus, hein ?

— J'regrette, fit Alvin. C'est icitte que l'eau est la plusse pure et la plusse proche de la surface, et vous avez vraiment trouvé deux fois l'même emplacement, exactement l'même. »

Le juge intervint. « Donc, après cet échange de vues original qui ne dépareille pas dans un tribunal aussi peu conventionnel, vous reconnaissez tous les deux qu'il s'agit bien là de l'emplacement où Alvin déclare avoir creusé le premier puits sans rien y trouver d'autre que de la roche impénétrable, et où Conciliant soutient qu'il n'existe aucune roche de même mais plutôt un trésor enfoui que son apprenti a volé et transformé à son seul profit en racontant une histoire de fer changé en or.

— Pour ce qu'on en connaît, il a caché mon fer icitte, là-dessous ! » s'écria Conciliant.

Le juge soupira. « Conciliant, s'il vous plaît, ne m'obligez pas à vous faire renvoyer en prison.

— Pardon », marmonna Conciliant.

Le juge fit signe à l'équipe de terrassiers qu'il avait fait venir de commencer à creuser. Ils seraient payés sur le budget du comté, mais avec quatre hommes, on n'allait pas tarder à savoir qui avait raison.

Ils creusèrent, creusèrent, et la terre vola. C'était une terre plutôt sèche, encore légèrement humide de la dernière pluie qui ne remontait qu'à une semaine, mais aucune trace de nappe d'eau. Et soudain : *cling*.

« Le coffre au trésor ! » s'écria Conciliant.

Quelques instants plus tard, après avoir raclé et farfouillé, le chef de l'équipe des terrassiers lança : « D'la pierre, Votre Honneur ! Aussi loin qu'on peut aller. C'est pas un gros caillou, non plus… Pour moi, ça m'a tout l'air d'une plaque rocheuse. »

La figure de Hank Dowser s'empourpra. Il se fraya un passage jusqu'au trou et se laissa glisser le long du bord escarpé. Il sortit son propre mouchoir pour balayer le terreau de la pierre. Au bout de quelques minutes d'examen, il se releva. « Votre Honneur, j'fais mes excuses à monsieur Smith, avec autant d'bonne grâce qu'il m'a fait les siennes tout à l'heure. Y a pas seulement ce soubassement – que j'avais pas vu, par rapport que j'ai jamais trouvé une nappe d'eau pareille *sous* du caillou d'même – mais je r'marque en plusse des vieilles traces de grattage sus la pierre, ce qui m'prouve que l'apprenti a bien creusé là, comme il l'a dit, et qu'il a rencontré d'la roche, comme il l'a dit aussite.

— Ça prouve pas qu'il a pas trouvé d'or en route ! s'écria Conciliant.

— Récapitulations aux jurés ! lança le juge.

— Tous les points que nous avons pu vérifier, dit En-Vérité Cooper, ont démontré qu'Alvin Smith n'a pas menti, qu'il était digne de confiance. Et tout ce dont le comté dispose contre lui, ce sont les spéculations impossibles à prouver d'un homme dont le principal mobile reste apparemment de mettre la main sur de l'or. Il n'existe pas d'autre témoin en dehors d'Alvin lui-même pour dire comment l'or a été façonné en soc, ou comment le soc s'est retrouvé en or. Mais nous en avons huit, sans parler de Son Honneur, de moi-même et de mon estimé confrère, plus Alvin en personne, pour vous jurer que ce soc n'est pas seulement en or, mais qu'il est aussi vivant. Quel droit de propriété pourrait revendiquer Conciliant sur un objet qui n'appartient visiblement qu'à lui-même et qui ne tient compagnie à Alvin que pour sa propre sécurité ? Vous avez davantage qu'un doute raisonnable, vous avez la certitude que mon client est un homme honnête qui n'a commis aucun crime, et que le soc devrait rester avec lui. »

Ce fut ensuite le tour de Marty Laws. Il donnait l'impression d'avoir bu du lait tourné au petit déjeuner. « Vous avez entendu

les témoins, vous avez vu les preuves, vous êtes tous des hommes de sagesse et vous êtes capables de vous faire votre opinion sans mon aide, dit-il. Que Dieu bénisse vos délibérations.

— C'est ça, vot' récapitulation ? demanda Conciliant. C'est comme ça qu'vous rendez la justice dans l'comté ? J'm'en vais soutenir votre adversaire dans la prochaine élection locale, Marty Laws ! J'vous jure qu'vous avez pas fini d'en entendre causer !

— Shérif, intervint le juge, ayez l'obligeance de remettre monsieur Conciliant Smith en état d'arrestation, trois jours cette fois, pour outrage à la cour, et je me demande si je ne vais pas l'inculper de tentative d'entrave au cours de la justice pour avoir proféré des menaces à l'encontre d'un homme de loi en exercice afin d'influer sur l'issue d'une affaire.

— Vous vous liguez tous contre moi ! Tous, vous êtes complices ! Il a fait quoi, Votre *Honneur*, il vous a acheté ? Vous a proposé d'partager un peu d'cet or avec vous ?

— Dépêchez-vous, shérif Doggly, fit le juge, avant que cet homme me pousse à bout. »

Quand les cris de Conciliant se furent suffisamment éloignés pour que le procès puisse reprendre, le juge demanda aux jurés : « Est-il utile que nous nous traînions jusqu'à la salle de tribunal pour délibérer pendant des heures ? Ou est-ce que nous nous écartons pour vous laisser réfléchir ici même ? »

Le président chuchota quelques mots à ses collègues jurés ; ils lui répondirent de même. « On a un verdict unanime. Votre Honneur.

— Et ce verdict… etc., etc. ?

— Non coupable à tous les chefs d'accusation, répondit le président.

— Affaire classée. Je félicite les deux avocats pour leur excellent travail dans une affaire délicate. Et aussi les jurés qui ont su voir la vérité dans cet embrouillamini de mensonges. Vous êtes tous de bons citoyens. La séance est levée jusqu'à la prochaine accusation qu'on portera contre un innocent, comme je suis prêt à le parier. » Le juge fit du regard le tour des

personnes présentes, lesquelles attendaient toujours debout. « Alvin, vous êtes libre, dit-il. On rentre tous chez soi. »

*

Bien sûr, ils ne rentrèrent pas tous chez eux ; pas plus qu'Alvin n'était libre à proprement parler. Pour l'heure, entouré d'une foule de gens, gardé par une dizaine d'adjoints, il jouissait d'une certaine sécurité.

Mais lorsqu'il saisit le sac contenant le soc, il sentit presque la convoitise des autres envers l'objet, envers l'or chaud et frémissant.

Il n'y pensait pas, pourtant. Il regardait plus loin Margaret Larner dont le bras entourait la taille de la jeune Ramona. Il entendit qu'on s'adressait à lui : En-Vérité Cooper, s'aperçut-il, qui le félicitait ou quelque chose comme ça, mais l'Anglais comprendrait. Il posa une main sur l'épaule de son avocat pour l'assurer de son amitié même s'il lui fallait l'abandonner un instant. Et il se dirigea vers les jeunes femmes.

Au dernier moment il fut pris de timidité : alors qu'il n'avait pas quitté Margaret des yeux tandis qu'il traversait la foule, ce fut à Ramona qu'il s'adressa une fois devant les deux amies. « M'zelle Ramona, vous avez été courageuse d'vous présenter, et honnête aussi. » Il lui serra la main.

Ramona se fendit d'un large sourire, mais elle était en même temps un peu ennuyée et nerveuse. « Toute cette affaire avec Amy, c'est d'ma faute, j'crois bien. Elle m'racontait ces histoires sus toi, et moi, j'la croyais pas, et ça faisait qu'elle insistait d'plusse en plusse. Et comme elle en démordait pas, j'ai cru un moment que c'était p't-être vrai, alors j'l'ai dit à ma parenté et c'est ça qu'a lancé les on-dit. Seulement, après, quand elle s'en est allée avec Thatch sous la tente des monstres et qu'elle est revenue en ceinture en clamant que c'était toi qui l'avais mise de même, là, j'avais l'occasion de dire que c'étaient des inventions, non ? Et pourtant, j'ai pas voulu témoigner !

— Mais t'en as causé à mes amis, fit Alvin, comme ça l'monde qui compte le plusse pour moi connaissait la vérité, et en même temps fallait pas faire du mal à ton amise Amy. » Au fond de lui-

même, pourtant. Alvin ne pouvait se défaire de la certitude pénible qu'il se trouverait toujours des gens pour croire les accusations de la fille, tout comme il ne doutait pas qu'elle ne se rétracterait jamais. Elle continuerait de répandre ses mensonges sur lui, certaines personnes continueraient d'y donner foi, et il aurait beau mener une vie exemplaire, il resterait un malotru voire pire. Mais le mal était fait, inutile de revenir là-dessus.

Ramona secouait la tête. « M'est avis qu'elle s'ra pus mon amise.

— Mais t'es tout d'même son amise, que ça y plaise ou non. Tellement que t'aimerais mieux y faire du mal plutôt qu'la laisser faire du mal à quèqu'un d'autre. Ça, c'est pas rien, m'est avis. »

À cet instant. Mike Fink et Armure-de-Dieu le rejoignirent. « Chante-nous donc la chanson que t'as inventée en prison, Alvin ! »

Aussitôt ils furent plusieurs à lui réclamer la chanson – c'était une occasion de fête.

« Si Alvin veut pas la chanter, Arthur Stuart la connaît ! » lança une voix ; la seconde d'après Arthur lui tirait sur le bras, et Alvin se mit à chanter avec le gamin. La plupart des jurés étaient encore là pour entendre le dernier couplet :

« J'ai pas mis la justice en doute,
L'jury, il m'a fait les honneurs.
D'main matin j'me mettrai en route
Et j'chant'rai avec plus d'ardeur
Que l'soleil en plein mois d'août ! »

Tout le monde rit et applaudit. Même Peggy Larner sourit, et lorsqu'Alvin la regarda, il sut que c'était le moment, maintenant ou jamais.

« J'ai un autre couplet que j'ai encore jamais chanté à personne, mais j'veux l'chanter asteure », déclara-t-il. Tout le monde fit à nouveau « chut » pour l'écouter :

« Asteure, d'icitte, j'vais m'ensauver,

Et sous la s'melle de mes souliers
Des tas d'pays vont défiler,
Pis un jour on voudra prendr' pied
Tous deux, moi et ma bien-aimée. »

Il fixa Margaret d'un air aussi éloquent que possible, et tout le monde s'esclaffa et battit des mains. « Je t'aime, Margaret Larner, dit-il. Je te l'ai déjà d'mandé, mais je l'redis. On va voyager ensemble un bout d'chemin, et j'vois pas d'raison pourquoi ça serait pas not' lune de miel. Prends-moi pour mari, Margaret. Tout ce qu'y a d'bon en moi, c'est à toi, si tu veux d'moi. »

Elle parut troublée. « Tu m'embarrasses, Alvin », murmura-t-elle.

Il se pencha tout près et lui parla dans l'oreille. « J'connais qu'on aura des ouvrages à faire chacun d'not' côté, après qu'on sera partis d'la maison d'la tisseuse. J'connais qu'on a chacun une longue route qui nous attend séparément. »

Elle prit le visage du jeune homme dans ses mains. « Tu ne sais pas ce que tu risques de rencontrer sur cette route. Quelle femme tu risques de croiser et d'aimer davantage que moi. »

L'effroi fit à Alvin l'effet d'un coup de poignard. Était-ce une éventualité qu'elle avait vue grâce à son talent de torche ? Ou tout bonnement l'inquiétude normale d'une femme ? Bah, c'était son avenir à lui, non ? Et même si elle lui voyait la possibilité d'aimer une autre femme, il n'allait pas forcément permettre que ça se réalise.

Il lui enveloppa la taille de ses grands bras, l'attira contre lui et lui parla doucement. « Tu vois des affaires dans l'avenir que moi, j'vois pas. J'te fais ma d'mande comme un homme ordinaire, et toi, réponds-moi comme une femme qui connaît que l'passé et l'présent. La promesse que j'te fais asteure va veiller sus l'avenir. »

Elle était sur le point d'élever une autre objection lorsqu'il lui déposa un baiser léger sur les lèvres. « Si t'es ma femme, alors tout ce qu'y a dans l'avenir, j'peux l'endurer, et je ferai d'mon mieux pour t'aider à l'endurer aussi. L'juge est icitte. Pourquoi j'commencerais pas ma vie d'liberté toute neuve avec toi ? »

L'espace d'un instant, elle donna l'impression d'avoir les yeux battus et tristes, comme si elle voyait une souffrance, une douleur horrible dans l'avenir d'Alvin. Ou dans son avenir à elle.

Puis cette impression disparut, comme s'il s'était agi de l'ombre d'un nuage passant au-dessus d'elle avant le retour du soleil. Ou comme si elle avait décidé de vivre sa vie, quel qu'en soit le prix, et qu'à présent elle ne craignait plus l'inévitable. Elle sourit, et des larmes lui roulèrent sur les joues. « Tu ne sais pas ce que tu fais. Alvin, mais je suis fière et heureuse d'avoir ton amour et je serai ta femme. »

Alvin se retourna face aux autres et s'écria d'une voix forte : « Elle a dit oui ! Juge ! Qu'on empêche le juge de s'en aller ! L'a 'core de l'ouvrage ! » Pendant que Peggy partait chercher son père pour le ramener et lui demander de la conduire à l'autel dans les règles, En-Vérité partit de son côté récupérer le magistrat.

En revenant vers Alvin qui attendait, le juge entoura d'un bras amical l'épaule d'En-Vérité. « Mon gars, vous avez l'esprit vif, un esprit d'avocat, et ça me plaît. Mais il y a quelque chose chez vous qui énerve les gens.

— Si je savais de quoi il s'agit, monsieur, soyez certain que j'y remédierais.

— M'a fallu un moment pour trouver ce que c'était. Et je ne sais pas si vous pouvez y remédier. Ce qui agace tout de suite, c'est que vous faites anglais, instruit et du grand monde avec votre foutue façon de parler. »

En-Vérité eut un grand sourire et répondit avec l'accent local qui était le sien durant toute son enfance, celui qu'il avait mis tant d'années à perdre. « C'est-y que si j'cause comme un croquant, m'sieur, ça vous s'ra plus agréable ? »

Le juge lâcha un gros rire. « C'est ça, mon gars, mais je me demande si cet accent-là vaut beaucoup mieux ! »

Là-dessus ils rejoignirent les invités de la noce. Horace se tenait près de sa fille, et Arthur Stuart faisait le garçon d'honneur d'Alvin.

Le juge s'adressa au shérif Doggly. « Annoncez le mariage, cher monsieur. »

Po Doggly lança aussitôt : « Esse qu'y a quèqu'un icitte assez imbécile pour clamer qu'y a un empêchement au mariage de ce couple de bons et pieux citoyens ? » Il se tourna vers le juge. « J'vois personne, juge. »

Alvin et Peggy furent donc mariés, flanqués d'Horace Guester d'un côté et d'Arthur Stuart de l'autre, devant tout le monde debout en plein air, près de la forge où Alvin avait fait son apprentissage. En haut de la colline voisine se dressait la resserre où Peggy avait vécu sous son déguisement de maîtresse d'école ; cette même resserre où vingt-deux ans plus tôt, alors qu'elle était une fillette de cinq ans, elle avait vu les flammes de vie d'une famille qui luttait pour traverser la Hatrack en crue, une famille dont la mère abritait dans son ventre un bébé doté d'une flamme de vie si brillante qu'elle en avait été éblouie, jamais elle n'en avait vu de telle. Elle avait alors couru, dévalé la colline jusqu'à la forge, avait persuadé Conciliant Smith et les autres hommes rassemblés là de foncer à la rivière et de sauver la famille. Tout avait commencé ici, dans ce périmètre que l'œil embrassait. Aujourd'hui on la mariait à lui. À ce garçon dont la flamme de vie luisait comme l'étoile la plus éclatante dans sa mémoire et dans toute sa vie depuis lors.

On dansa ce soir-là dans l'auberge d'Horace, comme de juste ; Alvin dut encore chanter sa chanson à cinq reprises, et à chacune répéter le dernier couplet trois fois. Et ce soir-là il souleva sa Margaret – elle était à lui désormais, comme il était à elle – dans ses bras puissants de forgeron, monta l'escalier et entra dans la chambre même où son épousée avait été conçue vingt-huit ans plus tôt. Il se montra maladroit, aussi intimidé qu'elle, et le charivari que fit la moitié du village devant l'auberge jusqu'au milieu de la nuit ne les aida pas beaucoup, mais ils furent mari et femme, ne formèrent plus qu'une seule chair comme ils n'avaient si longtemps formé qu'un seul cœur, quand bien même elle n'avait pas voulu l'admettre, quand bien même il avait essayé de vivre sans elle. Tant pis si Margaret avait vu en pensée la tombe d'Alvin, leurs enfants et elle-même debout à côté et en larmes. Une telle scène devait surgir durant toutes les nuits de noces ; mais au moins il y aurait des enfants ; au moins il y aurait une veuve aimante pour pleurer son mari ;

au moins il resterait le souvenir de cette nuit au lieu d'une solitude pleine de regrets. Et le lendemain matin, lorsqu'ils se réveillèrent, ils étaient moins intimidés, moins maladroits, et il lui dit des choses telles qu'elle se sentit plus belle que toutes les femmes depuis la nuit des temps, plus aimée, et je ne vois pas qui oserait dire qu'à cet instant ce n'était pas la vérité vraie.

XVIII
Voyages

Deux jours plus tard, ils étaient prêts à filer en vitesse. Ils ne firent aucun mystère de la voiture qu'Armure-de-Dieu loua à Wheerwright et qui les emmènerait dès leur descente du bac après qu'ils auraient traversé l'Hio. Ça suffirait à mystifier les imbéciles. Pour les petits futés, eh bien, Mike Fink avait un plan, et même Margaret reconnaissait qu'il pouvait marcher.

Les amis défilèrent à l'auberge toute la soirée pour leur dire au revoir. Alvin, Peggy et Arthur étaient connus de tout le monde ; Armure-de-Dieu avait quelques amis au village, des relations nouées durant ses voyages d'affaires ; En-Vérité, lui, en comptait de nouveaux depuis qu'il avait représenté la partie gagnante dans un procès chargé d'émotion. Si Mike avait des amis dans le pays, ils n'étaient pas du genre à s'afficher dans l'auberge d'Horace Guester ; il l'avait avoué à En-Vérité Cooper, c'étaient pour la plupart ceux-là mêmes que les ennemis d'Alvin avaient engagés pour le tuer et lui soustraire son soc dès qu'il prendrait la route le lendemain.

Une fois le dernier visiteur parti, Horace étreignit sa fille, son nouveau gendre et le fils adoptif qu'il avait contribué à élever, serra la main d'En-Vérité, d'Armure et de Mike, puis fit ce qu'il faisait toujours : il souffla les chandelles, mit la bûche pour la nuit sur le feu, vérifia que tout était en bon ordre. Pendant ce temps, Mesure aidait les voyageurs légèrement chargés à descendre l'escalier, à sortir par derrière et à trouver le sentier à la lumière chiche d'un étroit croissant de lune. Néanmoins, il les dirigea d'abord vers les cabinets afin qu'un éventuel observateur n'ait pas lieu de s'étonner, à moins de remarquer la sacoche ou la besace que chacun portait. Ce qui n'empêchait pas Mesure

d'ouvrir l'œil, au cas où un petit malin aurait eu l'idée de sauter sur Alvin cette nuit-là pendant qu'il se soulageait. Il ouvrait l'œil quand bien même Peggy Larner – mais fallait-il dire Dame Smith désormais ? – l'avait assuré que personne ne surveillait l'arrière de la maison.

« Asteure, tu connais tout ce que j'peux apprendre aux genses, Mesure, chuchota Alvin au moment de quitter la galerie de derrière et de s'enfoncer dans la nuit. Cette fois encore, j'te laisse, mais tu connais qu'on commence not' vrai voyage ensemble, en vrais compagnons, et qu'ce s'ra tout l'temps comme ça jusqu'à la fin. »

À ces mots. Mesure se demanda si Peggy n'avait pas soufflé à son mari quelque chose qu'elle avait vu dans sa flamme de vie, que Mesure avait peur qu'Alvin oublie combien il l'aimait et mourait d'envie de l'accompagner dans son voyage. Mais non, Alvin n'avait pas besoin que Peggy lui dise qu'il avait un frère plus loyal que la vie et plus sûr que la mort. Il posa un baiser sur la joue de son aîné et s'en alla, le dernier à partir.

Ils se retrouvèrent dans les bois derrière les cabinets. Alvin passa de l'un à l'autre, il les calma par des mots apaisants, il les toucha, et à chacun de ses contacts ils le percevaient un peu mieux : une espèce de bourdonnement léger, à moins que ce ne soit le murmure du vent, l'appel distant d'un oiseau trop faible pour qu'on l'entende, un coyote au loin marmonnant dans son sommeil, ou la galopade feutrée de pattes d'écureuils sur un arbre de la colline voisine. C'était une sorte de musique, et en fin de compte l'origine de ce bruit importait peu, ils s'accordèrent à son rythme et se tinrent tous par la main, Alvin en tête de file. Ils se déplacèrent vite, sans hésitation, en suivant la cadence de la musique, filèrent sans peine entre les arbres, sans grand bruit, sans rien dire, étonnés d'être si souvent passés près de ces bois sans jamais soupçonner l'existence d'un sentier aussi évident et dégagé ; sauf que lorsqu'ils regardaient dans leur dos, il n'y avait plus de sentier, seulement des buissons qui se refermaient, car c'était la course d'Alvin au sein du chant vert qui ouvrait le sentier, et derrière le groupe la forêt relâchait son effort pour reprendre son aspect habituel.

Ils parvinrent à la rivière où attendait Po Doggly qui veillait sur deux barques. « Vous voyez, chuchota-t-il, j'suis pas shérif as'soir. J'fais seulement ce qu'Horace et moi on a fait des tas d'fois des années passées, longtemps avant que j'porte mon insigne : aider l'monde qu'aurait dû rester libre à traverser la rivière pour être tranquille de l'aut' côté. » Po et Alvin s'attelèrent aux rames d'une des deux barques.

Mike et En-Vérité à celles de la seconde ; l'avocat avait beau ne pas être habitué à ce genre d'exercice, aucun aviron de bois ne lui laisserait d'ampoules aux mains. Silencieusement, ils s'éloignèrent de la rive. Ce ne fut qu'une fois au milieu de l'Hio qu'ils se risquèrent à ouvrir à nouveau la bouche. Peggy, qui maniait la barre, chuchota à Alvin : « On peut parler un peu, maintenant ?

— Tout bas, fit Alvin. Et on rigole pas. » Comment savait-il qu'elle allait rire ? « Nous sommes passés à côté d'une bonne dizaine d'hommes dans les bois ; ils dormaient tous, ils attendaient le lever du jour. Mais il n'y a personne sur la rive d'en face, sauf la flamme de vie que nous cherchons. »

Alvin opina et fit signe que tout allait bien aux occupants de l'autre barque.

Ils longèrent la rive du côté de l'Appalachie sur environ un quart de mille avant d'arriver au lieu choisi pour débarquer. Autrefois les bateaux à fond plat y faisaient escale, avant que le brouillard des Rouges sur le Mizzipy et les nouvelles lignes du chemin de fer ralentissent puis interrompent la majeure partie du trafic fluvial. Un couple de vieux y vivait désormais, principalement de la pêche et d'un verger qui produisait encore, tant bien que mal, de quoi subvenir à leurs besoins.

Le docteur Whitley Physicker attendait dans la cour devant la maison avec sa voiture et quatre chevaux sellés ; il avait insisté pour les acheter ou les prêter personnellement et rejetait l'idée même qu'on puisse le rembourser. Il avait aussi payé les vieux pour le dérangement qu'occasionnait l'arrivée aussi tardive de visiteurs.

Il n'était pas seul – Arthur Stuart reconnut tout de suite l'autre homme et l'appela par son nom. John Binder sourit timidement et serra les mains à la ronde, tout comme Whitley

Physicker. « Ramer, ça n'est pas mon fort, à mon âge, expliqua le docteur. Alors John, à qui on peut faire entièrement confiance, a accepté de venir, sans poser de questions. J'imagine que les questions qu'il n'a pas posées ont maintenant trouvé leurs réponses. »

Binder sourit encore et gloussa. « M'est avis, sauf une. On dit qu'vous avez appris aux genses à devenir Faiseux, là-bas à Vigor Church, et j'espérais qu'vous pourriez p't-être m'apprendre un peu icitte. Et asteure vous vous en allez. »

Alvin le rassura. « Mon frère, il s'cache à l'auberge. Personne doit connaître qu'il y est, mais si vous allez voir Horace Guester et qu'vous y dites que c'est moi qui vous envoie, il vous laissera monter causer à Mesure. Il aura une histoire affreuse à vous raconter…

— J'connais : pour la malédiction.

— Très bien, fit Alvin. Par rapport qu'une fois qu'il en aura terminé avec ça, il vous apprendra ce que j'apprenais aux genses à Vigor Church. »

Po Doggly et John Binder poussèrent les barques dans la rivière avant que les autres aient même eu le temps d'enfourcher leurs montures ou de s'installer dans la voiture. Whitley Physicker leur fit au revoir depuis la barque de Binder. Alvin serra la main aux deux vieux sortis du lit pour assister au départ. Puis il grimpa sur le siège avant avec Margaret ; En-Vérité et Arthur s'assirent derrière. Armure et Mike montaient deux des chevaux : le cheval d'En-Vérité et celui qu'Alvin et Arthur monteraient ensemble étaient attachés à l'arrière de la voiture.

Au moment où ils allaient partir, Mike amena sa jument – laquelle piaffait et fumait, vu que Mike était une charge conséquente et un piètre cavalier – auprès de la voiture et dit à Alvin : « Dis donc, ce plan marche joliment bien ! Moi qu'espérais faire à moitié crever de peur un pauvre pas-rien avant la fin d'la nuit ! »

Peggy se pencha depuis l'autre côté du siège avant. « Vous allez voir votre souhait exaucé plus loin sur la route, à environ deux milles d'ici. Il y a deux hommes là-bas qui ont vu la voiture du docteur Physicker venir ici cet après-midi et ils se sont

demandé ce qu'il faisait avec quatre chevaux attachés à l'arrière. Ils se contentent de surveiller la route, mais même s'ils ne nous arrêtent pas, ils vont donner l'alerte, et ensuite nous serons poursuivis au lieu de disparaître sans laisser de traces.

— Les tue pas, Mike, fit Alvin.

— J'en ai pas l'intention, sauf s'ils m'forcent, répondit Mike. Tracasse-toi pas, asteure j'fais attention à la vie des autres. » Il chevaucha jusqu'auprès d'Armure et lui tendit les rênes. « Tiens, fit-il, prends cette fille-là avec toi. J'suis plusse à l'aise à pied pour ce genre d'ouvrage. » Puis il descendit de cheval et partit au pas de course.

Si j'en crois la version de Mike de cet épisode – et comprenez qu'un narrateur soucieux de la véracité de son histoire doit tenir compte des vantardises avant de décider de ce qui est vrai dans la relation des exploits héroïques de Mike Fink –, ces deux malandrins plus futés que la moyenne somnolaient assis, adossés de part et d'autre de la même souche lorsque tout à coup ils eurent l'impression qu'on leur arrachait quasiment les bras des cavités articulaires, puis on les traîna, on les empoigna par le cou et on les cogna l'un contre l'autre si fort que leurs nez se mirent à saigner et qu'ils en virent trente-six chandelles.

« Vous êtes chanceux que j'ai fait vœu de pas user d'violence, dit Mike Fink, autrement vous auriez joliment mal asteure. »

Comme ils souffraient déjà le martyre, ils ne tenaient pas à savoir ce que ce promeneur nocturne entendait par « avoir mal ». Ils préférèrent lui obéir et restèrent tranquilles pendant qu'il leur liait les mains à deux bouts de corde : la droite du premier était attachée à l'extrémité d'une corde qui enserrait la gauche du second, et même chose de l'autre côté. Puis Fink les fit mettre à genoux, ramassa une bûche énorme et la posa en travers des deux bouts de corde qui les unissaient. Ce qu'il avait soulevé tout seul, ils ne pouvaient pas le soulever à deux. Ils restèrent agenouillés là, comme s'ils adressaient une prière à la bûche, leurs mains trop éloignées pour qu'ils songent même à défaire leurs liens.

« La prochaine fois qu'vous voudrez d'l'or, dit Fink, faudra vous mettre à la pelle et la pioche et creuser pour l'trouver, au

lieu d'guetter en pleine nuit que passe un pauvre bougre innocent pour l'voler et l'tuer.

— On voulait tuer personne, marmonna l'un des hommes.

— Pour sûr, par rapport que çui-là qui veut s'en prendre à Alvin Smith, il me trouve sus son ch'min, et je r'semble plusse à un mur qu'à une fenêtre, c'est moi qui vous l'dis. »

Après quoi il regagna la route au petit trot, fit signe à ses compagnons et attendit qu'ils le rejoignent afin de pouvoir remonter en selle. En deux minutes c'était terminé, et ils s'éloignèrent à vive allure vers le sud par un lacis de routes qui évitaient complètement Wheerwright – et la belle voiture qui attendit toute la journée du lendemain à vide près de la rivière, jusqu'à ce qu'Horace Guester traverse, s'y installe et s'en serve pour effectuer ses courses au grand marché qui faisait le bonheur et la fierté de la ville. C'est à ce moment-là que les coupe-jarrets comprirent qu'on les avait joués. Oh, certains partirent en vitesse à la recherche du groupe d'Alvin, mais ils avaient toute une journée de retard, ou presque, et aucun ne trouva rien en dehors de deux hommes à genoux devant une bûche, le derrière en l'air.

*

Durant tout son trajet jusqu'à la côte, Calvin s'attendit à voir les troupes de Napoléon lui tomber dessus, pulvériser sa voiture à coups de mitraille, y mettre le feu, ou toute autre horreur fatale. Pourquoi présumait-il de l'ingratitude de Napoléon ? il n'en savait rien. Peut-être était-ce seulement un sentiment de vague malaise. À moins de vingt ans, il avait déjà fréquenté les salons de Londres et de Paris, passé des heures en tête à tête avec l'homme le plus puissant du monde à discuter de mille sujets divers, appris de cet homme tous les secrets qu'il pouvait lui soutirer, il parlait français sinon couramment du moins convenablement, et pourtant il avait gardé ses distances, il n'avait pas changé, mû par le même rêve qui guidait sa vie. Il était un Faiseur, beaucoup plus qu'Alvin qui ne quittait pas la frontière rude d'un pays fruste qu'on ne pouvait décemment pas qualifier de nation : qui avait-il connu. Alvin, en dehors d'autres

rustres aussi peu raffinés que lui ? Pourtant, Calvin ressentait une vague crainte à la pensée de retourner en Amérique. Quelque chose essayait de l'en empêcher. Quelque chose ne voulait pas qu'il s'en aille.

« Ce sont les nerfs, dit Honoré. Vous allez affronter votre frère. Vous savez maintenant que c'est un bouffon de province, mais il reste quand même votre Némésis, la référence contre qui vous devez vous mesurer. Et puis vous voyagez en ma compagnie, et vous éprouvez constamment le besoin de faire bonne impression.

— Et pourquoi j'aurais besoin de vous impressionner, Honoré ?

— Parce qu'un de ces jours vous figurerez dans un de mes livres, mon ami. Souvenez-vous que je détiens le pouvoir ultime. Vous décidez peut-être de ce que vous faites dans cette vie, jusqu'à un certain point. Mais moi, je décide de ce que les autres penseront de vous, et pas seulement maintenant mais longtemps après que vous serez mort.

— Si on lit encore vos romans, remarqua Calvin.

— Vous ne comprenez pas, mon cher paysan. Qu'on lise mes livres ou non, mon jugement sur vous subsistera. Ces choses-là ont leur vie propre. Personne ne se souvient de la source originelle, et d'ailleurs tout le monde s'en fiche.

— Alors les gens se souviendront seulement de ce que vous dites sur moi, et ils ne se souviendront pas de vous. »

Honoré gloussa. « Oh, ça, je n'en sais rien, Calvin. Je compte bien rester dans les mémoires. Mais d'un autre côté, est-ce que je tiens à ce qu'on se souvienne de moi ? Je ne crois pas. J'ai vécu sans l'affection de ma propre mère ; pourquoi rechercher celle d'inconnus encore à naître ?

— L'important, ce n'est pas de rester dans les mémoires, dit Calvin. C'est d'avoir changé le monde.

— Et le premier changement que j'apporterai, c'est : Il faut qu'on se souvienne de moi ! » La voix d'Honoré résonna si fort que le cocher ouvrit le panneau coulissant et demanda s'ils désiraient quelque chose. « Plus vite, cria Honoré, et moins de secousses. Oh… et quand les chevaux se soulagent, moins d'odeur. »

Le cocher grogna et referma le panneau.

« Vous ne voulez pas changer le monde ? demanda Calvin.

— Le changer ? Un projet dérisoire, qui fleure l'ambition mesquine et un grand mépris de soi-même. Votre frère veut bâtir une ville. Vous, vous voulez la détruire sous ses yeux. Moi, je suis un visionnaire, Calvin. J'ai l'intention de *créer* un monde. Un monde plus passionnant, plus captivant, plus envoûtant, plus complexe, plus beau et plus réel que ce monde-ci.

— Vous allez faire mieux que Dieu ?

— Il a consacré beaucoup trop de temps à la géologie et à la botanique. L'idée d'Adam lui est venue après coup : "Tiens, au fait, et si je mettais l'homme sur terre ?" Moi, je ne commettrai pas son erreur. Je me concentrerai sur les gens et les sciences viendront plus tard.

— La différence, c'est que vos gens seront tous réduits à de petits signes noirs sur du papier, dit Calvin.

— Mes gens à moi seront plus vrais que ces créatures sans épaisseur que Dieu a créées ! Moi aussi, je les ferai à mon image – mais plus grands – et les miens auront une réalité plus palpable, davantage de vie intérieure, davantage de relations avec le monde vivant qui les entoure que ces paysans tout crottés, les courtisans vénaux du palais ou les soldats fanfarons et hommes d'affaires vantards qui tiennent Paris sous leur coupe.

— Au lieu d'avoir peur que l'Empereur nous arrête, je devrais peut-être avoir peur que la foudre tombe sur nous », dit Calvin.

Ça se voulait une blague, mais Honoré ne sourit pas. « Calvin, si Dieu devait vous frapper mortellement pour une raison ou une autre, vous seriez déjà dans la tombe. Je ne prétends pas savoir si Dieu existe, mais je vous dis ceci : le vieux barbu est maintenant gâteux ! L'ancêtre tient un discours musclé, mais ce sont de vieux souvenirs. Il n'a plus rien dans le ventre ! Il ne peut pas nous arrêter ! Oh, il risque peut-être de nous rayer de son testament, mais nous ferons fortune tout seuls et nous laisserons le vieux birbe s'écarter pour éviter de se faire éclabousser quand nous passerons devant lui à toute allure !

— Vous ne doutez jamais une seconde de vous-même ?

— Jamais, répondit Honoré. Je vis dans la certitude constante de l'échec, et aussi dans la certitude constante du génie. Il s'agit là d'une espèce de folie, mais la grandeur est impossible sans elle. Votre problème, Calvin, c'est que vous ne vous posez jamais de questions sur rien. Quels que soient vos sentiments, ce sont les seuls valables et donc ceux que vous affichez, et tout le reste a intérêt de s'écarter de votre route. Tandis que moi, je m'efforce de changer les miens, parce que je me trompe toujours. Par exemple, l'imbécile qui s'approche de la femme désirée exprime ses sentiments et empoigne un sein appétissant ou se risque à une invitation fatale qui lui vaut une gifle et une mise au ban des meilleures soirées pour le restant de l'année. Mais le sage regarde la femme dans les yeux, lui fait des roucoulades sur sa beauté étonnante, sa grande intelligence, sa propre inaptitude à lui expliquer à quel point elle mérite sa place au centre exact de l'univers. Aucune femme n'y résiste, Calvin, ou alors elle ne vaut pas la peine qu'on s'intéresse à elle. »

La voiture s'arrêta.

Honoré ouvrit la porte à la volée. « Sentez-moi ça !

— Poisson pourri, décida Calvin.

— La côte ! Je me demande si je vais dégobiller, et dans ce cas si l'air marin aura modifié la couleur et la consistance de mon vomi. »

Calvin ignora la plaisanterie délibérément triviale tandis qu'il levait la main pour saisir leurs bagages. Il n'ignorait pas qu'Honoré n'était grossier qu'en présence de gens qu'il ne respectait pas ; en compagnie d'aristocrates il faisait assaut de bons mots et d'épigrammes. Si le jeune romancier parlait ainsi à Calvin, c'était moins un signe d'intimité que d'irrespect.

Lorsqu'ils eurent trouvé un bateau à leur convenance en partance pour le Canada, Calvin montra au capitaine la lettre que lui avait remise Napoléon. Contrairement à ses pires appréhensions depuis qu'il avait assisté à la représentation d'une nouvelle version enjolivée de *Hamlet* à Londres, la lettre n'enjoignait pas au capitaine de les tuer sur-le-champ, Honoré et lui – quoique rien ne garantissait que l'homme n'avait pas

ordre de les étrangler et de les jeter à la mer une fois hors de vue de la côte.

Pourquoi j'ai si peur ?

« Donc le trésorier de l'Empereur me remboursera de tous mes frais à mon retour ?

— C'est ce qui est prévu, dit Honoré. Mais tenez, mon ami, je sais combien les fonctionnaires impériaux peuvent manquer de générosité. Prenez ça. »

Il tendit au capitaine une liasse de billets français. Calvin était étonné. « Toutes ces semaines vous avez fait semblant d'être pauvre et dans les dettes jusqu'au cou.

— Je *suis* pauvre ! Je *suis* endetté ! Si je ne devais pas d'argent, pourquoi faudrait-il que je me force à écrire ? Non, j'ai tout bonnement emprunté le prix de ma traversée à ma mère *et* à mon père – ils ne se parlent jamais, alors ils n'en sauront jamais rien – ainsi qu'à mes deux éditeurs en leur promettant à chacun l'exclusivité d'un livre sur mes pérégrinations en Amérique.

— Vous avez emprunté pour payer votre traversée et vous saviez depuis le début que l'Empereur allait s'en charger ?

— Un homme doit avoir de l'argent à dépenser, sinon ce n'est pas un homme, répondit Honoré. J'en ai tout un paquet, grâce auquel je compte me montrer généreux envers vous, aussi j'espère que vous ne condamnerez pas mes méthodes.

— Vous n'êtes pas très honnête, hein ? demanda Calvin, à la fois confondu et admiratif.

— Vous me choquez, vous me blessez, vous m'offensez, je pourrais vous provoquer en duel et ensuite tomber malade d'une pneumonie si bien qu'il me serait impossible de me battre avec vous, mais je vous pousserais à poursuivie sans moi. C'est parce que j'avais cet argent, ne l'oubliez pas, que le capitaine va maintenant nous inviter à dîner dans sa cabine tous les soirs pendant le voyage. Et pour répondre à votre question, je suis parfaitement honnête quand je crée quelque chose, mais par ailleurs les mots ne sont que de simples outils conçus pour extraire les fonds dont j'ai besoin des poches ou des comptes en banque de leurs actuels mais temporaires possesseurs. Calvin,

vous avez trop longtemps fréquenté les puritains. Et moi les hypocrites.

*

Ce fut Peggy qui trouva l'embranchement pour Chapman Valley ; elle le trouva facilement, pourtant il n'y avait pas de panneau et elle arrivait cette fois de l'autre direction. Alvin et elle laissèrent leurs compagnons avec la voiture sous le chêne désormais dépouillé de son feuillage devant la maison de la tisserande. Pour Peggy, le retour à cette demeure était à la fois palpitant et embarrassant. Qu'allait-on y penser de la manière dont les choses avaient tourné depuis qu'on l'avait lancée sur cette même route ?

Puis, à l'instant où elle levait la main pour frapper à la porte, elle se souvint de quelque chose.

« Alvin, dit-elle. Ça m'est sorti de l'idée, mais quand je suis passée ici il y a quelques mois Becca m'a dit…

— Alors, c'était supposé te sortir de l'idée.

— Calvin et toi. Il faut que tu ramènes Calvin à la raison, que tu le retrouves et que tu le ramènes à la raison avant qu'il se retourne complètement contre l'œuvre que tu poursuis. »

Alvin secoua la tête. « Becca, elle connaît pas tout.

— Comment ça ?

— Qu'est-ce qui te dit que Calvin n'était pas déjà l'ennemi de notre œuvre avant de naître ?

— Impossible, fit Peggy. Les bébés naissent purs et innocents.

— Ou ils baignent dans le péché originel ? Il est là, le choix ? J'ai du mal à t'imaginer, toi, gobant des idées pareilles, toi qui poses les mains sur le ventre et qui vois les avenirs dans la flamme de vie du bébé. L'enfant, il est déjà lui-même à ce moment-là, avec du bon et du mauvais, prêt à entrer dans le monde et à devenir ce qui lui plaît. »

Elle lui jeta un regard en coin. « Comment se fait-il, quand nous discutons sérieusement entre nous, que j'ai moins l'impression d'entendre un paysan ?

— Peut-être que j'ai retenu tout ce que tu m'as enseigné, seulement j'ai aussi appris que je ne veux pas me détacher des gens simples, fit Alvin. Ce sont eux qui vont bâtir la Cité avec moi. Leur langue, c'est ma langue maternelle : est-ce que je dois l'oublier parce que j'en ai appris une autre ? Combien de gens distingués, à ton avis, vont quitter leurs belles maisons, leurs amis cultivés, et vont retrousser leurs manches pour faire quelque chose de leurs mains ?

— Je ne veux pas frapper à cette porte, dit Peggy. Ma vie change quand j'entre dans cette maison.

— Pas besoin de frapper », fit Alvin. Il tendit la main et tourna la poignée. La porte s'ouvrit.

Il allait la franchir lorsque Peggy lui prit le bras. « Alvin, tu ne peux pas entrer ici !

— Si la porte n'était pas fermée, c'est que je peux entrer. Tu ne comprends pas ce qu'est cette maison ? C'est là où les choses sont ce qu'elles doivent être. Pas comme le monde du dehors, le monde que tu vois dans les flammes de vie, le monde des choses possibles. Et pas comme le monde dans ma tête, le monde tel qu'il pourrait être. Ni comme le monde imaginé par Dieu à l'origine, le monde tel qu'il devrait être. »

Elle le regarda passer le seuil. Il n'y eut aucun remue-ménage dans la maison, pas même un signe de vie. Elle le suivit. Tout jeune qu'il était, cet homme sur lequel elle avait veillé depuis qu'il était né et dont elle connaissait plus intimement le cœur que le sien propre, cet homme arrivait encore à la surprendre par sa façon soudaine d'agir sans réfléchir, parce qu'il savait que c'était juste et qu'il ne pouvait en être autrement.

Le tissu sans fin était toujours là, plié en tas reliés les uns aux autres ; il serpentait par-dessus les meubles, le long des couloirs, montait et descendait l'escalier. Ils enjambèrent les laizes successives. « Pas de poussière, fit Peggy. Je n'avais pas remarqué, la première fois. Il n'y a pas de poussière sur le tissu.

— De bonnes maîtresses de maison, c'est ça ? demanda Alvin.

— Elles époussettent tout ce tissu ?

— Ou peut-être que le temps n'y a pas cours, voilà tout. Il existe seulement et indéfiniment dans l'instant précis où la navette l'a traversé. »

Alors qu'il disait ces mots, ils commencèrent d'entendre la navette en question. Quelqu'un avait dû ouvrir une porte.

« Becca ? » appela Peggy.

Ils remontèrent le son à travers les pièces jusqu'à l'ancienne cabane au cœur de la maison, où une porte ouverte donnait sur la chambre qu'occupait le métier. Mais à la grande surprise de Peggy ; ce n'était pas Becca qui le manœuvrait. C'était le jeune garçon.

Son neveu, celui qui rêvait de tisser. Avec un savoir-faire d'expert il faisait aller et venir la navette.

« Est-ce que Becca…» Peggy ne pouvait pas se résoudre à demander si Becca était morte.

« Nan, fit le gamin. On a un peu changé les règles icitte. Pus d'sacrifice inutile. C'est grâce à vous, vous connaissez. Z'êtes venue chez nous autres comme juge… eh bon, on a t'nu compte de vot' jugement. J'prends un moment mon tour de tissage, comme ça elle peut sortir un brin.

— Alors c'est à toi qu'on s'adresse asteure ? demanda Alvin.

— Ça dépend de c'que vous voulez. Moi, j'connais rien d'arien, alors si vous attendez des réponses, j'crois pas que j'fais l'affaire.

— J'veux user d'la porte qui donne chez Ta-Kumsaw.

— Qui ça ? demanda le gamin.

— Ton oncle Isaac, répondit Peggy.

— Oh, pour sûr. » Il fit un signe de tête. « C'est celle-là. »

Alvin se dirigea à grands pas vers elle.

« Tas déjà passé par une de ces portes-là ? demanda le jeune garçon.

— Non, répondit Alvin.

— Alors c'est que t'es joliment couillon si tu veux la passer comme ça, comme une porte ordinaire.

— Elle a quoi de différent ? J'connais qu'elle donne sus les terres des Rouges. J'connais qu'elle donne sus la maison ousque la fille de Ta-Kumsaw tisse les vies des Rouges de l'Ouest.

— C'est ça qu'est pas commode. Quand tu passes la porte, faut pas qu'tu la touches du tout. Faut pas frôler les montants. Faut pas laisser un pied traîner par terre. On la passe pas en marchant, faut sauter.

— Et il arrive quoi si mon corps la touche ?

— Ben, la partie que t'as touchée te r'tient un brin, ça t'freine, ça t'rabaisse, et alors, au lieu de passer d'un seul mouvement, tu passes en deux morceaux. Y a personne qui peut t'rassembler après ça, m'sieur l'Faiseux. »

Peggy était sidérée. « Je ne me doutais pas que c'était si dangereux.

— Respirer aussi, c'est dangereux, répliqua le gamin, quand y a quèque chose dans l'air qui rend malade. » Il eut un grand sourire. « J'vous ai vus tous les deux qu'arrivaient icitte enlacés. Félicitations.

— Merci, fit Alvin.

— Alors, on vous appelle comment asteure, m'ame le juge ? demanda le jeune tisserand à Peggy. Dame Smith ?

— La plupart du temps on m'appelle toujours Peggy Larner. Seulement on dit maintenant madame Larner au lieu de mademoiselle.

— Moi, j'l'appelle Margaret, dit Alvin.

— M'est avis qu'vous s'rez vraiment mariés quand elle décidera d'penser à elle par le nom que tu y donnes au lieu du nom qu'ses parents usaient pour l'appeler. » Il adressa un clin d'œil à Peggy. « Merci de m'avoir donné mon ouvrage. Mes sœurs sont bien contentes aussi, elles avaient des cauchemars, c'est moi qui te l'dis. Elles aiment pas ça du tout, le métier. » Il se retourna vers Alvin. « Alors t'y vas ou quoi ? »

À cet instant la porte s'ouvrit à la volée et un paquet ficelé la passa en volant.

« Oh-oh, fit le gamin. Vaudrait mieux tourner l'dos. Tante Becca s'en vient, et elle voyage toute nue, vu qu'les vêtements d'femmes, ça peut pas passer c'te porte sans la toucher. »

Alvin tourna le dos, Peggy l'imita, mais contrairement à Alvin elle tricha et se permit de regarder quand même. Ce ne fut pourtant pas Becca qui franchit la porte en premier. Ce fut Ta-Kumsaw, un homme que Peggy n'avait jamais rencontré, même

si elle l'avait souvent aperçu dans la flamme de vie d'Alvin. Lui n'était pas nu, il portait des vêtements de daim qui lui collaient au corps. Il les vit debout dans la cabane et grogna : « Le Petit Renégat revient voir le Rouge le plus dangereux de tous les temps.

— B'jour, Ta-Kumsaw, fit Alvin.

— Salut, onc' Isaac, fit le gamin. J'l'ai averti pour la porte comme t'avais dit.

— C'est bien », le remercia Ta-Kumsaw. Il leur tourna alors le dos juste à temps pour que Becca bondisse par la porte, uniquement habillée de sous-vêtements légers et moulants. Il la serra aussitôt dans ses bras. Puis ils dénouèrent ensemble le paquet et déplièrent une robe que Becca s'enfila par la tête. « Voilà, fit Ta-Kumsaw. Elle est assez vêtue pour une Blanche à présent. »

Alvin se retourna pour lui dire bonjour. Il y eut des poignées de mains et même une embrassade entre les deux femmes. On discuta de ce qui s'était passé à Hatrack River au cours des derniers mois, puis Alvin expliqua sa mission.

Ta-Kumsaw ne montra aucune émotion. « Je ne sais pas ce que dira mon frère. Il garde ses idées pour lui.

— C'est lui qui commande, là-bas dans l'Ouest ?

— Qui commande ? Ce n'est pas comme ça que nous opérons. Il y a beaucoup de tribus, et dans chaque tribu beaucoup d'hommes sages. Mon frère est un des plus grands, tout le monde le reconnaît. Mais il ne fait pas la loi en décidant comment il faut agir. Nous ne faisons rien d'aussi bête que vous qui élisez un président et concentrez trop de pouvoir entre ses mains. Cela passait quand des hommes de bien occupaient le poste, mais c'est toujours pareil, quand vous créez une fonction accessible à tous, un homme mauvais finit un jour par s'en emparer.

— Ce qui va se produire le jour du nouvel an quand Harrison…»

Ta-Kumsaw lui jeta un regard noir. « Ne prononce jamais ce nom, ce nom insupportable.

— Ça le fera pas partir pour autant.

— Ça écartera le mal de cette maison, dit Ta-Kumsaw. Des gens que j'aime. »

Pendant ce temps, Becca avait fini de s'habiller. Elle s'approcha du gamin et lui donna un coup de hanche. « Pousse-toi, doigts-boudinés. C'est mon métier que t'embrouilles.

— Ç'a jamais été tissé aussi serré, répliqua-t-il. On reconnaîtra toujours là ousque j'ai tissé. »

Becca s'installa sur le siège et entreprit de faire danser la navette. Toute la musique du métier en changea : le rythme et la mélodie. « Tu es venu dans un but précis, Faiseur ? La porte est toujours ouverte pour toi. Fais ce que tu es venu faire. »

Pour la première fois, Peggy regarda vraiment la porte, s'efforça de voir de l'autre côté ; et ce qu'il y avait de l'autre côté, c'était : rien. Ce n'était pas la nuit, ni la lumière du jour non plus. Rien, quoi. Ses yeux n'arrivaient pas à se fixer dessus ; ils s'en détournaient sans cesse.

« Alvin, dit-elle. Tu es sûr que tu veux…»

Il lui donna un baiser. « J'aime ça quand tu t'inquiètes pour moi. »

Elle sourit et lui rendit son baiser. Tandis qu'il retirait son chapeau, ses bottes et le long manteau qui risquait de voler dans l'encadrement de la porte, il ne la vit pas mettre la main dans la petite boîte qu'elle gardait dans une poche de sa jupe, serrer entre ses doigts le dernier lambeau de sa coiffe de naissance puis regarder dans sa flamme de vie, prête à passer à l'action s'il avait besoin d'elle et à utiliser son pouvoir de Faiseur pour le guérir même si, dans le pire des cas, il ne pouvait pas, n'osait pas ni ne voulait s'en servir personnellement.

Il courut vers la porte et bondit, pied gauche en avant, décollant le pied droit avant qu'une seule partie de son corps ne brise le plan de l'ouverture. Il passa en vol plané, tête baissée ; il manqua de deux doigts le chambranle du haut.

« Je n'aime pas quand on saute tout étendu comme ça, fit Ta-Kumsaw. C'est mieux de sauter les deux pieds en même temps et de se mettre en boule pour passer.

— Vous autres, vous êtes des athlètes, vous pouvez le faire, dit Becca. Mais moi, je me vois mal tomber et rouler par terre

comme ça. D'ailleurs, la moitié du temps toi-même tu sautes en longueur.

— Je ne suis pas aussi grand qu'Alvin », remarqua Ta-Kumsaw. Il se tourna vers Peggy. « Il est devenu très grand. »

Mais Peggy ne lui répondit pas.

« Elle regarde sa flamme de vie, dit Becca. Vaut mieux la laisser tranquille jusqu'à ce qu'il s'en revienne. »

*

Alvin trébucha et s'écroula en atterrissant de l'autre côté ; il s'étala dans un amas de tissu et entendit un rire. Il se releva et regarda autour de lui. Une autre cabane, mais récente, et la jeune femme assise au métier était à peine plus âgée que lui. Une métisse comme Arthur, mais à moitié rouge au lieu d'à moitié noire ; le croisement de Ta-Kumsaw et de Becca lui allait bien.

« Bonjour, Alvin », dit-elle. Il s'attendait à un accent comme celui de Th-Kumsaw et de Tenskwa-Tawa dans sa voix, mais la jeune femme parlait anglais comme Becca, d'une manière un peu démodée qui révélait cependant qu'elle s'exprimait dans sa langue maternelle.

« Bonjour, répondit-il.

— Dis donc, t'es arrivé comme une tonne de briques.

— J'ai tout berdassé les piles de tissu.

— T'inquiète pas, dit-elle. Elles sont là pour ça. Papa, il rentre toujours dedans quand il arrive comme un boulet d'canon. »

Après quoi ils se trouvèrent tous deux à court de conversation, alors il resta là, debout, à la regarder manœuvrer son métier.

« Va trouver Tenskwa-Tawa. Il t'attend. »

Alvin avait beaucoup entendu parler du brouillard sur le Mizzipy et il s'était plus ou moins mis dans la tête que l'ensemble des terres de l'Ouest en était recouvert. Mais lorsqu'il ouvrit la porte de la cabane et sortit à l'air libre, il s'aperçut que, loin d'être embrumé, le ciel était parfaitement clair et donnait l'impression qu'on pouvait contempler

directement le paradis en plein jour. De hautes montagnes se dressaient à l'est, et elles lui apparurent si nettes, si précises, qu'il crut distinguer les crevasses dans le granite dénudé près du sommet, ou pouvoir compter les feuilles des chênes à mi-hauteur de leurs flancs à pic. La cabane occupait le sommet d'une colline séparant deux vallées, chacune baignée d'un lac. Celui au nord était immense, on n'en voyait pas l'extrémité à cause de la courbure de la terre et non d'une quelconque brume ou d'une opacité de l'atmosphère ; l'autre, au sud, était plus petit, mais encore plus beau, il brillait comme un joyau bleu dans la lumière froide du soleil de l'automne finissant.

« La neige est tardive », fit une voix dans son dos.

Alvin se retourna. « L'homme-lumière », dit-il. Le nom lui échappa des lèvres sans qu'il le veuille.

« Et toi tu es celui qui a appris à devenir un homme quand il était un enfant », dit Tenskwa-Tawa.

Ils s'étreignirent. Le vent sifflait autour d'eux. Lorsqu'ils se détachèrent l'un de l'autre, Alvin balaya encore du regard le paysage environnant. « C'est une place joliment exposée pour bâtir une cabane, remarqua-t-il.

— C'est sa place, dit Tenskwa-Tawa. La vallée au sud, c'est Timpa-Nogos. Terre sacrée, où il ne peut y avoir ni maisons ni guerres. La vallée au nord, c'est du pâturage, où les familles qui n'ont plus à manger pendant l'hiver peuvent chasser le daim. Pas de maisons non plus. Ne te tracasse pas. Dans une maison de tisseuse, il fait toujours chaud. » Il sourit. « Je suis content de te voir. »

Alvin n'était pas sûr de se souvenir si Tenskwa-Tawa avait déjà souri un jour. « T'es heureux icitte ?

— Heureux ? » Le visage de Tenskwa-Tawa retrouva sa sérénité. « J'ai l'impression d'avoir un pied sur cette terre et l'autre là où m'attend mon peuple.

— Ils sont pas tous morts à la Tippy-Canoe ce jour-là. T'as encore des genses de ton peuple icitte.

— Eux aussi ont un pied ici et l'autre là-bas. » Il lança un coup d'œil vers une gorge qui menait à une brèche dans les montagnes incroyablement élevées. « Ils vivent dans une vallée de haute montagne. La neige est tardive cette année, et ils sont

bien contents, sauf si ça veut dire moins d'eau l'année prochaine et de mauvaises récoltes. C'est ça notre vie à présent, Alvin le Faiseur. Nous vivions dans un pays où l'eau jaillissait partout de la terre dès qu'on donnait un coup de bâton.

— Mais l'air est pur. Tu peux voir jusqu'à la fin des temps. »

Tenskwa-Tawa posa les doigts sur les lèvres d'Alvin. « Personne ne voit jusqu'à la fin des temps. Mais certains voient plus loin. L'hiver passé j'ai chevauché une colonne d'eau dans le ciel au-dessus du lac sacré de Timpa-Nogos. J'ai vu beaucoup de choses. J'ai vu que tu venais ici. J'ai entendu les nouvelles que tu m'as données et la question que tu m'as posée.

— Et t'as entendu la réponse ?

— D'abord il faut que tu réalises ma vision », dit Tenskwa-Tawa.

Alvin lui raconta donc comment Harrison se faisait élire à la présidence en se vantant de ses mains sanglantes, il lui dit que tout le monde se demandait s'il pouvait dégager les habitants de Vigor Church de leur malédiction, afin qu'ils puissent s'en aller de chez eux, ceux qui le désiraient, et faire partie de la Cité de Cristal quand Alvin commencerait à la bâtir. « C'est ça que tu m'as entendu te demander ?

— Oui, dit Tenskwa-Tawa.

— Et c'était quoi, la réponse ?

— Je n'ai pas vu ma réponse. J'ai donc eu tous ces mois pour y réfléchir. Ces mois où les gens de mon peuple qui sont morts dans ce pré en pente, là-bas, sont passés sous mes yeux durant mon sommeil. J'ai vu et revu leur sang s'écouler dans l'herbe jusque dans la Tippy-Canoe et la teindre de rouge. J'ai vu les visages des enfants et des bébés. Je les connaissais tous par leurs noms et je m'en souviens toujours, de tous leurs noms et de tous leurs visages. Je les vois tous dans le rêve, je leur demande : "Pardonnez-vous aux assassins blancs ? Comprenez-vous leur rage et me laisserez-vous enlever votre sang de leurs mains ?" »

Tenskwa-Tawa marqua une pause. Alvin attendit lui aussi. On ne presse pas un chaman quand il raconte ses rêves.

« Toutes les nuits j'ai fait ce rêve, jusqu'à cette nuit ; le dernier est passé devant moi et je lui ai posé ma question. »

Une fois encore, un silence. Une fois encore, Alvin attendit avec patience. Mais il n'attendit pas avec la patience de l'homme blanc, lequel jette des regards à la ronde, remue les doigts ou autre chose, n'importe quoi pour marquer le passage du temps. Il attendit avec la patience de l'homme rouge, comme s'il fallait savourer l'instant présent, comme si l'attente était en elle-même une expérience digne d'intérêt dont il fallait garder le souvenir.

« Si un seul d'entre eux avait répondu : "Je ne leur pardonne pas, ne lève pas la malédiction", je ne lèverais pas la malédiction, dit Tenskwa-Tawa. Si un seul enfant avait répondu : "Je ne leur pardonne pas de m'avoir volé mes jours à courir comme un daim dans les prés", je ne lèverais pas la malédiction. Si une seule mère avait répondu : "Je ne leur pardonne pas pour le bébé que j'avais dans mon ventre quand je suis morte, le bébé aux grands yeux qui n'a jamais vu la lumière du jour", je ne lèverais pas la malédiction. Si un seul père avait répondu : "La colère gronde toujours dans mon cœur, et si tu lèves la malédiction j'aurai encore de la haine qui criera vengeance", je ne lèverais pas la malédiction. »

Les larmes coulaient sur les joues d'Alvin car il connaissait désormais la réponse, et il ne s'imaginait pas lui-même capable d'assez de bonté pour pardonner jusque dans la mort à ceux qui auraient infligé à sa famille un sort aussi horrible.

« J'ai aussi demandé aux vivants, reprit Tenskwa-Tawa. Ceux qui ont perdu père et mère, frère et sœur, oncle et tante, enfant et ami, instructeur et assistant, compagnon de chasse, épouse et mari. Si un seul de ces vivants avait répondu : « Je ne peux pas encore leur pardonner, Tenskwa-Tawa », je ne lèverais pas la malédiction. »

Il se tut une dernière fois. Le silence dura, s'éternisa. Le soleil était au midi à l'arrivée d'Alvin ; il rasait les sommets des montagnes à l'ouest lorsque Tenskwa-Tawa bougea enfin à nouveau et hocha la tête. Comme Alvin, lui aussi avait pleuré, puis il avait attendu assez longtemps pour que ses larmes sèchent, et il avait encore pleuré, sans rien changer à l'expression de son visage, sans bouger un seul muscle de son corps, assis face à son jeune compagnon dans les hautes herbes

sèches et le vent frais et aride d'automne. Il ouvrit la bouche et parla de nouveau. « J'ai levé la malédiction », dit-il.

Alvin serra son ancien maître dans ses bras. Ce n'est pas ce qu'aurait fait un homme rouge, mais il s'était comporté en Rouge tout l'après-midi, alors Tenskwa-Tawa accepta le geste et alla jusqu'à y répondre. Au contact des mains du prophète, la joue collée contre les cheveux du vieil homme qui lui pressait son visage sur l'épaule. Alvin se souvint qu'un jour il avait songé demander à Tenskwa-Tawa de renforcer la malédiction sur Harrison, de l'empêcher de se servir abusivement de ses mains ensanglantées. Il en avait honte. Si les morts pouvaient pardonner, les vivants ne devaient-ils pas en faire autant ? Harrison trouverait tout seul sa voie dans la vie, et son chemin vers la mort. Le verdict viendrait, s'il venait un jour, de quelqu'un plus sage qu'Alvin.

Lorsqu'ils se levèrent de l'herbe, Tenskwa-Tawa fixa le nord, du côté du plus grand lac. « Regarde, un homme s'en vient. »

Alvin vit ce qu'il fixait. Pas très loin, un homme trottinait doucement le long d'un sentier à travers les herbes qui lui arrivaient à hauteur de tête. Il ne courait pas à la manière de l'homme rouge, mais à celle de l'homme blanc, et plus très jeune. Son crâne chauve sans chapeau étincela un moment dans le soleil couchant.

« Ça s'rait pas Mot-pour-mot, des fois ? demanda Alvin.

— Les Sho-sho-nays l'ont invité à venir échanger des histoires avec eux », dit Tenskwa-Tawa.

Au lieu de poser d'autres questions, Alvin attendit avec le prophète que Mot-pour-mot gravisse le long sentier abrupt. Le vieil homme était hors d'haleine en arrivant, comme on pouvait le prévoir. Mais lorsqu'Alvin envoya sa bestiole explorer le corps du conteur, il fut surpris de le trouver en excellente santé. Ils se congratulèrent chaleureusement et Alvin donna les dernières nouvelles. Mot-pour-mot sourit à Tenskwa-Tawa. « Votre peuple vaut mieux que ce que vous pensiez, dit-il.

— Ou il a mauvaise mémoire, regretta le prophète.

— Je suis content de m'être trouvé là pour entendre ces nouvelles, fit Mot-pour-mot. Si tu repars pour la maison de la tisserande, j'aimerais t'accompagner. »

*

Lorsque Alvin et Mot-pour-mot regagnèrent la cabane de Becca au cœur de la maison de la tisserande, il faisait noir depuis deux heures. Ta-Kumsaw était sorti pour inviter les amis de Peggy et d'Alvin à venir manger avec sa famille. La sœur de Becca, ses filles et son fils s'étaient joints à eux ; ils avaient mangé un ragoût de bison : un plat d'homme rouge cuisiné à la manière de l'homme blanc, un compromis comme tant d'autres dans cette maison. Ta-Kumsaw s'était présenté sous le nom d'Isaac Weaver, et Peggy avait pris soin de ne pas l'appeler différemment.

Alvin et Mot-pour-mot les trouvèrent tous allongés sur leurs couchages par terre dans le petit salon, sauf Peggy qui était assise sur une chaise : ils écoutaient En-Vérité Cooper leur raconter sa vie en Angleterre et tous les subterfuges qu'il avait dû imaginer pour cacher son talent à tout le monde. Elle s'était tournée face à la porte avant que son mari et son vieil ami la passent ; les autres l'avaient imitée, aussi tous les yeux étaient-ils braqués sur eux. Ils surent aussitôt au vu de la joie qu'exprimait la figure d'Alvin quelle avait été la réponse de Tenskwa-Tawa.

« J'veux partir à cheval as'soir pour leur dire, fit Armure-de-Dieu. J'veux qu'ils connaissent la bonne nouvelle tout d'suite.

— Trop noir, dit Ta-Kumsaw en revenant de la cuisine où il avait aidé sa belle-sœur à faire la vaisselle du dîner.

— Y a pus d'règles asteure, la malédiction a été levée complètement, dit Alvin. Mais il demande qu'on fasse quèque chose tout d'même. Que tous ceux-là qu'avaient la malédiction sus eux rassemblent leur parenté une fois l'an, l'jour anniversaire du massacre d'la Tippy-Canoe, que c'jour-là ils mangent pas d'viande mais qu'ils content l'histoire comme ils la contaient à tous les étrangers de passage à Vigor Church. Une fois l'an, nos enfants et les enfants d'nos enfants, pour toujours. Voilà c'qu'il nous demande, mais y aura pas d'punition si on l'fait pas. Pas d'punition sauf que nos enfants oublieront, et s'ils oublient, y aura toujours le risque que ça r'commence.

— J'leur dirai ça aussite, fit Armure. Ils vont jurer de l'faire, tu peux en être sûr, Alvin. » Il se tourna vers Ta-Kumsaw. « Vous pouvez dire ça à vot' frère l'prochain coup que vous l'verrez, qu'ils vont tous jurer. »

Ta-Kumsaw grogna. « Bien la peine de me faire appeler Isaac pour vous cacher qui je suis réellement.

— On s'est déjà rencontrés, dit Armure, et quand bien même, je r'connais un grand chef quand j'en vois un, et j'connaissais qui Alvin s'en v'nait trouver.

— Vous parlez trop, Armure-de-Dieu, comme tous les hommes blancs. Mais au moins, ce que vous dites n'est pas toujours bête. »

Armure hocha la tête et sourit en réponse au compliment.

Alvin et Peggy eurent droit à une chambre et à un bon lit, celui de Ta-Kumsaw et Becca, soupçonna Peggy. Les autres dormirent par terre dans le petit salon – ils dormirent comme ils purent, c'est-à-dire plutôt mal ; il faut dire aussi que les dernières nouvelles les avaient excités, que Mike Fink ronflait comme une locomotive et qu'Armure devait semblait-il se lever trois fois par heure pour aller pisser, jusqu'à ce que Peggy entende ses va-et-vient, réveille Alvin et lui demande de faire quelque chose avec sa bestiole dans l'organisme de son beau-frère afin qu'il ne se sente plus la vessie prête à éclater à tout bout de champ.

Le lendemain matin, les hommes dans le petit salon dormirent un peu tard et ouvrirent les yeux dans le fumet d'un petit-déjeuner campagnard composé de grosses tranches de jambon salé frit accompagné de pommes de terre, de sauce et de petits pains.

Puis vint le moment de se séparer. Armure-de-Dieu avait tout d'un cheval nerveux, il tournait bruyamment en rond et s'ébrouait, jusqu'à ce qu'on finisse par lui dire d'y aller. Il enfourcha sa monture et s'éloigna de Chapman Valley en agitant son chapeau et en lançant des cris comme les maudits imbéciles de la semaine précédente au soir de l'élection.

La séparation d'Alvin et de Peggy fut plus difficile. Elle accompagnerait Mot-pour-mot dans la voiture de Whitley Physicker jusqu'au prochain village, quelle que soit son

importance, où elle en louerait une seconde pendant que le conteur prendrait la route de Hatrack River au nord pour ramener la première au bon docteur. Peggy, quant à elle, comptait se rendre à Philadelphie pour y séjourner un certain temps. « J'espère pouvoir convaincre quelques bonnes âmes de s'opposer aux plans de Harrison, si j'y suis pour la réunion du Congrès. Il ne sera que président, pas roi ni empereur : il doit obtenir l'accord du Congrès avant d'entreprendre quoi que ce soit, et il reste peut-être un espoir. » Mais Alvin devina au son de sa voix qu'elle en avait peu, d'espoir, qu'elle savait déjà sur quelles routes sinistres Harrison mènerait le pays.

Alvin ne se sentait guère plus d'enthousiasme pour ses propres projets. « Il a rien pu m'dire, Tenskwa-Tawa, sus la manière de bâtir la Cité de Cristal, il m'a jusse rappelé une affaire que j'connaissais déjà : le Faiseur fait partie de ce qu'il crée.

— Alors… tu vas chercher, dit Peggy, et moi aussi je vais chercher. »

Ce qu'aucun des deux ne dit, parce qu'ils se savaient tous deux au courant, c'est qu'un enfant poussait déjà dans le ventre de Margaret ; une fille. Chacun était aussi capable que l'autre d'ajouter neuf mois à la date actuelle.

« Tu seras où, en août prochain ? demanda Alvin.

— Où que je sois, je m'arrangerai pour que tu le saches.

— Et où que tu sois, je m'arrangerai pour y être.

— Je crois qu'il faudrait l'appeler Becca, dit Peggy.

— Je pensais l'appeler comme toi. L'appeler 'tite Peggy. »

Peggy sourit. « Becca Margaret, alors ? »

Alvin sourit à son tour et l'embrassa. « On se moque des imbéciles qui comptent leurs poulets avant qu'ils soient éclos. Nous, c'est pire. On leur donne des noms. »

Il l'aida à grimper dans la voiture, à côté de Mot-pour-mot qui avait déjà les rênes en main. Arthur Stuart amena son cheval à Alvin qui monta en selle au moment où le gamin lui disait : « On a fait une chanson sus nous autres hier au soir, durant qu'vous étiez tous les deux en haut !

— Une chanson ? fit Alvin. On va l'écouter, alors.

— On l'a faite comme si c'était toi qui la chantais. Allez, faut tous chanter, vous autres ! Et à la fin, j'ai fait un r'frain tout seul, j'ai inventé la dernière partie tout seul, y a personne qui m'a aidé. »

Alvin se baissa et hissa le gamin derrière lui. Les bras d'Arthur Stuart se refermèrent autour de sa taille. « Allez ! s'écria le petit métis. On chante tous. » Alors qu'ils entonnaient la chanson, Alvin se baissa encore, empoigna le harnais du cheval de tête de la voiture et conduisit la parade sur la route qui sortait de Chapman Valley.

« Le jeune bougre qui veut faire son ch'min
Doit quitter son village chéri.
Mais s'il emmène pas des adjoints,
Sûr, il va finir dans l'ventr' d'un ours gris !

» J'm'en vais suivre l'avis d'la chanson.
Mais j'ai b'soin d'faire un gros tri,
Si j'choisis pas l'bon compagnon.
Sûr que j'vais finir dans l'ventr' d'un ours gris !

» J'm'en vais prendre le p'tit métissé –
Il travaille dur, même rabougri.
J'veillerai sus lui, dirais attristé
Si lui finissait dans l'ventr' d'un ours gris !

» J'vais prendre aussi cet homme de loi
Qu'a des grands airs de bougre instruit.
J'vais faire de lui un homme des bois,
Pour qu'il finisse pas dans l'ventr' d'un ours gris !

» Voyez-moi c'fameux rat d'rivière
Qui s'vante tout partout à grands cris,
L'est aussi mauvais qu'un chat d'gouttière,
Lui finira pas dans l'ventr' d'un ours gris !

» Asteure on s'en va, p't-être très loin.
Nous, on est des héros, on s'rit

Des puces, des guêpes, des maringouins,
On finira pas dans l'ventr' d'un ours gris ! »

Ils arrivèrent à la route principale et Peggy tourna à droite, vers le nord, pendant que les hommes dirigeaient leurs chevaux vers le sud. Elle agita la main depuis le siège du conducteur, mais sans regarder en arrière. Alvin s'arrêta pour la suivre des yeux un instant, un instant qui s'éternisa, et alors Arthur Stuart dans son dos lui cria : « Asteure, faut qu'je chante le dernier couplet que j'ai inventé tout seul ! Y faut !

— Ben chante-le, alors », fit Alvin. Arthur Stuart chanta donc :

« Bon-rien d'ours gris, bon-rien d'ours gris, Cours donc t'cacher, maudit ourson, On va t'couper tes poils pourris Pis t'faire rôtir dans ton cal'çon ! »

Alvin éclata de rire jusqu'à ce que les larmes lui coulent sur la figure.

XIX
Philadelphie

Lorsque le bateau de Calvin et d'Honoré toucha La Nouvelle-Amsterdam, les journaux ne parlaient que de l'investiture présidentielle, laquelle devait avoir lieu dans une semaine seulement à Philadelphie. Calvin se rappela tout de suite le nom de Harrison – combien de fois avait-il écouté l'histoire du massacre de la Tippy-Canoe ? Il se rappela sa rencontre avec le vagabond aux mains ensanglantées dans les rues de la métropole et il expliqua toute l'affaire à Honoré.

« Donc vous l'avez créé.

— Je l'ai aidé à employer au mieux ses possibilités limitées, dit Calvin.

— Non, non, répliqua Honoré. Vous êtes trop modeste. Cet homme a fait de sa personne un monstre qui tuait les gens pour gravir les échelons politiques. Ensuite, ce prophète rouge l'a terrassé avec une malédiction. Et puis vous, vous lui avez montré comment remonter la pente depuis les décombres sans avenir de son existence. Calvin, vous m'impressionnez, tout compte fait. Vous avez acquis dans la vie ce pouvoir infini d'ordinaire réservé aux romanciers.

— Le pouvoir de consommer de grosses quantités de papier et d'encre en pure perte ?

— Le pouvoir de faire prendre à la vie des gens les tournants les plus illogiques. Les parents, par exemple, ne jouissent pas d'un tel pouvoir. Ils peuvent pousser leur progéniture de l'avant, ou, plus vraisemblablement, lui briser la vie comme l'a fait autrefois la mère de quelqu'un que je connais par ses adultères répétés et sa décision d'abandonner son fils aux bons soins du pensionnat. Mais de tels parents n'ont alors aucun pouvoir pour

guérir l'enfant qu'ils ont blessé. Après l'avoir fait tomber bien bas, ils ne peuvent pas le relever. Mais moi, je peux faire tomber un homme, puis le relever, puis le refaire tomber, d'un seul trait de plume.

— Et je peux en faire autant, dit Calvin d'un air songeur.

— Enfin, jusqu'à un certain point, rectifia Honoré. D'ailleurs, soyons francs, vous ne l'avez pas fait tomber, et maintenant que vous l'avez relevé, je serais étonné que vous arriviez à le refaire tomber. L'homme a été élu président, même si son domaine se compose surtout d'arbres et de bêtes arboricoles.

— Il y a plusieurs millions d'habitants aux États-Unis, remarqua Calvin.

— C'était d'eux que je parlais », répliqua Honoré.

La gageure était trop tentante pour que Calvin y résiste. Pourrait-il jeter à terre le président des États-Unis ? Comment s'y prendrait-il ? Cette fois, impossible de l'agonir de mots méprisants qui le pousseraient à se détruire tout seul, comme ceux d'autrefois qui l'avaient décidé à ressusciter d'un oubli honteux. Mais d'un autre côté. Calvin avait assimilé des procédés plus subtils que la simple discussion au cours des nombreux mois écoulés depuis ce jour-là. Une gageure, oui. Presque un défi.

« Allons à Philadelphie, dit-il. Pour l'investiture. »

Honoré fut ravi de monter et de rouler à bord du train. Il s'amusait de la taille et de la nouveauté des tout petits villages que les Américains qualifiaient de « villes », et Calvin devait sans cesse le surveiller quand il pratiquait son anglais rudimentaire auprès du genre de rustre local capable d'empoigner le petit Français et de le balancer dans le fleuve. Honoré, uniquement armé d'une canne ouvragée achetée à un compagnon de voyage, avait avec intrépidité visité les quartiers d'immigrants les plus misérables de La Nouvelle-Amsterdam et maintenant de Philadelphie. « Ces gens-là ne sont pas des personnages de roman, lui répéta plusieurs fois Calvin. S'ils vous brisent le cou, vous aurez vraiment le cou rompu !

— Alors vous devrez me le recoller, mon *talentish* ami. » Il avait voulu placer un terme anglais, mais à la vérité personne n'aurait pu le comprendre en dehors de Calvin.

« *Talentish* n'existe pas dans la langue anglaise, fit Calvin.

— Maintenant si, répliqua Honoré, parce que je l'y ai introduit. »

En attendant le jour de l'investiture. Calvin envisagea plusieurs plans possibles. Recourir aux mots ne donnerait rien. L'élection de Harrison avait si ouvertement abusé du mensonge qu'on imaginait mal comment des révélations sur l'homme pourraient maintenant indigner ou décevoir quiconque. Quand on élisait un président pareil, qui menait une campagne pareille, on imaginait mal quel genre de scandale pourrait le renverser.

Par ailleurs, le talent de Calvin dépassait désormais largement le domaine des mots. Il voulait pénétrer dans le corps de Harrison pour y jouer un mauvais tour. Il se souvenait de Napoléon et de la goutte dont il souffrait ; il caressa l'idée d'affaiblir la condition physique de Harrison. À contrecœur, il comprit qu'il n'avait pas assez de pouvoir pour doser avec précision une douleur sans entraîner la mort. Il lui faudrait sûrement rester à proximité pour veiller à ce qu'on ne soigne pas le mal qu'il causerait. Et puis la douleur n'affaiblirait pas plus Harrison que la goutte avait empêché Napoléon de réaliser toutes ses ambitions.

La douleur sans la mort. Pourquoi s'imposer une restriction aussi ridicule ? Il n'y avait aucune raison de ne pas tuer Harrison. L'homme n'avait-il pas ordonné la mort de Mesure, le propre frère de Calvin ? N'avait-il pas massacré tous ces Rouges et amené sur la famille et le voisinage de Calvin une malédiction dont la majeure partie de sa vie serait entachée ? Rien n'abattait mieux un homme que la mort. Six pieds sous terre, difficile de descendre plus bas.

Le jour de l'investiture, le premier de la nouvelle année, il faisait un froid glacial, et alors que Harrison marchait dans les rues de Philadelphie pour rejoindre la tribune provisoire où il prêterait serment devant plusieurs milliers de spectateurs, il se mit à neiger. Fièrement, il refusa de se couvrir ne serait-ce que d'un chapeau – qu'importait la froidure à un homme de l'Ouest ? – et lorsque le nouveau président arriva à l'estrade pour faire son discours, Calvin eut le plaisir de constater qu'il

avait déjà la gorge irritée, les poumons bien congestionnés. Il ne lui restait plus qu'à envoyer sa bestiole dans la poitrine de l'assassin-blanc Harrison et d'encourager les petites bêtes dans ses poumons à se développer, à se multiplier, à se répandre dans son organisme. Harrison, tu vas être très, très malade.

Le discours dura une heure, et Harrison n'y retrancha pas un seul mot ; pourtant, vers la fin il toussait d'une toux rauque dans son mouchoir après chaque phrase.

« Philadelphie est plus froide que dans l'enfer, fit Honoré dans son anglais rudimentaire. Et votre président est un damné grand bavard. » Puis, en français, il demanda : « C'était correct ? J'ai juré comme il fallait ?

— Comme un vrai débardeur, répondit Calvin. Un vrai rat de rivière. Vous m'avez épaté.

— Vous m'avez épaté aussi. Vous aviez l'air si sérieux, j'ai pensé que vous écoutiez peut-être son discours. Puis je me suis dit : Non, ce garçon-là se sert de ses pouvoirs. Alors j'ai espéré que vous alliez lui trancher la tête sur place et la faire rouler en plein sur son texte. J'aurais voulu qu'il pose les mains dessus pour prêter son serment de président.

— Voilà qui aurait fait une investiture mémorable, dit Calvin.

— Mais ça ne serait pas une bonne idée pour vous d'attenter à la vie d'un autre homme, fit Honoré. Blague à part, mon ami, il n'est jamais bon de prendre goût au sang.

— Mon frère Alvin a tué un homme. Il a tué un homme qu'il fallait tuer, et personne ne lui a rien dit.

— C'était dangereux pour lui, mais ça l'est sans doute encore davantage pour vous. Parce que vous êtes déjà rempli de haine – je ne dis pas ça pour vous critiquer, c'est un des côtés qui m'intéressent chez vous –, vous êtes rempli de haine, donc il est dangereux pour vous d'ouvrir le robinet du meurtre. Vous auriez du mal à le refermer.

— Pas d'inquiétude », fit Calvin.

Ils traînèrent plusieurs autres semaines à Philadelphie, tandis que le mauvais rhume de Harrison dégénérait en pneumonie. Le Président lutta, c'était un vieux dur à cuire, mais il finit par mourir, à peine un mois après son investiture, sans

même avoir recouvré assez de santé pour former un gouvernement.

Comme c'était la première fois qu'un président des États-Unis mourait durant son mandat, on se heurta à un point litigieux dans la Constitution : le vice-président devait-il simplement agir comme président ou vraiment endosser la charge ? Andrew Jackson résolut la question : il pénétra dans l'enceinte du Congrès, posa la main sur la Bible qu'on y gardait pour rappeler toutes les vertus dont on tenait tellement à se parer aux yeux des électeurs, et d'une voix forte prêta serment devant tous les membres qu'il mettait au défi de lui dénier le droit d'agir ainsi. Pendant quelque temps des blagues circulèrent sur « monsieur le Président par accident », mais Jackson n'était pas homme qu'on traitait à la légère. Tous les acolytes de Harrison se retrouvèrent avec le derrière endolori après avoir dévalé une à une les marches de l'immeuble George Washington où les services administratifs du gouvernement avaient leurs bureaux. Les projets de Harrison pour l'Amérique ne verraient jamais le jour, pas tels qu'il les avait prévus, en tout cas. Jackson n'était dans d'autre manche que la sienne.

Calvin et Honoré reconnurent qu'ils avaient rendu un signalé service à la nation.

« Personnellement, je n'ai joué qu'un tout petit rôle, dit Honoré. J'ai juste souillé un mot. Une suggestion. » Calvin savait pourtant qu'en son cœur le romancier s'en attribuait le seul mérite, du moins pour tous les bénéfices qui en résulteraient. Mais de le savoir ne l'embêtait pas trop. Plus grand-chose ne l'embêtait désormais, car au fond de lui son pouvoir avait trouvé confirmation. J'ai renversé un président et personne ne le sait. Rien de brouillon, rien de maladroit comme la mort de ce pisteur qu'Alvin a tué de ses mains nues. Sur le Continent, j'ai appris davantage qu'aiguiser mon talent. J'ai acquis de la finesse. Alvin n'aura jamais ça, rustre de la frontière qu'il est et qu'il restera toujours.

Comme c'était facile. Facile et sans risque. Il y avait un homme qui devait mourir, il a suffi d'agir un peu sur ses poumons, et voilà. Enfin… et aussi de procéder à quelques réglages pendant que l'homme gisait sur son lit de douleur, dans

la résidence présidentielle. Il aurait été mal venu que son organisme combatte l'infection et se rétablisse, pas vrai ? Mais je n'ai jamais eu besoin de le toucher. Jamais eu besoin de lui parler. Jamais eu besoin même de me tacher les doigts d'encre, comme le pauvre Honoré dont les personnages ne respirent et ne respireront jamais vraiment malgré tout son talent.

La dernière nuit qu'Honoré et lui passèrent à Philadelphie, Calvin se laissa aller, allongé sur son lit, à imaginer la mort d'Alvin. Une mort lente et atroce, après une maladie sordide comme le tétanos. Je pourrais faire ça, songea Calvin.

Puis il se dit : Non, je ne pourrais pas. Et il s'endormit.

AINSI S'ACHÈVE
LE COMPAGNON,
QUATRIÈME LIVRE
DES CHRONIQUES
D'ALVIN LE FAISEUR